15 C. 2

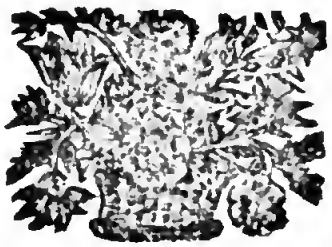
N3.S4
P3 c1 35

Digitized by Google

LA VERITABLE RECHERCHE DE DIEU QUE L'AME FIDELE DOIT FAIRE SUR LE MODELE DE L'EPOUSE DES CANTIQUES DANS L'HEUREUSE POURSUITE DU CELESTE EPOUX.

Surgam, & quæram quem diligit anima mea. Cant. 3. v. 2.
Je me leverai, & je chercherai celui qui eſt le Bien-Aimé de mon ame.

Par le Pere JOSEPH BERNARD, *Religieux de l'Ordre des Minimes, de Provence.*



A AIX,
Chez JEAN ADIBERT Imprimeur ordinaire du Roy.

M. DCC. XXV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

A MONSEIGNEUR,

DE FLEURY,

ANCIEN EVEQUE DE FREJUS,

GRAND AUMONIER DE LA REINE,

MINISTRE D'ETAT &c.

MONSEIGNEUR,

Le rang que vous tenez, & les emplois considerables dans l'Eglise & dans l'Etat ausquels vôtre grand merite vous ont élevé, m'ont fait quelque peine d'oser prendre la liberté de

vous préſenter avec une humble & reſpectueuſe confiance cet Ouvrage ; mais cette douce & charmante humanité qui paroit dans toutes vos paroles & dans toutes vos maniéres, m'en fait eſperer une gratieuſe receeption. Ce ſont des Inſtructions Chrétiennes ſur la veritable recherche de Dieu que l'Ame fidéle doit faire ſur le modéle de l'Epouſe des Cantiques dans la pourſuite de ſon Céleſte Epoux, qui renferment tous les devoirs de la Religion Chrétienne, que je mets ſous vos favorables auſpices, afin que mon travail ſoit ſoutenu & authoriſé par un ſuffrage auſſi reſpectable que le vôtre, & pour attirer l'attention des pieux Lecteurs.

Je dois pourtant vous aſſeurer, MONSEIGNEUR, *qu'en cherchant l'honneur de vôtre puiſſante protection en lui conſacrant mon travail, le preſſant motif qui m'y a engagé, a été de donner au public avec un tres ſenſible plaiſir une marque de la juſte & inviolable reconnoiſſance que je dois de tant de bontez dont Votre Grandeur a toûjours & ne ceſſe de favoriſer nôtre Ordre, & moi en particulier dans toutes les occaſions. Mon intention n'a pas été de faire ici l'éloge de vos rares vertus, qui ſont au deſſus de mes foibles expreſſions : Vôtre modeſtie & vôtre humilité qui ne peuvent ſouffrir les loüanges que vous meritez, en relevent le luſtre & la gloire, & en ſont le panegerique. C'eſt dans cette vûë que je ne parlerai pas ici de la vaſte étenduë de vôtre génie, de la vive & profonde pénétration de vôtre eſprit ſublime, de cette probité admirable, de cette bonté inſinüante, de cette inclination naturellement bienfaiſante qui charment tous les cœurs, & qui impoſent une douce neceſſité de vous aimer, & de vous reverer à tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher.*

Mais il y a deux choſes ſi remarquables & ſi glorieuſes en Vous, MONSEIGNEUR, *que je ne ſçaurois, ni ne dois paſſer ſous ſilence. La premiére, c'eſt le digne choix*

que le feu Roy ce grand Prince toûjours juſte dans ſon diſcernement, fit de vôtre illuſtre Perſonne en la deſtinant pour l'éducation & l'inſtruction du Roy Tres-Chrêtien ſon Petit-Fils ; il vous remit le ſoin de ſa Royale enfance, pour vous obliger de le regarder avec tendreſſe, & de l'élever avec fidelité, comme vous avez fait avec tant de ſoin & de gloire. Cette commiſſion ſi importante à la Religion & à l'Etat, qui fait l'éloge de toutes vos vertus, a été ſuivie d'un heureux ſuccez. Auſſi que ne devoient pas attendre l'Egliſe & la France de la ſage & prudente conduite d'un ſi éclairé, ſi vigilant, & ſi zelé Précepteur ? Que ne devions-nous pas eſperer d'un jeune Prince ſi bien élevé ? Nous avons auſſi la joie & la conſolation d'admirer en lui les heureux fruits de vôtre glorieux travail, dont le feu Pape a fait l'éloge par un Bref Apoſtolique que nous avons lû avec joie ; & que le Roy a voulu honorer par un juſte motif de reconnoiſſance en vous faiſant ſon Miniſtre d'Etat & vous avoir auprés de ſa Sacrée Perſonne, & en vous deſtinant pour être Grand Aumônier de la Reine cette grande, ſi ſage, ſi pieuſe, & ſi fidéle Princeſſe, dont le Mariage avec le Roy, que vous lui avez inſpiré, qui fait la veritable joie de tous ſes Sujets, fera auſſi le bonheur & la tranquillité du Royaume, & procurera la paix à l'Egliſe : Sa Majeſté a bien voulu faire connoître au Public par ces glorieuſes marques de diſtinction que vos bons ſervices lui ont été & lui ſont tres agréables.

L'autre vertu que je ne veux pas oublier, c'eſt vôtre amour pour la ſaine & pure doctrine, qui a toûjours animé vôtre zéle contre les temeraires & trompeuſes nouveautez ſi pernicieuſes à la Religion, contre tout ce qui peut en alterer la pureté, & troubler la paix de l'Egliſe dont vous êtes un intrepide deffenſeur & un ferme ſoutien. Quel ſoin & quelle application infatigable n'avez-vous pas eu pour affermir vos

Oüailles dans le Diocéſe de Frejus, que Votre Grandeur a conduit ſi ſaintement, dans l'humble docilité, & dans la parfaite ſoumiſſion qu'elles doivent aux Jugemens Apoſtoliques acceptez par le Corps Epiſcopal, que vous avez ſoutenu par pluſieurs beaux Mandemens remplis de ſaintes & admirables Inſtructions Paſtorales? Ce qui eſt une preuve bien édifiante de vôtre amour pour Dieu & pour ſon Egliſe.

Il ne me reſte qu'à ſupplier tres humblement Votre Grandeur d'agréer cet Ouvrage que je prends la liberté de vous dedier comme un veritable témoignage de ma gratitude, & comme un monument éternel de mon ſincére & parfait dévoüement de la veneration & du tres profond reſpect avec lequel je ſuis & ſerai le reſte de mes jours.

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR;

Le tres-humble, tres-obeïſſant
& devoüé ſerviteur.
Fr. JOSEPH BERNARD,
Religieux Minime.

Digitized by Google

PREFACE.

C'Est une loi indiſpenſable, gravée dans le cœur de tous les hommes, que Dieu ſouverain Créateur leur a impoſée de le chercher, & d'aller droit à lui comme à leur derniére fin, & à leur bonheur éternel : Ce n'eſt que pour cette unique recherche que nous ſommes ſur la terre: *Fecit omne genus humanum quærere Deum.* Il eſt vrai qu'il n'eſt pas loin de chacun de nous, puiſque c'eſt en lui & par lui que nous avons la vie, le mouvement, & l'être : *Non longe eſt ab uno quoque noſtrum, in. ipſo enim vivimus, movemur & ſumus.* Act. 17. Ibidem v. 27. Tous les hommes doivent donc chercher le Seigneur comme autheur de la nature, pour obtenir de ſa bonté la grace de la conſervation, qui eſt une continüelle création : Nous ceſſerions d'être ſes créatures, & nous retournerions dans le néant, d'où il nous a tiré par ſa puiſſance, ſans ſon ſecours continuel, & s'il nous en privoit un ſeul moment. De plus tous les pecheurs, & les juſtes ſont encore obligez par cette même loi de chercher Dieu comme autheur de la grace : Les pecheurs pour retrouver en lui & par lui la vie de la grace qu'ils ont malheureuſement perduë par le peché ; & les Juſtes pour meriter la ſurabondance de cette vie de la grace, que Jesus-Christ nous a merité, & dont il eſt l'autheur & la ſource : *Ego veni ut vitam habeant, & abundantius habeant.* Et les uns & les autres, tant qu'ils ſont ſur la terre, doivent toûjours chercher le Seigneur comme autheur de la gloire, qu'il nous promet, & qui doit être l'heureuſe recompenſe de nôtre conſtante pourſuite, & de nôtre fidelité dans ſon ſervice ; pour être de cette race choiſie par une miſéricordieuſe prédilection ; de cette race fidéle, regenerée en Jesus-Christ, qui en eſt le Chef glorieux, & le divin modéle d'innocence & de juſtice, ſur lequel ils ont été formez, & qui doit être la regle de leur vie & de leurs mœurs, dont tous les deſirs, toute l'ardeur les porte à cher-

cher Dieu uniquement & ſincerement, ſans ſe détourner un ſeul moment de cette fidele pourſuite, pour s'occuper vainement des choſes périſſables ; qui aſpirent de tout leur cœur à voir & à joüir de ſa divine face dans l'éternité bienheureuſe, ſans détour, ni retour ſur eux-mêmes, ni vers les créatures.

Nation heureuſe ! bien differente de cette race corrompuë des enfans du ſiécle, qui ne s'occupent rien moins que de Dieu, ſans ſe mettre en peine de le chercher, qui l'irritent continuellement par leurs injuſtes, ou hipocrites recherches ; de cette maudite race toujours rebelle à ſes ordres, dont l'eſprit & le cœur ne lui eſt point fidéle, qui n'aime que la vanité, & ne pourſuit que le menſonge, au lieu de s'appliquer uniquement à la ſolide recherche de la verité & de la vie de celui qui fait le bonheur & la gloire des ames ſaintes qui le cherchent fidelement, dont le Prophete Roi releve le merite par ces courtes expreſſions, mais pleines de miſtéres, & par ces termes magnifiques, pour en faire l'éloge, pour nous inſtruire, & pour nous porter à les imiter : *Hæc eſt generatio quærentium Dominum, quærentium faciem Dei Jacob.* C'eſt-à-dire, qui le cherchent en tout tems, ſans ſe laſſer dans cette ſainte pourſuite, ſans s'en détourner un ſeul moment pour pourſuivre tout autre choſe que Dieu, & dont toute l'ambition eſt de le voir un jour face à face, & d'en joüir éternellement dans le Ciel.

Pſ. 23. *v.* 6.

C'eſt à cette ſainte recherche à laquelle le Prophete nous exhorte par ces conſolantes paroles : Que toute la joie & les delices de notre cœur, nous dit-il, conſiſtent à chercher le Seigneur ; cherchez-le, & affermiſſez-vous toujours de plus en plus dans cette aimable pourſuite : c'eſt le moien de vous bien affermir, & de vous remplir de force : cherchez ſans ceſſe ſa divine face : *Lætetur cor quærentium Dominum, quærite Dominum & confirmamini, quærite faciem ejus ſemper.* C'eſt par l'amour qu'on cherche Dieu ; s'affermir dans cette pourſuite, c'eſt s'affermir dans ſon amour ; cet amour devient en celui qui cherche Dieu, le principe d'une grande force, qui le porte à tout ſurmonter, pour pourſuivre ſans ceſſe la vûë & la joüiſſance de ſa divine face, c'eſt-à-dire à travailler conſtamment, pour s'approcher toujours plus de cette divine ſource de lumiére, qui en l'éclairant

Pſ. 104. *v.* 3.

&

& l'échauffant, lui inſpire une ardeur toujours nouvelle pour poſſeder plus parfaitement le Dieu qu'il aime.

Il eſt donc conſtant qu'il n'eſt point de joie, de force, & de gloire égale à celle d'une ame qui cherche Dieu fidelement. Saint Bernard dit fort à propos à ce ſujet, que cette pieuſe recherche eſt un grand bien, le premier des dons de Dieu, qui eſt la ſource de tous les autres, le dernier progrez de l'ame, la plus illuſtre preuve de la pieté, l'heureuſe conſommation de toutes les vertus, & fait le veritable caractere des Prédeſtinez : *Magnum bonum quærere Deum, in nullis bonis animæ ſecundum exiſtimo; primum in donis, ultimum in profectibus, omniumque virtutum conſummatio eſt.* *In Cant. c. 84.*

Auſſi la plus évidente marque de la reprobation, c'eſt lorſqu'une ame, après s'être éloignée de Dieu, ne penſe point à le chercher ? Quel oubli de Dieu & de ſon ſalut, ne fait pas paroitre un Chrêtien qui ayant perdu Dieu par l'énormité de ſes crimes, ne ſe met nullement en peine de le chercher pour le retrouver par une prompte & ſincere pénitence : & quel terme peut-on preſcrire à la pieté & à l'amour d'une ame fidele qui cherche Dieu en tout tems, en tout lieu, & de toutes les manieres qu'il veut, & qu'il doit être cherché, pour être heureuſe par ſa joüiſſance : celle-ci ne paroit jamais mieux chrétienne, que dans la ſimple & ſincere pourſuite de ſon Dieu, qui ſeul peut faire ſon bonheur éternel ; celle-là ne paroiſſant jamais plus impie, que dans l'injurieux mépris qu'elle fait de ſon ſouverain bien, ſans lequel elle ne peut être qu'éternellement malheureuſe. Il n'eſt pas difficile de juger de leur monſtrueuſe difference, l'une faiſant connoitre la juſtice, la ſainteté de ſes deſirs, & l'ardeur de ſa charité par ſes amoureuſes & continuelles pourſuites ; & l'autre faiſant voir évidemment ſon impieté par ſon exécrable indifference.

C'eſt pour donner une veritable idée du merite, de la gloire, & du bonheur d'une ame qui cherche Dieu ſincerement, avec toute l'application de ſon eſprit, toute l'ardeur de ſon cœur, & la ferveur de ſon amour, pour trouver en lui ſa ſouveraine & éternelle felicité ; & pour donner aux pieux Lecteurs de ſalutaires inſtructions ſur cette ſi neceſſaire pourſuite, pour la pratique de toutes les vertus chretiennes, ſur la ſainte morale de

l'Evangile, & ſur la veritable regle des mœurs, que l'Autheur de cet Ouvrage s'eſt fort appliqué à mediter, & à recueillir les termes nobles & expreſſis du Cantique des Cantiques, où l'Eſprit Saint nous exprime & nous decouvre par la bouche du Sage, la conſtante reſolution, les ſaints mouvemens, les grands empreſſemens, & les amoureuſes demarches de l'Epouſe dans la continuelle recherche de ſon bien aimé, que l'Ame Chretienne, dont elle eſt la figure & le modele, doit imiter & ſuivre, qui fairont le plan & tout le ſujet de cet Ouvrage; auquel on donne pour titre, la veritable recherche de Dieu, qui eſt la vie & la verité éternelle, que l'ame fidele doit faire, ſur le modele de l'Epouſe des Cantiques dans l'heureuſe pourſuite de ſon celeſte Epoux.

On a diviſé cet Ouvrage en trois Parties. Dans la premiere, on découvrira les puiſſants & preſſants motifs qui ont engagé l'Epouſe à chercher avec empreſſement ſon bien aimé, qui doivent auſſi nous porter à chercher uniquement le Seigneur. Dans la ſeconde, en ſuivant toujours les amoureuſes expreſſions de cette fidele Amante des Cantiques, on decouvrira les cauſes de l'inutile recherche de Dieu, qui faiſoient dire à cette Epouſe avec douleur, je l'ai cherché, & je ne l'ai pas trouvé : *Quæſivi quem diligit anima mea & non inveni* : & on apprendra le tems, de la maniere, & comme il le faut chercher, & dans les lieux où il le faut chercher, pour meriter de le trouver. Et dans la troiſiéme Partie, on donnera une veritable idée du bonheur de cette Amante lors qu'elle trouve ſon Divin Epoux, qui ſera le notre, ſi nous imitons ſa fidelité dans cette ſainte pourſuite : & nous nous écriérons alors, comme elle par un delicieux tranſport de joie & d'amour : J'ai trouvé le bien aimé de mon ame : *Inveni quem diligit anima mea.* On donnera dabord après une affreuſe idée du malheur du pecheur, qui s'éloignant de Dieu, le perd pour un tems, & de celui qui le perd malheureuſement pour toujours par ſa malice, & par l'endurciſſement de ſon cœur : & pour nous en garantir, on donnera tout de ſuite un détail des liens ſacrez, dont l'Epouſe ſe ſert, pour s'attacher & s'unir inviolablement à ſon Celeſte Epoux; dont l'ame fidele doit ſe ſervir à ſon imitation, après l'avoir heureuſement trouvé comme elle, pour ſe feliciter, en s'écriant avec cette heu-

reuſe Amante : *Inveni quem dilgit anima mea , tenui eum , & non dimittam.* Cant. 3. v. 4.

On propoſe dans tout cet Ouvrage l'Epouſe des Cantiques dans la pourſuite de ſon bien aimé , à laquelle l'Ame fidelle qui eſt l'Epouſe de Jeſus-Chriſt , comme elle , doit ſe conformer , & qu'elle doit ſuivre , pour ne pas s'égarer dans la recherche de Dieu ; en entrant dans les nobles ſentimens que cette Amante choiſie temoigne pour ſon Celeſte Epoux , & dans ceux qu'il a pour elle , dont on fera l'application , en expliquant avec les Peres de l'Egliſe dans le ſens ſpirituel & moral les plus beaux endroits du Cantique des Cantiques , qui n'eſt compoſé que de purs ſentimens que le Divin Epoux exprime lui-même ; & de ceux qu'il met dans le cœur & dans la bouche de ſon Amante ; qui eſt la figure de l'Ame veritablement Chretienne , qu'il a pris ſoin d'inſtruire des plus beaux ſecrets & des plus tendres expreſſions du divin amour , qui l'ont engagée à le chercher uniquement comme ſon bien aimé ; & qui nous porteront à ſon exemple à la pourſuite du Seigneur notre ſalut éternel , ſi nous nous rendons ſenſibles à ſon amour pur , gratuit, & prevenant ; & ſi notre cœur en eſt vivement penetré.

Ces ſalutaires ſentimens ſont d'une grande utilité quand on en fait un ſaint uſage , comme l'Epouſe , & qu'on les reduit en pratique , ſans laquelle , ils ne ſeroient qu'une agreable & pure illuſion : ils conduiſent infailliblement à la ſincere recherche de Dieu , en nous détachant de l'amour de nous-même , & des créatures , pour ne travailler que pour la gloire de Dieu, & pour notre bonheur éternel. En effet, nous faiſons , dit Saint Gregoire , autant de demarches pour nous en approcher , que nous mettons de ſentimens & d'affections en mouvement : *Ante Dei oculos tot greſſus ponimus , quot affectus movemus.* Moral. 25. c. 3. L'amour divin eſt un feu ſacré , le ſentiment en eſt la flame : cette flame pure , ſi legere eſt toujours en agitation , juſqu'à ce qu'elle ſoit parvenuë à la joüiſſance de Dieu , qui eſt le principe adorable d'où elle eſt ſortie , & le centre amoureux où elle aſpire. De-là cet eſprit de componction , ces ſoupirs frequens vers le Ciel , ces larmes ſi douces & ſi ſalutaires. De là cette devotion fervente , ces agreables tranſports , & ces mouvemens continuels vers Dieu , qui rendent inſipides & degoutantes toutes les joies du monde.

Pour lire avec fruit ce Livre ſur la recherche de la Verité éternelle, où l'on fait d'édifiantes applications des ſentimens d'amour de l'Epouſe des Cantiques dans la pourſuite de ſon bien-aimé, pour ſervir de regle à l'ame fidele qu'elle repreſente : on doit faire attention que le Livre Canonique du Cantique des Cantiques, qui eſt un des plus ſublimes du vieux Teſtament, eſt l'Ouvrage du Saint Eſprit : c'eſt ainſi que tous les Peres de l'Egliſe, & tous les plus grands hommes l'ont regardé & medité : ils l'ont auſſi expliqué dans un ſens ſpirituel ; l'intelligence de la ſeule lettre qui tuë, eſt tres pernicieuſe aux Fideles ; dans la lecture de cet Ouvrage des Cantiques, le ſentiment qui eſt ſelon la chair, eſt la mort de l'ame ; au lieu que celui qui eſt ſelon l'eſprit de Dieu en eſt la vie & la paix. Ceux qui ne veulent entendre que charnellement beaucoup d'endroits écrits dans le Cantique des Cantiques, dont on s'eſt ſervi dans cet Ouvrage, n'en recueillent pas les fruits ſalutaires d'une charité éclairée ; mais les ſeuls ſentimens dereglez de la volupté & de la ſenſualité, comme dit Saint Auguſtin. *De ſpiritu & littera. c.* 4.

Prions donc inſtamment le Seigneur, afin que nos yeux deviennent purs comme ceux des Colombes, pour n'avoir dans la lecture que nous fairons de tous les endroits de ce ſacré Cantique, qu'on citera dans la ſuite, que de vûës ſpirituelles, pour nous élever tout d'un coup au deſſus du voile materiel de la lettre ; & pour y decouvrir les divins miſteres qui y ſont cachez. Il ne nous eſt point poſſible, diſent les Peres, de comprendre le vrai ſens des divines Ecritures, & ſur tout du Cantique des Cantiques, ſi le Divin Eſprit, qui a inſpiré les ſaints Ecrivains, n'éclaire nos yeux par les rayons de ſes lumieres & de ſa grace ; & ne nous decouvre le veritable ſens qu'elles renferment.

On conjure les Lecteurs d'excuſer les fautes qui ſe ſont gliſſées dans l'impreſſion, quelque ſoin qu'on ſe ſoit donné pour les éviter & les corriger ; de paſſer à l'Imprimeur quelques endroits defectueux, & d'y ſuppléer charitablement, en liſant cet Ouvrage, que l'Autheur ſoumet de tout ſon cœur, comme il le doit, aux purs ſentimens & au jugement de l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS dans les trois Parties de cet Ouvrage de la veritable recherche de Dieu, que l'Ame fidele doit faire ſur le modele de l'Epouſe des Cantiques dans l'heureuſe pourſuite du Celeſte Epoux.

PREMIERE PARTIE.

DES preſſants motifs qui ont engagé l'Epouſe à chercher avec empreſſement ſon bien aimé, & qui doivent auſſi nous porter à ſon imitation à chercher uniquement le Seigneur. p. 1.

CHAPITRE I. *Du premier motif qui doit nous engager à chercher Dieu avec l'Epouſe, qui eſt que Dieu eſt nôtre premier principe, nôtre derniere fin, & nôtre ſalut éternel.* p. 5.

CHAPITRE II. *De l'unique neceſſaire à tous les hommes, qui n'eſt autre que la recherche de Dieu, & leur ſalut éternel.* p. 17.

CHAPITRE III. *Du ſoin que nous devons avoir de travailler à la recherche de Dieu & de nôtre ſalut, qui eſt nôtre unique affaire perſonnelle.* p 27.

CHAPITRE IV. *Du ſecond motif de la recherche de Dieu, la vocation de l'Epouſe, que le Celeſte Epoux appelle à lui, & qui nous appelle auſſi à ſa pourſuite.* p. 36.

CHAPITRE V. *Du petit nombre des Chretiens fideles qui à l'imitation de l'Epouſe répondent à la grace de leur vocation.* p. 42.

CHAPITRE VI. *De la recompenſe que Dieu nous promet comme à l'Epouſe, ſi nous ſommes fideles à la grace de nôtre vocation.* p. 51.

CHAPITTE VII. *Des divines & aimables qualitez du Celeſte Epoux, qui nous engagent à l'aimer & à le chercher uniquement avec l'Epouſe.* p. 57.

CHAPITRE VIII. *De l'injuſte preference des créatures à Dieu* p. 67.

CHAPITRE IX. *De l'impuiſſance du monde à ſatisfaire le cœur de l'homme, & à le rendre heureux.* p. 73.

CHAPITRE X. *De la joie pure, & de la ſouveraine felicité de l'homme, qu'il ne peut trouver qu'en Dieu ſeul, & en Jeſus-Chriſt.* p. 82.

CHAPITRE XI. *Des deſirs ardents de Dieu pour nôtre cœur, & de nôtre retour à lui.* p. 90.

CHAPITRE XII. *Du commandement que Dieu nous fait de l'aimer, & de le chercher par nôtre amour.* p. 97.

CHAPITRE XIII. *De la connoiſſance de nous-même & de nos miſeres, qui doit nous porter à chercher en Dieu les ſecours qui nous ſont neceſſaires.* p. 106.

CHAPITRE XIV. *De l'image & de la reſſemblance de Dieu empreinte dans nôtre ame; preſſant motif pour chercher Dieu & de s'unir à lui.* p. 117.

CHAPITRE XV. *De l'eſtime que nous devons faire de nôtre Ame.* p. 125.

CHAPITRE XVI. *De l'obligation indiſpenſable de chercher Jeſus Chriſt Crucifié comme nôtre modele, pour imiter ſes ſouffrances & ſes vertus.* p. 133.

CHAPITRE XVII. *De l'impuiſſance de l'homme à chercher Dieu, s'il ne le prévient de ſa recherche & de ſon amour.* p. 142.

CHAPITRE XVIII. *De l'amour de Dieu prévenant, qui doit nous engager par un juſte retour à le chercher, & à l'aimer uniquement.* p. 151.

SECONDE PARTIE.

DU tems auquel, & de la maniere avec laquelle l'Ame fidele doit chercher Dieu, & des lieux où il faut le chercher pour le trouver. p. 161.

CHAPITRE I. *Du tems propre & favorable du ſalut & de la recherche de Dieu, pendant lequel on peut le trouver.* p. 165.

CHAPITRE II. *De la vaine & temeraire confiance en la miſericorde du Seigneur, de ceux qui different ſa recherche & leur converſion.* p. 177.

CHAPITRE III. *De la crainte filiale de la miſericorde de Dieu dans la recherche de nôtre ſalut.* p. 191.
CHAPITRE IV. *De la recherche de Dieu dans le tems de l'adverſité & des ſouffrances, dont nous devons faire un ſaint uſage.* p. 203.
CHAPITRE V. *Du malheur des pecheurs qui s'éloignent toûjours plus de Dieu dans le tems de l'adverſité.* p. 214.
CHAPITRE VI. *De la droite & ſincere recherche de Dieu.* p. 224.
CHAPITRE VII. *De l'hipocrite recherche de Dieu.* p. 230.
CHAPITRE VIII. *De la recherche de Dieu deſintereſſée; c'eſt-à-dire, purifiée de toutes les vûës ſerviles & mercenaires.* p. 242.
CHAPITRE IX. *Des Chretiens intereſſez qui cherchent plûtôt les conſolations ſpirituelles & les dons de Dieu, que Dieu-même, qui en eſt l'autheur.* p. 250.
CHAPITRE X. *De la genereuſe, heroïque, & fervante recherche de Dieu.* p. 256.
CHAPITRE XI. *De la malheureuſe crainte des reſpects humains, qui ſont un grand obſtacle au ſalut, & à la recherche de Dieu.* p. 266.
CHAPITRE XII. *De la fuite des occaſions du peché qui ſont un grand obſtacle à la recherche de Dieu.* p. 276.
CHAPITRE XIII. *De la laborieuſe recherche de Dieu.* p. 288.
CHAPITRE XIV. *De la douloureuſe recherche de Dieu, aprés l'avoir perdu par le peché.* p. 298.
CHAPITRE XV. *De la conſtante & perſeverante recherche du Seigneur.* p. 308.
CHAPITRE XVI. *De la recherche de Dieu dans la ſolitude, & dans nôtre propre cœur.* p. 319.
CHAPITRE XVII. *De la recherche de Dieu dans le Temple, par le Recueillement, l'Oraiſon, & la Priere.* p. 335.
CHAPITRE XVIII. *De la neceſſité de la Priere dans la recherche de Dieu.* p. 346.
CHAPITRE XIX. *Des conditions eſſentielles à nos Prieres dans la recherche de Dieu.* p. 356.
CHAPITRE XX. *De la recherche de Dieu dans les Pauvres par l'aumône.* p. 370.

TROISIEME PARTIE.

DU bonheur de l'Ame, repreſentée par l'Epouſe des Cantiques, qui trouve Dieu, & des liens ſacrez dont elle ſe ſert pour s'attacher & s'unir inviolablement à lui. p. 383.

CHAPITRE I. Du pouvoir que nous avons, & que Dieu nous donne de le chercher, & de faire nôtre ſalut. p. 389.

CHAPITRE II. De la bonne & ſincere volonté de chercher le Seigneur, & de faire nôtre ſalut. p. 347.

CHAPITRE III. De la neceſſité de la Foi ſoumiſe & agiſſante pour chercher Dieu, & pour le trouver. p. 409.

CHAPITRE IV. De la neceſſité de l'Eſperance Chretienne, qui eſt la ſeconde démarche que nous devons faire pour chercher Dieu & pour le trouver. p. 420.

CHAPITRE V. Du bonheur de l'Ame qui trouve Dieu, figurée par celui de l'Epouſe des Cantiques. p. 430.

CHAPITRE VI. De l'union, & de la ſainte alliance de l'Ame fidele avec Dieu, qu'elle a heureuſement trouvé, figurée par celle de l'Epouſe avec ſon bien Aimé. p. 441.

CHAPITRE VII. Du malheur de l'Ame qui perd Dieu, qui ſeul faiſoit ſon bonheur. p. 451.

CHAPITRE VIII. Des cauſes fatales de l'abandon de Dieu, & de la perte que fait une ame de ſa grace. p. 458.

CHAPITRE IX. Du deſeſpoir des reprouvez au jour du Jugement de voir un Dieu de bonté, & de le perdre pour toûjours. p. 469.

CHAPITRE X. Du malheureux ſort du pecheur obſtiné de voir & de trouver au dernier Jugement un Dieu de juſtice, ſans pouvoir éviter ſes éternelles vengeances. p. 478.

CHAPITRE XI. Des liens ſacrez qui attachent l'Epouſe à ſon Celeſte Epoux, que l'Ame fidele doit & peut mettre en uſage à ſon imitation. p. 488.

CHAPITRE XII. Des qualitez du lien de l'amour ſacré, avec lequel l'Ame fidele tient inviolablement ſon Celeſte Epoux à l'imitation de l'Epouſe. p. 497.

Fin de la Table des Chapitres.

DE

DE LA

VERITABLE RECHERCHE DE DIEU

QUE L'AME FIDELE DOIT FAIRE SUR LE MODELE DE L'EPOUSE DES CANTIQUES.

Surgam, & quæram quem diligit anima mea. Cant. 3. v. 2.
Je me leverai, & je chercherai celui qui eſt le Bien-Aimé de mon ame.

PREMIERE PARTIE

DES PRESSANS MOTIFS QUI ONT engagé l'Epouſe à chercher avec empreſſement ſon Bien-Aimé; & qui doivent auſſi nous porter à ſon imitation, à chercher uniquement le Seigneur.

C'EST de la bouche du celeſte Epoux, dit Saint Bernard, que nous devons apprendre la ſçience de la veritable recherche de Dieu, qui eſt celle de nôtre ſalut éternel, qui eſt le grand miſtére de nôtre Religion, le plus important devoir d'un Chrêtien, qui en fait profeſſion, & qui comprend tous les autres. Le langage des hommes eſt trop foible pour un ſujet ſi

relevé, & pour nous apprendre une ſi admirable & ſi neceſſaire doctrine : Voila pourquoi l'Epouſe deſiroit ardemment d'être inſtruite par ſon divin Epoux : Qu'il me donne (s'écrioit-elle) un ſaint baiſer de ſa bouche : *Oſculetur me oſculo oris ſui.* Elle ſouhaite que par ce divin baiſer qu'elle lui demande inſtamment, il la rempliſſe du ſouffle de ſon Eſprit, & qu'en l'éclairant de ſa lumiere, il l'embraſe en meme temps de ſon ſaint amour. *Petit oſculum*, dit Saint Bernard, *id eſt Spiritum Sanctum, per quem accipiat ſimul, & ſcientiæ guſtum, & gratiæ condimentum : utrumque enim munus fert oſculi gratia, & gratiæ agnitionis lucem, & devotionis pinguedinem.* In Cant. Serm. 8.

C'eſt par cette humble priére, que ſans autre prélude, elle commence tout d'un coup ſon Cantique, pourſuit le même Pere, avec confiance, ne voulant pas s'engager à la pourſuite de ſon Bien-Aimé, ſans en étre inſtruite par ſon divin Eſprit, pour ne pas s'égarer dans cette recherche. Cette inſtruction qu'elle deſire, n'eſt autre choſe que le baiſer qu'elle demande, dit le même Pere : Heureux baiſer qui nous fait connoître & aimer Dieu, & nous engage à le chercher fidélement.

Cette ſage Epouſe, qui eſt la figure de l'Ame Chrêtienne, demande à JESUS-CHRIST, pourſuit Saint Bernard, la connoiſſance de Dieu, autant qu'on en peut étre capable dans nôtre corps mortel ; elle la demande au Fils, parce qu'il appartient au Fils de la reveler à qui il lui plait, à ſe faire connoître à qui il veut ; il revele auſſi le Pere Eternel, & c'eſt par un baiſer, c'eſt-à-dire par le Saint Eſprit, ſelon le témoignage de l'Apôtre, qui dit : Dieu nous a revelé ces choſes par l'Eſprit Saint. Et en donnant ſon Eſprit, par lequel il nous donne cette ſçience divine, il fait connoître auſſi l'Eſprit qu'il donne, il nous inſtruit en le donnant, & le donne en nous inſtruiſant.

Cette inſtruction ſalutaire du Saint Eſprit n'éclaire pas ſeulement l'entendement pour connoître & apprendre la ſçience pratique de la recherche de Dieu ; mais échauffe auſſi la volonté pour l'aimer, & le chercher comme nôtre derniere fin & nôtre ſalut éternel ; ſuivant ce que dit l'Apôtre : L'amour de Dieu eſt répandu dans nos cœurs par le Saint Eſprit qui nous a été donné. C'eſt auſſi pour cela que parlant de ceux qui connoiſſant Dieu,

ne lui ont pas rendu les homages qui lui étoient dûs, & ne ſe ſont point mis en peine de le chercher comme ils le devoient, il ne dit point que leur connoiſſance fut un effet de la revelation du Saint Eſprit, n'étant pas accompagnée d'amour. Il eſt vrai que nous liſons dans Saint Paul, que Dieu leur avoit revelé ſa connoiſſance ; mais on ne lit point que ce fut par ſon Eſprit ; afin, dit Saint Bernard, que des eſprits impies, qui ſe contentant de la ſçience qui enfle, ne connoiſſant point celle qui édifie, ne s'attribüaſſent injuſtement le baiſer ſacré de l'Epouſe : L'Apôtre nous marque expreſſement, continue ce Pere, par quels moyens ils ont eû ces lumiéres : Les perfections inviſibles de Dieu, ſa ſouveraine & éternelle Puiſſance, & ſa Divinité ſont devenuës intelligibles depuis la Création du monde, par la connoiſſance que ſes Créatures nous en donnent : *Inviſibilia Dei per ea quæ facta ſunt intellecta conſpiciuntur.*

De-là il paroit qu'ils n'ont point connû Dieu de la maniére qu'il le faut connoître ; s'ils l'euſſent pleinement connû, ils auroient connû cette bonté inéfable, qui l'a engagé à s'Incarner, à naître, à mourir pour leur Redemption, & qui les auroit porté à ſa pourſuite. Ce qui leur a été revelé par ſes Ouvrages, c'eſt ſa ſouveraine Puiſſance, ſa Divinité, comme dit l'Apôtre : *Sempiterna ejus gloria & divinitas* : Mais par leur malheur s'élevant, par la préſomption de leur eſprit, & non par l'Eſprit de Dieu, ils ont voulu temerairement penetrer ce qui étoit de grand & de ſublime en lui : Mais ils n'ont pas compris qu'il fut doux, humble de cœur, & crucifié : Ils n'ont regardé que ce qui étoit haut & élevé, comme dit Job, ſans jamais jetter la vûë ſur les profonds anéantiſſements d'un Dieu fait homme, pour l'aimer & le chercher dans cet état d'humiliation & de ſouffrance. David étoit bien dans un autre ſentiment, ne s'élevant jamais de lui-même aux ſublimes miſtéres de la Divinité, qui étoient au-deſſus de ſa portée, de peur que voulant ſonder temerairement la Majeſté de Dieu, il ne fut accablé ſous le poids immenſe de ſa gloire : *Neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus ſuper me.*

A l'imitation du Prophete, pour nous conduire avec prudence, & ſans erreur dans la recherche de Dieu ; ſouvenons-nous de l'avis ſalutaire du Sage : Ne cherchons point la connoiſſance des

choſes qui nous paſſent, ne tachons pas de penetrer ce qui eſt au-déla de nôtre portée : *A te altiora ne quæſieris* : Marchons dans ces ſublimes connoiſſances ſelon l'Eſprit de Dieu, & non ſelon nôtre propre ſens : tant que nous ne ſuivrons que la lumiere des ſens & de la raiſon, comme faiſoient ces Philoſophes préſomptueux, nous ſerons expoſés à nous égarer : cette lumiére ſeule eſt ſouvent trompeuſe, nous ne devons pas nous appuyer uniquement ſur elle pour aller à Dieu, parce que n'étant donnée à l'homme que pour chercher Dieu, elle ne leur a ſervi que pour s'en éloigner ; ce qui leur a fait perdre cette lumiére naturelle que Dieu leur avoit donnée ; voilà pourquoi ils ſont tombés dans les tenebres de l'aveuglement du cœur, juſqu'à ne connoître plus Dieu, ni ſe connoître plus eux-mêmes ; ſe croyant d'autant plus ſages, qu'ils étoient inſenſez, & à ne plus connoître auſſi les autres Créatures, en prenant leurs images pour des Dieux qu'ils ont adoré, juſqu'à rendre aux Bêtes les plus ennemies de l'homme, l'honneur dû à Dieu ſeul, qui eſt la bonté même, la ſource de tout bien, & nôtre derniere fin.

Marchons donc dans la connoiſſance de Dieu, de ſes divins miſtéres, & dans ſa recherche, en ſuivant ſon Eſprit, non ſelon nôtre propre ſens : la doctrine de l'Eſprit Saint n'alume pas la curioſité ; mais elle enflame la charité. C'eſt auſſi avec grande raiſon que l'Epouſe voulant chercher Dieu qu'elle aime, ne ſe fie pas au ſens de la chair, ne ſuit pas les foibles raiſonnemens de l'eſprit humain ; mais elle demande un baiſer : c'eſt-à-dire, elle invoque, comme nous devons faire, le Saint Eſprit, afin que par ſa lumiére & par ſon amour, elle reçoive en même temps le goût de la ſçience de la veritable recherche de Dieu, & l'aſſaiſonnement de la grace. La ſçience qui ſe donne par ce baiſer eſt accompagnée d'amour, dont il eſt le ſimbole ; ainſi la ſçience qui enfle, étant ſans l'amour de Dieu, ne procede point de ſon Saint Eſprit, non plus que le zéle de la recherche de Dieu, qui n'eſt pas ſelon la ſçience ; parce que ce baiſer ſacré donne l'une & l'autre de ces graces, & la lumiére de la connoiſſance, & l'onction de la pieté : cet Eſprit de ſageſſe & d'intelligence alume le flambeau de la veritable ſçience du ſalut & de la recherche de Dieu, & répand le goût du plaiſir ineffable de ſon amour, & les divines douceurs de la grace.

Cet Eſprit d'intelligence ne ſe donne qu'aux petits & aux humbles, aux ſimples, qui ne s'appuyent point ſur les foibles lumiéres de leur propre eſprit, connoiſſant leur ignorance, & ſentant leur foibleſſe, & leurs miſéres, comme JESUS-CHRIST la lui-même declaré, en rendant grace à ſon Pere de ce qu'il avoit caché ces choſes aux ſages du monde, aux ſçavants, & aux prudents du ſiécle, & les avoit revelées aux petits. C'eſt auſſi avec l'humilité, la docilité, & la ſimplicité, qui nous rendent agréables aux yeux de Dieu, & avec une humble défiance d'elle-même, que l'Epouſe a tout ſon recours à l'Eſprit Saint, pour lui demander ce baiſer d'amour & de paix, dans lequel il n'y a ni erreur, ni tiedeur, qui eſt une participation de ſes lumiéres, qu'il lui donne ; De ſorte qu'elle peut dire avec un Saint Roy : *Os meum aperui, & affraxi Spiritum :* J'ai ouvert ma bouche, & j'ai attiré ſur moy l'Eſprit adorable, à qui ſeul appartient d'enſeigner nos ames, & de leur communiquer l'onction de la grace, pour leur faire aimer, & chercher le Seigneur. C'eſt donc ce baiſer ſacré que nous devons demander à cet Eſprit Saint, afin qu'il nous apprene, comme à ſon Epouſe, la ſcience pratique de la veritable recherche de Dieu, & qui nous découvre les ſaints & preſſants motifs, comme à ſon Amante, qui l'ont engagée à cette heureuſe pourſuite ; & qui doivent nous porter à le chercher à ſon imitation.

CHAPITRE PREMIER.

DU PREMIER MOTIF QUI DOIT NOUS ENGAGER à chercher Dieu, avec l'Epouſe des Cantiques, qui eſt, que Dieu eſt nôtre premier principe, nôtre derniere fin, & nôtre ſalut éternel.

ON ne peut bien connoître l'importance du premier motif qui nous engage à chercher uniquement le Seigneur à l'imitation de l'Epouſe des Cantiques, ſans étre convaincu de l'éxiſtance d'un Etre ſupreme, neceſſaire, infini, independant. Cette premiere & inconteſtable verité eſt écrite dans le fond de nôtre ame en de caractéres ineffaçables : De ſorte qu'il n'y a que

l'insensé qui puisse dire faussement dans son cœur, qu'il n'y a point de Dieu, suivant l'expression du Prophete : l'homme entiérement corrompu veut malicieusement douter s'il y a un Dieu, parce qu'un Dieu infiniment pur èst incommode à un cœur impur ; Dieu pour se vanger l'abandonne quelque fois à son doute, qui ne lui donne pas la paix qu'il cherche au milieu de ses desordres ; il peut douter, mais il ne pourra jamais se convaincre qu'il n'y a point de Dieu : Fut-il jamais un Athée de bonne foy ? Ce qui a fait dire à Saint Augustin, que personne ne nie qu'il y a un Dieu, si ce n'est celui qui croit qu'il lui seroit plus avantageux qu'il n'y en eut point. De ce nombre sont tous ceux, qui livrés à leurs passions, dont ils sont les malheureux esclaves, veulent se décharger du joug importun d'une Divinité qui voit tout, qui sonde les reins, & les plis les plus cachez du cœur, qui pese, & qui juge tout au poids du sanctuaire, pour ne mêler aucun remord, ni aucune crainte d'un Dieu vengeur avec leurs plaisirs.

L'ignorance de cet Etre supréme subsistant par lui-même, est toûjours inexcusable. C'est un crime énorme, dit Tertullien, de vouloir ignorer ce que l'on ne peut s'empêcher de sentir & de connoître : *Summa delicti est, non agnoscere quem ignorare minimè possunt.* Quelles traces, & quelles preuves convaincantes de la verité d'un Dieu, tout homme ne trouve-t'il pas, s'il entre dans lui-même, & s'il considere son ame ? Ce penchant universel pour le bien, cette aversion naturelle pour le mal, ne prouvent-il pas qu'il y a un premier moteur, qui imprime ce mouvement à tous les hommes : Ces reproches de la conscience, qui nous font condamner en secret dans de certaines occasions, quoique personne ne nous accuse, ne font-il pas sentir que nous reconnoissons un Juge souverain, qui juge tout sans appel : Ce regard vers le Ciel qui échape à tout homme miserable dans sa peine, sans même qu'il y pense, ne marque-t'il pas qu'on sent qu'il y a un Dieu, qui peut nous secourir dans le besoin & dans nôtre misére : Ce mouvement continuel du cœur de l'homme, qui le porte à chercher toûjours son bonheur, sans que pourtant tous les biens que nous possedons sur la terre puissent le contenter, n'est-il pas une preuve sensible, que son cœur a une capacité en quelque maniére infinie ; & qu'il n'y a qu'un

De dolo Latria.

bien infini, qu'un ſouverain bien, qui n'eſt autre que Dieu même, qui puiſſe le remplir, le ſatisfaire, & le rendre heureux en ce monde, & en l'autre.

Dieu donc eſt lui-même, & par lui-même ſon Eſſence; il eſt auſſi le Créateur, & le Principe univerſel de toutes choſes viſibles & inviſibles, qui ne ſubſiſte que par ſoy-même, & tout ſubſiſte par luy, & par la participation de ſon Etre adorable, & par ſon continuel ſecours; s'il les en privoit un moment, elles retourneroient dans l'inſtant dans l'abîme du néant, d'où il les a tirées par ſa puiſſance. Non, dit Saint Auguſtin, il n'y a qu'une ſeule & ſouveraine Eſſence, qui eſt nôtre Dieu, d'où ſortent tous les Etres créées, comme d'une ſource féconde & intariſſable : Par elle toutes choſes ſont ce qu'elles ſont dans le Ciel, ſur la Terre, & dans les Enfers; tout ce qui paroit grand à nos yeux, beau, riche, heureux; tout ce qui eſt ſaint, ne ſubſiſte que par l'influence, le concours, & la volonté de cet Etre ſuprême, & infini, ſubſiſtant par lui-même, qui les a créées, qui les anime, & qui les conſerve. *Una ergo eſt atque ſumma Eſſentia, ex qua eſt omne quidquid eſt.* Aug. de vera Relig. C. 11.

Dieu donc eſt le premier Etre ſubſiſtant par lui-même, ainſi qu'il dit à Moïſe : *Ego ſum qui ſum* : Je ſuis celui qui a été, qui ſuis, & qui ſera éternellement le même. Il eſt le ſeul Dieu; ſon Unité eſt une ſuite neceſſaire de ſon Etre ſouverain, independant, & éternel; la raiſon nous le démontre, il ne faut qu'écouter les ſentimens naturels du cœur, pour être perſuadé qu'il n'y a qu'un Dieu : il l'enſeigne, il le ſent, & la preuve lui en échape ſouvent, elle coule naturellement de cette ſource ſans qu'il y penſe : La Sainte Ecriture nous le repete dans une infinité d'endroits; toutes les Créatures nous le prechent : les preuves de cette adorable Unité ſont tellement gravées dans toutes les Créatures, qu'il faudroit, dit Saint Auguſtin, en produire tous les effets pour atteſter par autant de témoins une verité ſi connuë. L'Eccléſiaſtique a regardé cet attribut comme la baſe de tous les diſcours qu'il vouloit faire aux Iſraëlites; il a commencé de la leur inſinüer dès le premier Chapitre, perſuadé que s'il ne poſoit cette Unité Divine pour principe de toute la Sageſſe dont il vouloit les inſtruire, toutes ſes inſtructions ſeroient inutiles. Le Tres-Haut eſt Un, leur dit-il d'abort, il n'y a qu'un

Dieu Createur, *Unus eſt Altiſſimus Creator.* Eccl C. 1.

Diſons encore que le Seigneur eſt un Dieu veritable, comme dit le Prophete Jeremie, *Dominus autem verus eſt.* Tous les Ecrivains Sacrés ont regardé la verité de nôtre Dieu comme la baze & le fondement inébranlable de la Religion : Le Prophete Jeremie ne trouvoit rien de plus puiſſant & de plus pathétique pour aménér toutes les Nations au Culte du vrai Dieu, & pour empêcher les Juifs de rétomber dans l'Idolatrie, que de la leur inſinüer, perſuadé que les uns & les autres auroient du mépris & de l'horreur pour les faux-Dieux, dès qu'ils auroient conçû de l'eſtime & du reſpect pour le veritable : que c'étoit le meilleur moyen de régler leur Culte, & d'en faire des adorateurs en eſprit & en verité ; puiſque la verité connuë dans l'objet Divin qu'on adore, produit auſſi la verité dans l'acte d'adoration par lequel on le cherche, & on ſe porte vers lui. Les Dieux des Payens, dit ce Prophete, ſont faux ; mais le Dieu que nous adorons eſt un vrai Dieu ; il eſt vivant, les autres ſont des Simulachres morts ; il eſt le Roy éternel, & les Dieux des Gentils ne ſont que des Démons. *Dominus autem Deus, verus eſt, vivens & ſempiternus.* C. 10.

Le plus grand de tous les avantages, qui comprend tous les autres, que nous avons par deſſus toutes les Nations infidéles du monde, c'eſt d'adorer un vrai Dieu ſouverainement amateur de la verité ; un Dieu, dit JESUS-CHRIST à la Samaritaine, qui cherche ceux qui l'adorent en eſprit & en verité, parce qu'il eſt la verité même dans ſon Etre, & dans la ſubſtance de ſa Divinité, dans ſon Eſprit, dans ſes connoiſſances, dans toutes ſes paroles, & dans toutes ſes promeſſes ; elle donne toute l'autorité & tout le poids à ſes Préceptes, & à ſes Loix ; elle inſpire aux hommes la confiance en ſes paroles, la foy à ſes juremens, l'eſpérance en ſes promeſſes, & un véritable amour pour ſes bontés. Dieu, dis-je, eſt la premiére, la ſouveraine, & la ſeule Verité eſſentielle, increée, unique, infaillible, immuable, établie ſur les premiers principes, qui ne changent jamais, non plus que Dieu ; elle ne peut étre ſujette à l'erreur, ni à l'illuſion, étant un écoulement de l'Eſprit de Dieu, qui ne peut ni ſe tromper ſoy-même, ni tromper les autres : *Non eſt Deus quaſi homo ut mentiatur. Num.* 23. Elle eſt univerſelle : c'eſt

un

un principe adorable, une ſource féconde, & une cauſe infaillible d'où ſortent toutes les veritès, & où elles retournent comme à leur centre & à leur fin ; elle eſt une régle ſouveraine, & un excellent original de tout ce qui eſt verité, & de tout ce qui aſpire à la connoiſſance de la verité. De-là vient que quand nous nous appliquons à conformer nos penſées, nos paroles, & nos actions à ce divin & veritable modéle, nous marchons dans les voyes de la verité : mais quand nous nous écartons de cette conformité, nous ne ſommes capables de nous même de trouver que le menſonge. Enfin Dieu eſt la Verité éternelle, qui ne finira jamais, elle demure éternellement, parce qu'elle eſt ſimple, pure, ſpirituelle, n'étant point compoſée des parties contraires qui tendent à la corruption. *Veritas Domini manet in æternum. Pſ.* 106. C'eſt cette divine Verité que nous verrons ſans énigme dans le Verbe, quand nous aurons le bonheur de poſſeder Dieu, ſi nous la cherchons icy bas en Dieu ſeul, où nous pouvons la chercher, & la trouver : C'eſt dans ce ſens que Saint Auguſtin diſoit : J'ai trouvé mon Dieu, dès-que j'ai trouvé la Verité : *Ubi inveni Veritatem, inveni Deum meum. Lib.* 10. *Conf. c.* 44. Voulés-vous trouver la verité de Dieu, & en étre le Temple animé, dit le même Saint Docteur, penſés, cherchés toûjours en tout, aimés la verité, ne prononcés que la verité ; mettés-là dans vôtre cœur, dans vôtre eſprit, dans vôtre bouche, & dans vos mains ; briſés dans vous même toutes les Idoles de fauſſeté, & de menſonge que vous y trouverés. *Si vis Templum eſſe Veritatis, frange Idolum falſitatis. Serm.* 14.

Faut-il, ô mon Dieu, que le menſonge, tout abominable qu'il eſt, l'emporte aujourd'hui ſur vos Verités éternelles ; que cet impoſteur ait plus de vogue, & de partiſans que vous parmi les mondains ? Helas ! j'en ay été moi-même un des plus zelés ? Combien de fois l'ay-je penſé, aimé, & prononcé ? Combien de fois ay-je foulé aux pieds la verité, pour courir après le menſonge : j'en ay impoſé aux hommes par de dehors ſpecieux de ſageſſe, & de pieté, pour gagner leur eſtime ; ce n'étoit pas la verité que j'aimois, & que je cherchois, mais l'hipocriſie qui eſt le plus odieux de tous les menſonges ; Je me flatois avec Auguſtin pécheur, de chercher cette verité, de la deſirer, de l'aimer, & d'étre paſſionné pour elle ; & je me trompois : car je

la haiſſois, & je la fuyois ſans m'en appercevoir : Je donnois la géne à mon eſprit par une infinité de ſpeculations laborieuſes, & inutiles, & je ne trouvois que le menſonge : J'ay ſatisfait mes paſſions, j'ay tout accordé à mes ſens, & je n'ay point trouvé la verité du plaiſir, parce que je le cherchois hors de vous ; je n'y ay trouvé au-contraire que des amertumes, des chagrins, & des remords, qui me déchiroient la conſcience. Je vous invoque avec Auguſtin pénitent, ô Dieu de verité, dans lequel, auquel, & par lequel tout ce qui eſt verité, eſt verité. *Te invoco, ô Deus veritas, in quo, & à quo, & per quam vera ſunt quæcumque ſunt.* Faités-moi connoître cette verité ſolide, pure, infaillible, immuable, qui ſoumette l'orgueil & l'entetement de mon eſprit, qui briſe dans mon cœur toutes les Idoles des fauſſetez, qui me ſéduiſent, qui gueriſſe mes préjugez, qui éclaire mes tenebres, qui corrige mes erreurs : Faités par vôtre grace que je l'aime, & que je la cherche avec ardeur ; Donnez-moi du goût pour elle, & une horreur éternelle pour le menſonge. *Aug. Conf.* 7.

On a dû ſuppoſer au commencement de cet Ouvrage, comme le ſolide fondement de tout ce qu'on y doit dire, & comme le premier & preſſant motif, qui doit nous engager, à l'exemple de l'Epouſe des Cantiques, à chercher & à ſervir uniquement le Seigneur, qu'il n'y a que lui ſeul qui ſoit le vrai, & unique Dieu, qui merite ſeul nos reſpects & nôtre amour, comme étant nôtre principe, nôtre modéle, & nôtre fin ; que c'eſt lui qui nous a faits pour lui, & que nous ne nous ſommes pas faits nous mêmes. Tels ſont les pieux ſentimens dans leſquels le Saint Eſprit, parlant par la bouche de David, avertit tous les Peuples de la Terre d'entrer, pour les porter à la veritable recherche, & au ſervice de Dieu : *Scitote*, leur dit-il, *quoniam Dominus ipſe eſt Deus ; ipſe fecit nos, & non ipſi nos. Pſalm.* 99. *v.* 3. Sçachez que le Seigneur eſt nôtre Dieu : c'eſt-à-dire, agiſſez en tout, comme en étant convaincus ; que c'eſt lui qui nous a formez, & que nous ne nous ſommés pas faits nous-mêmes : Nous ſommes l'ouvrage de ſes mains ; non, l'homme n'eſt pas par lui-même ; il eſt ſi peu capable de s'étre donné l'être, qu'il n'a pas même aſſés de force pour pouvoir le conſerver quelques momens, ni de s'aſſurer ſon éxiſtence du jour au lendemain : C'eſt une verité qui eſt tout enſemble de fait & de ſentiment, que Dieu

ſeul que nous adorons nous a donné l'etre, & que c'eſt lui ſeul qui peut nous le conſerver : Nous ſommes l'ouvrage de ſa puiſſance, c'eſt de lui, & par lui que nous tenons, & à qui nous devons rapporter tout ce qu'il y a de bon en nous ; que s'il y a quelque choſe en nous qui ne vienne pas de nôtre Dieu tout-puiſſant & infiniment ſage, ce ne peut être que le peché, qui eſt un ſujet de condamnation pour nous. Perſonne ne peut douter de cette verité ; mais la pluſpart des hommes, même des Chrétiens, agiſſent comme s'ils n'en étoient pas convaincus, en ſe livrant à mille paſſions ſecretes : Il ſemble qu'on ait oublié qu'il y a un Dieu à qui on doit tout ſon cœur ; c'eſt qu'on ſe regarde trop ſoi-même, on cherche ſa propre gloire, on ſe met injuſtement, pour le dire ainſi, à la place du Créateur, comme ſi nous étions nôtre propre ouvrage.

Cependant il eſt évident à l'homme, que Dieu ſeul infiniment ſage, & libre, eſt l'autheur de ſon être ; & il ne lui eſt pas moins clair que Dieu étant le premier Etre Souverain, infiniment parfait, ne peut agir au dehors pour une autre fin que lui, & pour lui, & qu'ainſi il eſt l'unique fin de l'être qu'il nous a donné, ne nous ayant fait que pour lui, pour tendre à lui, c'eſt-à-dire pour le connoître, pour l'aimer, pour le ſervir, & pour travailler pour ſa gloire. Ainſi l'homme par ſa Création contracte deux ſortes de devoirs, l'un de reconnoiſſance, l'autre d'amour qu'il doit à ſon Créateur à deux ſortes de titres : le premier de reconnoiſſance pour en avoir receu l'Etre, qui eſt le fondement de tous les biens : le ſecond de ſoumiſſion, Dieu l'ayant deſtiné pour s'occuper de lui, en le cherchant par ſon entendement, & par ſa volonté comme ſa derniere fin.

Il faut remarquer ici encore, que Dieu eſt non-ſeulement la fin de la création de l'homme, & de ſon Etre en general, mais de toutes ſes actions en particulier ; il n'y en a pas une, qui pour la raiſon qu'il a été créé pour Dieu, ne doive être auſſi pour Dieu : Saint Paul n'a pas excepté les actions même les plus indifferentes, & les plus baſſes : Soit que vous mangiés, ſoit que vous beuviés, faites tout pour Dieu. 1.*Cor. c.* 10. Que s'enſuit-il de là, que tout ce que l'homme fait dans ſa vie pour une autre fin que pour Dieu, ſans parler du peché & du deſordre qui s'y rencontre, n'eſt pour nous devant Dieu de nul merite : Ils ſe

ſont détournez de leur fin, diſoit le Prophete, & de-là ils ſont dévenus inutiles, ou plutôt tout ce qu'ils ont fait eſt dévenu inutile? N'eſt-ce pas-là mon état, & puis-je aſſés le deplorer. Ce qui doit nous exciter à tendre ſans ceſſe vers nôtre fin, c'eſt qu'il n'en eſt point de plus excellente; Dieu lui-même n'en a pas une plus noble, puiſqu'il eſt lui-même ſa fin; de toute éternité il ſe connoit, il s'aime, il forme de deſſeins pour ſa gloire, & il les execute dans le temps. Or en cela il m'a créé à ſon image, & à ſa reſſemblance; ne m'ayant donné un entendement que pour le connoître, une volonté que pour l'aimer, un cœur, & une ame que pour le glorifier. J'ai donc en vertu de ma création une fin auſſi ſublime que Dieu. O Seigneur! s'écrioit le Saint Patriarche Job, qu'eſt-ce que l'homme pour meriter que vous l'ayiez exalté de la ſorte. *c.* 7. Reconnois mon ame ta dignité, non pas pour en concevoir un vain orgueil, mais pour rendre à Dieu l'hommage d'une profonde adoration, & pour lui offrir le tribut de tes louanges, & de toutes tes actions. Au-contraire quand j'agis pour une autre fin que pour Dieu, je m'avilis, je me dégrade, je renonce à l'honneur que j'avois d'être fait pour Dieu, & tout pour Dieu ſeul. Quand je me recherche moy-même, par une juſte punition de Dieu, je me trouve moy-même, & je ne trouve que le néant; l'homme a oublié Dieu, & il s'eſt méconnu, & par-là il eſt devenu non-ſeulement ſemblable aux bêtes, mais de pire condition que les bêtes; car au moins les bêtes, quoique privées de raiſon, agiſſent conformément à leur fin, & Dieu eſt toûjours leur fin; au lieu qu'il n'eſt plus la mienne, quand je ſuis aſſés aveugle & ſi inſenſé pour m'en propoſer une autre que luy. *Pſ.* 48. *v.* 12.

Voila en quoi conſiſte l'ordre de la Création, & celle de l'inſtitution, ou de la deſtination du Créateur. Il n'eſt pas libre à l'homme de déſavoüer, ni méconnoître cette divine loy, & cet ordre immuable, ou de la démentir, & de ne pas reconnoître Dieu pour ſon principe, pour ſon legiſlateur, & pour ſa derniere fin: La juſtice, le droit, l'ordre, & le bien moral, conſiſtent à ſuivre inviolablement la loy de ſa création, & de ſa deſtination, en s'appliquant à connoître, à aimer, & à chercher Dieu: L'injuſtice, le deſordre, le mal moral, conſiſtent à la violer. Il ne faut pas ſe tromper, Dieu n'eſt pas un phantôme, ni une

Idole, ni rien de corporel, & de ſenſible ; le vrai Dieu que nous adorons eſt eſſentiellement Verité, Sageſſe, ſouveraine Juſtice ; connoître, aimer Dieu, le ſervir, & le chercher par la connoiſſance, & par l'amour, c'eſt neceſſairement connoître, aimer, & chercher la Verité, la Sageſſe, la Juſtice. Voila le plus eſſentiel & le premier devoir de l'homme, qui renferme & comprend tous les autres, & le premier & le plus preſſant motif qui nous engage à l'amour & à la recherche de Dieu.

Ce preſſant motif, & cette obligation indiſpenſable, ſont préciſement les mêmes qui ſont l'eſſentiel de toute la morale de JESUS-CHRIST qu'il nous a enſeignée, & où ſe réduiſent tous les Conſeils, tous les Preceptes, & toute la Religion Chrêtienne dans laquelle nous ſommes élevez, & inſtruits, qui eſt établie ſur le fonds de la nature de l'homme ; & quand même JESUS-CHRIST n'auroit jamais parlé, l'homme n'auroit beſoin que de la raiſon pour ſe croire obligé d'aller à Dieu, & de le pourſuivre comme ſa derniere fin, pour arriver à ſa joüiſſance à laquelle il la deſtiné. Faiſons nous donc une grande idée de l'Unité & de la Verité d'un Dieu, gravons-là dans le fond de nôtre cœur, & dans toutes les facultez de nôtre ame : perſuadons-nous que ce Dieu de bonté eſt nôtre derniere fin, comme il eſt nôtre principe ; qu'en nous tirant du néant, qu'en nous donnant l'Etre, il nous a deſtinez pour ſon heureuſe, & éternelle poſſeſſion ; qu'il n'y a que lui ſeul qui merite, & qui demande tout nôtre cœur ſans partage, & ſans reſerve : Il ne nous a donné qu'un cœur, qui porte auſſi bien que nôtre ame, l'image de Dieu ; nous n'avons que lui ſeul à aimer ſouverainement : dès-que nôtre cœur manque à ce juſte devoir, & qu'il ſe partage pour la créature, il devient coupable en s'établiſſant pluſieurs fins differentes, & s'attachant à de differents objets au préjudice de Dieu. Pour revenir de cette erreur, en cas que par malheur nous y ſoyions engagez, il faut, dit Origene, nous recüeillir en nous-même, & tendre à l'Unité d'un Dieu en l'aimant uniquement, en nous attachant, & le cherchant lui ſeul. Voila l'important devoir que nous devons remplir. *Cor unitum, quærendo unum, diligendo unum, adhærendo uni. Homil.* 27.

C'eſt le vrai moyen d'imiter l'Epouſe des Cantiques, qui repreſente l'ame fidéle, & qui doit être le modéle que nous de-

vons ſuivre dans la recherche de Dieu, & dire toûjours comme elle : Je ne veux chercher que le Bien-Aimé de mon Ame : *Can.* 3. *Quæram quem diligit anima mea.* Et pour ne pas nous égarer dans cette pourſuite, nous devons lui demander ſans ceſſe avec cette Amante, qu'il nous éclaire & nous enſeigne où il repoſe au midi, & où il paît ſes Brebis, dans la crainte de nous égarer en ſuivant de Paſteurs aveugles, & orgueilleux dans leurs faux ſentimens, & des Troupeaux étrangers, qui ne nous donneroient pour nourriture que le menſonge, & l'erreur de leur pernicieuſe doctrine. Diſons donc avec l'Epouſe : O vous qui êtes le Bien-Aimé de mon Ame, aprenez-moy où vous menés paître vôtre Troupeau, où vous repoſez au midi, de peur que je ne m'égare en donnant dans le piége d'un faux amour, & d'une *Can.* 1. v. 6. vaine recherche. *Indica mihi quem diligit anima mea, ubi cubas in meridie ne vagari incipiam.* Elle ſouhaite donc, crainte de ſe tromper en prenant un autre Berger que lui, qu'il lui donne de marques certaines pour le bien connoître, & qu'il déſigne exactement l'endroit qu'il avoit choiſi pour ſe repoſer avec ſon Troupeau, lorſque l'heure du midi, qui eſt le tems de la plus grande chaleur, l'obligeroit à chercher quelque ombre, & quelque repos.

Il eſt ordinaire dans l'Ecriture, que Dieu s'appelle lui-même un Berger, & qu'il nomme ceux qui le ſervent, & qui le ſuivent comme leur Dieu, tantôt ſon Peuple, tantôt ſes Brebis, parce qu'il ne les gouverne pas ſeulement comme leur Roy, mais qu'il les nourrit encore dans ſes pâturages comme un bon Paſ- *Pſal.* 99. v. 4. teur, ſelon l'expreſſion du Roy Prophete : *Populus ejus, & Oves paſcuæ ejus.* Le Prophete Iſaïe dit de lui, qu'il menera ſon Troupeau dans les pâturages ſalutaires, ainſi qu'un vrai *Iſaï.* 40. Berger qui paît ſes Brebis, qu'il raſſemblera entre ſes bras les petits Agneaux, & les prendra dans ſon ſein, qu'il portera ſes Brebis qui ſont pleines. JESUS-CHRIST ſe donne ſouvent ce *Joan.* 10. v. 10 même nom, s'appellant le bon Paſteur, qui connoit parfaitement ſes Brebis, qui va au-devant d'elles, & leur fait trouver de bons pâturages.

Voila donc l'Epoux comme un Berger, que l'Epouſe cherche avec ardeur ; & de peur de ſe tromper dans ſa pourſuite, elle prend toutes ſes précautions, comme l'Ame fidéle doit faire, pour

ne pas ſe tromper dans ſa pourſuite : Enſeignez-moy, lui dit-elle, où vous paiſſez vos Brebis, afin que trouvant vos bons pâturages, je ſois remplie de cette Celeſte nourriture, ſans laquelle on ne peut arriver à la vie heureuſe ; découvrez-moy où l'on doit ſe repoſer, & quelle eſt la voye qui conduit à ce bienheureux repos du midi ; c'eſt-à-dire, le lieu où regne vôtre divine lumiére avec plenitude, & ſans mélange d'aucune ombre ; ſi j'en étois privée, & de la conduite toute ſainte de vôtre main, je m'égarerois, en ſuivant de Troupeaux differens de vos Brebis.

Nous pouvons entendre avec Saint Bernard par ce midi dont parle l'Epouſe, la lumiére ſi éclatante de la verité, & de la juſtice de l'Egliſe Catholique. Les autres Societez promettent ce qu'elles n'ont pas : elles ſe vantent de poſſeder les pâturages tout divins de la ſageſſe, & de la ſcience, & pluſieurs courent à elles. Ce ſont-là ces Troupeaux differens des vrayes Brebis de l'Epoux, conduits par ceux que l'Epouſe appelle ſes compagnons, en prénant le nom de Paſteurs, & de Chrêtiens : mais la lumiére du midi ne regne point où l'on reçoit la fauſſeté & le menſonge pour la verité : *Non eſt ibi meridies & perſpicua lux, ut liquidò veritas cognoſcatur, facileque pro ea recipitur falſitas.* L'Egliſe de JESUS-CHRIST, où cet Epoux Celeſte demure, & ſe repoſe, eſt établie ſur la montagne, & à la lumiére du midi ; c'eſt à-dire, qu'elle eſt toute environnée de lumiére comme ſon Epoux, & tellement expoſée à la vûë de tous les hommes, qu'il n'y a que des aveugles qui ne veulent pas la voir, pour n'étre pas obligez de la ſuivre. *Bern. in Cant. Serm.* 33.

Helas ! qu'il y en a même dans le Chriſtianiſme qui s'égarent dans la recherche du divin Paſteur, parce que leur eſprit ne ſe fait aucune violence pour s'appliquer à ſa divine lumiére, qu'ils devroient avoir toûjours préſente, pour les conduire à lui ? Comment ne s'égareroient-ils pas, en ſuivant comme ils font les traces des Troupeaux étrangers du monde & de ſes vanités, & negligeant de s'inſtruire où le legitime Paſteur de nos ames repoſe avec ſes Oüailles fidéles : ils ne trouvent point de goût dans les ſaints pâturages de l'Oraiſon, de la divine parole, ni dans la recherche de Dieu, ne ſe faiſant aucune violence pour combattre leurs paſſions, pour revenir de leurs égarements ? Comment pourroient-ils avec l'Epouſe repoſer en plein midi auprès du lé-

gitime Paſteur ; c'eſt-à-dire, le connoître, l'aimer, & ne ſe ſéparer jamais de lui ; cherchant leur repos dans les créatures, & courant ainſi après de faux Paſteurs, qui les conduiſent à leur perte. Voyés ſi vous n'étes pas de ce nombre, rentrés dans vous-même ; & reconnoiſſez dès ce moment Dieu ſeul pour vôtre vrai Paſteur, vôtre premier principe, & pour vôtre derniere fin ; c'eſt en ces qualitez qu'il veut que nous le cherchions, & qu'il veut étre honnoré & glorifié.

C'eſt vous ſeul, ô mon Dieu & mon vrai Paſteur ! que je veus avec le ſecours de vos lumiéres, chercher, aimer, & adorer juſqu'à la mort, ſans reſerve, ſans inconſtance, & ſans partage. Je dirai toûjours avec l'Epouſe : *Quæram quem diligit anima mea?* Periſſent mille fois toutes les idoles ſecretes que je vous ay injuſtement préferées, ou comparées, que j'ai admiſes ſi ſouvent dans mon cœur, où vous deviez regner ſeul. Je connois mon aveuglement, je condamne mon injuſtice, je la déplore ; je gémis de ne vous avoir pas plûtôt cherché, & aimé ; je reconnois ma faute, & que ce malheureux délai, qui ma cauſe tant de diſgraces, ne vient que de ma pareſſe, de mon amour propre, & de mon entetement. Je veus reparer cette injure, & ne m'appliquer qu'à chercher un ſeul Dieu que j'adore, & que j'aimerai de tout mon cœur : Vous me ſuffiſez ſeul, ô mon Dieu ! & je n'ay beſoin que de vous pour étre heureux. Il eſt vrai, & je l'avoüe à ma confuſion, j'ai étè juſques ici ſi aveuglé que de chercher dans les Créatures des objets étrangers, à qui j'ai rendu un culte, que je ne devois qu'à vous ſeul ; j'y renonce pour toûjours, ô mon unique Maître ; vous ſerés déſormais mon ſeul refuge, mon ſeul ſoutien, toute ma force, & toute mon eſperance, mon ſeul amour, & ma ſeule Divinité, que mon eſprit connoîtra, que mon cœur aimera & pourſuivra, que mon ame & toute ma perſonne adorera en eſprit & en verité. O Souverain Paſteur des ames, qui avés aimé vôtre Troupeau juſqu'à vouloir étre pour lui toutes choſes ; faites que comme une Brebis fidéle je vous aime auſſi, & je vous cherche à l'imitation de l'Epouſe, juſqu'à tout quitter pour vous ; & que retrouvant tout en vous, je n'aye point d'autre ſoin, ni d'autre occupation que celles de marcher vers vous, d'entrer, de demeurer en vous, de vous écouter, de vous ſuivre, & de vous bénir.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

DE L'UNIQUE NECESSAIRE A TOUS LES hommes, qui n'eſt autre que la recherche de Dieu, & ſon ſalut éternel.

ON expliquera dans les deux Chapitres ſuivans, où on diverſifiéra en differentes manieres cette grande verité, ſur laquelle roule tout cet ouvrage, que la recherche de Dieu eſt l'unique neceſſaire à tous les hommes ; ſuivant cet Oracle de JESUS-CHRIST : *Porro unum eſt neceſſarium* ; afin qu'elle faſſe plus d'impreſſion ſur les eſprits, qu'elle agiſſe mieux ſur les cœurs, & qu'elle les touche plus ſenſiblement, il eſt de reflections qu'il eſt utile de faire plus d'une fois ; mais s'il paroit qu'on retrouve les mêmes ſentimens, & ſi l'on ſemble dire les mêmes choſes, on leur donnera des tours differens, on ne les copiera pas d'une maniere à donner du dégoût, pour mieux inſtruire les pieux Lecteurs.

Diſons donc que la recherche de Dieu eſt l'unique neceſſaire à l'homme, parce qu'il eſt l'unique fin pour laquelle il nous a tiré du néant ; il ne nous a créé à ſon image par une amoureuſe préference que nous n'avons pû meriter, que pour le ſervir & le glorifier. C'eſt pour ſa gloire, que Dieu infinement ſage, qui ne fait rien que pour une fin digne de ſa ſageſſe, & de ſa bonté, nous a donné un entendement pour le connoître, une volonté pour lui obeïr & garder ſes Commandemens, un cœur pour l'aimer, une ame pour la lui rendre, & le poſſeder éternellement : Travailler à cela comme nous devons, c'eſt ce qu'on appelle tendre à ſa fin, aller à Dieu, le chercher, agir pour ſa gloire, faire ſon ſalut, & meriter la félicité éternelle ; tout cela revient au même, & ſignifie une même choſe, qu'on exprime en divers termes : Car nous cherchons le Seigneur en le glorifiant ; nous le glorifions en le connoiſſant pour nôtre ſeul Dieu, en l'aimant uniquement : nous lui donnons des marques ſinceres de nôtre amour en le ſervant avec une exacte & aſſiduë fidélité ; nous le ſervons en faiſant ſa volonté, & gardant ſes

Préceptes ; & nous meritons par nôtre fidelité à ſon ſervice & à ſes graces, dont il nous prévient, un bonheur éternel auquel il nous a deſtinez.

Dieu ne nous ayant créé que pour l'aimer & le ſervir, a voulu par ſa pure, & gratuite bonté nous faire trouver nôtre ſalut dans ſon ſervice, & dans ſon amour ; il s'eſt d'abort propoſé pour être lui-même nôtre bonheur éternel, en nous créant pour ſa gloire : Et comme le ſouverain bonheur, qui n'eſt autre que Dieu même, nous eſt propoſé ſous le titre de recompenſe, toute nôtre vie nous eſt donnée pour la meriter, & pour l'attendre avec ſon ſecours : C'eſt pour cela que Dieu a fait des Loix & des Commandemens que nous devons inviolablement obſerver. Cet inſtint ſi naturel qui porte tous les hommes à deſirer d'être heureux, & à cherher la félicité, nous avertit même au milieu de nos plus grands deſordres, que nous ne ſommes ſur la terre, que pour être éternellement heureux dans le Ciel : Ces vifs, & preſſants remords de la conſcience qui ne s'éteignent preſque jamais, ne nous diſent-ils pas ſecretement dans nôtre cœur, dès-que nous nous égarons de nôtre fin, que nous nous expoſons au danger de nous perdre pour toûjours : Cette crainte de l'Enfer, & des redoutables Jugemens de Dieu, dont il nous menace, que les plus déterminez reſſentent, n'eſt-elle pas une voix aſſez forte, qui nous avertit ſans ceſſe, que nous ne ſommes au monde, que pour chercher Dieu, & pour nous ſauver.

Vous pouvez bien par une vaine ſubtilité tacher d'éluder ces preſſantes raiſons, qui vous perſuadent malgré vous cette importante verité, combattre cette ſalutaire penſée, vous étourdir ſur cela, pour errer avec moins de crainte, & plus de liberté, vous endurcir par le libertinage à tous les mouvemens de la grace, ne refuſer rien à vos ſens de tout ce que l'âge & la ſanté pourront vous permettre, partager même le ſort de ceux qu'on appelle heureux ſelon le monde, d'une fauſſe pourtant, & imaginaire félicité ; il ne faut qu'être impie pour en venir-là ; mais être content, c'eſt ce que l'impieté ne peut pas faire. Il faut avoir des penſées plus élevées ; il faut quitter le monde, pour chercher, & trouver en Dieu ſeul cette plenitude de paix & de conſolation, que le monde ne peut pas donner. Ce dégoût, & cette inquiétude interieure, que nous ſentons preſque toute la vie,

eſt une voix ſecrete qui nous dit, que nous ne ſommes pas faits pour les créatures, qu'il n'y a que vanité, qu'amuſement, qu'affliction d'eſprit ſur la terre, que nous ne ſommes faits que pour Dieu : Nôtre cœur eſt toûjours dans le trouble, dans l'agitation, juſqu'à ce qu'il ait trouvé ſon repos dans ſa joüiſſance, qui fixe tous ſes deſirs, & termine heureuſement tous ſes chagrins, & ſes inquiétudes.

Nôtre experience n'a dû que trop nous convaincre de cette grande verité. Ay-je jamais voulu m'éloigner de Dieu, en me tournant injuſtement vers les créatures, que je n'aye été troublé, & que je ne m'en ſois fait, malgré moy, des durs reproches ? Oüi un cœur qui ne va pas à Dieu, eſt comme un feu hors de ſa ſphére, qui n'a point de repos ; c'eſt une pierre hors de ſon centre, qui eſt toûjours dans le mouvement ; c'eſt une eau rapide arrêtée par une forte digue, qui cherche à ſe faire un paſſage, & qui n'en trouve point. Un cœur dans cet état violent ne peut s'accorder avec ſoi-même : tout occupé qu'il eſt de l'idée du plaiſir qui le flate ; Dieu, qu'il veut ſacrifier à ſon plaiſir par une monſtrueuſe préference, lui fait trouver un chagrin amer dans la créature même qu'il croit pouvoir lui procurer la paix qui le fuit ? Va donc où tu voudras, ame infidéle, dit Dieu par Saint Auguſtin ; ſi tu peus trouver le repos dans les créatures, que tu pourſuis ſi injuſtement, je ne ſuis plus ton Dieu, je te permets de l'adorer ? En effet, nous éloignons nous de lui, ceſſons-nous d'agir pour ſa gloire, d'être à lui, de nous employer à ſon ſervice ; que de mauvais jours, que de facheuſes nuits ne paſſons-nous pas, que de troubles, que de chagrins nous déchirent cruellement le cœur.

Nous ne pouvons donc trouver la veritable paix que dans nôtre union avec Dieu ; attachons-nous donc à lui, cherchons nôtre paix, & nôtre repos en Dieu, puiſqu'elle n'eſt nulle part ailleurs ; nous ne l'éprouvons que trop ; & ce qui eſt à craindre pour nous, c'eſt que nôtre experience ne faſſe nôtre condamnation. Puiſque le monde ne peut pas nous donner la paix, n'étant pas dans le monde, ne nous obſtinons pas à l'y vouloir trouver : Cherchons-là où elle eſt, & où Dieu la miſe : Or il ne la miſe que dans lui-même, n'ayant pû la mettre ailleurs : Cherchons-là dans une parfaite ſoumiſſion à ſa Loy ; hors de-là

ne l'eſpérons pas : *Pax multa diligentibus Legem tuam. Pſ.* 118. Oüi, mon Dieu, diſoit David, c'eſt pour ceux qui aiment vôtre Loy, & qui vous cherchent par ſa fidéle obſervance, qu'il y a une paix interieure & veritable : il n'eſt pas juſte, ni même poſſible qu'il y en ait pour d'autres, que pour eux ; parce que vôtre Loy, étant comme elle eſt, le principe de l'ordre, elle eſt eſſentiellement le principe de la paix, que nous ne trouvons qu'en Dieu, & qui n'eſt autre que lui-même : *ipſe eſt pax noſtra.*

La raiſon ſeule, jointe à l'experience, ſuffit pour nous convaincre de cette grande verité. Car, comme dit Saint Auguſtin, Dieu étant le ſouverain Bien, la béatitude, & la derniere fin de l'homme, & par conſequent le centre du cœur de l'homme, il eſt impoſſible que ſon cœur ait jamais de repos, qu'autant qu'il eſt uni à Dieu. Quand un élement eſt hors de ſon centre, fût-il d'ailleurs dans le lieu le plus agréable, il n'y demure qu'avec de violences extremes ; & quand une partie du corps humain eſt hors de ſa place, quoique vous faſſiés pour la ſoulager, elle y reſſent toûjours de vives douleurs : Or telle eſt la ſituation du cœur de l'homme, quand il eſt ſeparé de Dieu par le peché. Dieu étoit ſon centre, & il l'a quitté ; & dans ce malheureux état, quand il jouïroit de tous les plaiſirs du monde, il n'y aura jamais de tranquillité, ni de paix pour lui. C'eſt ce que Saint Auguſtin conclut ſi bien par ces admirables paroles, en diſant à Dieu : *Feciſti nos Domine ad te, & irrequietum eſt cor noſtrum, donec requieſcat in te.* C'eſt pour vous uniquement, Seigneur, que vous nous avés faits, nous ne ſommes que pour vous, comme vous êtes pour nous-mêmes ; en cela nous pouvons dire en quelque maniere, que nous avons une fin auſſi noble que vous : cette fin eſt quelque choſe de ſi eſſentiel pour vous, & pour nous, que tout Dieu que vous êtes, vous n'avez pû nous faire pour un autre que pour vous. Voila un grand principe, duquel il s'enſuit, ce que le même Pere ajoûte ; Que ſi nous ſommes faits pour vous, nôtre cœur eſt donc neceſſairement dans l'inquiétude & dans le trouble, dès-qu'il ne repoſe pas en vous. Et comment ſe repoſe-t'il en Dieu, ſi ce n'eſt par une continüelle recherche, & par une fidéle obſervance à ſa Loy.

Diſons encore, ce que nous ne ſçaurions trop repeter : Dieu eſt l'unique fin de l'homme, à laquelle nous ſommes deſtinez :

Ce n'eſt même que pour nous aider à l'atteindre, qu'il a créé cette multitude inombrable de créatures, n'y en ayant aucune, qui priſe en elle-même par le ſaint uſage que nous en devons faire, ne nous fourniſſe une raiſon pour le connoître, un motif pour l'aimer, un moyen pour le chercher, pour le glorifier, & le ſervir : il n'eſt pas à nôtre choix de nous ſubſtituer une autre fin : Dieu qui nous a donné l'être, y a attaché une obligation indiſpenſable de retourner à lui comme à nôtre centre. C'eſt à ce juſte & preſſant devoir auquel tous les autres ſe raportent, & dans l'unique emploi de la recherche de Dieu, que conſiſte tout l'homme, comme dit le Sage : *Hoc eſt enim omnis homo. Eccl. c.* 12. ſoit que nous le conſiderions dans l'être naturel, ou dans l'être moral : & l'on peut dire que l'homme qui ne tend pas continüelement à Dieu comme à ſa fin, n'eſt pas en quelque maniere un homme, mais un phantôme d'homme, un Chrétien imaginaire ; qu'il n'eſt pas un monſtre moins ſurprenant dans la morale & dans la nature, que le ſeroit un feu qui n'échaufferoit point, un Soleil qui n'éclaireroit pas ; le feu n'étant pas plus fait pour échauffer, le Soleil pour éclairer, que l'homme pour aimer, pour chercher, glorifier, & ſervir le Seigneur : *Hoc eſt enim omnis homo* : avec cette difference, que l'homme étant un agent libre & raiſonnable, Dieu a voulu qu'il tendit à ſa fin librement, & d'une maniere plus conforme à ſa nature, & plus glorieuſe à Dieu : Il lui a donné la liberté pour accomplir ſa Loi, ou pour la violer, par laquelle il peut aller à lui, ou s'en éloigner ; mais il rend ſa liberté malheureuſe par ſa malice, & ce pouvoir funeſte, s'il s'en ſert, contre l'intention de Dieu pour tout autre uſage, que pour le chercher, & faire ſon ſalut, en l'aimant, le ſervant, & le glorifiant.

C'eſt-là l'unique neceſſaire à l'homme, dont parle le Sauveur : *Porro unum eſt neceſſarium.* Il n'eſt pas neceſſaire que vous ſoyiez Roy, Prince, Magiſtrat, Soldat, Marchand, Artiſan, Riche, Sçavant dans le monde ; mais il eſt uniquement neceſſaire que vous cherchiez Dieu, & de faire vôtre ſalut. Il n'eſt pas neceſſaire que vous ſoyiez dans cet Employ ; mais il eſt abſolument neceſſaire que vous ſerviez Dieu par le ſaint uſage que vous en devez faire. Honneurs, richeſſes, grandeurs, plaiſirs ; rien de tout cela ne vous eſt neceſſaire ; mais uniquement de rapporter

toutes ces choſes à Dieu. Tout ce qui regarde la vie du corps & le ſiecle, dans le ſens qu'on l'entend ici, n'eſt point abſolument neceſſaire, au-contraire il faut ſe detacher du monde, & de la vie du corps, quelquefois même la donner : nous devons même demander au Seigneur, de nous délivrer de ces malheureuſes neceſſitez, qui ne naiſſent que de la cupidité, & de tout ce qui éteint l'eſprit de la priere, & de la recherche de Dieu, qui nous détourne d'aller à lui : *De neceſſitatibus meis eripe me.* Rien donc n'eſt neceſſaire à l'homme que ce qui eſt éternel, & qui tend à l'éternité : *Porro unum eſt neceſſarium.*

L'homme n'étant donc fait que pour aimer Dieu, & le ſervir, n'étant dans le monde que pour cela ; l'ordre demande qu'il ne cherche que Dieu comme l'unique neceſſaire, qu'il y tende toûjours & de toutes ſes forces, & par l'eſprit & par le cœur, qu'il le pourſuive par ſon amour, & par ſes deſirs, purement, ſimplement, ſincerement, directement, ſans détour, ni retour vers la créature, qu'il en faſſe l'unique but de ſes mouvemens, le ſeul terme de ſa courſe, l'unique objet de ſes penſées, de tous ſes ſoins, & la fin de toutes ſes actions, qu'il doit uniquement rapporter à ſa gloire par une neceſſité de fin & de terme, où il doit arriver, s'il veut être éternellement bienheureux. Cependant le fait-il ? en fait-il la moindre partie ? Pour tendre à un but, il faut du moins l'avoir en vûë, il faut y penſer ; mais helas ! penſe-t'on, ſonge-t'on à Dieu ? L'homme n'eſt jamais ſans penſer ; combien donc de penſées avez-vous chaque jour ? He ! bien pouvés-vous vous flater à la fin du jour que de ce grand nombre de penſées, il y en ait eu, je ne dis pas la moitié, ni le tiers, ni le quart pour Dieu ? Helas ! peut-être n'en trouvera-t-on pas une ſeule : on penſe ordinairement à tout autre choſe qu'à Dieu.

Que ſi pendant tout ce temps nôtre eſprit n'a pas penſé à Dieu ; qu'a fait le cœur, qui n'eſt que pour cet unique neceſſaire : Vôtre cœur s'en eſt-il occupé ? Y a-t'il quelqu'une de ſes affections, quelques mouvemens, quelque batement pour cet Etre ſupreme ? Ah ! ce cœur peut-il s'occuper que de ce que l'eſprit lui préſente ? Si donc le cœur s'eſt remüé, comme effectivement il ne peut être ſans mouvement, s'il a ſans ceſſe batu pendant tout ce temps ; il faut avoüer que ç'a été pour tout autre objet, que pour Dieu ; ce n'a été que pour les créatures, que pour les vains

amuſemens du monde, que pour ſes plaiſirs, ſes pompes, & ſes vanités.

Mais je veus que l'eſprit ait penſé quelquefois à Dieu, que le cœur ait eu pour lui quelques mouvemens ; ont-ils été purs, ſimples, ſinceres, directs, & ſans retour ? Helas ! que de regards vers les créatures, que de vanité, que d'hipocriſie, que de recherches propres, que de retours ſur ſoi-même, ont du moins ſecretement partagé ce cœur, qui ne peut étre que pour Dieu : Qu'il eſt à craindre que loin de faire de Dieu la fin de ſon mouvement, l'unique terme de ſa courſe ; il ne l'ait cherché, que pour aller à ſes fins d'ambition, d'avarice, de volupté ; & que le Seigneur ne lui faſſe un jour le terrible reproche de n'avoir fait ſervir ſon culte qu'à ſes iniquitez : *Servire me feciſtis iniquitatibus veſtris.*

Que ſi Dieu n'eſt pas l'unique objet de nos penſées, & de nos affections ; il eſt encore moins la fin de toutes nos actions. Il eſt vrai qu'il n'y en a pas une ſeule de nôtre vie qu'on ne doive rapporter à Dieu : Mais helas ! il n'y en a pas peut-étre une ſeule que vous ayiez fait uniquement pour lui : Comme ſi nous n'avions été faits que pour le monde, on ne travaille que pour le monde, on s'y applique ſans diſcretion, on recherche les choſes de la terre avec des avides empreſſemens, & avec excez : l'ambition, l'avarice, la volupté étant des paſſions inſatiables, il n'eſt rien qu'on n'entreprenne même injuſtemement, & qu'on ne mette en uſage pour les ſatisfaire : on ajoûte employ ſur employ, embarras ſur embarras, on ſe plonge entierement dans tous les ſoins ſuperflus de la vie ; l'eſprit, & le cœur de la pluſpart des hommes ſont tellement occupez des affaires, & des plaiſirs du ſiécle, que de tout le tems qui compoſe leurs années, ils ne s'en reſervent pas un moment pour chercher Dieu, & pour travailler au grand ouvrage de leur ſalut éternel. C'eſt-là veritablement l'unique neceſſaire ; c'eſt pourtant ce qui eſt uniquement negligé, parce qu'on ne le regarde pas comme tel ; de ſorte qu'on peut faire à la pluſpart des Chrêtiens, le même reproche que le Sauveur fit à Marthe : *Turbaris erga plurima, porro unum eſt neceſſarium.* Pourquoi vous donnez-vous le ſoin inutile de tant de choſes vaines, ou indifferentes ? Pourquoi vous engagez-vous depuis le matin juſqu'au ſoir dans un tas d'affaires épineuſes, compli-

quées, & chagrinantes, qui ſuccedent les unes aux autres, qui ne font qu'embarraſſer vôtre eſprit, troubler vôtre raiſon, vôtre cœur, & vôtre repos, vous donner du chagrin, & de l'inquiétude, parce que vous en faites les principales occupations de la vie, qui vous empêchent de vacquer au ſervice, & à la recherche de Dieu, de penſer, & de vous appliquer ſerieuſement à vôtre ſalut ; & de tous les moyens que Dieu vous donne pour l'aimer & le ſervir, vous en faites vôtre derniere fin : *Turbaris erga plurima, porro unum eſt neceſſarium.*

Cette illuſtre Hôteſſe du Sauveur n'étoit empreſſée & occupée qu'à recevoir & ſervir chez elle celui pour qui on ne peut avoir trop d'empreſſement : mais vous bien loin de vous borner comme elle aux occupations domeſtiques de vôtre état, & de les raporter uniquement à Dieu ; vous vous chargés de mille ſoins étrangers & frivoles, qui vous font oublier vous même & vôtre ſalut : ſelon que la curioſité, l'ambition, l'interêt, ou la volupté vous ſollicitent, vous allés d'objets en objets, ſans en trouver aucun qui vous ſatisfaſſe, & ſans vous fixer à celui qui ſeul eſt capable de vous contenter, & faire vôtre bonheur : *Turbaris erga plurima, porro unum eſt neceſſarium.* Vous vous agitès inutillement, vous vous inquietés de bien de choſes, & il n'y en a qu'une ſeule qui ſoit importante ; il n'y a que vôtre ſalut éternel, qui eſt Dieu même, qui merite vos attentions, vos ſoins, & vos empreſſemens : Nous n'avons reçû l'être & la vie que pour travailler à cet unique ouvrage ; quelque choſe que vous faſſiés dans le monde, vous n'aurés rien fait, ſi vous ne faites vôtre ſalut en cherchant Dieu ſeul : Oüi tous les momens de vôtre vie, toutes les penſées de vôtre eſprit, & toutes les affections & les mouvemens de vôtre cœur, tous vos pas, vos peines, & vos ſoins, vos penibles travaux, toutes vos paroles, vos actions, vos ſouffrances, qui ne ſont point raportées à la gloire de Dieu, & au ſalut de vôtre ame, ſont abſolument perduës pour vous ; & l'on peut dire que vous n'avez rien fait ; n'y ayant rien que ce que nous faiſons pour l'amour & le ſervice de Dieu, qui nous ſoit utile, & qui conte pour nous ; tout le reſte paſſe, devient inutile, ou prejudiciable à nôtre ſalut. *Tranſit*, dit Saint Bernard, *labor multitudinis, remanet ſolum unitas charitatis.*

Nous avons une belle figure de cette verité dans l'Evangile : Marthe

Marthe eſt fort empreſſée à preparer à dîner au Sauveur, tandis-que ſa ſœur Marie eſt uniquement attachée, & demure comme immobile aux pieds de ſon divin Maître ? Ne ſemble-t-il pas que l'une eſt fort occupée, & que l'autre ne fait rien ; que c'eſt avec juſtice que ſa ſœur Marthe ſe plaint de ſa negligence : Cependant le Fils de Dieu condamne en quelque maniere les grands empreſſemens de Marthe, & il fait avec plaiſir l'éloge de la ſainte oiſiveté de Magdelene, en diſant à Marthe, que ſa ſœur Marie a choiſi la meilleure part, que perſonne ne pourra lui ravir. Nous apprenant par ces miſterieuſes paroles qu'il y a une ſainte oiſiveté agiſſante, & tres agréable au Seigneur des ames choiſies, qui, comme cette illuſtre Amante, ont une loüable indifference, & ſont comme immobiles pour les affaires du monde, & ne ſont uniquement occupées qu'à l'affaire importante de la recherche de Dieu, & de leur ſalut, qui eſt l'unique neceſſaire. *Porro unum eſt neceſſarium, Mariam optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.*

Tachons de bien comprendre cette grande verité, pour la réduire en pratique : il n'y a qu'une choſe neceſſaire, il faut chercher Dieu uniquement, il faut me ſauver : *Porro unum eſt neceſſarium.* De qui cet avare, qui ne ſonge nüit & jour qu'à amaſſer avec une ſi grande avidité de richeſſes periſſables, a-t-il appris, il faut m'enrichir ? Eſt-ce de JESUS-CHRIST, qui a voulu naître, vivre, & mourir dans une extreme pauvreté qu'il a ſanctifiée, mépriſé les richeſſes, qui prononce des anathémes multipliez contre les riches avares, & declare hautement bienheureux les pauvres d'eſprit & de cœur ? De qui cet ambitieux, qui n'a que de penſées d'élevation, a-t-il appris, il faut m'agrandir, me diſtinguer dans le monde, monter aux Dignitez, aux plus éminens Emplois, pour me ſoûtenir dans l'eſtime, dans la reputation, & dans l'authorité ? Eſt-ce du Fils de Dieu, qui a banni l'orgüeil du Ciel en la perſonne de l'Ange ambitieux & de ſes adherans ; qui s'eſt anéanti dans les profonds abaiſſemens de nôtre miſére ; qui n'eſt deſcendu du Ciel en Terre, que pour nous apprendre la ſainte pratique d'humilité ? De qui ce vindicatif, qui ne reſpire que vengeance, a-t il appris, il faut me venger ? Eſt-ce de JESUS-CHRIST, qui a ſouffert avec une patience invincible les plus humiliantes injures, les plus attroces mépris, les plus ſenſibles affronts,

qui pardonne ſa mort, prie pour ſes bourreaux pour leur en obtenir de ſon Pere le pardon ; qui nous deffend expreſſement la vengeance, & nous commande le pardon & l'amour des ennemis ? Qui a appris à ce voluptueux, qui ne s'occupe que de ſon plaiſir, qui ne cherche que les moyens de contenter ſa brutale paſſion, il faut me divertir, il faut jouir des plaiſirs de la vie ? Eſt-ce de JESUS CHRIST, qui a ſouffert l'eſpace de trente-trois ans ſur la Terre, qui a expiré ſur la Croix pour l'expiation de nos pechez ; & qui nous ordonne à tous, ſans exception, de renoncer à nous-mêmes, de mortifier nos corps, de faire pénitence, de porter la Croix, & de le ſuivre, c'eſt-à-dire de l'imiter ? De qui cette femme mondaine, qui n'a dans ſon eſprit que la vanité, la cajolerie, le cercle, le jeu, les vains ajuſtemens, les atours, & les modes, a-t-elle appris toutes ces fauſſes, & pernicieuſes maximes du monde qu'elle ſuit ? Eſt-ce de JESUS-CHRIST, qui s'eſt Incarné pour les détruire en ſa perſonne, & les condamner dans ſon Evangile, où il nous enſeigne avec tant de ſoin, qu'il n'y a qu'une ſeule choſe neceſſaire, il faut chercher Dieu, il faut nous ſauver : *Porro unum eſt neceſſarium.* Remercions-le de nous avoir ſi bien inſtruits ; écoutons cet Oracle avec une humble docilité ; imprimons-le bien dans nôtre eſprit, retenons-le dans nôtre memoire, gravons-le profondement dans nôtre cœur, mettons-le fidelement en pratique, & diſons ſouvent plus de cœur, que de bouche, avec l'Epouſe des Cantiques : *Quæram quem diligit anima mea* : Il faut chercher Dieu uniquement, il faut travailler ſans ceſſe, & ſerieuſement à mon ſalut.

Mon adorable Sauveur, rompez par vôtre infinie miſericorde le charme impoſteur qui m'a ſéduit juſques aujourd'huy : Faites-nous bien connoître l'importance de vôtre recherche, & de mon ſalut ; faites-moy la grace de connoître ce que je ſuis, & pour qui je le ſuis ; donnez-moy une vive idée de la fin où je dois aſpirer, une idée qui me faſſe agir, qui m'anime, qui me ſoutienne, qui paroiſſe dans toute ma conduite, que je ſois non ſeulement perſuadé, mais touché de cette fin ; que mon unique ſoin ſoit de la chercher en tout & par tout ; d'en renouveller tous les jours l'intention & le déſir. Faites-moy inceſſamment le reproche que vous faiſiés à Marthe dont les ſoins & les empreſſemens étoient bien plus innocens que les nôtres ; vous vous embarraſſés & vous inquietés de bien de choſes

vaines & inutiles, & il n'en eſt qu'une ſeule neceſſaire, qui eſt la recherche de Dieu, & de nôtre ſalut éternel. *Porro unum neceſſarium. Luc. c. 10.*

CHAPITRE III.

DU SOIN QUE NOUS DEVONS AVOIR DE travailler à la recherche de Dieu, & de nôtre ſalut, qui eſt nôtre unique affaire perſonnelle.

L'APÔTRE Saint Paul nous ſollicite par des inſtances reïterées, & des preſſantes conjurations de nous appliquer ſérieuſement à l'affaire importante de nôtre ſalut, & d'y travailler de nos propres mains : *Fratres rogamus & obſecramus vos in Domino Jeſu, ut negotium veſtrum agatis, & operamini manibus veſtris. Theſ. c. 4. v. 11.* Ce grand Apôtre nous declare que la recherche de Dieu, & de nôtre ſalut, eſt nôtre unique affaire perſonnelle, *negotium veſtrum* : Toutes les autres affaires temporelles nous ſont étrangeres ; en les faiſant, on fait les affaires de ſa famille, de ſes enfans, de ſes amis, de la communauté, de ſes parties : mais preciſement par-là nous ne faiſons pas la nôtre : toutes ces choſes qui nous occupent preſque toute la vie, ſont les affaires du tems ; le ſalut & la recherche de Dieu eſt nôtre ſeule affaire de l'éternité.

De quel œil regarderiez-vous un homme qui s'agitant continüellement, ſe tourmentant ſans ceſſe, ſe donnant mille mouvemens inquiets pour un affaire étrangere, & même de nulle conſequence, tandis-que dans une affaire eſſentielle qui le regarderoit, il demureroit tranquille & indifferent : L'innocent qu'il eſt, diriés-vous, il abandonne toute ſa fortune, pour s'attacher à une bagatelle. Tel ſeroit le jugement que vous feriés : Mais ce que vous condamneriez de folie, ne le faites-vous pas ? N'eſt-ce pas la biſarre conduite d'une infinité de Chrêtiens, qui paſſent pour ſages & fort éclairez ſelon le monde ; mais qui paroiſſent inſenſez aux yeux de Dieu. Cet homme, dit-on, eſt mort, il a fait des acquets conſiderables, il a laiſſé de grands biens, de belles Charges dans ſa famille ; ah ! l'habile homme, il a bien fait ſes affaires ;

Parlés mieux, ce ſont celles d'autrui, ce ſont celles de ſes enfans mais la ſienne, mais la recherche de Dieu & de ſon ſalut, il n'a pas eu le tems d'y penſer, la mort l'a ſurpris : Ah ! le grand fou, il a penſé aux autres, & il s'eſt oublié lui-même ; & uniquement occupé des bagatelles d'autrui, il a entierement negligé ſon unique & importante affaire : il a bien établi ſa famille pour quelques jours dans le monde, & il s'eſt établi pour une éternité dans les enfers ; ah ! l'inconſé. Celui-là eſt ſage, dit le Saint Eſprit, qui l'eſt pour ſon ame ; & qui n'a pas ſoin de ſon ame eſt un fou : *Qui ſibi nequam, cui bonus eſt. Eccleſ.* 14. Qui eſt mechant pour ſoy, ne peut jamais être bon à autrui. Vous croyez d'être obligé d'avoir ſoin de tout le monde, & vous vous oubliez vous même, dit Saint Bernard ; vous vous livrez entierement aux autres, & vous vous refuſés à vous même ; vous ne vous appliquez que de choſes inutiles, tout ce qui eſt hors de vous emporte vos ſoins, tandis que vous vous negligez vous même, que dans la diſtribution de vôtre temps, vous ne prenez aucun moment pour vous, pour travailler à vôtre ſalut : Etrange paſſion pour les biens de la terre ! Fatale complaiſance ! pour des enfans, pour des parens, pour des amis, que de ſe perdre ſoi-même, de ſe damner pour eux. Preferez toûjours l'affaire de la recherche de Dieu, & de vôtre ſalut, à toutes les autres ; & ne faités jamais rien, ni pour vos enfans, ni pour vos amis, qui engage & bleſſe vôtre conſcience, & mette vôtre ſalut en danger.

C'eſt-là, ſuivant les paroles de Saint Paul, nôtre unique, & importante affaire ; voila pourquoi l'Apôtre parle au ſingulier, pour nous apprendre, qu'il n'y en a point d'autre pour nous, *negotium veſtrum*, les hommes n'en ont point d'autres que celle-là. Je ne ſuis en peine que d'une affaire, diſoit Saint Eucher, tout le reſte, après celle-là, ne m'eſt rien : *Unum mihi negotium eſt, præter illud nihil curo.* Tout ce qui ſe fait dans le monde, les plus grands deſſeins des Princes, les plus fameux exploits des Conquerants, les plus vaſtes projets, les plus hautes entrepriſes, les negotiations, les intrigues les plus ſecretes, les plus importantes, & les plus belles occupations, comparées à l'affaire du ſalut, & en juger ſainement par la Foy Evangelique, ſont des pures bagatelles : *majorum nugæ, negotia appellantur*, auſquelles la préoccupation, & la coûtume donnent le nom de grandes affaires : Ce

ſont, dis-je, de bagatelles, qui enchantent nôtre eſprit, & corrompent nôtre cœur : *faſcinatio nugacitatis obſcurat bona.* Il n'eſt rien de grand & d'important, que ce qui eſt infini & éternel, tout le reſte paſſe, tout le reſte eſt borné, & par conſequent moins que rien, comparé à l'affaire ſolide, & eſſentielle de l'éternité, qui doit étre le but de toutes nos actions, & le principal motif qui les anime, & les ſanctifie. : Toutes les autres affaires, rapportées à celle-là, ne produiſent pas de ſoins differens, ne ſont enſemble qu'une même affaire, ne nous étant permiſes qu'autant qu'elles nous ſervent de moyens pour bien réuſſir dans celle-là, qui eſt l'unique eſſentielle pour nous, étant d'une conſequence infinie, & dont l'heureux ſuccez demande nôtre côoperation à la grace que Dieu nous donne pour y travailler ; voila pourquoi elle demande elle ſeule toute nôtre application & tous nos ſoins : nous ſommes indiſpenſablement obligez d'y travailler ſerieuſement, preſentement, & conſtamment, puiſque ſi vous ne mettez vous-même la main à cette affaire, elle ne réuſſira pas ; voila pourquoi l'Apôtre ajoûte, *& operamini manibus veſtris.*

Dieu qui nous a créé ſans nous, dit Saint Auguſtin, ne veut pas nous ſauver ſans nous : On peut faire tout avec le miniſtére d'autrui, excepté ſon ſalut ; on peut traiter, s'engager, ſe dégager par procureur, mais non pas ſe ſauver : Vous avez un procez important, vous n'avez point d'habilité, mais vous avez un Avocat qui en a, c'eſt aſſez, vous le pouvez gagner, ſans vous en mêler : Un Prince n'eſt pas grand Capitaine ; mais il a de bons Lieutenants, il peut gagner de batailles ſans payer de ſa perſonne, & étre Conquerant ſans étre vaillant. Il n'en eſt pas ainſi de l'affaire du ſalut, il ne peut y avoir ni de ſubſtitut, ni de ſupléant, ni de procureur. Vous avez une cruelle guerre à ſoûtenir, de puiſſants ennemis ſur les bras, le monde, le démon, vôtre propre concupiſcence ; il n'y a ni Lieutenant, ni ſecond ; il faut neceſſairement comparoitre en perſonne, ſi vous voulez vaincre : Vous avez un procez de la derniére conſequence à vuider ; il s'agit d'un bonheur, ou d'un malheur éternel, devant un Juge également éclairé & incorruptible ; mais fuſſiez-vous Monarque de l'Univers, il faut y paroitre en perſonne, il faut plaider vous même vôtre cauſe, perſonne ne vous juſtifiera, ſi vous ne le faites vous-même : Nous devons tous

paroitre en perſonne, dit l'Apôtre, devant ce redoutable Tribunal pour rendre compte de toute nôtre conduite ; il faut donc preparer vos comptes vous-même : *Unuſquiſque noſtrum pro ſe rationem reddet Deo.*

Dans toutes les autres affaires, nous ne contons pas ſi fort ſur le crédit, & le zéle de nos amis, que nous ne contions encore ſur le nôtre, perſuadez que nous ſommes, que chacun eſt plus zelé, plus éclairé dans ſes propres affaires, y étant plus intereſſé. Quelque fond que nous faſſions ſur la Providence pour nos affaires temporelles, nous nous croyons obligez de la ſeconder par nos ſoins, & par nôtre travail ; il n'y a que l'affaire de nôtre ſalut, & de la recherche de Dieu où nous voudrions rapporter tout à Dieu, comme s'il devoit & vouloit tout faire lui ſeul, & que nous ne puiſſions rien : cependant il ne veut pas faire nôtre ſalut ſans nous ; il eſt vrai que nous ne pouvons nous ſauver ſans le ſecours de ſes graces : *Sine me*, nous dit JESUS-CHRIST, *nihil poteſtis facere* : mais ſes graces ne nous ſauveront pas ſans nôtre fidéle côoperation : *Non ego ſolus, ſed gratia Dei mecum*, diſoit Saint Paul : croire le contraire, c'eſt errer ; agir comme ſi on le croyoit, c'eſt lacheté, & préſomption.

L'affaire de nôtre ſalut eſt nôtre propre affaire, *negotium veſtrum*, parce que tout le profit qui en revient eſt pour nous : Celui qui travaille, n'eſt pas ſouvent celui qui en a le fruit, ou au moins qui en profite le plus : un Laboureur ſéme & moiſſonne, mais ce n'eſt pas ſouvent pour lui : un pere ſe donne de peines infinies pour amaſſer de bien, mais c'eſt pour enrichir ſes enfans, ſouvent ingrats, ou prodigues. Un Juge achette bien cher ſon Office, c'eſt-à-dire, la neceſſité de ſe faire la victime du public ; que lui en revient-il ? un vain honneur : Celui qui ſéme, dit le Sauveur, n'eſt pas toûjours celui qui moiſſonne, *alius eſt qui ſeminat, alius qui metit. Joan. 4.* Mais dans l'affaire de la recherche de Dieu & du ſalut, celui qui travaille, eſt le ſeul qui en a tout le profit, perſonne ne le partage avec lui : Si vous ſemez, dit Saint Paul, c'eſt vous-même qui recueillirez une moiſſon proportionnée à la ſémence que vous aurez jettée : ſi vous ſemez en eſprit, c'eſt-à-dire ſi vous menez une vie ſpirituelle & chrêtienne, vous moiſſonnerez de l'eſprit de la vie éternelle. *ad Gal. 6.* Si vous priez, ſi vous jeunez, ſi vous donnez l'aumône, ſi vous

mortifiez vos ſens, ſi vous crucifiez vôtre chair, ſi vous pratiquez les bonnes œuvres en cherchant Dieu, tout le profit ſera pour vous ; mais un grand profit, qui ira au centuple pour cette vie, & juſqu'à l'infini pour l'autre : *Centuplum accipiet, & vitam æternam poſſidebit.*

Le ſalut & la recherche de Dieu eſt nôtre unique affaire, parce que ſi elle reüſſit mal, toute la perte ſera pour vous, perſonne ne le partagera avec vous : Dans les affaires avantageuſes, mais hazardeuſes du monde, on fait des ſocietez, on cherche des aſſurances, on aime avoir moins de profit, pourveu qu'on coure moins de hazard, & partager avec les autres le gain, pourveu qu'ils partagent avec nous la perte : Mais dans l'affaire du ſalut, il n'y a ni ſocieté, ni caution ; il faut courir tout le hazard ; tout le profit, & toute la perte nous regardant perſonellement ; chacun y eſt tout pour ſoy, chacun travaille pour ſon compte. Cet ami pour qui vous avez trahi vôtre conſcience ; ce fils dont vous avez preferé les interêts à vôtre ſalut, dont vous avez fait la fortune aux dépens de vôtre ame, n'en partagera pas la perte avec vous ; ou ſi vous voulez ils pourront avoir part à vôtre perte, s'ils ont eu part à vôtre injuſtice, mais la part qu'ils y auront ne diminüera en rien la vôtre.

L'affaire de Dieu & de nôtre ſalut étant nôtre propre affaire, tout le profit & la perte en étant pour nous ? Pourquoi la negligons-nous ; nous ſommes ſi vifs ſur nos propres interêts, d'où vient que nous ſommes ſi tranquilles ſur un interêt auſſi grand, que celui de nôtre ſalut, où il s'agit de tout, & pour toûjours ? Dès-là qu'on vous dit cela vous regarde, c'eſt vôtre affaire, quels mouvemens ne vous donnez-vous pas, on met tout en œuvre, nul obſtacle vous rebute ; Avons-nous une affaire plus importante que nôtre ſalut, & qui nous regarde de plus prés ? Nôtre amour propre qui nous rend ſi empreſſez pour de bagatelles, nous laiſſe tranquilles ſur une affaire d'une conſequence infinie pour nous, qui ſeule merite nos empreſſemens, & pour laquelle nôtre amour propre eſt juſte, & qu'il ne peut étre trop ardent. Cette indifference n'eſt pas tranquillité, c'eſt aſſoupiſſement, c'eſt letargie ? Attendons-nous à nous reveiller à la mort, & lors qu'il ne ſera plus temps de travailler utilement à cette grande affaire, abſolument neceſſaire pour nous, d'une neceſſité de fin, & de terme qu'il faut atteindre

pour être éternellement heureux ; & d'une neceſſité de ſuite & de conſequence, pour n'être pas éternellement malheureux ; puiſque du bon, ou du mauvais ſuccez de cette affaire, dépend la bienheureuſe, ou malheureuſe éternité, qui en ſont les ſuites neceſſaires : *aut æternum bene, aut æternum malè*, dit Saint Auguſtin.

Il n'y a point de parti à prendre dans cette affaire, par une neceſſité inevitable, il faut que nous ſoyions bienheureux après avoir cherché Dieu fidelement pendant nôtre vie, & l'avoir trouvé & conſervé avec ſoin juſqu'à la mort, ou malheureux éternellement, ſi nous nous éloignons de lui : *Qui elongant ſe à te peribunt*, dit le Prophete : ou être couronnés avec les predeſtinés dans le Ciel d'une gloire immortelle, ou puni avec les reprouvés éternellement dans l'Enfer : *aut æternum bene, aut æternum male*. S'il y avoit quelque milieu entre le ſalut & la damnation éternelle, nous pourrions écouter quelque propoſition pour ſortir de cette affaire : mais il faut neceſſairement ſe determiner à l'une, ou à l'autre ; ou à tout gagner, en trouvant Dieu, ou à tout perdre en le fuyant. Comme il n'eſt perſonne qui veüille naturellement conſentir à l'éternité du ſuplice ; il faut abſolument travailler à l'éternité dē la recompenſe : Heureuſe ! mais formidable neceſſité ; heureuſe d'un côté, puiſqu'elle nous oblige de la plus étroite maniere à nous procurer le plus grand de tous les biens, & le ſouverain bien, qui eſt Dieu même ; formidable de l'autre, puiſque ſi nous manquons à ce juſte devoir, nôtre fatale negligence ſera punie ſans réſource, & ſans retour par la plus grande de toutes les pertes, qui eſt celle de Dieu, & de nôtre ame, & par le plus grand de tous les maux qui ſera éternel : *aut æternum benè, aut æternum malè.*

Oüi nous ſommes tellement obligés de travailler à la recherche de Dieu, & à l'affaire importante de nôtre ſalut pour arriver à la bienheureuſe éternité, que nous ne pouvons nous éloigner de cette fin ſouveraine, ſans nous précipiter dans un malheur éternel : Nous ſommes ſi neceſſairement faits pour chercher & glorifier le Seigneur, que nous ne pouvons non plus nous en diſpenſer, que de ceſſer d'être ſes créatures. Il faut que nous le glorifions volontairement, en obéïſſant à ſes Loix, ou malgré nous, en nous ſoumettant aux rigoureuſes peines qu'il a impoſées à ceux qui violent ſes Preceptes ? Voyés le parti que vous voulés prendre : *Unum ergo e duobus eligamus, aut ſemper cruciari cum impiis, aut perpetualiter lætari cum Sanctis*, nous dit Saint

Saint Auguſtin ; ou celui de glorifier le Seigneur dans les delices éternels du Paradis avec les Bienheureux, en le béniſſant, en l'aimant, en le poſſedant, & ſervant de trophée à ſa divine miſéricorde ; ou d'être precipitez dans les flames devorantes de l'Enfer avec les damnez, pour y être les compagnons de leur malheur, après avoir été complices de leur impieté, & pour y ſervir des victimes horribles à ſes éternelles vengeances.

Quelle effroyable alternative, nous marchons entre deux éternitez, bienheureuſe, ou malheureuſe : Ah ! faut-il balancer, ou deliberer dans le chois que nous devons faire ? Il faut de grands efforts pour meriter l'une, & nous ne voulons nous faire aucune violence : il ne faut qu'un faux pas pour tomber dans l'autre, & nous ne tremblons pas, nous ne veillons pas ſur nous mêmes, nous vivons dans une deplorable indolence, & dans une fatale ſecurité au milieu de tant de perils qui nous environnent ? Où eſt nôtre foy ? Où eſt nôtre raiſon ? Où eſt nôtre prudence ? Où eſt l'amour que nous nous devons à nous mêmes ? Si nous étions infideles, ou inſenſibles à nôtre bonheur, ou ennemis de nous mêmes, pourrions-nous avoir une ſi pitoyable conduite ? Ah ! s'il nous reſte encore un peu de foy, ſi la raiſon n'eſt pas entierement éteinte en nous, ne nous expoſons pas par nôtre impénitence au péril extreme d'être éternellement malheureux, & travaillons efficacement avec le ſecours de la grace de Dieu à devenir éternellement bienheureux. Vous êtes ſi judicieux, ſi prudent, & ſi ſage dans vos affaires temporelles, vous en prevoyez ſi bien les ſuites, vous en prevenez ſi judicieuſement les mauvaiſes iſſuës, pour éviter des maux qui paſſent, ou pour acquerir des biens périſſables, après avoir eſſuyé mille penibles travaux pour les acquerir, ou ſoutenu genereuſement bien de combats pour les conſerver. Mettés en uſage cette ſageſſe, ces judicieuſes précautions, cette vigilence dans l'affaire de la recherche de Dieu, & de l'éternité, qui comprend des biens, ou des maux infinis & éternels. *Utinam ſaperent & intelligerent, ac noviſſima præviderent.* Faités une ſerieuſe attention ſur ces paroles du Sage, que vous devez ſouvent mediter : Que ſert à l'homme de gagner tous les biens du monde, s'il perd Dieu & ſon ame : Que pourra-t'on lui donner en échange, qui puiſſe le dédomager d'une ſi grande perte ? Que cette leçon eſt belle

& ſolide, je voudrois tellement l'imprimer dans l'eſprit, & la graver dans le fond des cœurs des Chrêtiens, qu'elle ne s'en effaça jamais, & qu'elle fut la regle de toute nôtre conduite. Il ne faut point d'autre reflection pour ſanctifier toutes les actions de nôtre vie. *Quid prodeſt homini, ſi univerſum mundum lucretur, animæ vero ſuæ detrimentum patietur.*

Conſiderez un homme à l'heure de la mort, qui ayant acquis & poſſedé de grands biens, joüi de tous les plaiſirs d'une vie molle & ſenſuelle, qui ſoit arrivé au comble de la gloire & de la grandeur mondaine, & qui ayant heureuſement réuſſi en tout ſelon le monde, ait uniquement negligé l'affaire de la recherche de Dieu, & du ſalut de ſon ame ; demandez-lui dans ces derniers & triſtes momens : De quoi vous ſervent maintenant tous ces biens, ces plaiſirs, ces honneurs qu'il faut quitter ? *Quid prodeſt* ; tout cela eſt paſſé pour vous, comme s'il n'avoit jamais été : mais vôtre ame que vous avez perduë pour toûjours, pour un plaiſir honteux, & d'un moment, pour un vil interêt, pour un honneur imaginaire, ne paſſera pas ; mais les tourmens horribles & éternels, qui ſont les ſuites neceſſaires de vôtre odieuſe negligence, de cette perte irreparable, ne finiront jamais.

Entrez en eſprit dans ce dernier moment ; tachez de concevoir les triſtes ſentimens que vous aurez pour lors ſur vos ambitieux deſſeins, ſur les avides empreſſemens que vous avez eu juſqu'aujourd'hui, ſur les penibles travaux que vous avez eſſuyés pour amaſſer des biens paſſagers, pour établir une fortune de boüe qu'un ſouffle de vent peut renverſer, pour courir avec tant d'ardeur après la fumée d'un honneur imaginaire, qui s'évanoüit en un moment ; & dités-vous à vous même ce que vous direz pour lors : *Quid prodeſt ?* Entrez dans les veritables ſentimens de Salomon, & deteſtez avec lui toutes ces vaines occupations, qui vous ont accablé juſqu'aujourd'hui, & dites avec ce ſage Roy : *Deteſtatus ſum omnem induſtriam meam, qua ſub Sole ſtudioſimè laboravi* ? Helas ! (s'écrioit ce Prince, qui avoit appris par ſa propre experience l'horrible aveuglement de l'homme qui met toute ſon application aux affaires du monde, & qui neglige entierement celle de ſon ſalut & de la recherche de Dieu) que retirera l'homme de tout ſon travail inutile, & de tous ſes ſoins vains, qui ont affligé & tourmenté ſon eſprit ſous le Soleil ?

Quid proderit homini de universo labore & affictione spiritus, qui sub Sole cruciatus est. Eccles. c. 2. v. 12. & 22.

Les reprouvez tiennent inutilement ce triste langage dans l'Enfer, nous dit le Saint Esprit dans le Livre de la Sagesse : De quoi nous a servi nôtre orgueil ; qu'avons-nous retiré de la vaine ostentation de nos richesses ; toutes ces choses ont passé comme l'ombre ; nous nous sommes égarez de la voye de la verité, & nous nous sommes inutilement lassez dans la voye de l'iniquité. *Ergo erravimus à via veritatis, lassati sumus in via iniquitatis.* C'est la juste, mais desesperante consequence qu'ils tirent, lorsqu'il n'est plus tems, de leur dereglemens. Profitons de leur malheur, pour tacher de nous en garantir : revenons de nos desordres : reconnoissons la vanité, le néant, la fragilité des biens, des plaisirs, des honneurs de ce monde imposteur : concevons-en un genereux mépris, pour nous en détacher : mettons toute nôtre application & tous nos soins à travailler sérieusement à l'affaire importante de la recherche de Dieu & de nôtre salut éternel : & puisqu'il faut de necessité absoluë, ou trouver Dieu en ce monde, ou se resoudre à ne le voir jamais, ni en joüir dans l'autre ; pour assurer nôtre salut cherchons-le sans cesse jusqu'à ce que nous l'ayions heureusement trouvé. Pour cet effet reveillons-nous de nôtre assoupissement, & de nôtre letargie ; il y a peut-étre long-tems que nous nous endormons sur nos plus essentiels devoirs, ou que nous ne les remplissons qu'avec lacheté, & avec indifference. Levons-nous, sortons du lit de nôtre paresse, & de nôtre tiedeur ; à l'exemple de l'Epouse, marchons sans délai, & incessamment comme elle ; soyons toûjours en mouvement, singulierement par les affections du cœur, qui sont les pieds de l'ame ; ayons les mêmes desirs, les mêmes empressemens, & la même ardeur pour chercher & trouver le Céleste Epoux de nos ames ; & disons toûjours, comme cette fidéle Amante : *Surgam, & quæram quem diligit anima mea.*

Oüi, Seigneur, l'amour sera tout ensemble la cause, la fin, & le fruit que je pretends de ma recherche : Je vous chercherai sans cesse, parce que vous êtes vous seul le Bien-Aimé de mon ame : Je ne desire de vous trouver, que pour vous aimer, & vous rechercher avec plus de perfection & d'ardeur. Apprenez-

moy donc vous-même, ô Epoux Céleſte ! à vous aimer, à vous chercher, & à vous trouver : Conduiſez-moy à vous, ô lumiére adorable ! faites-vous bien connoître à mon eſprit, qui ne veut penſer qu'à vous : Amour ineffable, faites-vous ſentir à mon cœur, qui ne veut deſormais aimer, & chercher que vous.

CHAPITRE IV.

DU SECOND MOTIF DE LA RECHERCHE DE Dieu, la vocation de l'Epouſe, que le Celeſte Epoux appelle à luy, & qui nous appelle auſſi à ſa pourſuite.

C'EST un grand bonheur, & un avantage bien ſingulier des hommes d'étre appellez de Dieu : c'eſt auſſi une grande marque de leur fidelité d'étre attentifs à la voix divine qui les appelle ; ils ne peuvent aller à lui, s'il ne les attire par ſa grace, qui eſt la voix de Dieu : *Nemo venit ad me, niſi Pater meus traxerit eum*, dit JESUS-CHRIST : Mais auſſi avec quelle docilité ne doivent-ils pas l'écouter, lui répondre, & ſuivre l'attrait divin qui les appelle. C'eſt par leur vocation, dit Saint Thomas, que le decret de la predeſtination commence à s'accomplir en eux, & c'eſt par leur docilité & leur ſoumiſſion que commence leur juſtification, l'attachement à leurs devoirs, & la veritable recherche qu'ils font de Dieu.

Nôtre Epouſe des Cantiques, pleinement inſtruite, & penetrée de la bonté de ſon Céleſte Epoux, qui l'appellant à lui, exigeoit d'elle une ſinguliere attention pour répondre à ſa vocation, elle la donne toute entiere à ſa voix ; le ſommeil n'étoit pas capable de la diſtraire ; elle ouvre auſſi-tôt les oreilles, les yeux, & le cœur : J'entends, dit-elle, la voix de mon Bien-Aimé : *Vox dilecti. Cant.* 2. Cette voix eſt ſpirituelle, ſecrette, & delicate ; elle demande auſſi une attention amoureuſe, & recüeillie : *Secretum conſilium*, dit S. Auguſtin, *ſecretum quærit auditum. Ep.*107. Au moindre mouvement étranger, au moindre bruit que les objets exterieurs font dans le cœur, cette voix celeſte eſt étouffée : pour la bien entendre, il faut ſe retirer du fracas du monde, impoſer ſilence à toutes les créatures : c'eſt la ſolitude qui

ouvre les oreilles du cœur, & la compagnie qui les ferme à la voix de Dieu, pour les ouvrir au bruit des créatures ; l'on ne peut être attentif en même temps à l'un & à l'autre.

Une ame qui fait profeſſion d'aimer & de chercher le Seigneur, n'eſt jamais diſtraite, mais toûjours attentive aux ſecrets mouvemens de ſon amour, qui ſont la voix du Céleſte Epoux : comme l'inaplication eſt une marque d'indifference & de froideur ; l'attention continüelle eſt une preuve évidente d'eſtime, & d'amour. Si vous aviés été attentive, Ame Chrêtienne, aux premieres inſpirations dont Dieu vous a favoriſé, il auroit fait entendre plus ſouvent ſa divine voix à vôtre cœur : mais la diſſipation continüelle dans laquelle vous avés vécu juſques icy, vous en a rendu indigne. Dieu vous fait entendre aujourd'hui ſa voix, qui ſçait s'il aura demain la même bonté ? Qui ſçait ſi le délai d'un moment ne vous attirera pas les derniers malheurs, & ſi ce feu ſacré qu'il commence à allumer dans vôtre cœur, ne s'éteindra point, pour ne ſe rallumer jamais ? Qui ſçait ſi cette voix de tendreſſe qu'il vous fait entendre, ne ſe tournera pas en voix de tonnerre & d'indignation, ſi vous n'y étes pas attentif.

Dieu vous appelle, la voix de cet Epoux Céleſte ſe fait entendre aux oreilles de vôtre cœur ; il vous cherche, il vous ſollicite, il vous preſſe, répondez, & dites avec l'Epouſe : Ah ! j'entends la voix de mon Bien-Aimé, il parle à mon cœur, il vient à moy, pour m'engager d'aller à lui ? Parlés Céleſte Epoux, faites-moy entendre cette voix ſi douce, qui eſt la voix de l'amour même, qui ne me parle que pour m'inſtruire, & pour m'embraſer d'un feu ſacré ? Rendez-vous attentive, Ame Chrêtienne, & ſenſible à ce divin langage, n'en perdez pas une parole, ce ſeroit perdre un tréſor ineſtimable, que vous ne recouvreriez peut-étre jamais. Si vous étes attentive à cette divine voix, elle ſe multipliera, elle deviendra encore plus intelligible, & plus frequente. Toutes les fois que Dieu vous parle, il s'abaiſſe à faire les premieres démarches pour nous demander nôtre cœur : nous ſerions bien ingrats, ſi nous n'y répondions pas, & ſi nous ne faiſions pas du moins les ſecondes.

Imitez nôtre Amante des Cantiques, qui vous doit ſervir de modéle ; elle ſe recüeille, & elle rentre en elle-même dès-qu'elle

entend la voix de ſon Bien-Aimé ; elle bannit toutes les autres penſées, comme nous devons faire à ſon imitation, pour lui donner toute ſon attention : A la ſeule voix de ſon divin Epoux, tout ſon cœur s'ouvre pour lui faire place. Auſſi un amour ſi attentif fut auſſi-tôt recompenſé par une viſite de ſon Bien-Aimé, dans laquelle il l'inſtruit avec ſoin, & une admirable tendreſſe ; pour nous apprendre que l'Epoux Céleſte ne ſe plait à parler, & à rendre des viſites ſecretes qu'aux ames recuillies & attentives ; ce que cette fidéle Amante nous apprend par ces amoureuſes paroles : C'eſt mon Bien-Aimé qui me parle : *En dilectus meus loquitur mihi. Cant.* 2. *v.* 10.

Cette Epouſe choiſie voit donc ſon bien-Aimé, en même tems qu'elle l'entend : auſſi l'avoit-elle écouté avec tant d'attention, qu'elle meritoit bien qu'il ſe montra à ſon ame. Entendre Dieu, voir Dieu autant que la créature en eſt capable dès cette vie ; voilà les fruits & les recompenſes de l'ame attentive à ſa voix. Combien de fois cet Epoux Céleſte auroit-il parlé à vôtre cœur, combien de tenebres auroit-il diſſipé en vous par la lumiere de ſes inſpirations, ſi vous n'y aviez mis de puiſſants obſtacles, par vôtre negligence, par vos diſtractions, & par vôtre ſurdité volontaire. Vous n'avez été que trop attentif au langage tumultueux de vos paſſions & de vôtre amour propre, vous n'avez que trop écouté la voix ſeduiſante du monde corrompu ; ce qui eſt cauſe que vous n'avez pas entendu juſques icy la voix de Dieu ; ce qui vous a fait commettre une infinité de pechez. N'écoutez plus ce monde impoſteur, ni vos paſſions inquiétes, & turbulentes, n'y répondez plus, ne vous écoutez pas vous-même ; reſervez toute l'attention de vôtre eſprit, & de vôtre cœur pour n'écouter que lui, il n'y a que lui qui le merite.

Voici ce qu'il vous dira, comme il dit à l'Epouſe, *Revertere, revertere* : Venez, venez, venez du Liban, lui repete-t-il par trois fois, pour vaincre par cette triple vocation, & par ces aimables & preſſantes repetitions toutes les reſiſtances de ſon amour propre, & de ſa delicateſſe. Auſſi l'obéïſſance paroit difficile, parce qu'il faut dabord quitter les delices du Liban, qui eſt la figure du monde, pour ſuivre le divin Epoux ſur la Montagne de Myrrhe, qui eſt le ſymbole du Calvaire, &

de la mortification. Un Ancien remarque que ce que l'Epoux dit ici à l'Epouſe, a du raport avec ces autres paroles qu'il dit à nôtre ame, dont elle eſt la figure, dans le 44me. Pſeaume *v.* 12. Ecoutez ma fille, ouvrez vos yeux, ayez l'oreille attentive, oubliez vôtre peuple, & la maiſon de vôtre pere, & le Roy deſirera de voir vôtre beauté, parce qu'il eſt le Seigneur vôtre Dieu. Il lui conſeille donc, ajoûte le même Autheur, d'oublier ſon peuple, & la maiſon de ſon pere, parce qu'autrement le Roy ne ſeroit pas touché de ſa beauté : Or ce qu'il entend par ſon peuple, & la maiſon de ſon pere, ce ſont ces anciennes habitudes, & toute la corruption des mœurs du monde corrompu : c'eſt en s'éloignant du ſiécle & de ſoi-même, que l'ame fidéle répond à ſa vocation, & qu'elle s'aproche de Dieu qui l'appelle à lui.

C'eſt par-là que vous obéïrez à la voix du Celeſte Epoux, qui vous appelle, & vous ordonne de ſortir du Liban, pour le ſuivre ſur la montagne de Mirrhe. Il veut que vous l'aimiez, quoi de plus juſte, & que vous lui marquiez vôtre amour par vôtre obéïſſance : Vous ſeriez bien ennemi de vous même, ſi vous deſobéïſſiez à une Loi ſi douce, & ſi glorieuſe, qui vous demande vôtre amour. Obeïſſez ſans délai, quoi qu'il en coûte à vôtre delicateſſe ; ſortez du Liban, c'eſt-à-dire des fauſſes delices du monde ; briſez vos liens qui vous y ont detenu juſques ici, montez genereuſement ſur la montagne de Mirrhe, où JESUS-CHRIST a été crucifié pour vous, & où il eſt mort par obéïſſance.

Dieu vous conjure comme l'Epouſe de lui ouvrir vôtre cœur : ouvrez-moy vôtre cœur, vous dit-il d'une maniere touchante, vous qui étes ma ſœur, parce que j'ay épouſé vôtre chair, mon amie, parce que je vous ay favoriſé de mes graces, & de mon amour ; ma Colombe, parce qu'en m'obeïſſant, vous en aurez la ſimplicité ; mon immaculée, parce que je vous ay lavée de mon ſang. *Aperi mihi Soror mea, Amica mea, Columba mea, Immaculata mea. Cant.* 5. Ouvrez-moy vôtre cœur, il y a long tems que je frape à ſa porte, ſans étre écouté ; reveillez-vous, ſortez du lit de vôtre langueur, obeïſſez à la voix de vôtre Epoux ; ſi vous ne voulez entendre celle de vôtre Juge : Ouvrez ce cœur que vous avez fermé ſi long-tems à ma parole, à mes inſpi-

rations, à mon amour ; vuidez-le de toutes les attaches profanes, fermez-le aux creatures, j'y entrerai, je le remplirai, j'y férai ma demure ; je vous le demande ce cœur qui m'appartient par tant de titres, & que j'ay droit d'exiger.

Pour qui ouvrirez-vous vôtre cœur avec plus de juſtice, que pour celui qui la formé, qui vous le demande avec de preſſantes conjurations, qu'il ne vous ordonne de le lui ouvrir, qu'après vous avoir ouvert le ſien dans le tems que vous étiez ſon ennemi ? A qui doit-il être plus fidéle, & plus obeïſſant qu'à celui qui en eſt le maître ſouverain, & qui peut punir ſes revoltes par de châtimens éternels, ou couronner ſon obeïſſance par une gloire immortelle ? Qui eſt plus digne d'y entrer, & d'y repoſer, que celui qui ſeul peut le remplir, le ſatisfaire, le ſanctifier, l'embraſer d'un feu Céleſte, en conſacrer tous les mouvemens, & toutes les tendreſſes ? Qui eſt plus digne de ſon amour, que celui qui eſt infiniment parfait, ſouverainement, & uniquement aimable ? Levons-nous donc auſſi promptement que l'Epouſe, ne demurons plus molement couchez au milieu des delices, ni enſevelis dans le ſommeil affreux de la nonchalence, de la tiedeur, & de la delicateſſe : Il faut obeïr quand JESUS-CHRIST parle, il faut lui ouvrir quand il frape, de peur qu'en lui fermant le cœur, dont il demande l'entrée, il ne l'abandonne pour toûjours, & qu'il ne ſe perde, en continüant à ne s'ouvrir que pour la volupté, qu'au monde, & qu'au Démon.

Je me ſuis levée, dit l'Epouſe, pour ouvrir à mon Bien-Aimé, auſſi-tôt que j'ay entendu ſa voix : *Surrexi ut aperirem Dilecto.* Imitez ſon obeïſſance, levez-vous promptement pour ouvrir vôtre cœur au premier moment que vous entendrez la voix de l'Epoux : le moindre ſentiment, la moindre inſpiration doivent vous tenir lieu d'un commandement abſolu, & doit auſſi-tôt être ſuivi de vôtre exacte & prompte obeïſſance, & ne differer jamais d'un moment, auquel vôtre malheur éternel peut être attaché, ſi vous n'en profitez pas. Vous pouvez lui obeïr, vous pouvez, & vous devez l'aimer ; vous ſeriez bien ingrat, & bien malheureux de ne pas vous acquitter promptement d'un ſi juſte devoir ; que vôtre ſort ſeroit à plaindre, ſi vous ne vouliez pas ouvrir vôtre cœur à Dieu pour l'aimer : Helas ! que pourroit-il aimer ?

aimer ? Les vaines grandeurs, les plaiſirs ſenſuels, le monde impoſteur, ſoi-même ? Cruel amour ! Pitoyables objets indignes d'occuper nôtre cœur, & de remplir ſa vaſte capacité. Mais nous pouvons aimer Dieu, & le chercher en l'aimant ; il nous le permet, il nous l'ordonne, il nous aide pour cela par ſa grace, il nous commande même de l'aimer, il nous donne le droit de prétendre à ſon cœur, & à ſon amour : Quelle bonté ! Pourquoi renoncer à un ſi grand privilege ? Pourquoi preferer une mole oiſiveté, un faux plaiſir, un chetif interêt au plus grand de tous les biens ? Pourquoi ne pas ſe ſoumettre à une Loi ſi douce, qui fait toute nôtre ſeureté, nôtre vrai bonheur, & toute nôtre gloire.

Obeïſſez donc à la voix de vôtre Dieu ; levez-vous comme l'Epouſe pour lui ouvrir vôtre cœur ; aimez-le, & vous accomplirez toute ſa Loi ? Quelques multipliez que ſoient vos devoirs, vous les remplirez tous en aimant Dieu. Entre une infinité d'objets qui ſe preſentent à vôtre cœur, vous n'en avez qu'un ſeul, à chercher, & à aimer, qui eſt Dieu. Ah ! Seigneur, que ma Religion eſt ſimple, & douce, & que je ſuis lache de ne pas vous obeïr ? Puis-je être embarraſſé de la multitude des objets, n'ayant que vous ſeul à aimer ? C'eſt vous-même qui frapez à la porte de mon cœur, & qui m'aidez à vous l'ouvrir avec vôtre ſecours. Je vous aimerai, ô Celeſte Epoux ! avec toute l'ardeur dont je ſuis capable : Je vous aimerai ſouverainement, & ſans partage de tout mon cœur, & ſans reſerve, ſincerement, & ſans hipocriſie : Vous voulez, Seigneur, que je vous aime, & que je ne cherche que vous, vous me l'ordonnez même ſous peine de la damnation éternelle ; donnez-moi vous même ce que vous me commandez ; & ordonnez-moi enſuite tout ce que vous voudrez : Je ne puis ni vous obeïr, ni vous aimer, ni vous chercher ſans le ſecours de vôtre grace ; aidez-moi à vous marquer par-là mon obeïſſance, & mon amour.

CHAPITRE V.

DU PETIT NOMBRE DES CHRETIENS FIDELES, qui à l'imitation de l'Epouſe, répondent à la grace de leur Vocation.

IL eſt bien juſte, que Dieu recherchant le pécheur avec tant de bonté, & une ſi amoureuſe condeſcendance, qu'il y correſpondit fidelement, & que ſa correſpondance eût du rapport à la charitable & laborieuſe pourſuite qu'il en fait. La pourſuite que ce legitime Paſteur fait de ſa Brébis égarée, qui eſt nôtre ame, eſt toûjours prévenante : il faut auſſi que ſon obeïſſance ſoit prompte, & ſincere. Il ſeroit bien raiſonnable que nous prévinſions les recherches empreſſées de ſa grace ; mais il n'eſt pas à nôtre pouvoir : la grace ceſſeroit d'être grace, ſi elle n'étoit prévenante : *Miſericordia ejus preveniet me* : c'eſt ainſi que l'a reconnu le Prophete David. Ne pouvant donc le prévenir ; il faut du moins que nous la ſuivions de prés par une prompte & fidele correſpondance. La dignité infinie de ce bon Paſteur qui nous cherche avec tant de ſoin & d'empreſſement ; nôtre indignité, nôtre extreme miſére, & nôtre propre interêt ne nous y engagent-ils pas. Auſſi la fin principale pour laquelle un Dieu ſi bon nous prévient ſi miſéricordieuſement de ſon amoureuſe recherche, n'eſt autre, dit Saint Bernard, que pour nous engager à le chercher reciproquement dans le tems propre qu'il nous donne pour le retrouver, après l'avoir perdu par l'énormité de nos crimes. *Adhoc quæſivit nos Deus, ut quæratur tempore oportuno.* Il fait le premier pas, & les premieres avances ; mais il veut que le pécheur marche, & s'avance toûjours à ſon tour vers lui, & qui le ſuive ; c'eſt-à-dire, qu'il veut qu'il réponde promptement à la grace de ſa vocation, & au charitable empreſſement qu'il a de ſa converſion, & de ſon retour à lui.

Je ſçais (diſoit autrefois Saint Bernard à ſes Religieux, & ce que je puis dire aux Chrêtiens) qu'il y en a quelques-uns parmi vous, qui tachent de reconnoître l'amour ardent dont

JESUS-CHRIST nous a prévenus : *Ipſe prior dilexit nos* : qui pour répondre fidélement aux pieux deſſeins, & aux divins mouvemens de la grace de leur vocation, cherchent le Seigneur dans la ſimplicité de leur cœur en ce monde, & aſpirent avec ardeur à voir un jour la face glorieuſe du Dieu de Jacob, & font tous leurs efforts pour ſe rendre dignes d'en joüir un jour, & de le poſſeder éternellement dans le Ciel. C'eſt de ces ames choiſies dont parle le Prophete, qui ont le bonheur d'être de cette race élûë, & de cette generation heureuſe qui cherche Dieu ſincerement : *Hæc eſt generatio quærentium Dominum, quærentium faciem Dei Jacob.*

Mais il y en a un grand nombre, je le dis à regret & en gémiſſant avec ce devot Pere, qui ne nous ont encore donné aucune marque de cette amoureuſe fidelité, ni de cette correſpondance, & par conſequent aucun ſigne de converſion & du ſalut ; qui s'aiment eux-mêmes, & non le Seigneur ; qui ne cherchent que leurs propres interêts, & non les interêts de Dieu : ce ſont les enfans de perdition & de l'enfer, *filij gehennæ* : ce ſont les enfans du ſiécle, *filij hujus ſæculi*, qui n'aiment que les plaiſirs & la vanité, ne cherchent que le menſonge. C'eſt cette race corrompuë qui irrite Dieu continüellement, étant toûjours rebelle à ſes ordres, & à ſa volonté, qui reſiſte toûjours à ſes miſéricordieuſes pourſuites, combat ſes divines inſpirations, ferme les yeux à la lumiére de la verité, les oreilles à ſa voix & à ſa parole ; qui bien loin d'aller au-devant de lui, & de lui ouvrir la porte du cœur, ferme toutes les avenuës de l'ame, & fuit toûjours ſa rencontre, pour s'enfoncer toûjours plus avant dans l'abîme des tenebres & du peché.

Le malheur eſt que les charmes ſéducteurs qui nous enchantent, retienent les pécheurs dans le ſein de la volupté, qu'ils ne veulent pas ſe reſoudre à rompre des chaînes qui leur paroiſſent ſi agréables. Le malheur eſt que les nüages de la vanité du monde, la pouſſiere des biens de la terre, qui ſe mettent entre les lumiéres de la grace & nous, ſont ſi épais, qui rendent la grace de nôtre vocation inutile, par une certaine peſanteur d'ame, & une froide ſuſpenſion du cœur entre la verité qu'elle nous fait connoître, & la ſoumiſſion que nous devons avoir pour tout ce qu'elle nous inſpire, & nous propoſe :

nous diſputons, & nous combattons avec elle, pour vivre tranquillement dans le crime. Cependant Dieu ne ceſſe pas de frapper à la porte de ce cœur, d'appeller, d'inviter, de crier, & de pourſuivre ce malheureux fugitif ; mais il le trouve toûjours plus opiniâtre, & plus endurci. Quelle plus monſtrueuſe extravagance ! Quel plus deplorable aveuglement !

C'eſt cette dureté de cœur, & cette odieuſe inſenſibilité, que le ſçavant Richard de Saint Victor déplore dans la belle explication qu'il donne à ces miſterieuſes paroles d'Iſaïe : *Manda, remanda, expecta, reexpecta, modicum ibi, modicum ibi. c.* 28. L'homme, dit ce Pere, étant devenu aveugle par le peché originel, que nous contractons tous en naiſſant, ignoroit les principales veritez de ſon ſalut : dans cet aveuglement ſpirituel nos peres diſoient à Dieu, *Manda, remanda* : Puiſque nous ſommes dans une profonde ignorance de tout ce qui concerne vôtre gloire, & nôtre ſalut, envoyez des Meſſagers, & des Docteurs qui nous enſeignent les voyes du Ciel ; & pour nous inſtruire encore mieux de toutes nos obligations, & nous apprendre vos ſaintes volontez, ne nous envoyez pas un ſeul Meſſager, & pour une ſeule fois, mais envoyez-en pluſieurs, & ſi ſouvent, qu'à force de nous prêcher, de nous inſtruire, de nous appeller, & de nous porter à vous chercher & à vous ſuivre, ils nous mettent dans l'état que vous deſirez de nous.

Dieu accomplit les deſirs de toute la nature humaine, il nous envoit de ſaints Patriarches, de Prophétes, de Docteurs, des hommes Juſtes, par la bouche deſquels il parle, & qui ſont autant de Précurſeurs pour éclairer nos eſprits, diſpoſer nos cœurs, & préparer ainſi les voyes du Seigneur : & après les avoir envoyez devant lui, par une infinie charité, il les ſuivit, croyant que toutes choſes étoient préparées à le recevoir dignement, & pour joüir de ſes amoureux embraſſemens, avec d'autant plus de joye, que nous les avions ardamment deſirez. Le voilà donc à la porte de nôtre cœur, il y frape par ſes continüelles inſpirations, il lui fait entendre ſa voix, & pour l'engager plus fortement par de tendres, & preſſantes conjurations à lui en ouvrir la porte : Ouvrez-moi (dit-il à l'ame, comme à l'Epouſe) ma Sœur, mon Amante, ma Colombe, parce que ma tête eſt toute moüillée, & que mes cheveux diſtillent la roſée qu'ils ont reçûë pendant la nüit.

Ah ! de quoi a-t'il ſervi à ce divin Epoux d'avoir fait dévancer ſa venuë par tant de ſaints Meſſagers, trouvant encore la porte de nôtre cœur fermée ; que les paſſions qui y regnent, qui s'en ſont rendus les maîtres, ou pour dire mieux les tirans, lui en diſputent l'entrée : *Quid obſecro, quid inquam profuit, quod nuntios præmiſerit, qui oſtium clauſum reperit.* Mais, ô ame infidele ! ſi tu as refuſé juſques ici la porte de ton cœur à ces Meſſagers fideles, c'eſt-à-dire, à tant de zelez Miſſionnaires, de celebres Predicateurs, de ſçavans Directeurs que ton Epoux t'a envoyé : maintenant qu'il te fait la grace de te viſiter lui-même, qui te fait entendre ſa divine voix, que ne lui ouvre-tu ? Pourquoi differer encore de recevoir le ſacré baiſer de ſa bouche, & les graces dont ces divines mains ſont remplies ? Ah ! dit cet ame ingrate, qu'il attende encore un peu, j'ai lavé mes pieds, je crains de les ſalir ; je me ſuis dépoüillée de ma tunique, je ne puis pas ſi-tôt la reprendre : *Expecta* ; attendés, dit-elle, à la porte, tout maintenant je vous ouvrirai. O ! que cette réponſe eſt dure à un Amant paſſionné, & encore plus à un Dieu jaloux de nôtre cœur, & de nôtre retour à lui : *Moleſta ſatis verba æſtuantique deſiderio multum oneroſa.*

Il attend ce divin Epoux, & en attendant, il frape toûjours ; il demande l'entrée : Quelle réponſe croyez-vous que lui faſſe cette Epouſe pareſſeuſe & infidele ? *Reexpecta*, lui dit-elle ; vous avez attendu juſqu'à preſent, vous attendrez bien encore un peu de tems ; je ne ſuis pas encore reſoluë à vous ouvrir, je ne ſçaurois me déterminer à renoncer à mes habitudes que j'ai contractées, aux joyes du ſiécle, au luxe, à la pompe mondaine, au jeu, à ces compagnies, à ces occaſions : ayez donc encore un peu de patience ; laiſſez-moi paſſer le tems de ma jeuneſſe, dit ce jeune libertin, c'eſt l'agreable ſaiſon des plaiſirs, il faut attendre ſur le retour de l'âge : laiſſez-moi marier cette fille, dit cet homme, finir cette affaire, terminer ce procez, étant pour lors ſans engagement, je pourrai librement vous ouvrir mon cœur ; le délai que je vous demande n'eſt pas fore long, vous pouvez me l'accorder : *Et quid, inquis, eſt magnum ſi expectet modicum.* Cependant vous refuſez la grace que cet Epoux Céleſte vous preſente ; toutes ces lumieres naiſſantes, ces offres, ces inſpirations s'évanoüiſſent ; ces ſoins, ces peines, ces preſſan-

tes ſollicitations deviennent inutiles, & ne font aucune impreſſion ſur vous ; les Predications, les bons conſeils ſont perdus pour vous ; le tems du ſalut s'écoule, ſous pretexte que le délai de converſion que vous demandez, n'eſt pas fort long ? Ah ! que j'ai ſujet de craindre, ame infidele, que tu ne pouſſe bien loin ce peu de tems que tu demande ; & qu'enfin ton Epoux fatigué de tes facheuſes & fatales remiſes, ne t'abandonne à ta propre corruption. *O quantum timeo, ne iſtud modicum protrahas in longum, donec tranſeat & declinet diu, multumque fatigatus, diſcedat.*

Cette voix languiſſante que vous pouſſez, cette plainte tardive que vous faites, nous prouve aſſez que ce malheur vous eſt arrivé. Je me levai, dit cette Epouſe ingrate, pour ouvrir la porte à mon Bien-Aimé : mais il s'en étoit déja allé, il avoit paſſé ailleurs, il avoit diſparu : Je le cherchai, & je ne le trouvois point : je l'appellois, & il ne me repondoit point. Il eſt vrai pécheur, qu'il s'eſt un peu retiré, après avoir longtems inutilement frapé à la porte de ton cœur : mais il ne s'eſt pas beaucoup éloigné ; il s'eſt caché derriere la muraille que tu lui as oppoſé par ta malice, afin de trouver le moyen de la renverſer ; il te regarde encore des yeux de ſa miſéricorde, étant ſon ennemi : & par un excez de ſon infinie charité, oubliant l'injure que tu lui as faite, il étudie tous les momens, & tous les endroits, par où il pourra avoir quelque accez auprès de vous : *Sed ecce iterum rediens, prioriſque contemptus injuriam non reputans, ſtat poſt parietem, reſpiciens per feneſtras, proſpiciens per cancellos.* Il revient à la charge ; écoute donc maintenant, Ame Chrêtienne, la voix du Seigneur, qui t'appelle encore ; ſi tu n'a pas voulu lui ouvrir juſques ici, ouvre lui maintenant qu'il parle encore à ton cœur ; en te diſant avec de termes ſi touchans, & ſi preſſans : *Surge, propera Amica mea, & veni ?* Levez-vous, hâtez-vous, ma Bien-Aimée, ſortez de ce malheureux état où vous étes, quittez les plaiſirs ſéduiſants du monde, & les pernicieux objets de la terre : Venez à moi, vous qui étes fatigué, & chargé des crimes, & je vous ſoulagerai ; venez avec une entiere confiance vers celui qui deſire avec tant d'ardeur d'entendre vôtre voix, & vôtre converſion.

Ah ! pourquoi, ame ingrate, après de ſi preſſantes conjura-

tions, & des offres ſi engageantes, ſi ſouvent reïterées, ne courez-vous pas à ce divin Sauveur pour l'embraſſer ? Pourquoi ne répondez-vous pas à de ſi tendres marques de ſa charité ? Tu lui demande encore du délai ? n'eſt-ce pas ſe mocquer de lui de prétendre qu'il t'attende encore, après avoir éprouvé ſi long-tems ſa patience ? *Quid adhuc dicis, expecta.* He ! bien, il a eu encore aſſez de bonté pour t'attendre juſques ici, & t'accorder par une charité immenſe tout le tems que tu lui as demandé : mais ce tems propre & favorable de ton ſalut eſt arrivé ; il t'appelle encore aujourd'hui, écoute donc ſa voix : Il t'appelle à la Confeſſion, à la reconciliation avec cet ennemi : Il t'appelle à la Sainte Table ; il veut te retirer de tes infames debauches, de l'attache que tu as noüée avec cette miſerable créature ? Ah ! peus tu ſans honte, & ſans une criante injuſtice lui demander encore de nouveaux délais, & lui dire avec tant de dureté : *Reexpecta adhuc modicum.*

O ! ame ingrate, que ton cœur eſt dur, que tes entrailles ſont inhumaines, que tu es deraiſonnable, & inſenſée ? Ah ! juſques à quand affligeras-tu ton Ami, fatigueras-tu ton Epoux, laſſerâs-tu ſa patience ? Juſques à quand ſeras-tu infidéle à ton Dieu ? Il frape, tu ne veus pas lui ouvrir ; il continüe de fraper, & de t'appeller pendant un long-tems, & tu ne veus pas ſortir de ta moleſſe, & de ta mortelle langueur : à chaque fois qu'il frape avec tant d'inſtance, tu le renvois, en lui diſant toûjours d'attendre un peu de tems : il redouble ſes coups, & ſes inſtances, & tu le contrains d'avoir encore patience : tu lui demande aujourd'hui un peu de tems, demain tu lui demanderas encore un petit délai pour la pénitence, pour la Confeſſion de tes pechez, pour la reſtitution de ce bien acquis injuſtement, pour la ſéparation de cette infame créature qui te perd & qui te damne : *Modicum ibi, modicum ibi :* Ame dure, & ingrate tu contrains ton Epoux de faire ſouvent, & bien long-tems ce que tu ne lui demande que pour quelques momens ; & par un délai ſi lamentable, & de ſi fatales remiſes, tu differe toûjours ta converſion, & ta pénitence : c'eſt ainſi que tu trompe ton ami & ton Dieu, & tu fais un jeu de ſa patience. *Cogitur itaque dilectus tuus facere ſæpè & multum, quod tu dicis modicum nam modicum & modicum protrahis in longum, & in hunc modum*

fraudas amicum tuum, & fatigas dilectum tuum. C'eſt ainſi que le pieux Abbé Richard de Saint Victor nous décrit les miſéricordieuſes, mais inutiles recherches que Dieu fait du pécheur endurci ; qui ſont d'autant plus admirables, qu'il les continuë nonobſtant ſes injurieux mépris, & ſes opiniâtres reſiſtances ; ce qui fait paroître avec éclat ſon amour infini, le zéle ardent qu'il a de nôtre ſalut, la dureté du cœur du pécheur, & l'excez de ſa noire ingratitude. *Lib. 4. dictus Benjamin major. de Contemplatione. cap.* 13.

N'étes-vous pas du nombre de ces ames infideles, & rebelles, dont on vient de faire la triſte & odieuſe peinture ? S'il eſt ainſi, dites avec une vive douleur : C'eſt moi qui ſuis cette Epouſe ingrate, cette malheureuſe Brébis égarée, que ce tendre Epoux, que ce charitable Paſteur pourſuit depuis ſi longtems avec tant d'amour & d'ardeur inutilement. C'eſt moi qu'il a aimé, diſoit Saint Paul, & l'amour extreme qu'il a eu pour moi, l'a engagé de venir en ce monde pour me chercher, & me tirer de la gueule du Loup infernal. *Chriſtus dilexit me, & tradidit ſemetipſum pro me.* C'eſt moi qu'il veut ſauver ? Par combien de lumiéres & d'inſpirations a-t-il frapé à la porte de mon cœur, me conjurant de lui ouvrir, & je l'ai toûjours rebuté. *Hodie ſi vocem Domini audieritis, nolite obdurare corda veſtra.* N'endurciſſons pas nos cœurs ; ne fermons pas l'oreille à ſa voix, qu'il nous fait entendre préſentement ; rendons-les dociles à ſa divine parole, & ſenſibles à ſa bonté : Si nous n'écoutons pas les charitables cris de ſa Miſéricorde qui nous appelle, & nous cherche avec tant d'empreſſement : écoutons du moins les formidables cris de ſa Juſtice irritée, qui nous menace : *Quaretis me, & non invenietis.* Brébis ingrate qui fuyez vôtre legitime Paſteur, il vous rendra la pareille : Je vous cherche, vous dit-il, avec tant de ſoin & d'amour, & vous me fuyez toûjours : Malheur à vous, ſi vous ne répondez pas à ma bonté par une prompte converſion, & une ſincere pénitence ; indigné du mépris que vous faites injuſtement de mon amour & de mes graces, je vous abandonnerai aux mauvais deſirs de vôtre cœur corrompu ; je vous laiſſerai aller au gré de vos paſſions déreglées ; vous me chercherez un jour inutilement, je vous fuïrai, & vous mourrez dans vôtre peché ; je pourſuis vôtre converſion, & je vous trouve toûjours

plus

plus endurci : vous chercherez un jour ma miſéricorde, & vous ne trouverez en moi qu'indignation, & que vengeance : Je mets tout en uſage pour vous procurer une vie heureuſe ; & tout ce que vous ſairez pour lors n'aboutira qu'à la mort éternelle : *In peccato veſtro moriemini.* Terrible parole ! Formidable menace, qui ſort de la bouche de la Verité éternelle, ne fraperas-tu pas ces cœurs impénitens pour les toucher & les ramolir.

La premiere choſe que ce Dieu de bonté nous demande, eſt une prompte obeïſſance : il ſe hâte de venir à nous ; pourquoi ne nous empreſſerons-nous pas d'aller à lui ? Il ſort de grand matin pour louer des Ouvriers ; pourquoi differeront-ils de travailler pour lui, eux qui ſçavent qu'il leur donnera le ſalaire dont ils auront convenu ? Il ſe leve dès la pointe du jour, ainſi que dit l'Ecriture, pour nous appeller, & nous faire un honneur que nous ne meritons pas ; pourquoi ne répondrons-nous pas à ſes recherches empreſſées avec une ſainte impatience ? O que ces longues deliberations ; le férai-je, ne le férai-je pas ; irai-je à Dieu ſincerement, n'irai-je pas ; lui ſont injurieuſes ? O qu'il eſt à craindre que les voyes de la grace ne ſoient fermées à une ame qui temporiſe, comme la Sale des Nôces fut fermée à ces Vierges folles, qui vinrent trop tard, & qui ne reçûrent point d'autre réponſe de l'Epoux, que celle-ci, je ne vous connois pas. O qu'il y a de vocations perduës par ces maudits délais, & par ces ſuſpenſions politiques, où l'on ſuit ſes paſſions, & non point ſon devoir, la voix du monde, plûtôt que celle de Dieu.

Rendons nos cœurs ſenſibles à la grace de JESUS-CHRIST ; ſoyons attentifs à ſa voix ; faiſons tous nos efforts pour lui faire connoître que nous ſommes du nombre de ces Brébis dociles, que ce bon Paſteur doit retrouver, & porter dans ſon Bercail. Heureuſe l'ame qui ſe laiſſe prendre à de mains ſi aimables, & ſi bienfaiſantes, qui ſe laiſſe porter par des bras ſi forts, & ſi puiſſants. Heureuſe encore une fois cette ame que la grace de ſon Dieu porte avec tant de ſoin, & de douceur : *Suaviter aquitat, quem gratia Dei portat*, dit le devot Gerſon. *L. 2. c. 9.* C'eſt par la douceur de cette grace, que l'ame ſoutenuë, & fortifiée par un ſecours ſi doux & ſi puiſſant, ſe fait un plaiſir de tout ce qu'il lui faiſoit de la peine. Ah ! Chrêtien, s'il vous

reſte encore un peu de foi, un peu d'amour pour Dieu, & pour vôtre ame, un peu de zéle pour vôtre ſalut, un peu d'eſtime pour tout ce qu'il a fait pour vous, & pour le prix infini que le Sauveur a donné pour vôtre rançon : adreſſez-lui cette touchante priere, que l'Egliſe nous inſpire de faire : *Recordare Jeſu piè, quod ſum cauſa tuæ viæ ; ne me perdas illa die :* Souvenez-vous, ô miſericordieux Sauveur, que je ſuis par vôtre bonté, la cauſe de vôtre courſe douloureuſe & humiliante, de tous les pénibles voyages que vous avez fait pour me chercher comme une brébis égarée ; ne me perdez pas à l'heure de ma mort, & au terrible jour de vos éternelles vengeances. *Quærens me, ſediſti laſſus, redemiſti crucem paſſus, tantus labor non ſit caſſus.* Helas ! vous m'avez cherché avec tant de ſoin, d'empreſſement, & de fatigues ; faites donc par vôtre grace que vos ſueurs, vos peines, vôtre croix, & vôtre mort ne ſoient pas perduës, & que vôtre Sang ne ſoit pas inutilement répandu pour moi.

Je vois bien, Seigneur, par la douleur & la confuſion que je ſens de mes égaremens paſſez, & par le deſir que j'ai de retourner ſincerement à vous, que vos pas, & vos peines n'ont pas été inutiles : C'eſt à vous à achever vôtre ouvrage, que vous avez commencé ; compatiſſez à ma foibleſſe ; & ne pouvant faire un ſeul pas de moi-même pour retourner à vous, ſans vôtre ſecours, ſoutenez-moi par vôtre grace, ou plûtôt chargez-moi ſur vos épaules pour me ramener dans le bercail, dont je veus & j'eſpere de vôtre bonté ne jamais plus m'écarter.

Cette fervente priére faite avec un cœur contrit & humilié appaiſera la colere de Dieu que vous avez irritée, deſarmera ſa Juſtice, attirera ſur vous ſa miſéricorde ; & ſe ſouvenant qu'il vous a perdu avec douleur, qu'il vous a cherché avec empreſſement ; il vous retrouvera avec joye, & il féra de vôtre retour & de vôtre converſion, le ſujet de ſa gloire, & de vôtre bonheur éternel.

CHAPITRE VI.

DE LA RECOMPENSE QUE DIEU NOUS promet, comme à l'Epouſe, ſi nous ſommes fidéles à la grace de nôtre Vocation.

C'EST par une prompte, & fidéle obeïſſance que le divin Epoux veut éprouver l'amour de ſon Epouſe ; & pour lui faciliter cette obeïſſance à ſa vocation, il lui promet qu'elle ſera couronnée : Venez, dit-il, du Liban mon Epouſe, & vous ſerez couronnée : *Veni de Libano Sponſa mea coronaberis.* C'eſt pour une ſi grande recompenſe que Dieu nous appelle à lui ; & nôtre delicateſſe nous allarme, & s'y oppoſe, nôtre lacheté fait que nous ne voulons pas ſoutenir même les moindres combats, ni nous faire aucune violence pour meriter cette couronne. Devrions-nous héſiter de ſortir du Liban, c'eſt-à-dire, de quitter le monde corrompu, de ſacrifier nos attaches criminelles, puiſqu'un Dieu promet de couronner nôtre obeïſſance, & nôtre fidelité dans ſa recherche, & dans ſon ſervice. Un cœur revolté ne veut point de joug, quand le Seigneur veut lui en impoſer, quoi que ſon joug ſoit doux & leger, ainſi qu'il nous l'aſſure : Il affecte au-contraire de s'en impoſer de tres-onereux, lorſqu'un Dieu ſi bon veut l'en garantir ; & ce maudit joug qu'il s'impoſe eſt tres-rigoureux, & inſuportable ? N'eſt-ce pas un joug bien dur que d'étre eſclave du monde, le ſervir, & de gémir ſous la cruelle tirannie de ſes paſſions ? Animons-nous avec le ſecours du Ciel à ſecoüer ce joug de fer, qui coûte tant de larmes, qui fait commettre tant de pechez, qui livre nôtre ame à tant de remors : Acceptons, & ſoumettons-nous à celui de l'amour de Dieu, de ſa recherche, & de ſon ſervice, qu'il nous preſente, & auquel il nous appelle : obeïſſons donc à cet Epoux Céleſte, montons genereuſement ſur la ſainte Montagne de mirrhe, où la couronne nous attend : changeons ces liens infames que nous portons peut-étre depuis ſi long-tems, en des liens innocens, & glorieux : c'eſt par l'amour d'un Dieu ſi bon, que nous briſerons nos chaînes, ſi nous ſom-

mes fidéles à répondre à la grace de ſa vocation, qui nous procurera l'heureuſe liberté des enfans de Dieu, & nous rendra dignes de ſes recompenſes : *Veni, veni, coronaberis.*

La vûë de cette grande recompenſe doit étre un preſſant motif pour exciter nôtre fidelité à ſuivre l'attrait de la grace qui nous appelle à Dieu, & nôtre ferveur dans ſa pourſuite & dans ſon ſervice : rien ne nous doit coûter, s'agiſſant d'un bonheur éternel ? Y a-t-il rien de plus puiſſant pour nous animer à faire tout le bien que nous pouvons, que de penſer que la plus petite action, que nous faiſons pour Dieu, nous peut meriter la poſſeſſion & la couronne d'un Dieu ? Y a-t-il rien de plus preſſant à nous porter à faire avec un zéle ardent des bonnes œuvres, par la pratique deſquelles nous cherchons le Seigneur, que de croire, & d'eſperer que nôtre recompenſe dans le Ciel ſera proportionnée à la ferveur avec laquelle nous nous en acquitterons ? N'eſt-ce pas, dis-je, encore un puiſſant motif à nous engager d'employer utilement tous les momens de nôtre vie, que d'étre aſſurez, qu'il n'y en a pas un ſeul où nous ne puiſſions meriter avec le ſecours du Ciel une éternité de bonheur. Si on aſſignoit à un Marchand un certain tems, pendant lequel il pourroit faire des profits conſiderables, perdroit-il un ſeul moment de ce tems precieux ? s'il lui en étoit échapé quelqu'un, n'en déploreroit-il pas la perte, ne fairoit-il pas tous ſes efforts pour la reparer ? La conduite de ce Marchand n'eſt-elle pas une condamnation de la nôtre, un reproche de nôtre lacheté, & un motif de nôtre ferveur dans la pourſuite du ſouverain bien : Autant que ceux-là, & vous-même avez eu d'empreſſement juſques ici pour les vaines recompenſes du monde, vous en devez au moins avoir autant pour l'autheur & le maître ſouverain du monde, dont les recompenſes ſont bien differentes, même de celles des Puiſſants du ſiécle pour ceux qui s'attachent à leur ſervice.

Les recompenſes que promettent les Princes de la terre, ne peuvent étre conſiderables, ils ſont ſi petits eux-mêmes, tous grands qu'ils paroiſſent, qu'ils ne peuvent rien donner qui ſoit veritablement grand : leur pouvoir eſt ſi borné, qu'il faut que leur liberalité le ſoit auſſi ; il faut qu'ils reçoivent pour donner, en donnant ils diminuent leurs biens ; ainſi ou leur cupidité,

ou leur beſoin s'oppoſe à leur liberalité. Les recompenſes que Dieu promet à ſes fidéles ſerviteurs ſont grandes, & immenſes dans leur principe, qui n'eſt autre que la bonté, la ſageſſe, & la puiſſance infinie, & inépuiſable d'un Dieu : elles ſont grandes dans leur cauſe, qui n'eſt autre que ſon amour, & la vertu infinie du Sang de JESUS-CHRIST, qui nous les a meritées : elles ſont grandes dans leur objet, qui eſt Dieu même, & qui donne d'une parfaite maniere : elles ſont grandes dans leurs ſuites, parce qu'en nous faiſant poſſeder Dieu, elles nous donnent en même tems le droit de joüir de tous les biens qu'il renferme ; & quels biens ne renferme-t-il pas ? Il n'y a que vous, Seigneur, qui ſoyiez veritablement grand ; auſſi il n'y a que vous qui puiſſiez donner de magnifiques recompenſes : il n'y a donc que vous qui meritez d'être aimé & ſervi avec ferveur.

Les recompenſes des Grands du monde ſont incertaines ; ils promettent beaucoup, & ils donnent peu, ou parce que leur volonté n'eſt pas ſincere, ou parce qu'elle eſt changeante, ou parce qu'elle n'eſt pas toute puiſſante : mais la recompenſe que Dieu promet à ſes ſerviteurs eſt certaine, étant appuyée ſur la parole d'un Dieu, & ſur les merites de JESUS-CHRIST ; le Pere Eternel ne peut la refuſer ſans faire injuſtice à ſon Fils, ni à nous, qui ſommes entrés dans ſes droits, ſur nos bonnes œuvres même, qui étant unies à celles de JESUS-CHRIST, nous donnent un droit inconteſtable au bonheur éternel qu'il nous eſt promis. De cent perſonnes, qui ſacrifient leurs biens, leur repos, & leur vie au ſervice des Grands, à peine s'en trouve-t-il un ſeul qui ſoit recompenſé autant qu'il croit le meriter ; & ce ſeul ſoutient l'eſperance de tous les autres. Dieu recompenſe infailliblement ceux qui le ſervent fidelement, & cette recompenſe, qui eſt une couronne d'une gloire éternelle, ne nous anime pas.

Mais quand même les recompenſes que promet le monde ſeroient certaines & grandes, elles ſeront toûjours peu de choſe, parce qu'elles ſont périſſables, & de peu de durée : elles ne durent ſouvent qu'autant que la volonté de ceux qui les donnent, ou tout au plus autant que leur vie, & la nôtre ; l'une & l'autre ſont ſi fragiles, & ſi courtes : mais la couronne que Dieu

nous promet pour nôtre recompenſe, eſt d'une durée éternelle, elle durera autant que Dieu, qui en eſt le principe, & l'objet. Les Bienheureux ne peuvent déchoir de leur bonheur ; parce que voyant toûjours Dieu face à face, ils ſont dans l'heureuſe neceſſité de l'aimer toûjours, & de le glorifier ; & par conſequent dans l'impuiſſance de jamais l'offencer, & de le perdre : Heureuſe impuiſſance qui rend leur bonheur conſtant & éternel ? Helas ! le monde promet des recompenſes incertaines, legeres, courtes ; cependant on s'empreſſe à le ſervir, on fait tout, on ſouffre tout, on ſacrifie tout pour lui plaire : Le Seigneur promet des recompenſes certaines, des biens infinis, & éternels ; cependant on abandonne facilement ſon ſervice, ou on le ſert avec lacheté : quelle injuſtice, & quel aveuglement ? Quand vous trouverez de la peine dans la recherche, & le ſervice de Dieu, penſez à ce qu'on fait, & à tout ce que vous avez fait pour le monde, qui recompenſe ſi mal.

Mais Dieu eſt un bon maître, qui demande peu, & donne beaucoup pour recompenſer nos ſervices : la couronne qu'il nous promet, comme à ſon Epouſe, ſi nous allons ſincerement à lui, *Veni, Coronaberis*, ſurpaſſe infiniment tout ce que nous pourrions faire pour la meriter : nos ſouffrances, quelques grandes qu'elles ſoient, quand elles égaleroient tous les tourmens des Martirs, ne peuvent, dit Saint Paul, avoir aucune proportion avec la gloire que Dieu nous promet : auſſi le Fils de Dieu veut que la vûë de l'eſperance du bonheur qui nous attend dans le Ciel, nous faſſe ſouffrir toutes les peines, & les perſecutions de ce monde, non ſeulement avec patience, mais encore avec joye : *Gaudete & exultate, quoniam merces veſtra copioſa eſt in Cœlis.* Ce divin Sauveur, qui en connoit le prix, nous oblige à nous faire un grand ſujet de joye des plus grandes ſouffrances qui nous procurent ce bonheur.

Cette couronne eſt un ſi grand bien, qu'il a falu le Sang d'un Dieu fait Homme pour nous le meriter ; il en eſt en effet le digne prix. Le Pere Eternel qui aime infiniment ſon Fils, n'a voulu lui donner cette couronne de gloire en qualité de nôtre Redempteur, qu'en donnant ſa vie pour l'avoir : *Oportuit pati Chriſtum, & ita intrare in gloriam ſuam.* Et ce Fils tout aimable, qui ſçavoit ce qu'elle valoit, n'a pas crû nous l'achet-

ter trop cher qu'au prix de tout ſon Sang ; il s'eſt fait une joye de l'avoir, & d'en joüir à ce prix : *Propoſito ſibi gaudio ſuſtinuit crucem. Hebr.* 12. Il eſt ce Marchand dont il parle lui-même dans l'Evangile, qui ſe dépoüille genereuſement de tout ſon bien pour achetter cette pierre precieuſe ; & nous ne voulons pas qu'il nous en coûte rien pour l'obtenir : il en a tant coûté à JESUS-CHRIST pour nous procurer ce bonheur, & une couronne ſi precieuſe ; & nous voudrions qu'il ne nous en coûta rien pour l'obtenir : Sa Croix, quelque péſante qu'elle fût, lui a paru legere, parce qu'elle le conduiſoit à cet heureux terme. La foi nous apprend que la Croix eſt le vrai chemin qui nous y conduit, que JESUS-CHRIST nous a tracé, & que nous devons ſuivre : cependant nous le craignons, nous le fuyons ? N'eſt-ce pas refuſer d'aller au terme, & à une ſi heureuſe fin, que de ne vouloir pas entrer dans le chemin qu'il faut pour y arriver ? Animons nôtre courage, & nôtre eſperance à la vûë d'un ſi grand bonheur ; ayons honte d'avoir ſi peu fait & ſouffert juſques ici pour meriter une couronne qui a tant coûté aux Saints, & à JESUS-CHRIST ; & faiſons une conſtante reſolution de ne rien épargner, & de tout ſouffrir pour la meriter.

C'eſt ce que font ceux qui ſçavent, comme David, mettre la difference entre le Ciel & la terre, entre les tréſors de Dieu & les faux biens de ce monde, & qui par-là comptent pour rien, comme ont fait tous les Saints, une Couronne, & un Empire de la terre, en comparaiſon de la Couronne de gloire, qui eſt reſervée aux enfans de Dieu : ce qui faiſoit dire à ce Roy Prophete : J'ai porté mon cœur à accomplir fidélement vos Ordonnances pleines de juſtice, en vûë de la recompenſe que vous y avez attachée : *Inclinavi cor meum ad faciendas juſtificationes tuas propter retributionem. Pſalm.* 118. *v.* 112. David n'entendoit par cette recompenſe autre choſe que Dieu même, qu'il ſe propoſoit en le ſervant, & gardant inviolablement ſes préceptes, & la vraye fin de l'homme ; qui n'ayant été créé que pour Dieu, & pour le chercher en ce monde, il tend à la fin propre de ſa création, en ne penſant dans le ſervice qu'il lui rend, & dans ſa pourſuite, qu'à joüir de lui comme de ſon ſouverain bien. C'eſt auſſi ce que le Seigneur declara à Abra-

ham, lors qu'en voulant l'affermir dans ſon ſervice, il lui dit ces propres paroles : Ne craignez point Abraham, je ſuis vôtre protecteur, & la recompenſe la plus grande que vous puiſſiez meriter : *Et ero merces tua magna nimis. Gen.* 15.

Dieu veut qu'il nous en coûte, il eſt vrai, pour la meriter ; mais peut-on l'acheter trop cher ? Ah ! quand on conſidere ce qui en a coûté à Jeſus-Chriſt pour obeïr à ſon Pere, & ce qui nous revient de nôtre obeïſſance, on compte pour rien tout ce qu'elle a de plus pénible : Quelque choſe qu'ayent fait les Saints pour meriter une ſi grande recompenſe, on peut dire même qu'ils l'ont pour rien : *Pro nihilo ſalvos facies illos.* Ce que Dieu nous fait goûter dès cette vie des douceurs, des conſolations, & des joyes en obeïſſant à ſes Loix, & en le cherchant par nôtre fidéle obeïſſance, & ce qu'il nous promet encore pour l'éternité, n'eſt-il pas capable de nous dedommager de la difficulté, & des peines qui s'y rencontrent ? Il eſt vrai que ces conſolations preſentes, & la recompenſe future ſont toutes ſpirituelles, qu'elles ne ſe font pas ſentir à la chair ; mais qu'importe que la chair ſoit ſatisfaite, pourveu que l'eſprit ſoit ſoumis à Dieu, & que par ſa ſoumiſſion il merite de regner avec lui ? Que vôtre Loi, ô mon Dieu ! faſſe toute la joye de mon cœur, malgré les repugnances de ma chair. C'eſt-là le vrai caractere des enfans de Dieu, & ce qui leur donne droit à la couronne, & à l'heritage éternel qu'il leur reſerve. Quel plus puiſſant motif pour nous engager à chercher Dieu, d'aller à lui, en lui obeïſſant lorſqu'il nous appelle, & qu'il nous dit, comme à l'Epouſe : *Veni de Libano, veni, Coronaberis.*

Faites, Seigneur, qu'une ferme eſperance de cette Couronne, & de cet Heritage éternel qui m'eſt preparé, m'inſpire un profond reſpect pour le Pere de qui je l'attends, un amour pour la Loi qu'il m'a donnée pour la meriter, qui porte toûjours mon cœur à l'accomplir quelque penchant qu'il ait à s'en écarter ; qu'il s'abaiſſe, qu'il s'anéantiſſe ſous la Majeſté du Dieu qu'il doit ſervir, & chercher uniquement, ſous la ſainteté des Loix qu'il lui impoſe dans ſa recherche, ſous le poids de la couronne de gloire qu'il lui promet ; que la vûë d'une ſi magnifique recompenſe, ſurmonte & faſſe diſparoître tout ce qui s'oppoſe à ſon obeïſſance, & qu'elle la rende, s'il eſt poſſible, auſſi invariable

que

que la recompenſe même : Oüi, Seigneur, faites que je ne perde jamais de vûë la recompenſe que vous avez promiſe à ma fidelité ; mais que je n'en attende point d'autre que vous ; & que je vous obeïſſe d'une maniere digne de vous : Le Dieu que je ſers, que je cherche, & que j'eſpere de trouver, eſt éternel, que mon obeïſſance ſoit donc éternelle.

CHAPITRE VII.

DES DIVINES ET AIMABLES QUALITEZ du Celeſte Epoux, qui nous engagent à l'aimer, & à le chercher uniquement avec l'Epouſe.

LA connoiſſance de Dieu & de ſes divines perfections, & de JESUS-CHRIST Céleſte Epoux de nos ames, eſt la premiere obligation de l'homme raiſonnable, & de l'homme Chrêtien ; Dieu lui ayant donné un eſprit & une volonté, qui l'élevent au-deſſus des animaux, un eſprit pour le connoître, un cœur pour l'aimer & le chercher. C'eſt cette connoiſſance qui conduit à cet amour, & à cette recherche, qui eſt le plus eſſentiel de tous nos devoirs, auquel ſe réduiſent tous les autres. Cette connoiſſance eſt d'autant plus neceſſaire, dit Saint Gregoire le Grand, qu'elle eſt une divine lumiére qui ſeule peut diſſiper les tenebres de nôtre eſprit, purifier l'œil de nôtre ame, ſoûtenir nôtre foibleſſe, animer nôtre courage, & embraſer nôtre cœur pour la recherche de Dieu : *Lumen eſt cognitio Dei, quod tenebras cordis evacuat, mentis oculos purgat, animas erigit, corda inflammat. In Pſalm.* 3. Il faut auſſi obſerver, que l'amour de Dieu, qui eſt la fin de toute la Loi, doit être auſſi le fruit de toutes les connoiſſances de l'ame, & de toutes ſes bonnes œuvres : les meilleures preuves que nous puiſſions donner de la connoiſſance que nous avons de Dieu, & de JESUS-CHRIST, ne ſe tirent, dit le même Pere, ni de l'eſprit, ni de la langue, mais de la main ; c'eſt-à-dire, des bonnes œuvres, que nous pratiquons en le cherchant : *Tanto quiſque ſe noſcet Deum indicat, quanto pro Deo bona operatur.*

On ne peut donc ni aimer, ni chercher le Seigneur ſans le

connoître ; n'étant pas poſſible de s'appliquer à l'amour, & à la recherche d'un bien, dont on n'a pas la connoiſſance : mais dès-qu'on a connu Dieu veritablement, comme le Dieu de nôtre cœur, le Pere de miſéricorde, & de toute conſolation, on ſe ſent engagé à l'aimer ; & mieux on le connoit, & plus on ſe ſent preſſé du deſir de le pourſuivre, pour en avoir la jouiſſance. Mais pour arriver à cette ſalutaire connoiſſance de Dieu & de JESUS-CHRIST ſon Fils unique, dans laquelle conſiſte toute la ſçience des Saints, & de nôtre ſalut, nôtre perfection, & nôtre bonheur éternel : *Hæc eſt vita æterna ut cognoſcant te verum Deum, & quem miſiſti* ; & qui doit être l'unique objet de nos deſirs, de nôtre amour, & le ſujet ordinaire de nôtre étude, & de nos meditations : pour cela il faut y penſer ordinairement, en parler ſouvent, & s'en inſtruire avec beaucoup de ſoin, & d'application : Et pour nous former une idée avantageuſe, vive, forte, & conſolante de la perſonne adorable de JESUS-CHRIST Epoux de nos ames : nous devons imiter le zéle qui animoit les Filles de Jeruſalem, fidéles compagnes de l'Epouſe des Cantiques, à s'inſtruire de cette Amante choiſie des divines qualitez de ſon Epoux, unique objet de ſes deſirs, & de ſes amoureuſes pourſuites ; & écouter avec une religieuſe attention & une humble docilité les importantes leçons qu'elle leur fait, pour leur découvrir ſes grandeurs, & ſes divines amabilitez, pour les engager à ſon amour & à ſa recherche.

Cette ſainte Epouſe dans la ferme reſolution qu'elle fait de chercher ſon divin Epoux, ne lui donne dabort point d'autre titre, que celui de Bien-Aimé : *Quæram quem diligit anima mea :* ſçachant bien, dit Saint Gregoire de Niſſe, qu'elle ne pouvoit lui donner un nom plus honnorable, ni plus doux, & qui lui fut plus agreable, que celui qui exprimoit le pouvoir qu'il avoit ſur ſon cœur embraſé de ſon amour. Comme elle ne s'étoit point expliquée en parlant de ſon Epoux aux Filles de Jeruſalem, ſes fidéles compagnes, & qu'elle s'étoit contentée de l'appeller ſimplement ſon Bien-Aimé, comme ſi tout le monde dût le connoitre ; c'eſt ce qui les porte à lui demander dabort par de priéres réïterées : Quel étoit ce Bien-Aimé par excellence qu'elle ne leur nommoit pas ? *Qualis eſt Dilectus tuus.* Elles ſont dans l'étonnement de voir un amour ſi fort, ſi conſtant, ſi fi-

dele qui occupe tout ſon cœur au milieu même des plus grandes traverſes ; il faut, diſent-elles, qu'il ſoit d'un merite ſans égal pour poſſeder de la ſorte ſon Amante.

Elles lui demandent qu'elle eſt la beauté du divin Amant qui la rend ſi languiſſante ; & de la beauté de cette tendre Epouſe, qui eſt la figure de l'Egliſe, qui leur parle, elles jugent de l'excellence & de la raviſſante beauté de l'Epoux, qui l'attire ſi efficacement à ſon amour & à ſa pourſuite : *Qualis eſt dilectus tuus, ô pulcherrima mulierum ?* Quel eſt vôtre Bien-Aimé, ô la plus belle de toutes les femmes ? C'eſt par ces demandes réïterées, qui ſont les veritables marques du deſir ardent & ſincere qu'elles ont de connoître le Bien-Aimé de l'Epouſe, pour l'aimer, & le chercher avec elle ; & qui condamne l'extreme negligence de tant de Chrêtiens indolens à s'inſtruire des veritez du ſalut ; & par les ſalutaires inſtructions qu'elle leur donne des divines qualitez de l'Epoux, qu'elles ſe forment à l'amour, & à la recherche du Bien-Aimé de l'Epouſe qu'elles ne connoiſſoient pas : Voila pourquoi il a été abſolument neceſſaire que cette fidéle Amante donna aux Filles de Jeruſalem, c'eſt-à-dire, aux Egliſes nées de celle de Jeruſalem, des marques ſenſibles qui les aidaſſent à connoître ſon Bien-Aimé, pour n'être pas trompées dans la recherche qu'elles en vouloient faire. C'eſt auſſi ce qu'elle entreprend pour nôtre inſtruction, auſſi bien que pour celle de ſes Compagnes, d'une noble, & excellente maniere.

Cette pieuſe & charitable Epouſe, interrompt pour quelques momens le cours de ſes amoureuſes & delicieuſes contemplations, pour s'appliquer à l'inſtruction de ſes fidéles Compagnes : Le ſoin exact qu'elle prend de retracer dans ſa memoire l'idée des grandeurs de ſon Bien-Aimé, nous marque aſſez vivement, dit l'Abbé Guerric, ſon grand amour ; & les loüanges qu'elle lui donne, ſont tres delicieuſes à ſa bouche, & à ſa langue : c'eſt avec raiſon que ce ſçavant Abbé l'appelle une prudente Epouſe, & bien éclairée, étant ſi bien preparée, & ſi abondante aux pompeux éloges de ſon Amant : il falloit qu'elle fut bien penetrée de ſes glorieuſes excellences, qu'elle eut repaſſé ſouvent dans ſon eſprit, & dans ſon cœur ſes divines qualitez, étant ſi prompte à en publier, & en relever la gloire par de miſtericuſes loüanges.

Il y a du plaiſir d'entendre cette Epouſe parler de l'abondance de ſon cœur, & s'expliquer ſi bien ſur les éminentes perfections de ſon divin Epoux, pour nous en donner en la perſonne des Filles de Jeruſalem, une avantageuſe idée. Mon Bien-Aimé, dit cette fidele Amante, eſt blanc par ſa pureté, par ſon innocence, par ſa candeur, & par ſa ſimplicité ; il eſt vermeil par le feu de ſon amour, & de ſa charité, ayant voulu être empourpré de ſon Sang qu'il a répandu pour nôtre ſalut ; ſes yeux ſont plus brillants que le Soleil, ils ſont l'azile des miſerables, & les interpretes de ſon amour ; la grace eſt répanduë ſur ſes lévres, ſa bouche adorable ne prononce que des oracles, elle n'articule que de temoignages de ſa tendreſſe à ceux qui l'aiment, & le ſon de ſa voix eſt la douceur même ; ſa face majeſteuſe eſt toute brillante de clarté ; & ſi la félicité des Bienheureux conſiſte à le voir face à face, celle des Juſtes conſiſte à le deſirer, à l'aimer, & à le chercher uniquement ; ſes divines mains ſont toutes pleines de tréſors, de graces, de bénedictions, elles ne demandent qu'à les répandre en abondance ſur ceux qui les ſouhaitent ſincerement ; ſon cœur eſt le centre de l'amour le plus pur, le plus ardent, le plus delicieux qui fut jamais. Enfin puiſque vous deſirez, ô jeunes cœurs, de ſçavoir quel eſt celui que j'aime paſſionnement ; c'eſt celui dont la beauté admirable ſurpaſſe celle des Anges, & de tous les enfans des hommes ; c'eſt celui qui eſt l'éclat de la lumiere éternelle, le miroir ſans tache de la majeſté de Dieu, la parfaite image de ſa bonté ? Jugez ſi j'ai ſujet de lui donner la préference de mon amour dans mon cœur.

Mon Bien-Aimé eſt choiſi entre mille, c'eſt-à-dire, entre tous ; je l'ai choiſi & préferé à tout autre : ſon Pere l'a choiſi entre tous les enfans des hommes comme ſon Fils unique & bien-aimé, en qui il prend ſes delices, & ſes amoureuſes complaiſances. Je ſerois donc bien aveugle, & inſenſée de ne pas deſirer, & ne pas chercher avec empreſſement ce Bien-Aimé, ne pouvant le deſirer que je ne l'aime, ni l'aimer, ni le chercher que je ne le poſſede. *Electus ex millibus. Cant. 5. v. 10.* Par cette expreſſion : Je l'ai choiſi entre mille : l'Epouſe fait voir qu'elle ne ſe contente pas de l'eſtimer ſimplement ; mais que dans ſon eſtime elle lui donne une préference abſoluë, qu'il

tient inconteſtablement la premiere place dans ſon eſprit, & dans ſon cœur.

On ne continüera pas ici avec cette Amante éclairée à relever les qualitez divines & humaines de ſon Céleſte Epoux, pour attirer vôtre eſprit, & vôtre cœur, auſſi bien que celui de ſes compagnes, & les engager à ſon amour, & à ſa pourſuite. Il ſuffit de dire, qu'après avoir emprunté les perfections de toutes les créatures, pour repreſenter celles de ſon Epoux, & qu'elle a utilement employé tout ce qu'il y a de plus rare dans la nature, pour tacher d'exprimer tout ce qu'il y a de plus excellent en ſa perſonne; ſe laiſſant encore aller aux doux tranſports de ſon amour, elle ajoûte: Il eſt tout aimable, & l'unique objet de mes deſirs; & qui ſeul le doit être des nôtres: *Totus deſiderabilis eſt.* Manquant des termes aſſez expreſſifs, dit le ſçavant Theodoret, pour ajoûter de nouvelles loüanges à celles qu'elle avoit données à ſon divin Amant, qui eſt d'un merite infini, & au-deſſus de toute expreſſion; elle comprend tout ce qu'on en peut dire en deux paroles: *Totus deſiderabilis eſt:* Comme ſi elle eût dit: Pourquoi m'arrêter d'avantage à vous décrire les differentes qualitez de la beauté de mon Epoux, il eſt tout aimable, & tout deſirable, il attire tout le monde à ſon amour & à ſa pourſuite; non pas ſeulement ceux qui ont le bonheur de le voir, mais encore ceux qui l'entendent, ſa voix étant remplie d'une charmante douceur: *Guttur illius ſuaviſſimum, & totus deſiderabilis eſt.* C'eſt par cet endroit qu'elle acheve ſon panegirique, & conclut ſi avantageuſement ſon éloge, qu'elle faiſoit autant pour exprimer les tendres & reſpectueux ſentimens de la haute eſtime qu'elle en avoit conçûë, que pour animer ſes Compagnes à aimer, & à chercher celui dont elle étoit ſi fort paſſionnée.

L'Epouſe ayant fait une ſi belle, & ſi amoureuſe deſcription des divines perfections de ſon Celeſte Epoux, elle preſente ce riche & agréable portrait aux Filles de Jeruſalem, auſſi bien qu'à nous; en leur diſant, que tel étoit le Bien-Aimé de ſon cœur, qu'elles lui avoient témoigné vouloir connoître, pour le chercher avec elle: Vous me demandez, leur dit-elle, qui eſt celui à qui je donne le nom de mon Bien-Aimé, & la préference de mon amour; ſans le deſigner d'une autre ſorte,

voila qu'elles ſont ſes adorables perfections, qui me le rendent ſouverainement aimable ; & j'oſe dire avec une entiere confiance qu'il eſt veritablement mon ami ? O cheres Filles de Jeruſalem, qui n'auroit pas envie de voir & de chercher un Amant ſi deſirable ? Jeunes cœurs qui vous répandez ſi inutilement dans les vains amuſemens des créatures, que ne vous appliquez-vous à cette recherche ; vous ſeriez pleinement ſatisfaits de ſon aimable preſence ? *Totus deſiderabilis eſt, & ipſe eſt amicus meus Filiæ Jeruſalem.* Comme ſi elle leur diſoit : Ah ! mes tres cheres Compagnes, ne me croyez pas tant ſur le rapport que je vous faits de mon Bien-Aimé, de celui qui eſt le deſir des Collines éternelles, de celui qui eſt le deſiré de toutes les Nations, & des Anges même : mais tachez d'en juger vous même par vôtre propre experience ; goutez combien il eſt doux de le chercher, & encore plus de le poſſeder ? *Guſtate & videte, quoniam ſuavis eſt Dominus* : & alors vous ſerez en état de comprendre la juſtice, la force, & la préference de mon amour.

Cette fidéle Amante devient une grande Miſſionnaire : elle prêche avec tant d'éloquence & d'utilité les éminentes perfections de celui qu'elle aime uniquement, & qu'elle cherche avec tant de ſoin & d'empreſſement, ſes divines douceurs, ſes infinies amabilitez, qu'elle inſpire à ſes Compagnes le deſir ardent de le chercher avec elle, & de le voir, pour joüir de ſa divine preſence : Car elles n'eurent pas plûtôt connu celui que l'Epouſe appelloit ſon Bien-Aimé, étoit tout aimable, qu'elles parurent empreſſées de le chercher avec elle : C'eſt-à-dire, que les Egliſes des Gentils étant inſtruites par les Apôtres, & comme formées dans la foy de JESUS-CHRIST, temoignerent de l'ardeur pour chercher auſſi JESUS-CHRIST, & pour le poſſeder.

Où eſt donc allé vôtre Bien-Aimé, diſent les Filles de Jeruſalem à l'Epouſe, & nous l'irons chercher de compagnie avec vous : *Quo abiit quo declinavit dilectus tuus, & quæremus eum tecum. Cant.* 5. Elles ne diſent pas ſimplement, nous le chercherons pour vous ſeulement, ſuivant la belle remarque de l'Abbé Guerric, mais nous le chercherons auſſi pour nous, afin de joüir de ſon aimable preſence, & gouter ſes divines & ineffables douceurs : *Non dicunt quæremus tibi, ſed quæremus tecum, participium intentionis optantes ſibi.* Ce juſte deſir, ce grand empreſſement, que témoigne-

rent ces filles de Jeruſalem de voir, & de poſſeder ce divin Epoux, obligea ſon Epouſe zélée pour étendre ſa gloire, & pour le ſalut de ſes compagnes, de leur ſervir encore de guide pour leur faire trouver le ſouverain Bien, dont elle venoit de leur décrire les divines excellences : car après leur avoir marqué la conſtante reſolution où elles étoient de le chercher avec elle, pourveu qu'elle leur apprit où il s'étoit retiré ; cette ſainte maîtreſſe, faiſant par avance la fonction d'Apôtre, leur montre le Jardin de Mirrhe, qui étoit le lieu ordinaire où il s'eſt toûjours retiré.

Qui ſera celui, dit Saint Gregoire, qui après avoir entendu, ou lû de ſi magnifiques éloges de l'Epoux, & tant de graces dont il eſt rempli, ne ſoit point touché, comme les Filles de Jeruſalem, & animé d'un preſſant deſir de le poſſeder, de joüir de ſa divine preſence, & ne brule pas d'une ſainte ardeur de ſon amour & de ſa pourſuite ? Diſons plutôt à nôtre confuſion, diſons en gemiſſant, qu'un tel Epoux tout aimable & tout deſirable, n'eſt pourtant connu, ni aimé, ni cherché que de tres peu de perſonnes, même parmi les Chrêtiens. Ah ! qui s'applique ſerieuſement à connoitre, à aimer, & à chercher JESUS-CHRIST dans le monde ? L'homme curieux met toute ſon application à obſerver les mouvemens des Aſtres, à decouvrir les ſecrets de la nature ; le Marchand a ſon negoce en tête ; l'Artiſan ne penſe qu'à ſon ouvrage ; le Noble qu'à ſes injuſtes projets d'ambition ; l'Avare qu'à ſon or, & à ſon argent ; le Voluptueux qu'à ſes ſales plaiſirs ; le Chicaneur qu'à ſes procez ; les filles & femmes mondaines à tout ce qui peut entretenir leur vanité, leur ſenſualité ; & preſque tous ne donnent toute l'application de leur eſprit & de leur cœur, qu'à la connoiſſance, à l'amour, & à la recherche des objets pernicieux à leur ſalut, indignes de nos deſirs, & de nos pourſuites. O qu'il eſt rare de trouver des Chrêtiens qui penſent ſerieuſement à connoître, à aimer Jeſus-Chriſt, à mediter ſes Grandeurs divines & humaines, & ſes infinies bontez, & à chercher cet objet infiniment aimable & tout deſirable ?

Je crois que c'eſt de ce malheureux temps où nous vivons, que le Prophete Roy, plein de l'eſprit de Dieu, a predit que de tous les enfans des hommes, il s'en trouve à peine un qui

rempliſſe ce juſte devoir ; que le Seigneur les a tous trouvez dans l'égarement, que preſque tous s'écartent de la voye de la juſtice & de la verité, qu'il n'a rien vû que d'abominable dans leurs affections & dans leurs vaines recherches : de ſorte qu'on peut dire qu'au lieu de ne penſer qu'à Dieu, de ne s'occuper que de lui, de n'aimer, & ne chercher que Dieu, il n'y a que Dieu dont preſque tous les hommes, ſéduits par les plaiſirs du ſiécle, ne s'occupent point, qu'ils n'aiment & ne cherchent pas, & deviennent ainſi inutiles, reſſemblant en quelque ſorte au bois de la vigne, qui ſeparé de ſon cep, n'eſt plus propre à rien, qu'à étre jetté au feu : *Dominus de Cœlo proſpexit ſuper filios hominum ut videat ſi eſt intelligens, aut requirens Deum, omnes declinaverunt, ſimul inutiles facti ſunt, non eſt qui faciat bonum, non eſt uſque ad unum.*

Ces paroles du Prophete doivent s'entendre du plus grand nombre, ſelon Saint Jerome, & non pas de tous en general, y en ayant toûjours quelques uns qui ſont fideles à Dieu : Mais il y en a ſans nombre qui s'écartent de la voye de la juſtice, qui ne cherchent pas Dieu dans la ſimplicité de leur cœur, qui n'ont que des deſſeins & des occupations vaines & inutiles, qui ne s'appliquent pas à faire le bien. Ils s'éloignent de Dieu ; & loin de Dieu, il n'y a rien d'utile pour le ſalut, parce qu'il eſt la voye, la verité, & la vie ; ils marchent, mais ils s'égarent, étant hors de la voye qu'ils doivent ſuivre ; ils courent, mais ils ſe fatiguent inutilement, courant au hazard, & ſans tendre à la Verité éternelle, qui doit étre leur unique but ; ils agiſſent, mais leurs œuvres ne ſçauroient étre meritoires, manquant de charité, qui eſt le principe du merite, & qui les doit animer pour les rendre agreables au Seigneur. Ils ont à la verité quelque connoiſſance confuſe, ſuperficielle, generale, purement ſpeculative, ſeche, ſterile, inſipide de vôtre ſaint Nom, de vos divines perfections, ô mon doux JESUS ! vous leur jettez de tems en tems quelque rayon de lumiere qui les éclaire en paſſant, mais elle n'entre pas dans leur ame, ou elle n'y demeure pas ; elle ne penetre pas leur cœur endurci, ne ſe donnant pas le loiſir d'y faire aucune ſerieuſe reflexion ; ſouvent même ils rejettent la verité connuë, pour n'étre pas obligez de l'aimer & de la ſuivre.

Si les Juifs, qui étoient les depoſitaires des Propheties, ont été ſi coupables,

coupables, & inexcuſables de méconnoitre le Bien-Aimé par excellence, qui eſt JESUS-CHRIST, en qui le Pere Eternel a mis toute ſon affection, & qui leur a été ſi clairement deſigné : Combien les Chrêtiens, combien ſes propres diſciples, inſtruits dans ſon Echole, le ſont-ils encore plus, de ne le connoitre point, ni de l'aimer, & de ne le chercher pas eux-mêmes : l'Egliſe leur en parlant avec tant de force & d'éloquence, que pour leur en donner une veritable connoiſſance, & leur inſpirer un deſir ardent de le chercher, pour trouver en lui leur ſalut éternel, leur fait entendre par la bouche de ſes Miniſtres, que celui qu'elle cherche, & qu'elle adore avec amour, merite, ſans comparaiſon, d'étre aimé plus que toutes choſes ; ils ſont durs à un ſi utile langage ; & l'on peut dire que celui qui fait les delices de ſon Pere, & de l'Egliſe ſon Epouſe, leur eſt inconnu au fidele portrait qu'elle leur en preſente.

L'Or eſt le Dieu & le bien-aimé de l'Avare, les honneurs & les vaines grandeurs des Ambitieux, & les ſales plaiſirs des Voluptueux ; quoique tous ces biens faux & periſſables, ſoient indignes de nos deſirs, de nôtre amour, & de nos pourſuites, incapables de nous ſatisfaire ; qu'il n'y ait que JESUS-CHRIST veritable Epoux de l'Egliſe & de nos ames, dans lequel reſide toute la beauté, toute la bonté, & nôtre bonheur éternel, qui ſeul merite uniquement nos deſirs, & nôtre amour : *Totus deſiderabilis eſt* : Nous préferons injuſtement, & nous abandonnons cet objet infiniment aimable, pour ne nous appliquer qu'à l'amour & à la recherche des chetives créatures, qui ne peuvent qu'augmenter nôtre miſére, & nos inquiétudes : Injuſte préference, qui fait dire à Salvien : *Solus in comparatione, Deus vilis eſt* : Le plus ſenſible mépris, eſt celui qui ſe fait par comparaiſon & avec préference. C'eſt ainſi que preſque tout le monde traite JESUS-CHRIST ; on le met en concurrence avec tous les funeſtes objets des paſſions, & on préfere toutes choſes, même un ſale plaiſir, un honneur imaginaire, un maudit interêt, à la ſouveraine beauté, à la ſainteté, & à la dignité infinie de JESUS-CHRIST même, à la ſolide eſperance de ſa gloire ; & celui qui merite ſeul nôtre eſtime, & tout nôtre amour, *totus deſiderabilis eſt*, paſſe pour un néant dans l'eſprit de l'impie, *ſolus vilis eſt*. Injurieuſe, & execrable préference, dont on dé-

teſtera l'abominable & criante injuſtice dans le Chapitre ſuivant.

Ne ſoyons pas du nombre de tant de Chrêtiens impies ; imitons l'Epouſe des Cantiques, qui choiſit ſon Bien-Aimé entre mille, c'eſt-à-dire pardeſſus tout : *Electus ex millibus.* Nous ſerions bien malheureux, ô mon Dieu ! ſi nous n'étions pas perſuadez que vous valez infiniment plus que toutes choſes : mais en être convaincu par la foi, & ne vous pas choiſir, & ne pas vous eſtimer plus que toutes les creatures ; c'eſt un malheur beaucoup plus grand, & une injuſtice bien plus criante. Cœurs aveugles, ouvrez vos yeux aux lumieres de la foi, & à vos propres interêts, & vous connoitrez qu'un moment d'amour de Dieu vaut mieux qu'un ſiécle de plaiſir ; qu'un ſeul de ſes regards vaut infiniment plus que toutes les careſſes ſéduiſantes des créatures ; qu'une ſeule goute de ſon Sang eſt préferable à tous les tréſors du monde ; qu'un ſeul jour de ſa joüiſſance dans ſes Tabernacles, vaut mieux qu'une demure éternelle dans les Palais des Monarques. Choiſiſſez-le donc pardeſſus tout ; ſoutenez vôtre choix, c'eſt vôtre devoir & vôtre avantage ; & ſur tout ne le mettez jamais en concurrence avec les créatures, qui ne meritent pas de lui être comparées.

Il n'y a que vous ſeul, ô mon Dieu ! qui ſoyiez dans moy le principe de la vie ; & vous ne l'êtes que quand je vous aime ſouverainement : il n'y a donc que vous ſeul que je dois eſtimer, aimer, & chercher en moi, ne pouvant vivre qu'en vous aimant : c'eſt vous ſeul par conſequent que je choiſis, que je veus eſtimer, & aimer dans cette vie & dans l'autre. Voila, ô mon Dieu ! le ſeul deſir de mon cœur ; ma ſeule crainte eſt de perdre, non pas ma ſanté, ni l'eſtime des hommes, non les biens de la terre, ni ma propre vie, mais vôtre amour ; c'eſt le plus grand malheur qui me puiſſe arriver ; c'eſt l'unique perte que j'aprehende, je compte tout le reſte pour rien.

CHAPITRE VIII.

DE L'INJUSTE PREFERENCE DES CREATURES à Dieu.

ON ne peut douter que l'inclination pour le bonheur, étant une impreſſion que Dieu nous a donné, ne ſoit parfaitement legitime, & de l'inſtitution de la nature : mais elle devient viticuſe par le méchant uſage que nous en faiſons ; au lieu de lui donner toute ſon étenduë, de ne la tourner que vers un objet infiniment aimable, ſuivant l'intention & le deſſein de l'autheur de nôtre être, & conformement à l'immenſe capacité qu'il nous a donné pour le ſouverain Bien ; nous la tournons vers les plus minces, les plus petits objets, vers tout ce qui la flate en quelque maniere, vers ce qui peut donner quelque plaiſir. C'eſt ici une des plus fécondes illuſions de l'eſprit, & du cœur de l'homme.

Comme il n'y a que les objets ſenſibles qui paroiſſent donner du plaiſir ; que l'action de Dieu, qui ſeul peut en donner des réels, ſolides, & veritables, ne paroit pas ſenſiblement ; on neglige Dieu, pour s'attacher aux objets ſenſibles ; on ſe creuſe, comme il s'en plaint lui-même, des ciſternes qui font jour de tous côtez, qui ne peuvent retenir l'eau ; on abandonne celui qui eſt la ſource intariſſable de l'eau vive, & vivifiante, pour chercher en de ciſternes immondes, ou vuides, ce qui ne ſe trouve que ſouverainement en Dieu dans toute ſa plenitude, dans toute ſa pureté, dans toute ſa perfection, ſans mélange d'aucune choſe defectueuſe, & degoutante ? Peut-on ſe figurer une plus horrible, & plus funeſte illuſion, une plus énorme injuſtice ; qu'un cœur qui ſçait, & qui ſent bien qu'il n'eſt fait que pour un objet infini, que rien de limité ne peut le ſatisfaire, qu'il n'y a qu'un bien immenſe, éternel, qui puiſſe le rendre heureux ; que ce cœur, dis-je, ſoit ſi aveugle, qu'au lieu de tendre vers ce Bien ſouverain, ne ſe porte, ne s'attache qu'à des biens finis, bornez, étroits, courts, paſſagers, fugitifs, mêlez de chagrins, & d'amertumes ; en un mot, à des

ombres, à de fantômes des biens ? C'eſt en verité une ſi étrange extravagance, un ſi horrible renverſement de bon ſens, qu'il n'eſt pas croyable que l'homme, qui ſe pique de raiſon, pût ſe réſoudre à donner les mains à une ſi biſarre conduite, s'il n'avoit trouvé l'art de ſe la déguiſer, & de la revêtir des couleurs ſpecieuſes, & ſéduiſantes.

Je ſçai que cette morale eſt bien contraire à la fatale diſpoſition du cœur, où ſe trouvent tant de laches Chretiens, que l'opulence, les plaiſirs, les fauſſes douceurs, le libertinage, la ſenſualité, l'ambition, attachent ſi fortement aux faux biens de la terre; qu'à la honte du Chriſtianiſme, non ſeulement ils quittent Dieu, qui ſeul peut les rendre heureux, pour s'attacher à de miſérables créatures; mais encore ils renonceroient à leur derniere fin, à leur bonheur éternel, ſi Dieu leur laiſſoit pour toûjours la joüiſſance de ces biens apparens qu'ils poſſedent. Indigne préference ! qui degrade l'homme, le réduit à la condition des bêtes ? Peut-on s'imaginer qu'une Ame rachettée du Sang de JESUS-CHRIST, deſtinée à l'heureuſe joüiſſance du bonheur de Dieu même, pût renoncer aux glorieuſes prétentions qu'elle a ſur ſon éternelle félicité, qui n'eſt autre que Dieu même, que le Sauveur nous a meritée au prix de tout ſon Sang, pour ſe borner à la funeſte ſatisfaction des ſens. Quel horrible renverſement de croire que Dieu ne trouve pas en quelque ſorte dans le fond de ſon Eſſence de quoi contenter l'homme, & que l'homme affecte de trouver dans de miſérables créatures des ſupplemens, pour ainſi dire, à ce qu'il croit manquer à ſon ſouverain bonheur ? Quel ſcandale de voir des femmes mondaines, enyvrées de l'amour d'elles-mêmes, idolatres de leur corps, ſe declarer hautement pour la vie preſente, au prejudice de leur ſalut éternel, & comme reprocher à Dieu par cette monſtrueuſe préference, ou qu'il n'a pas de quoi les ſatisfaire plénement, ou que ſans ſe mettre en peine de le chercher, & de le poſſeder, elles trouvent ailleurs des objets capables de remplir tous leurs ſouhaits. C'eſt de ce deſordre preſque general dont Saint Paul étoit ſi vivement touché, qu'il ne pouvoit en parler ſans verſer des larmes, & en gémiſſant : Ce ſont, diſoit-il de ſon tems, ce que l'on peut dire de la pluſpart des Chretiens de nôtre malheureux ſiécle, les ennemis de JESUS-

CHRIST, de ſa Grace, & de ſa Croix, qui en eſt le prix; ils ne reconnoiſſent point d'autre Divinité que leurs corps qu'ils idolatrent : ils ne veulent pas chercher, ni imiter un Dieu crucifié pour leur ſalut, par la mortification & la pénitence, pour participer à ſes ſouffrances : leur amour pour les faux plaiſirs, leur attachement au monde, & à leurs paſſions, les font vivre dans une vie mole & ſenſuelle, qui les en éloigne toûjours.

C'eſt à ces ames ſenſuelles, que le Prophete Royal adreſſe ces vifs & perçans reproches; lorſque conſiderant d'une part les vains & inutiles amuſemens dont les hommes occupent leur eſprit & leur cœur dès leur enfance; & voyant en eſprit de l'autre JESUS-CHRIST glorifié dans le Ciel, qui nous a frayé un chemin ſûr pour arriver à la même félicité dont il joüit; leur dit : *Filij hominum uſquequo gravi corde, ut quid diligitis vanitatem, & quæritis mendacium.* Enfans des hommes! s'écrie ce Prince ſelon le cœur de Dieu & plein de charité : Enfans des hommes, qui aviliſſez vôtre ame, & qui profanez l'image de Dieu, en l'abaiſſant juſqu'au ſort des animaux; juſques à quand, *uſquequo gravi corde*, juſques à quand vous laiſſerez-vous dominer à cet honteux penchant, qui vous entraine vers la terre, à la vanité des richeſſes, des plaiſirs, des honneurs, qui ne ſont que des biens paſſagers, vains & trompeurs, & des ombres de biens? Juſques à quand vous laiſſerez-vous appeſantir par le poids de vôtre inclination brutale, qui vous aſſervit à vôtre corps? *Uſquequo gravi corde* : Juſques à quel âge, & à quel tems avez-vous reſolu de vous borner aux plaiſirs des ſens? Car enfin qu'une paſſion violente, que la chaleur du ſang, que les premieres fougues d'une paſſion indomptée, ayent d'abort obſcurci les lumieres de la raiſon, & vous ayent plongé dans un affreux deſordre; on peut dire que la fragilité de l'âge a pû cauſer un ſi grand dereglement : mais qu'étant arrivé à un âge plus mûr, & ayant plus de raiſon & d'experience, vous vous en teniez à vôtre premiere erreur; que vous puiſſiez faire un chois ſi deraiſonnable & ſi injuſte, que celui d'embraſſer avec tant d'avidité les biens paſſagers de ce monde, au prejudice des biens ſolides de l'éternité, & vous croire heureux dans la miſére de cette vie mole & ſenſuelle : Peut-on aſſez deplorer un ſi funeſte aveu-

glement, une ſi énorme injuſtice, & une ſi monſtrueuſe préference ? *Uſquequo diligitis vanitatem, & quæritis mendacium.*

Vous qui des eſperances frivoles ont trompé tant de fois : vous qui vous abandonnant aux deſirs de vôtre cœur corrompu, avez inutilement cherché dans de miſérables créatures, le veritable repos, qui ne ſont pas capables de vous donner ; pouvez-vous, & devez-vous le chercher ailleurs qu'en Dieu ſeul ? Confus des vaines pourſuites que vous avez faites juſques ici ; las de tant de fauſſes démarches, & de tant de pénibles travaux qui vous ont épuiſé ; indignés de l'injuſtice d'une fortune biſarre, à laquelle vous avez tout ſacrifié ; victimes que l'ambition devore, plein de mépris pour ce que vous pourſuivez avec ardeur, à quoi penſez-vous, en mépriſant les veritables biens que JESUS-CHRIST vous préſente, en s'offrant lui-même à vous ? Il vous invite au même bonheur dont il jouït ? Qui arrête vôtre cœur, qui l'empêche de former un bon deſſein, & de faire une bonne reſolution digne de vous & de lui ? *Scitote quoniam mirificavit Dominus Sanctum ſuum.* Sçachez que le Seigneur a élevé ſon Fils unique comme homme à une gloire incomparable, qu'il promet & offre le même bonheur à ſes enfans, qui l'aiment veritablement, & le cherchent dans la ſimplicité de leur cœur en ce monde.

Ah ! ſi nous étions ſuſceptibles des impreſſions de la grace, & ſenſibles à l'amour de Jeſus-Chriſt, pour y répondre en quelque maniere : ſi la deſcription miſterieuſe que l'Epouſe nous fait des divines qualitez du Celeſte Epoux de nos ames, qui merite lui ſeul d'être l'objet de nos deſirs & de nos pourſuites : *Totus deſiderabilis eſt* : Si, dis-je, ces infinies amabilitez faiſoient quelques impreſſions ſur nos eſprits & ſur nos cœurs, ne nous engageroient-elles pas à tourner toutes nos vûës & tous nos deſirs vers cet objet infiniment aimable, à faire tous nos efforts pour le trouver, & nous unir étroitement à lui.

Mais, helas ! que nous ſommes à plaindre d'être toûjours ſi indifferens à nôtre bonheur : nous pouvons regner avec Jeſus-Chriſt, nous devrions achetter cette gloire par de travaux continüels, & nous ſommes ſi durs & ſi inſenſibles, que bien loin d'en faire l'unique objet de nos deſirs & de nos pourſuites, elle ne nous touche pas. J'admire d'une part l'amour & la magnificence

d'un Dieu ſi bon & ſi liberal envers les hommes ; & je deplore de l'autre l'inſenſibilité, la dureté, & la noire ingratitude des hommes envers Dieu : Il emploit toute ſa puiſſance pour rendre l'homme heureux, en s'offrant de ſe donner à lui pour l'éternelle recompenſe de ſes travaux ; & l'homme injurieux à Dieu, & à lui-même, ne fait nul état de ce bonheur ineſtimable, il le joüe, il le vend, il le donne pour une bagatelle, pour une frivolle ſatisfaction, pour un plaiſir brutal, pour un chetif intereſt, pour un honneur imaginaire ; il ne veut ſe faire aucune violence, ni travailler pour le meriter : Où eſt nôtre raiſon, & nôtre foi, avons-nous perdu l'une & l'autre ? Nous partageons en mille bagatelles, en une infinité de deſirs inutiles, nôtre ame, qui n'étant deſtinée que pour glorifier le Seigneur, l'adorer, en joüir éternellement, ne devroit penſer, ne ſoûpirer, ne travailler que pour lui : Cependant nous la tenons continüellement occupée dans des ſoins bas & rempans, qui la courbent vers la terre ; & de bienheureux, & tranquilles que nous pourrions étre pour toûjours, en aimant, & ne cherchant que Dieu, nous voulons étre éternellement dans la miſére, en abandonnant ce ſouverain Bien, pour de chetives créatures, qui nous perdent, & qui nous damnent. Quel deplorable aveuglement !

O ! que nous nous connoiſſons mal nous-mêmes ; nous avons tous un appetit ſecret, & naturel pour le bonheur, & pour la gloire, non pas pour celle que le monde promet à ſes injuſtes & aveugles adorateurs ; ce n'eſt point pour cette gloire, vaine, paſſagere, que nôtre cœur ſoûpire naturellement, elle n'a qu'un éclat trompeur, qui ébloüit nos yeux, ſéduit nos cœurs, & ne peut raſſaſier nos deſirs : Nos ames étant immortelles & incorruptibles, n'aſpirent qu'à des biens infinis & éternels, que le tems, & la mort ne leur peuvent ravir. Cette ſecrete inclination eſt fondée ſur l'immortalité de l'ame, qui ne pouvant jamais finir, deſire un bien qui la conſerve, & la faſſe toûjours vivre heureuſement. Il n'y a donc que Dieu ſeul, qui renferme tous les biens, qui eſt tout Bien, ainſi qu'il s'appelle dans l'Ecriture : *Omne Bonum* : & qui eſt éternel, qui puiſſe, & qui lui doit ſervir d'objet. Les biens de la terre, les honneurs, les plaiſirs paſſent, & ne peuvent contenter une ame qui ne paſſe point : Pour bor-

ner les desirs d'une ame immortelle, il faut un bien éternel, qui n'est autre que Dieu, & JESUS-CHRIST son Fils unique, que l'Epouse appelle tout desirable : *Totus desiderabilis est* : Tout ce qui est passager ne peut que l'amuser, & l'inquiéter ; Dieu seul est capable de la remplir, & de faire son bonheur : Quelque tranquille qu'elle paroisse en apparance, elle n'aura jamais de veritable repos qu'elle ne soit rejointe à son principe, qui doit étre aussi sa derniere fin.

Quoi donc, mon ame ! pûs-tu étouffer par une impieté execrable ce juste desir de ton souverain Bien, que la nature, & la grace ont imprimé dans le fond de ton essence ? Ah ! non mon Dieu ne permettez pas que je tombe dans ce malheureux état d'insensibilité : Vous n'accordez les biens Celestes qu'à ceux qui les estiment, & les desirent ; & on ne les estime qu'autant que l'on a du mépris pour ceux de la terre ? Donnez moi, ô mon Dieu ! cette estime pour les vrais biens, & ce salutaire mépris pour tous les biens passagers ? Jusques à quand mon cœur gemira-t-il sous le poids fatal qui accable les enfans des hommes, qui les tient courbez vers la terre, sans qu'ils puissent regarder le Ciel, ou s'élever vers vous ? Jusques à quand mon esprit sera-t-il obscurci par l'ensorcellement des bagatelles & des vains amusemens du siécle, & mon cœur appesanti par l'amour de tout ce qui n'est que vanité & que mensonge ? Faites, je vous en prie, ô mon Dieu ! que je me convainque une bonne fois du néant de tout ce qui est dans le monde, de la vanité de ses biens, de la fausseté de son bonheur ? Que l'amour de la verité surmonte, & détruise en moi celui de la vanité ; que je cherche avant toutes choses vôtre Royaume, & vôtre justice ; que je ne desire, que je ne vous demande jamais rien, que ce qui peut m'y conduire, & m'en rendre digne ?

Ah ! Seigneur, je reviens dans ce moment de mes égaremens, je renonce à tout autre desir, je n'aurai desormais que celui de vous chercher, & de vous posseder, vous ne m'avez fait que pour vous ; quelque force, quelque violence qui m'en sépare, mon cœur sera dans une continüelle inquiétude, jusqu'à ce qu'il se repose en vous : Je me leverai de ce profond assoupissement, de cette funeste léthargie dans laquelle j'ai été jusqu'aujourd'hui : Et je dis avec vôtre Epouse ; *Surgam* ; Je me leverai

leverai au-deſſus de moi-même, avec le ſecours de vôtre grace, & au-deſſus de toutes les créatures que j'ai ſi injuſtement pourſuivies, au prejudice de mon Créateur & de mon ſouverain Bien : Je me leverai, & je n'aurai point de repos juſqu'à ce que j'aye trouvé celui que mon cœur deſire : *Surgam, & quæram quem diligit anima mea* : Je ne veus déſormais deſirer, aimer, & chercher que vous, ô mon Dieu ! c'eſt en vous ſeul que je puis trouver la vie bienheureuſe.

Diſons encore avec Saint Pierre : *Verba vitæ æternæ habes, ad quem ibimus.* Seigneur, vous portez dans vôtre bouche, & dans vos aimables entretiens les paroles de la vie, & de la verité éternelle ; les richeſſes de la grace dans vos mains, les gages de la gloire dans vos promeſſes infaillibles, les charmes de la Divinité dans vos regards, les avant-goûts de la Beatitude dans vos conſolantes communications. Vous êtes nôtre puiſſant deffenſeur, nôtre fidéle ami, nôtre unique eſperance, & nôtre ſouveraine félicité : nous ſéparer de vous, c'eſt vouloir périr : Helas ! que deviéndrions-nous, en nous éloignant de vous ? Que pouvons-nous trouver hors de vous, que l'impoſture, l'inconſtance, l'infidelité, la trahiſon, & la miſére : *Ad quem ibimus ?* A qui irions-nous ? Celui-là ne trouve qu'illuſion, qu'erreur, & que mort, qui cherche hors de vous la vie, & la verité ? Vous êtes la Verité toûjours ſubſiſtante, vivante, & vivifiante, la Vie & la Verité éternelle : Vous dites amoureuſement que vos delices ſont d'étre, & de converſer avec les enfans des hommes : *Delicia eſſe meæ cum filiis hominum* : Faites auſſi que par vôtre grace toute la joye de mon cœur ſoit de vous chercher, de vous trouver, pour joüir de vôtre divine preſence. *Joan. 6. v. 69.*

CHAPITRE IX.

DE L'IMPUISSANCE DU MONDE A SATISFAIRE le cœur de l'homme, & à le rendre heureux.

LE cœur humain ne cherche que le bonheur ; c'eſt l'unique fin de tous ſes projets, de tous ſes deſſeins, de toutes ſes entrepriſes, de tous ſes mouvemens ; c'eſt ce qui determine ſon

chois dans toutes ſortes d'alternatives ; c'eſt ce qui fait la difference des engagemens, & des profeſſions. L'un met la main au Sceptre, l'autre à la rame ; l'un à la plume, l'autre à la charruë ; l'un à l'épée, l'autre au marteau : mais tous l'étendent également pour chercher leur félicité. Tous les hommes ont un penchant invincible pour le bonheur, pour la félicité. Qui eſt-ce qui ne ſouhaite pas d'être heureux ? Interrogez tous les hommes, dit Saint Auguſtin, vous trouverez qu'ils conſpirent tous enſemble, & chacun en particulier, à pourſuivre leur félicité ; ils peuvent bien s'en propoſer diverſes idées ; mais ils en forment un même deſir : quelque choſe qu'ils faſſent, quelque deſſein qu'ils conçoivent, quelques entrepriſes qu'ils executent, ils veulent toûjours être heureux.

On en voit même qui fuyent les plaiſirs de la vie, qui s'expoſent même à de grands maux, à de grandes incommoditez, à de penibles travaux ; mais de leur propre aveu, c'eſt qu'ils pretendent par-là de plus grands plaiſirs que ceux qu'ils mépriſent ; c'eſt que par-là ils achettent, & qu'ils cherchent, à ce qu'ils diſent, une éternité de bonheur. Ceux même qui conteſtent une heureuſe éternité, ne le font, que parce qu'ils veulent être heureux en ce monde, qu'ils croyent devoir préferer des plaiſirs de quelques jours, mais preſens & certains, à des plaiſirs éternels, qu'ils croyent incertains, qu'ils ne regardent que d'une vûë fort éloignée, & fort confuſe. Enfin l'homme ne fait rien que par le deſir d'être heureux, il court à tout ce qui a l'ombre du bien, & il veut être ſi invinciblement heureux, qu'il ſent bien que c'eſt uniquement ce qu'il pourſuit en tout ce qu'il cherche ; c'eſt uniquement ce qu'il deſire, & ce qu'il aime, en tout ce qu'il deſire & qu'il aime. En un mot, cet amour de la félicité eſt ſon inclination dominante, c'eſt l'amour de ſes amours, & il ſent bien qu'il ceſſeroit plûtôt d'être, que d'être ſans cet amour.

Qui pourroit croire après cela, que le cœur de l'homme toûjours en quête pour le bonheur, ne fit librement aucun pas qui ne l'éloignât du vrai bonheur. Etrange contrarieté ! que de chercher perpetuellement ſon bonheur, & s'en éloigner ſans ceſſe : C'eſt pourtant-là le malheureux ſiſtéme du cœur humain : rien ne l'éloigne tant du vrai bonheur, que de courir,

comme il fait, après de petits plaiſirs : c'eſt renoncer au vrai bien, que de s'attacher à de faux biens : Toutes les créatures ne nous offrent que de petits, que de courts, de fragiles plaiſirs, que des ombres, & des fantômes de bonheur. N'eſt-ce donc pas s'éloigner de ſa félicité, que de la chercher inutilement dans les créatures ? N'eſt-ce pas enfin renoncer à être heureux à force de vouloir être heureux ? Cherchez, vous dit Saint Auguſtin, la félicité que vous pourſuivez avec tant d'ardeur & d'empreſſement ; rien n'eſt meilleur, ni plus naturel ; mais on ne la trouve pas dans le monde, où vous la cherchez en vain. *Quærite quod quæritis, ſed ibi non eſt, ubi quæritis :* Vous cherchez une heureuſe vie dans la region de la mort : *Beatam vitam quæritis in regione mortis.* Non, ce n'eſt pas dans le monde où l'homme peut trouver un vrai & ſolide bonheur : Tous les biens apparens qu'il renferme, les richeſſes, les plaiſirs, les honneurs du ſiécle, dont un homme peut avoir la joüiſſance, ne faiſant qu'une fauſſe & trompeuſe félicité, dit Saint Baſile de Seleucie, de bienheureux en idée, & de miſérables en effet : *Adulterina felicitas* : Une fauſſe félicité n'étant qu'une veritable miſére, dit Saint Auguſtin : *Falſa felicitas, vera miſeria eſt.* On va prouver cette importante verité par la raiſon, & par l'experience.

L. 4 Conf. C. 11.

In Pſalm. 85.

L'homme pour être veritablement heureux, doit s'appliquer, ainſi que l'enſeigne Saint Thomas, à la recherche d'un bien immenſe, pour le ſatisfaire pleinement, & remplir la vaſte capacité de ſon cœur, qui ne tend par ſes deſirs rien moins qu'à l'infini ; d'un bien pur & parfait, pour le ſatisfaire ſans aucun mélange de chagrin & d'inquiétude ; d'un bien ſolide & éternel, pour le ſatisfaire pour toûjours. Si quelqu'une de ces qualitez lui manque, il ne merite que nôtre mépris, ou du moins nôtre indifference. Or le monde eſt infidele dans ſes promeſſes, bizarre dans ſa conduite, inconſtant dans ſon amitié ; on l'acquiert avec beaucoup de frais, on la conſerve avec beaucoup de peine, & on la perd avec facilité : Il eſt foible ami, dangereux ennemi, il nous careſſe en apparence pour nous perdre plus facilement : il nous flate de grandes eſperances pour nous donner des biens ſuperficiels qu'il nous promet, qui ne peuvent remplir un cœur d'une capacité infinie, vains, qui ne peu-

vent contenter un eſprit raiſonnable. L'Ecriture appelle ces biens, ces plaiſirs, ces honneurs, qui nous enchantent, de fumées, de ſonges, des illuſions, des amuſemens d'enfans, de pains de menſonge, *panes mendacii*, qui ne donnent pas ce qu'ils promettent, qui ſont mêlez de mille chagrins, de douleurs même, qui nous tourmentent. Ce ſont de biens materiels & groſſiers, qui n'ont nulle proportion avec une ame ſpirituelle ; fragilles, courts, inconſtans, paſſagers, incapables par conſequent de faire le veritable bonheur d'une ame immortelle. Voila ce que promet le monde, mais que ſouvent il ne donne pas.

Le monde n'a rien de ſolide, ni de durable, ce n'eſt qu'une figure qui paſſe comme l'ombre, pour parler au terme de l'Ecriture : *Tranſierunt illa omnia ſicut umbra*, diſent les Réprouvez en Enfer. *Job* 14. L'ombre paſſe, & ne laiſſe rien après elle ; mais la figure du monde paſſe, & laiſſe après elle un malheur éternel pour ceux qui s'y ſont attachez : Tout coule comme l'eau, tout fuit, & ſe diſſipe comme l'ombre, les plaiſirs, la fortune, la renommée, la vie même : & c'eſt pour ces funeſtes momens de plaiſirs, & de vaines grandeurs, que les ames mondaines hazardent une éternité de bonheur. Quelle folie ! & quelle criante injuſtice !

Un ſi ſolide raiſonnement prouve clairement l'impuiſſance des faux, & fragiles biens du monde à rendre l'homme heureux, & à remplir l'immenſe capacité de ſon cœur : ils peuvent bien irriter ſa cupidité, & l'amuſer inutilement ; mais non pas le raſſaſier, ni le ſatisfaire. En effet, ne voyons-nous pas par une triſte experience, que l'homme ſe dégoûte peu à peu de toutes les choſes du monde, de celles même dont il a été le plus charmé, il en découvre par degrez les défauts & les foibles ; avec le tems les plus ſenſibles attaches lui déviennent onereuſes ; la dépendance le chagrine, le commandement le fatigue ; les Couronnes, les Thiares lui déviennent trop peſantes ; il ſe dégoûte, il ſe laſſe de tout, tout le bleſſe & l'ennuye, tout lui dévient inſuportable : Il en vient quelque fois à ce point de délicateſſe de ne trouver plus rien qui ſoit digne d'être aimé ; rien qui puiſſe faire la premiere ébauche de la félicité qu'il déſire, & qu'il ne peut trouver que dans un bien pur, parfait, & durable, qui ſeul peut le ſatisfaire ſans dégoût & ſans inquiétude,

qu'on ne trouve pas en ce monde, où même le plus doux plaiſir de la vie eſt toûjours détrempé d'amertume & de douleur, d'ennuis, & de frayeur. Toutes les choſes du monde, qui paroiſſent les plus éclatantes, & les plus agréables, dit Saint Auguſtin, n'ont qu'une veritable amertume, & une fauſſe douceur, une douleur certaine, & des plaiſirs incertains, une tranquillité apparante, & de rudes & pénibles travaux, un amas de toute ſorte de miſéres, & une vaine eſperance de félicité. *Epiſt. 39. ad licentium.*

Si tous ceux qui ſe ſont le plus aveuglement abandonnez à leurs paſſions infidcles, diſoient ce qu'ils penſent, & ce qu'ils en ont éprouvé, pour rendre un témoignage ſincere : l'Ambitieux, qui court avec tant d'ardeur à cette Charge, à cette Dignité, à cette Couronne, lors qu'il y eſt arrivé, en joüit-il avec le plaiſir dont ſa paſſion le flatoit en chemin ? Helas ! nous diroit-il, qu'il s'en faut bien, tout cela a perdu pour moi cet éclat flateur dont ma paſſion l'avoit environné, & ne permet plus que de ſentir le poids & les épines qu'elle m'avoit caché ; cette trompeuſe paſſion le quitte, ou ſi elle revient encore, ce n'eſt que pour lui faire une nouvelle impoſture, & le mener à d'autres objets, auſſi peu capables de le rendre heureux, que ceux qu'il a déja trouvé ſi inſipides & ſi dégoûtans ? Qu'on interroge même les Avares, les Voluptueux, & tous les autres ſectateurs de leur paſſions déreglées ; ou plûtôt qu'ils ſe queſtionnent eux-mêmes, qu'ils ſe ſondent de bonne foi, qu'ils voyent, ſi après étre parvenus aux objets de leurs paſſions, ils y trouvent l'agréément & le bonheur dont ces paſſions les avoient lurrés ; ou plûtôt s'ils n'y trouvent pas le chagrin, l'ennui, la honte, & l'inquiétude, & quelque fois même l'horreur & le dégoût qu'ils n'y attendoient pas.

Le plus ſage de tous les Rois eſt un témoin irreprochable de cette verité : ce grand Prince après avoir joüi de toutes les richeſſes, de tous les honneurs du plus floriſſant Empire du monde, après avoir roulé dans toutes les eſpeces des plaiſirs de la vie, & n'avoir rien refuſé à ſes ſens, ainſi qu'il nous l'aſſure ; après avoir eu une longue & paiſible joüiſſance de tout ce qui peut rendre en apparence un homme heureux ſur la terre ; il n'a vû, & reconnu par une triſte experience dans tous les biens,

dans tous les honneurs, & dans les plaiſirs de ce monde que néant, que vanité, que menſonge dans leur nature, que chagrin, qu'affliction d'eſprit dans leur uſage, & une courte joüiſſance dans leur durée : *Vidi in omnibus vanitatem & afflictionem animi.*

Ce qu'éprouva Salomon, ne l'éprouvez-vous pas tous les jours par une continuelle experience : n'êtes vous pas comme lui le joüet funeſte de vos ſens impoſteurs, d'une infinité de vaines apparences, & de trompeuſes lumieres, qui ne vous découvrent une fauſſe félicité, que pour vous faire reſſentir une veritable miſére ? Heureux ! ſi comme ce ſage Prince, vous pouviez vous appercevoir de l'illuſion de vos ſens, pour reconnoître dans quel faux jour vous avez vû juſqu'aujourd'hui toutes les créatures : vous auriez honte d'être ſans ceſſe la dupe de vos ſens ; vous vous fairiez avec les plus grands hommes, un juſte devoir, & un continuel exercice de leur réſiſter, de devoiler toute la nature, pour n'y voir que ce qu'ils y ont decouvert ; vous traiteriez avec le Sage déſabuſé, & dégoûté du monde, tous ces objets ſéducteurs, non ſeulement de vanité, mais de vanité des vanitez ; & ce ſalutaire dégoût ſuffiroit pour déſarmer, pour affoiblir, pour étouffer, & anéantir toutes vos paſſions.

Mais où trouverons-nous cet homme ſage ; ou plutôt où ſont ceux dont on ne puiſſe dire que ces fauſſes idoles les ont trompez, & les trompent tous les jours ? *deceperunt eos idola ſua* : Preſque tous les hommes, même Chrêtiens, charmez & enchantez des fragiles & ridicules vanitez de ce monde impoſteur, en font les funeſtes objets de leur culte, de leurs adorations, & de leurs vaines pourſuites ; & ſi quelques ames genereuſes regardent avec indifference, & même avec indignation la pompeuſe fragilité de ce monde, à cauſe de ſes enchantemens, & de ſes preſtiges ; preſque tous dans nôtre malheureux ſiécle regardent ces vanitez, ces fades plaiſirs, ces richeſſes périſſables avec veneration, les conſervent précieuſement par un étrange entetement, cachent ces idoles dans leur cœur, comme dit un Prophete, *poſuerunt idola ſua in corde ſuo*, & font fumer devant elles l'encens profane de leurs deſirs, & de leur amour criminel.

Revenez de vos entetemens, & de vos erreurs ; détrompez-vous dés cette vie, & n'attendez pas que la mort vous déſabu-

ſe ; il eſt tems, il eſt tems de lever le maſque à ce monde trompeur ; il eſt tems de dépoüiller ces objets profanes de nos ſens de tout ce qui ne leur appartient pas ; de rompre ces charmes impoſteurs, qui ſéduiſent vôtre eſprit, & corrompent vôtre cœur ; vous trouverez qu'ils n'ont rien que de bas, de mépriſable, d'indigne de vos deſirs, de vôtre amour, & de vos pourſuites. C'eſt-là l'unique moyen de les conſiderer aujourd'hui, tels que vous les verrez bientôt à la mort ? Que penſerez-vous alors de la gloire, des plaiſirs, des richeſſes, des honneurs du ſiécle, quand vous les verrez dépoüillez de tous ces vains ornemens, & qu'il vous dira le dernier adieu ? Qu'elles ſeront vos penſées dans ce triſte moment, où il faudra les quitter pour toujours ? Quels ſeront pour lors vos ſentimens, & dans quel detachement ne ſouhaiteriez-vous pas d'avoir vécu, pour joüir en mourant de l'heureuſe tranquillité qu'éprouvent ceux, qui plus ſages que vous, ont toûjours mépriſé ces faux & fragiles biens du monde.

Voilà le grand ſecret pour vous detromper du monde, pour vous garantir de ſes dangereuſes illuſions, & pour vous en détacher. Mais il vous ſerviroit de peu de vous déſabuſer du monde, ſi vous ne vous en ſeparez pas par un detachement interieur, & par un ſecret mépris, que non ſeulement le Chriſtianiſme, mais vôtre raiſon même vous inſpire. Malgré qu'on en ait, on ſe détrompe du monde, ſa fragilité, l'infidelité de ceux qui le compoſent, les dégoûts qu'on en reçoit, ſont de colyres aſſés infaillibles, qui tôt ou tard ont leur effet : On ſe détrompe, dis-je, du monde ; mais pour s'en detromper, on ne s'en détache pas ; on diſſipe avec le tems le charme des yeux, mais on ne diſſipe pas celui du cœur ; on mépriſe le monde, & on le cherche, on s'y attache avec ardeur ? Que ſeroit-ce, s'il pouvoit nous donner le bonheur que nôtre paſſion aveugle nous inſpire d'y chercher inutilement ? Avec quel empreſſement cuilleriez-vous les fleurs, vous qui avez une ſi grande avidité pour les épines ? On connoit la fragilité du monde, & l'on ne penſe qu'à s'y établir.

Combien en voit-on, qui aiment le monde qui leur échape, qui même les perſecute, qui les maltraite ; & tout odieux qu'il eſt, il leur plait encore, ils en ſont infatüez ? Combien en voit-on

qui paroiſſent ne pas eſtimer le monde, qui font même des leçons de la vanité du monde, qui ne laiſſent pas de s'y attacher; ils ſe plaignent tous les jours de ſa perfidie, & ils ne laiſſent pas de s'en fier, & aprés l'avoir chargé de malediction, ils en font encore leur idole qu'ils adorent: l'on y reconnoit ſa malheureuſe ſervitude, & on ne craint rien tant que ſa liberté; l'on y demeure avec peine, & on ne peut s'en éloigner. De là ces Courtiſans plaintifs gémiſſent continuelement ſous le lien fatal de leur cruelle ſervitude, & ne peuvent ſe reſoudre à la rompre. De là ces mondains Philoſophes éloquens à blamer leur folie, & impuiſſans à la guerir. De là ces devots en vains projets, meditans tous les jours de retraites, qu'ils n'ont point envie d'executer, paſſans leurs jours à faire le plan d'une vie ſolitaire, qu'ils ne veulent point mener, menaçant le monde de le quitter, pour s'en faire regreter par avance. De là ces ambitieux mutinez, conſiderant la fortune comme une maîtreſſe infidele, en médiſent par jalouſie, & l'aiment par entetement.

Grand Apôtre vous avés dit que le monde & ſes deſirs paſſent, *tranſit mundus & concupiſcentia ejus.* Vous pouviez ajoûter que l'un arrive plutôt que l'autre; y ayant une infinité de Chrétiens pour qui le monde paſſe de fort bonne heure, & en qui les deſirs dereglez du monde paſſent bien tard, & ſouvent jamais. Il faut s'aveugler pour eſtimer le monde, ſi mépriſable; mais il faut ſe contredire ſoi-même pour le mepriſer, & cependant s'y attacher ſi fortement, comme ſi l'on trouvoit en lui ſon vrai bonheur. C'eſt manquer de raiſon que d'eſtimer le monde; mais c'eſt manquer de foi, & aux engagemens de ſon Bâteme; c'eſt renoncer à Jesus-Christ que d'aimer & s'attacher au moude auquel nous avons renoncé, que nous devons regarder & fûir comme ſon plus grand ennemi, indigne de nôtre amour, de nos deſirs, & de nos pourſuites.

Nous ne pouvons être ſauvez comme Chrétiens qu'en ſuivant l'eſprit de Jesus-Christ, qui nous oblige à renoncer à l'eſprit du monde, qui lui eſt oppoſé entierement; la lumiére n'eſt pas plus incompatible avec les tenebres, dit Saint Paul. Saint Jacques nous exhorte à ne point aimer le monde, ne pouvant être l'ami du monde, qu'on ne ſoit ennemi de Jesus-Christ:

Ne

Ne ſoyons donc pas de ces malheureux eſclaves du monde, qui nous éloigne de Dieu, & nous prive de ſon amour ; qu'en être deſabuſé, & en avoir le cœur détaché, ne ſoit qu'une même choſe ; & qu'une prompte ſéparation ſuive nôtre détachement, ſi nous ſommes ſinceres. Heureuſe l'ame fidele ! qui ſuivant le précepte du Seigneur, n'aime ni ce monde, ni tout ce qui le compoſe, & ne cherche point à y établir ſa felicité ; qui s'en ſert comme de moyens, par un uſage fidele, pour aller à Dieu, & avec moderation pour les neceſſitez de cette vie, ſans s'y attacher par une paſſion dereglée. Heureuſe encore une fois l'ame ! qui s'élevant au-deſſus d'elle-même, malgré le corps qui l'appeſantit, remonte à ſon origine, paſſe à travers des choſes créées ſans s'y arrêter, & va ſe perdre heureuſement dans le ſein de ſon Créateur ; dont la beauté, & les charmes n'ont rien d'emprunté, ni d'étranger, qui doit être l'unique objet de nos deſirs, de nôtre amour, & de nos recherches, à l'imitation de l'Epouſe, qui ne cherche que ce Bien-Aimé, étant lui ſeul tout aimable, tout deſirable, nôtre pure & ſouveraine felicité.

Faites pancher mon cœur vers vous, ô mon Dieu ! en m'inſpirant vôtre amour ; le poids qui l'entraine, c'eſt ſon amour, & de quelque côté qu'il le porte, c'eſt par ſon amour qu'il s'y porte. Helas ! je ne trouve dans mon propre fonds qu'un poids accablant, qui m'entraine vers les faux biens de ce monde, en me les faiſant aimer, & chercher. Repandez dans mon cœur ce poids ſpirituel & celeſte qui m'éleve vers vous, qui me rempliſſe de vous, & qui me faſſe regarder comme une ſordide avarice le deſir de poſſeder d'autre bien que vous. Detournez mes yeux, afin qu'ils ne regardent point la vanité : *Averte oculos meos ne videant vanitatem.* Malheur à celui qui conſidere avec attention & avec complaiſance, ce qui ne lui eſt pas permis de deſirer ; la vanité, oppoſée à la verité de Dieu, eſt une vraye mort pour ceux qui l'aiment, & qui la regardent avec plaiſir. Detournez, Seigneur, mes yeux de la vanité, & tournez-les vers la verité de vos Grandeurs & de vôtre Gloire. Helas ! pourrois-je rappeller devant vous les chutes où mes regards curieux & inconſiderez, m'ont precipité ; & mes yeux pourroient-ils aſſés repandre de larmes pour expier les fautes qu'ils m'ont fait commettre ? Que je perde plutôt ces yeux, que

Pſal. 118. v. 37.

de les faire ſervir deſormais à vous offencer & à me perdre, en leur permettant de nouveau de conſiderer les faux biens du monde. O Seigneur ! qui êtes la Voïe, la Verité, & la Vie, faites que je détourne pour jamais mes yeux & mon cœur de la vanité des créatures, afin de les attacher uniquement à la verité, & de trouver ainſi la vie & le bonheur éternel, en marchant dans vôtre voïe pour y arriver.

CHAPITRE X.

DE LA JOYE PURE, ET DE LA SOUVERAINE felicité de l'homme, qu'il ne peut trouver qu'en Dieu ſeul, & en JESUS-CHRIST.

DIEU ſeul étant le premier principe duquel nous avons reçû l'être, le mouvement, & la vie ; lui ſeul doit être auſſi nôtre derniere fin. Comme il eſt le Bien par eſſence, un bien tout pur par l'éloignement de tout ce qui peut l'alterer, un bien parfait par l'aſſemblage de tout ce qui peut le perfectionner, un bien immenſe, univerſel, independant, inalterable, ſolide, & éternel par une durée que rien ne peut jamais terminer : lui ſeul auſſi peut donner la derniere perfection à l'ame raiſonnable par ſa connoiſſance, & par ſon amour, remplir pleinement & éternellement l'immenſe capacité du cœur humain, fixer ſes ſouhaits, ſatisfaire tous ſes deſirs : En un mot, lui ſeul peut rendre l'homme parfaitement heureux ſelon l'eſprit & le cœur, & faire ſon bonheur éternel.

C'eſt auſſi par la joüiſſance que nous avons de Dieu en ce monde par la grace, & en l'autre par la gloire, que nous ſentons interieurement une joye pure, ſans mélange d'aucun chagrin, une joye paiſible, qui ne nous eſt point diſputée par de rivaux jaloux de nôtre état, une joye durable, qui n'expire pas avec une fête publique, une joye conſtante, qui n'a point de retour facheux, une joye ſolide, qui remplit toute l'étenduë de nôtre cœur, une joye ſainte, qui loin de nous rendre criminels, comme les joyes frivoles du monde, nous ſanctifie, fait nôtre repos, & nôtre bonheur dans le tems & dans l'éternité

C'eſt de cette joye pure, & abondante, dont parle le Prophete Roi, après en avoir fait une heureuſe experience : *Cor meum & caro mea exultaverunt in Deum vivum* : Mon cœur & même ma chair ſont comblez de joye dans l'union du Dieu vivant. Remarquez, dit Saint Auguſtin, que ce n'eſt pas un homme du commun qui parle, c'eſt un puiſſant Monarque ; & declarant quel a été le ſujet de ſa veritable joye, il nous apprend qu'il l'a trouvée, non pas dans la poſſeſſion des richeſſes, ni dans les honneurs du Diademe, ni dans les divertiſſemens de ſa Cour, ni dans la proſperité de ſes armes, & la défaite de ſes ennemis : Non, ce Prince ſelon le cœur de Dieu, ne s'eſt point laiſſé éblouir par l'éclat flateur & ſéducteur d'une fortune temporelle, qui aveugle tant de gens ; il ne s'eſt point laiſſé charmer par la vaine joye des plaiſirs, qui jette les Grands dans l'oubli de Dieu & de leur ſalut ; mais qu'inſenſible à tous ces objets profanes, il n'a pû goûter d'autres douceurs, ni ſentir d'autre joye, qu'en Dieu ſeul. Non, ce Saint Roi ne s'eſt point réjoüi dans ces trompeuſes & fragiles vanitez, il n'a trouvé les plus ſolides plaiſirs, que dans le Dieu vivant : Nous apprenant par de ſi conſolantes paroles, ajoûte ce Saint Docteur, que toutes les joyes qui ne viennent pas de Dieu, comme de leur ſource féconde, qui ne paſſent pas par le canal naturel de la vertu, de la bonne conſcience, & de la ſainteté de vie, d'où elles doivent ſe répandre dans l'ame, pour la rendre heureuſe, & qui ne ſe rapportent pas à Dieu, comme à leur fin, ſont de joyes mortes, trompeuſes, pernicieuſes, qui empoiſonnent le cœur, donnent la mort à l'ame ; elles ſont incapables de contenter nôtre cœur, n'y ayant que Dieu ſeul qui puiſſe faire la joye pure, & ſolide de nôtre ame, & par conſequent nôtre repos, & nôtre ſouveraine félicité ; n'étant que par ſa ſeule joüiſſance qu'on eſt veritablement bienheureux : *Beatus populus cujus Dominus ejus. Pſalm.* 43.

Je ſçai que ce n'eſt pas-là le langage ordinaire des enfans du ſiécle, qui préferent dans leur eſprit & dans leur cœur terreſtre les choſes temporelles & corporelles, aux ſpirituelles & éternelles ; les faux biens de la terre, aux biens ſolides du Ciel : la faveur, le credit, les richeſſes, les aiſes, les commoditez de la vie, l'opulence, la volupté, les diſtinctions, les premiers Em-

plois, les grandes fortunes, auſquelles ils aſpirent, & qui ſont les funeſtes ſujets de leur joye criminelle, ſont auſſi l'unique objet de leur eſtime, de leur amour, & de leur vaines pourſuites ; ils ne ſe croyent heureux que par la joüiſſance qu'ils en ont : C'eſt une regle établie dans le monde qu'on ſe doit de compliments de conjoüiſſance lors qu'elles arrivent ; de condoleance quand on les perd : Heureuſe cette fille qui par la mort de ſes freres, a ſuccedé à un riche heritage ? Heureux cet Abbé à qui pluſieurs Abbaïes donnent un gros revenu ? C'eſt ainſi que les hommes mondains s'eſtiment heureux, s'encenſent, ſe félicitent ſur de pitoyables fortunes, de vaines grandeurs, ſur de biens périſſables ; en un mot, ſur de bagatelles, & de riens : *Beatum dixerunt populum, cui hæc ſunt.* Il en eſt bien peu qui s'eſtiment heureux d'avoir Dieu ſeul pour partage, d'étre deſtinez à occuper les premieres places de ſon Royaume éternel ; on ne ſe félicite point d'avoir part à ſes faveurs, & à ſes graces : & enfin pleins d'admiration & d'amour pour les biens périſſables, on n'a que de l'indolence & du mépris, ou de l'indifference pour les biens ſpirituels & éternels ; on en parle avec froideur, & il eſt rare d'en trouver qui diſent ſincerement : Heureux celui qui reconnoit, & qui aime le Seigneur pour ſon Dieu.

Voila, mon Dieu, ce que le monde appelle étre heureux, ce qu'il recherche, ce qu'il promet. Mais malheur au monde, & à ceux qui ne reconnoiſſent point d'autre bonheur que le ſien ? Malheur à ce Peuple inſenſé, qui pretend ſe rendre heureux par la joüiſſance des biens préſens, ſans ſe mettre en peine des biens éternels ? Il n'y a de Peuple veritablement heureux, que celui dont vous êtes le Seigneur & le Dieu, qui vous rend le culte, l'amour, & l'obeïſſance qu'il vous doit, & qui reçoit de vous tout le ſecours, & toute la protection dont il a beſoin : Ce n'eſt ni les richeſſes, ni la pauvreté qui rendent l'homme heureux : la vraye félicité, dans quelque état qu'on ſe trouve, eſt de ne reconnoître que vous pour ſon Dieu, parce que vous ſeul pouvez faire le vrai bonheur des pauvres & des riches, en rendant aimables les incommoditez de la pauvreté, & en remediant au vuide, & à la malignité des richeſſes.

Ces aveugles adorateurs de la vaine proſperité mondaine, qui

n'eſtimant, & ne conſiderant que les marques exterieures, les dehors ſéduiſans, de vôtre fortune temporelle, vôtre faveur, vôtre grand credit, vos dignitez, vôtre opulence, vos abondantes richeſſes, vos plaiſirs, vos domaines, vos revenus, vous applaudiſſent continüellement ſur la belle, mais apparente figure que vous faites dans le monde; vous diſant toûjours pour vous flater, & pour vous plaire; que vous êtes heureux: Ce ſont de laches flateurs, qui ſe trompent, & vous trompent, ou ſe mocquent de vous interieurement; ils ignorent en quoi conſiſte le bien ſolide, le veritable honneur, les plaiſirs purs, & la vraye félicité: Fermez l'oreille à la voix de ces impoſteurs? Ouvrez celle du cœur à la voix de Dieu, qui ne voulant pas vous laiſſer dans l'erreur, vous dit interieurement par la bouche du Prophete Iſaïe, & de ſes Miniſtres: Ceux qui vous diſent heureux, vous ſéduiſent: *Qui te beatum dicunt, ipſi te decipiunt. c. 3. v. 2.* Dieu juge bien d'une autre maniere de vôtre état quelque floriſſant qu'il paroiſſe aux yeux du monde, que le peuple ignorant & groſſier; toute la ſageſſe humaine n'étant que folie devant Dieu: auſſi toute vaine proſperité du monde n'eſt que miſére, qu'illuſion, que fantôme, que néant à ſes yeux. Qu'on ne diſe donc plus, heureux ceux à qui tous ces biens apparans appartiennent: Mais que tous s'écrient d'une voix commune avec le Roi Prophete, que l'eſprit de Dieu avoit inſtruit, pour l'élever au deſſus des ſens & de la fauſſe ſageſſe du ſiécle: Bienheureux le Peuple qui a, & qui poſſede le Seigneur pour ſon Dieu. Toute autre félicité eſt pernicieuſe & paſſagere, indigne de nôtre amour, de nôtre eſtime, & de nos pourſuites: Dieu ſeul rend veritablement & parfaitement l'homme heureux dès cette vie par ſa grace; & s'il lui eſt fidéle, il lui promet, & il lui aſſure encore un bonheur éternel par la joüiſſance de ſa gloire dans le Ciel.

Entrons dans un ſi pieux ſentiment, & dans une ſi ſainte penſée; ne deſirons, n'aimons, ne cherchons que Dieu: Quelque bien que nous deſirions, quelque beauté que nous pourſuivions, quelque douceur, quelques plaiſirs que nous cherchions, nous les trouverons dans ſa joüiſſance & dans ſon amour: *Totum in ipſo invenies & perfrueris*, nous dit Saint Bernard. Si vous veulez vous rejouir, il eſt la veritable & ſolide joye de nos cœurs:

Si nôtre paſſion eſt de combattre, de remporter la victoire ſur nos ennemis, & couronné de gloire, il eſt la Palme & la Couronne des Vainqueurs : Si vous deſirez du pouvoir, il eſt la ſouveraine Puiſſance : Si tu veus étre ſage, fort, & juſte, il eſt la Force, la Juſtice, & la Sageſſe même : Si vous voulez devenir ſçavant, il eſt le Seigneur de toutes les Sçiences : *Deus Scientiarum Dominus eſt.* Si tu veus de l'amour, il eſt la charité même : *Deus charitas eſt.* Il eſt infiniment riche pour t'enrichir, ſans s'épuiſer : Il eſt la ſouveraine beauté pour nous embellir, & nous rendre agréables : Il eſt la plénitude, pour nous combler de tous les biens temporels & ſpirituels : Il eſt l'honneur & la veritable gloire, qui ne ſe flétrit jamais, que nul ne peut nous ravir, pour t'annoblir : Il eſt la paix ſolide pour faire nôtre joye & nôtre parfait repos. En un mot, quelque bien que nous cherchions, nous le trouverons en Dieu, qui eſt le ſouverain Bien, & tout bien, & qui eſt toûjours tout deſirable & tout aimable : *Totus deſiderabilis eſt.*

1. Reg. c. 2.

Saint François d'Aſſiſe, penetré de cette grande verité, diſoit toûjours dans ſon extreme pauvreté : Dieu me tient lieu de tout : *Deus meus & omnia.* Et le Prophete Royal, à qui Dieu avoit inſpiré par ſa grace un genereux mépris pour toute la vaine gloire du monde, & pour toutes les richeſſes paſſageres de cette vie, s'écrioit ſincerement ? Qu'y a-t-il pour moi dans le Ciel, & que deſirerai-je ſur la terre, ſi non vous, ô mon Dieu ! *Qu'id mihi eſt in Cœlo, & à te quid volui ſuper terram.* Ce grand Prince ne pouvoit deſirer ni enviſager autre choſe que Dieu ſeul : ſa chair & ſon ame étoit preſque dans la défaillance par cet ardent deſir qu'il avoit de poſſeder celui qui étoit veritablement le Dieu de ſon cœur, & l'heureux partage qu'il avoit choiſi pour toûjours. Beaucoup de perſonnes ſe font honneur de regarder le Seigneur comme leur Dieu ; mais il y en a bien peu qui puiſſent dire veritablement qu'il eſt le Dieu de leur cœur : *Deus cordis mei*, qui n'eſt fait que pour lui ; c'eſt-à-dire qu'il eſt le ſeul qui le poſſede comme ſon Dieu & ſon Maître ſouverain. Il s'enſuit de-là auſſi qu'il eſt rare qu'on puiſſe dire que le Seigneur eſt le partage qu'on a choiſi pour toûjours, comme David : *Pars mea Deus in æternum.* Combien de choſes partagent un cœur avec Dieu ; & qu'il y a bien peu

Pſalm. 77. v. 24.

de Chretiens même, qui aiment Dieu de cet amour chaſte, comme l'appelle Saint Auguſtin, qui aime Dieu uniquement pour lui-même : *Præmium Deus eſt, ſi aliud dilexeris, non erit caſtus amor.*

N'aimons donc & ne cherchons que Dieu ſeul ? Quel objet voyons-nous ſur la terre, qui ait pour nous plus de charmes & d'attraits, que cette ſouveraine beauté ? *Quis ut Deus* : c'étoit la deviſe des Anges fideles ; ce doit être celle des veritables Chrêtiens : Qui eſt ſemblable à Dieu ? en comparaiſon duquel tout n'eſt que neant & que miſere ? Qui eſt-ce qui peut diſputer, ou partager nôtre cœur avec lui, dont il eſt ſi jaloux, qui lui appartient uniquement, & qui peut lui ſeul en remplir tous les deſirs ? Quel bonheur de poſſeder un Dieu, & avec lui toute ſorte de biens & de plaiſirs ? A quel prix ne devrions-nous pas achetter cette ſupreme félicité ? Que ne devrions-nous pas faire pour la meriter ? Avec qu'elle ardeur, avec quel affecteux empreſſement ne devrions-nous pas courir après elle ? Rougiſſons de honte, laches Chrêtiens, après de ſi touchantes veritez, de nôtre indifference & de nôtre negligence à aimer, à chercher ce bien, & ce bonheur ineſtimable, que nous avons pourſuivi inutilement dans le monde, où l'on ne peut le trouver.

N'y ayant donc que Dieu ſeul qui peut nous rendre veritablement heureux ; pourquoi, homme inſenſé, te donne tu tant de ſoins ſuperflus, de mouvemens inutiles, & te laſſe tu en vain dans la fauſſe recherche de l'honneur, des richeſſes, des plaiſirs, de tous les autres biens, dont le monde impoſteur tache de t'amuſer & de te ſéduire ; laiſſe tous ces vains ſoucis, ces inquiétudes, & pernitieuſes pourſuites : *Quærè unum bonum in quo ſunt omnia bona.* C'eſt la belle & importante leçon que nous donne Saint Auguſtin : Borne toutes tes pretentions & toutes tes pourſuites à ne chercher qu'un ſeul bien, dans lequel tous les autres ſont renfermez, comme dans leur ſource feconde & inépuiſable, dont la joüiſſance ſuffit pour ſatisfaire pleinement toute l'étenduë de tes deſirs, & faire ta ſouveraine félicité, qui n'eſt autre que Dieu même ? De quelques biens dont vous me comblez, Seigneur ! (s'écrie ce grand Docteur) mon cœur ſe trouve toûjours vuide, ſi vous ne vous donnez pas vous même à moi : Quelque bien que je poſſede, quand je ne vous poſſede

pas, mon Dieu, je me trouve dans une extreme indigence, & tout me manque quand vous me manquez.

C'eſt dans ces nobles ſentimens que l'Epouſe des Cantiques, dégoûtée du monde, dont elle mépriſe les faux biens & les charmes ſéducteurs, nous découvre la paſſion ardente, qui l'anime, & la conſtante reſolution qu'elle fait de chercher uniquement le Bien-Aimé de ſon ame, comme ſon ſouverain bien, qu'elle avoit inutilement pourſuivi, ainſi qu'elle nous le declare, dans les biens, dans les douceurs, & les plaiſirs du ſiécle : *Quæſivi, & non inveni*; où on ne peut le trouver, comme dit Job : *Non enim invenitur in terra ſuaviter ex viventium.* Je me leverai, s'écrie cette Amante déſabuſée du monde trompeur, au deſſus de moi-même, & de toutes les créatures, pour m'appliquer uniquement avec une entiere confiance, avec une exacte & aſſiduë fidelité à la recherche de mon Createur & de mon Dieu, qui eſt le bien aimé que mon cœur deſire. Le néant, la fragilité, l'inconſtance, la perfidie des créatures, de tous les biens apparans, de tous les faux plaiſirs du monde, incapables de nous ſatisfaire & de nous rendre heureux, qui ſont le motif preſſant qui engage cette ſainte Epouſe à la ſeule pourſuite de Dieu; nous doit ſervir de regle : Défauts & foibles des créatures, inſipides & dégoûtantes, doivent nous en inſpirer, comme à l'Epouſe, la haine & le mépris; & exciter en nous un deſir ſincere de chercher uniquement nôtre veritable repos & nôtre bonheur éternel en Dieu ſeul; n'y ayant que cette Bonté ſupreme, cette ſouveraine Beauté, cette premiere & éternelle Verité, qui renferme la plenitude de tout Bien, qui puiſſe ſatisfaire tous nos deſirs, remplir la vaſte capacité de nos cœurs, les raſſaſier pleinement pour toûjours.

Détachons-nous donc du monde, où l'on ne trouve qu'un bonheur apparent & bizarre, une fauſſe & imaginaire félicité, & une veritable miſére; ne deſirons, ne cherchons qu'un Dieu infiniment aimable, que nous pouvons & nous devons toûjours aimer, n'y ayant que lui ſeul qui puiſſe faire nôtre veritable bonheur, ſans mélange d'aucune choſe défectueuſe & dégoûtante. Diſons plus du cœur que de bouche avec l'Epouſe : *Surgam & quæram quem diligit anima mea.* La raiſon, ma propre experience, & la foy me faiſant connoitre la vanité des honneurs, l'illuſion

des

des plaiſirs, le peril des richeſſes ; & qu'il n'y a rien dans le monde capable de me ſatisfaire ; qu'il n'y a qu'un Dieu ſeul qui puiſſe me rendre heureux, faire la pure & parfaite joye de mon cœur, le veritable & ſolide repos de mon ame ; je me leverai au deſſus de tout, pour le chercher uniquement, & je n'aurai point de repos, que je n'aye trouvé le Bien-Aimé de mon ame, & celui que mon cœur deſire naturelement.

Pour commencer comme il faut cette ſainte recherche, je fais dès maintenant un éternel divorce avec le monde, c'eſt-à-dire avec tout ce qui a juſques ici charmé mes ſens, enchanté & ſeduit mon eſprit, ſi fort attaché & occupé inutilement mon cœur ? Loin de mon eſtime & de mon attachement, un monde impoſteur, qui ne nous attire que de chagrins & d'inquiétudes ? Loin de mon eſprit & de mon cœur toute vaine curioſité, fauſſe amitié, gloire, vanité mondaine, beauté, richeſſes, grandeurs, plaiſirs paſſagers ; ne pretendez plus rien ſur moi, je vous abandonne de tout mon cœur, je vous dis un éternel adieu ; je vous declare que j'aurai déſormais autant de mépris, & de haine pour vos fauſſes & mortelles douceurs, que je les ai aimées & pourſuivies.

Dieu ſeul ſera l'unique objet de tous mes deſirs, lui qui ſeul eſt ma ſouveraine felicité ? Je ne veus aimer & chercher que vous ſeul, ô mon Dieu ! je vous choiſis, comme vôtre Amante, par deſſus tout, pour dire avec elle : *Electus ex millibus.* Tout le reſte ne merite ni l'application de mon eſprit, ni l'amour, ni les empreſſemens de mon cœur ; je renonce à tout, excepté vous ſeul, qui me tenez lieu de tout : c'eſt en vous ſeul que je trouverai une ſçience parfaite ſans erreur, un amour infini ſans diſſimulation, une gloire ſolide ſans vanité, une nobleſſe ſans reproche, une beauté ſans fard & ſans défauts, de richeſſes immenſes ſans indigence & ſans inquiétude, de grandeurs ſans foibleſſe & ſans envie, de veritables plaiſirs ſans ennui & ſans degouts, de douceurs ſans amertume, un parfait repos ſans trouble : en un mot, une ſouveraine felicité, & un bonheur éternel.

****
***
**

CHAPITRE XI.

DES DESIRS ARDENS DE DIEU POUR NOSTRE COEUR, & de nôtre retour à lui.

IL faut dabort avoüer qu'il eſt inconcevable que Dieu deſire le cœur de l'homme, & ſon amour : Le deſir eſt une marque d'indigence : Dieu a-t-il beſoin de quelque choſe ; ni par conſequent de nôtre cœur ? L'empreſſement eſt une foibleſſe ; Dieu en eſt-il capable, étant la ſouveraine perfection ? Ne le diroit-on pas, quand on le voit en quelque maniere affligé de l'éloignement de l'homme, & de n'avoir pas ſon cœur, qu'il prodigue aux créatures à ſon prejudice ; ſe rejoüiſſant avec tranſport de l'obtenir, & de le trouver : *Congratulamini quia inveni ovem quæ perierat. Luc.* 15. Quand vous n'aurez pas, Seigneur, mon cœur, manquera-t-il quelque choſe à vôtre bonheur ? Et quand vous l'aurez, y ajoûtera-t-il quelque choſe ? Cependant il nous découvre ſon grand empreſſement, & ſes deſirs pour cela : C'eſt ce qui nous eſt marqué dans une infinité d'endroits de l'Ecriture ſous de figures les plus ſenſibles ; par les amoureuſes démarches & empreſſées qu'il fait pour le retour du pécheur ; par la joye qu'il témoigne quand il en triomphe par ſa grace ; par les cris ſi forts de cette Sageſſe éternelle : *Oviri ad vos clamito. Prov.* 7. Par les ſollicitations ſi tendres que cet Epoux Céleſte fait à l'ame, en la perſonne de l'Epouſe, de lui ouvrir ſon cœur ; par cette demande réïterée que JESUS-CHRIST fait à Pierre pour lui dire s'il l'aime. Si je ne vous aime pas, Seigneur, tout le malheur eſt pour moi ; mais pour vous, qui perdez-vous ? D'où vient donc que vous le deſirez ſi fort ? Quel eſt ce grand miſtére de vôtre amour pour l'homme.

C'eſt ce miſtére incomprehenſible qui faiſoit l'étonnement du Roi David, auſſi bien que du Saint homme Job, & qui doit faire le nôtre. Qu'eſt-ce que l'homme, s'écrie David, pour meriter que vous daigniez bien, Seigneur, vous ſouvenir de lui ? Qu'eſt-ce que le fils de l'homme, pour vous abaiſſer juſques à le venir viſiter. *Pſ.* 8. Qu'eſt-ce que l'homme, dit Job, pour

l'honnorer & l'exalter juſqu'à ce point, que de lui donner vôtre cœur & tous vos ſoins ? *Quid eſt homo, quia magnificas eum ; aut quid apponis erga eum cor tuum. c. 7.* Dans quels raviſſemens ne devons-nous pas être ; & qu'elle doit être nôtre reconnoiſſance de voir qu'un Dieu, tout heureux qu'il eſt dans lui-même, dont la félicité eſt independante de tout ce qui eſt au dehors de lui, penſe à nous ; que ſans avoir égard à nôtre indignité & à nôtre miſére, il nous aime juſqu'à ce point que de deſcendre de ſon Trône, & de s'abaiſſer juſques à nous, pour nous élever juſques à lui, en nous donnant ſon cœur, ſe faire une même choſe avec nous, & nous appliquer ſes ſoins miſéricordieux. O bonté ! O compaſſion divine ! s'écrie Saint Auguſtin ? Qu'admirerai-je plus, ou l'indignité de l'homme coupable, ou l'amour pur & gratuit de la miſéricorde d'un Dieu.

C'eſt donc avec bien de raiſon que Job, penetré d'un juſte ſentiment de reconnoiſſance & d'admiration de cette bonté infinie, l'exprime en ces termes : Qu'eſt-ce que l'homme que vous le regardiez, Seigneur, comme quelque choſe de grand ; & pourquoi vous daignez appliquer vôtre cœur ſur lui ? Il n'eſt rien, il eſt vrai, de plus foible & de plus miſérable que l'homme, que le peché a réduit dans le néant : Nous pouvons dire que dans ce malheureux état, il n'eſt rien du tout. Mais ſi l'homme coupable eſt réduit à la derniere miſére ; pourquoi, demande Saint Bernard, Dieu l'exalte & l'honnore juſqu'à ce point de gloire, que de le prévenir de ſon amour & de ſa recherche ? Si l'homme n'eſt rien du tout ; pourquoi Dieu lui donneroit-il ſon cœur, pour avoir le ſien ? *Quomodo nihil, erga quem appoſitum eſt cor divinum. Serm. 15. in Dedic. Eccl. Tom. 2.*

Ce devot Pere nous dévelope ce miſtere d'amour & de charité d'une touchante, & conſolante maniére. Il eſt vrai que nous ne ſommes preſque rien dans nos cœurs ; mais il y a quelque choſe de bien noble, & de bien excellent de nous, & pour nous, qui eſt caché, & qui nous eſt inconnu dans le cœur de Dieu. O Pere de miſéricorde & des miſérables, qui appliquez vôtre cœur & vos charitables ſoins aux hommes, tout indignes qu'ils ſont de vôtre amour ! s'écrie ce Saint Docteur ; je découvre le grand & admirable ſecret de vôtre infinie charité ; je ſçai pourquoi vous donnez vôtre cœur à l'homme ; vous l'avez dit vous

même, que le cœur eſt où eſt le tréſor : nous avons vôtre cœur, puiſque vous nous l'avez donné en vous livrant, & verſant vôtre précieux Sang pour nous : ayant donc vôtre cœur, nous faiſons vôtre tréſor : Il faut donc ceſſer de dire que nous ne ſommes rien, & avoir une haute eſtime de nous-même ; en poſſedant le cœur d'un Dieu, nous faiſons toutes ſes richeſſes. *Scio, ſcio, ubi eſt theſaurus tuus, ibi & cor tuum ? quomodo ergo penitus nihil ſumus, ſi theſaurus tuus ſumus. Ibid.*

Liſez donc, continüe Saint Bernard, liſez dans le fonds de vôtre ame les ſenſibles témoignages que la verité vous rend de vôtre extreme miſére, pour vous reconnoître indigne de l'amour d'un Dieu : ſi vous ne trouvez en vous aucun merite pour l'engager à vous aimer ; il trouve en lui-même un fonds de bonté qui le porte à cet amour ? Liſez donc dans le cœur d'un Dieu de miſéricorde le teſtament qu'il a fait en nôtre faveur, par lequel il nous conſtituë les heritiers de tous ſes biens, & les coheritiers de JESUS-CHRIST, & que ce divin Médiateur a confirmé & ſigné de ſon Sang, & ſcelé de ſes Playes ſacrées ; & vous trouverez que vous poſſedez ſon cœur, non ſeulement par le titre d'eſpérance, fondée ſur ſes divines promeſſes, mais réellement par ſa grace & par ſon amour. Qu'eſt-ce que l'homme, encore une fois, Seigneur, que vous honnorez & glorifiez tant ? Oüi, conclut Saint Bernard, cet homme eſt quelque choſe de bien grand en Dieu, & par la miſéricorde de Dieu, qui l'éleve bien haut par le riche preſent & l'entiére donnation qu'il lui fait de ſon cœur. *Magnus utique, ſed in illo ; ſi quidem magnificatus eſt ab illo. Ibid.*

Dieu donc, non par neceſſité, mais par un excez de ſa pure & gratuite bonté, & de ſon infinie miſéricorde, nous donne ſon cœur, pour nous engager à lui donner le nôtre, dont il fait l'objet de ſes deſirs les plus tendres & les plus ardens, & de ſes amoureuſes pourſuites : Chaque homme en particulier peut ſe glorifier, & dire au Seigneur avec le Prophete Royal : *In me ſunt Deus vota tua. Pſ. 55. v. 12.* Vous trouvez en moi, Seigneur, l'objet de vos ſouhaits ; c'eſt ſur mon cœur que vous avez toutes vos amoureuſes & miſéricordieuſes prétentions : Deſirs & vœux dont je reſſens dans mon ame les divines & ſalutaires impreſſions, qui m'engagent à vous donner mon cœur, & à vous aimer. Le

Fils de Dieu ne proteſte-t-il pas que ſes deſirs ſon d'être, & de vivre avec les enfans des hommes ; qu'après cette joye incréée, & ineffable qu'il trouve, & dont il joüit dans le ſein de ſon Pere, il n'a pas de deſirs plus ardens & plus empreſſez que la recherche & la joüiſſance du cœur de l'homme, ni de plus grande joye, ni de plus ſenſible plaiſir, que lorſque le cœur humain ſatisfait pleinement ſes deſirs : *Delicia mea eſſe cum filis hominum :* Il s'afflige même quand nous lui refuſons nôtre cœur, qu'il deſire ſi ardemment ; & lorſqu'il lui réſiſte, il eſt tout tranſporté de joye de le retrouver ; il veut que tout le monde participe à ſa joye, & qu'il le félicite de ſon retour à lui, comme s'il avoit reçû un avantage bien conſiderable : *Quaſi ſi magnum obtigiſſet beneficium.*

Le Fils de Dieu deſire donc avec ardeur que nous l'aimions ? Quel plus grand honneur, & quelle gloire pour nous : Mais quelle bonté d'un Dieu ? N'eſt-ce pas aſſez, quand nous n'aurions pas d'autres motifs, pour nous engager à l'aimer. On a également de la peine à concevoir qu'un Dieu deſire ſi ardamment le cœur de l'homme, qui lui eſt tout à fait inutile ; & que l'homme ingrat, qui a tout reçû de Dieu, inſenſible à ſes bienfaits, lui refuſe ſon cœur ? Que devons-nous admirer davantage, ou le deſir empreſſé d'un Dieu pour être aimé de l'homme ; ou la dureté de l'homme à s'y oppoſer, & à la rendre inutile : l'un & l'autre ſont également incomprehenſibles. Quoi ? de ſi affecteux empreſſemens ne toucheront-ils pas ſenſiblement nos cœurs, & ne lui fairont-ils pas une douce violence pour lui donner nôtre amour ; qui faiſant ſon plaiſir & ſa joye, fait auſſi tout nôtre bonheur : & puiſque Dieu trouve ſes delices à deſirer d'être avec les enfans des hommes, & d'en être aimé : les enfans des hommes ne fairont-ils pas tous leurs plaiſirs à deſirer d'être avec un Dieu ſi bon, & de l'aimer, pour vivre de ſon eſprit, de ſa grace, & de ſon amour.

Le deſir empreſſé que JESUS-CHRIST a de nôtre cœur, eſt une preuve ſenſible de l'excez de ſon amour pour nous : & nôtre indifference à l'aimer, eſt une marque que nous ne l'aimons pas. Si nous l'aimions nous connoitrions combien il eſt aimable, & juſte de l'aimer : ce ſentiment nous faiſoit deſirer avec ardeur de l'aimer encore d'avantage ; nous ſouffririons avec

peine nôtre peu d'amour ; nous languirions dans l'impatience de le voir augmenter ; nous dirions avec l'Epouſe : *Amore langeo :* nous embraſſerions tous les moyens qui nous y pourroient aider ; quelques rudes & difficiles qu'ils fuſſent, ils nous ſeroient bien doux : nous dirions à tout moment : Vôtre amour, mon JESUS, vôtre amour, & rien plus. Mais combien ſommes-nous éloignez de cet parfait amour, & de cet empreſſement.

Ce qui nous rend encore plus inexcuſables, c'eſt qu'enſuite des deſirs ſi ardens d'un Dieu ſi bon, il met tout en uſage pour les rendre efficaces : il fait de grandes avances ; il fait toûjours les premiers pas ; il nous y invite par ſes promeſſes, il nous y engage pour nos interêts, il nous preſſe par ſes bienfaits, il nous y ſollicite par ſes prieres & par ſes inſpirations, il nous y oblige par ſon commandement, il nous y contraint par ſes menaces ; enfin tout ce qu'il fait dans l'ordre de la nature & de la grace, & que ne fait-il pas ? aboutit à l'accompliſſement de ſes deſirs : & nous reſiſtons à tout, & nous lui ſommes toûjours rebelles : il mêle même l'amertume parmi les delices du ſiécle, pour nous en donner du dégoût, & nous attirer par ces ſalutaires amertumes : il crie, il conjure, il s'abaiſſe juſqu'à faire de continuelles prieres qui marquent l'ardeur, & l'amoureuſe impatience de ſes deſirs ; nous n'avons qu'à nous rendre attentifs à cette touchante priere, ſi ſouvent réïterée, qu'il nous fait dans les termes les plus affecteux qu'un tendre amour peut inſpirer : Mon fils, je te conjure, donne moi ton cœur : *Fili præbè mihi cor tuum* : Il eſt ſans ceſſe à la porte de nôtre cœur : *Ego ſto ad oſtium & pulſo* : il y frape avec empreſſement par ſes inſpirations & par les mouvemens de ſa grace ; il ſouffre même beaucoup d'incommoditez, & toute ſorte de rebuts & de mepris, ainſi que nous liſons dans les figures des Cantiques, ſans neanmoins ſe rebuter ? Quelle patience ! Quel excez de bonté ! & qu'elle eſt nôtre dureté, & nôtre inſenſibilité à lui refuſer l'entrée de nôtre cœur & nôtre amour.

Ah ! lorſque nous entendons cette voix interieure d'un Dieu ſi bon, & infiniment aimable, & celle de ſes Miniſtres, qui nous parlent de ſa part, qui nous fait cette touchante priere ; ne diſputons pas ſur le parti que nous avons à prendre ? Ouvrons les oreilles à cette voix de douceur & de tendreſſe ; ren-

dons-nous attentifs à une ſi juſte demande : Donnons-lui ce cœur qui n'eſt fait que pour lui, qui ne peut être rempli que de lui, ni trouver de veritables repos & ſon ſouverain bonheur qu'en lui ſeul : donnons-lui ce cœur qui lui appartient par tant de titres, & ſur lequel il a tant de droits. Il n'eſt perſonne à qui Dieu ne demande en particulier par des inſtances reïterées ſon cœur, pour en être aimé ? Quel bonheur pour nous : Mais qu'elle conſolation ne devons-nous pas avoir de ſçavoir par la foi, qu'il n'y a perſonne qui ne doive & ne puiſſe ſe rendre à de ſi douces & charmantes invitations, & donner ſon cœur à Dieu : l'Eſclave, comme le Souverain, l'ignorant, comme le ſçavant, le pauvre, comme le riche, porte toûjours avec ſoi de quoi payer ce juſte tribut au Seigneur. Le cœur eſt un tréſor, dit Saint Bernard, qui ne manque jamais aux plus miſerables : la liberté d'aimer Dieu, & de le chercher par nôtre amour, eſt un droit, dont les Captifs même les plus malheureux, joüiſſent au milieu de la plus affreuſe captivité : & par ainſi il n'eſt perſonne qui puiſſe & qui doive ſe diſpenſer de donner ſon cœur à Dieu & de l'aimer.

Cependant au lieu de nous acquitter promptement & fidelement d'un ſi juſte, & ſi preſſant devoir de charité, que la nature, la raiſon, la foy, & la grace nous inſpirent ; au lieu de donner noſtre cœur à Dieu, qui nous le demande avec tant d'inſtance ; nous diſputons, nous deliberons entre Dieu & la créature qui l'emportera : nous ſommes même ſi durs & ſi ingrats, que d'immoler ce cœur à la créature ; ſi aveugles que de préferer une vaine & trompeuſe beauté à tous les traits adorables & les charmes infinis de ſes divines perfections ; de refuſer ce cœur à un Dieu ſi bon & ſi aimable, à qui il eſt dû par une infinité de titres, que JESUS-CHRIST a acquis par le prix de tout ſon Sang, & qui ſeul peut le ſatisfaire, & faire ſon ſouverain bonheur, pour le ſacrifier à une vile & chétive créature, qui ne le peut poſſeder que par une uſurpation ſacrilege, n'étant pas fait pour elle, mais pour Dieu ſeul ; qui ne peut y dominer qu'avec une cruelle tirannie ? Quelle monſtreuſe preference ! Si un Prince recherchoit vôtre amitié, vous vous eſtimeriez heureux, vous la lui donneriez avec reſpect tout entiere : Un Dieu tout puiſſant, infiniment aimable, vous demande vôtre cœur, après

vous avoir prevenu miſericordieuſement, & vous êtes ſi dur & ſi inſenſible que de le luy refuſer : Quelle criante injuſtice !

Les moins impies en apparence ſont ceux qui voudroient bien ſe rendre ſenſibles aux touchantes prieres d'un Dieu, & lui ouvrir, ce ſemble, la porte de leur cœur ; mais à condition qu'il n'en déplacera pas nul des objets de leur attachement ; c'eſt à la charge qu'il n'y derangera rien, qu'il n'y troublera point le regne des paſſions dominantes ; que la pureté par eſſence, & la Sainteté même trouvera l'art de s'allier avec les ordures & les ſouilleures d'un cœur profane & criminel ? Quel horrible aveuglement ! Cœur inſenſé, faut-il n'être fait que pour Dieu, & que de tous les êtres, il n'y ait que Dieu ſeul à qui vous ne vouliez pas appartenir ? Faut-il ne deſirer, comme vous faites naturellement, que le bonheur, & ne pouvoir être heureux qu'en Dieu ; & que vous ne craigniez rien tant que de le trouver, & vous unir uniquement à lui. Cœur ingrat, que vous a fait cet Etre Souverain, que de vous faire lorſque vous n'étiez pas ; que de vous chercher lorſque vous étiez perdu ; que de vous relever, lorſque vous étiez tombé, que de retracer en vous ſon image defiguré, que de vous rachetter au prix de tout ſon Sang & de ſa vie, lorſque vous étiez vendu ? Cœur perfide, à quel titre de tous ceux-là croyez-vous avoir droit de vous refuſer, & de lui échaper ; parlés, & pour peu qu'il vous reſte de raiſon, & de foy, elle vous confondra.

Dieu ne laiſſera pas une ſi noire ingratitude, & une ſi criante injuſtice impunie ; aprés avoir long-tems inutilement pourſuivi le cœur de l'impie qui s'obſtine à ſa perte, indigné de ſon obſtination, il changera ſa bonté mepriſée en une juſte colere, ſa miſericorde en juſtice, il negligera ce cœur rebelle, il le regardera avec indignation, il l'abandonnera dans ſa fureur à ſon endurciſſement & à l'impenitence finale. C'eſt la formidable menace de cet abandon qu'il nous fait dans une infinité d'endroits de l'Ecriture, qui doit faire le ſujet de nôtre crainte. C'eſt auſſi contre ceux qui par leur vie criminelle font profeſſion publique de n'aimer que le monde, qui eſt l'ennemi de Jeſus-Chriſt, que Saint Paul fulmine de foudroyans anathémes : Si quelqu'un n'aime pas Jeſus-Chriſt, qu'il ſoit anathéme. Ces paroles dévroient être gravées dans le cœur de tous les Chrêtiens, pour ſe garantir

garantir des malédictions d'un Dieu irrité, pour les porter à n'aimer que Dieu, & les rendre ſenſibles à ſon amour. Donnons-lui nôtre cœur ? Quoy de plus juſte que nous reconnoiſſions ſon amour infini dont il nous prévient, par un amour reciproque : Il nous a aimé le premier d'un amour éternel, *in perpetua charitate dilexi te*, & il nous aime encore ? Pourquoi ne l'aimerons-nous pas autant que nous ſommes capables de l'aimer : Il nous aime de tout ſon cœur, il ſe donne entierement à nous, il s'eſt ſacrifié pour nôtre ſalut ? Pourquoi ne l'aimerons-nous pas de tout nôtre cœur, en nous donnant entierement à lui, & nous conſacrant à tous les uſages de ſa gloire : il le deſire avec ardeur, il nous prie inſtamment de lui donner nôtre cœur ; il veut même, & nous commande expreſſement de l'aimer ; il joint à ſes déſirs & à ſes prieres, pour les rendre efficaces, le Commandement, qui eſt le plus eſſentiel, le plus doux, le plus avantageux de ſes Préceptes, un merveilleux abregé, & la fin de toute ſa Loi, & qui nous la rend facile & aimable. *Finis Præcepti charitas.*

CHAPITRE XII.

DU COMMANDEMENT QUE DIEU NOUS FAIT de l'aimer, & de le chercher par nôtre amour.

DIEU pour ramolir la dureté du cœur de l'homme, pour l'engager à l'aimer, & pour exiger de lui ce devoir de charité, dans laquelle conſiſte le culte & l'hommage qu'il demande de nous, lui en fait un Commandement exprez, qu'il joint aux deſirs qu'il a de nôtre cœur, & aux touchantes priéres qu'il nous fait de le lui donner. Ce Commandement de l'aimer eſt le même que celui de le chercher ; on le cherche quand on l'aime ; & on l'aime en le cherchant, comme l'Epouſe, qui diſoit : Je chercherai celui que j'aime : *Quæram quem diligit anima mea.* Ce précepte eſt le premier, & le Commandement par excellence, qui comprend & renferme tous les Préceptes de la Loi, & qui en eſt la fin ; tous les devoirs de la Religion ſont réünis dans le ſeul amour de Dieu. Celui qui aime Dieu ve-

ritablement comme il l'ordonne, accomplit ſans peine toute la Loi ; parce que n'aimant que Dieu, il veut faire, & fait tout ce qu'il doit pour lui plaire, & que Dieu lui commande, & ne veut rien faire, & ne fait rien de tout ce que Dieu lui défend. C'eſt-là le veritable ſens de ces paroles : La charité eſt la plénitude de la Loi : qui nous marquent que l'amour de Dieu eſt le grand Commandement, ainſi que l'appelle le Sauveur : *Hoc eſt maximum & primum Mandatum.* Voici les termes qui nous en découvrent l'étenduë : Vous aimerez le Seigneur vôtre Dieu de tout vôtre cœur, de toute vôtre ame. On va expliquer pour l'inſtruction des fidéles ces paroles, ſans en obmettre une ſeule. *Matth. 22.*

Vous aimerez ; il ne dit pas vous craindrez, parce qu'aimer dit beaucoup plus que craindre : la crainte eſt le commencement de la Sageſſe, mais l'amour en eſt la perfection ; & le parfait amour bannit la crainte : c'eſt le propre des eſclaves de craindre, & des enfans d'aimer. Ce Dieu debonnaire ne veut pas regner ſur les hommes, comme les Rois de la terre, qui ſe font obeïr par force, & qui n'auroient point de Vaſſaux, ſi la terreur que donne leur redoutable puiſſance, ne leur en faiſoit : Dieu demande ſeulement le cœur, dont il eſt le ſeul ſouverain, & le maître abſolu ; il veut que nous le ſervions par amour : auſſi de toutes les victimes que nous pouvons lui offrir, celle du cœur lui eſt uniquement agréable ; nous marquant par-là qu'il aime mieux regner ſur les hommes par la douceur, que par la force : comme il a fondé l'Egliſe par la charité, il ne veut d'empire ſur les fidéles que par l'amour : *Diliges.*

Dieu nous commande de l'aimer : Quelle bonté ! Ç'eut été beaucoup qu'il nous eût permis de l'aimer ; mais de nous le commander ? quel honneur pour nous. La Majeſté d'un Roi imprime tant de reſpect, qu'on n'oſe pas lui declarer qu'on l'aime : mais Dieu ne regarde pas tant ſa grandeur, que nôtre propre interêt. Ce ſeroit une faveur inſigne pour un Courtiſan, ſi le Roi lui diſoit je veus que vous m'aimiez ? Et quelle faveur n'eſt-ce pas pour nous que Dieu veüille bien nous commander de l'aimer, & qu'il ſe faſſe un plaiſir & un honneur de nous l'entendre ſouvent declarer ? Mais plûtôt n'eſt-ce point une honte pour nous qu'il nous ait fait un Commandement de l'aimer ? Quoi !

Dieu étant infiniment aimable, étoit-il neceſſaire qu'il nous commanda de l'aimer ? Et nous, ayant tant de raiſons de lui donner nôtre cœur, avions-nous beſoin d'un Commandement pour nous y obliger.

Vous aimerez le Seigneur ; c'eſt-à-dire, celui qui étant le premier principe, le créateur de tous les êtres, & la derniere fin, ne les ayant tirez du néant par ſa puiſſance, que pour le ſervir & le glorifier, eſt ſeul en droit de ſe faire obeïr, & qui préferant le cœur de l'homme à tous les biens de la terre, ſe contente de lui commander de l'aimer uniquement ; quoi qu'il ſoit heureux & ſuffiſant à lui-méme, & que nôtre amour lui ſoit inutile. Vous aimerez Dieu, ajoûte-t-il ; c'eſt-à-dire le premier, le ſouverain, le plus noble, le plus parfait de tous les Etres ; celui qui eſt infiniment bon, tout aimable, tout deſirable, la ſource féconde & inépuiſable de tous les biens, le comble de tout bien ; vôtre Dieu, *Deum tuum*, qui par une miſéricordieuſe prédilection vous a choiſi pour ſon Peuple, & préferé à toutes les Nations de la terre, qui vous a comblé de ſes graces, qui ſeul peut, & doit faire vôtre éternelle félicité. Quoi de plus naturel, de plus raiſonnable, & de plus juſte ? *Diliges Dominum tuum.*

Ce Commandement eſt le plus juſte dans ſes motifs : La raiſon d'aimer Dieu, dit Saint Bernard, eſt Dieu même, parce qu'il eſt lui ſeul nôtre Dieu, n'y en ayant point d'autre que lui, ainſi qu'il nous le declare par la bouche de Moïſe : *Videte quod ego ſum ſolus, & non eſt alius Deus præter me.* Et par conſequent que nous devons ſervir, & à qui il faut donner uniquement nôtre cœur, ainſi que nous liſons dans le Livre des Rois, où il eſt dit : Preparez vos cœurs pour Dieu. La raiſon d'aimer Dieu, comme on vient de dire, eſt Dieu même ; parce qu'il renferme tout ce qu'il peut, & doit nous engager à aimer. On aime par eſtime ce qui eſt beau, ce qui eſt parfait ; Dieu eſt la beauté ſans tache, & toûjours brillante ; beauté ſouveraine, digne elle ſeule d'étre admirée de tous les Eſprits, d'étre aimée & adorée de tous les cœurs ; beauté éternelle, & toûjours nouvelle. Nous aimons par reconnoiſſance tous ceux qui nous font du bien : les bienfaits de Dieu ſont inombrables, continuels, & éternels, & doivent nous engager à une perpetuelle reconnoiſſance,

Deut. 32.

1. Reg. 7.

que nous ne pouvons lui marquer que par nôtre amour ſans bornes. Nous aimons d'un amour de concupiſcence & d'interêt ceux de qui nous attendons quelque bien ? Et quels biens n'attendons-nous pas du Seigneur. Pour recompenſer nôtre amour il promet de ſe donner lui-même à nous, & avec lui tous ſes biens, & de nous rendre heureux du même bonheur dont il joüit. Ce Commandement qu'il nous fait de l'aimer, peut-il étre plus preſſant, & plus juſte dans ſes motifs ? Et ne ſommes-nous pas bien injuſtes, ſi nous ne l'obſervons pas inviolablement.

Ce Commandement de l'amour de Dieu eſt le plus facile dans ſa pratique : il ne s'agit que d'aimer : Qu'y a-t'il de plus aiſé ? il ne faut qu'avoir un cœur. Mais s'il eſt aiſé d'aimer, il l'eſt encore plus d'aimer un Dieu tout aimable pour les perfections infinies qu'il poſſede, pour les bienfaits dont il nous comble, pour l'amour qu'il nous porte, pour l'empreſſement avec lequel il recherche le nôtre ? Qu'y a-t-il de plus facile & de plus doux que d'aimer un Dieu ſi bon, dans lequel nous trouvons nôtre joye, nôtre force, nôtre perfection, nôtre merite, nôtre gloire, nôtre vrai bonheur pour le tems & pour l'éternité : c'eſt tout ce qu'il nous demande : aimez Dieu, & faités tout ce que vous voudrez ? Quelle raiſon peut donc nous en diſpenſer. Tout le monde ne peut pas faire de grandes aumônes, pratiquer de grandes auſteritez, faire de longues priéres : mais tous les hommes peuvent aimer Dieu ; c'eſt l'unique choſe qu'il nous demande pour nous ſauver.

Voila qu'elle eſt nôtre indiſpenſable obligation, & quels ſont les preſſans motifs qui nous portent d'aimer Dieu d'un amour ſouverain ; c'eſt-à-dire préferablement à toutes choſes : & la meſure de cet amour, c'eſt de l'aimer ſans meſure. Voici qu'elle eſt l'étenduë de ce grand Commandement, & qu'elle en doit étre la fidéle pratique, & les veritables regles qu'il faut garder inviolablement pour aimer Dieu comme nous le devons, & comme il le merite lui ſeul : Il n'eſt pas juſte que nous obeïſſions à ſon Précepte ſelon nôtre caprice, mais ſuivant ſa volonté. Vous aimerez, nous ordonne-t-il, le Seigneur vôtre Dieu, de tout vôtre cœur, de tout vôtre eſprit, de toute vôtre ame, & de toutes vos forces. Par ces paroles, dit Saint Auguſtin, il nous oblige à lui rapporter, comme à nôtre derniere fin, tous les

mouvemens de nôtre cœur, toutes les penſées de nôtre eſprit, toutes les facultez, & les forces de nôtre ame, toutes les actions, & les momens de nôtre vie : il eſt évident qu'il n'excepte rien, qu'il n'affranchit nulle partie de nôtre être, ni de nôtre durée ; que nous ne pouvons, ſans violer ſes ordres, nous diſpenſer d'un ſi juſte devoir de charité ; ou lui ſubſtituer, pour quel pretexte que ce ſoit, l'amour d'aucune créature.

Rien de plus équitable que de rapporter uniquement à Dieu tout ce que l'on tient de lui, tout ce qu'il ne nous a donné que pour cette fin ; rien en un mot, qui ſoit plus de la juſtice que de n'aimer que Dieu pour lui-même d'un amour ſouverain, d'un amour ſans partage & éternel : Il veut poſſeder lui ſeul & pour toûjours ce qu'il a acheté lui ſeul pour une heureuſe éternité ? Ne l'a-t-il pas acheté aſſez cherement pour avoir le cœur de l'homme tout entier ? N'eſt-ce pas une criante injuſtice de lui donner pour concurrent le monde & le Démon. Dieu ne veut point un cœur partagé, il veut tout, ou rien ; ne lui pas donner tout le cœur, c'eſt ne lui rien donner. Dieu ne croit pas que ce ſoit trop de ſe donner tout à vous ; & vous ne vous donnerez-vous pas entiérement à lui : Y a-t-il quelque choſe à perdre pour vous ? Donnez tout vôtre cœur, & tout vous-même à Dieu, & vous trouverez Dieu.

Dieu veut être dans un cœur, comme un Roi dans ſon Trône, qui ne ſouffre ni égal, ni compagnon ; vouloir lui en donner un, c'eſt lui être rebelle. Nos ames ſont les épouſes de JESUS-CHRIST ; l'amour d'Epoux eſt un amour délicat & jaloux ; nous ne pouvons aimer que lui, ſans lui être infideles : Si vous donnez un rival à JESUS-CHRIST, vous lui donnez un ennemi, & vous devenez en même tems le ſien, & vous vous attirez ſa malediction : Malheur à ceux, dit-il, qui ont le cœur double : *Ve duplici corde* : Mais que ſera-ce donc de lui donner pour rival ſon plus grand ennemi, qui eſt le monde ? Il faut que vous rompiez avec Jeſus-Chriſt, ſi vous ne rompez pas entiérement avec le monde : il n'y a point de temperamment à garder là-deſſus ; on accorderoit plûtôt la lumiére avec les tenebres, que Jeſus-Chriſt avec le monde : quand on veut contenter Dieu & le monde, on ne contente ni l'un, ni l'autre, les devoirs qu'il faut leur rendre ſont ſi incompatibles, qu'on ne peut

remplir les uns, ſans manquer aux autres : On ne peut ſervir à deux maîtres, dit le Sauveur : Sondez vôtre cœur pour voir s'il n'eſt point partagé, s'il ne veut point accorder le monde avec Jeſus-Chriſt : rien n'eſt plus commun ; mais rien n'eſt plus dangereux.

Combien de Chretiens qui veulent bien donner à Dieu une partie de leur cœur, mais qui s'en reſervent toûjours la meilleure partie pour goûter les plaiſirs du ſiécle, ſe flatant pourtant d'une vaine eſperance de ſalut, en faiſant ainſi un mélange ſubtil & commode de l'amour propre avec Dieu, & tachant d'accorder la cupidité avec la Religon, & alliant ainſi ſans ſcrupule l'amour du Créateur, avec l'amour de la créature, qui ſont incompatibles. Indigne, & injuſte partage d'iniquité, qui fut cauſe de la reprobation de Cain, qui offroit au Seigneur la plus maigre partie de la victime, ſe reſervant la plus graſſe pour lui : *Benè offerebat, ſed malè dividebat*, dit Saint Gregoire. Voila le modéle & l'injuſte ſacrifice des partiſans du monde : On veut bien donner à Dieu quelques ſoûpirs, ſouvent arrachez à regret, & par force ; quelques miſérables reſtes d'un cœur fatigué du monde & de ſes paſſions : mais on garde toûjours pour le monde les paſſions les plus ardentes & les plus vives, & ce qu'il y a de meilleur dans la victime : On veut bien donner à Dieu l'arriere ſaiſon de l'âge, des années flétries & languiſſantes ; mais on veut auparavant conſacrer au monde le printems de la jeuneſſe, & la fleur de l'âge.

Il faut convenir qu'il y a bien de l'illuſion dans la conduite d'une infinité de Chretiens à l'égard de ce grand Précepte : Vous aimerez le Seigneur vôtre Dieu de tout vôtre cœur : Rien de plus aiſé de penſer ſeulement qu'on l'aime dans de vaines & inutiles ſpeculations, ou de le dire ſeulement de bouche, ou dans de formules de devotion & des prieres ; tandis-que le cœur eſt tout pour la créature : Mais rien dans la pratique n'eſt plus rare que cet amour veritable : Pourquoi ? c'eſt que nous nous flatons, & que nous ne diſtinguons pas le vrai, d'avec le faux amour de Dieu ; non ſeulement nous trompons les autres par nôtre hipocriſie, mais nous nous trompons nous-même par un aveuglement volontaire. Qu'il s'éleve dans nôtre ame quelques ſoûpirs vers le Ciel & le plus foible ſentiment d'amour pour Dieu ;

qu'on lui adreſſe quelques mouvemens languiſſans, pendant qu'on pouſſe vers les créatures les plus vives flames de l'amour profane ; qu'on faſſe au Seigneur quelques proteſtations froides, tandis qu'on forme de deſirs ardens & empreſſez pour le monde ; que nous pouſſions quelques ſoûpirs vers cet Etre ſupreme, tandis qu'on pouſſe vers les créatures des ſoûpirs les plus tendres.

Nous nous perſuadons alors que nous aimons Dieu veritablement, & que nous le cherchons ſincerement par nôtre amour : ce qui n'eſt pourtant qu'une effuſion naturelle ; ce qui n'eſt qu'un mouvement de la nature, nous le prenons pour un effet de nôtre fidelité : nous confondons l'inſpiration qui nous porte à aimer Dieu, avec l'amour veritable ; & ce que Dieu opere dans nous independamment de nous, à quoi nous ne conſentons pas, nous nous l'attribuons, comme ſi c'étoit tout ce qu'il veut que nous faſſions pour lui marquer nôtre amour. Mais illuſion, & malheur à nous, ſi nous donnons dans de ſi groſſieres erreurs. Tertulien appelle ces ſentimens naturels pour Dieu, ces mouvemens vers cet Etre ſupreme, que la grace nous inſpire, que toute l'impieté même ne peut arrêter : ce profond Affricain les appelle de *ſaillies*, d'élancemens, des évaſions d'une ame, qui ſentant ſa miſére & ſa propre corruption, voudroit bien s'en délivrer, aller à Dieu, s'unir à lui, ſi elle n'étoit arrêtée par les malheureux liens de ſes mauvaiſes habitudes, qui la retiennent ; & l'entrainant toûjours vers le monde & vers les créatures, l'empêchent d'aller à lui, & de l'aimer ſincerement.

On l'entend même cette ame ſous le poids fatal de ſes paſſions qui l'accablent, ſoûpirer pour Dieu, gémir, & ſouhaiter quelque fois d'étre à lui. On voit les plus mondains & les plus libertins au milieu de leurs paſſions, dans la plus forte jeüiſſance de leurs plaiſirs, pouſſer quelque ſoûpir vers le Ciel, pour implorer le ſecours de ce Dieu de bonté : on les voit, on les entend dans leurs maladies, & dans l'excez de leurs douleurs, reclamer ce ſouverain Medecin, mettre leur confiance en ſa miſericorde dans les afflictions & les malheurs qui leur arrivent, parler à Dieu par de ſaillies ſi vives, qu'on ne prieroit pas mieux le Seigneur, ce ſemble, par de prieres bien arrangées : Mais tout cela n'eſt pas accomplir le grand Commandement de l'amour de Dieu : ce ſont bien de bons ſentimens, que la nature & la Religion ont gra-

vé dans nos ames ; mais ordinairement ce ne ſont pas des componctions, & des actes d'un amour ſincere ; ce ne ſont pas de converſions entieres ; mais, comme dit Saint Bernard, des inquiétudes d'une ame troublée & tourmentée par ſes paſſions, *et motiones animæ*, qui voudroit bien s'échaper de leur tirannie : Ce ſont d'inutiles efforts d'une ame qui pouſſe vers Dieu les flames de ſes deſirs, qui connoiſſant par la foi qu'il eſt le Tout-Puiſſant, & les ſecours qu'il peut lui donner, voudroit l'aimer parfaitement ; mais ce ſont de vains & ſteriles deſirs, qui n'aboutiſſent à rien moins qu'à une converſion, & à un amour veritable.

Aimer Dieu comme il veut, & doit être aimé de tout nôtre cœur, c'eſt renoncer abſolument au monde, à ſes pompes, & ſes plaiſirs ; c'eſt quitter abſolument le peché, & l'occaſion de le commettre ; c'eſt s'interdire tout ce que la Loi du Seigneur défend, & pratiquer avec une ſcrupuleuſe fidelité tout ce qu'elle ordonne : Celui qui dit j'aime Dieu, & ne garde pas tous ſes Commandemens, eſt un menteur, dit Saint Jean : C'eſt renoncer à ſoi-même, faire une guerre continuelle à ſes paſſions ; c'eſt humilier ſon eſprit, crucifier ſa chair avec ſes vices & ſes concupiſcences, comme dit Saint Paul, c'eſt reſiſter aux illuſions du monde, qui eſt l'ennemi de Jeſus-Chriſt, au torrent de la coutume & des fauſſes maximes du ſiécle corrompu, à l'attrait du mauvais exemple : en un mot, c'eſt vouloir plaire en tout & par tout à Dieu, ne vouloir lui deplaire en rien. En l'aimant ainſi d'un amour de preference, d'un amour ſouverain & de plenitude, vous l'aimerez de tout vôtre cœur, de tout vôtre eſprit, de toute vôtre ame ; ainſi qu'il nous l'ordonne.

N'oublions pas ici cette importante maxime du grand Saint Gregoire, que les bonnes œuvres ſont les preuves ſolides de l'amour veritable que nous avons pour Dieu, & les marques viſibles de la bonne volonté que nous avons de lui plaire & de le glorifier : *Probatio dilectionis, exhibitio eſt operis.* L'amour ne peut être oiſif, c'eſt un feu qui eſt toûjours dans le mouvement & dans l'action. Les mains ſont la langue du cœur, & les œuvres en ſont les paroles qui parlent & prouvent tout enſemble : c'eſt pour cela que Saint Gregoire de Naziance dit, que l'homme ſeul a des mains pour parler : *ſolus habet homo manus ad loquendum* : les paroles de la bouche expriment les penſées de l'eſprit : mais les œuvres manifeſtent

feſtent les affections du cœur : n'ayant qu'une langue, nous avons deux mains ; parce qu'il nous eſt plus important de donner de preuves d'un bon cœur, que d'un bel eſprit. Voulez-vous donc prouver vôtre amour pour Dieu, ainſi qu'il vous l'ordonne, voulez vous faire connoitre que vous l'aimez de tout vôtre cœur ; faites beaucoup de bonnes œuvres ; c'eſt le vrai moyen de le rendre viſible, & d'effacer tous les ſoupçons qu'on pourroit former de ſa ſincerité, & de le rendre tres agreable à Dieu. Si l'amour eſt veritable, il fait de grandes choſes, dit Saint Auguſtin : *Si verus eſt amor, magna facit* : Celui qui en eſt penetré, fait tout pour Dieu, avec une merveilleuſe facilité ; parce que c'eſt le propre de cet amour divin d'adoucir les choſes les plus amères, d'applanir les routes les plus difficiles, de rendre doux, aiſé, agreable tout ce qu'il y a de plus penible dans la Religion : Celui qui aime Dieu veritablement, trouve tout doux & facile : dés-qu'une ame a de la repugnance dans le ſervice de Dieu ; elle doit ſe reprocher qu'elle ne l'aime point.

Pour nous mettre dans l'état que Dieu demande de nous, & dans la ſainte diſpoſition de tenir le doux langage de l'Epouſe : Je ſuis toute à mon Bien-Aimé : *Ego dilecto meo* : & pour reſſentir les douceurs de l'amour Divin, même dans les plus penibles exercices de la Religion ; étouffons dans nos cœurs l'amour injuſte de nous-même, pour y faire regner l'amour que nous ne devons qu'à Dieu ſeul : vuidons ce cœur de l'amour profane & criminel de la créature, pour ne le remplir que de l'amour divin : *Effunde, ut implearis*, nous dit Saint Auguſtin : Renonçons à ces amitiez volages & paſſageres, pour appliquer uniquement nôtre cœur à l'amour ſolide & éternel : En un mot, faiſons dés ce moment la genereuſe & conſtante reſolution avec l'Epouſe de n'aimer, & ne chercher que le Seigneur, pour nous unir inſéparablement à lui, & nous attacher inviolablement à ſon ſervice. Reveillons-nous de nôtre lethargie ? Sortons du lit de nôtre mortelle tiedeur ? Il y a peut-être long-tems que nous nous endormons ſur nos plus eſſentiels devoirs, ou que nous ne les rempliſſons qu'avec tiedeur. Levons-nous donc comme cette fidéle Amante ? Marchons comme elle avec les mêmes ardeurs, pour trouver celui que nôtre cœur deſire naturellement ; & diſons ſincerement comme elle : *Surgam, & quæram quem diligit anima mea.*

C'eſt alors, qu'enyvrez des joyes, des douceurs, des plaiſirs ineffables de l'amour divin, nous dirons plus du cœur, que de bouche avec le Roi Prophete : *Diligam te Domine fortitudo mea* : Je vous aimerai, mon Dieu, vous qui êtes ma force, tout mon appui, mon liberateur : Malheur à moi, ſi je ne vous aime pas, & ſi je livre mon cœur à d'autres objets : Tout ce que j'aime hors de vous, m'affoiblit, me corrompt, m'afflige, trouble mon repos, ma liberté, & ne peut être que funeſte à mon ſalut : Il n'y a que vôtre amour qui puiſſe me fortifier, me ſoutenir, me conſoler, me procurer la paix, la ſainteté, & un bonheur ſolide & durable. Je vous aimerai donc, Seigneur, de tout mon cœur, comme vous me le commandez, vous qui êtes ma force, & que par-là vous meritez d'être l'unique terme de mon amour, comme vous en êtes la ſource & le principe : Quelque indiſpenſable que ſoit l'obligation de vous aimer, quelque avantage qu'il m'en revienne, je ne vous aimerois pas, ſi vous ne me rendiez aſſez fort pour reſiſter à tout ce qui peut m'en détourner : Je ne ſuis fort qu'autant que je vous aime ; mais je ne vous aime, & je ne vous aimerai conſtamment, qu'autant que vous me donnerez la force dont j'ai beſoin, & que je vous demande pour vous aimer toûjours.

CHAPITRE XIII.

DE LA CONNOISSANCE DE NOUS-MEME, ET de nos miſeres, qui doit nous porter à chercher en Dieu les ſecours qui nous ſont neceſſaires.

C'EST une ſalutaire inſtruction que le divin Epoux donne même aux plus belles, & plus parfaites d'entre les ames, qui ſont agréables à ſes yeux par les graces dont il les a prévenuës, & dont il les remplit & les embellit comme l'Epouſe des Cantiques, qui en eſt la figure, de ſe connoitre ce qu'elles ſont par elles-mêmes, & de leur propre fonds : Si vous ne vous connoiſſez pas, dit cet Epoux à ſon Epouſe, quoique vous ſoyiez la plus belle de toutes les femmes, retirez-vous de ma preſence, pour aller ſuivre les traces des bêtes. *Si ignoras te*,

si pulcherrima mulierum, egredere, & abi. Paroles remarquables, qui enſeignent à l'Epouſe à ſe connoitre, & à s'humilier. Rien de plus important que cette connoiſſance; ſans laquelle, dit Saint Bernard, perſonne ne peut être ſauvé; & qui nous conduit à celle de Dieu; ne pouvant nous connoitre nous-mêmes, nôtre néant, nôtre miſére, nôtre foibleſſe, & nôtre dépendance de Dieu, & de ſon ſecours dans toutes nos neceſſitez, qui ſon infinies, & nos foibleſſes qui ſont ſans nombre, dit le même Pere: *Infinitæ ſunt animæ neceſſitates, & anxietatum non eſt numerus*; ſans connoitre l'Etre ſouverain, la plenitude, & la puiſſance de Dieu, & l'extreme beſoin que nous avons de le chercher toûjours, de recourir à lui dans tous nos beſoins: Et ce qui doit animer nôtre confiance, c'eſt que le Verbe Divin, ajoûte ce Pere, eſt encore plus riche & plus abondant, que nous ne ſommes pauvres & miſérables; ſa ſageſſe ſurmonte nôtre malice; & ſes biens infinis ſurpaſſent nos maux. Que je me connoiſſe, Seigneur! s'écrioit Saint Auguſtin, pour vous connoitre: *Noverim te, noverim me*: Je ſuis ſûr de connoitre Dieu, quand je me connoitrai moi-même; de monter juſqu'à lui, lorſque par une parfaite humilité je deſcendrai ſouvent dans l'abîme de mon néant; je ſuis ſûr d'en être aimé, & de lui plaire, quand je me déplairai à moi-même; d'avoir ſon eſtime, quand je ſçaurai me mépriſer; de participer à ſes faveurs, quand je m'en croirai le plus indigne: Connoiſſance de moi-même, mépris, humiliation, vous ferez dorſanavant l'occupation, & les delices de mon cœur, puiſque vous pouvez me faire aimer, & chercher mon Dieu, m'attirer ſon eſtime, ſon amour, & ſon ſecours, & c'eſt tout ce que je ſouhaite. *Cant. 2.*

In Cant. Serm. 75.

Rien de plus miſerable que l'homme, dit Saint Auguſtin, qui ne s'appliquant pas à la connoiſſance de lui-même, n'a nulle compaſſion de ſa miſére: *Quid miſerius miſero, non miſerante ſe ipſo.* Au-contraire rien qui ſoit plus utile à l'homme que la conſideration de ſes miſéres & de ſes infirmitez, qui le portent à chercher le Seigneur pour s'en delivrer & le ſoutenir, & qui lui donne un plus libre accez auprès de lui, parce qu'elle produit l'humilité, qui nous attire les favorables regards de Dieu, qui ne connoit que de bien loin les orgueilleux: *alta à longè cognoſcit.* L'humilité, que la connoiſſance de nous-même nous. *l. Conf. c. 13.*

inſpire, produit la grace, & la grace eſt toûjours accompagnée de force. *Magnus acceſſus ad Deum, conſideratio propria infirmitatis*; dit Caſſiodore *in Pſalm. 6.*

Pour donc meriter ces ſecours, & ces graces du Seigneur, à qui nous devons avoir tout nôtre recours, nous devons ſouvent nous dire à nous-même, ce que les envoyez des Juifs dirent à Saint Jean pour le flater, & pour le porter à ſe dire le Chriſt : mais il reſiſte par une invincible humilité à cette perilleuſe tentation, en leur diſant qu'il ne l'étoit point : pour éviter ce piége du Demon, il ſe rabaiſſe infiniment quand on le loüe ; il rabaiſſe tout ce qu'il fait pour remplir ſon miniſtére ; il dit même qu'il n'eſt point Prophete, quoiqu'il fut un grand Prophete, ainſi que Jeſus-Chriſt l'aſſure : c'étoit ce ſemble une diſſimulation de le nier : mais les ames humbles ont le ſecret de s'aveugler ſur tout ce qui leur fait honneur, & de n'appercevoir en elles que ce qui eſt capable de les humilier, & les confondre. Ce Saint Précurſeur vouloit marquer par ſes humbles réponſes que bien qu'il eut le don de Prophetie, la vertu & l'eſprit d'Elie, qu'il fut Prophete, & plus que Prophete, ce qu'il pouvoit cacher ſans bleſſer la verité ; que celui qui eſt bien rempli de la grandeur de ſon divin maître, ne penſe qu'à s'humilier devant lui ; toute ſon attention eſt de ſe mépriſer, & ſe faire oublier, pour relever la gloire de Jeſus-Chriſt & le faire connoitre : il vouloit marquer qu'encore qu'il eut le don de Prophetie, il ne l'avoit neanmoins que par une continüelle dépendance de Dieu, & ſelon les mouvemens, & les lumieres qu'il recevoit de ſon Eſprit Saint. C'eſt ainſi qu'à l'imitation de Saint Jean qui s'abaiſſe ſi profondement, Saint Paul s'appelle le dernier des Chretiens, & le premier des pecheurs ; tout grand Apôtre & tout Saint qu'il étoit, l'humilité lui faiſoit voir que s'il ſe fut élevé de tant de graces qu'il avoit reçûës, il fut devenu en un moment le dernier de tous : car plus l'on tombe de haut, plus la chute eſt grande & mortelle, comme celle du premier Ange, qui étoit ſi Saint, & qui eſt devenu, en tombant par ſon orgueil du comble de la gloire, la plus deteſtable, & la plus malheureuſe de toutes les créatures. C'eſt pourquoi les Saints ſont humbles à proportion qu'ils ſont grands ; ils reconnoiſſent qu'ils poſſedent les graces, comme s'ils n'en joüiſſoient point ;

parce que pour en uſer ſelon Dieu, ils ont beſoin qu'il les éclaire, & qui les applique à chaque action par une nouvelle grace. Quel plus grand motif d'humilité !

Entrons dans de ſi pieux & humbles ſentimens ; demandons-nous ſouvent à nous-même par une curioſité loüable, qui nous ſommes. Dieu nous le demandera un jour, & peut-être bientôt : *Tu quis es* ? Qui êtes-vous ? nous dira-t-il ; Chrêtien, Religieux, Prêtre ? Où en eſt la vie ? Où en ſont les œuvres ? Prevenons cette terrible demande ; demandons-nous à nous-même par une exacte revûë, qui nous ſommes : gardons-nous bien que l'amour propre nous réponde, c'eſt un flateur, un ſéducteur qu'il ne faut ni écouter, ni laiſſer parler ; ne conſultons que nôtre raiſon & nôtre foi : n'en croyons pas plus les autres ; nous les trompons, & ils nous trompent à leur tour : Que nôtre cœur nous réponde ſincerement, comme il ſera forcé de répondre à Dieu ; & il nous féra entendre avec un Prophete, ſi nous ſommes attentifs à l'écouter, que les motifs les plus honteux de nôtre humiliation ſont au milieu de nous : *Humiliatio tua in medio tui.* Il nous dira que nous ſommes hommes ; & que cette qualité doit étre le frein de nôtre orgueil, & nous ſervir d'un memorial continuel de ce que nous ſommes, puiſque ce nom dérive de la terre dans ſa ſignification latine, & nous doit faire ſentir tout ce que nous ſommes dans nôtre extraction, c'eſt-à-dire de la terre. Quoi de plus bas, & de plus humiliant pour nous ? *Conſidera ô homo, unde nomen ſumpſeris, ab humo.* *Mich. c. 6.* *Caſſiod. in Pſ. 139.*

Vous êtes ſorti du néant, vous avez été formé du limon de la terre ; quoi de plus abjet ? Lorſque nos pieds en foulant la terre par neceſſité, dit Saint Chriſoſtome, ſont ſoüillez & gâtez de cette boüe, nous prenons ſoin de les nettoyer, nous rougirions de paroitre en cet état aux yeux des perſonnes que nous eſtimons, & à qui nous devons du reſpect : Cependant nous oublions que cette même ordure dont nous avons horreur, eſt la matiére dont nôtre corps a été formé : que ſi elle eſt nôtre principe, elle féra encore nôtre dernier terme, puiſque ce corps réprendra ſa forme terreſtre, qu'il retournera en poudre & en ordure, après ſa diſſolution. Voila le principe de l'homme orgueilleux, qui s'en fait tant accroire, & qui s'imagine d'étre quelque choſe devant les hommes, & même devant Dieu : Ce-

pendant tout ce qui l'environne, & tout ce qui le compoſe lui perſuade qu'il n'eſt rien : cette chair infirme qui ne tend qu'à la corruption ; cet eſprit aveugle, qui n'a pour appanage que l'ignorance ; ce cœur fragile, qui a tant de pente au peché ; cette volonté ſi foible pour le bien, & ſi portée pour ſe revolter contre Dieu.

Apprenez donc de vôtre propre cœur, vous dit St. Auguſtin, que vous êtes homme, & comprenez par là que vous n'êtes qu'un aſſemblage de toutes ſortes de miſeres : en pouvez-vous douter, remontez juſqu'à vôtre origine, faites attention à ce que vous êtes à preſent, & penſez ce que vous ſerez un jour, penſez au neant d'où vous avez été tiré, à l'ordure, à la bouë dont vous êtes pétri, au peché que vous avez apporté en entrant dans le monde, qui vous entraine à la corruption, aux miſeres dans leſquelles vous êtes né, & dans leſquelles vous vivés, aux diſgraces continuelles qui accompagnent vôtre miſerable vie ? Que d'erreurs, & d'ignorance dans vôtre eſprit ; que de foibleſſe, que de pente à la volupté dans vôtre cœur ; que d'aſſujetiſſimens, que de corruption, que d'ordures dans vôtre chair. Penſez-y bien, dit ce Pere, & vous conviendrez qu'il n'y a point de fumier plus vil, & plus abjet. Cependant vous l'aimez cette chair, vous idolatrez ce corps, vous en tirez vanité. Ajoûtez à cette reflection l'affreuſe neceſſité de mourir, & d'être reduit en pouſſiere ; penſez à la triſte condition de vôtre cadavre, aprés la ſeparation de l'ame, la pourriture, la difformité, la puanteur, la diſſolution par les vers. Quelle honte ! Quelle humiliation ! *Scito ergo, quomodò homo es, cujus conceptio culpa, naſci miſeria, vivere pœna, mori neceſſe.*

Quel preſſant motif d'humilité ; quels ſujets de confuſion ; quel plus puiſſant motif de retourner vers Dieu, quand nous ſommes tentez d'orgüeil, & lorſque nous nous ſentons prévenus d'une vaine eſtime de nous-mêmes : ſur tout ſi nous penſons que le premier ſoûpir qui eſt ſorti de nôtre foible poitrine, eſt le ſoûpir d'une ame rebelle à ſon Createur : rebellion qui ſeroit éternellement punie, ſans la miſericorde prévenante du Sauveur, qui nous a delivrez de cette diſgrace, qui nous a merité par l'effuſion de ſon Sang la grace Baptiſmale qui en eſt le prix infini. Cependant quand l'homme eſt ſi malheureux de ſoüiller cette premiere innocence par un peché mortel, il retombe par ſa

malice dans ce premier néant, dont il étoit ſorti par la divine miſericorde, & il s'expoſe au danger d'y demurer éternellement? Quel horrible aveuglement! Et quel pitoyable oubli de ſoi-meme.

L'homme pécheur perd donc tout ce qu'il a, & tout ce qu'il eſt comme Chrêtien, quand il commet une offenſe mortelle, parce qu'il quitte Dieu, qui eſt le principe de l'être, pour ſe tourner vers la créature qui n'eſt rien : cependant il n'y penſe pas. Le Prophete pénitent avoüe que cette diſgrace lui étoit arrivée, aprés ſon peché, & que ſon malheur étoit d'autant plus déplorable, qu'il y étoit tombé ſans le ſentir, & ſans faire reflection : *Ad nihilum redactus ſum, & neſcivi.* Oüi pécheur, vous n'êtes plus rien, quand vous offenſez vôtre Dieu; pouvez-vous être quelque choſe en commettant un peché, qui eſt une horrible privation de ce qu'il y a de plus réel & de plus precieux, je veus dire, de la grace & de la gloire : c'eſt un néant rebelle; & tout neant qu'il eſt, il vous attire une damnation éternelle: *Peccatum nihil eſt, & ideo nihil fiunt homines cum peccant*, dit Saint Auguſtin. *Pſ. 72.v.11*

Le Juſte même peut-il ſe flater d'être quelque choſe de lui-même : quelque vertu qu'il ait acquiſe, quelque bien qu'il ait fait pour Dieu, il doit toûjours avoüer qu'il n'eſt rien; ſans cet humble ſentiment, que la connoiſſance de ſoi-même lui inſpire, il ceſſeroit d'être du nombre des Juſtes. Helas! ne retomberoit-il pas à chaque moment, ſi la grace & la miſericorde du Seigneur ne le ſoutenoit? & cette conſervation qu'il doit à ſa ſeule protection & à ſon ſecours, n'eſt-elle pas une nouvelle création dans l'être naturel, & dans l'être moral.

C'eſt dans cette conſideration que l'Apôtre Saint Paul, aprés avoir parlé par neceſſité de ſes grands travaux & de ſes revelations, pour authoriſer ſon Apoſtolat, & la divine parole, dont il étoit l'organe & le miniſtre; il conclut par ſes humiliantes paroles : Cependant de moi-même je ne ſuis rien. *Tametſi nihil ſum.* *2.Cor.c.12.* Lorſque du profond neant de l'humilité on remonte à l'être ſouverain, qui eſt Dieu, de qui on tient tout; & qu'on rapporte ſes talens, ſes qualitez, ſes graces à celui qui les a données, on connoit alors qu'on n'eſt rien; parce qu'on eſt perſuadé qu'on n'a rien, & qu'on ne peut rien de ſoi-même, qu'on doit tout à Dieu.

Telle doit être la penſée & l'humble ſentiment d'un vrai Chrêtien, s'il veut ſe rendre juſtice, & n'être point ingrat envers Dieu des graces qu'il en a reçûës : il doit être inceſſamment en garde contre ces dangereux retours que l'orgueil & l'amour propre le portent à faire ſur ſoi-même, perſuadé qu'il doit être, que tout ce que nous ſommes, tout ce que nous faiſons vient uniquement de Dieu, que nous ne ſommes rien, ſi nous crovons être quelque choſe ; ſans rapporter ce que nous avons fait de bien, à celuy ſeul qui en eſt l'autheur : loin d'acquerir par ces orgueilleux ſentimens quelques nouvelles graces, nous perdons au contraire toutes celles que nous en avions reçû, & nous retombons dans le neant : *amittimus quod habemus, & quod ſumus.*

Quelle inſenſibilité donc ! & quel aveuglement de l'homme pécheur de ſe croire quelque choſe, pendant qu'il fait une infinité de démarches criminelles pour s'éloigner de cet Etre Souverain, ſans lequel il ne peut rien, & il n'eſt rien, il n'eſt que foibleſſe, que miſére, qu'un vuide affreux de tous les dons & de toutes les graces du Seigneur ; & qui dans ce pitoyable état il ne ſent point ſon extreme indigence ; & ſuppoſé qu'il en ait quelque ſentiment, il tache de ſe le cacher à ſoi-même & de l'ignorer, il ne veut pas demander à Dieu le ſecours, qui ſeul peut le fortifier & le remplir. Il ſe répand continuellement au dehors, il ſe fait un art de s'éloigner de lui-même, pour ne pas s'étudier & s'obſerver : la connoiſſance de lui-même l'humilieroit, il trouveroit en entrant dans lui-même un amas de miſéres & de foibleſſes : cette vûë n'accommode pas nôtre vanité, il faut l'éloigner ; nous aimons mieux être aveugles & orgueilleux, que d'être éclairez, & de nous humilier : Nôtre amour propre eſt cauſe de cette ignorance où nous voulons vivre ; nous aimons nos miſéres & nos foibleſſes ; nos inclinations les plus déreglées nous plaiſent ; cet amour en détourne la vûë, & nous empêche de nous en défaire. Cependant ſi on entroit dans ſoi-même, ſi on examinoit avec ſoin tous les mouvemens dereglez de ſon cœur, on en concevroit la difformité, on en craindroit les ſuites, on tacheroit d'y remedier : il faut du courage pour l'entreprendre ; il faut ſe faire une grande & continuelle violence pour l'executer ; l'orgueil, l'amour propre, & la pareſſe s'y oppoſent : un homme lache & vain ne peut ſe reſoudre à les vaincre.

L'homme

L'homme pécheur peut trouver un remede prompt, & un ſecours aſſuré contre tant de maux qui l'environnent, & tant de miſéres qui l'accablent : s'il cherchoit Dieu, & s'il vouloit ſe raprocher de lui, à l'exemple de l'Epouſe, n'y ayant que ce Dieu de bonté & tout puiſſant qui puiſſe le ſecourir, & le ſoutenir contre ſa foibleſſe & ſa lacheté, lui en inſpirer de l'horreur, & le delivrer de toutes ſes miſéres ; aſſurement il deviendroit meilleur : mais il le fuit toûjours ; ainſi il continuë dans ſa malice, & il reſte dans ſa miſére. Cependant ſa propre experience auroit dû lui apprendre, que plus il s'éloigne de cet Etre ſupreme, de cette Souveraine bonté, plus ſon inclination pour le mal ſe fortifie, & plus il eſt miſérable ; parce qu'il ſe prive des favorables influences de ſon puiſſant ſecours ; comme on ne ſe peut éloigner de la lumiére, ſans étre dans les tenebres ; on ne peut ſe ſouſtraire de Dieu, qui eſt la bonté même, ſans ſe livrer au peché, qui eſt le plus grand de tous les maux. Le pécheur ne l'ignore pas ; mais le torrent de la volupté qui l'entraîne, l'empêche d'y faire attention. Eloigné de Dieu, il s'aproche toûjours plus de la créature ; il quitte un Dieu infiniment bon, qui ſeul peut le rendre meilleur ; il s'unit étroitement à la créature qui eſt mauvaiſe ; ainſi il perſevere dans le mal, qui n'eſt autre choſe, dans le ſentiment de Saint Auguſtin, qu'une averſion poſitive, & un éloignement volontaire du ſouverain bien, & une converſion vers le bien apparant & périſſable, qui eſt le veritable mal. De combien de maux l'homme n'eſt-il pas capable, quand une fois il a perdu de vûë le ſouverain bien qui eſt Dieu, & qu'il a laché la bride à ſes paſſions ? C'eſt Auguſtin pénitent qui parle ici, contre Auguſtin pécheur : Il n'y avoit point de mal que je ne commis, & je n'avois point d'autre cauſe de ma malice, que ma malice même. Si nous avions autant d'humilité & de bonne foi que ce Saint pénitent, nous reconnoitrions, & nous confeſſerions que nous nous ſommes trouvé ſouvent dans cette déplorable ſituation de cœur, & peut-étre nous y ſommes encore inſenſibles.

Ne pas connoitre ſa propre miſére, ſe la cacher à ſoi-même, quand il ne faut qu'ouvrir les yeux pour la voir, c'eſt encore une miſére plus grande, & un déplorable aveuglement : mais connoitre ſa miſére, qui malgré nous ſe fait ſentir, y demeu-

rer ſans faire aucun pas pour en ſortir ; ne pas chercher Dieu, pour lui demander ſon ſecours ; negliger tous les remedes que ſa divine miſéricorde nous preſente pour la guérir : c'eſt une criante injuſtice contre ſoi-même, qui nous rend indignes de la compaſſion de ce Dieu de bonté, qui l'éloigne de nous. Qui y a-t-il de plus miſérable, de plus indigne du ſecours du Ciel, dit Saint Auguſtin, qu'un miſerable qui neglige tous les ſecours qu'on lui offre pour ſe delivrer de ſes miſeres ? *Quid tam indignum miſericordia, quam non miſerans ſui ipſius.*

Je ſens, ô mon Dieu ! mon extreme miſére, & toute ma foibleſſe : je ſuis confus de n'y avoir pas fait juſqu'à preſent toute l'attention que je devois, ou de l'avoir oubliée volontairement, ou de n'avoir pas toûjours agi conformement à mes ſentimens & à ma triſte experience. Si je regarde mes pieds, j'y foule la bouë dont mon corps a été formé : Si j'éleve mes yeux, je vois le Ciel dont mes pechez m'ont rendu indigne : Si je porte ma vûë juſqu'au centre de la terre, j'y vois un enfer que j'ai merité : Si j'entre dans le fonds de ma conſcience, j'y découvre un abîme de déreglemens, qui me font horreur : Si je conſidere mon corps, il n'eſt qu'un cloaque d'ordure, & de corruption : Mon ame, elle eſt tiranniſée d'une infinité de paſſions & dont je me ſuis rendu l'eſclave : mon cœur a une grande inclination au deſordre, & il ne s'eſt que trop attaché à la créature & à la boüe.

J'avoüe, ô mon Dieu ! que je ne ſuis rempli que de pechez & de malice. Quand vous me faites du bien, vous tirez de vôtre fonds toutes les graces que vous m'accordez ; puiſque la bonté vous eſt propre, & qu'elle eſt vôtre nature même ; & quand je commets le mal, il coule de ſource de mon eſprit & de mon cœur, parce que j'ai été conçû dans l'iniquité, & que la malice eſt mon triſte appanage : Si j'ai quelque bonté, elle ne vient que de vous ſeul, c'eſt un preſent de vôtre liberalité ; & les maux qui ſe trouvent en moy, ſont mes propres ouvrages : *Bona mea, dona tua ſunt, mala mea, delicta mea ſunt*, diſoit Saint Auguſtin. Helas ! de quel monſtreux aveuglement ne ſuis-je pas coupable, ô mon Dieu ! puiſque malgré ces humiliantes veritez qui ſe font ſentir de tems en tems à mon cœur, pour abbaiſſer ſon orgueil, il n'a pas laiſſé que de donner dans

le piege de la vaine gloire : pétri de cet orgueil & de cette vaine gloire, auſſi bien que d'ordure & d'infamie, je me ſuis attribué injuſtement la gloire, qui n'eſt dûë qu'à vous ſeul, je vous en ai fait un larcin ; je l'avoüe à ma confuſion : mais je ſuis prêt de vous la rendre, & de vous en faire une reſtitution ſolemnelle à la face du Ciel & de la Terre ; de ne chercher que vous en tout & par tout, & de ne travailler à l'avenir que pour vôtre ſeule gloire.

Vous êtes bon à un pécheur qui quitte ſes deſordres, pour retourner à vous ; vous lui ouvrez vôtre cœur, & vous ne le rebutez point : vous êtes bon à une ame qui vous cherche ſincerement, qui vous aime & qui ſoûpire aprés vous ; vous la prévenez, vous allez au devant d'elle, vous l'embraſſez ; tout Dieu de Majeſté que vous êtes, vous vous abbaiſſez juſqu'à vouloir être ſon Epoux : *Bonus es Domine anima quærenti te, occurris, amplectteris, ſponſum exibes, qui Dominus es*, ce ſont les tendres paroles qui luy adreſſe Saint Bernard. Je ſors donc de ma langeur, j'abandonne toutes les créatures, pour ne chercher que vous ſeul avec l'Epouſe, je n'aurai point de repos que je ne vous aye heureuſement trouvé, & je dirai ſans ceſſe avec elle : *Quæram quem diligit anima mea.*

Je le confeſſe, ô mon Dieu ! avec le Prophete, que je me ſuis réduit au néant par mes pechez : tous mes ennemis conjurez enſemble, ne m'auroient pas fait tant de mal, que je m'en ſuis fait à moi-même, en m'éloignant de vous : ma chair & mon cœur ſont tombez en défaillance, parce que vous n'étiez pas avec moi : *Defecit caro mea & cor meum.* Je me tiendrai ſur mes gardes pour ne plus me ſeparer de vous : *& ero ſemper tecum.* Vous ſerez le Dieu de mon cœur, toute mon eſperance, toute ma force, ma portion, & mon heritage. J'attends, ô mon Dieu, vos favorables regards ſur ma miſere, rempliſſez les vuides de mon ame & de mon cœur par vôtre grace & par vôtre amour. Je crie avec le Prophete : Seigneur, je ſuis pauvre & dans l'indigence, ſecourez-moi : *Ego vero egenus & pauper ſum, Deus adjuva me.* Source abondante de tous les biens, enrichiſſez mon extreme pauvreté, je la ſens, je l'avoüe, & j'en ai de l'horreur, parce que je ne ſuis devenu ſi pauvre & ſi miſerable, que par ma faute, & en m'éloignant de vous,

Pſ. 72.

Pſ. 69.

qui vouliez me faire part de vos tréſors infinis.

Quand on vous cherche ſincerement, & que l'on aime veritablement le ſalut que vous donnez, on n'a garde de prendre quelque complaiſance ou en ſoi-même, ou dans la vaine eſtime & les applaudiſſemens des hommes : on met toute ſa joye à vous plaire, & à dépendre de vous, & toute ſa gloire à procurer la vôtre : On vous rapporte comme à ſon principe & à ſa fin tout ce qu'on voit de bien dans les autres, & tout ce que l'on en ſent dans ſoi-même : On ne donne jamais à perſonne, ni on ne retient jamais pour ſoi-même la gloire qui en peut revenir ; on reconnoit qu'elle vous appartient toute entiere ; & l'on dit toûjours que le Seigneur ſoit glorifié. Que ce ſoit là, Seigneur, ma deviſe, ma regle, & mon unique maxime : Que mon principal ſoin & toute mon occupation ſoit de vous chercher, de vous glorifier, & de m'humilier en toutes choſes. Je ſuis un de ces pauvres orgueilleux que vous deteſtez, ſi je me fais honneur d'un bien que je n'ai pas ; mais plus il y en a en moi de veritable, plus je ſuis ingrat, ſi je m'en glorifie, & ſi je ne vous en rapporte pas toute la gloire : Il n'y a de ſalut pour moi qu'à me tenir dans mon néant : Donnez-moi un vif ſentiment de ma pauvreté & de ma foibleſſe ; je m'attirerai par là vôtre grace & vôtre ſecours : Vous ne rempliſſez de vos biens que ceux qui ſe vuident d'eux-mêmes ; vous ne ſecourez que ceux qui ne s'appuyent que ſur vous.

Que toute la ſoif de mon ame ſoit pour le Dieu fort & vivant ; & que je puiſſe dire avec un Saint Roi : *Sitivit anima mea ad Deum fortem vivum* : Seigneur, qui êtes la force même, donnez-moi cette ſoif, gueriſſez mes infirmitez, ſoutenez ma foibleſſe ; vous êtes & vous ſerez ſeul mon Dieu & ma force : *Quia tu es fortitudo mea* : Vous êtes mon Dieu, toute ma force pour le bien : je ne puis rien de moi-même : avec vous il n'eſt point de tentation que je ne ſurmonte, point de périls que je n'évite, point d'affliction qui m'abbate, point de plaiſir qui me corrompe, point de vertus que je ne pratique.

CHAPITRE XIV.

DE L'IMAGE ET DE LA RESSEMBLANCE de Dieu empreinte dans nôtre Ame, preſſant motif pour chercher Dieu, & de s'unir à lui.

LEs differens états où l'homme ſe trouve, laiſſent dans nos eſprits de differentes idées de ſa miſére, ou de ſon bonheur; de ſon humiliation, ou de ſa gloire. L'homme conſideré en lui-même, & ce qu'il eſt de lui-même, il n'eſt rien: Avant qu'il vienne au monde, il eſt dans le néant d'où Dieu le tire par ſa puiſſance: quand il y paroit, il n'eſt que miſére, & que foibleſſe; & lorſqu'il en ſortira, il ne ſera qu'un peu de cendre & de pouſſiere: *Nihil eſt homo.* Quoi de plus humiliant? Nous n'en diſons pas d'avantage, après tout ce que nous en avons dit dans le Chapitre précedent. Mais l'homme entre les mains, & dans le cœur de Dieu, eſt quelque choſe de grand: *Magnum aliquid eſt homo.* Avant qu'il vienne au monde, il vit dans Dieu; & s'il a le bonheur d'être du nombre des Predeſtinez, il eſt dans ſa création ſéparé de la maſſe des réprouvez, pour joüir de la félicité éternelle, à laquelle Dieu l'a deſtiné. Lorſqu'il paroit ſur la terre, il repreſente la Nature Divine, & la Trinité des Perſonnes, ayant été fait à ſon image & à ſa reſſemblance.

Remontons à nôtre origine, & nous remarquerons dès le commencement du monde un Dieu comme tout occupé de la créature qu'il va former, & entiérement appliqué à la production de ce chef-d'œuvre: un Dieu qui s'étant joüé dans le reſte de ſes ouvrages qu'il a tiré du néant par ſa ſeule parole; ſemble ne vouloir faire, qu'après une mûre déliberation l'homme, qui doit être l'abregé de toutes les autres: un Dieu qui juſqu'alors, n'ayant, pour ainſi dire, fait que des ouvrages communs par la production des êtres purement corporels; veut déliberer pour faire l'homme à ſon image & à ſa reſſemblance: *Faciamus hominem ad imaginem, & ſimilitudinem noſtram.* Les trois Perſonnes Divines ont comme conferé enſemble, & diſant entre elles,

faiſons l'homme ; elles nous ont fait connoître, dit Saint Auguſtin, par ces miſtérieuſes paroles une Trinité de Perſonnes dans l'Unité d'une Nature indiviſible.

Voila ce que la lumiére de la Foi nous découvre dans la création de l'homme : Mais entrons plus avant, & nous trouverons que c'eſt à l'image de ces trois adorables Perſonnes qu'il a été produit. Il y a de créatures qui ne ſont que les ombres de Dieu ; c'eſt dans ce rang qu'il faut mettre toutes les créatures inanimées : Il y en a qui ſont les veſtiges de Dieu ; ce ſont celles qui ont le ſentiment & la vie : Mais il y en a qui ſont par la bonté de Dieu ſes images ; ce ſont les créatures doüées d'intelligence & de raiſon, je veus dire les Anges & les hommes. Ce n'eſt pas ſeulement, dit Hugues de Saint Victor, en ce que l'homme a été créé & formé d'une maniére ſinguliere par le conſeil de la Sainte Trinité ; mais parce que Dieu l'a créé lui ſeul à ſon image & à ſa reſſemblance ; ce qui releve ſon excellence & ſa nobleſſe par deſſus tous les êtres materiels, qui ne ſont que de petits ruiſſeaux de cette ſource éternelle, de legers crayons de cette divine Eſſence, de voix qui annoncent foiblement les grandeurs & la gloire du Créateur, de petits miroirs qui ne repreſentent ſes divines perfections que ſous de tenebres, & des énigmes : Mais l'homme ayant été créé à l'image & à la reſſemblance de Dieu, eſt une expreſſion, une copie plus fidéle, & la plus parfaite de ſes grandeurs par la liberalité de ce ſouverain Créateur.

Expliquons un peu en détail en quoi conſiſte principalement cette reſſemblance ; afin que nôtre ame connoiſſant ſon origine & ſon excellence, elle ait honte d'en dégenerer par le déreglement de ſa conduite, & qu'elle aye tout ſon recours à Dieu, afin qu'avec ſon ſecours, elle s'applique à reformer ce que ce Dieu de bonté lui fera connoitre de corrompu dans ſa nature par le peché. Voici donc en quoi Hugues de Saint Victor nous fait principalement remarquer cette reſſemblance de l'ame avec Dieu.

Dieu Un, eſt toûjours par tout, il vivifie, il meut, il gouverne tout : Nôtre ame eſt une & ſeule par tout dans nôtre corps, elle ſeule le vivifie, le meut, & le gouverne. Dieu eſt au dedans & au dehors, au deſſus & au deſſous du monde ; au deſſus pour le con-

duire, au deſſous pour le porter & le ſoutenir, au dedans pour le remplir, au dehors pour l'environner de toutes parts. Or nôtre ame formée à l'image de Dieu, fait à proportion les mêmes choſes dans nôtre corps : comme Dieu n'eſt ni plus ni moins grand par la multiplication, ou par la deſtruction de quelques creatures ; nôtre ame n'eſt ni plus ni moins grande, ſoit que les parties de nôtre corps croiſſent, ſoit qu'elles s'affoibliſſent, ou que l'on ſoit contraint d'en retrancher ; elle eſt indiviſible & l'image de l'unité d'un Dieu qu'elle repreſente. Dieu eſt une nature ſimple dans ſon Eſſence ſpirituelle, intelligente, inviſible, & éternelle : Nôtre ame eſt degagée de la matiére dans la nature créée, intelligente dans ſon choix, inviſible, immortelle dans ſa durée. O ! qui paroit bien par ces admirables rapports que l'homme a été fait à l'image de Dieu, qu'il a voulu graver dans ſon ame : & ſi la divine lumiére repanduë au tour de ſon Trône, m'empêche de le connoître tel qu'il eſt en lui-même, parce que c'eſt une lumiére inacceſſible ; cette même lumiere refléchie ſur nous, & comme ſcellée ſur nôtre ame (ce ſont les expreſſions de l'Eſprit Saint) nous doit conduire par la lumiere de la foi à la connoiſſance, à l'amour, & à la recherche de Dieu, qui eſt infiniment élevé au deſſus de toutes choſes, pour nous rendre conformes, & nous unir étroitement à ce divin original, pour nous rendre dignes de participer un jour à ſa gloire, & pour étre transformez en Dieu, & étre une même choſe avec lui. *Si enim homo*, dit Saint Auguſtin, *creatus eſt ut per id quod in eo præcellit, attingat illud quod cuncta præcellit, ipſe quæretur.* *De Civ. Dei. L. 8. c. 4.*

Dieu nous ayant confié ſon image, nous devons la lui rendre toute entiere : S'il a voulu qu'on donna pour tribut à Ceſar une piece d'argent, parce qu'elle avoit ſon image & ſon inſcription ; avec combien plus de juſtice nous demandera-t-il la ſiéne ? Comme les Rois & les Princes font graver leur image ſur la monoye, comme une marque de leur Souveraineté : de même Dieu a gravé ſon image & ſa reſſemblance ſur nôtre ame, comme une marque qu'il en eſt le ſouverain Seigneur, qu'elle lui appartient, & que nous devons la lui rendre dans le même état qu'il nous la donnée.

La demande que fit le Sauveur aux Phariſiens hipocrites,

qui avoient formé contre lui le malin deſſein de le ſurprendre dans ſes paroles, & leur replique, étoient un miſtére caché. Avant que de répondre à la queſtion qu'ils lui avoient faite pour le tenter, & pour ſçavoir de lui s'il etoit permis, ou non, de payer le tribut à Ceſar; il leur dit d'abort : Montrez-moi la piece de Monoye qu'on donne pour le tribut : & lui ayant préſenté un Denier; il leur fit enſuite une autre demande : De qui, leur dit-il, eſt cette image & cette inſcription ? Ils lui répondirent, de Ceſar. Miſterieuſes paroles de ce Divin maître ! & propres à nôtre ſujet; par leſquelles il vouloit nous faire connoître que comme on ne pouvoit payer le tribut au Prince que par une monoye de bonne aloy, & frapée à ſon coin, dont elle devoit avoir l'image empreinte : auſſi le Chrêtien qui, dans le ſentiment de Tertulien, eſt la Monoye & l'Image de Dieu, & de JESUS-CHRIST : *Moneta & Imago Chriſti* : Image qui eſt le fondement de tous ſes devoirs envers Dieu, qu'il ne lui rend, qu'en conſervant le brillant & la neteté de l'image qu'il a caracteriſé dans ſon ame : Le Chrêtien, dis-je, ne peut ſatisfaire à tout ce qu'il doit à Dieu, qu'en lui repreſentant ſon ame tous les jours, & à l'heure de la mort avec les mêmes caractéres de beauté qu'il y a imprimé au jour de ſon Batéme, dans lequel il a retracé ſa Divine reſſemblance, que le peché originel avoit ſoüillée, & comme biffée; & qui venant à ſe renouveller dans l'ame qui perd la grace, la défigure d'une ſi horrible maniere, que JESUS-CHRIST ne la reconnoiſſant preſque plus pour ſon ouvrage, demandera à celui qui la lui repreſentera; de qui eſt cette image. *Cujus eſt imago hæc.*

Matt. 22. *v.* 20.

Si Dieu nous demandoit dans le moment preſent nôtre ame pour voir ſi elle a fidelement conſervé ſa reſſemblance, dans laquelle il la parfaitement rétablie dans nôtre Batême ? Helas ! qu'il la trouveroit difforme & déchûë de ſa premiere beauté; tous les traits en ſont peut-étre tellement alterez & changez, que l'on peut dire en verité que preſentement nôtre pauvre ame eſt tellement méconnoiſſable, que c'eſt avec bien de raiſon que Dieu ne la connoiſſant plus dans le pitoyable état où nous l'avons réduite, nous demande interieurement; à qui eſt cette image ? *Cujus eſt imago hæc ?* Faites-vous à vous-même cette demande. Je veus qu'il ſoit reſté encore dans nôtre ame quelque petite trace de l'image de Dieu, qui y demure, après le peché; on ne peut pas dire pour cela

que

que nous l'ayons toute entiere, comme il le faut, pour être avoüez & reconnus de Dieu, comme ſes fideles copies : Il en reſte toûjours quelque choſe dans l'ame d'un Chrêtien après le peché, je l'avoüe ; mais ce peu qui en reſte n'eſt pas un titre favorable, c'eſt une marque funeſte qui le couvre d'une honteuſe confuſion, & qui fait ſa condamnation : on n'y reconnoit preſque plus ces ſacrez veſtiges de la Divinité qui nous a fait à ſa reſſemblance.

Toutes les perfections de Dieu ſe reduiſent à l'unité & à la ſimplicité de ſon Etre : Toutes nos paſſions & nos affections nous partagent tellement, qu'elles font de nous, je ne dis pas ſeulement autant d'hommes ; mais, comme dit Saint Jerome, autant de differents animaux : la colere nous change en quelque maniere en Lyon, la perfidie en Renard, l'inconſtance en Cameleon, la cruauté en Tigre, l'avarice en Corbeau, la friponerie en Vautour, la rage en Chien, la médiſance en Serpent, la gourmandiſe, l'impureté à ces bêtes ſales dont le nom même nous fait horreur. De-là vient que David conſiderant tant de differences & de monſtreuſes figures dans un même homme pecheur, faiſoit cette priere à Dieu : Seigneur, éloignez de vous cette diverſité de viſages. De là vient qu'il diſoit, en deplorant ce même malheur : L'homme étant élevé en honneur, il n'a fait aucune reflection ſur la dignité de ſon état ; il a vécu comme les animaux, qui agiſſent ſans raiſon, il s'eſt avili juſqu'à ſe rendre ſemblable aux bêtes, qui ne s'attachent qu'aux biens preſens & ſenſibles : *Homo cum in honore eſſet, comparatus eſt jumentis, & ſimilis factus eſt illis.*

Quel horrible changement le peché ne fait-il pas dans l'homme aprés ſon Batême, & au dedans & au dehors de lui-même : au dehors il lui arrive que ſon corps, qui étoit un bel ornement de ſa perſonne, devient pour lui une chaîne inſuportable, comme dit Saint Auguſtin : *Corpus noſtrum ornamentum nobis fuit ; peccavimus, & compedes inde accepimus :* Le peché ne cauſe pas moins de deſordre au dedans ; puiſque cette empreinte de l'image de Dieu dans l'ame, qui la rendoit noble & venerable, ayant preſque toute été abolie, ne lui ſert plus que pour la réduire dans le dernier opprobre. Il eſt juſte que ce malheur lui arrive, dit Saint Auguſtin, parce que l'homme pécheur, qui étoit élevé au deſſus des bêtes par la glorieuſe qualité d'image de Dieu, qui étoit en *In Pſ. 9.*

lui, n'a point fait de cas de cet illuſtre avantage, il en eſt preſque entierement décheu, & tous ces beaux traits ſon preſque effacez, pour n'en avoir pas fait l'eſtime qu'il en devoit faire.

Quelle infame dégradation de nobleſſe dans cet homme miſérable, que David a tres bien remarqué, lorſqu'il a dit: L'homme eſt devenu ſemblable au néant: *Homo vanitati ſimilis factus eſt*: ce qui lui arrive avec juſtice, dit Saint Auguſtin; parce que cet homme dans ſa création avoit été fait ſemblable à la verité de Dieu, il a merité par ſon peché, & pour ſa juſte punition de devenir ſemblable à la vanité & au néant: *Veritati homo ſimilis factus eſt, quia peccavit, recipit digna, vanitati ſimilis factus eſt.* Quoique le corps, dans ce deſordre général qu'a fait le peché dans la perſonne de l'homme, porte ſa peine, auſſi bien que l'ame; on peut dire neanmoins qu'il n'eſt pas tant défiguré qu'elle en elle-même. C'eſt auſſi ce qui donne lieu à Saint Bernard de lui mettre ces paroles d'inſulte dans la bouche, en lui faiſant dire à l'ame: Rougis Ame miſérable de te voir aujourd'hui plongée dans la boüe, toy qui a tiré ton origine du Ciel; rougis de me voir à ta preſence: rappelle dans ta memoire qu'ayant été créée dans une parfaite droiture, tu eſt miſérablement décheüe de cet avantage: mais ce qui doit redoubler ta confuſion, c'eſt en remarquant à ta honte, que j'ai fidélement conſervé cette droiture exterieure dans laquelle Dieu m'a formé, & que tu as été ſi malheureuſe de perdre celle qu'il a miſe en toy: ce qui m'eſt inſuportable à ton égard, c'eſt que je ſouffre encore que tu abuſe de tous les ſervices que je te rends, toi qui eſt dévenuë par ton peché comme une brute la plus miſérable de toutes celles qui ſont ſur la terre.

In Pſ. 45.

Serm. 24. in Cant.

Tachons avec le ſecours du Ciel, que nous devons chercher en Dieu ſeul, qu'il nous offre, & qu'il nous accordera, ſi nous le lui demandons ſincérement; appliquons-nous à retablir nôtre ame dans ſa premiére beauté, ſi elle l'a perduë, pour la remettre dans ſon premier état, dont nous devons ſans ceſſe rappeller le ſouvenir, pour ne pas vivre dans l'ignorance qu'elle a été créée à l'image & à la reſſemblance de Dieu, ainſi que le Celeſte Epoux l'exigeoit de l'Epouſe: *Si ignoras te, ô pulcherrima mulierum.* Et pour cela il faut obſerver exactement, s'il

n'y a pas quelques traits de cette image effacez par un peu de craſſe qui les couvre : ſi cela eſt, il faut laver par nos larmes ce ſacré tableau pour en ôter la pouſſére & les ordures qui la défigurent. Que ſi au contraire l'image empreinte ſur cette monnoye eſt toute gâtée, il faut travailler avec plus de force, il faut la fondre, pour ainſi dire, pour la retablir entierement, & la remettre dans ſa premiere perfection. Nous ne pouvons faire ce grand ouvrage qu'à la faveur du feu ſacré de l'amour de l'Eſprit Saint, qui excitera en nous une ardente compaſſion de cœur, que nous devons échauffer par le ſouffle des gemiſſemens continuels de nôtre ame, qui la réduira comme en pouſſiére, la briſéra d'une vive douleur, & la mettra en état de recevoir les nouvelles & divines impreſſions de l'image de JESUS-CHRIST, qui doit paroitre dans toute nôtre conduite par rapport aux avantages qu'il nous donne ; dans nos bonnes œuvres, par rapport à nôtre juſtification dont il eſt le principe ; & dans la fidéle pratique des vertus, par rapport à la grace qui vient de lui ; afin que nôtre bonne conduite ſerve d'ornement à nôtre nature, nos bonnes œuvres de preuves à nôtre juſtification, & nos vertus de nôtre coôperation à la grace : *Ut appareat imago Dei pro moribus in natura, in operibus pro juſtitia, in virtutibus pro gratia.* *D. Bern. Lib. 2. De amore Dei c. 2.*

En travaillant à cet ouvrage ſi important, qui doit faire toute l'occupation de nôtre vie, pour rendre à Dieu nôtre ame qui lui appartient, par un amour Chretien, comme dit Saint Auguſtin, & comme il nous l'ordonne : *Reddè quæ ſunt Dei Deo, Deo reddendus eſt Chriſtianus amor.* Il faut faire tous nos efforts pour y faire éclater deux traits principaux ; que par l'un on connoiſſe la pieté, la pureté, & la charité d'une vie Chretienne ; & que par l'autre nous faſſions en ſorte de repreſenter la ſouveraineté & la grandeur de Dieu, qui lui eſt eſſentielle, & que ſon image, qui eſt nôtre ame, doit imiter : c'eſt à-dire que nous travaillions à ne rien faire paroitre de bas & de rampant dans nôtre vie & dans toutes nos actions ; & que bien loin de nous aſſujettir à aucune créature, nous ſoyions toûjours infiniment élevez au deſſus, même des plus redoutables ; mépriſant tout ce qui eſt dans le monde, en telle ſorte que rien ne ſoit capable de nous ſeparer de l'amour de JESUS-CHRIST ; que

nous ne devons qu'à lui, pour pouvoir dire avec l'Epouſe : *Ego dilecto meo* : Je ſuis toute à mon Bien-Aimé. Quand nous preſenterons nôtre ame à Dieu, & qu'il nous demandera à qui eſt cette image ; ſi nous ne ſommes pas en état de lui dire, qu'elle eſt l'image de Céſar ; c'eſt-à-dire d'une perſonne élevée au deſſus de toutes les créatures de la terre, nous ne ſerons pas reconnus pour la veritable & bonne monnoye ; mais au contraire il nous rebutera comme une piece fauſſe & étrangere, qui n'entre point dans le commerce, & dont on ne peut faire aucun bon uſage.

L'homme eſt devenu ſemblable au néant même : *Homo vanitati ſimilis factus eſt* : C'eſt-là, Seigneur, le principe de toutes nos miſéres, & la ſource de nos malheurs. Tandis que l'homme s'attache à vous connoître, à vous chercher, & à vous aimer, il trouve en vous ſa perfection & ſon bonheur, & conſerve les traits de vôtre image qui eſt ſon ame : Mais dès qu'il s'éloigne de vous, pour courir après la créature, non ſeulement il en reconnoit le néant & la vanité, mais il devient lui-même, pour ainſi dire, néant & vanité comme elle ; car nous devenons ſemblables à ce que nous connoiſſons, & à ce que nous aimons : Vous aviez créé l'homme dans la connoiſſance & dans l'amour de la verité ; & par là vous l'aviez rendu l'image de la verité-même : mais il eſt devenu ſemblable à la vanité, en tournant vers elles ſes penſées & ſes affections ; & au lieu que perſeverant dans l'amour de la verité, il auroit étè conſtant, ſtable, & immortel comme elle : par l'amour de la vanité, cet homme pécheur eſt devenu, & devient tous les jours foible, leger, & inconſtant. O ! ſouveraine Verité, delivrez-nous entiérement de toute ſorte de vanité ; faites-nous parfaitement ſemblable à vous, & rendez-nous participans de vôtre éternité, & de vôtre immutabilité.

CHAPITRE XV.

DE L'ESTIME QUE NOUS DEVONS FAIRE de nôtre Ame.

ON ne prétend pas ici d'inſpirer ces penſées baſſes de nous-mêmes, ni de repreſenter ce fonds d'humiliation, qui, comme parle le Prophete, eſt au milieu de nous, comme nous avons déja fait aſſez au long dans un des Chapitres précedens; qui eſt un preſſant motif, pour nous engager à chercher le Seigneur, pour trouver en lui le ſecours neceſſaire dans toutes nos miſéres. On veut au contraire, ſans prejudice de l'humilité Chrétienne, pour attacher le Chrétien à ſon devoir le plus important, qui eſt la recherche de Dieu & de nôtre ſalut, qui comprend tous les autres de la Religion, lui mettre devant les yeux pour ſon inſtruction, & l'édification des mœurs, l'excellence de ſon Ame, & ſa dignité, que la pluſpart des Chretiens veulent bien ignorer & oublier, pour n'y faire pas toutes les reflections qu'ils doivent; ce qui doit les confondre de ne pas connoître la veritable grandeur & l'excellence de nôtre Ame, que nous avons ſi ſouvent profanée : on veut ici la rendre ſenſible, & reveiller en nous nôtre foi, ainſi que l'Epoux faiſoit à ſon Epouſe : Si vous ne vous connoiſſez pas, ô vous qui êtes la plus belle d'entre les femmes : *Si ignoras te, ô pulcherrima mulierum.* Comme voulant lui dire, que ce ſeroit un grand malheur pour elle, & il eſt pour nous, d'ignorer & de ne pas connoître la beauté de nôtre ame, & le prix infini qu'elle vaut. *Cant. 1.*

Connoiſſez-vous donc vous-même, & l'excellence de vôtre dignité, & élevé que vous êtes par la participation de la Divinité, ne vous degradez pas par une conduite baſſe & honteuſe, nous dit Saint Leon : *Agnoſce, ô Chriſtiane dignitatem tuam, & conſors factus divinæ naturæ, noli in priſtinam vilitatem degeneri, converſationem redire.* L'homme principalement par rapport à ſon ame, eſt auſſi grand dans les idées de Dieu, qu'il eſt petit de lui-même : Sa perfection & ſon bonheur eſt de ſe regarder en Dieu, & non pas dans lui-même, & par rapport

à Dieu, de s'élever toûjours à cet Etre ſouverain qui l'a fait par ſa bonté ce qu'il eſt ; de ne faire nul retour ſur lui-même par ſon amour propre ; de s'eſtimer, ſe loüer, ſe confier & ſe glorifier en Dieu ſeul ; & s'il étoit poſſible, de s'oublier lui-même, parce que la conſideration de lui-même, detachée de celle de Dieu qui l'a fait ce qu'il eſt, ne peut que l'énorgueillir & le perdre.

C'eſt dans cette vûë qu'il faut que l'homme ſe regarde toûjours avec attention, en ſe demandant ſans ceſſe, de qui eſt cette image ? *Cujus eſt imago hæc ?* S'il en uſe ainſi, comme il le doit, il s'eſtimera avec juſtice, en ſuivant ce que Saint Auguſtin lui marque pour cela en ces termes : Si vous vous eſtimez, & vous loüez les ouvrages de Dieu, vous aurez de l'eſtime pour vous, comme étant un de ſes plus beaux ouvrages. Mais comment accorder cela avec ce que dit le Saint Eſprit : Qu'un autre vous loüe, & non pas vôtre bouche : Voici, pourſuit ce Saint Docteur, comment : Vous pouvez vous eſtimer & vous loüer vous-même, ſans être orgueilleux ; eſtimez-vous, & louez-vous ſeulement en Dieu, non pas parce que vous avez au dedans de vous un ſujet d'eſtime & de louange ; mais parce que Dieu vous en a rendu digne en vous créant ; louez-vous non pas en vûë de vos forces, mais en vûë de celles que Dieu a mis & met en vous, afin qu'il agiſſe toûjours en vous, & pour vous. Si, ô mon Dieu ! on en agiſſoit de la ſorte, on vous loüeroit ſans ceſſe vous ſeul, en publiant vôtre grandeur & vôtre puiſſance, & non pas ſoi-même. Apprenez donc, ô hommes ! à vous eſtimer comme vous le devez, & en conſiderant le grand ouvrage qui eſt en vous, admirez-en le ſage & ſouverain Architecte, en lui rendant grace de ce qu'il a fait pour vous & en vous, & non pas en vous attribüant quelque avantage avec orgueil, comme ſi vous ne l'aviez pas reçû de lui.

Aug. in Pſ. 144.

C'eſt dans ce pieux ſentiment que nous devons avoir une grande eſtime de nôtre ame. Si nous conſiderons ſon origine, elle eſt ſortie des mains de Dieu ; c'eſt lui ſeul qui l'a formée ; elle a reçû de lui tout ce qu'elle eſt ; c'eſt ſon chef d'œuvre, & ſa plus riche production : elle eſt le miracle de ſa puiſſance, dit Saint Auguſtin, le portrait au dehors de lui-même le plus naturel, & le plus animé de ſa grandeur & de ſa majeſté. Vou-

lez-vous donc apprendre à vous connoître, dit le grand Saint Baſile, *noſce vis te ipſum*; jugez-en par l'honneur que Dieu a fait à vôtre ame, & par le caractére de grandeur dont il l'a revêtuë, que nous devons meſurer en quelque maniére par la grandeur de Dieu-même : *Hominem Deo metiar* : parce que, dit Saint Gregoire de Nazience, c'eſt de ce riche fonds de lumiére que ce rayon eſt émané : c'eſt de cette ſource inépuiſable de gloire qu'eſt ſorti ce ruiſſeau, dit Saint Auguſtin ; & que c'eſt ſur ce grand modéle, que cette image a été tirée. On n'en dira pas d'avantage ſur la création de nôtre ame, après tout ce qui en a été dit au precedent Chapitre. Quand nous ne ſçaurions que ce qu'on vient d'avancer, n'en ſeroit-il pas aſſez pour nous le faire eſtimer ? oüi ſans doute. Ce n'eſt pas neanmoins encore, dit Tertullien, ce qui nous doit donner toute la grande idée que nous en devons avoir : des rapports admirables qu'elle a avec Dieu comme Créateur, il faut paſſer aux rapports miſéricordieux qu'elle a avec lui conſideré comme Sauveur ; afin, dit Euſebe Demeſe, de tacher de nous conformer non ſeulement au jugement que Dieu Créateur porte de nôtre ame, & de l'eſtime qu'il fait de ſon chef d'œuvre ; mais auſſi pour étre inſtruits du Dieu Redempteur, de ce qu'il a penſé d'elle, & de l'amour qu'il en a eu ; le prix qu'il a donné pour ſon rachat, ſera pour nous une preuve invincible, qui nous fera aſſûrement conclurre qu'il a crû qu'il n'y a rien de plus précieux ſur la terre.

Dans l'eſtime des hommes, cette regle pourroit n'étre pas ſeure, ne connoiſſant pas toûjours la valeur des choſes, ils ſe trompent ſouvent ; mais dans celle de Dieu, qui eſt infaillible. Le raiſonnement de Saint Auguſtin eſt convainquant, en nous diſant : Voulez-vous ſçavoir l'excellence & le merite de vôtre ame, que JESUS-CHRIST a rachetée ; c'eſt au prix de ſon Sang, de ſa vie, de ſa perſonne même : il y a donc quelque proportion entre nôtre ſalut & le Sang d'un Dieu, entre vôtre ame & la vie d'un Homme-Dieu ; peut-être ne l'avez-vous jamais bien compris : mais c'eſt une verité que ce Redempteur des hommes nous enſeigne, que l'ame eſt un bien pour lequel Dieu, agiſſant ſelon les lumieres de ſa ſageſſe éternelle, n'a pas épargné ſon propre Fils, un bien, qui mis dans la balance du Sanctuaire,

l'a emporté, pour ainſi dire, par deſſus la vie de l'Homme Dieu, qui lui a été ſacrifiée.

L'Homme-Dieu s'eſt donc fait le prix de nôtre ame, rien moins que lui n'a pû être ſa rançon : ç'a été pour la racheter que le Fils de Dieu eſt deſcendu du Trône de ſa Gloire ; qu'après avoir parû ſous la figure d'un Enfant, après en avoir épouſé toutes les foibleſſes, après avoir mené une vie pauvre, pénible, humiliante, il a ſouffert une mort ignominieuſe & douloureuſe ſur une Croix : Or s'il a tant donné, tant ſouffert pour ſauver nôtre ame ; s'il lui en a coûté le ſacrifice de ſa vie & de ſon Sang ; devons-nous juger moins avantageuſement que lui de ſa dignité, ne lui appartient-il pas, dit Saint Ambroiſe, de mettre le prix à ſes ouvrages : *Deus operis ſui idoneus eſtimator.*

Nôtre ame eſt donc l'ouvrage de Dieu ; jugez de l'effet par ſon principe ; elle eſt l'image de Dieu, jugez de ce qu'elle eſt par ce qu'elle repreſente : elle eſt faite pour aimer & chercher Dieu, jugez de ſa dignité par ſon employ : elle eſt le prix du Sang & de la vie d'un Dieu fait Homme pour la ſauver, jugez de ce qu'elle vaut par ce qu'elle coûte. O mon ame ! que vous êtes précieuſe, s'écrie Saint Auguſtin, puiſque le Sang d'un Homme-Dieu a été vôtre rachat ; je ne vous méſurerai plus que par le merite du Sang de Jeſus-Chriſt : je prends donc en main ce Sang adorable, & je dis que tout uni qu'il eſt à la Divinité, JESUS ne ſemble pas l'eſtimer plus que mon ame. *Tranſiſſe ipſum video*, dit Saint Eucher, *in pretium meum ; quandoquidem tam pretioſo munere redemptio agitur, ut homo Deum videre valeatur.*

Si vous croyez ces grandes veritez, pourquoi faites-vous ſi peu de cas de vôtre ame ? Pouvez-vous faire plus évidemment connoître que vous n'en avez que du mépris, en la livrant & la ſacrifiant à de chétives créatures. Elevez-vous, ô mon ame, au deſſus de vous-même, & de la terre, voyez ce que vous valez ; faites une ſerieuſe attention qu'un Dieu incarné s'eſt fait vôtre prix. Malheur à nous ſi par l'endurciſſement de nôtre cœur, & par un oubli volontaire, nous perdons le ſouvenir de l'excellence de nôtre ame & de ce qu'elle vaut, & ſi nous ne ſoutenons pas par la ſainteté de nos mœurs nôtre dignité, & ce que nous ſommes ?

C'eſt

C'eſt pour nous inſpirer l'eſtime de nôtre ame, que l'Abbé Rupert nous exhorte de conſiderer le Corps de JESUS-CHRIST dans l'affreux état où on le vit au tems de ſa Paſſion, comme un miroir dans lequel nous devons regarder nôtre ame, pour en concevoir une haute idée : *Feciſti de Corpore tuo ſpeculum animæ noſtræ.* Voulant nous dire par cette expreſſion, que chaque Playe que nous voyons ſur le Corps de Jeſus-Chriſt, que chaque goute de Sang qui en coule, que ſa tête couronnée d'épines, que ſes mains percées, & attachées à la Croix, ſont autant de traits animez, & un vif tableau qui me repreſente tout ce que ce Divin Redempteur a bien voulu faire pour racheter & ſauver mon ame. Et ce qui eſt encore admirable dans l'amour de Jeſus-Chriſt, pour nous marquer combien il eſtimoit nos ames ; après avoir ſacrifié ſa vie, & répandu ſon Sang, il remercie la Juſtice de ſon Pere, comme s'il les lui avoit données gratuitement : Elles étoient à vous ces Ames, lui dit-il, & vous avez bien voulu me les donner : *Tui erant, & eas dediſti mihi.* He ! qu'eſt ceci, s'écrie à ce ſujet Hugues de Saint Victor ; Eſt-ce que vous comptez pour rien, ô mon Sauveur, vôtre vie, vôtre Sang ? Oüi, veut-il dire, ces Ames me paroiſſent ſi prétieuſes, que tout ce que j'ai ſouffert, & donné à mon Pere pour leur rançon, n'eſt comme rien, en comparaiſon de ce que je voudrois faire & donner, ſi j'avois quelque choſe de meilleur que moi-même, pour les ſauver, & pour ſatisfaire la Juſtice de mon Pere, & reparer ſa gloire. Cependant nous mépriſons nôtre ame ſi prétieuſe & ſi eſtimable aux yeux d'un Dieu : reglez vos penſées, & l'eſtime que vous en devez faire ſur les ſiennes. Saint Bernard ajoûte : Si c'eſt un prodigieux effet de l'amour de Dieu de nous avoir cherché avec tant d'empreſſement, quoi qu'il lui en ait coûté ; ne doit-on pas inférer par une ſuite neceſſaire, qu'il faut que nôtre ame ſoit quelque choſe de bien grand & de bien prétieux, ayant été cherchée ſi miſéricordieuſement : *Mira dignatio Dei quærentis, ſed mira dignatio hominis quæſiti.*

Mon Ame eſt donc à Dieu par une infinité de titres : mais malheureux que je ſuis, ne l'ai-je point venduë à de conditions auſſi déſavantageuſes pour moi, qu'elles ſont injurieuſes à Jeſus-Chriſt : Voulant en traiter avec le Demon, combien de fois

m'eſt-il arrivé de lui dire, comme le perfide Judas aux Juifs : Que voulez-vous me donner en échange de mon ame ? Donnez-moi ce plaiſir, cet honneur, cet interêt ; & mon ame eſt à vous. Le Seigneur demandoit ce que l'homme pourroit donner
Matt. 16. en échange pour ſon ame, & par quel prix il pourroit la racheter, s'il venoit à la perdre : *Quam dabit homo commutationem pro anima ſua.* Je ne ſuis pas ſurpris qu'il en ait ainſi parlé : car après s'être donné lui-même pour l'homme, ne l'a-t-il pas réduit dans l'impoſſibilité d'imaginer jamais aucun autre échange qui le dedommagea de la perte du ſalut de ſon ame. Ne devroit-il pas ſe dire à tout moment : *Quam dabit homo commutationem pro anima ſua* : Depuis qu'un Homme-Dieu ta racheté ſi cherement, pour quelle eſperance, & quel avantage du ſiécle, malheureux te commettras-tu déſormais, & t'expoſeras-tu à perdre ton ame ? Mais, helas ! on peut changer ici une ſi ſalutaire demande : Ne peut-on pas demander pour quel ſujet même le plus frivole, l'homme mondain n'eſt-il pas prêt à tout moment de donner ſon ame, de la vendre, de la proſtituer ? Eſt-il un chetif interêt qui ne l'aveugle ? Eſt-il un caprice qui ne l'emporte ? Eſt-il un honneur chimerique dont il ne s'entete ? Eſt-il un attrait de volupté qui ne le charme & qui ne le corrompe, juſqu'à ſe vouloir damner. A en juger par ſes actions & ſa deplorable conduite, le ſalut de cette ame, ſi prétieuſe aux yeux de Dieu, ne paroit-il pas avoir le dernier rang dans ſon eſtime ; & tous les jours par la plus inſigne folie, & le plus monſtrueux renverſement, à quoi ne la ſacrifie-t-il pas ? Combien de Chretiens plus maudits qu'Eſaü, vivent tranquillement, après avoir renoncé pour un vain plaiſir à leur droit d'aîneſſe, & à l'heritage éternel des enfans de Dieu ? Combien de pécheurs auſſi ſacrileges que Judas, font encore le pacte execrable que fit ce malheureux Diſciple, en vendant comme lui à vil prix le Sang du Juſte, c'eſt-à-dire le ſalut de leur ame, qui a coûté le Sang d'un Dieu : Quelle fureur ! la perdent pour toûjours, & ſe damnent pour toute une éternité.

Si la haute eſtime que Dieu fait de nôtre ame, n'eſt pas la regle, comme elle le doit être, de celle que vous en devez faire, eſtimez-là au moins autant que le Demon l'eſtime. Pourquoi la conſiderez-vous ſi peu, pendant que le Demon la regarde com-

me quelque choſe de bien prétieux ? Ce pere de menſonge n'a pû s'empêcher de rendre ce veritable témoignage à nôtre confuſion : L'homme, a-t-il declaré, donnera & abandonnera toûjours tout pour ſauver ſon ame : *Pellem pro pelle, & cuncta quæ habet homo dabit pro anima ſua.* Le Diable avoüe que l'ame de l'homme lui doit étre infiniment chere : Oüi, cet Eſprit de malice, qui fait tous ſes efforts pour perdre nos ames, & les porter à faire des actions qui la rendent criminelle & digne des ſupplices éternels, reconnoit neanmoins qu'elles nous doivent étre tres prétieuſes. Quelle fureur donc égale à celui qui mépriſe ſon ame, que le Demon même eſtime ? *Quicumque animas ſuas negligunt, etiam infra judicium Diaboli ſe amant*, dit Salvien. Il n'épargne rien, il met tout en uſage, il fait tout, il donne, il promet tout pour la perdre ; & vous ne voulez rien faire, rien ſouffrir, rien donner pour la ſauver ; avez-vous moins d'interêt au ſalut de vôtre ame, que le Demon n'en a à ſa perte & à ſa damnation ? Quand il vous tentera par l'attrait de quelque plaiſir, ou par l'eſperance de quelque interêt ; dites-vous à vous-même : Quoi ? mon ame vaut tout le Sang d'un Dieu, elle eſt d'un prix infini, & je la donnerois pour ſi peu de choſe ; je ne veus pas achetter à ſi vil prix un repentir éternel. Job 2. v. 4.

Ce qui doit encore nous inſpirer une grande eſtime de nôtre ame, c'eſt que non ſeulement elle eſt faite dans ſon origine à l'image & à la reſſemblance d'un Dieu, que ſon ſalut eſt le fruit des ſouffrances de Jeſus-Chriſt, le prix de ſon Sang ; mais encore parce qu'elle eſt deſtinée à aimer, à glorifier, à adorer, & à poſſeder Dieu & joüir de ſa gloire : C'eſt ce qui reſte à dire ici en peu de paroles, pour reconnoître ſon excellence. Toutes les autres créatures ne ſont deſtinées que pour l'homme, & pour ſervir à ſes uſages : mais l'homme n'a point d'autre fin que Dieu-même, & par cette deſtination il eſt autant élevé par deſſus tous les êtres créés, qu'il eſt élevé au deſſus de tout : *Omnia veſtra ſunt, vos autem Dei.* O mon Dieu, que vous étes bon, que vôtre amour pour l'homme eſt grand, & que vous avez bien fait connoître la haute eſtime que vous faites de nôtre ame, ſur laquelle nous devons reglér la nôtre : car bien qu'il y ait une diſtance infinie entre vous & nous, vôtre bonté neanmoins eſt ſi grande, que vous voulez nous élever,

nous joindre, nous unir à vous, nous aſſocier à vôtre gloire, & à vôtre bonheur éternel.

Mon Ame, ô mon Dieu : ayant été créée par vôtre puiſſance à vôtre image & à vôtre reſſemblance, ayant été lavée par vôtre miſéricorde dans le Sang de vôtre Fils, qui en eſt le prix, revêtuë de ſes merites, marquée de ſon eſprit, étant deſtinée par vôtre bonté & vôtre amour infini à joüir de vous éternellement, je dois la regarder comme bien précieuſe à vos yeux, comme digne de vos ſoins ; & croire qu'après tant de marques de vôtre bonté, je ne ſçaurois porter aſſez loin, ni ma confiance, ni ma reconnoiſſance, ni trop abandonner mon ame & mon ſalut entre vos mains : Donnez-moi, ô mon Dieu, un cœur veritablement reconnoiſſant, qui n'oublie aucun de vos bienfaits, & qui les regarde toûjours comme de purs effets de vôtre bonté.

Mon ame beniſſez le Seigneur, s'écrioit David : *Benedic anima mea Domino* : Ce ſaint Roi ne peut ſe laſſer, ni ſe contenter ſur le fait de vos loüanges, ô mon Dieu, parce que vous avez mis en lui un fond inépuiſable de reconnoiſſance de vos bienfaits, & qu'il trouve en vous une matiére infinie de benedictions. Donnez-moi, ô mon Dieu, les mêmes vûës, & les mêmes ſentimens, & j'aurai la même ardeur & le même zéle à vous bénir. Faites-moi concevoir vôtre grandeur, combien je vous ſuis redevable, & je ne ceſſerai point de vous loüer.

O mon ame, loüez le Seigneur : *Lauda anima mea Dominum* : Je loüerai le Seigneur pendant ma vie, je celebrerai la gloire de mon Dieu tant que je vivrai : *Laudabo Dominum in vita mea, pſallam quandiu fuero.* C'étoit le langage ordinaire du Prophete Roi ; & tel doit être le nôtre. Mais faut-il, mon Dieu, que j'aye beſoin de m'exciter moi-même à vous loüer ; & que ce qui étoit dans vôtre Prophete un effet de ſon zéle pour vôtre gloire, ſoit en moi celui de mon indifference, & de mon inſenſibilité : Ce que vous êtes à mon égard, & ce que je ſuis moi-même par vôtre bonté, ne me devroit-il pas ſuffire pour m'animer à publier ſans ceſſe vos loüanges, & à chanter vos miſéricordes. Puis-je me ſouvenir que vous êtes mon Dieu, & ne pas glorifier vôtre grandeur & vôtre puiſſance par mes Cantiques ? Puis-je faire reflection que c'eſt de vous que j'ai reçû

Pſal. 145.

l'être & la vie, & ne pas vous en rendre de continuelles actions de grace ? Faites, Seigneur, que je conſacre à vôtre honneur, & mon être & ma vie, pour vous marquer ma reconnoiſſance : quiconque manque à ce juſte devoir, merite de perdre l'un & l'autre ; ou plutôt il les a déja perdus ; puiſque c'eſt être mort à vos yeux, que de ne vivre que pour ſoi-même ; & que c'eſt être comme anéanti devant vous, que de ne pas vous regarder, ni vous reconnoître, ni vous aimer, ni vous chercher comme le principe & la fin de ſon être.

Faites, Seigneur, que je me revête des armes de vôtre juſtice, pour ſurmonter toute la violence des ennemis du ſalut de mon ame. Tirez vôtre glaive tranchant, auquel rien ne peut reſiſter, pour me délivrer de leurs mains : Ne permettez pas que mon ame languiſſe dans une lache indolence : excitez-là, en l'animant d'un ſaint zéle pour tout ce qui regarde vôtre gloire, & mon ſalut : Fermez l'entrée de mon cœur, à tout ce qui n'eſt capable que de le corrompre : r'aſſurez-le contre tout ce qui peut affoiblir la confiance que j'ai en vous : Dites à mon ame, que vous êtes ſon ſalut : *Dic animæ meæ, ſalus tua ego ſum.* Mais en me le diſant, rendez-là attentive à vous écouter, & fidéle à n'en point écouter d'autres, qui ne peuvent que me tromper & me ſéduire : Rien ne peut me r'aſſurer, ſi vous ne me faites entendre cette parole conſolante ; mais ſi vous daignez me la faire entendre, jamais rien ne pourra m'ébranler.

CHAPITRE XVI.

DE L'OBLIGATION INDISPENSABLE DE chercher JESUS-CHRIST *Crucifié, comme nôtre modele, pour imiter ſes ſouffrances & ſes vertus.*

UNE des fins principales que le Pere Eternel s'eſt propoſé dans le Miſtére de l'Incarnation de ſon Fils unique, qui s'eſt uni à la nature humaine, a été de nous le donner pour modele de nôtre vie, & pour être la regle de toute nôtre conduite. C'eſt auſſi ce que le Fils de Dieu a pretendu : Quelle bonté, & quelle gloire pour nous ? Il n'aime que ceux qui ſont

ſemblables à ſon Fils : il l'aime d'un amour neceſſaire, parce qu'il eſt ſon image ſubſtantielle qui lui eſt parfaitement ſemblable : & il n'aime les hommes au dehors de lui, que par les rapports qu'ils ont avec ſon Fils, & par leur conformité avec lui : s'ils n'en ont point & s'ils lui ſont oppoſez, il les mépriſe, il les haït, & les reprouve. C'eſt à produire cette reſſemblance en nous, qu'aboutit tout ce que le Pere Eternel a fait dans l'ordre de la nature, de la grace, & de la gloire ; s'il crée le monde, s'il envoit ſon Verbe ſur la terre, s'il nous donne ſon Saint Eſprit, s'il nous prévient de ſes graces, s'il nous comble de ſes bienfaits, s'il nous fait de promeſſes, s'il nous recompenſe, s'il nous menace, s'il nous punit, c'eſt toûjours par rapport à ſon Fils Jeſus-Chriſt ; c'eſt pour former ſon image en nous. Heureux ſi nous ne mettons point d'obſtacle à ſon deſſein miſéricordieux, & ſi glorieux pour nous : en nous y oppoſant, nous nous oppoſons à nôtre ſalut, n'y en ayant point ſans cette conformité, & ſi nous ne ſommes ſemblables à Jeſus-Chriſt.

Le Pere Eternel n'a parlé que trois fois, ainſi qu'il eſt rapporté dans le nouveau Teſtament ; ſur le bord du Jourdain, ſur le Thabor, & dans Jeruſalem ; & ç'a été toûjours pour recommander l'amour & l'imitation de ſon Fils. C'eſt comme nôtre modele qu'il propoſe à tous les Fidéles, en la perſonne des trois Apôtres, qui eurent le bonheur de ſe trouver ſur cette Montagne : C'eſt mon Fils bien-aimé, leur dit-il, c'eſt l'objet de ma complaiſance éternelle : c'eſt donc lui que vous devez ſuivre pour l'écouter, & pour l'imiter : *Ipſum audite* : Il n'y a point de ſalut pour nous, ſi nous ne nous rendons conformes à ce Divin original, & ſi nous ne tachons d'en étre de fidéles copies : Il ne ſera point nôtre Sauveur, s'il n'eſt pas nôtre regle & nôtre modéle : Nous ne le ſuivrons pas dans la gloire, ſi nous ne le ſuivons pas dans ſa vie ſouffrante, & dans la pratique de ſes auſtéres vertus. Ce qui nous doit conſoler & animer à nous rendre conformes à Jeſus-Chriſt, c'eſt que cette conformité avec lui, eſt en même tems la cauſe la plus efficace, le gage le plus aſſuré, la marque la plus infaillible de nôtre Prédeſtination, & de nôtre bonheur éternel.

C'eſt un article de nôtre foi défini par Saint Paul : Tous ceux, dit ce grand Apôtre, que Dieu a préveu par ſa ſçience infinie

être du nombre de ſes Elûs, les a auſſi predeſtinez pour être conformes à l'image de ſon Fils, qui eſt le Chef des Predeſtinez : *Quos præſcivit, & predeſtinavit conformes fieri imagini Filii ſui.* Rom. 8. C'eſt dans cette vûë que JESUS-CHRIST dit, qu'il eſt la porte par laquelle il faut neceſſairement entrer, pour arriver à la vie ; qu'il eſt le chemin qu'il faut ſuivre, qu'il eſt la lumiere qui fait connoitre ce chemin, qu'il eſt le guide qui nous y conduit ; on ne peut s'égarer en le ſuivant ; mais on s'égare toûjours plus, quand on ne le ſuit pas. Quiconque fait profeſſion d'aller aprés lui, doit neceſſairement l'imiter. Joan. 12 Il nous dit de chaque action de ſa vie, ce qu'il dit du lavement des pieds à ſes Apôtres : Si je vous ai donné ces exemples, ce n'eſt que pour vous engager à les ſuivre. En effet, Jeſus-Chriſt n'a pas fait une action, qui dans ſon intention & celle de ſon Pere, n'ait été pour nôtre exemple : & nous devons nous perſuader que le Pere Eternel a dit à chaque Chretien, ce qu'il dit à Moïſe : *Inſpice, & fac ſecundum exemplar quod tibi in Monte monſtratum eſt.* Exod. 25. Regardez, nous dit-il à tous ſans exception, mon Fils comme vôtre modéle, & tachez de l'imiter.

Il faut obſerver ici pour nôtre inſtruction, que c'eſt particuliérement Jeſus-Chriſt humble, pauvre, obeïſſant, crucifié qui doit être l'objet de nôtre imitation, & de nôtre recherche en ce monde ; parce que c'eſt en vivant d'une vie ſi auſtére, & en mourant pour nous ſur la Croix, qu'il nous a merité nôtre bonheur éternel. Auſſi je remarque que ſon Pere en nous le propoſant ſur le Thabor pour nôtre modéle, en y découvrant en même tems ſa gloire, il ne s'entretient avec Moïſe que de l'excez de ſes ſouffrances, *dicebant & exceſſum ejus.* Voulant nous apprendre par de ſi miſterieuſes paroles, que pour meriter de participer à ſa gloire, nous devons participer à ſes douleurs ; que pour arriver ſur le Thabor de l'éternité glorieuſe, nous devons monter avec lui ſur le Calvaire, & dire toûjours avec l'Epouſe des Cantiques : *Vadam ad Montem mirrhæ* : Parce qu'autant que nous participerons à ſes humiliations & à ſes ſouffrances, autant nous aurons de part aux joyes pures & ſolides de ſon Royaume éternel : *Si compatimur & conregnabimus.*

Nous avons une belle figure de cette verité dans l'Evangile. Le Fils de Dieu par une amoureuſe préference ména trois de

ſes Diſciples, Pierre, Jean, & Jacques ſur le Thabor, où il ſe Transfigura en leur preſence ; ſon viſage devint plus éclatant que le Soleil, ſes habits plus blancs que la nége. Ces heureux Diſciples furent tellement ravis d'un ſi charmant ſpectacle, & tranſportez de joye à la vûë de la gloire de leur Divin Maître, que Pierre ne peut s'empêcher de s'écrier : Seigneur, il fait bon ici ; & pourquoi ne demurer pas éternellement dans un lieu ſi charmant ; ſi vous voulez, nous y fairons de tentes pour nous y arrêter, y joüir pour toûjours de vôtre divine preſence, & y goûter les inéfables douceurs de vôtre gloire : Mais l'Evangeliſte ajoûte, que Pierre ne ſçavoit ce qu'il diſoit, quand il vouloit toûjours demurer ſur le Thabor, & paſſer ſa vie dans la joïe & dans les plaiſirs, même ſi innocens & ſi ſaints ; c'eſt-à-dire ſans meriter ce bonheur infini, auquel on ne peut arriver que par les croix & les ſouffrances. Auſſi en même tems que Pierre s'emportoit dans de ſi vains deſirs, tout ce beau ſpectacle diſparut, & ces trois Diſciples demurerent ſeuls avec Jeſus-Chriſt, non pas glorieux, mais dépoüillé de ſa gloire cachée ſous le voile de ſon humanité, pauvre, humble, ſouffrant ; pour être dans cet état d'anéantiſſement, de miſére, & de ſouffrance, le veritable modéle que le Pere éternel leur donnoit pour regle de leur vie, & qu'ils devoient neceſſairement imiter, pour meriter de participer un jour à ſa gloire, auſſi bien que tous les Chretiens qu'il repreſentoit alors, auſquels ces miſterieuſes paroles s'adreſſent en la perſonne de ces trois Diſciples : *Ipſum audite.*

Voila qu'elle eſt nôtre obligation indiſpenſable de chercher toûjours & en tout Jeſus-Chriſt ſouffrant, de le ſuivre, & d'imiter ſes vertus. C'eſt l'Epoux de nos ames, mais un Epoux crucifié pour nôtre ſalut : Nous devons aller ſouvent en eſprit au Calvaire, qui nous eſt figuré par la Montagne de Mirrhe, & dire avec l'Epouſe : *Vadam ad Montem mirrhæ*, pour nous y crucifier avec Jeſus-Chriſt, pour unir nos ſouffrances avec les ſiennes, & pour y participer par une imitation fidele. Un veritable Chretien doit dire : Je monterai ſur le Calvaire, où je vous trouverai mon adorable JESUS tout couvert de Playes & de Sang, agoniſant & mort pour l'expiation de mes pechez : vous ſerez dans cette douloureuſe ſituation le divin modéle que je

chercherai

chercherai toûjours, pour vous copier exactement, pour apprendre à bien ſouffrir, & à mourir moi-même pour l'amour de vous. Mais eſt-ce là ce que nous faiſons ? Ou plutôt, diſons-le à nôtre confuſion, ne faiſons-nous pas tout le contraire. Ah ! qu'il y a bien peu de Chretiens qui veulent avoir pour modéle JESUS crucifié ? Preſque tous de nôtre malheureux ſiécle ſouhaitent bien, mon adorable JESUS, lui dit Saint Bernard, joüir de vôtre gloire, d'arriver à vôtre Royaume éternel, & vous poſſeder dans le Ciel, ſans étre obligez de vous ſuivre ſur le Calvaire, ni de vous imiter dans la pratique de vos humiliantes & auſtéres vertus : *Volunt omnes frui, ſed non imitari cupiunt, conſequi, ſed non ſequi* : Mais vouloir ſeparer ces deux choſes, c'eſt vouloir l'impoſſible : pour regner éternellement avec Jeſus-Chriſt, il faut neceſſairement ſouffrir avec lui, & pour l'amour de lui : *Si compatimur, & conregnabimus.*

L'imitation fidéle de Jeſus-Chriſt eſt la veritable marque d'un bon Chretien, qui doit travailler continuellement à ſe rendre ſemblable à lui. Qu'eſt-ce qu'un Chretien ? ſi non un Diſciple de Jeſus-Chriſt, qui fait profeſſion de le ſuivre & de l'imiter. En vain, diſoit Saint Bernard, je porte le nom de Chretien, ſi je ne ſuis pas l'exemple de Jeſus-Chriſt : *Fruſtrà ſum Chriſtianus, ſi Chriſtum non ſequor.* Le ſuivez-vous ? l'imitez-vous ? Si cela eſt, ce n'eſt pas en vain que vous portez le nom de Chretien ; mais ſans cela, vous n'en avez ni la vertu, ni l'eſprit, ni la verité : Vous n'étes en un ſens, pour parler le langage de Tertulien, qu'un fantôme de Chretien, ou un Chretien imaginaire. Un bon Chretien pour le definir exactement, c'eſt celui qui prend Jeſus-Chriſt pour regle de toute ſa conduite, qui s'applique continuellement à devenir la copie vivante de ce divin original, à en exprimer tous les traits dans ſa perſonne & dans ſes actions ; afin, comme dit l'Apôtre, que la vie de Jeſus-Chriſt paroiſſe en lui : *Ut vita ejus manifeſtetur in corporibus veſtris.* De ſorte qu'en le voyant on voit Jeſus-Chriſt en lui, & qu'on puiſſe dire avec Saint Paul, qu'il vit de la vie de Jeſus-Chriſt, ou plutôt que Jeſus-Chriſt vit en lui : *Vivo ego, ſed non ego, vivit vero in me Chriſtus.* 2. Cor. 4.

Voila le fidele portrait d'un veritable Chrêtien. Eſt-ce là le vôtre ? Vous reconnoiſſez-vous à ces traits ? Sondez-vôtre cœur.

de bonne foi ? Examinez vôtre conduite ſur cette regle, mais ſans vous flater : Cela étant, vous pouvez répondre que vous êtes Chretien : Mais cela n'étant pas, vous ne pouvez le dire ſans démentir vos paroles par vôtre conduite ; c'eſt injuſtement que vous portez cette qualité ; vous étes fidéle de nom, & infidéle en effet ; Chretien en apparence, & Payen en verité : Quel monſtre ! Vous devez étre la copie de Jeſus-Chriſt, ſi vous êtes Chretien : quand on veut juger ſi une copie eſt fidele, ſi elle eſt conforme à ſon original, ſi elle en exprime bien les traits ; on jette d'abort les yeux ſur l'original, enſuite ſur la copie, & on compare tous les traits de l'un avec les traits de l'autre : Servez-vous de cette regle, pour reconnoître ſi vous étes de fidéles copies de ce divin modéle. Mais, helas ! cette comparaiſon ne ſervira qu'à vous confondre, en vous faiſant voir que bien loin de vous y faire remarquer de la reſſemblance avec Jeſus-Chriſt, nous y trouverons une énorme difference, & une entiere oppoſition.

Jeſus-Chriſt a été parfaitement humble, il nous dit lui-même que c'eſt-là la principale leçon qu'il veut que nous apprenions de lui : *Dicite à me quia mitis ſum, & humilis corde :* Et vous étes vain, orgueilleux, & un emporté : il a fuï avec horreur, les honneurs, & les grandeurs ; & vous les recherchez avec ardeur : il a été doux & patient ; & vous ne pouvez rien ſouffrir : il pardonne les injures les plus attroces, il a aimé juſqu'à ſes bourreaux ; & vous ne voulez pas aimer vos freres, ni pardonner à vos ennemis : il a été pauvre juſqu'à mourir tout nud ſur une croix ; & vous avez une attache exceſſive aux biens de la terre, une inſatiable avidité, qui vous devore, pour les deſirer, les rechercher avec empreſſement, & les acquerir, les poſſeder, même avec injuſtice : Jeſus-Chriſt s'eſt refuſé les plaiſirs les plus innocens ; & vous vous permettez les plus criminels : il a mené une vie rude, laborieuſe, auſtére, ſouffrante ; & vous faites vôtre ſouverain bonheur d'une vie douce, aiſée, mole, ſenſuelle : il n'a point cherché à ſe ſatisfaire lui-même, *Chriſtus non ſibi placuit* ; & vous cherchez en tout vôtre propre ſatisfaction : il proteſte qu'il n'eſt point venu en ce monde pour faire ſa propre volonté, quoique tres ſainte & tres juſte, mais pour faire celle de ſon Pere, & lui obeïr, comme il a fait, juſ-

Matt. 11.

qu'à la mort de la croix ; & vous voulez faire toûjours en tout vôtre propre volonté, ne vous aſſujettir à celle de vos Superieurs, ni même à celle de Dieu, qu'autant qu'elle s'accommode à vôtre humeur, à vôtre amour propre, & à vos inclinations : il proteſte enfin qu'il ne cherche point ſes propres intereſts, ni ſa propre gloire ; & c'eſt l'unique but de vos injuſtes deſirs, de vos pourſuites, & de tous vos deſſeins ambitieux. Quelle plus monſtrueuſe difference n'y a-t-il pas entre vous, & ce divin original, dont on ne remarque aucun trait dans toute vôtre conduite ; & une plus grande oppoſition que celle qui ſe trouve entre la vie, les mœurs, les ſentimens, les affections de Jeſus-Chriſt, & celles des Chretiens du tems ; & par conſequent une marque plus ſenſible, une caractere plus viſible de reprobation ? Qu'il eſt bien veritable que le nombre des reprouvez eſt grand, que celui des Elus eſt bien petit ; y en ayant tres peu qui marchent dans la voye étroite, que Jeſus-Chriſt nous a marqué & tracé par ſes exemples, qui l'imitent fidélement ; étant de foi qu'il n'y a point de ſalut à eſpérer ſans cette conformité.

Combien en voit-on qui s'abuſent ſur ces importantes veritez ; qui à la vûë des exemples de Jeſus-Chriſt ſont auſſi froids, que s'ils n'étoient point donnez pour eux ? Combien y en a-t-il, qui dans cette inſenſibilité, ne laiſſent pas de pretendre d'étre de ſes enfans, & d'avoir part à ſon heritage éternel, ſans ſuivre ſes ſaintes maximes, ni marcher ſur ſes traces ſouffrantes ; qui ſont jaloux de la qualité de Chretien, pourveu qu'il n'en coûte rien à leur amour propre ? Quelle folie, quelle illuſion d'avoir ces vaines pretentions, & ſe croire ſuffiſement Chretien, menant une vie ſi oppoſée à Jeſus-Chriſt, qui en eſt le chef, & ne voulant point imiter, ni pratiquer ſes vertus. Les Payens entendoient en quelque maniere mieux nôtre Religion que nous ; ils ne vouloient pas étre Chretiens, parce qu'ils ne vouloient pas imiter Jeſus-Chriſt humble, pauvre, ſouffrant : Vous ne voulez pas étre Chretiens, leur diſoit Saint Auguſtin, parce que vous y decouvrez Jeſus-Chriſt humble, & vous voulez étre orgueilleux ; Jeſus-Chriſt ſouffrant, & vous voulez vivre dans la moleſſe, & dans les plaiſirs des ſens.

Cette raiſon qui arrêtoit les Payens d'entrer dans une Reli-

gion ſi ſainte que la nôtre, nous découvre une infinité de Chreſiens qui en ſont profeſſion, & qui en ſont les ennemis, ne voulant pas s'y conformer : croire un Dieu humble, & être ambitieux ; un Dieu pauvre, & être attaché aux richeſſes & aux biens de la terre ? Quelle illuſion de ſe croire enfant d'un Homme-Dieu penitent & ſouffrant pour l'expiation de nos pechez, & paſſer ſes jours dans une vie mole & delicieuſe ; de ſe croire Chretien, & ne ſuivre que les pernicieuſes maximes du ſiécle, & non celles de l'Evangile, les coûtumes du monde, & non les ſaintes Loix de Jeſus-Chriſt ? Quelle erreur plus deteſtable de vouloir être Chretien, & ne vouloir pas s'éloigner de tout ce qui eſt prophane & abominable ; de vouloir être ſpirituel, & ne pas vouloir combattre & detruire tout ce qui eſt en nous de charnel & de mondain : Quelle extravagante folie ?

Pour être veritablement Chretien en imitant Jeſus-Chriſt, il faut commencer par retrancher de nôtre cœur tout ce qui eſt oppoſé à Jeſus-Chriſt, & regler toutes nos actions ſur les ſiennes, nous conformer à tout ce qu'il a enſeigné & pratiqué lui-même le premier, pour nous donner l'exemple, que nous devons ſuivre. Pour cet effet, il faut faire entrer Jeſus-Chriſt dans la pratique de nos bonnes œuvres, pour nous rendre ſemblables à lui ; il faut l'attacher ſur nôtre cœur & ſur nôtre bras, afin qu'il ſoit la regle de tous nos ſentimens, de tous nos deſirs, de toutes nos actions : cet Epoux de nos ames nous l'ordonne, en nous diſant comme à l'Epouſe des Cantiques : Mettez-moi comme un ſçeau ſur vôtre cœur, & ſur vôtre bras : *Pone me ut ſignaculum ſuper cor tuum, ut ſignaculum ſuper brachium tuum.*

Cant. 8. v. 6.

Il ne ſuffit donc pas que je porte l'image de Jeſus-Chriſt ſur mon cœur par des ſentimens de tendreſſe, pour reconnoître l'amour qu'il a eu pour moi & pour mon ſalut : pour l'imiter fidelement, il faut que je l'imprime ſur mon bras, que je m'efforce de copier toutes ſes actions, par leſquelles il m'a marqué ſon amour. Penſez donc ſerieuſement, ô mon ame, que la Religion Chretienne, que vous profeſſez, eſt une ſçavante Academie : l'excellent original qu'on vous oblige d'y copier, c'eſt Jeſus-Chriſt ; on ne peut bien le copier que par un amour affectif & effectif tout enſemble : il ne ſuffit pas de ſentir, il faut agir ;

Placez-vous bien, prenez bien vôtre jour, deſſinez juſte, donnez d'abort des traits hardis & genereux, prenez de belles & riches couleurs, qui ſoient brillantes & durables, & qui ne changent pas; ſoyez aſſiduë & appliquée à découvrir vos taches & vos imperfections pour les effacer. Vôtre original eſt bien placé, il eſt élevé ſur une Montagne, & attaché ſur une Croix, il y eſt immobile, il y eſt mourant, ou mort: Exprimez bien cette tête couronnée d'épines, & toute couverte de ſang, ces yeux éteints, cette bouche livide, ces mains, & ces pieds percez: Ne vous contentez pas de copier ſon exterieur par le vôtre; allez au cœur, il eſt ouvert par une lance, afin que vous le puiſſiez voir plus facilement: copiez-en l'amour, & les actions de l'amour, & vous en fairez un tableau parfait en vous. Abbaiſſez enſuite vos yeux ſur la terre du Calvaire, vous la verrez toute arroſée de ſon Sang: vous comprendrez par ce Sang répandu, que l'amour ſe temoigne plus par les œuvres, que par les ſentimens. Voila le Divin Original que vous devez ſans ceſſe chercher, auquel vous devez vous conformer; & dont vous devez étre vous-même, en l'imitant fidelement, une parfaite copie.

Vous m'avez aimé, Seigneur, vous m'aimez encore: vous voulez que je vous aime, que je porte vôtre portrait ſur mon cœur & ſur mon bras; quelle grace, quelle faveur, & quel honneur. Vous ne m'avez formé qu'en vous copiant vous-même; vous êtes jaloux de vôtre image, vous ne voulez pas que je le perde, & que je le laiſſe tomber dans la boüe: vous voulez que je me faſſe une étude, & que mon application continüelle ſoit de le copier & de l'imiter dans tous les momens de ma vie: puis-je avoir une occupation plus noble, plus glorieuſe, & qui me ſoit plus utile & plus avantageuſe, qui doit me diſpoſer à vôtre glorieuſe conformité dans l'éternité bienheureuſe. Pour la meriter, & pour m'acquitter de cet important devoir, il faut que je faſſe mon capital de vous aimer toûjours, pour répondre à vôtre amour, & que je tache de faire pour vous, ce que vous avez fait pour moi. Je n'écouterai plus à l'avenir les ſentimens de mon cœur, qu'autant qu'ils ſeront conformes aux vôtres: je porterai vôtre image ſur mon bras, & je reglerai toutes mes actions ſur les vôtres. Mais comme

de moi-même je ne puis rien, donnez-moi le ſecours de vos graces, animez-moi de vôtre amour, afin que mon cœur vous aime toûjours, qui ſouffre tout, qui ne ſe rebute de rien, & qui vous imite & vous reſſemble en toutes choſes.

CHAPITRE XVII.

DE L'IMPUISSANCE DE L'HOMME A CHERCHER Dieu, s'il ne le prévient de ſa recherche, & de ſon amour.

L'HOMME eſt devenu ſi aveugle, & ſon cœur ſi foible, & ſi indigent depuis ſa chute, qu'il ne peut ſe paſſer des lumiéres & du ſecours de Dieu, ſans lequel il ne peut ni commencer, ni faire le bien, ni chercher Dieu, ni perſeverer dans la pratique de la vertu & de la recherche de ſon ſalut éternel. Il a beſoin d'une vertu ſuperieure qui l'attire, & l'entraine, pour ainſi dire, qui lui donne de forces ſuffiſantes pour commencer dans la carriere de la pourſuite du ſouverain bien. Jeſus-Chriſt ne nous l'aſſure-t-il pas que nous ne pouvons rien faire ſans lui : *Sine me nihil poteſtis facere.* C'eſt ce qui a fait dire à Saint Bernard, que nul n'eſt capable de chercher le Seigneur, & de courir aprés lui, que premierement il ne l'aït, & le poſſede en ſoi-même : *Nemo ante idoneus quærere, quam habere.* Le Sauveur ne nous declare-t-il pas encore, que perſonne ne peut aller à lui, que ſon Pere ne l'attire à ſon ſervice. Cette courſe, & l'heureuſe pourſuite de nôtre ſouverain bien, n'eſt pas à nôtre pouvoir, dit le même Pere ; mais c'eſt ſa main toute puiſſante qui nous donne la vertu & la force de marcher, & de courir après lui : *Non enim humanæ poſſibilitatis eſt curſus iſte, ejus dextera fecit virtutem.* Eſt-ce nous, dit Saint Auguſtin, que nous avons cherché les premiers Jeſus-Chriſt ? N'eſt-ce pas lui au contraire qui nous a prévenus de ſa recherche ? Avons-nous été trouver le Medecin, nous qui étions infirmes ; n'eſt-ce pas aux malades qu'eſt venu le ſouverain Medecin de nos ames ? Quelle bonté d'un Dieu pour de miſerables pecheurs.

Serm. 2. ad Fratr.

Nous avons beſoin, dit Saint Bernard, de trois ſortes de bénedictions pour nôtre converſion & nôtre retour à Dieu, & pour

la conſommation de nôtre ſalut éternel : d'une bénédiction de miſericorde qui nous previenne, ſans laquelle nous ſerions toûjours dans la miſére du peché ; c'eſt celle dont parle le Prophete, qui prévient nos deſirs & tous nos merites : *Miſericordia ejus præveniet me.* D'une bénédiction de grace, qui nous accompagne, & nous aſſiſte tous les jours de nôtre vie ; c'eſt de celle auſſi dont parle le même Prophete : *& miſericordia tua ſubſequetur me omnibus diebus vitæ meæ.* C'eſt de ces deux bénédictions, dont parle Saint Auguſtin, quand il dit : La grace de Dieu prévient toûjours l'homme pecheur, lorſqu'il ne veut pas encore ſe convertir, en lui en donnant la volonté ; comme dit l'Apôtre, *dat vellè* ; & lorſqu'il a commencé à vouloir, elle le ſuit encore, afin que ſa volonté ne ſoit pas inutile : C'eſt-à-dire que Dieu inſpire d'abort par ſa grace à l'homme la volonté de faire le bien, & qu'enſuite l'ayant reçûë, & reſſentant ſa foibleſſe pour accomplir par lui-même ce qu'il lui commande dans ſa pourſuite ; il le ſupplie inſtamment de l'aſſiſter, afin qu'il perſevere dans la fidele pratique du bien qu'il deſire, ce qu'il ne peut ſans ſon ſecours continuel. *Pſ 58. v. 10.* *Pſ. 22. v. 6.*

C'eſt auſſi la priére que nous devons toûjours lui faire, en ces termes : Preparez mon cœur, Seigneur, mais ne l'abandonnez pas, aprés l'avoir ainſi preparé ; prenez ſoin de moi juſqu'à la fin ; prevenez-moi en m'attirant à vous par vos bénédictions & par vos douceurs, afin que j'entre avec courage dans vos voïes ; mais accompagnez-moi toûjours, & ſuivez-moi par tout, afin que vôtre grace me ſoutienne & me fortifie contre toutes les difficultez que j'y pourrai rencontrer ; marchez devant moi pour me montrer le chemin, & pour empêcher que je ne m'égare ; marchez auſſi après moi, de peur que je ne recule, ou que je m'arrête : faites-moi vouloir le bien, & faites-le moi accomplir : que votre miſericorde me préviene en me faiſant bien commencer, & qu'elle me ſuive en me faiſant perſeverer conſtamment dans votre amour, malgré les oppoſitions de la chair, & de tous les ennemis de mon ſalut.

Nous avons beſoin encore d'une troiſiéme bénédiction, pourſuit Saint Bernard, qu'il appelle une bénédiction de gloire & de plenitude, qui nous perfectionne : Si Dieu ne nous favoriſoit pas de ces deux premieres bénédictions, nous ne pourrions jamais

faire de fruits dignes de la vie éternelle ; n'étant pas à nôtre pouvoir de commencer à faire le bien, ni de chercher le Seigneur comme nôtre ſalut éternel, s'il ne nous prévient de ſa miſericorde pour ſortir du peché, ni de perſeverer dans la pratique du bien, s'il ne nous aſſiſte de ſa grace, pour prévenir nos réchutes ; ni enfin d'achever l'ouvrage de notre ſalut, & d'être conſommez dans le bien & dans la vertu, juſqu'à ce que par ſa gloire il comble & rempliſſe de lui-même toutes les puiſſances de notre ame : la miſericorde prévient & commence notre converſion ; ſa grace qui la ſuit & nous accompagne, la fortifie & la ſoutient ; & la gloire, qui la couronne, en fait l'heureuſe conſommation. Ainſi le commencement, le progrez, & l'heureuſe fin du grand ouvrage de notre ſalut dépend de ces trois bénédictions, que Jeſus-Chriſt nous a meritées par ſa mort, & qu'il nous donne par ſa bonté. *Prævenit miſericordia converſionem, adjuvat gratia converſionem, perficit gloria conſummationem.*

Serm. inter Parvos.

Mais parmi ces trois bénédictions, continuë ce Saint Docteur, nous trouvons, & nous experimentons comme la plus douce, & la plus miſéricordieuſe, celle qui devance tous nos merites, qui nous prévient lorſque nous en ſommes indignes, que par l'énormité de nos crimes nous avons encouru ſon indignation, irrité ſa colére. Quoi de plus doux en effet, de plus tendre, & de plus favorable, qu'étant des enfans de perdition, que nous faiſons des œuvres dignes de mort, que nous ſommes ſes ennemis, que nous avons encore la rebellion dans le cœur, il n'ait pour nous que de penſées de paix & de reconciliation, que dans le tems que nous fuïons ſa rencontre, il nous pourſuit dans nos égaremens, pour nous donner ſon eſprit de vie & de ſainteté. Il oublie en quelque maniére ſes grandeurs, il étouffe ſes juſtes reſſentimens de colere, pour s'abaiſſer juſqu'à chercher & à pourſuivre une vile & miſérable créature, pour l'engager à ſon amour, & à ſa recherche. Quelle bonté ? ne doit-elle pas toucher ſenſiblement nos cœurs.

Son amour infini l'engage à faire le premier pas : *Ipſe prior dilexit nos* : S'il ne le faiſoit pas, le malheur du pecheur ſeroit ſans reſſource : il peut bien de lui-même par ſa malice s'éloigner de Dieu ; mais il ne peut faire de lui-même aucune démarche pour retourner à Dieu : cette brébis égarée peut marcher pour

pour ſe perdre dans la voïe de l'iniquité ; mais il n'eſt pas à ſon pouvoir de faire un ſeul pas pour revenir de ſes égaremens, & retourner à Dieu ſon legitime Paſteur. Quelle ſurprenante foibleſſe, Seigneur ! s'écrioit David en faiſant un aveu ſincere de ſon égarement ; je me ſuis détourné du vrai chemin, comme une malheureuſe brebis qui s'eſt égarée, en m'abandonnant volontairement au peché : *Erravi, ſicut ovis quæ periit* : Cherchez vôtre ſerviteur ; ce malheureux fugitif ne reviendra jamais vers vous, ſi vous n'avez la bonté d'aller après lui pour le rappeller, & le porter vous-même dans le bercail : *Quære ſervum tuum.* Il faut que Dieu faſſe toûjours les avances pour convertir le pecheur, il faut qu'il l'invite, qu'il le ſollicite, qu'il l'attire par ſa grace, qu'il le preſſe par ſes inſpirations de lui demander pardon, afin qu'il ſoit diſpoſé de le recevoir. Vît-on jamais un Roi en venir juſqu'à ſolliciter un criminel de leze-Majeſté à demander de recevoir ſa grace ? N'eſt-ce pas ce que Dieu fait, quand il nous invite par de preſſantes conjurations à la pénitence ? Quelle plus admirable bonté ! Mais fut-il jamais un criminel qui refuſa avec opiniâtreté ſes graces ? Ah ! c'eſt ce que nous faiſons autant de fois que nous refuſons de faire pénitence & d'aller à Dieu ? Quel déplorable aveuglement. *Pſ.* 118.

Quand vous voyez donc un pécheur retourner à Dieu, ne croyez pas qu'il faſſe aucune démarche, dont il ne ſoit redevable à Dieu : C'eſt pour cela que Saint Paul dit hardiment, que Dieu, qui acheve toutes nos bonnes œuvres, les commence par ſa grace : *Qui cœpit in nobis opus bonum, ipſe perficiet.* Celui qui cherche Dieu, comme remarque Saint Auguſtin, a deja trouvé quelque choſe de ce qu'il pourſuit : *Quærere gratiam, initium gratiæ eſt* : ne lui étant pas poſſible d'entreprendre de lui-même la pourſuite d'un ſi grand bien, ſi ce ſouverain bien n'avoit de nouveau imprimé quelque goût & quelque trait de ce qu'il eſt dans ſa volonté, pour lui en inſpirer le deſir & l'amour. J'ai cherché, dit l'Epouſe, celui qu'aime mon ame : *Quæſivi quem diligit anima mea.* Mais à cette amoureuſe recherche, lui dit Saint Bernard, à laquelle vous a excité la bonté du Céleſte Epoux, qui vous a prévenu, en vous aimant, & vous cherchant le premier ; vous ne l'aimeriez pas, s'il ne vous

avoit aimé & cherché auparavant : ce n'eſt pas d'une ſeule bénediction dont vous avez été prévenuë ; mais de deux, de l'amour & de la recherche ; l'amour eſt la cauſe de vôtre recherche, & la recherche eſt le fruit & le gage aſſuré de l'amour de vôtre Epoux : il vous a aimé le premier, afin que vous ne craigniez point qu'il vous cherche pour vous punir de vos égaremens ; il vous a cherché, afin que vous reconnoiſſiez que ſon amour ne vous a pas été inutile : l'une & l'autre de ces inſignes faveurs, vous ont donné la hardieſſe, banni la crainte, émeu vôtre affection, & vous ont perſuadé le retour : c'eſt de là que procede ce zele, cette ardeur qui vous anime à chercher celui que vôtre cœur deſire : il eſt conſtant qu'il n'étoit point à vôtre pouvoir de pourſuivre un ſi grand bien, s'il ne vous avoit ſi miſericordieuſement prevenu de ſon amour & de ſa recherche.

Serm. 84. in Cant.

Si donc l'Epouſe fait une conſtante reſolution de chercher ſon Divin Epoux, ainſi qu'elle nous le declare : *Surgam, & quæram quem diligit anima mea* ; qu'elle ſache, dit ce devot Pere, que cet Amant Celeſte lui inſpire ce deſir & ce zele de le chercher ; qu'elle en eſt premierement aimée & recherchée, avant que de s'engager à ſon amour & à ſa pourſuite : *Omnis anima quærens Deum, noverit ſe præventam ab illo, & ante quæſtam, quam quærentem.* Autrement une fois que l'ame s'eſt éloignée du Verbe, elle ne reviendroit jamais à lui pour joüir de ſa divine preſence, dont elle a été privée par ſa faute, ſi le Verbe ne la cherche le premier ; l'ame étant un eſprit volage qui s'égare de la voïe du ſalut avec une malheureuſe facilité, & qui eſt incapable de retour, ſi Dieu la laiſſe & l'abandonne à elle même. C'eſt une bonne diſpoſition de ſe regarder toûjours dans l'état d'une Brebis égarée, qui ſe fut perduë, & qui ſe perdroit encore, ſi le ſouverain Paſteur des ames, qui eſt venu dans le monde chercher & ſauver ceux qui étoient perdus, ne l'eût cherchée le premier par la grace de ſa vocation, & ne la cherchoit encore toutes les fois qu'elle s'égare, en la rapellant à lui par les inſpirations continuelles de ſa grace.

Ibidem.

Ah ! Seigneur, puis-je m'écrier ici touché du pieux ſentiment de Saint Bernard ſi oppoſez au Pelegianiſme ? Ah ! Seigneur, s'il eſt donc vrai que tout aimable que vous êtes, je ne

puiſſe de moi même vous aimer, ni vous chercher, & que ma miſére aille encore juſqu'à ne pouvoir deſirer dans l'ordre ſurnaturel d'étre aimé de vous, ſi vous n'excitez en moi ce ſaint deſir, il eſt donc vrai que tout Dieu que vous étes, vous faites le premier pas & les premieres demarches pour me reconcilier avec vous : ne ſeroit-ce pas aſſez que vous fuſſiez diſpoſé à me recevoir ? Mais du moins, ô mon Dieu, puiſque vous daignez commencer, ne repondrai-je pas à vôtre amour ; ajoûterai-je à la malheureuſe impuiſſance de vous prevenir, le crime de ne pas répondre à votre grace & à votre amour ? Non, Seigneur, vous me faites trop bien comprendre ce que je vous dois, pour que mon cœur demeure dans une mortelle indifference ; puiſque vôtre bonté me recherche par ſa grace, je veux bien me ſoumettre à cette douce loy. Oüi, mon Dieu, je veux m'humilier dans cette vûë, je veux bien reconnoitre devant vous ma foibleſſe, & me confondre dans la penſée que de moi-même je ne puis faire un pas pour aller à vous ; qu'avec toutes vos infinies perfections, je ne puis vous aimer, ſi vous ne me prévenez de vôtre amour ; mais auſſi ce ſera pour moi un preſſant motif de reconnoiſſance & de fidelité : le ſouvenir de vôtre infinie miſericorde, en me recherchant, nonobſtant mon indignité, en me prévenant, en me remettant dans vos voïes, m'attachera déſormais à vous d'un lien ſi étroit, que la nature, les paſſions, que le monde avec tous ſes charmes impoſteurs, que rien ne le pourra rompre. Tel eſt le fruit que l'ame Chrêtiene doit tirer de ce point de foi ſolidement établi, & utilement medité.

Tels doivent étre nos ſentimens ; c'étoit celui de l'Epouſe des Cantiques, qui connoiſſant ſon impuiſſance d'aller aprés ſon celeſte Epoux, dans l'aveu de ſa foibleſſe, lui faiſoit cette humble priere, que nous lui devons faire, pour le conjurer de l'attirer aprés lui, afin qu'elle peut l'atteindre, en courant aprés l'odeur de ſes delicieux parfums : *Trahè me poſt te curremus in odorem unguentorum tuorum.* Que veulent dire ces paroles ? Eſt-ce que l'Epouſe a beſoin d'étre tirée, & de l'étre aprés un ſi aimable Epoux ; comme ſi elle le ſuivoit malgré elle, & non point volontairement ; mais tous ceux qui ſont tirés ne le ſont pas malgré eux : par exemple, on ne dira pas que celui qui eſt malade, ou impotant, qui ne ſçauroit lui-même aller au bain, ni à la *Cant. 1. v. 3.*

table, y ſoit entraîné par force ; au lieu que c'eſt contre ſa volonté qu'un criminel eſt entraîné au ſupplice. Il eſt bien viſible que l'Epouſe veut être entrainée, puiſqu'elle le demande, & elle ne le demanderoit pas, ſi elle pouvoit ſuivre ſon bien Aimé, comme elle le voudroit, dit Saint Bernard. Mais d'où vient qu'elle ne le peut pas ? Dirons-nous de l'Epouſe qu'elle eſt foible & impuiſſante : ſi quelqu'une des jeunes filles, dans la connoiſſance de ſa foibleſſe, demandoit d'être entrainée, il n'y auroit pas ſujet d'être étonné : mais l'Epouſe qui ſembloit être aſſez forte pour attirer même les autres ; qu'elle ait beſoin d'être entrainée comme étant foible & infirme : Quelle ame aprés cela croirons-nous aſſez forte, & ſaine, ſi nous croyons que celle là eſt infirme, qui à cauſe de ſa ſinguliere perfection, eſt nommée l'Epouſe du Seigneur ?

Saint Bernard ſe fait cette objection importante à ce ſujet ; & voici ſa réponſe. Quelque parfaite que ſoit une ame, tant qu'elle gémit ſous le poids de ce corps mortel, & qu'elle demure comme en priſon dans ce ſiécle corrompu, & par conſequent aſſujetie à mille facheuſes neceſſitez de la vie preſente ; elle s'éleve avec moins d'ardeur à la contemplation des choſes céleſtes, & elle n'a point une entiere liberté de ſuivre l'Epoux par tout où il va : c'eſt ce qui attiroit de la bouche de Saint Paul ces paroles, qui exprimoient les gemiſſemens de ſon cœur ſur ſa miſére : Malheureux homme que je ſuis, qui me delivrera de ce corps de mort. Cette humble, & fervente priere du Prophete Roi, qu'il faiſoit à Dieu : Faites ſortir mon ame de ſa priſon ; parce que ce miſerable corps appeſantit l'ame, & cette demure de terre & de boüe accable l'eſprit, qui voudroit s'élever par de ſublimes penſées juſqu'au celeſte Epoux. C'eſt donc avec bien de raiſon que l'Epouſe dit en gemiſſant : Entrainez-moi aprés vous : ayant beſoin neceſſairement en cette vie d'être entrainée par celui-là ſeul, qui dit, vous ne pouvez rien faire ſans moi. Elle demande par ces paroles de ſuivre les traces de ſa vie, de pouvoir imiter ſes vertus, garder les regles de ſa conduite, & embraſſer la perfection de ſes mœurs : elle a beſoin pour cela du ſecours, pour renoncer à ſoi-même, porter ſa croix, & ſuivre Jeſus-Chriſt : elle a, dis-je, ſans doute beſoin pour atteindre un ſi haut degré de vertu d'être tirée par ſon divin Epoux. Je ſçai, veut-

Rom. 7. v. 24.

elle dire, que je ne puis arriver juſques à vous, qu'en marchant aprés vous, ce que je ne puis ſans vôtre ſecours : c'eſt pourquoi je vous conjure de me tirer après vous. Celui-là eſt heureux que vous aſſiſtez, il diſpoſe en ſon cœur de degrez dans cette valée des larmes pour arriver un jour ſur les Montagnes éternelles, où l'on goute une joye & un répos ineffable : *Hic trahi neceſſe habet ſponſa, nec ſanè trahi ab alio, quam ab eo ipſo, qui ait, ſine me nihil poteſtis facere.* *Bern. Serm. 84. in Cant.*

C'eſt ainſi que l'Epouſe, qui ayant tout quitté pour l'amour de ſon celeſte Epoux, deſire avec ardeur d'aller par tout aprés lui, de marcher toûjours ſur ces traces, & de le ſuivre par tout où il ira, ſachant que ſes voïes ſont belles, que ſes ſentiers menent ſeurement à la paix, que celui qui le ſuit ne marche point dans les tenebres : mais elle vous conjure, ô divin Epoux, de l'entrainer aprés vous : *trahe me poſt te* ; parce que votre juſtice eſt auſſi élevée que les plus hautes montagnes, & qu'elle ne peut pas y atteindre par ſes propres forces : il n'eſt pas ſurprenant qu'elle ait beſoin d'étre tirée, puiſqu'elle doit courir aprés un geant, & qu'elle veut tacher d'atteindre celui qui ſaute dans les Montagnes, & paſſe par deſſus les Colines : Sa parole, dit le Prophete, court avec viteſſe ; elle ne peut pas égaler dans ſa courſe celui qui marche à grand pas, qui ſe hâte d'arriver au bout de la carriere. Entrainés-moi donc aprés vous, lui dit-elle, de peur que je ne commence d'aller aprés d'autres Amans comme une vagabonde, & que je ne coure comme une perſonne égarée, qui ne ſçait quelle route tenir. Entrainez-moi aprés vous, parce qu'il m'eſt plus avantageux que vous m'entreniez, c'eſt à dire que vous me faſſiez quelque ſalutaire violance, t'elle qu'elle ſoit, ſoit en m'effrayant par vos menaces, ou en m'exerçant par vos chatiments, que non pas que vous m'épargniez, en me laiſſant dans ma langueur, & dans une fauſſe aſſuranee. C'eſt ainſi que Saint Bernard explique la demande de cette Amante, *trahe me poſt te* ; entrainez-moi en quelque ſorte malgré moi, afin que vous me faſſiez enſuite marcher, & que je vous ſuive volontairement : *Trahe quodammodo invitam, ut facias voluntariam* : Entrainez-moi lorſque je ſuis comme engourdie, afin que vous me faſſiez enſuite courir librement ; *trahe torpentem, ut facias currentem.* *Bern. in Cant. 21.*

L'Epouſe dit au ſingulier, attirez-moi aprés vous; & elle ajoûte au pluriel : Nous courrons à l'odeur de vos parfums ; c'eſt à dire comme l'expliquent Saint Gregoire Pape, & Saint Bernard, que l'Epouſe, qui nous figure les ames les plus parfaites, étant attirée par ſon Epoux, elle attire même par ſon exemple les jeunes filles ſes compagnes ; & qu'ainſi elles courent toutes enſemble charmées par l'odeur toute divine de ſes parfums, qui ſont ſa ſageſſe, ſa juſtice, ſa bonté : Nous courrons enſemble, moi attirée par l'odeur de vos parfums ; & elles par mes exhortations & par mon exemple : C'eſt ainſi que nous courrons toutes à l'odeur de vos parfums ; l'Epouſe a ſes imitateurs, comme elle imite Jeſus Chriſt : c'eſt pour cela qu'elle dit au plurier nous courrons ; mais ce ſera aprés l'odeur de vos parfums, & non pas dans la confiance de nos propres merites. Nous n'avons pas la préſomption de croire que nous courrons par nos propres forces, n'étant de nous mêmes que foibleſſe ; mais par votre puiſſant ſecours, & par votre divine miſericorde. Si nous avons couru quelquefois, & que nous l'ayions fait volontairement, la gloire n'en eſt pas dûë à celui qui veut & qui court ; mais à Dieu ſeul, qui eſt infiniment bon, & qui nous donne la force de le chercher & de courir aprés lui pour l'atteindre, & arriver à ſa joüiſſance.

Diſons donc dans la vûë de notre impuiſſance à chercher le Seigneur & de courir aprés lui, à l'exemple de l'Epouſe ; entrainez-moi, & nous courrons à l'odeur de vos parfums ; je ne puis aller à vous, ni vous ſuivre ſans votre ſecours, ô mon Dieu ; la pareſſe m'abat, la foibleſſe m'accable, mes ſens m'arrêtent, mon corps m'apeſantit, mon eſprit eſt dans les tenebres, ma volonté eſt infirme, je ne puis faire un pas que vous ne m'attiriez, & que vous ne me preniez par la main pour me conduire dans les ſentiers de votre juſtice : je ſens pour mon malheur tantôt un cœur de chair, dont la malheureuſe ſenſibilité l'entraine vers les objets ſenſibles ; cet attrait funeſte l'empêche de ſuivre celui de votre amour, à moins que vous ne l'attiriez plus fortement ; tantôt je ſens un cœur de fer, touchez-le, mon Dieu, ſoyez mon Aimant ; attirez-le à vous ſeul, malgré ſa dureté & ſa peſanteur, imprimez-lui vos qualitez, comme l'Aimant au Fer, qui ſe laiſſe entrainer dès qu'il eſt touché ; penetrez-le de vos divines ardeurs, & donnez-lui la force de courir à l'odeur de vos parfums. Attirez-moi donc,

Seigneur ; écoutez, à cet heureux moment pour moi, l'ardente priere que vous formez vous-même dans mon cœur, & que vous articulez ſur mes levres ; attirez-moi, arrachez-moi avec une ſalutaire violence de la bouë où je ſuis enfoncé, & que l'attrait de votre amour ſoit toujours victorieux dans mon cœur.

Entrainez-moi aprés vous, nous courrons en l'odeur de vos parfums : *curremus in odorem unguentorum tuorum* : Ah ! non, Seigneur, je ne veux pas vous aimer & vous chercher tout ſeul, mais je ſouhaite que tous les autres ne faſſent qu'un cœur avec moi, pour vous chercher & vous aimer uniquement : embraſez-moi d'un amour ſi ardent, que je puiſſe les animer, & courir avec eux en l'odeur de vos parfums. J'y vai travailler de toutes mes mes forces par mes deſirs, par mes prieres, & par mes exemples : me voila prêt, Seigneur, à m'immoler pour étendre l'empire de votre amour, & pour l'accroiſſement de votre gloire ; il n'eſt point de peril auquel je ne m'expoſe, rien de difficile que je n'entreprene ſous vos ordres ; rien de ſi cher que je ne ſacrifie, pour vous attirer les hommages & les cœurs des hommes : Parlez vous-même au fond de mon cœur, Celeſte Epoux ; que demandez-vous de mon zele, mes biens, ma ſanté, ma reputation, ma vie ? Heureux ſi je mourois en travaillant pour vous ; je ne pourrois faire un plus glorieux ſacrifice de cette vie mortelle, qu'en la perdant pour vôtre amour, & pour les interets de vôtre gloire.

CHAPITRE XVIII.

DE L'AMOUR DE DIEU PREVENANT, QUI doit nous engager par un juſte retour à le chercher, & à l'aimer uniquement.

L'EPOUSE parle ce ſemble un langage peu regulier, ſe glorifiant d'avoir été prévenuë de ſon Celeſte Epoux, & de ne l'avoir aimé, qu'après avoir été favoriſée de ſon amour : car au lieu de dire : je ſuis à mon Bien-Aimé, & mon Bien-Aimé eſt à moi ; au-contraire elle dit : Mon Bien-Aimé eſt à

moi, & moi à lui : *Dilectus meus mihi, & ego illi.* Que devrions-nous penſer de l'expreſſion de cette Amante ? Devroit-elle ſe glorifier de ne s'étre engagée à l'aimer, qu'aprés avoir étè prévenuë de ſon amour ? Ne la condamnez pas pourtant, dit Saint Bernard, elle a tres bien parlé, ſon langage montre ſon humilité, & non pas ſon orgueil : n'ayant pas étè à ſon pouvoir d'aimer Dieu, ſans en avoir premierement étè aimée ; elle avoüe ſincerement que ſi elle eſt arrivée à ce bonheur & à cette gloire, elle en doit tout le merite & l'avantage à la bonté de ſon Divin Epoux, qui l'a ſi genereuſement prévenuë de ſon amour, ne l'ayant aimée que dès l'heureux moment qui lui avoit fait la grace & l'honneur de l'aimer : *Rectius locuta eſt, non pretendens meritum, ſed præveniens beneficium, & ſe præventi dilecti gratia confitens.*

In Cant. Serm. 67.

Il eſt conſtant qu'il n'eſt pas à nôtre pouvoir d'aimer le Seigneur, ni de lui donner de marques ſinceres de nôtre affection par une veritable recherche, & un juſte retour à lui, ſi tout le premier il ne nous aime, & ſi ſon amour prévenant ne nous engage à l'aimer & à le chercher : ainſi nous ſommes obligez de croire & d'avoüer qu'il prévient toûjours nôtre recherche par la ſienne, comme il prévient toûjours nôtre amour par ſa grace & par ſes bienfaits : *Minimè prorſus, niſi priùs quæſita, quæreres, ſicut nec diligens, niſi delecta priùs*, lui dit Saint Bernard. Levez-vous avec l'Epouſe, c'eſt-à-dire ſortez de cette létargie mortelle où vous êtes ; hatez-vous tant que vous pourrez pour chercher le Seigneur & vous unir à lui, vous le trouverez, mais vous ne le préviendez pas : *invenies eum, non prævenies.* Ce ſeroit une temerité en nous de nous attribuer quelque choſe devant lui, & plus que lui : il vous a aimé plus que vous ne l'aimez, & avant que vous l'aimiez : *in tali negotio, vel priùs aliquid tribuas tibi, vel plus, & magis amat & ante te.* L'amour de Dieu eſt toûjours prévenant, ne pouvant avoir de l'amour pour lui, que ce ne ſoit un pur effet de ſon amour pour nous ; nous ceſſerions d'étre ſes créatures, ſi nous pouvions prévenir le Créateur en amour. C'eſt de cette genereuſe & miſericordieuſe prédilection dont parle Saint Jean : *Ipſe prior dilexit nos.*

Serm. 84. in Cant.

Ibidem.

L'amour ardent de l'Epouſe pour ſon Epoux, qui l'engage

à ſa pourſuite, eſt donc l'effet de l'amour pur & gratuit dont il la ſi miſéricordieuſement prévenuë : ainſi nous n'avons pas beſoin d'autres raiſons de leur mutuelle recherche, dit le même Pere, que l'amour mutuel dont ils ſe ſont reciproquement aimez : c'eſt l'Epoux & l'Epouſe : *Sponſus Sponſa ſunt ; quam alias quæris neceſſitudinem vel connexionem, prater amare & amari* : Mais enfin, que l'ame, figurée par l'Epouſe, aime & cherche Dieu comme ſon Epoux pour répondre à ſon amour, en faut-il être ſurpris, ne trouvant rien en lui qui ne ſoit infiniment aimable, & digne uniquement de tous ſes deſirs & de ſes amoureuſes pourſuites ; & n'y ayant que ſa delicieuſe joüiſſance qui puiſſe faire ſon vrai repos, & ſon ſouverain bonheur : Mais qu'un Dieu par un excez de ſa bonté aime & cherche l'ame le premier, pour l'engager à ſon amour & à ſa recherche, ne trouvant rien en elle qui ſoit digne de ſon amour, ni qui puiſſe contribüer à ſon bonheur & à ſa gloire, rien ne manquant à la ſouveraine perfection de ſon Etre ſupreme, ni à la plenitude infinie de ſa félicité ; c'eſt ce qui doit faire le ſujet de nôtre admiration. Oüi, Dieu cherche l'homme le premier, pour aimer l'homme, tout indigne qu'il eſt de ſon amour ? Quelle bonté ! Dieu cherche l'homme pour être aimé de l'homme, tout inutile qu'il lui eſt ? Quel honneur & quelle gloire pour lui ! & la pluſpart des hommes durs & inſenſibles qu'ils ſont, ne veulent ni aimer, ni être aimé de Dieu ? Quelle plus noire & plus monſtrueuſe ingratitude.

Pour être bien convaincus de l'ingratitude de la plûpart, même des Chrêtiens à reconnoitre l'amour dont Jeſus-Chriſt nous a prévenus, reprenons les tendres paroles de nôtre Epouſe, qui toute tranſportée par les témoignages que le divin Epoux lui donnoit de ſon amour, s'écrie : Mon Bien-Aimé eſt à moi, & je ſuis à lui : *Dilectus meus mihi, & ego illi.* C'eſt-à-dire me voyant preſſée par de ſi tendres temoignages de celui qui m'a aimé le premier, je me donne entierement à lui, ainſi qu'il ſe donne tout à moi. On peut remarquer, ſelon Saint Bernard, dans ces paroles de l'Epouſe, l'ardeur de l'amour de deux perſonnes qui s'aiment mutuelement ; mais avec cette difference que l'Epouſe trouve ſon repos & ſa félicité dans l'amour ſupreme, où l'Epoux, en la prevenant de ſon amour, fait éclater

un excez de ſa bonté : parce que ce ſaint commerce de charité reciproque ne ſe fait pas entre égaux, mais entre Dieu & l'ame : *Sed in amore ſummo, unius perfecta felicitas, alterius mira dignatio ; neque enim inter pares eſt conſentio, ſeu complexio hæc.* C'eſt pourquoi elle commence par ces paroles, il eſt à moi ; ce qui marque, ſelon ce Pere, la miſéricorde & la bonté avec laquelle il la prevenuë ; & elle ajoûte, & je ſuis à lui ; c'eſt-à-dire qu'elle n'eſt pas ingrate ; mais pour moi je lui rends grace, en reconnoiſſance de celles que j'ai reçûës de lui : il eſt pour moi, parce qu'il veille pour mon ſalut ; & je ſuis à lui, pour accomplir en toutes choſes ſa ſainte volonté : il eſt à moi qui ſuis ſa Colombe ; & je ſuis uniquement à lui ſeul, parce que je n'écoute aucune voix des étrangers, pour le ſuivre par tout où il m'appelle.

Voila quelle eſt la declaration ſi loüable de l'Epouſe : telle devroit être la nôtre, à ſon imitation, ſi nous étions fideles à répondre à la grace & à l'amour de Jeſus-Chriſt. Cette Amante choiſie proteſte qu'elle eſt toute à ſon Epoux : comme il m'a, dit-elle, préferée, je lui donne auſſi la préference dans mon cœur à toutes les créatures : il ſeroit bien déraiſonnable & injuſte, qu'ayant été aimée & ſi honnorée, je manqua de le reconnoitre, & de répondre à ſon amour de tout mon pouvoir. C'eſt ainſi qu'un ancien Pere explique les tendres paroles de l'Epouſe : & il ajoûte que ce qu'elle dit a du raport à ces paroles de Saint Paul, lequel en reconnoiſſance de l'amour de Jeſus-Chriſt, qui s'étoit livré pour lui, *tradidit ſemetipſum pro me* ; je me ſuis privé de toutes choſes, diſoit-il, pour l'amour de Jeſus-Chriſt mon Seigneur, & je les ai regardées comme des ordures, pour gagner mon Sauveur. Et ces autres paroles : Je vis, ou plutôt ce n'eſt pas moi qui vis, mais c'eſt Jeſus-Chriſt qui vit en moi, & ſi je vis maintenant dans ce corps mortel, je vis en la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé, & qui s'eſt livré lui-même à la mort pour moi.

Ce que l'on vient de dire avec Saint Paul, & avec Saint Bernard, on peut l'appliquer avec ce Pere en particulier aux ames parfaites qui ſont arrivées à ce degré d'amour & de reconnoiſſance, ce qui n'eſt connu que de Dieu : *Quinam enim ſint*, dit il, *id quidem penes Deum.* Apprenez ſeulement ici, ajoſt-

te-t-il, quel vous devez être à l'imitation de l'Epouſe : *Tu vero audi qualem te eſſe oporteat, ſi talis vis eſſe.* Donnez-moi une ame reconnoiſſante, qui n'aime que Dieu, continuë Saint Bernard, & ce qui doit être aimé pour Dieu, à qui Jeſus-Chriſt tient lieu de vie & de tout, qui ne ſonge dans ſon travail, ou dans ſon repos, qu'à avoir Dieu toûjours preſent devant ſes yeux, dont la volonté ſe porte uniquement à marcher vers lui, & à le ſuivre : donnez-moi, dis-je, une telle ame, & je la jugerai digne de l'amour, des ſoins de l'Epoux, des regards de ſa divine majeſté, & de ſes faveurs : elle pourra même ſe glorifier, mais en Dieu ſeul avec nôtre Epouſe, & dire : Mon bien aimé eſt tout à moi, & je ſuis tout à lui. *Dilectus meus mihi, & ego illi.*

Mais qu'il eſt rare de trouver dans nôtre malheureux ſiécle des ames chrétiennes qui puiſſent tenir le langage de l'Epouſe : mon bien aimé eſt à moi, & je ſuis toute à lui : Il eſt vrai qu'il n'y en a aucune qui ne puiſſe dire mon bien aimé eſt à moi, je n'en puis douter, aprés tout ce qu'il a fait pour moi, & ce qu'il fait encore tous les jours ; je ſuis l'ouvrage de ſes mains & le prix de ſon Sang ; il m'a ouvert les portes du Ciel, il m'a delivré de l'enfer que j'avois merité ; il m'a comblé, & il me comble encore d'une infinité de graces, tout indigne que j'en ſuis : mais pouvez-vous dire que vous êtes à vôtre bien aimé, comme l'Epouſe, juſqu'à ce que vous lui ayez donné de preuves certaines de vôtre amour ; ce que vous n'avez pas fait juſqu'à preſent. Eſt-il bien vrai, ô mon ame, que vous puiſſiez l'appeller avec verité vôtre bien aimé ? êtes-vous à lui par un retour ſincere de vôtre eſprit, & de vôtre cœur ; vôtre eſprit lui rapporte-t-il toutes ſes penſées, toutes ſes vûës, toutes ſes lumiéres ; vôtre cœur lui conſacre-t-il tous ſes deſirs, tous ſes mouvemens, toutes ſes attaches, & tous ſes ſentimens ; lui rend-il le juſte tribut de l'amour & de la reconnoiſſance qu'il lui doit ? Examinez-vous bien ſur cet important devoir ; ſondez exactement vôtre cœur, mais ſans vous flater, ni rien vous déguiſer.

Il n'eſt rien de plus aiſé, dit Saint Ambroiſe ſur le Pſeaume 118. expliquant ces tendres paroles de David, que de dire : Je ſuis à vous, Seigneur : *Tuus ſum ego* : Il n'eſt rien de plus

commun que de parler comme ce ſaint Roi ; & comme l'Epouſe, qui voulant apprendre aux filles de Jeruſalem, avec quelle diſpoſition il faloit chercher l'Epoux, ſe propoſe elle-même pour exemple, en leur diſant : Je ſuis à mon bien aimé, & mon bien aimé eſt à moi : Cependant il en eſt bien peu qui ayent droit de le dire comme elle ; il n'appartient qu'à celui-là ſeul de parler ainſi, qui eſt attaché à Dieu de telle ſorte, qu'il lui conſacre tous ſes ſens, qui n'a plus de penſées & d'affections, qui ne tendent à lui. Peu de perſonnes ſans doute peuvent parler ainſi veritablement, y en ayant une infinité auſquelles même Dieu ne ſuffit pas, quoique toutes choſes ſoient renfermées en lui. Ce riche de l'Evangile, à qui Jeſus-Chriſt dit de vendre tous ſes biens, & de les donner aux pauvres, s'il vouloit être parfait, ne jugea pas que Dieu lui ſuffit, puiſqu'il fut ſaiſi de triſteſſe, comme ſi ce qu'on vouloit lui ordonner de quitter eût été plus conſiderable que Dieu ſeul, qu'on vouloit lui faire choiſir. Celui-là donc dit à Dieu ſincerement avec l'Epouſe, mon bien aimé eſt à moi, & je ſuis à lui ; qui peut dire, nous avons quitté toutes choſes, du moins d'eſprit & de cœur, & nous vous avons ſuivi, Seigneur : Mais un homme qui eſt attaché au ſiécle, ne peut pas parler comme l'Epouſe, ayant encore pluſieurs maîtres dont il eſt eſclave.

La volupté vient lui dire, vous êtes à moi, parce que vous vous êtes livré à l'amour des plaiſirs ſenſuels, & vendu à moi, en vous proſtituant à cette créature. L'avarice vient dire à un autre, l'or & l'argent que vous amaſſez avec une ſi grande avidité, eſt le prix de vôtre eſclavage. L'ambition vient à ſon tour lui dire, vous êtes à moi, ne ſçavez-vous pas que je vous ai fait commander aux autres, afin que vous me fuſſiez ſoumis : Tous les vices & toutes les paſſions tiennent aux pecheurs le même langage. Comment donc celui qui a tant de maîtres, peut-il dire à Jeſus-Chriſt, qui eſt jaloux de nôtre cœur, & qui veut regner tout ſeul, je ſuis à vous. Ainſi il n'appartient pas à toute ſorte de perſonnes de dire comme l'Epouſe ; mon bien aimé eſt à moi, & je ſuis à lui ; mais ſeulement à ceux qui ont le cœur détaché de la terre, & uni à Jeſus-Chriſt ; à ces ames, qui comme dit Saint Gregoire de Niſſe, travaillent ſans ceſſe à ſe purifier de tout ce qui eſt naturel & terreſtre, qu'el-

In Cant. Hom. 15

les deviennent toutes ſpirituelles, & comme une vive image de la beauté de celui, qui eſt leur divin original ; ce que Saint Paul exprimoit en ſa perſonne, lorſqu'il diſoit, que ce n'étoit plus lui qui vivoit, mais Jeſus-Chriſt même qui vivoit en lui : C'étoit de même que s'il eut dit, que nulles des paſſions humaines & terreſtres vivoient en lui, ni la volupté, ni la triſteſſe, ni la colere, ni la crainte mondaine, ni l'orgueil, ni l'envie, ni la vengeance, ni l'avarice, ni rien de tout ce qui peut ſoüiller l'ame, & qui peut la ravir à Jeſus-Chriſt ; mais que ce ſeul divin Epoux, auquel il s'étoit conſacré, dont la ſainteté l'éloignoit infiniment de toutes ces choſes. C'eſt ſans doute pour cette grande raiſon que l'Epouſe s'attache ſi étroitement à ſon Epoux, & qu'elle deſire & veut dépendre entierement de lui ; conſiderant que lui-même la préferée & choiſie pour ſon Epouſe, qu'il la réunie à lui, enrichie dans ſa miſére, purifiée de ſes imperfections, elle veut étre entierement & ſans reſerve à un Epoux ſi aimable, & ſi bienfaiſant, qui la prévenuë & favoriſée de ſon amour.

Quel ſujet de honte & de confuſion pour moi, veut dire cette Amante fidele, ſi je ne m'efforçois pas d'étre toute à mon bien aimé, comme il eſt tout à moi, & ſi je refuſois injuſtement de lui rendre ce que je ne poſſede que par ſa pure liberalité ; qui pourrois-je aimer avec plus de juſtice, que ce Dieu de bonté qui m'a aimé le premier, ſans l'avoir merité ? Qui dois-je aimer avec plus de tendreſſe, que celui qui a pouſſé la ſiene juſqu'à me donner ſon cœur, pour m'engager à lui donner le mien ? Pour qui pourrois-je vivre avec plus de raiſon, que pour celui ſans lequel je ne vivrois pas, & qui n'eſt venu ſur la terre que pour me donner la vie de la grace, aux dépens de la ſiene ? Pour qui pourrois-je ſouffrir ; pour qui pourrois-je mourir plus glorieuſement, que pour ce genereux ami, qui a tant ſouffert, qui a répandu tout ſon Sang, & qui eſt mort ſur une Croix pour me témoigner ſon amour.

Nous pouvons & nous devons tenir le même langage de l'Epouſe ; en voici la preuve qu'en donne Saint Bernard. De tous les mouvemens de l'ame l'amour eſt le ſeul, dit ce Pere, par lequel la créature raiſonable peut en quelque ſorte reconnoitre les graces qu'elle a reçû, & qu'elle reçoit de ſon Créateur &

de ſon Redempteur. Quand il nous a créé par ſa puiſſance ; qu'il nous gouverne par ſa ſageſſe, qu'il nous nourrit par ſa providence, nous ne pouvons pas lui rendre la pareille & le reciproque. Auſſi ſi Dieu ſe met en colere, me mettrai-je en colere contre lui, non, je lui demanderai pardon : de même s'il me reprend, le reprendrai-je de mon côté, non, je reconnoitrai qu'il me reprend avec juſtice : s'il me juge, je ne le jugerai pas, j'adorerai ſes Jugemens : lorſqu'il me ſauve, il n'exige pas que je le ſauve, ni que je le delivre, étant lui ſeul le Tout-Puiſſant qui delivre & ſauve tout le monde : s'il uſe de l'empire ſouverain qu'il a ſur moi, il faut que je le ſerve avec ſoumiſſion & avec fidelité : s'il me commande quelque choſe, & m'impoſe des loix, il faut que j'obeïſſe, & non pas que j'exige du Seigneur le même ſervice & la même obeïſſance que je ſuis obligé de lui rendre : Mais lorſque Dieu m'aime, il ne demande autre choſe que d'être aimé ; & nous pouvons en quelque façon uſer d'un juſte retour, en lui rendant amour pour amour, en l'aimant non pas autant qu'il nous aime, qu'il le merite, & qu'il eſt aimable ; mais du moins autant que nous ſommes capables de l'aimer, ne nous aimant que pour être aimé ; non pas qu'il ait beſoin de notre amour, non plus que de tous nos biens qui ſont à lui, renfermant tout dans ſon ſein, & qu'il ſuffit à ſoi-même ; mais parce qu'il ſçait que nous pouvons devenir bienheureux en l'aimant ſouverainement ? Quelle bonté, & quelle gloire pour nous. *Cum amat Deus, non aliud vult quam amari, quipe non ad aliud amat, niſi ut ametur.*

Je ſens mon impuiſſance à vous marquer, Seigneur, ma juſte reconnoiſſance de tant de bienfaits dont vous m'avez comblé ; je vois bien que je ne puis faire pour vous, ce que vous avez fait pour moi : mais vous m'avez aimé, & je puis vous aimer ; voila ma reſource, voila mon bonheur & ma gloire, voila ce qui me conſole ? Que je ſuis heureux de ce que vous m'avez donné un cœur capable de cette fonction ; puiſque c'eſt par l'amour ſeul que je puis vous rendre en quelque maniere le reciproque, & que vous me tenez quitte de toutes mes obligations, qui ſont inombrables, pourveu que je vous aime ſouverainement ? Pourquoi donc ne l'ai-je pas fait juſqu'à preſent ? heureuſement pour moi il eſt encore tems d'être tout à

vous ; & vous êtes assez bon pour me pardonner toutes mes ingratitudes passées, pourveu que je commence à vous aimer de tout mon cœur.

Je suis à vous, ô Celeste Epoux, ou du moins je dois, & je veus y être dans tous les momens de ma vie, quoi qu'il m'en coute. Voila ce cœur autrefois ingrat, qui s'est si souvent revolté contre vous, & contre vos faveurs les plus sensibles: voila ce cœur rebelle & farouche qui vous a si souvent resisté, malgré vos commandemens les plus précis, & vos plus tendres & plus pressentes sollicitations : voila ce cœur lache, que vous avez aimé avec tant d'ardeur, & qui vous a servi avec tant de tiedeur & de nonchalance. Helas ! comment n'avez-vous pas puni mes ingratitudes qui sont énormes, & qui sont sans nombre : comment m'avez-vous souffert si long-tems dans le peché, dans la lacheté, & dans mes dissipations continüelles : il y a long tems que j'aurois dû être puni comme un miserable pecheur, ou vomi de vôtre bouche adorable comme tiéde & languissant ; & vous m'avez épargné, vous m'avez conservé ma place dans vôtre cœur, dont j'ai cent fois merité d'être exclus & chassé pour toûjours. Plutôt mourir que de n'être pas à vous désormais ; plutôt mourir que d'oublier tant de graces & de bienfaits.

Je dirai sans cesse avec vôtre Epouse, je suis tout à mon bien aimé : *Ego dilecto meo :* ou avec David, je suis tout à vous, Seigneur, & c'est de vous seul que j'attends mon salut : *Tuus sum ego, salvum me fac.* Quel motif plus puissant à me souvenir toûjours de vous, pour vous aimer, & vous chercher uniquement ? Vous m'avez appris, ô mon Dieu, que pour le pouvoir dire avec confiance, comme votre Prophete, il faut que je ne reconnoisse point d'autre maître que vous, que j'aye sincerement renoncé au démon, & à ses pompes, au monde, & à ses fausses maximes, à la chair, & à ses fatales convoitises ; que je ne vive plus pour moi-même ; que vous soyiez le maitre absolu de toutes les pensées de mon esprit, & de tous les mouvemens de mon cœur ; que je ne cherche plus à faire ma volonté, mais à accomplir la vôtre en toutes choses : en faisant tout cela je suis en droit d'esperer que vous me sauverez ; parce que vous ne laissez périr aucun de ceux qui sont veritablement à vous : mais sans cela

c'eſt temerité & préſomption de l'attendre ; parce que vous ne ſauvez que ceux qui vous appartienent par un amour ſincére & conſtant ; & que ce n'eſt qu'à ces conditions qu'on ſe peut glorifier d'être à vous. Mais comme je ne puis combattre de moi-même tous ces grands obſtacles ſans le ſecours de vôtre grace, ſans laquelle je ne puis rien ; je vous la demande inſtamment, ô mon Dieu, pour triompher de tous mes ennemis, & pour ne me ſeparer jamais de vous.

Fin de la premiere Partie.

SECONDE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

DU TEMS AUQUEL, ET DE LA MANIERE avec laquelle l'Ame fidéle doit chercher Dieu ; & des lieux, où il faut le chercher, pour le trouver.

PEUT-ON penſer qu'on eſt éloigné de Dieu, & ne pas gémir ; peut-on croire qu'on a merité cet éloignement, & ne pas fondre en larmes. Il faut donc que dès l'heureux moment que Dieu fait ſentir à une ame ſon abſence; qu'elle gémiſſe d'avoir encouru cette privation, & de n'y avoir pas fait attention, comme elle devoit ; & qu'elle conjure ſans ceſſe en gémiſſant le Céleſte Epoux de revenir, & de ſe raprocher d'elle, en lui diſant comme l'Epouſe : Revenez à moi mon Bien-Aimé, écoutez ma voix gémiſſante : *Revertere dilecte mi*, qui vous appelle à ſon ſecours ; écoutez les ſentimens d'amour que vous avez formé vous-même dans mon cœur. Vous avez rendu vôtre cœur ſenſible, ô mon Dieu, aux larmes & à la pénitence de Pierre, au tendre amour de Magdelene : vous êtes toûjours le même Dieu de miſéricorde ; revenez donc à moi, accordez ce retour à mes gémiſſements, à mes larmes, à ma douleur, à ma pénitence, à mon amour : je veux gémir, je veux vous aimer, pour ne m'éloigner jamais de vous : *Revertere, revertere dilecti mi* : Revenez mon Bien-Aimé, & ſoyez ſemblable au Chevril, & au Fan de Cerf qui court ſur les montagnes de Bether. Ce deſir ardent que l'Epouſe témoigne ici que l'Epoux ſe tende ſemblable aux bêtes qui ſont les plus vives pour la courſe, nous marque cette ſainte impatience où elle étoit de ſon prompt retour. Cependant il ne revient pas à la voix, ni ſelon les deſirs de ſon Amante : elle ne ceſſe de le chercher, mais elle ne le trouve pas, ce qui fait le triſte ſujet de ſon amoureuſe plainte : *Quæſivi illum, & non inveni.* *Cant. 2. v. 17.*

Saint Bernard prend de là ſujet de faire une belle morale

pour l'inſtruction & la conſolation des ames pieuſes. Le Verbe Divin, dit-il, qui eſt l'Epoux de nôtre ame, vient à elle, & s'éloigne d'elle comme il lui plait : ce qui ſe fait toutefois par le ſentiment que l'ame a de ſa préſence, ou de ſon abſence, & non par un mouvement réel de l'Epoux : *Tantum ut ſenſu anima, non Verbi motu, iſta fieri ſentiamus.* Ainſi lorſque l'ame a le ſentiment de ſa grace, elle reconnoit ſa divine preſence ; lorſqu'elle ne la point, elle ſe plaint amoureuſement de ſon abſence, & lui dit : *Revertere* : & comme le Prophete : Mes yeux vous ont cherché, je chercherai ; Seigneur, vôtre viſage. Pourquoi ne le chercheroit-elle pas, puiſqu'étant privée d'un Epoux ſi plein de douceur, elle ne peut que le deſirer, ni même penſer à autre choſe. Il ne lui reſte donc alors qu'elle le croit abſent, que de le chercher avec ardeur. Ainſi le Verbe Divin eſt rapellé par le deſir de l'ame à qui il a fait une fois ſentir ſa douceur : ce deſir eſt une voix forte, ſelon ces paroles de David : Le Seigneur a exaucé les deſirs des pauvres. Du moment donc que le Verbe ſe retire de la maniere que l'on vient de l'expliquer avec ce devot Pere, l'ame fidele n'a plus qu'un deſir continuel, & qu'une voix qui lui dit ſans ceſſe, revenez mon bien aimé : *revertere dilecte mi.*

Le grand Saint Gregoire dit à ce propos, que Dieu prive quelque fois les ames des conſolations trop ſenſibles de ſon Eſprit : L'Epouſe declare, dit ce Saint Pape, qu'elle s'eſt comme fonduë au ſon de la voix de ſon Epoux : *Anima mea liquefacta eſt, ut ſponſus locutus eſt* : Lorſque le Sauveur répend ſon divin Eſprit dans une ame touchée de ſon amour, ſa dureté eſt dans l'inſtant toute amolie, & elle fond quelque fois tellement en larmes, qu'elle ne peut plus preſque contenir la plénitude de cet Eſprit Saint, dont la divine préſence la remplit de joïe & de conſolation ; & qu'elle admire en elle-même ce qu'elle a été, & l'heureux changement qui ſe fait tout d'un coup en elle. Mais il arrive quelque fois auſſi, que dans le tems même qu'elle eſt dans cette penſée, & qu'elle goute ces inéfables douceurs, elle perd en un inſtant le ſentiment qu'elle en avoit. C'eſt alors que Dieu fait ſouffrir à l'ame en quelque maniere les mêmes peines, les inquiétudes, les amoureuſes & douloureuſes langueurs, que peut cauſer une veritable abſence du Dieu

qu'elle aime ; il ne laiſſe que tenebres dans ſon entendement, que trouble dans ſon imagination, que ſechereſſe dans ſon cœur ; ce qui lui cauſe une ſi grande deſolation dans tous les exercices de pieté, que la profonde triſteſſe dont elle ſe trouve accablée, ſeroit capable de la jetter dans le deſeſpoir, ſi elle n'étoit attachée à lui par une foi ferme, par une parfaite charité, & par une confiance inébranlable : on n'a qu'à lire la vie de Sainte Thereſe, pour être perſuadé de ces miſtérieuſes veritez.

Dans ce pitoyable état, l'agréable idée, & le ſouvenir qu'elle a des divines conſolations que Dieu lui faiſoit ſentir, la preſſe vivement de chercher ſon Divin Epoux qu'elle croit avoir perdu, ne lui permet pas de ſe donner un moment de repos qu'elle ne l'aye retrouvé : mais Dieu ne répond pas toûjours à ſes vœux, elle ne le retrouve pas ſi-tôt qu'elle le deſire, après même s'être beaucoup fatiguée dans cette laborieuſe & douloureuſe pourſuite, qui lui paroit pourtant douce, parce qu'elle eſt amoureuſe : il paroit inſenſible aux tendres plaintes qu'il lui inſpire, aux profonds ſoûpirs qu'elle pouſſe vers lui : je l'ai cherché, dit-elle comme l'Epouſe, avec douleur, mais inutilement ; je l'ai appellé, mais il ne m'a point répondu : *Quæſivi illum, & non inveni, vocavi illum, & non reſpondit mihi.*

Mais d'où vient que cette fidéle Amante ne trouve pas ſon Céleſte Epoux qu'elle cherche avec tant d'ardeur ? Ne dit-il pas lui-même, demandez, & on vous donnera, frapez, & on vous ouvrira, cherchez, & vous trouverez : n'aſſure-t-il pas que celui qui le cherche fidélement le trouve, que Dieu eſt bon à l'ame qui le cherche ſincérement. Comment donc les Ecritures ſeront-elles accomplies ? Voici le dénoüement de ce miſtére d'amour. Dieu, dit Saint Gregoire Pape, garde cette conduite à nôtre égard par un effet de ſa grande miſéricorde ; il en uſe de cette ſorte, parce que ſi d'une part, il ne ſe communiquoit jamais à nous d'une maniére ſenſible, nous ne tombaſſions dans une eſpece de langueur & d'engourdiſſement qui nous le fit perdre tout à fait ; & que ſi d'autre part nous nous flattions de le poſſeder pleinement, nous n'en euſſions de l'orgueil. *Quod maximè in nobis ejus gratia agitur, ut videlicet, ne in torpore noſtro jacentes, omnino eum amittamus ; nec de*

Greg. in hunc locum *plena ejus, ut nobis videtur, aprehenſione ſuperbiamus.*

Saint Bernard donne encore une belle & conſolante raiſon de cette inutile recherche que fait l'Epouſe : *Quæſivi, & non inveni* : Dieu, dit-il, en agit de la ſorte avec les ames les plus fidéles, & qu'il aime le plus, non ſeulement pour les contenir dans les bornes de l'humilité, pour leur faire ſentir leur propre foibleſſe, mais auſſi pour éprouver leur fidelité, pour purifier leur amour, pour enflamer leurs deſirs, pour augmenter leur merite, & les diſpoſer de cette maniére à recevoir ſes nouvelles & plus abondantes communications. Il ne ſe retire & ne ſe cache à cette ame en apparence que par une miſéricordieuſe diſſimulation, & une ſage & ſalutaire conduite, & non pas par un effet de ſa colére & de ſon indignation : *Diſſimulatio eſt Sponſi, non indignatio* : C'eſt afin qu'elle le rapelle avec plus d'ardeur par la voix de ſes deſirs continüels, qu'elle l'embraſſe plus étroitement quand il ſera revenu, & le conſerve avec plus de ſoin lors qu'elle l'aura retrouvé. Dieu eſt un Dieu caché dans le cœur de celui qui le cherche ; il n'y s'y fait pas ſentir quelque fois, parce qu'il veut éprouver ſa foi par les tenebres où il le laiſſe. Dieu eſt un Amant revelé dans celui qui le poſſede pour lui faire gouter les divines douceurs de ſa préſence. Il ſe plait, dit Saint Auguſtin, à ſe faire rechercher avec empreſſement de celui-là, afin qu'il le goute avec plus de douceur, quand il ſera revenu : il ſe fait ſentir & ſe communique avec abondance à celui-ci, afin de ſe faire encore rechercher avec plus d'avidité. *Quæritur ut inveniatur dulcius; invenitur ut quæratur avidius.*

In Cant. c. 59.

Lib. 15. de Trinit.

Mais combien y en a-t-il qui cherchent Dieu inutilement, & qui ne le trouvent point, à qui l'éloignement de Dieu eſt un terrible effet, non de ſa diſſimulation miſéricordieuſe, mais de ſa colére & de ſon indignation, qui ſont du nombre de ſes pécheurs, à qui il a dit lui-même, vous me chercherez, & vous ne me trouverez pas, parce que lorſqu'ils le cherchent avec un cœur corrompu, & obſtiné dans leur peché, comme dit Saint Auguſtin, ils le cherchent pour eux-mêmes, & non pour Dieu ; ce ſont des aveugles & d'hipocrites qui ſe trompent eux-mêmes, en voulant tromper les autres : mais ils ne ſçauroient tromper Dieu qui voit, & qui connoit la malignité de

leur cœur. Saint Bernard donne trois raiſons, & nous découvre trois cauſes de cette inutile recherche, qu'ils font du Seigneur ; ou parce qu'ils ne le cherchent pas dans le tems qu'il faut, & qu'il s'offroit à eux, & qu'ils l'ont mépriſé, pour perſeverer dans leurs deſordres ; ou parce qu'ils ne le cherchent pas comme ils le devroient dans la ſimplicité & la ſincerité de leur cœur ; ou parce qu'ils ne le cherchent pas où il faut, & où il fait principalement ſa demure comme autheur de la grace. *Attenditè tres eſſe cauſas quæ interim occurrunt, ut quærentes fruſtrari ſolent ; cum aut videlicet, non in tempore, aut ſicut oportet, aut non ubi oportet quærunt.* *In Cant. c. 75.*

Pour éviter ces trois funeſtes cauſes de l'inutile recherche de Dieu, on combattra les fatales remiſes du pécheur endurci, & les délais de ſa converſion & de ſon retour à Dieu ; & on l'exhortera de profiter avec empreſſement du tems preſent qui eſt à ſa diſpoſition, & que Dieu lui donne, qui ſont les jours du ſalut, pendant leſquels il le preſſe, & le ſollicite de le chercher & de retourner à lui. Enſuite on expliquera les qualitez que doit avoir cette ſainte recherche pour la rendre agéable au Seigneur. Enfin on apprendra les lieux où il veut être cherché, & où il promet de ſe donner à l'ame pénitente qui le cherche veritablement : Ces lieux ſont la ſolitude, où il exhorte l'Ame Chrêtienne de le chercher, & même dans ſon propre Cœur, dans ſon ſaint Temple par l'Oraiſon, & par la Priere, dans les Pauvres par l'aumône : c'eſt dans tous ces lieux où l'on le trouve infailliblement, en l'y cherchant par des deſirs continuels, par la foi, & par les bonnes œuvres, comme dit Saint Bernard : *quære votis, quære actibus, fide inveni.*

CHAPITRE I.

DU TEMS PROPRE ET FAVORABLE DU SALUT & de la recherche de Dieu, pendant lequel on peut le trouver.

JE ne connois pas de plus grande miſére en l'homme que d'être compoſé de deux differentes parties, dont celle qui eſt

oppoſée à la raiſon, eſt pourtant celle qui commande ordinairement : c'eſt de la chair dont je veux parler & me plaindre, puiſque c'eſt elle-même, qui toute depourveüe de jugement & de conduite, ne laiſſe pas de nous conduire dans ſes voïes, pour nous mener adroitement à ſes fins, trouvant toûjours des obſtacles invincibles à marcher dans les routes que la raiſon veut lui ouvrir, & s'oppoſant par tout à ſes deſſeins, & à ſes ſentimens : *caro adverſus ſpiritum.* Il eſt pourtant vrai que la chair ne s'arrête pas à combattre toutes les ſpeculations de l'eſprit : comme elle n'agit dans tous ſes mouvemens que pour le ſeul amour du plaiſir, elle ne combat ordinairement que les juſtes déciſions de l'eſprit qui vont à troubler ſes plaiſirs, & à interrompre le cours de ſes joïes criminelles.

Pour prouver que les choſes ſe paſſent ainſi, nous n'avons qu'à examiner le ſujet que je traite. N'eſt-il pas vrai que tandis qu'on nous exhorte qu'il faut chercher Dieu ſans délai par la pénitence, que nous avons perdu par le peché ; & retourner à lui promptement, aprés nous en étre long tems éloignez ; qu'il faut que cette recherche ſoit douleureuſe, & la pénitence, qui eſt l'unique moyen pour le trouver, ſincére & rigoureuſe ; juſqu'alors on ne ſent pas que la chair ſe revolte, parce que juſqu'alors ce ne ſont que des idées de l'eſprit humain, & la recherche de Dieu par la pénitence ne paſſe pas les projets & la penſée : mais lorſque l'eſprit veut réduire en pratique, & qu'on penſe à choiſir le tems propre à chercher le Seigneur, ſe convertir à lui, & faire pénitence ; alors la chair ſe ſoûleve contre l'eſprit, elle lui oppoſe mille obſtacles, pour l'empêcher d'y penſer, & d'y travailler.

C'eſt ici la grande queſtion agitée depuis long tems, & controverſée entre la chair & l'eſprit, dont ils ne conviennent jamais, dit Saint Auguſtin, *de hora magna quæſtio eſt* : grande queſtion que la chair embarraſſe inſenſiblement pour paſſer toute ſa vie dans la moleſſe & dans les plaiſirs, & empêcher l'eſprit de preſcrire un tems précis pour la recherche de Dieu, & de la pénitence. C'eſt ici la grande queſtion qu'on veut examiner & aprofondir pour conclurre contre la chair ; en faiſant voir qu'il faut neceſſairement chercher ſans délai le Seigneur, nous convertir à lui par une prompte & ſincére pénitence dans le tems

preſent qu'il s'offre à nous, & nous preſente ſa grace, ſans laquelle nôtre retour eſt impoſſible ; que differer cette recherche & nôtre converſion, & la renvoyer à un avenir incertain & imaginaire, s'eſt s'expoſer à chercher Dieu en vain, & ne nous convertir jamais : que la pluſpart de ceux qui le cherchent, ne le trouvent pas, & meurent dans leur peché, ne l'ayant pas cherché dans le tems qu'il falloit, & qu'ils pouvoient le trouver aiſement.

Il eſt conſtant que la grace que Dieu nous offre genereuſement, ſur laquelle nous n'avons aucun droit, & ſans laquelle nous ne pouvons ni chercher Dieu, ni faire nôtre ſalut, nôtre paix, & nous reconcilier avec lui, eſt attachée à de certains tems, que l'Ecriture appelle, tantôt un tems de miſéricorde, & de bon plaiſir, *tempus beneplaciti*, tantôt un tems favorable & commode, *in tempore oportuno*, tantôt de jours de ſalut ; pour nous avertir qu'il nous importe extremement de menager avec crainte, & avec une ſcrupuleuſe fidelité ces heureux & prétieux momens, hors deſquels il ne nous donnera peut-être plus le même tems, ni les mêmes moyens pour le trouver, & pour nous ſauver. Mais non ſeulement cette grace de converſion, qui vient uniquement de Dieu, independamment de nos merites, peut être attachée au tems preſent, dont nous devons faire un prompt & fidele uſage ; mais auſſi à de certaines occaſions, qui étant negligées, ne nous ſont plus miſéricordieuſement offertes. Effraïante verité, fondée dans l'Ecriture, atteſtée par tous les Peres, & confirmée par de frequens exemples.

Si toute ſorte de tems étoit propre pour trouver le Seigneur & faire pénitence, le Prophete Iſaïe, ſelon la remarque de Saint Bernard, ne nous ſolliciteroit pas avec tant d'ardeur de le chercher dans le tems que nous le pouvons trouver ; il ne nous inviteroit pas avec tant d'empreſſement de l'invoquer pendant qu'il eſt proche : *Quærite Dominum dum inveneri poteſt, invocate eum dum prope eſt* : Mais parce qu'il y a un tems determiné auquel Dieu ſe donne miſericordieuſement à nous, & un tems auquel il prive de ſa grace & de ſa preſence ceux qui le mépriſent, & qu'ils ne le trouvent pas ; le Prophete Iſaïe, & avec lui Saint Bernard, nous exhortent avec beaucoup de ſoin & de zéle de C.55

faire un bon uſage, & de profiter avec empreſſement du tems preſent qui eſt rapide, & qui ne revient plus, auquel Dieu ſoumet notre volonté, de peur que perdant l'occaſion, il ne ſoit plus à nôtre pouvoir de le retrouver. Dieu independant du tems, nous a ſoumis dans la recherche de ſes graces & de ſa preſence à un certain tems : voila pourquoi lors qu'il exauce les priéres des Chrêtiens, il aſſeure que c'eſt préciſément dans le tems qu'il a marqué : *in tempore opportuno exaudivi te.* Pourquoi Dieu en agit-il de la ſorte, demandent les Peres ? c'eſt, répondent-ils, afin que nous ayons la prudence d'en bien uſer, & le zele de nous ſervir de l'occaſion prochaine & favorable du ſalut. Nous diſons tous les jours avec le Sage, & nous le reconnoiſſons par une continuelle experience, qu'il y a en toutes choſes certaines conjonctures, & de favorables momens dans toute ſorte d'affaires temporelles, qu'il faut toujours obſerver exactement pour y reuſſir ; & une des plus grandes miſéres de l'homme eſt de ne pas les connoitre, ou de negliger de s'en ſervir & de les laiſſer échaper : & vous croyez que le tems & l'occaſion de l'affaire la plus importante, qui eſt celle de votre ſalut & de la recherche de Dieu, ſoient fixes, que vous rapellerez, & que vous trouverez quand il vous plaira ? O pernicieuſe & dangereuſe illuſion, qui eſt la cauſe fatale de la perte & de la damnation d'une infinité de Chrêtiens.

Nous n'avons rien de ſi clair dans la ſainte Ecriture que la reprobation de ces ames malheureuſes, qui ayant perdu l'occaſion de trouver le Seigneur, & faire leur ſalut, n'ont pas eu après le moyen de faire revenir cette belle ſaiſon, qui leur auroit été favorable. Les Vierges folles pour être venuës un moment trop tard, trouverent la porte fermée. Je laiſſe une infinité d'exemples, pour ne me ſervir que de celui de Judas, pour confirmer cette effraïante verité. Le Sauveur dans la derniére Céne découvrit l'execrable conjuration de ce traitre perfide, pour le porter au répentir de ſon crime, & lui donner moyen d'en trouver l'indulgence par une prompte & ſincére douleur : voyant que cet apoſtat avoit rejetté cette premiere occaſion de la miſéricorde, il fut à ſa rencontre au Jardin des Olliviers pour lui repreſenter par un trait favorable d'une douce & charitable correction ſa déteſtable perfidie : *Amice ad quid veniſti ?*

Eſt-ce

Eſt-ce ainſi, que vous, mon ami, trahiſſez le Fils de l'Homme par un baiſer ſacrilege? Il prétendoit de le faire rentrer dans lui-même par la ſerieuſe reflection qu'il lui inſpiroit de faire à une ſi ſalutaire remontrance, & lui ouvrir une ſeconde fois la porte de la miſéricorde, s'il entroit dans le ſincére & vif repentir de ſon attentat.

Une ſi grande douceur ne fut pas capable de ramolir un cœur ſi dur, ni de le toucher : un ſi grand endurciſſement fut cauſe que le Sauveur ne s'intereſſa plus à la perte de cet infame apoſtat. Qu'arriva-t-il ? C'eſt que Judas ayant laiſſé paſſer le tems de la miſéricorde, mourut dans l'impénitence. Il fit à la verité de choſes bien remarquables : ce miſérable pénetré de l'horreur de ſa perfidie, en temoigna une grande douleur, il fit une confeſſion publique de ſon énorme crime : *Peccavi*, dit-il ; il repare l'honneur de ſon divin Maître, en diſant, j'ai peché en trahiſſant le Sang du Juſte : il renonce à l'objet de ſon infame paſſion, en reſtituant tout l'argent qu'il avoit reçû de la vente du Fils de Dieu. Cependant, ô abîmes profonds des redoutables Jugemens de Dieu ! après toutes ces démarches empreſſées & douloureuſes, il n'en obtient pas le pardon ; parce qu'il avoit mépriſé l'occaſion & le tems favorable de la miſéricorde que le Sauveur lui avoit offerte : ſon répentir fut grand à la verité, mais il fut inutile, parce qu'il l'eut trop tard : *Non quia non penituit, ſed quia tardè penituit.*

Il en ſera de même de tous les pécheurs obſtinez qui negligent & renvoient leur converſion de jour à autre, & la recherche de Dieu, ſe flatant par une temeraire préſomption de trouver toûjours un Dieu miſéricordieux, quand il leur prendra envie de le chercher & de retourner à lui par une pénitence differée, qui cependant paſſent leurs jours dans le libertinage, & dans les plaiſirs, dans l'oubli de Dieu & de leur ſalut, & dans un continüel & injurieux mépris des graces que Dieu leur préſente. Ils diront peut-être un jour, *peccavi*, mais inutilement ; Dieu ne l'écoutera pas, & ne l'acceptera point (prenez garde de n'être pas de ce nombre ;) ils le chercheront, & ne le trouveront pas, & ils mourront dans leur peché : c'eſt la terrible menace que Dieu nous fait en la perſonne des Juifs obſtinez, qui doit nous faire trembler, & nous obliger à menager avec crainte le

tems préſent, & à répondre fidélement aux graces que Dieu nous offre ; elles ſont purement gratuites : *Cujus vult miſeretur* : elles ne nous ſont point dûës ; Dieu les retire quand il veut, & il en prive ordinairement ceux qui les mépriſent, qui negligent de s'en ſervir ; ce qui eſt formel dans l'Ecriture, & atteſté par tous les Peres de l'Egliſe. Ce jeune homme dont parle l'Evangile, qui contre l'inſpiration, & le ſalutaire conſeil du Seigneur, alla enſevelir ſon pere, ne revint plus à Jeſus-Chriſt qu'il avoit quitté, & ſe rendit indigne d'être admis au nombre de ſes Diſciples. L'Eſprit de Dieu ſouffle où il veut, & quand il veut ; tout dépend de ſe rendre attentif à ſa voix, & à y répondre dés-qu'on l'a entenduë : lorſqu'il vous viſite, il faut le recevoir favorablement & promptement : une grace de converſion rejettée, un mouvement de pénitence répouſſé, ſera peut-être la cauſe fatale que vous ne vous répentirez plus, que vous ne vous convertirez jamais, & que vous mourrez dans l'impénitence finale.

Nôtre Epouſe des Cantiques pleinement inſtruite & pénetrée de ces importantes veritez, étoit continüellement attentive à la voix de ſon Bien-Aimé : dans le tems même que l'Epoux conjure les Filles de Jeruſalem de ne pas reveiller ſon Epouſe ; cette divine voix ſi douce, quoiqu'adreſſée à d'autres perſonnes, la reveille, & lui ouvre auſſi-tôt les oreilles, les yeux, & le cœur : J'entends, dit-elle, la voix de mon Bien-Aimé : *vox Dilecti* : Un amour ſi attentif fut auſſi-tôt recompenſé par une viſite de ſon Epoux, dans laquelle il l'inſtruit avec ſoin & une admirable tendreſſe ; ce qui lui fait dire avec un tranſport de joïe : Voici mon Bien-Aimé qui me parle : *En Dilectus meus loquitur mihi.* Pour nous apprendre que l'Epoux Céleſte ſe fait un plaiſir à parler & à rendre viſite aux ames recuillies & attentives.

J'entends la voix de mon Bien-Aimé, dit l'Epouſe : Il n'eſt pas permis à une ame qui fait profeſſion de chercher le Seigneur & de travailler à ſon ſalut, d'être diſtraite, & de n'être pas attentive aux divins mouvemens de ſon amour, qui ſont la voix du Céleſte Epoux qui l'appelle à lui. Comme l'inaplication eſt une marque d'indifference & de froideur ; l'attention continüelle eſt une preuve évidente d'eſtime, & d'amour. Si vous

aviez été attentif aux premiéres inſpirations dont Dieu vous a favoriſé, il auroit parlé plus ſouvent à vôtre cœur ; mais la diſſipation continuelle dans laquelle vous avez vécu, & dans laquelle vous vivez peut-être encore, vous a rendu indigne d'entendre ſon divin langage. Dieu vous fait voir aujourd'hui ce qu'il veut de vous ; que ſçavez-vous s'il aura demain la même bonté ? Que ſçavez-vous ſi ce délai d'un moment, ne vous attirera pas les derniers malheurs ? Que ſçavez-vous ſi ce feu ſacré qu'il commence d'alumer dans vôtre cœur, ne s'éteindra point, pour ne ſe ralumer jamais ? Que ſçavez-vous ſi cette voix de tendreſſe qu'il vous fait entendre, ne ſe changera pas en voix de tonnerre, ſi vous n'y êtes attentif, ſi vous ne vous y rendez pas docile, & ſi vous ne lui obéïſſez pas promptement.

L'amour ſacré vous appelle, ô ame chrétienne, la voix de l'Epoux ſe fait entendre aux oreilles de vôtre cœur, il vous cherche, il vous ſollicite, il vous preſſe ; répondez ſans differer un ſeul moment ; dites comme l'Epouſe, j'entends la voix de mon Bien-Aimé, il parle à mon cœur pour l'attirer à lui ; il vient à vous, rendez-vous attentif à ce divin langage : toutes les fois que Dieu vous parle par ſes inſpirations, il s'abaiſſe à faire les premiéres démarches pour nous demander nôtre cœur ; nous ſerions bien ingrats, ſi nous n'y répondions pas ſans délai, & ſi nous ne faiſions promptement les ſecondes.

Il y a cependant une infinité de Chretiens, qui bien loin d'imiter la docilité & la prompte obéïſſance de l'Epouſe à la voix de ſon Bien-Aimé, ſont peſants, tardifs, irreſolus, indociles à la voix de Dieu qui les prévient, qui les ſollicite & les preſſe d'aller à lui, & qui n'y répondent pas, quoi qu'inſtruits des veritez de nôtre Religion, & convaincus de l'indiſpenſable obligation dans laquelle ils ſont de répondre à la grace de leur vocation dés-que Dieu les appelle : ils écoutent plutôt la voix tumultueuſe de leurs paſſions & de leur amour propre, du monde, & du démon, que celle de Dieu ; ce qui leur fait remettre toûjours leur converſion, & la recherche de Dieu & de leur ſalut à un avenir incertain. Combien de fois la grace a-t-elle lûit ſur eux ? A combien de differentes répriſes ont-ils ſenti ſa lumiére, ſans qu'ils ayent fait la moindre démarche pour chercher Dieu qu'elle leur montre ? Car enfin, comme dit Saint Leon,

la grace ne manque pas d'éclairer les yeux de ceux qui veulent bien les ouvrir pour la voir : j'appelle ainſi ces premiéres graces qui nous préviennent dans nos égaremens, ces céleſtes clartez qui marchent devant nous pour nous faire connoitre le bien & le mal, ces divines inſpirations qui nous éclairent & nous touchent en même tems, ces bons mouvemens, ces affections pieuſes, par leſquelles Dieu, qui n'eſt pas encore au dedans de nous par la grace ſanctifiante, vient au devant de nous pour nous inviter de le chercher, de lui ouvrir la porte de nôtre cœur, nous diſant comme à l'Epouſe, ouvrez-moi ma ſœur : *Aperi mihi Soror mea.* C'eſt cette lumiére du Ciel qui nous éclaire ſi ſouvent, que nous verrions bien-tôt, ſi nous voulions la regarder, comme dit ce Saint Docteur : *Recte intuentibus, quotidiè apparere non deſinit.*

Nôtre ſage Epouſe, qui regardoit avec une forte application cette divine lumiére, qui frapant ſes yeux, paſſa dans ſon cœur, & attentive à la voix de l'Epoux, ſe leve promptement pour ouvrir la porte à ſon Bien-Aimé, comme elle nous le declare : *Surrexi ut aperirem Dilecto.* Impatiente de recevoir cet Epoux Céleſte qui vient à elle, elle ſe hâte, s'empreſſe à recevoir les premiéres faveurs d'un Dieu qui eſt deſcendu du Ciel, & de s'en aſſurer la joüiſſance. Telle fut la fidelité de cette Amante à répondre à la grace de ſa vocation ; & telle devroit étre la nôtre. Mais eſt-ce là ce que nous faiſons ? L'imitons-nous en ce point ? Nous reconnoiſſons bien en général la neceſſité abſoluë dans laquelle nous ſommes de ſuivre ſans délai à ſon exemple, le mouvement de l'Eſprit Saint : nous diſons bien qu'il nous faut éloigner de la corruption du monde, ſortir de nos engagemens criminels, nous appliquer tout de bon à la recherche de Dieu, & de nôtre ſalut : mais plût à Dieu que nos affections répondiſſent à nos paroles, que nous fuſſions auſſi diligents à nous acquitter de cet important devoir, que nous avons de facilité à le connoitre, nous irions où la voix de Dieu nous appelle & nous conduit, & nous viendrions bien-tôt briſer nos idoles aux pieds adorables de Jeſus-Chriſt.

Mais le malheur eſt que les charmes ſéducteurs des plaiſirs qui nous enchantent, nous retiennent, que nous ne pouvons nous réſoudre à rompre des chaines qui nous paroiſſent ſi agréa-

bles : le malheur eſt que les nüages de la vanité du monde, la pouſſiére des biens de la terre, qui ſe mettent entre la lumiére de la grace, & nous, ſont ſi épais, que nous prénons ordinairement pour une veritable marque de la pureté de nos affections, & de nôtre côoperation à la grace, ce qui n'eſt tout au plus qu'un petit commencement, & un foible effet de nos deſirs, qui déviennent inutiles : *voti magis eſt, quam effectus :* Le malheur eſt que nous aimons bien à la verité à entendre parler de la recherche de Dieu, & de nôtre ſalut, de la maniére qu'il le faut chercher pour meriter de le trouver, pour être heureux par la fidéle obſervance de ſes Loix, par l'exacte pratique de l'obéïſſance : mais nous en voulons demurer là, rendant effectivement la grace de nôtre vocation inutile par une certaine péſanteur d'ame, une froide ſuſpenſion du cœur entre la verité que nous connoiſſons, & la ſoumiſſion que nous devons avoir pour ce qu'elle nous inſpire & nous propoſe ; nous diſputons, nous compoſons avec elle ; ravis de chercher le Sauveur, de nous convertir, mais non pas ſi-tôt ; d'aller à lui, mais pourvû que le monde y vienne avec nous ; d'admirer ſes grandeurs, pourvû qu'on ne nous reproche pas nos foibleſſes ; de nous proſterner à ſes pieds, pourvû que nous trainions après nous les marques de nôtre vanité, & qu'il n'en coûte rien à nos plaiſirs, ni à nôtre amour propre.

Saint Bernard aſſure que de l'abus d'une grande miſéricorde, nous ne devons attendre qu'une rigoureuſe vengeance : *Ex magnitudine indulgentiæ, magnitudinem ultionis attende.* Paroles qui doivent nous faire trembler. Il y a peut-être long tems que Dieu vous ſollicite de lui ouvrir vôtre cœur par ſes bienfaits dont il vous comble, pour en ramolir la dureté par ſa bonté, par des ſaintes inſpirations, par les vifs remords qu'il excite en vous, par la crainte de la ſeverité de ſa Juſtice, de la rigueur de ſes Jugemens, & de ſes ſeveres châtimens, pour reveiller vôtre langueur, & vous faire revenir à lui. Croyez-vous qu'après avoir été tant de fois rebuté, mépriſé, outragé, traité avec la derniere ingratitude, il ne conçoive le deſſein d'une juſte vengeance : après que ſa divine miſéricorde aura inutilement employé tous ces puiſſants moyens, pour vous engager à une prompte converſion, vous devez craindre une rigoureuſe Juſtice, *Serm. 1. de Epiph.*

qui vous abandonnera peut-être à vôtre endurciſſement, & à l'impénitence finale : qu'ayant perdu le tems favorable de le chercher & de le trouver, vous éprouverez l'effet formidable de cette terrible menace : Vous me chercherez, & vous ne me trouverez pas, & vous mourrez dans vôtre peché, n'ayant pas profité du tems favorable de ſa miſéricorde. Ne mépriſez donc pas un Dieu ſi bon, ſi jaloux de vôtre ſalut : ne réſiſtez pas aux pieux deſſeins de ſa bonté & de ſa miſéricorde, pour ne pas reſſentir les redoutables effets de ſa juſtice, & vous mettre hors d'état de vous ſauver. Voici peut-être le dernier moment auquel vôtre ſalut eſt attaché, auquel Dieu ſe préſente à vous pour vous abſoudre de toutes vos injuſtices, & vous reconcilier avec lui : ne negligez pas une occaſion ſi favorable, ce ſera peut-être l'occaſion déciſive de vôtre ſalut éternel.

Pour éviter un ſi grand malheur, faiſons tous nos efforts pour chercher le Seigneur & faire pénitence, ne renvoyez pas vôtre converſion à un tems de loiſir & de liberté que les gens d'affaires ſe promettent toujours, qui eſt un tems imaginaire & chimerique, parce qu'il eſt incertain, qui n'arrivera peut-être jamais : ne remettez pas une affaire ſi importante, dont l'incertitude doit vous faire tout craindre, au tems de la vieilleſſe, qui eſt un tems d'irreſolution ; n'attendez pas que votre raiſon ſoit affoiblie par l'âge, que vôtre foible & inconſtante volonté ſoit dominée par les paſſions ; ne renvoyez pas enfin votre retour à Dieu & votre pénitence au tems de la mort, qui eſt ordinairement un tems d'impuiſſance ; regardons-le comme l'écueil ordinaire des pécheurs obſtinez : ces derniers momens ſont aſſez accablez par une infinité de miſéres qui les ſuivent ; c'eſt le tems d'avoir bien vécu, & d'avoir trouvé le Seigneur, & non pas le tems à commencer à bien vivre, & de le chercher. Enfin la figure du monde paſſe, la vie eſt courte, la fin douteuſe, les miſérables plaiſirs qu'on y goute, ne doivent pas nous faire courir le hazard de perdre pour toujours Dieu & nôtre ame, & d'être damné éternellement. Si la voix de Dieu & ſa divine parole pénétre dans ce moment votre cœur, formez à l'inſtant un bon & ſincere projet de converſion pour ſauver vôtre ame, & mettez-le ſur le champ en execution.

Dites-vous à vous même ; dès que Dieu a parlé, je dois agir.

& courir ſans délai où il m'appelle, & où il veut me conduire, ſans m'écouter moi-même : je dois perdre & abſorber ma propre volonté dans la ſiene, la reduire au néant, pour n'avoir plus que celle de mon Dieu pour l'unique mobile de toutes mes actions ? Raiſon humaine, ſaillies de temperement, entétément, pareſſe, lacheté, amour propre, attaches ſenſibles, je vais vous ſacrifier à la prompte obéïſſance, & à l'amour aveugle que je dois au Celeſte Epoux : je n'ai été que trop attentif au langage tumultueux de mes paſſions, de mon amour propre ; je n'ai que trop écouté & ſuivi la voix ſéduiſante du monde corrompu ; & juſqu'ici je n'ai pas entendu la vôtre, ô mon Dieu, ou j'ai refuſé avec opiniatreté de la ſuivre, ce qui m'a fait perdre une infinité de graces, & commettre une infinité de pechez ? Monde impoſteur je ne vous écouterai plus, paſſions inquiétes & turbulantes, vous avez beau parler, je ne vous repondrai plus ; je reſerve toute l'attention de mon eſprit, & toute l'obéïſſance de mon cœur pour écouter Dieu & le ſuivre, il n'y a que lui qui le merite.

Parlez, Seigneur, à mon cœur, vos divines paroles ſont de paroles de ſalut ; donnez-moi ces oreilles interieures qui ſont toûjours ouvertes à vôtre voix, toûjours fermées à tout ce qui peut les empêcher de l'entendre : pendant que vous parlez interieurement, ne ſouffrez pas que je me répande au dehors ; faites que je vous écoute avec le recueillement, l'attention, le reſpect que je vous dois. Vous ne nous dites que de paroles de paix, faites que nous les recevions avec un eſprit & un cœur d'obéïſſance & d'amour. J'écouterai tranquillement ce que le Seigneur mon Dieu me dira au dedans de moi, car il ne parle que de paix pour ſon peuple. C'étoit le langage du Roi Prophete, & tel doit être le nôtre. *Audiam quid loquatur in me Dominus meus, quia loquetur pacem in plebem ſuum.* *Pſal.* 84. *v.* 8.

Faites encore cette priére à Dieu, propre au ſujet qu'on vient de traiter : Ouvrez-moi les yeux, Seigneur, ſur la vanité de tout ce qui paſſe, & ſur l'importance de vôtre recherche, de mon ſalut, & d'une éternité bienheureuſe. C'eſt pour nous faire travailler à la meriter, que vous nous accordez le tems de cette vie ; ne permettez pas que j'en laiſſe paſſer un ſeul moment ſans l'y rapporter ? Helas ! ce tems eſt court, & cependant je le perds inutilement com-

me s'il devoit toûjours durer. Faites que ſa briéveté me le rende plus précieux, & me rende moi-même plus attentif & plus fidele à en faire un ſaint uſage.

L'uſage que vous voulez que j'en faſſe, c'eſt que je l'emploi à vous chercher, & à retourner à vous promptement, à me convertir, & à faire par là de tous les jours de ma vie, des jours de ſalut. Helas! Seigneur, qu'il s'en faut bien que je puiſſe regarder comme tels ceux qui ſont déja écoulez, ne les ayant paſſez qu'à mal faire, à m'éloigner de vous, & à vous perdre? Que ne puis-je les rappeller pour en remplir les vuides par des bonnes œuvres, & par une exacte application à tous mes devoirs; mais le tems ne ſe rappelle pas; & il n'y faut plus penſer, qu'à pleurer devant vous la perte que j'en ai faite, & pour en prendre occaſion de vous chercher avec plus de zele & de ferveur. Faites, mon Dieu, que je commence tout de bon dès à preſent cette ſainte recherche, & que je ne differe pas, comme tant de Chrêtiens infideles, au tems de la mort. Helas! ce ſeroit tout riſquer; & cependant peut-on prendre trop ſes ſeuretez dans une affaire de cette conſequence.

Pourquoi, Seigneur, attendre à ce dernier moment à implorer vôtre miſericorde, & vivre cependant d'une maniere à ne la pas obtenir: ceux là l'obtiendront alors qui la demandent ſans ceſſe à preſent, & qui font tous leurs efforts pour s'en rendre dignes: ceux là vous trouvent à leur mort, qui vous cherchent pendant leur vie: on ne vous cherche jamais trop tard, ni inutilement, quand on le fait ſincérement: mais cette ſincerité eſt l'effet d'une grace, que vous ne devez à perſonne, & que vous refuſez ordinairement à la mort à ceux qui l'ont mepriſée pendant leur vie. Faites, Seigneur, que je n'oublie jamais que vous êtes mon unique refuge, mon Dieu, mon Sauveur; & que ce continuel ſouvenir pendant ma vie, me rende ſalutaire celui que j'aurai à la mort.

CHAPITRE II.

CHAPITRE II.

DE LA VAINE ET TEMERAIRE CONFIANCE en la miſericorde du Seigneur, de ceux qui different ſa recherche & leur converſion.

L'ESPERANCE de la pluſpart des Chretiens de nôtre malheureux ſiécle, eſt bien differente de celle qui animoit les premiers fidéles ; ils eſpéroient veritablement, mettant, comme dit Tertulien, toute leur confiance en Dieu ſeul : mais ils n'étoient pas ſi temeraires de préſumer, & de ſe flater de la divine miſéricorde, pour vivre, comme font la pluſpart, & perſeverer tranquillement dans le peché. L'eſpérance de l'Epouſe des Cantiques doit étre le veritable modéle de celle que nous devons avoir : elle ne s'engage ſans délai à la recherche de ſon divin Epoux, & n'eſpére de le trouver miſéricordieux, qu'après avoir quitté le monde, & renoncé au péché : *Surgam*, dit-elle, je me leverai au deſſus de toutes les créatures, & au deſſus de moi-même, & je chercherai le Bien-Aimé de mon ame, *& quæram quem diligit anima mea* ; nous apprenant par une ſi ſage & ſalutaire conduite, que c'eſt nous flater injuſtement d'eſpérer de trouver grace auprès du Seigneur, qu'après avoir quitté le peché, l'occaſion qui peut nous y rengager, & dans le deſſein & le deſir ſincére de l'expier par une prompte & veritable pénitence.

Mais au contraire, preſque tous les pécheurs opiniatres & endurcis dans le deſordre d'une vie criminelle, n'ont qu'une vaine & temeraire confiance en la miſéricorde du Seigneur : ils ne penſent & ne s'entretienent de ſa bonté que pour l'offenſer : ils ne font attention aux graces qu'il a fait, & qu'il fait encore aux pécheurs, que pour perſeverer dans leur vie déreglée, ſe perſuadant fauſſement qu'ils peuvent étre méchants, parce que Dieu eſt bon, ayant ordinairement en bouche ces paroles, à tout péché miſéricorde. C'eſt avec cette aſſurance qu'ils perſeverent dans leur péché, & dans laquelle ils meurent ordinairement dans l'impénitence finale ; & des tenebres de leur obſtina-

tion, ils tombent malheureuſement dans les horribles tenebres d'une damnation éternelle.

Pour détromper tous ces pécheurs préſomptueux, diſons qu'ils ne peuvent donner que trois ſens à ces paroles, à tout péché miſéricorde, qui flatent leur vaine confiance ; ou que Dieu peut leur faire, ou qu'il le doit, ou qu'il leur fera miſéricorde. Le premier ſens, que Dieu peut faire à tout péché miſéricorde, eſt veritable & catholique ; & le pouvoir ſouverain ſans bornes & ſans limites qu'il a de pardonner tous les péchez les plus énormes, doit remplir & animer nôtre cœur d'une ſainte confiance, & en bannir le deſeſpoir. Le ſecond, que Dieu doit faire miſéricorde à tous les pécheurs, eſt faux & heretique ; & l'independance de cette divine miſéricorde nous doit inſpirer les ſentimens d'une profonde humilité, & d'une continuelle vigilance. Le troiſiéme ſens, que Dieu leur fera miſéricorde, eſt douteux & incertain : incertitude qui nous doit engager à travailler à nôtre ſalut ſans ceſſe avec crainte & tremblement. On a trouvé bon d'expliquer ici ces importantes veritez pour l'inſtruction des fideles dans la recherche du Seigneur, qu'ils doivent faire promptement & ſans relache.

On ne s'arrêtera pas ici à établir par de preuves multipliées cette verité inconteſtable, que Dieu tout puiſſant, infiniment riche en miſéricorde, peut remettre, & pardonner tous les péchez, quelques énormes qu'ils ſoient, & faire grace à tous les plus grands pécheurs. On parle à des Chretiens qui en font le fondement de leur créance, & l'appui de leur eſpérance. Il ſuffit pour nous affermir dans la foi de l'étenduë du pouvoir infini de la divine miſéricorde, & animer nôtre confiance, de dire avec Job, qu'il n'y a que Dieu ſeul qui eſt, qui ſubſiſte éternellement par lui-même, qui puiſſe rendre pur ce qui eſt de plus impur. *Quis poteſt facere mundum de immundo, non ne tu ſolus Deus. C. 14. v. 4.* C'eſt ſa propriété eſſentielle & glorieuſe de faire grace & miſéricorde : *Deus cui proprium eſt miſereri & parcere.* C'eſt dans le pardon miſéricordieux que Dieu fait éclater ſa ſouveraine puiſſance, ainſi que l'Egliſe le reconnoit : *Qui omnipotentiam ſuam parcendo maxime & miſerando manifeſtas.* Saint Chriſoſtome ajoûte, que cette miſéricorde étant infinie, immenſe, éternelle, elle n'eſt point renfermée dans aucun eſpace de tems,

ni des lieux ; mais qu'elle ſe réunit toûjours quand elle veut toute entiére dans le moment de la mort, comme elle ſe répand dans tout le tems de nôtre vie : qu'ainſi animez d'une vive foi, & d'une parfaite confiance, en tout tems, en tout lieu, à l'heure même au lit de la mort nous pouvons, & nous devons avoir recours à cette miſéricorde toute puiſſante, qui eſt infiniment plus grande que toutes nos malices, pour en obtenir le pardon de tous nos péchez, ſi nous approchons de ſon trône avec un cœur vraiement contrit & humilié qu'il ne mépriſe & ne rebute jamais.

Mais ſouvenons-nous auſſi, & n'oublions jamais ces conſolantes & en même tems effraïantes paroles de l'Ecriture, que Dieu n'eſt bon & miſéricordieux qu'à ceux qui le cherchent ſincérement, & retournent à lui de bonne foi : qu'il ſera terrible & inéxorable aux pécheurs obſtinez & endurcis, qui le fuïent, & qui perſeverent dans l'iniquité : Que ſi nous ne devons jamais deſeſperer de la divine miſéricorde, quelques grands que nous paroiſſent nos péchez, rien n'étant incurable au Medecin tout puiſſant de nos ames, comme dit Saint Auguſtin : *Omnipotenti Medico, nihil eſt inſanabile.* Nous ne devons jamais auſſi préſumer temérairement qu'il nous pardonnera nos pechez que nous ne voulons pas quitter, ni expier par une prompte & veritable pénitence. Ce ſont deux grands écueils également à craindre que nous devons éviter ; ou dans l'éfroi du grand nombre de nos péchez, de deſeſperer comme un malheureux Cain, & un perfide Judas de la bonté de Dieu ; ou de vivre dans une tranquille ſecurité ſoüillez & coupables des plus grands crimes avec une vaine préſomption, & confiance en la miſéricorde de Dieu. *In Pſ. 50.*

Ce qui authoriſe, ce ſemble, la préſomption du pécheur, c'eſt cette merveilleuſe inclination qu'il reconnoit en Dieu de pardonner, qui paroit dans tous les Livres Sacrez ; & ſinguliérement la miſéricordieuſe promeſſe que Dieu fait par la bouche du Prophete Ezechiel, que l'impiété ne nuira pas à l'impie à quelque jour que ce ſoit qu'il quitte ſon impiété : *Impietas non nocebit ei, in quacumque die converſus fuerit ab impietate ſua.* Rien de plus favorable en apparence aux injuſtes prétentions du pécheur obſtiné ; je dis en apparence. Car examinons bien ces *C. 33. v. 12.*

paroles, prénons bien garde de ne pas corrompre le veritable ſens de l'Ecriture, comme font ces pécheurs teméraires qui ont le fond de leur cœur corrompu, pour ſe flater vainément d'une prétenduë impunité : mais la dépravation de leur cœur ne ſçauroit changer la rectitude de la verité éternelle. Il eſt vrai que Dieu promet au pécheur la remiſſion de ſes péchez à quelque jour qu'il ſe convertiſſe : mais par ces paroles promet-il au pécheur la grace de ſe convertir ; je parle de cette grace prévenante & ſpéciale, qui ne peut étre, ni une recompenſe de nos bonnes œuvres, ni un fruit de nos merites, mais un pur effet de la miſéricorde du Seigneur, qui le diſtribuë librement au pécheur ſelon ſon bon plaiſir. *Si autem gratia, jam non ex operibus, alioquin gratia jam non eſt gratia*, dit Saint Paul.

Ce ſont deux choſes bien differentes ; on vous pardonnera dès-que vous vous convertirez, c'eſt ce que Dieu vous a promis ; on vous donnera la grace ſpéciale de converſion dès-que vous la ſouhaiterez, c'eſt ce que Dieu n'a point promis. Dieu, dit Saint Auguſtin, qui a promis à ceux qui feront pénitence, & qui le chercheront ſincérement le pardon de leurs péchez, & de leur faire toûjours miſéricorde ; n'a pas promis au pécheur qu'il lui donnera le tems de ſe reconnoitre, & la grace de ſe convertir & de changer de vie : *Qui pœnitenti veniam ſpopondit, peccanti gratiam pœnitendi non promiſit.* S'il étoit vrai que Dieu eût promis cette grace de converſion, s'il étoit engagé de la donner à tous les pécheurs, pour authoriſer ſa promeſſe, & s'acquitter de ſon obligation, il l'auroit donnée & fait miſéricorde à tous les pecheurs qui nous ont précedé, il la feroit à tous ceux qui vivent maintenant qui perſeverent dans le crime, & à tous ceux qui viendront après nous : Dieu eſt fidele dans ſes promeſſes, la fidelité ne lui eſt pas moins eſſentielle, que la verité ? Qu'a-t-il jamais promis qu'il n'ait donné, dit Saint Auguſtin. Si donc le Seigneur s'étoit engagé par la fidelité de ſes promeſſes de faire grace & miſericorde à tous les pecheurs, il l'auroit faite à tous les hommes pecheurs : Et combien y en a-t-il qui la font ſans merite & ſans fruit ? Et combien y en a-t-il qui la font & la feront inutilement dans l'enfer ?

Serm. 351. de Panit.

In Pſ. 44.

Combien d'affreux exemples n'avons-nous pas dans l'Ecriture de l'inſenſibilité de Dieu ſur l'inutile répentir des pecheurs obſti-

dez : C'eſt ſur les têtes même les plus élevées, ſur les pécheurs les plus connus qu'il la fait éclater, pour confondre nôtre preſomption. Eſaü chef d'une Nation entiére, eſt une figure de cette verité. Car après s'étre rendu indigne de la bénediction de ſon pere, lorſqu'il deſira de l'obtenir, il fut rejetté, & il ne peut le faire changer, quoiqu'il l'en conjura avec larmes, & qu'il fit par tout retentir le bruit de ſes ſanglots. *Non invenit pœnitentiæ locum, quamquam cum lachrimis inquiſiſſet eam*, dit Saint Paul. Le Saint Eſprit nous apprenant par cet exemple formidable, qu'il y a de pécheurs, qui comme Eſaü, vendent pour une ſatisfaction paſſagére tout ce qu'ils eſpérent dans le Ciel; témoignant le peu d'eſtime qu'ils font de la grace que Dieu leur a faite de les adopter pour ſon Roïaume éternel, par la malheureuſe facilité qu'ils ont de la perdre, dont les deſirs, les larmes, & la pénitence ſont quelque fois inutiles auprès du Seigneur. *Hebr. c. 12 v. 17*

Antiochus, dont l'inutile repentir a tant de fois frapé nos oreilles, eſt un ſecond exemple de cette effraïante verité. Ce Prince impie coupable d'un grand nombre de crimes les plus énormes, ſe voïant frapé de la main de Dieu, & ſouffrant de maux les plus extremes, fit les plus belles proteſtations du monde, il donna les plus ſenſibles marques d'un veritable répentir, diſant : Il eſt juſte, grand Dieu, de reconnoître vôtre Empire, & de s'y ſoumettre; il n'y a point de ſupplice proportionné à l'inſolence de l'homme qui refuſe d'obeïr à vos Loix. Neanmoins l'Ecriture remarque, que ce malheureux ne fut point écouté, que ſon mal s'aigriſſant toûjours plus, il fit une fin malheureuſe.

Antiochus étoit le maître ſouverain de tout l'Orient : De quelle importance n'étoit-il pas à la gloire du Seigneur, d'accepter les ſoumiſſions du plus grand Prince qui fut alors, de lui voir reparer avec éclat les horribles ravages qu'il avoit fait dans le Temple, établir la Loi du vrai Dieu dans toute l'étenduë de ſes Etats, & lui-même s'y ſoumettre : Quel progrez la converſion de ce Roi ne pouvoit pas promettre à la Religion ? Cependant Dieu ferme les yeux à tout cela; il trouve une plus grande gloire, un interêt plus preſſant à détromper même les Grands de cette fauſſe opinion que Dieu les diſtingue du com-

mun dans la diſtribution de ſes graces, qu'il ſe fait honneur de leur pardonner en quelque tems qu'ils veüillent le chercher & lui demander pardon : Il réprouve les Grands tous pénitens qu'ils paroiſſent ; & il prodigue, pour ainſi dire, la grace de la pénitence à de malheureux pécheurs de la lie du peuple : *Cujus vult miſeretur* : Parce qu'il voit dans les pechez des Grands plus de malignité, d'ingratitude, de préſomption, que dans les pechez des pauvres ; une plus grande licence, un emportement plus volontaire à tous les plaiſirs deffendus, nul beſoin qui les porte au mal, nulle neceſſité qui les preſſe, une abondance continuelle de toute ſorte de biens, & partant plus de malice dans leurs pechez.

C'eſt ainſi que Dieu pour détromper tous les pecheurs obſtinez, a voulu leur apprendre par ces remarquables exemples, que bien qu'il ne refuſe jamais le pardon à quiconque le demande ſincérement, & s'y diſpoſe comme il faut avec le ſecours de la grace ; il arrive néanmoins tres ſouvent par un juſte & ſecret jugement de Dieu qu'on ne l'obtient pas ce pardon, parce qu'on n'y apporte point les diſpoſitions neceſſaires, & que toutes ces marques extérieures ne ſont que de fauſſes larmes d'une pénitence forcée, des regrets arrachez du cœur par de conſiderations purément humaines : Toutes ces marques, dis-je, ne ſont que des illuſions, de ſoupleſſes de l'amour propre, incapables de tromper Dieu, qui demêle les plus ſecretes intentions, & qui lit dans le fond des cœurs.

Il eſt donc conſtant que Dieu donne, ou refuſe quand bon lui ſemble ſa grace & ſa miſericorde qu'il ne doit à perſonne ; moins encore aux pecheurs endurcis qui en font un mépris continuel, & un abus ſacrilege : *Miſerebor cui voluero.* Si cela n'étoit ainſi, tous ceux qui diſent de bouche, non du cœur, Seigneur, Seigneur, entreroient dans le Roïaume Celeſte, ce qui eſt contre la parole de Dieu : ceux qui ſe ſont toûjours mocquez de Dieu, ne ſeroient pas mepriſez & rebutez à leur tour, comme l'Ecriture aſſeure qu'ils le ſeront ; ceux qui cherchent Dieu à l'extrémité de la vie, après l'avoir toûjours fuï, le trouveroient favorable à cette derniere heure, & ne mourroient pas dans leur peché, ce qui eſt contraire à cette terrible menace : *Quæretis me, & non invenietis, & in peccato veſtro moriemini.* Si après une longue

Exod. 33.

ſuite d'années de plaiſir, & d'une vie molle & voluptueuſe, on paſſoit aiſément du bonheur temporel au bonheur éternel ; que cette deſtinée ſeroit heureuſe, puiſqu'elle ſeroit ſans peine & ſans travail ? Le Juſte qui crucifie ſa chair, qui mortifie ſes ſens pour obtenir la grace de la miſericorde, n'auroit au deſſus du pécheur endurci, qui ne fait rien pour la meriter, & qui fait tout au contraire pour s'en rendre indigne. Il ſeroit donc indifferent à tous les hommes de ſe faire violence pour marcher dans les voïes étroites de l'innocence, ou de courir ſans ceſſe dans les voïes larges & égarées juſqu'à la fin de la vie ; le ſort des uns & des autres ſeroit égal : ce ſeroit une folie de porter le joug du Seigneur dès ſa tendre jeuneſſe : l'Egliſe en ordonnant de pratiques de pénitence, des exercices de piété, ſuivant l'Evangile, en propoſant des Sacremens à recevoir, des Miſteres à adorer, ne fairoit qu'amuſer le peuple.

Cependant la porte du Ciel eſt fort étroite, & la voïe laborieuſe, ainſi que le Sauveur le declare ; *arcta via eſt.* De plus ſi le Seigneur devoit faire miſericorde à tous les pécheurs, & s'il devoit tout pardonner & ne rien punir ; quelle monſtrueuſe Juſtice, & quelle chimerique Providence en Dieu ? Quel ſeroit l'homme qui ne s'abandonna ſans meſure à ſes paſſions, au hazard de paſſer triſtement la derniere heure de ſa vie, & d'acheter par quelques larmes forcées une éternité de bonheur & de gloire. De là s'enſuivroit que les priéres ſeroient inutiles ; que ce ſeroit en vain que nous dirions au Seigneur avec le Prophete, ayez pitié de nous ſelon votre grande miſéricorde ; que ſa grace & ſa gloire étant une pure juſtice, les Saints n'auroient point d'actions de grace à lui rendre ; que le miſtére de la Predeſtination, ne ſeroit pas un miſtére, tous les hommes étant aſſeurez de leur ſalut éternel. En un mot, de cette neceſſité, où Dieu ſe trouveroit de nous ſauver, il s'enſuivroit la negligence à chercher le Seigneur, à travailler à nôtre ſalut, l'inutilité des bonnes œuvres, le libertinage, & la licence dans toute ſorte de crimes.

C'eſt donc pour tout homme pécheur une grande temerité de faire aucun fonds ſur l'obligation imaginaire qu'il prétend injuſtement d'un Dieu libre, independant, & ſouverainement équitable, qu'il lui doit ſa grace, quand il lui prendra envie de la demander, & qu'il doit faire à tout peché miſericorde,

pour flater ſon indiſcrete confiance, & perſeverer dans le deſordre : temerité plus grande dans les pecheurs endurcis, qui doivent encore moins s'en flater, après avoir abuſé juſqu'à la fin de la bonté & de la patience du Seigneur, & l'avoir pouſſée auſſi loin qu'elle peut aller. Cette longue attente d'un Dieu irrité ſans ceſſe par tant de pechez, doit bien, comme dit Saint Paul, inviter les plus grands pecheurs à une prompte & veritable pénitence ; mais non pas leur faire eſperer une impunité auſſi fauſſe, qu'elle ſeroit indigne de l'équité & de la pureté ſouveraine d'un Dieu infiniment juſte & redoutable dans ſes jugemens, & dans ſes vengeances.

Rom. 2. v. 4.

Jugez de Dieu par vous-même : Qu'elle ſeroit la diſpoſition de vôtre cœur envers un ingrat obſtiné, que tous les jours vous rappelleriez en grace, & que vous trouveriez tous les jours dans la rechute contre vous ? Comment pourriez-vous vous perſuader injuſtement que le cœur de Dieu ſoit moins ſenſible au mépris ſi injurieux de ſa bonté ; que parce qu'il eſt Dieu, ſa Divine Majeſté doit être plus impunement outragée ; que l'ingratitude reïterée d'homme à homme ſoit un crime indigne de pardon, & que la noire & exécrable ingratitude de l'homme envers Dieu, ſoit communément & plus aiſément pardonable. Dieu vous fait voir clairement dans toute l'Ecriture Sainte, que s'il eſt doux, patient, miſericordieux à attendre le pecheur à pénitence pour le recevoir en grace ; il eſt auſſi juſte & terrible à l'égard de ceux qui mepriſent ſa bonté, & qui abuſent de ſa douceur ? Ne témoigne-t-il pas qu'il met de bornes à ſa patience : Je me ſuis teu, dit-il par la bouche d'Iſaïe, juſqu'à cette heure, j'ai demeuré dans le ſilence, j'ai été dans la retenuë ; mais maintenant je me ferai entendre comme une femme qui eſt dans la douleur de l'enfantement, & je ne ferai point de miſericorde à ces opiniatres, à ces ingrats, je les accablerai, je les perdrai, nul intervale entre ma voix & leur perte : *diſſipabo & abſorbebo.* Un vrai Chrêtien doit être ſenſiblement touché des menaces formidables d'un Dieu irrité, & mettre ſans delai tout en uſage pour obtenir miſericorde du Seigneur. Eſt-ce qui la lui refuſera ? c'eſt une aſſeurance que l'Egliſe, ni les Peres ne peuvent nous donner. Ainſi le ſens que le pecheur preſomptueux donne à ces paroles, à tout peché Dieu fera miſericorde, eſt

Iſaï 42 v. 14.

douteux,

douteux & incertain : incertitude qui nous doit tenir dans une vigilence continuelle, & nous obliger ſans ceſſe à chercher Dieu, & à travailler à nôtre ſalut avec crainte, & une ſainte frayeur. *Cum metu & tremore ſalutem veſtram operamini*, comme dit Saint Paul. *Ad Eph. 2. v. 12.*

Quelle étrange contradiction. J'entre dans des affreuſes ſolitudes, lieux conſacrez à toute la mortifieation de l'Evangile, ſaintes retraites du Chriſtianiſme & de toute ſon auſterité, Monaſteres conſacrés par un exercice continuel de toutes les vertus; & là je trouve de ſaintes fraïeurs; j'y vois des gens conſumez de veilles, de travaux, de jeunes, d'abſtinences, qui pratiquent cette importante maxime de ſalut, que le Saint Eſprit nous donne par la bouche du Sage, de n'être jamais ſans crainte, même du péché pardonné que nous avons taché d'expier par une rigoureuſe pénitence : *De propitiato peccato noli eſſe ſine metu.* *Eccl. 5. v. 5.* Ne penſant toutefois qu'avec frayeur au terrible Jugement du Seigneur, n'oſant s'aſſurer de ſa miſericorde. Là j'entends de Solitaires au moment de la mort implorans la bonté de Dieu, lui demandant, comme David, de ne pas les juger à la rigueur, ne ſe croïans pas aſſés innocens, ni aſſez juſtes pour lui répondre : c'étoient les pieux ſentimens des Hilarions & des Arſenes.

Mais je vois d'ailleurs avec compaſſion au milieu du ſiécle le plus corrompu & le plus prophane, de pecheurs preſomptueux, de mondains dans l'opulence, dans de faſteuſes grandeurs, dans le luxe, dans la moleſſe, dans toute ſorte de plaiſirs, ſans pénitenee, ſans bonnes œuvres : cependant paiſibles & aſſeurez; ne doutant pas du pardon, après une vie toute criminelle, eſperant une mort ſainte, une éternité bienheureuſe avec autant de certitude comme s'ils l'avoient bien meritée, ayant toujours en bouche ces dangereuſes paroles, à tout peché miſericorde; ſe flatans ainſi temerairement que Dieu la leur faira, contant ſur elle comme ſur une reſource certaine & infaillible : N'eſt-ce pas une vaine confiance ſans fond, & une preſomption deplorable ? Ah : ſi les plus grands Saints, les plus Juſtes ſont dans l'incertitude de leur ſalut éternel, dans une crainte continuelle; à plus forte raiſon de miſerables pecheurs, qui ne ceſſent d'abuſer de la bonté de Dieu, & de tant de graces qu'il leur fait, doivent trem-

bler, & craindre avec plus de ſujet qu'elle ne leur ſoit refuſée; & doivent encore moins étre aſſeurez de la remiſſion de leurs pechez : par ainſi le ſens corrompu qu'ils donnent à ces paroles, à tout peché Dieu fera miſericorde, eſt encore pour eux plus douteux & plus incertain. Pour établir ſolidement cette verité, il faut remarquer ici, que lorſque nous conſeillons aux pecheurs d'embraſſer la pénitence comme une planche, pour tacher de ſe deffendre contre la fureur des flots de la Divine Juſtice, qui commence à les battre, & faire tous leurs efforts pour ſe ſauver s'il eſt poſſible du triſte naufrage dont ils ſont menacez : nous faiſons ce que l'Egliſe nous preſcrit; y ayant toujours lieu de douter ſi ceux à qui nous donnons cet avis ſalutaire, ne ſont pas du nombre de ces pecheurs heureux, que la miſericorde de Dieu veut ſauver : mais lorſque nous les aſſurons en quelque maniére que Dieu aura tant de bonté que de leur faire grace; nous ſuppoſons, ſans doute, qu'il a mis dans leur cœur les ſaintes diſpoſitions, ſans leſquelles les priéres, les larmes, la pénitence ſont toujours inutiles. Helas! nous n'oſerions donner cette aſſurance poſitive à ceux qui ſe confeſſent à nous dans la plus parfaite ſanté, quoi qu'ils nous temoignent avoir un deſir ſincere de quitter l'occaſion du peché, de chercher le Seigneur, de faire des fruits de pénitence : nous ſerions encore plus teméraires de la donner à ceux à qui la proximité de la mort ôte ordinairement le pouvoir & le tems de faire tout ce qui eſt neceſſaire pour paſſer des mains terribles de la Divine Juſtice, entre les bras amoureux de la miſericorde de Dieu. Tous les Saints Peres avec Saint Auguſtin, declarent hautement, qu'en donnant cette ſorte de pénitence, ils ne peuvent pas donner l'aſſurance du ſalut. *Pœnitentiam dare poſſum, ſecuritatem non poſſum. Homil.* 42. *in Exod. c.* 50.

La raiſon pourquoi nous n'oſerions aſſurer aux pecheurs qui vienent à nos Tribunaux qu'ils obtiendront la grace du Seigneur; c'eſt que l'infuſion de cette grace qu'ils vienent y chercher, ſuppoſe de conditions ſi excellentes, & ſi rares dans l'ame de ceux qui deſirent la recevoir, & que les ſignes de ces ſaintes diſpoſitions ſont ſi équivoques, que c'eſt bien tout ce que nous pouvons faire, que d'inſpirer l'eſperance aux pecheurs, qu'ils trouveront la grace qu'ils vienent chercher : ſi nous leur donnions quel-

que choſe de plus que cette ſimple eſperance, nous trahirions notre miniſtere ; nous ſerions auprès du Seigneur de prévaricateurs & de temeraires : Pouvons-nous étre ſi préſomptueux pour nous imaginer que nous penetrons plus avant dans les ſecrets & impenetrables Jugemens de Dieu que les Prophetes, que les Apôtres, que les Saints Peres ? Non, ne penſez pas qu'on puiſſe vous donner une aſſurance poſitive du pardon de vos péchez paſſez, preſens, & avenir, quand même vous auriez paſſé toute votre vie dans les jeunes, dans les larmes, dans la mortification, ſous le cilice & ſous la cendre : tout ce que les Miniſtres du Seigneur pourront vous dire, pour calmer votre crainte, & vous encourager, ce ſera d'avoir une entiére confiance en la miſericorde de Dieu, qui ſe laiſſera peut-étre fléchir à vos larmes & à votre repentir.

C'eſt tout ce que le Prophete Daniel peut dire à Nabuchodonoſor. Je n'ai pû remarquer ſans éfroi l'expreſſion dont il ſe ſert en ordonnant à ce Prince de tacher d'éviter les coups de foudre dont la divine Juſtice étoit prete de le fraper, pour le punir de ſes inſolences & de ſes impiétez. Je vous conjure mon Prince de ne point mépriſer le conſeil ſalutaire que je vous donne : efforcez-vous de ſatisfaire à Dieu pour vos pechez par des aumônes abondantes, & peut-étre vous fera-t-il miſericorde : *Forſitam ignoſcet delictis tuis.* Il ne lui donne pas une aſſurance poſitive qu'ils lui ſeront pardonnez, mais il lui dit ſeulement que peut-étre le Seigneur les lui pardonnera. Le Prophete Jonas préchant la pénitence aux Ninivites, leur fit eſperer miſericorde, mais il ne la leur promit pas : ce qui en eſt une évidente preuve, c'eſt que ce pauvre malheureux peuple ſe diſoient les uns aux autres, pour s'exciter à perſeverer dans les larmes, dans le jeune, dans le ſac, & la cendre ? Qui ſçait ſi le Seigneur ne ſe tournera pas vers nous, & ne nous fera point miſericorde, & ſi ceſſant d'écouter les terribles deſſeins que ſa juſte colere lui inſpire, nous n'éviterons pas les terribles malheurs dont nous ſommes menacez ? *Quis ſçit, ſi convertatur, & ignoſcat Deus, & revertatur à furore ſuo, & non perimus.* Dechirez vos cœurs, dit le Prophete Oſée, & non pas vos vetemens, retournez vers votre Dieu ? Qui ſçait s'il ne detournera pas ſon viſage irrité de deſſus vous, & s'il ne vous pardonnera pas. Haïſez le mal, dit le Pro-

c. 4. v. 24

Jonas. 3. v. 9.

phete Amos, & établiſſez dans vos Villes de lieux où l'on rende exactement la juſtice, & peut-être le Seigneur & le Dieu des armées fera miſericorde à ceux qui reſtent de la Tribu de Joſeph : *Si forte miſereatur Dominus Deus exercituum reliquis Joſeph. C. 6. v. 10.*

Les Apôtres ſe ſont ſervis de ſemblables expreſſions dans le nouveau Teſtament, auſſi bien que tous les Peres. Donneronsnous, après de ſi authentiques témoignages, l'aſſurance aux pecheurs qui ont recours à la pénitence, ſoit pendant la vie, ſoit à l'heure de la mort qu'ils obtiendront miſericorde ? Et ſur quel fondement les pecheurs obſtinez, qui ne penſent point à faire pénitence, qui vivent dans le deſordre, dont la vie mole & voluptueuſe n'eſt qu'un tiſſu continuel des crimes, peuvent-ils établir cette aſſurance du pardon de leurs pechez : perſonne ne ſçait ce qui ne depend, comme notre ſalut, que de la ſeule volonté pure & gratuite de Dieu, & s'il ne le revele, comme dit l'Apôtre. L'Ecriture pour nous tenir toujours dans la crainte, ne nous aſſeure-t-elle pas, que nul homme ne ſçait s'il eſt digne d'amour, ou de haine. Ah ! quel plus grand ſujet de crainte ; quel plus preſſant motif d'humilité ? Je ne lis jamais cet endroit de l'Ecriture, diſoit Saint Bernard, & je ne penſe jamais à cette incertitude ſans frayeur. Le miſtere de la predeſtination a toujours été inconnu aux plus grands Saints, qui n'ont oſé compter poſitivement ſur la miſericorde du Seigneur : ils vivoient en Saints, ils trembloient comme pecheurs : diſons mieux, ils trembloient tous Saints qu'ils étoient : car il n'appartient qu'à de miſerables pecheurs de ne pas frémir dans l'attente incertaine de leur ſalut éternel.

Le pecheur ne peut établir ſa vaine confiance que ſur la bonté de Dieu, dont il ſe forme une fauſſe idée : Dieu eſt bon, dit-il, il eſt vrai, il me fera miſericorde ; mais auſſi il eſt juſte : Il n'eſt point, dit Tertulien, de veritable bonté ſans équité, ſans droiture, ni ſans une veritable juſtice : *Si bonus eſt, & juſtus* : il doit même tout bon qu'il eſt, & même parce qu'il eſt bon, autant haïr le mal, qu'il aime le bien ; autant punir le ſerviteur pareſſeux, qu'il recompenſe le ſerviteur fidele : tandis que vous vous tiendrez au regard de la Loi de Dieu dans une lache & mole indifference, dans une inaction ſtérile & vuide ; tan-

dis que vous violerez impunément cette divine Loi, vôtre eſperance oiſive, ne peut être que vaine, & ſi elle vous fait abuſer de la bonté de Dieu, elle degenere en preſomption.

Le pecheur obſtiné fait encore du Sang adorable de Jeſus-Chriſt le ſolide fondement de ſon eſperance : mais il ne doit pas ignorer que ce Sang précieux qui demande miſericorde pour les pecheurs pénitens, demande auſſi juſtice contre ceux qui le foulent aux pieds, comme ils font avec tant d'ignominie. Le pecheur temeraire appuïe encore ſa vaine confiance ſur la grace que Dieu a faite à beaucoup de pecheurs : mais c'eſt un préjugé de grace, non de juſtice, ſur lequel on ne peut, ni on doit rien conter : Rien de plus libre que la grace, que Dieu ne doit à perſonne, qu'il donne à qui bon lui ſemble ; peut-être qu'il ne vous la fera pas : vous riſquez temerairement votre ſalut, qui eſt la plus delicate & la plus importante de toutes les affaires, ſur un peut-être ? Qu'elle folie ! Enfin cet inſenſé ſe flate vainement de la miſericorde de Dieu qui lui a fait grace & pardonné pluſieurs fois ; ſans faire reflection qu'il a tout ſujet de craindre, que lui ayant fait tant de graces, & comblé de tant de bienfaits dont il a abuſé, & dont il abuſe actuelement, qu'il la lui refuſera pour le punir avec juſtice du mépris inſolent & injurieux qu'il en a fait une infinité de fois qui lui a été donnée. Fauſſe, & dangereuſe ſecurité, ſur la foi de laquelle une ame vainement appuïée, devient incorrigible, & tombe malheureuſement dans l'impénitence finale, ſe perd & ſe damne : Dangereuſe illuſion du demon, qui lui inſpire cette vaine confiance pour lui ravir le Royaume éternel, comme dit Saint Ciprien, *immittit ſecuritatem, ut rapiat hæreditatem.*

Pour éviter ce malheur, profitons de l'avis ſalutaire que nous donne le Prophete Royal ; c'eſt de marcher dans la recherche du Seigneur, entre la préſomption & le deſeſpoir : péril à eſperer trop ; péril à n'eſperer pas aſſez : mais voulez-vous tenir une voïe ſeure & droite ; craignez le Seigneur, vous dit ce Saint Roy, & en même tems eſperez en lui : *Timete Dominum, & eſperate in eo.* Cette crainte ſalutaire vous tiendra dans une vigilance continuelle ſur vous-même, pour expier le paſſé, pour vous tenir en garde contre l'avenir : mais auſſi eſperez en lui ; cette eſperance bien reglée, vous animera à une ferveur toujours nouvelle, & à une in-

violable fidelité dans la pratique des bonnes œuvres, & dans la recherche de Dieu & de votre ſalut.

Mais, ô mon Dieu, comme votre divine miſericorde eſt dans ſes œuvres au deſſus de votre juſtice : *Miſerationes ejus ſuper omnia opera ejus* : ce qui doit plus fortement m'animer, & me ſoutenir dans la vie, c'eſt l'eſperance : En qui eſpererai-je, Seigneur, ſi ce n'eſt en vous ? Qu'avez-vous oublié pour établir m'a confiance : que ceux là n'eſperent pas en vous, qui ne vous connoiſſent point, qui n'ont jamais entendu parler de vos bienfaits : pour moi, élevé & nourri dans la foi de vos infinies miſericordes, je ne ceſſerai jamais de vous reclamer, de mettre en vous toute ma conſolation, & tout mon appui : *tu es Domine ſpes mea* : il eſt vrai que vous frapez quelque fois, que vous exercez ſur les hommes vos plus terribles Jugemens ; mais ce n'eſt qu'envers les préſomptueux, que vous uſez de rigueur ; ce n'eſt qu'envers les pecheurs obſtinez & endurcis : mais une ame qui veut de bonne foi vous chercher & vous ſervir avec amour, & faire ſon ſalut en vous aimant & vous ſervant fidelement, que ſon extreme foibleſſe rend ſujette à quelques égaremens, qui prend ſoin autant de fois, & preſque auſſi-tôt de rentrer dans le bon chemin, & de retourner à vous ſincerement : voila, mon Dieu, ceux ſur qui vous faites éclater vos divines miſericordes : avec de telles diſpoſitions vous voulez qu'on eſpere tout de vous. Non, Seigneur, ce ne ſera point une eſperance ſterile & pareſſeuſe que la miene, mais agiſſante & pratique ; ce ſera une eſperance ſolide, fondée ſur la reformation de mes mœurs, ſur la ſanctification de ma vie : j'obſerverai avec une exacte & ſcrupuleuſe fidelité votre ſainte Loi, & vous accomplirez vos divines promeſſes par les éternelles recompenſes, dont vous couronnerez ma fidele perſeverance.

CHAPITRE III.

DE LA CRAINTE FILIALE DE LA MISERICORDE de Dieu dans la recherche de nôtre ſalut.

LES pecheurs obſtinez, ſe flatans avec une temeraire preſomption de l'impunité de leurs crimes, & pour vivre tranquillement dans leurs crimes, & perſeverer dans le libertinage, entrent en quelque maniére dans les execrables ſentimens de l'impie Marcion, ce fameux Heretique, & de ſes aveugles Sectateurs, dont Tertulien nous fait l'odieuſe peinture; leſquels ſe faiſant un Dieu à leur mode, & un phantome de Divinité, ne ſe figuroient dans ſa divine perſonne qu'une ſeule bonté mole, indulgente, qui permet, qui ſouffre tout, & qui ne punit rien, n'y reconnoiſſant tout au plus qu'une juſtice metaphorique, qui ne menace que ſur le papier & dans les Livres: *Deus*, diſoit-il, *tantummodo bonus, & ſi aliquando iraſcitur, ſed in literis tantum.* D'une erreur ſi groſſiere, condamnée par tant d'Oracles, il tiroit cette pernicieuſe & odieuſe conſequence, que Dieu n'étant que bonté, il n'y avoit en lui aucun ſujet de crainte. Mais ſans m'arrêter à combatre cette monſtrueuſe impieté & cette deteſtable erreur, qui ſe détruit d'elle-même; je dis ſeulement que nous adorons un Dieu infiniment bon, d'une pure & ſincére bonté, reglée par ſa ſouveraine ſageſſe, & d'une veritable & réele juſtice, inſeparable de ſa miſericorde: Juſtice, dit un Prophete, par la ſainteté, par l'équité, & la ſeverité de ſes redoutables Jugemens. *Lib. 4. adverſus Marc. c. 8.*

Sur un ſi ſolide fondement qui fait la foi des Chrétiens, je dis que nous devons craindre ſouverainement un Dieu juſte, qui eſt la juſtice même, qui voit, qui connoit tout, qui ſe ſouvient de tout, qui ſonde les reins & les cœurs pour en demeler les plus ſecrets mouvemens; un Dieu qui eſt preſent par tout par ſon immenſité, qui examine & péſe tout au poids du Sanctuaire & de la plus juſte balance, un Dieu qui veut, qui doit, qui ſçait, & qui peut tout punir. Mais ce n'eſt pas ſeulement la redoutable juſtice d'un Dieu tout-puiſſant qui doit faire le ſujet de

nôtre crainte ; je ſoutiens contre tous les impies, que nous devons craindre ſouverainement, même la bonté & la miſericorde du Seigneur, pour deux raiſons inconteſtables, qu'on trouve bon de déduire ici, pour combattre la vaine confiance des pecheurs endurcis. La premiére, c'eſt parce que la miſericorde de Dieu eſt la cauſe pure & gratuite du ſalut de tous les hommes ſauvez. La ſeconde, c'eſt parce que, c'eſt l'abus ſacrilege que l'on fait de cette même bonté, qui perd tous les hommes damnez. C'eſt la crainte ſalutaire de la miſericorde, auſſi bien que de de l'amour du Celeſte Epoux, dont l'Epouſe des Cantiques étoit toute penetrée, qui animoit ſon zele dans la laborieuſe recherche qu'elle en faiſoit avec un ſi grand empreſſement, comme du bien aimé de ſon ame, & de ſon bonheur éternel ; & qui doit nous engager à chercher promptément le Seigneur par une ſincere pénitence, & travailler efficacement & avec crainte à notre ſalut.

Ce n'eſt point un paradoxe, mais une verité conſtante, qu'il n'eſt rien plus à craindre que la bonté & les dons de Dieu. Il eſt vrai que les premiers ſentimens que cette divine perfection nous doit inſpirer, eſt celui d'une entiére confiance, & d'une amoureuſe reconnoiſſance de ſes bienfaits : mais ſi nous manquons de lui payer ce juſte tribut, ſi nous abuſons de ſes graces, il n'eſt rien de plus redoutable, que cette bonté mépriſée, & que ſes bienfaits mal ménagez. *Quis non timebit te Domine, quia ſolus pius es ?* O grand Dieu ! s'écrioit l'Apôtre Saint Jean ; qui ne vous craindra pas, ô mon Dieu, ſachant que vous êtes tout bienfaiſant. Voila, ce ſemble, une conſequence fort ſurprenente, que je n'oſerois avancer, ſi le Saint-Eſprit ne l'avoir inſpirée à Saint Jean. Il eſt vrai qu'elle ſemble dabort choquer nôtre eſprit & nôtre raiſon, que la crainte de Dieu ſe doit plutôt inférer de ſon infinie Majeſté, de ſa ſouveraine Puiſſance, & de ſa redoutable Juſtice, que de ſon infinie Bonté ; que la conſequence naturelle qu'il faudroit tirer de ſes bienfaits, eſt plutôt pour nous un puiſſant & preſſent motif d'aimer & de ſervir un ſi bon maitre, que l'obligation de le craindre. C'eſt cependant l'Eſprit-Saint qui eſt l'autheur de cette conſequence : c'eſt lui-même qui nous apprend par le Diſciple bien aimé, qui avoit reſſenti par une douce experience les plus inſignes faveurs

Apoc. 15 v. 4.

de

de cette même bonté, qu'il faut craindre Dieu ſouverainement, parce qu'il eſt infiniment bon, que rien ne doit nous le rendre plus redoutable que ſes graces, & ſes bienfaits, ſoit parce que nous eſpérons de les recevoir de ſa pure & gratuite miſéricorde, ſoit à cauſe du compte exact & rigoureux qu'il en faudra rendre un jour, après les avoir reçûs.

Qui eſt l'eſprit aſſez fort pour conſiderer ſans frémir, que toute l'économie de nôtre ſalut ne roule que ſur deux graces particuliéres, ſi prétieuſes qu'elles ne ſont que de dons de la pure & gratuite miſéricorde du Seigneur; la premiére, & la derniére grace: la premiére commence le ſalut, en nous retirant du malheureux état du peché; la derniére l'acheve: la premiére nous appelle à Dieu, la derniére nous couronne: l'une nous fait Juſtes, l'autre nous fait Bienheureux: l'une nous donne un droit à la gloire, l'autre nous met en poſſeſſion de l'heritage éternel: en un mot, l'une eſt le principe du merite, & la derniére en fait l'heureuſe conſommation, & le couronnement de la ſainteté des Elûs.

Mais ce qui me paroit encore de plus formidable dans la diſtribution de ces deux graces ſi relevées, & abſolument neceſſaires pour commencer une ſainte vie, & la finir par une bonne mort; c'eſt que nous ne pouvons les meriter par toutes nos bonnes œuvres: on ne peut meriter la premiére, qui nous prévient toûjours, étant le principe du merite: on ne peut auſſi meriter la grace finale, ne nous étant ni dûë, ni promiſe de la part du Seigneur, ſuivant la declaration du Saint Concile de Trente. *Seſſ. 6. c. 25. de Reform.* Par ainſi ces deux graces ſont de bienfaits de la liberalité de Dieu, & non pas de recompenſes du merite de l'homme: elles dépendent uniquement de la pure miſéricorde du Seigneur; comme il s'eſt reſervé à lui ſeul le pouvoir de donner la grace finale, il s'eſt auſſi reſervé à lui ſeul la connoiſſance de ceux auſquels il a reſolu de la diſtribuer. C'eſt dans cette vûë que Saint Auguſtin donne cet avis important à tous les fideles; que tous ceux, leur dit-il, qui courent, même avec ſuccez dans la voïe du ſalut & du Ciel, courent avec crainte, dans l'incertitude où ils ſont, ſi Dieu leur donnera le don de perſeverance juſqu'à la fin, pour arriver au bout de la carriere, & pour remporter le prix & la couronne.

D'un ſi ſolide raiſonnement, j'infére que nous devons craindre la divine miſericorde, de laquelle depend toute l'économie de nôtre ſalut que nous eſpérons ; qui eſpére, craint : ainſi eſpérant nôtre ſalut éternel de la divine miséricorde, nous devons la craindre. Auſſi le Prophete Roi ne ſépare pas la crainte de l'eſpérance : *Timete Dominum, & ſperate in eo* : la ſeule eſpérance, ſans la crainte, nous rend teméraires & préſomptueux : la crainte ſans l'eſpérance cauſe un malheureux deſeſpoir. Mais comment allier enſemble la crainte avec l'eſpérance, & quel motif d'eſpérer en celui-là même que l'on craint ? C'eſt néanmoins ce qui doit étre inſéparable dans les fidéles : la crainte chaſte & filiale qu'ils ont d'un Dieu miséricordieux, eſt toûjours accompagnée de l'eſpérance qu'ils ont de ſa miséricorde ; même plus ils craignent d'offenſer un Dieu ſi bon, plus ils ont lieu d'eſpérer ſa grace ; la meſure de leur juſte & reſpectueuſe crainte, étant celle de leur humble confiance ; la divine miséricorde ne répendant ſes graces abondantes, que ſur ceux qui le craignent : *Miſericordia Domini ſuper timentes eum.*

Je me ſouviens d'un fort beau trait de l'hiſtoire profane, qui eſt propre à mon ſujet. Pline le jeune répondant à un de ſes amis, qui trouvoit étrange de ce qu'il craignoit extraordinairement une perſonne de conſideration, qui lui donnoit de marques continuelles de ſa bienvaillance, & de qui ſa fortune dépendoit, il lui parle en ces termes : *Ne mireris ſi plurimum timeam, de quo plurimum ſpero.* Ne ſoyez pas ſurpris, lui dit-il, ſi je crains beaucoup cet homme puiſſant, de qui j'ai lieu de tout eſpérer. Noble ſentiment d'un Payen, dans lequel doivent entrer avec bien plus de raiſon de Chretiens éclairez des lumiéres de la foi, au regard d'un Dieu tout puiſſant & infiniment bon : nôtre crainte doit étre d'autant plus grande, que nous eſpérons tout de ſa bonté, même le plus grand de tous les biens, qui eſt nôtre ſalut éternel, qu'il ne doit à perſonne, qu'il donne à qui bon lui ſemble : *Dominus eſt, cujus vult miſeretur* : étant le maître ſouverain de ſes dons & de ſes graces, il les diſtribuë ſelon ſon bon plaiſir, & comme il lui plait : Je ferai, dit-il, miséricorde à qui il me plaira : Le ſalut éternel que nous eſpérons ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais c'eſt un pur effet de la pure bonté & liberalité de Dieu,

qui doit faire le ſujet de nôtre crainte.

Mais non ſeulement nous devons craindre ſouverainement la miſéricorde du Seigneur, qui ſauve gratuitément tous les hommes ſauvez ; mais ce qui nous doit la rendre encore plus redoutable, c'eſt le compte exact & rigoureux qu'il nous fera rendre un jour des dons & des graces que nous aurons reçûës. De toutes les perfections de Dieu, dit Tertulien, il n'en eſt point de plus oppoſée directement au mal que ſa bonté, & par ainſi de plus intereſſée à le combattre, à le détruire, même à le punir avec d'autant plus de rigueur, qu'il eſt plus grand & plus énorme en ceux que cette ſouveraine bonté a comblé de plus grandes faveurs, & qui n'ont payé ſes inſignes bienfaits que d'une noire ingratitude : c'eſt pour cela que la bonté de Dieu eſt d'autant plus formidable, que les biens que l'on en reçoit ſont plus ſinguliers & plus conſiderables.

C'eſt dans cette vûë que Saint Thomas de Villeneuve diſoit, que la mort & paſſion du Fils de Dieu, que le Pere éternel a livré à la Croix pour nous, qui eſt le plus auguſte temoignage de ſon amour envers les hommes, & le grand chef-d'œuvre de ſa bonté, comme l'appelle Saint Paul : *Magnum pietatis ſacramentum* ; doit faire le plus grand ſujet de nôtre crainte : qu'il ne trouvoit pas un plus preſſant, ni plus puiſſant motif pour nous inſpirer une ſainte fraïeur, qu'une ſi grande miſéricorde : *Plus me terret*, ſe diſoit-il à lui-même, *Redemptio, quam Angelorum dura perditio ?* Que les autres, vouloit-il nous inſinüer, dans la crainte ſalutaire de vos redoutables Jugemens, ô mon Dieu, ſe repreſentent la réprobation & la damnation éternelle de tant de milliers d'Anges pour une ſeule penſée d'orgueil ; & tous les plus éclatans & plus effroïables effets de vôtre Juſtice : pour moi, s'écrioit ce grand Saint, pour exciter cette crainte ſalutaire dans mon ame, je ne me repreſente que ce prodige ſurprenant de vôtre amour : vous me paroiſſez infiniment plus redoutable dans la grace que vous avez accordée ſi miſéricordieuſement à l'homme pecheur, que dans la damnation des Anges rebelles : le compte exact & rigoureux que vous me demanderez d'une ſi grande miſéricorde, qui vous coûte ſi cher, m'effraïe bien plus, que les ſupplices éternels dont vous accablez les Demons, pour tirer vengeance de leur revolte.

C'eſt dans cette pieuſe penſée que les Peres diſent que les Chretiens ont plus de ſujet de craindre cette divine miſéricorde, que les Payens & les Juifs : ils prouvent cette effraïante verité par l'étonante menace que le Fils de Dieu fait dans l'Evangile au peuple de Capharnaum d'étre traitez avec la même ſeverité, que le peuple corrompu de Sodome & Gomorre, qui ſont les deux Villes les plus abominables dont l'Ecriture fait mention. Pourquoi cela ? Eſt-ce que les Capharnaites étoient plus corrompus en leurs mœurs, ou plus ennemis de Jeſus-Chriſt que les autres Juifs ; non, le Fils de Dieu leur avoit fait cette terrible menace à cauſe du peu de fruit qu'ils avoient retiré de tant de miracles, dont ils avoient été les témoins occulaires, de tant d'excellentes inſtructions qu'ils avoient entenduës de ſa divine bouche. Selon cette regle, quelle doit étre la fraïeur des Chretiens qui ont reçû plus incomparablement de graces de l'infinie bonté de Dieu, que n'en ont jamais reçû les Capharnaites ? Ne ſont-ils pas plus redevables & comptables à Dieu, que n'étoit ce peuple infidéle ? Combien a-t-il ſurpaſſé en leur faveur ſes anciennes miſéricordes ? Combien leur a-t-il fait de plus riches dons ? Avec combien plus de profuſion a-t-il répandu ſes graces ſur eux. Mais auſſi ſi nous n'en faiſons pas le ſaint uſage qu'il en attend, ſi nous les rejettons, ſi nous en abuſons, il n'eſt rien de plus redoutable pour nous que cette bonté mépriſée & laſſée, que le compte rigoureux qu'elle nous en demandera un jour.

Sachez, dit Saint Gregoire, que ce miſéricordieux diſcernement que le Seigneur a fait de vous dans la diſtribution de ſes graces, eſt pour vous un nouveau ſujet de crainte : ces grands dons, ſelon ſes pieux deſſeins, bien loin de nous inſpirer de l'orgueil pour nous élever au-deſſus des autres, nous doivent tenir dans la crainte & dans l'humiliation continüelle, nous inſpirer un deſir ardent, & nous animer à travailler à les faire valoir, puiſqu'elles nous rendent plus redevables à ſa bonté ; en augmentant en nous ſes talens & ſes graces, elle groſſit en nous la matiére du compte auquel elles nous engagent, comme dit ce Pere : *Cum enim augentur dona, rationes etiam creſcunt donorum.* On demandera beaucoup, dit Saint Luc, à celui à qui on a donné beaucoup. *Omni enim cui multum datum eſt, multũ quæretur.* Luc. c. 12.

L'exactitude du Maître dont parle l'Evangile à faire rendre compte à ſon Fermier de l'adminiſtration de ſes biens, qu'il lui avoit confiez, eſt une image fidele de la rigueur avec laquelle Jeſus-Chriſt nous fera rendre compte un jour de tant de graces dont il nous a comblez, & de tous les moyens de ſalut qu'il nous a fournis. J'ai répandu ſur vous, nous dira-t-il, de ſi vives & fortes lumiéres, pour vous inſtruire de vos devoirs; les avez-vous ſuivies : je vous ai inſpiré tant de bons ſentimens pour vous détacher du monde & du peché, pour vous attirer à mon amour, vous attacher à mon ſervice; y avez-vous correſpondu : ſi vous avez par les mouvemens de ma grace formé tant de bonnes reſolutions, les avez-vous miſes en execution : vous avez entendu tant de Sermons, de ſi celebres Miſſionaires que je vous ai envoyé, fait tant de bonnes lectures; on vous a fait de ma part tant de ſalutaires remontrances; en avez-vous profité : tant de Confeſſions réïterées, vous ont-elles corrigé : tant de Communions, vous ont-elles ſanctifié. Voila la recette; où eſt l'emploi & le fruit que vous avez retiré juſques ici de tant de graces dont je vous ai comblé.

Les plus ſaints même ſeront examinez, accuſez, jugez dans toute la rigueur ſur l'uſage qu'ils auront fait des talens naturels, des dons ſurnaturels, qui ſont les biens de Dieu, ſur l'emploi de l'eſprit, du corps, du tems, des richeſſes, ſur l'uſage qu'ils auront fait de Jeſus-Chriſt, de ſes graces, de ſes miſtéres, de tous les ſecours de la Religion. Nous ſommes tous les économes du Seigneur pour employer avec une ſcrupuleuſe fidelité à ſa gloire, & à nôtre ſalut les richeſſes de ſes graces temporelles & ſpirituelles, tous les talens qu'il nous a confié comme en dépôts & à uſure par une miſéricordieuſe prédilection ? Quel mortel regret, quelle horrible confuſion pour ceux qui ont diſſipé le fonds, qui loin de le faire profiter à un ſi bon maître, ne l'ont fait ſervir que pour flater leur orgueil, ſatisfaire leurs paſſions voluptueuſes & ambitieuſes : Quel ſera leur deſeſpoir ? quelle ſera leur confuſion de paroitre un jour devant ce Dieu de miſéricorde, qui les a ſi favorablement diſtinguez de tant de malheureux qui ſont morts dans les tenebres de l'infidelité.

Prevenons ce terrible examen; demandons-nous à nous-même l'uſage que nous avons fait juſques ici des talens que Dieu

nous a confié, de tant de graces qu'il nous a fait : tachons de reparer l'abus ſacrilege que nous en avons fait, par une ſevere pénitence, par une inviolable fidelité à les faire valoir, & à profiter des nouvelles graces que nous recevrons à l'avenir de ſa bonté. Vous vous êtes peut-être trompé juſques ici ſi vous avez crû que nous n'avons à craindre que nos pechez dans ce compte ſevere que nous avons à rendre à Dieu : les dons & les graces que vous aurez reçûës ſont encore plus à craindre pour vous : la bonté & la miſéricorde du Seigneur qui vous les diſtribuë, & dont vous abuſez, eſt encore plus redoutable que ſa Juſtice qui condamnera nôtre infidelité à des peines éternelles, non ſeulement parce que c'eſt cette miſéricorde qui ſauve tous les hommes ſauvez : mais encore, parce que c'eſt l'abus execrable que l'on fait de la bonté de Dieu, qui perd, & qui damne tous les hommes damnez de la maniére qu'on va l'expliquer.

Je ne faits point injure à la verité, je l'explique nettement, je la mets dans tout ſon jour : non, je n'inſulte point la divine miſéricorde, je la défends contre la teméraire préſomption des impies, en ſoutenant que le mépris qu'on fait de la bonté de Dieu, en abuſant de ſes graces & de ſes bienfaits, eſt la cauſe fatale de la perte, & de la damnation d'une infinité des Chretiens. Je vois bien que cette verité vous effraïe ; c'eſt auſſi ce que l'on prétend, pour tacher de vous rendre plus vigilants dans vôtre conduite, plus fideles à remplir vos devoirs, plus zelez, plus ſoigneux à ménager les graces d'un Dieu infiniment bon, plus ardans à travailler avec tous les ſecours qu'elle vous offre & vous donne à chercher promptément le Seigneur, & à l'affaire importante de vôtre ſalut. Je ne donne point ici de fauſſes allarmes, n'avançant rien qui ne ſoit bien fondé & authoriſé par les témoignages inconteſtables de l'Ecriture, & des Peres.

Je dis donc pour animer vôtre courage, rallumer vôtre ferveur, vous inſpirer cette crainte ſalutaire de la miſéricorde du Seigneur, qui eſt le commencement de la Sageſſe, & bannir cette vaine confiance qui arrête nôtre converſion ; que l'abus de cette divine miſéricorde damne tous les hommes damnez : Voici comment elle eſt l'occaſion involontaire, le juſte motif, & la méſure de la damnation des impies.

Je dis en premier lieu, que la divine miſericorde devient par

ſes propres bienfaits l'occaſion involontaire de la damnation des impies : Pour éclaircir cette terrible verité, on prie le Lecteur de faire attention à ces paroles prophetiques que le venerable vieillard Simeon dit à la Sainte Vierge, en tenant entre ſes bras le Saint Enfant Jeſus. *Poſitus eſt hic in ruinam & reſurrectionem multorum. Luc.* 21. Ce divin Enfant eſt au monde pour la perte, ou le ſalut de pluſieurs. Mais comment eſt-ce que Jeſus-Chriſt peut étre la ruine de pluſieurs, lui qui eſt deſcendu du Ciel en Terre pour ſauver tous les hommes, qui a répandu tout ſon Sang pous l'expiation des pechez de tout le monde : c'eſt par le mépris & le mechant uſage que la pluſpart des hommes, même des Chrêtiens font du bienfait de la Redemption : Oüi, Chrétiens, pour qui Jeſus-Chriſt eſt né, & eſt mort ſur une Croix, qui avés reçû les premiers fruits de ſa Naiſſance & de ſa Paſſion dans votre Bapteme, vous qu'il a appellé à la Foy, qu'il a fait naître dans le ſein de l'Egliſe, qu'il a élevé dans ſon école, muni de ſes Sacremens, fortifié de ſes graces ; ſi par votre mechante volonté vous ne profitez pas de tant de puiſſans ſecours : ce Jeſus qui devoit étre votre reſurrection, que vous devez écouter comme votre Divin Maitre, de qui vous devez eſperer vôtre ſalut, ſera par la malignité de vos contradictions, par vôtre indocilité, par l'endurciſſement de vôtre cœur, & l'obſtination de vôtre eſprit, un ſigne de reprobation, & vôtre ruine : *Poſitus eſt hic in ruinam & reſurrectionem multorum.*

Ce que l'on dit ici de Jeſus-Chriſt, ſe doit appliquer à la divine miſericorde, qui eſt le principe du ſalut des Elus. Dieu infiniment bon donne de graces neceſſaires aux Chrêtiens pour accomplir ſa Loi, & pour faire le bien ; mais comme par le défaut, non de ſa volonté bienfaiſante qui les diſtribuë liberalement ; mais par la malignité & le defaut de la libre cooperation de celui qui les reçoit, elles n'ont pas leur effet, comme dit Saint Pierre Criſologue : *Non eſt donis gratia, ſed accipientis nequitia* : Le mépris & l'abus que le Chrêtien ingrat fait de ſes graces, dont il pouvoit & devoit ſe ſervir pour chercher Dieu & faire ſon ſalut, ſera la cauſe & le ſujet de ſa reprobation & de ſa damnation : Jeſus-Chriſt, qui les lui a meritées, le rendra inexcuſable, & deviendra par les propres bienfaits de ſa divine miſericorde, l'occaſion de ſa ruine & de ſa perte : *poſitus eſt hic in*

ruinam & resurrectionem multorum. Effroïante verité, qui fait dire à Saint Bernard, qu'il n'eſt rien de plus à craindre que la grace que l'on reçoit en vain de la miſericorde du Seigneur que nous perdons malheureuſement par notre infidelité, & par le mechant uſage que nous en faiſons; parce qu'elle eſt, non ſeulement l'occaſion, mais encore le motif, & la juſte meſure de la damnation des impies.

Oüi, Dieu trouvera dans ſa miſericorde outragée, & dans ſon amour irrité, le preſſant motif, & la juſte meſure de ſa colere & de ſa juſtice inflexible; il ſera d'autant plus inéxorable, qu'il aura été miſericordieux, il jugera les hommes impénitens avec d'autant plus de rigueur, qu'il leur aura temoigné de bonté, & qu'il aura eu de patience à les attendre à penitence. C'eſt dans ce ſens que Saint Bernard explique ces paroles du Prophète Abacuc: *Cum iratus fueris, miſericordiæ recordaberis*: il dit que le Fils de Dieu dans ſon dernier advenement, pour exciter ſa juſte colere, rappellera toutes ſes anciennes miſericordes; qu'il fera comme paſſer en reviië toutes les graces generales & particuliéres qu'il aura faites aux hommes; qu'à la viië de l'abus & du mépris qu'ils auront fait de tant de graces, de tant d'outrages dont ils payent de ſi grands témoignages de ſon amour, il entrera dans ſa plus grande indignation: *non aliundè erit indignatio ejus, quam de miſericordia ejus læſa.* Où juſques n'a-t-il pas pouſſé ſon amour? tout Dieu qu'il eſt, pouvoit-il le porter plus loin, que de verſer tout ſon Sang & d'expirer ſur une Croix pour nous: Voila où juſques il a pouſſé ſon amour; Juſques où ne portera-t-il pas ſes vengeances? il haïra autant qu'il a aimé, il leur fera autant de mal, & leur fera ſouffrir autant de tourmens pendant l'éternité, qu'il leur aura fait du bien: c'eſt ainſi qu'il reglera ſes vengeances ſur ſon amour infini, qu'il proportionera la ſeverité de ſon Jugement aux douceurs de ſa miſericorde; & pour donner plus d'étenduë à ſa colere, il ne fera qu'imiter ſa charité. Ah! terrible, mais juſte meſure: *ex magnitudine indulgentiæ, magnitudinem ultionis attende.*

N'abuſez donc point, pécheur, de la bonté, & de la patience de Dieu, & des bienfaits de vôtre Redemption: ce qui fait maintenant le ſujet de vôtre préſomption, ſera peut-être un jour le ſujet de vôtre deſeſpoir: ſuivez l'avis ſalutaire du Sage, n'ajoûtez pas peché ſur peché: ne ſoyez pas ſi temeraire de dire

que

que ſelon le grand nombre de vos pechez, il y aura pour vous dans les tréſors de la miſericorde une grande indulgence : plus la miſericorde de Dieu eſt grande envers vous pendant cette vie, plus vous devez craindre la ſeverité de cette bonté laſſée & irritée. Quoi ? dit Tertullien avec la force de ſon éloquence, parce que Dieu eſt bon, le pecheur prendra-t-il de là occaſion de l'offenſer ; la facilité avec laquelle il pardonne le peché en ce monde, nous rendra-t-elle plus inſolens à le commettre ; ſera-t-il permis de s'éloigner de Dieu, parce qu'il y a un retour à la grace ; la pénitence qui eſt le remede du peché, que Dieu nous offre miſericordieuſement, deviendra-t-il par la perverſité de l'homme, un attrait au peché ; la patience avec laquelle Dieu ſuporte le pecheur, ſera-t-elle un motif pour vivre dans le deſordre ; la divine clemence fournira-t-elle à la temerité de l'impie un pretexte de libertinage, une occaſion à ſon impieté, un ſujet à ſon impenitence ? Ne mettra-t-on point de bornes à l'iniquité, parce qu'il n'y en a point en la miſericorde du Seigneur ; l'homme ſera t-il infini en malice, parce que la bonté de Dieu eſt infinie : il aime l'homme tout miſerable qu'il eſt, faut-il qu'il l'outrage : il lui donne les dernieres marques de ſa charité, faut-il qu'il lui donne de preuves continüelles de la plus noire ingratitude.

Pitoyable raiſonnement de l'impie ! Funeſte conſequence qu'il tire de la bonté de Dieu pour la faire ſervir à ſes deſordres, qui lui fait changer le remede en poiſon, qui du principe de ſon ſalut, en fait l'occaſion, le motif, & la meſure de ſa reprobation & de ſa damnation éternelle : *Nemo idcirco deterior ſit, quia bonus eſt Dominus.* Dieu eſt bon, il eſt vrai, mais n'en ſoïons pas plus mechans ; au-contraire entrons dans les pieux & juſtes ſentimens de la chaſte Judith : *Quia patiens eſt, quia bonus eſt Dominus, in hoc ipſo pœniteamus.* Puiſque Dieu eſt infiniment bon, plein de miſericorde, que ſon exceſſive charité la fait homme pour nôtre ſalut, que pour expier nos crimes il a donné ſon Sang & ſa vie, cherchons un Dieu ſi miſericordieux, faiſons ſans delai pénitence, *pœniteamus*, à laquelle la bonté d'un Dieu nous appelle par ſes miſericordieuſes invitations : *An ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit*, nous dit l'Apôtre. Profitons des graces & du pardon de nos fautes paſſées, qu'il nous offre ſi genereu-

pénitence, par la crainte de vôtre miſericorde qui me l'inſpire. Faites, Seigneur, que par vôtre grace, ſans laquelle je ne puis rien, je vous cherche ſans delai, & que je vous aime conſtamment, à l'imitation de l'Epouſe, comme mon Sauveur, & que par ce moyen je ſois à couvert de la colere de mon Juge ſi redoutable : que je ſois ſi reconnoiſſant de vos bienfaits, ſi ſenſible à vôtre amour, que vôtre miſericorde & vôtre amour ſoit toûjours pour moi le motif de mon entiére confiance : que je m'accoutume ſi bien pendant cette vie à recourir à vos playes, & à m'y cacher, pour me garantir des ennemis de mon ſalut, qu'elles me ſervent encore de refuge & d'azile au jour de vôtre colere, & pendant l'éternité.

CHAPITRE IV.

DE LA RECHERCHE DE DIEU DANS LE tems de l'adverſité, & des ſouffrances, dont nous devons faire un ſaint uſage.

L'ECRITURE Sainte, & tous les Peres de l'Egliſe, nous apprenent que depuis que Jeſus-Chriſt innocent a ſouffert pour l'expiation de nos pechez ; les afflictions que Dieu nous envoit, étant unies à ſa Croix & à ſes ſouffrances, ſont dans l'ordre & le rang de ſes faveurs & de ſes graces ; que l'adverſité & la tribulation que Dieu diſpoſe & menage pour nôtre converſion & nôtre ſanctification, ſont des marques ſinguliéres de ſon amour, nous font chercher le Seigneur, & nous font trouver en lui nôtre bonheur éternel, lorſque nous profitons du tems auquel il nous les envoit pour nôtre retour à lui, & que nous en faiſons un ſaint uſage. C'eſt auſſi dans cette vûë que Saint Pierre dit, que ſouffrir de bon cœur pour Dieu, c'eſt une grace ſinguliére. 1. *Pet.* c. 2. & que Saint Paul aſſure que l'avantage de ſouffrir pour Jeſus-Chriſt, eſt un don de Dieu, comme celui de croire en lui. *Ad Philip.*

Mais il faut remarquer ici pour nôtre inſtruction, que l'Apôtre met ſeulement au rang des graces & des dons de Dieu les afflictions qu'il nous envoit pour nous porter à ſa recherche, nous éprouver, & nous ſanctifier ; & non pas celles qui nous viennent

de nos paſſions mal ſatisfaites ſelon nos injuſtes deſirs, qui ſont la juſte punition de nos crimes & de nos debauches : celles-là étant les ouvrages de la main du pecheur endurci, l'inquiétent, le tourmentent contre ſon amour propre & contre ſa volonté, toûjours dereglée, & rebelle à Dieu : ce ne ſont pas de celles dont on parle ici, qui nous font chercher Dieu, connoitre ſa ſainte volonté, de celles qu'il nous envoit par une dure, mais miſericordieuſe providence, qui nous convertiſſent, nous font retourner à Dieu, & qui nous ſanctifient lorſque nous les endurons dans un eſprit de religion, de ſoumiſſion à ſa divine volonté, & qui nous portent à chercher le Seigneur avec plus d'ardeur à l'exemple de l'Epouſe.

Cette fidele Amante eſt éprouvée dans la recherche de ſon bien-aimé, elle tombe entre les mains des habitans & des Gardes de la Ville de Jeruſalem, qui la frapent, la bleſſent, qui lui ôtent ſon manteau : *Invenerunt me Cuſtodes qui circueunt Civitatem, percuſſerunt me, vulneraverunt me, tulerunt pallium meum. Cant.* 5. *v.*7. Elle ſouffre conſtamment toutes ces perſecutions pour l'amour de ſon Celeſte Epoux qu'elle cherche, & qui l'animent à le chercher encore avec plus d'ardeur, regardant tous ces outrages qu'il permet, comme de marques de ſon amour : nous apprenant par ſa patience dans les afflictions, que l'ame fidele, dont elle eſt la figure, qui cherche ſincerement Jeſus-Chriſt, & qui deſire ardemment de le trouver, le pourſuit ſans craindre d'étre perſecutée : les ſouffrances bien loin de lui donner de la terreur, lui paroiſſent deſirables, parce que ce ſont des marques de la charité, comme dit Saint Ambroiſe : *Hæc vulnera non ſunt metuenda, quia vulnera charitatis ſunt. In Pſ.* 118. On a même lieu de craindre quand ce caractére, qui eſt comme le ſçeau de la Croix, nous manque. Saint Paul fidele interprete de l'Evangile, ne nous aſſure-t-il pas, qu'on ne ſe doit point flater de chercher paiſiblement le Seigneur, & vivre dans la pieté, parce qu'elle ſera toûjours perſecutée en ceux qui en font profeſſion ; que c'eſt la même choſe d'embraſſer la croix & les perſecutions, & de chercher Dieu & de vivre en bon Chretien. *Omnes qui volunt pie vivere in Chriſto Jeſu, perſecutionem patientur.* 2. *Thimot.* c, 3. *v.* 12.

Il faut ſeulement bien prendre garde que les bleſſures que nous

recevons, les ſouffrances que nous endurons dans la recherche du Seigneur, & en combattant pour la pieté, nous ſoient honnorables & profitables par le ſaint uſage que nous en devons faire, qu'elles ne nous deviennent pas pernicieuſes par nôtre faute ; pour cela il faut les recevoir, à l'exemple de l'Epouſe, comme venant de la main de Dieu, les endurer avec patience à ſon imitation, comme étant des marques de ſon amour, qu'il nous temoigne en nous les envoyant ; parce qu'elles nous font rentrer en nous-mêmes, nous humilient, nous font penſer à nôtre ſalut, que la proſperité & les plaiſirs nous font oublier. Quand le monde nous rit & nous careſſe, nous l'aimons, nous nous y attachons, nous nous laiſſons ébloüir & enchanter par les charmes impoſteurs de ſes richeſſes & de ſes plaiſirs qu'il nous preſente : Un homme tout occupé de ſes biens, enyvré de ſes pernicieuſes douceurs, oublie ſon ſalut, & la recherche de Dieu, il s'oublie lui-même : mais quand l'adverſité nous arrive, quand le monde nous perſecute, comment aimer un perfide, qui aprés tant de belles promeſſes, nous abandonne ? Comment s'attacher à de biens dont l'experience nous fait ſentir la vanité & la fragilité. Nôtre cœur ne peut étre ſans attache ; dèz là qu'on ne tient plus au monde, on eſt bien diſpoſé à retourner à Dieu : dèz-là qu'on n'eſt plus occupé du ſoin d'une fortune, ſur laquelle on ne peut plus compter, on eſt bien en état de penſer à ſon ſalut, & de commencer à chercher le Seigneur.

David tout ſaint qu'il étoit ne peut conſerver ſon innocence dans le tems d'une grande proſperité, il devint un grand pécheur, parce qu'il devint trop heureux ſelon le monde : mais ſi la proſperité l'avoit fait déchoir, l'adverſité le releva de ſa chûte. Je me ſuis tourné vers vous, ô mon Dieu, dans le tems de l'affliction, l'épine de la tribulation dont vous avez piqué mon cœur, la reveillé de ſon aſſoupiſſement ; *Converſus ſum in ærumnâ meâ, dum configitur ſpinæ. Pſ.* 31. *v.* 4. J'ai trouvé, dit-il encore, la tribulation, & en même tems j'ai eu recours à Dieu : *Tribulationem inveni, & nomen Domini invocavi. Pſ.* 114. *v.* 4. La trop grande proſperité rendit Salomon idolatre, & par malheur pour lui il fut toûjours heureux, c'eſt pour cela qu'il ne devint pas pénitent. N'eſt-ce pas dans le tems des plaiſirs & de la proſperité qu'on neglige ſon ſalut, & qu'on oublie Dieu ? N'eſt-ce pas

dans le tems de l'adverſité qu'on ouvre les yeux, qu'on penſe à retourner à Dieu.

C'eſt pour cela que le Prophete demande au Seigneur pour la converſion des pecheurs, qu'il couvre leur viſage de confuſion, afin qu'ils s'inſtruiſent de ſon nom & de ſa puiſſance, & qui le cherchent dans l'adverſité : *Imple faciem eorum ignominia, & quarent nomen tuum Domine. Pſ.* 85. *v.* 15. Ce qui me fait remarquer avec un Pere, qu'il y a deux ſortes de confuſion, l'une ſalutaire, l'autre funeſte, l'une qui nous fait rentrer en nous même pour confeſſer nôtre aveuglement, qui nous fait chercher, connoître le nom du Seigneur, & nous ramene à lui ; l'autre qui nous trouble ſeulement, ſans nous toucher, ni nous convertir ; l'une qui nous fait connoître, que le Seigneur eſt ſeul le Tres-Haut dans toute la terre, comme il l'eſt dans le Ciel ; l'autre qui nous ayant fait connoître qu'il eſt le ſeul Seigneur ſouverain, nous nous ſoumettons humblement à lui, nous le preferons à toutes choſes, comme celui qui eſt élevé au deſſus de tout, & qui merite de poſſeder uniquement nôtre cœur. Heureux ceux que Dieu couvre de cette confuſion ſalutaire dans l'adverſité, que ce ſaint Prophete ſouhaite aux pecheurs pour leur converſion.

L'adverſité & les ſouffrances ſont donc de veritables marques de l'amour de Dieu pour nous, nous donnant par là les moyens de le chercher, de le trouver dans la tribulation, d'acquerir & de pratiquer les vertus, & de faire notre ſalut, pour lequel il faut expier les pechez que nous avons commis, & éviter ceux dans leſquels nous pouvons tomber : les ſouffrances nous procurent ces avantages. Il faut neceſſairement que le peché ſoit puni, ou par un Dieu vengeur, ou par l'homme penitent : Si Dieu nous en laiſſoit tout le ſoin, peut-être nous nous menagerions par nôtre delicateſſe. Dieu qui ſçait ce que nous pouvons porter, nous envoit des ſouffrances proportionnées à nos beſoins, à nos forces, & à nos pechez pour les expier, & ſatisfaire ſa divine Juſtice : nous n'avons qu'à nous ſoumettre à ſa miſericordieuſe conduite, & il eſt ſatisfait : Quoi de plus facile & de plus ſeur ? Mais il faut encore éviter le peché pour l'avenir, c'eſt à quoi les ſouffrances nous ſont tres utiles & tres neceſſaires : nous aurions abuſé de nos biens, Dieu nous en depouille ; nous aurions une attache dereglée aux créa-

tures, Dieu nous les enleve ; nous aurions fait un mauvais uſage de nôtre ſanté, il nous envoit de maladies qui nous en privent ? Que de pechez ne previent-il pas par une ſi ſalutaire conduite ; Qu'elle obligation ne lui avons nous pas pour nous mettre, pour ainſi dire, dans une heureuſe impuiſſance de l'offencer ? Que vous êtes miſericordieux, Seigneur, en nous affligeant dans ces vûës de vôtre bonté : ceux qui n'y s'y ſoumetent pas comme ils doivent, meritent que vous les abandonniez à leur malheureux ſort.

Dieu nous donne encore par les ſouffrances qu'il nous envoit, le moyen d'acquerir les vertus, en nous fourniſſant les occaſions de pratiquer la patience, la douceur, la mortification, l'humilité, la charité, la conformité à la volonté de Dieu dans les afflictions ; elles ſont les preuves de nôtre fidelité & de notre amour envers Dieu ; tout autre preuve eſt douteuſe & ſuſpecte, celle là eſt infaillible : N'aimer & ne ſervir Dieu, ne le chercher que dans le tems de la proſperité, c'eſt aimer en Juif ; l'aimer, le ſervir & le chercher dans les ſouffrances, c'eſt l'aimer en Chrêtien : auſſi Dieu qui eſt jaloux du cœur de l'homme, qui veut de lui un amour conſtant & genereux, éprouve par les ſouffrances ceux qu'il aime, & dont il veut étre aimé, il les fait ſouffrir pour lui temoigner qu'ils l'aiment veritablement par preference à tout : auſſi Jeſus-Chriſt allant au Jardin des Olliviers, dit à ſes Diſciples ; afin que tout le monde ſache que j'aime mon Pere, allons boire le Calice de la Paſſion, quelque amer qu'il ſoit venant de la main de mon Pere, & me donnant occaſion de lui marquer mon amour, il m'eſt doux & pretieux.

C'eſt ainſi que Jeſus-Chriſt aime ſon Pere, c'eſt ainſi que nous devons aimer Dieu, pour nous rendre par le bon uſage des ſouffrances, conformes à ce Divin Original ſouffrant, pour meriter de lui étre un jour conformes dans l'état de ſa Gloire. C'eſt dans cette vûë que tous les Saints qui ont aimé Dieu, ont aimé les ſouffrances : Saint Paul s'en faiſoit un ſujet d'une grande joïe, ainſi qu'il le declare ; *ſuperabundo gaudio, in omni tribulatione noſtra.* 2. *Cor.* 7. Sainte Thereſe fidele Ecuſe de Jeſus-Chriſt crucifié, aſſeuroit que dans l'impatience où elle étoit de joüir de ſon Divin Amant dans le Ciel, rien ne lui rendoit la vie ſuportable que les occaſions qu'il lui procuroit de ſouffrir pour l'amour de lui : elle declaroit qu'elle ne reconnoiſſoit point pour ſes veritables Filles ſes Religieu-

qui ne finira jamais : *Non dixit remunerabitur, ſed æternum pondus gloriæ operatur in nobis* ? Quel ſujet n'avons-nous pas de nous conſoler, & de nous rejoüir dans le tems que nous tombons dans diverſes diſgraces de la vie, ayant dans ces heureux momens la gloire du Paradis entre nos mains : nous pouvons & nous devons croire que les croix & les afflictions, ſi nous en faiſons un ſaint uſage, nous donnent, même dès cette vie, une poſſeſſion anticipée de nôtre bonheur éternel. Oüi, Sauveur du monde, vous l'avez dit, après l'oracle que vous avez prononcé en faveur des Juſtes affligez & perſecutez, ce ſeroit un crime d'en douter, ou d'en apporter d'autres raiſons : *Beati qui perſecutionem patiuntur propter juſtitiam* : Bienheureux ceux qui ſouffrent perſecution pour la juſtice ; vous ſerez heureux, nous dit-il encore, lorſque le monde vous maudira.

Mais, mon doux Jeſus, pourquoi mettez-vous la béatitude & nôtre bonheur dans les mauvais traitemens, dans les injures, dans les calomnies, & les outrages ? Et comment appellez-vous bienheureux ceux qui nous paroiſſent ſi miſérables ? Eſt-ce être heureux que d'être affligé, deſolé, accablé ſous le poids de la tribulation, que de gémir ſous l'oppreſſion des Grands, ſous la crüelle perſecution de ſes ennemis ? Eſt-ce être heureux d'être abandonné d'un maître capricieux, ou trahi d'un ami lache & infidele ? Eſt-ce être heureux d'être accablé dans un lit de douleur, de voir ſa fortune, ſa maiſon, ſes affaires en déroute & en décadence, de ſe voir réduit dans la pauvreté, dans le mépris, & dans la derniére miſére ; Oüi, *Beati*, c'eſt Jeſus-Chriſt qui la dit : Qui eſt-ce qui oſera lui contredire ? Il faut que l'oracle s'accompliſſe en ceux qui croient en ſa divine parole. Que la nature ſe revolte contre cette ſage declaration, il ſçait trouver le ſecret de l'executer en dépit du monde, & nous rendre heureux dans nos peines & nos afflictions : il ſçait, tout puiſſant qu'il eſt, tirer l'huile de la pierre, faire naître la lumiére du ſein des tenebres : Non, Dieu n'eſt point aſſervi aux regles ordinaires, il tire des cauſes ſubalternes des effets contraires à leur nature ; il ſe ſert du feu pour rafréchir & pour conſerver les Enfans dans la Fournaiſe de Babilone ; il ſe ſert du limon & de la boüe pour donner la vûë à un Aveugle de naiſſance : & il ſe ſert des croix & des adverſitez pour rendre les ſiens heu-

reux pendant leur vie. Mais où eſt donc cette miſtérieuſe béatitude ? En quoi conſiſte cette inouie félicité ? Voici l'énigme que ce divin Maître a pris ſoin de nous expliquer lui-même, pour la conſolation des affligez, & pour les ſoutenir dans leurs diſgraces : *Quoniam ipſorum eſt Regnum Cœlorum* : c'eſt parce que le Royaume des Cieux eſt à eux : il ne dit pas au futur *erit*, mais au tems préſent de cette vie ; & nous pouvons dire qu'ils prénent une poſſeſſion anticipée du Paradis, qu'ils goûtent même dans les calamitez preſentes quelques plaiſirs de la felicité future.

Sollil. c.22. C'eſt auſſi ce qui a fait dire à Saint Auguſtin ces conſolantes paroles : *Tu es Domine dulcedo per quam dulcorantur omnia.* Vous êtes, ô mon Dieu, cette douceur ingénieuſe qui ſçait adoucir les choſes les plus améres, comme par un ſecret reſſort de ſa providence qui le fait agir, pour nous détacher du monde, toûjours contraire à nos injuſtes deſirs & à nôtre amour propre ; & par une conduite dure en apparence, mais miſéricordieuſe, il répand de ſalutaires amertumes ſur tout ce qui peut nous engager dans le monde pour nous en ſéparer, il ſéme des épines dans toutes nos voïes par où nous pouvons nous éloigner de lui ; tachant ainſi de nous rendre odieux tout ce qui nous peut inſpirer de l'amour pour les biens, les honneurs, les plaiſirs du ſiécle : auſſi il répand avec beaucoup de ſoin la douceur de ſa charité, non ſeulement dans le cœur des Martirs, & des Chretiens affligez, mais auſſi dans les peines & les inſtrumens de leurs ſupplices, pour les leur rendre aimables. C'eſt ce divin amour qui a rendu les pierres douces à Saint Etienne, les grils ardens à Saint Laurens, tous les plus affreux ſupplices infiniment doux à tous les Martirs, & toutes les adverſitez de la vie ſi cheres & ſi venerables aux ames ſaintes.

C'eſt cette divine douceur que reſſentent tous les élûs dans la tribulation, qui leur fait faire au milieu de leur peine & de leurs ſouffrances une heureuſe expérience du commencement de leur félicité éternelle, comme dit Tertulien. Ne ſoyons donc pas ſurpris ſi les premiers Chretiens ont aimé leurs miséres, s'ils ont été jaloux de leurs diſgraces, s'ils mettoient, à l'exemple de leur divin Maître, toute leur gloire dans les afflictions, s'ils faiſoient retentir leurs priſons des Cantiques divins, s'ils diſoient

Lib. de patient. c. 13.

avec Saint Paul : Je ſuis comblé de joïe au milieu de toutes mes ſouffrances : la grace de Jeſus-Chriſt y répand de divines conſolations avec tant d'abondance, qu'elles rempliſſent mon cœur, & charment toutes mes peines, dans leſquelles je me plais pour l'amour de Jeſus-Chriſt. Auſſi dans la penſée de Saint Criſoſtome, ce Saint Apôtre ne témoigne pas moins de joïe dans l'obſcurité de ſa priſon, que s'il eût été dans la ſplendeur de la gloire, & s'il eût joüi dans l'adverſité du torrent des delices qui ényvre les Bienheureux dans le Ciel : *Squalore carceris, ut Paradiſi amenitate gaudebat.* *Hom. 4. in Ep. ad Phil.*

Ne devrions-nous pas par une vive foi, qui animoit les premiers Fidéles, chercher dans l'adverſité par un ſaint uſage, le tréſor ineſtimable, & le bonheur qu'elles renferment, que tant de Saints y ont trouvé, & qu'on cherche inutilement dans les honneurs, dans les richeſſes, & les plaiſirs du monde ? Pourquoi fait-elle le ſujet de nôtre crainte ? Pourquoi fuïons-nous avec tant de ſoin à la vûë de la fournaiſe des afflictions, où Dieu veut éprouver nôtre fidelité & nous purifier ; ſi le feu nous brule & redouble ſon activité, le Seigneur nous promet, ſi nous lui ſommes fidéles, d'être avec nous pour adoucir la rigueur de ſes ardeurs : *Cum ipſo ſum in tribulatione* : Si Dieu eſt avec nous, qui ſera capable de nous nuire, il promet de nous en delivrer, *eripiam eum*, & de nous arracher des mains de nos ennemis, qui eſt-ce qui pourra nous arracher de ſes mains toutes puiſſantes, & nous ſeparer de ſon amour ; puiſque Dieu nous fait part de ſa gloire dans l'affliction, nous glorifie dans la tribulation, qui eſt-ce qui pourra nous humilier ; s'il nous établit dans ſa gloire, qui ſera capable de nous la ravir, *& glorificabo eum.* *Pſ. 33.*

Cependant l'adverſité ſi neceſſaire & ſi avantageuſe aux bons Chretiens qui croient à l'Evangile, pour les rendre heureux en ce monde & en l'autre, eſt odieuſe aux Chretiens laches & delicats, qui aiment la vie mole & ſenſuelle : ils s'allarment, ils ont en horreur les croix. Mais quoi, leur dit Saint Bernard, voudriez-vous vivre ſans douleur ſous une tête couronnée d'épines ? Voudriez-vous vivre dans les delices, ſachant que Jeſus-Chriſt vôtre Sauveur eſt mort ſur une croix pour vôtre ſalut ? Apprehendez-vous de boire dans ſon calice, il en a puiſé toute l'amertume, ce qu'il en a laiſſé n'a que la douceur pour vous

par raport à ce qu'il a ſouffert pour vous meriter le Ciel : *in Capite jejunÿ* ? Ne ſçavez-vous pas que tous les Saints ont paſſé par ces épreuves pour arriver à la gloire ; que c'eſt une condition eſſentielle attachée à nôtre bonheur, & contenüe dans le decret immüable de la prédeſtination, que ſi nous ſouffrons conſtamment avec Jeſus-Chriſt, ſi en ſuivant ſes traces nous portons avec joïe la croix, nous regnerons avec lui ; que ſi nous refuſons de participer à ſes ſouffrances & à ſes douleurs, nous n'aurons point de part à ſa félicité ni à ſa gloire qu'il a merité par cette voïe. *Oportuit pati Chriſtum, & intrare in gloriam ſuam.*

Quelle monſtrueuſe indécence des Chretiens infidéles de vouloir être plus heureux ſur la terre que l'Homme-Dieu qu'ils adorent ; quelle injuſte prétention de vouloir monter au Ciel par une autre voïe que par les ſouffrances, qui ont conduit Jeſus-Chriſt & tous les Elus avec lui à l'éternité bienheureuſe ? O miſérables que vous êtes, ſachez que ces playes ſacrées diſtillent un baume ſalutaire qui adoucit & guerit toutes les nôtres ; que ce ſont de fontaines de ſalut où les gens de bien puiſent des grandes conſolations. *O ſi ſçires miſterium Crucis !* diſoit Saint André au Proconſul Egée : O ſi vous connoiſſiez le miſtére de la Croix : ô ſi vous ſçaviez le plaiſir qu'il y a de ſouffrir pour l'amour de Jeſus-Chriſt & à ſon imitation : cette ſçience eſt inconnuë à la nature & aux mondains voluptueux ; mais la foi & la grace l'enſeigne aux vrais diſciples du Sauveur ; elle leur fait goûter de douceurs ineffables, leur fait trouver leur bonheur dans les afflictions & les humiliantes diſgraces de la vie, où les impies trouvent par un ſort funeſte leur malheur, & un enfer anticipé, ainſi qu'on l'expliquera dans le Chapitre ſuivant.

Nous gouterons ces divines douceurs dans l'adverſité ſi nous imitons l'Epouſe des Cantiques dans le ſaint uſage qu'elle faiſoit des ſouffrances : elle étoit tellement perſuadée qu'il faloit ſouffrir à l'imitation & pour l'amour de ſon Epoux crucifié, qu'elle diſoit aux Filles de Jeruſalem : Ne vous arrêtez pas, ſi je ſuis halée, c'eſt le Soleil qui m'a noirci ce tein autrefois de lys & de roſe. *Cant.* 7. On ne peut être expoſé avec ſoumiſſion aux ardeurs du ſoleil du divin amour, ſans perdre heureuſement par les ardeurs piquantes de ſes rayons les marques de nôtre delicateſſe. Et ſon divin Epoux ne dit-il pas que ſa Bien-aimée eſt comme un lys

dans les épines, c'eſt-à-dire dans ſes ſouffrances : *Sicut lilium inter ſpinas, ſic amica mea inter filias Jeruſalem.* C'eſt-à-dire que plus elle ſouffre, plus elle répand l'agréable parfum de ſon amour, s'eſtimant trop heureuſe ſi par la piqueure de ces épines, & l'amertume des ſouffrances qu'elle endure, elle lui peut marquer ſon amour, & en être aimée. Prions la miſéricorde du Seigneur qu'elle nous faſſe faire un ſaint uſage à l'imitation de l'Epouſe, des peines & des humiliations qu'elle nous envoit, afin que tous les maux dont ſa divine Juſtice nous afflige, nous deviennent ſalutaires par ſa grace, en nous ouvrant les yeux, en nous touchant le cœur, en nous ramenant à lui, & en nous apprenant dans nos miſéres à implorer ſa miſéricorde, afin qu'elles nous ſervent à l'obtenir ; pour cela quelque environné que vous ſoyiez de toute ſorte d'affliétions les plus piquantes, que vôtre cœur n'en ſoit point troublé, ni ſaiſi de crainte, étant convaincu que l'affliction produit la patience, que la patience produit l'épreuve, que l'épreuve produit l'eſpérance, & qu'une telle eſpérance ne peut nous confondre, ainſi que nous aſſure l'Apôtre Saint Paul. Cant. 2. v. 2.

Brulez & conſumez, ô divin Soleil, tout ce qui s'oppoſe en moi à la pureté de vôtre amour : vous pouvez en même tems endurcir & ramolir mon cœur, l'endurcir pour les objets de la terre qu'il aime avec trop d'attache, l'amollir pour vous-ſeul, qu'il doit aimer uniquement : Que vos céleſtes rayons reflechiſſent auſſi ſur ma chair criminelle, pour la bruler comme celle de l'Epouſe, de maniére qu'elle porte ſur elle les impreſſions de vôtre divin amour ; éteignez ſes feux qui s'oppoſent aux vôtres, affoibliſſez cette redoutable ennemie, de peur qu'elle ne ſe rende la maitreſſe de mon eſprit ; ſoutenez ſa fragilité, afin qu'elle ne ſuccombe, & qu'elle ne me faſſe perdre l'unique bien auquel j'aſpire, qui eſt de vous chercher, de vous aimer, de vous trouver, & de vous poſſeder dans les ſouffrances : donnez-moi la force de la faire ſouffrir juſqu'à la mort, afin qu'elle ne ſe revolte ; diminüez ſa ſenſibilité & ſa delicateſſe, endurciſſez-là au travail, à la mortification, à la ſouffrance : Soyez avec moi, Seigneur, en tribulation ſelon vôtre divine parole : Je crie avec vôtre Prophete, delivrez-moi, non pas de ma peine, j'y conſens, & je veus ſouffrir ; mais delivrez-moi de mes im-

patiences, de mes plaintes, de mes lachetez, de ma delicateſſe, & faites-moi la grace de ne chercher jamais au milieu des épines & des ſouffrances qui m'environnent, ma conſolation & mon repos qu'en vous ſeul; afin que tout ce qui me compoſe, c'eſt-à-dire mon cœur, mon eſprit, & ma chair puiſſent vous prouver que je vous aime, & que je ne veux aimer que vous : Non, Seigneur, je ne vous demande point d'être diſpenſé des peines & des afflictions de cette vie : vous m'avez appris que le plus grand bonheur d'un Chretien, c'eſt de les ſouffrir en eſprit de pénitence, & par un vrai deſir de ſatisfaire à vôtre Juſtice : Donnez-moi donc cet eſprit de pénitence, & ce deſir ſincére de vous appaiſer, afin que je puiſſe ſanctifier les afflictions de cette vie, & meriter en les ſouffrant le bonheur tout pur & ſans mélange que vous me promettez pour l'éternité.

CHAPITRE V.

DU MALHEUR DES PECHEURS QUI S'ELOIGNENT toûjours plus de Dieu dans le tems de l'adverſité.

LA vie de l'homme n'eſt pour l'ordinaire qu'un enchainement, & qu'une ſuite perpetuelle de troubles, d'inquiétudes, & de traverſes : il n'y a point d'état dans le monde où l'on ne ſouffre ? Quelle vie en effet trouvez-vous, quelque heureuſe qu'elle ſoit, qui manque de ſujets affligeans, qui la rendent deſagréable à la nature : chacun a ſon eſpece de croix à porter, plus péſante dans ſa penſée, que celle des autres ; vouloir s'en exempter, c'eſt folie. Chacun trouve des occaſions à ſouffrir, nôtre ſoin principal devroit étre de nous faire un art de bien ſouffrir, & de profiter de nos propres maux : mais quoique rien ne ſoit ſi commun parmi les hommes que les afflictions, les adverſitez, & les differentes diſgraces de la vie, il n'eſt rien de plus rare, qu'on oublie, & qu'on ignore plus, que le ſaint uſage qu'on en doit faire ; parce que la pluſpart n'en connoiſſent pas bien le principe ni les effets merveilleux qu'elles produiſent, quand on les reçoit de la main de Dieu dans un eſprit de religion & de pénitence. C'eſt par ce funeſte oubli, par cette

fatale ignorance, par le peu de foi, qu'elles deviennent le triſte ſujet de nos ſcandales, de nos plaintes, de nos inquiétudes, & ſouvent les cauſes fatales de deſeſpoir ; parce que par la perverſité de nôtre eſprit, la corruption de nôtre raiſon, & de nôtre foi, nous nous en formons des idées bien contraires à celles que de bons Chretiens en doivent avoir. Les mondains avares, ou voluptueux, qui comme les Payens, jugent des choſes ſelon le gout de leurs paſſions & de leur amour propre, qui les aveugle, & non pas ſelon les lumiéres de la foi, regardent les diſgraces, les humiliations, les maladies, les pertes des biens, les triſtes accidens de la vie, comme les effets de leur funeſte deſtin, ou de coups de leur mauvaiſe fortune, ou d'une nature aveugle qui frape ſans raiſon, où comme de maux veritables qui leur vienent de la malignité des créatures, contre leſquelles ils doivent toûjours ſe tenir en garde : & par cette méchante diſpoſition de leur eſprit aveuglé, & de leur cœur corrumpu, les croix, les adverſitez les affligent, les ſcandaliſent, les troublent, les deſolent, & les rendent plus malheureux, ne les ſouffrant pas avec cet eſprit de patience, de reſignation, qui eſt ſi neceſſaire pour les ſanctifier, & pour leur faire trouver le vrai bonheur qui eſt renfermé dans l'affliction, que tant d'ames ſaintes y ont heureuſement trouvé.

Ce n'eſt pas un malheur de ſouffrir, puiſque Jeſus nous aſſeure que bienheureux ceux qui ſouffrent : ce n'eſt pas un malheur d'avoir de croix, puiſque le Sauveur nous oblige à porter la croix pour le ſuivre & pour l'imiter : mais c'eſt un grand malheur de ne pas bien ſouffrir, & de ne pas faire un bon uſage des croix que Dieu nous envoit. Les ſouffrances ſont le tréſor de l'Evangile, mais un tréſor caché que peu de gens trouvent, ou plutôt que tout le monde trouve ? Qui eſt-ce qui n'a point de croix ; mais dont bien peu de perſonnes ſçavent profiter : On trouve dans la croix (dit l'Autheur du Livre de l'Imitation de Jeſus-Chriſt) le ſalut, la protection de Dieu, l'abondance des conſolations ſpirituelles, la force de l'ame, la joïe de l'eſprit, l'abregé des vertus, la perfection de la ſainteté, que de richeſſes ; mais qu'il y a bien peu de Chretiens qui veulent s'en ſervir, & combien y en a-il qui les mépriſent, & qui en abuſent. La croix eſt nôtre vie & nôtre ſalut, & par nôtre *Liv. 2. C. 12.*

faute nous y trouvons nôtre mort & notre perte : elle devroit étre pour nous une ſource de conſolation, elle devient pour nous une occaſion de plainte & de murmure : elle devroit faire notre joïe & nôtre force, & elle nous jette dans la deſolation & dans l'abattement; c'eſt le moyen ſûr pour acquerir la ſainteté, & nous en faiſons une matiére de peché; c'eſt le chemin le plus court pour aller au Ciel, & les impies y trouvent le moyen d'aller en Enfer ? Quel plus horrible renverſement.

Il n'eſt pas un moment de ſouffrance qui ne nous puiſſe meriter une éternité de bonheur; par l'impatience nous en perdons tout le merite : quelle perte ? Que nous ſommes aveugles, ſi nous y ſommes inſenſibles. Si nos croix nous inquiétent, elles deviénent plus peſantes; ſi nous les portons volontiers, elles nous portent, mais ſi nous trainons malgré nous la croix, elle nous accablera : Enfin notre impatience nous rend nos croix funeſtes; d'une matiére de merite, vous en faites un ſujet de peché & de damnation : vous ſerez en même tems criminel & malheureux : ſouffrir malgré ſoi, c'eſt ſouffrir en damné; c'eſt commencer ſon enfer en cette vie, pour le continüer dans l'autre pendant l'éternité; c'eſt ſuivre le funeſte ſort du mauvais Larron qui décendit par la croix dans l'Enfer, pendant que le bon Larron montoit au Ciel par la croix où il étoit attaché.

Ce n'eſt pas ſeulement dans les ruës infames de Babilone qu'on trouve des reprouvez, il y en a même ſur le ſomet de la ſainte Montagne du Calvaire. Ce n'eſt pas ſeulement du Palais voluptueux du mauvais Riche qu'on décend en Enfer; on y va même du plus haut de la croix. C'eſt un miſtere, dit Saint Auguſtin, quand on nous repreſente deux hommes crucifiez à côté de Jeſus-Chriſt en Croix, l'un à la droite, l'autre à la gauche; c'eſt pour nous apprendre qu'il y en a qui ſouffrent à la droite, c'eſt-à-dire avec une patience heroïque, qui les rend humbles ſous la main de Dieu, dociles & ſoumis à ſa ſainte volonté, ce ſont les Elus & les bons Chrêtiens; d'autres à la gauche, ce ſont les reprouvez & les impies, qui bien loin de ſe corriger, de profiter du tems des afflictions pour chercher le Seigneur, de ſe convertir, de retourner à lui, de ramollir leur cœurs, s'endurciſſent & devienent plus méchans; ils murmurent, ils s'impatientent, ils blaſphement contre la main miſéricordieuſe qui les frape, ils conſument leur repro-

bation

bation ſur la croix, comme ces impies dont parle Saint Jean dans ſon Apocaliſe : *Blaſphemaverunt Deum præ doloribus & vulneribus, & non egerunt pœnitentiam.* La tribulation, continuë ce Saint Docteur, eſt comparée au vent qui emporte la paille, en même tems qu'il netoïe le bon grain : c'eſt un feu dont Dieu ſe ſert pour nous éprouver & nous purifier : *ignè me examinaſti* ; dans ce même feu l'or ſe purifie & devient plus éclatant : mais la paille fume & ſe conſume. C'eſt ainſi que dans le feu des afflictions les Elûs ſont purifiez de leurs pechez ; mais les impies qui perdent patience & la charité au milieu de ces flames purifiantes, devienent plus mechans ; & la tribulation qui produit des fruits de pénitence dans l'eſprit des bons Chretiens, ne produit ſouvent dans le cœur des impies que l'endurciſſement & le deſeſpoir. C. 16. v. 11.

Je ne ſçaurois mieux expliquer ce redoutable miſtére, ni mieux entrer dans la penſée de Saint Auguſtin, qu'en diſant que les trois Croix qui furent expoſées au Calvaire, ont toujours été regardées par les Peres de l'Egliſe, comme autant de veritables figures de trois ſortes de perſonnes qui ſont dans l'affliction, & du different uſage qu'elles font de la tribulation. La Croix à laquelle l'Homme-Dieu fut attaché, nous repreſente les ſouffrances des Juſtes, qui ſouffrent pour ſe conformer à Jeſus-Chriſt, ce ſont celles dont veut parler Saint Paul, quand il dit, que ſi nous ſouffrons avec Jeſus-Chriſt, nous ſerons glorifiez avec lui. La croix du bon Larron, qui y reçût le pardon de ſes crimes, nous repreſente celle des pénitens, qui ſouffrent pour l'expiation de leurs pechez. Celle du mauvais Larron, qui éclata en imprecation, en blaſpheme contre le Sauveur, eſt une triſte, mais veritable figure des ſouffrances des méchans, qui ne ſouffrent que pour ſouffrir, qui au lieu de ſe convertir, d'y chercher le Seigneur & ſe ſanctifier par un ſaint uſage de leurs adverſitez, elles ne leur ſervent que pour les rendre plus malheureux en ce monde & en l'autre.

La premiere de ces croix eſt une croix de choix, de joïe, & d'amour : la ſeconde eſt une croix de pénitence & de ſatisfaction ; & la troiſiéme eſt une croix de rage & de deſeſpoir. La premiére eſt l'ouvrage d'une extreme charité, & devient l'inſtrument de la victoire des Juſtes, comme elle fut un trophée de gloire pour

Jeſus-Chriſt ; *in prima eſt gloria*, dit le ſçavant Hugues de St. Victor : la ſeconde eſt le principe d'un grand merite, la ſource du ſalut, & fait toute la joïe & la conſolation du pénitent ; *in ſecunda conſolatio* : la troiſiéme eſt le principe de la damnation, le commencement d'une malheureuſe éternité, & fait la confuſion de l'impie, *in tertia confuſio* : & pour tout dire en peu de paroles ; les afflictions ſont le Paradis commencé du Juſte, le Purgatoire du Pénitent, & l'Enfer de l'Impie.

Nous pouvons dire de ces malheureux qui reſiſtent aux chatimens & aux humiliantes diſgraces que Dieu leur envoit pour les avertir, pour les inſtruire, pour les ramener & les convertir, qu'ils ſont envelopez dans les tenebres du peché : je tremble, & ſi je l'oſe dire, je deſeſpere de leur ſalut : ils ſont dans une ſi effroyable ſtupidité, dans un ſi deplorable aveuglement, que lors qu'ils ſe ſentent frapez, bien loin de lever les yeux au Ciel, pour adorer & benir la main miſericordieuſe qui les chatie, pour les ramener dans le bon chemin de ſa recherche, ils s'irritent, & ſe tournent contre ceux dont elle ſe ſert comme d'un bâton & d'une verge pour toucher leur cœur, ils maudiſſent leur deſtinée, ils s'emportent dans des excez de fureur dont ils ſont remplis, dans de paroles de plainte, de murmure, de blaſpheme. Ainſi bien loin que cette correction paternelle leur faſſe concevoir de ſentimens de componction & de pénitence, ne leur inſpire que de mouvemens de rage & de deſeſpoir, auſquels ils s'abandonnent : de ſorte que par un ſort funeſte, ce qui dans l'intention de Dieu devroit les toucher & les éclairer, les aveugle encore d'avantage, ce qui devroit les purifier, les corrompt encore ; & leur impieté ſe fortifie par l'adverſité qui la devroit abbatre, dit Saint Gregoire ; ce qui pouvoit leur meriter la miſéricorde du Seigneur, ne ſert qu'à allumer encore plus ſa colere, irriter ſa Juſtice ; ce qui enfin devroit étre la clef ſacrée pour leur ouvrir le Ciel, devient comme le noviciat, & le funeſte aprantiſſage de leur enfer éternel.

Il eſt vrai que les croix & les ſouffrances ſont l'enfer anticipé des pécheurs endurcis & impénitens. Les damnez en enfer ſouffrent ſans adouciſſement & ſans conſolation, ſans expiation de leurs pechez & ſans fruit, ſans relache & ſans fin : tel eſt le deplorable état des impies, que l'adverſité & les humiliantes diſgra-

ces de la vie ne font pas rentrer dans leur devoir, qui murmurent & s'impatientent. Comme le Juſte qui ſouffre avec patience & un humble reſignation eſt uni à Dieu, & que Dieu eſt uni avec lui par l'onction de ſon Eſprit, de ſa grace, & de ſon amour : *cum ipſo ſum in tribulatione* ; le pecheur obſtiné eſt ſeparé de Dieu par ſa volonté rebelle à ſes ordres ; par ainſi il faut qu'il ſupporte lui ſeul tout le poids de ſa diſgrace : il ne peut étre ſoutenu ni par la foi, qui devient inutile en lui, ni fortifié par la grace de Dieu dont il eſt privé, ni conſolé par l'onction de l'Eſprit Saint, qui adoucit les plus améres douleurs, s'en étant rendu indigne : il faut donc qu'il combate tout ſeul contre ſa deſtinée & ſa mauvaiſe fortune, qui l'attache à la croix, qu'il reſiſte, ſans pouvoir ſe deffendre, qu'il tache inutilement de ſurmonter celui qui lui fait la Loi & le met toujours deſſous : ainſi ſon cœur n'étant pas ſoutenu par la preſence & la grace du Seigneur, il demure neceſſairement accablé ſous le poids de ſes afflictions. De là ces cris ennuyeux qu'ils pouſſent dans leurs diſgraces, & dont on fatigue bien de gens qui n'y prenent point de part ; car dans le monde on eſt peu ſenſible aux maux d'autrui, on n'aime pas les malheureux, ſouvent on les abandonne à leur triſte ſort. De là ſuit le deſeſpoir ; cet impie affligé s'abandonne aux tranſports qu'inſpire la douleur qui n'a plus de frein, il ſuccombe, il appelle la mort à ſon ſecours ? N'eſt-ce pas là ſouffrir en reprouvé & comme un damné. Enfin l'extremité de ſon malheur, c'eſt que non ſeulement il n'expie point ſes pechez, & ne merite rien par ſes ſouffrances, que de ſouffrir encore plus, & de s'attirer de nouvelles peines & d'autres ſupplices par ſes emportemens ; mais que ces peines ſont ſans fin : comme l'impie affligé ne change point, ſi ce n'eſt de mal en pis ; auſſi la colere de Dieu ne s'appaiſe point, mais elle s'irrite toûjours plus : de là vient que Dieu l'afflige ſans ceſſe ; & ces peines temporelles, dont il ne profite point, le conduiſent aux peines éternelles, dit Saint Gregoire : *Quos preſentia mala non corrigunt, ſequentia ad æterna perducunt.*

Il ne me reſte plus qu'à deplorer le funeſte ſort de ces malheureux, comme Saint Auguſtin deploroit celui des habitans de Carthage : Vous avez perdu le fruit de toutes vos calamitez, leur diſoit-il aprés la deſolation de leur Province, vous étes devenus miſerables, & vous n'en étes pas devenus meilleurs. Dieu a voulu

vous rendre des veritables Chrêtiens, & heureux en vous affligeant, & vous vous êtes endurci dans le peché; vous avez peut-étre autant ſouffert que les plus grands Saints de l'Egliſe, vous le dites vous-même: mais au lieu de vous ſanctifier, de vous purifier dans la fournaiſe des afflictions, vous en étes ſortis plus ardans, plus vifs, plus paſſionez pour tout ce qui flate la nature, & qui entretient le vice: d'autant plus inexcuſable devant Dieu, qu'il a mis en œuvre le moyen le plus puiſſant pour vous convertir, & pour retourner à lui: les pecheurs obſtinez ſont ſemblables à ces enfans opiniâtres & incorrigibles, qu'on ne ceſſe de bâtre à coups de verge, qui par leur mauvais naturel perſeverent dans leur obſtination: ſemblables à ceux dont parle le Prophete Jeremie: Seigneur, vous les avez affligez, & ils n'ont pas temoigné la douleur de leurs pechez, comme ils devoient; vous les avez comme briſez de coups, & ils n'ont point voulu reconnoitre vôtre Loi, ni retourner à vous: *Percuſiſti eos, & non doluerunt; attriviſti eos, & renuerunt accipere diſciplinam, & noluerunt reverti.* Ils ſont inſenſibles, il eſt vrai qu'ils ne ſont que trop ſenſibles à leurs maux, mais ils ſont inſenſibles à la cauſe de leurs maux qui eſt leurs pechez, qui leur attire toutes leurs diſgraces, dit Saint Gregoire: *flagella ſua dolent, unde flagellantur non dolent.*

Ne donnons pas dans un écüeil ſi dangereux & ſi funeſte à nôtre ſalut: Ne faiſons pas d'un ſujet de merite, de grace & de gloire, d'un puiſſant moyen que Dieu nous donne pour nous ſanctifier & nous ſauver, une matiére de peché & de damnation: Ne rendons pas inutiles les deſſeins d'un pere charitable, qui ne nous châtie, que pour nous obliger d'entrer dans le bon chemin de ſa recherche pour aller à lui: Faiſons un bon uſage des afflictions qu'il nous envoit, recevons-les dans un eſprit de religion, en adorant les ſecrets & les vûës de ſa ſageſſe & de ſon amour: acceptons-les avec ſoumiſſion pour expier nos fautes, avec humilité ſans murmurer & nous plaindre? helas! nous les avons bien meritées pour tant de pechez que nous avons commis, & que nous commettons tous les jours, & qui ſont bien au deſſous de nos offenſes; avec courage & avec amour, ſans nous laiſſer abatre; avec action de grace, en beniſſant la main miſericordieuſe qui nous chatie pour nous ſauver. *Et nos ergo non ulciſcamur nos pro his, quæ patimur, ſed reputantes peccatis noſtris, hæc ipſa ſupplicia minora eſſe.*

Judit. 8. v. 26.

Tachons de nous convaincre de cette importante verité que la ſage Judith vouloit inſinuer au peuple de Bethulie, que nous devons regarder les maux & les diſgraces que Dieu nous envoit, non pas comme les chatimens d'un Juge ſevere qui veut nous perdre, mais d'un maitre plein de charité qui veut nous corriger & nous ſauver : *flagella Domini, quibus quaſi ſervi corripimur, ad emendationem, & non ad perditionem noſtram eveniſſe credamus.* Ibid. La tribulation eſt un Jugement actuel d'un Dieu plein de miſericorde, par lequel il nous chatie, & nous inſtruit, ſelon Saint Paul, afin que nous ne ſoyions pas jugez & condamnez avec le monde : *à Domino corripimur, necum hoc mundo damnemur* : & j'ajoute avec Saint Bernard, que ce Juge ſouverain punit en cette vie par les infirmitez, les miſeres, les humiliantes diſgraces, ceux qu'il ne veut pas punir en l'autre. Dieu infiniment miſericordieux, pourveu que nous travaillions à l'appaiſer, ſe contente pour l'expiation de nos pechez de quelque peines paſſageres, ſoit que nous nous les impoſions nous-même, ſoit que nous acceptions avec ſoumiſſion celles que ſa Divine Providence nous envoit : rendons-nous ſenſibles à ſa bonté ; mettons-nous dans la diſpoſition par une patience invincible, & une fidele perſeverence dans les adverſitez, à profiter de la remiſe que nous fait ſa miſericorde pendant cette vie. C'eſt dans cette vûë que les premiers Chrêtiens étoient ſi avides des croix & des afflictions, comme dit Tertulien ; & que dans les occaſions les plus humiliantes, ils diſoient chacun en particulier avec S. Auguſtin : Brulez mon Dieu, coupez, & ne menagez pas un coupable ; trop heureux d'échaper à cette éternité des peines qu'il a merité ; trop heureux ſi je puis m'aſſurer que je ſatisfais à cette Juſtice inéxorable, devant laquelle les plus Juſtes doivent trembler : *hic urè, hic ſeca, modo in æternum parcas.*

La vûë de l'Enfer, doit étre un puiſſant motif de patience à un pecheur dans ſes plus grands maux ? Peut-on ſe plaindre d'un mal quelque grand qu'il ſoit, quand on penſe qu'on a merité des peines éternelles & infinies ; toutes les afflictions dans cette conſideration, doivent paroitre bien legeres : Si un damné pouvoit étre à vôtre place, il s'eſtimeroit heureux, vôtre état ſeroit un Paradis pour lui : rien ne doit paroitre rude à un pecheur qui a merité, & qui medite l'Enfer. En ſecond lieu la vûë du Calvaire doit étre un grand motif de patience à un Chrêtien : comparez vos ſouffran-

ces à celles de Jeſus-Chriſt, & vous aurez honte de vous plaindre ; il ne ſe plaint point en ſouffrant juſqu'à la mort pour vous, oſerez-vous vous plaindre, ſi vous penſez que vous ſouffrez avec lui & pour lui : il ſouffre tout innocent qu'il eſt, & vous êtes coupable : ſes maux ſont grands, & ſans ſoulagement, vos maux ſont legers, ſi vous les comparez aux ſiens, Dieu a ſoin de les adoucir : on l'invite de deſcendre de la Croix, il le peut, & il y demeure, & il veut y mourir pour vous : Dieu vous a mis ſur la croix, il vous y veut, vous ne pouvez aſſeurer vôtre ſalut que par cette voïe, en y demurant attaché avec Jeſus-Chriſt, & vous en voulez deſcendre ; quelle lacheté ?

La vûë du Paradis eſt encore un puiſſant motif de patience pour un Chrêtien affligé : Regardez le Ciel, diſoit la Mere des Machabées à un de ſes enfans pour l'animer à ſouffrir le martire, cette vûë adoucira toutes vos peines : *Peto natè ut aſpicias Cœlum.* Un moment d'une legere ſouffrance produit un poids immenſe d'une gloire éternelle, dit Saint Paul. Auſſi-tôt qu'il fut converti, le Sauveur lui annonça qu'il auroit beaucoup à ſouffrir pour ſon nom ; cet Apôtre proteſte que ſes ſouffrances étoient quelques fois ſi exceſſives, qu'il en paroiſſoit accablé : *ſupra modum gravati ſumus* : cependant il aſſure que quelques exceſſifs que ſoient les maux que nous endurons, ils n'ont nulle proportion avec la recompenſe que nous eſperons. Auſſi les Martirs, lors même qu'on les déchiroit le plus impitoïablement, étoient ſi occupez des couronnes qui les attendoient, qu'à peine ſentoient-ils les plus rudes ſupplices qui les tourmentoient. Ce qui nous rend ſi laches, ſi impatiens dans nos ſouffrances, c'eſt que nous ne penſons pas que le terme où elles nous conduiſent, eſt le Paradis. Quand l'eſprit eſt bien attaché au Ciel par une vive foi, à peine ſent-il les tourmens que ſon corps endure ſur la terre, comme dit Tertulien. *Nihil ſentit crux in nervo, dum animus eſt in Cœlo.* Accoutumez-vous à regarder & à mediter ſouvent l'Enfer, le Calvaire, le Ciel, quand vous ſentirez vôtre courage s'abatre dans les ſouffrances ; cette ſeule vûë ſera capable de vous ſoutenir & de vous animer à ſouffrir conſtamment ; & n'oubliez jamais ces belles paroles de Saint Bernard, que les afflictions & toutes les diſgraces de cette vie, quelques facheuſes, quelques ameres qu'elles paroiſſent, ne ſont jamais rien par raport à la coulpe de nos pechez qui nous y ſont remis, & à la

peine éternelle que nous avons merité, dont elles nous garantiſſent, pourveu que nous ſouffrions nos maux avec patience ; rien en comparaiſon de l'onction de la grace, des conſolations ſpirituelles, & du bonheur preſent qu'elles nous procurent ; rien enfin par raport à la felicité future & à la gloire éternelle qu'elles nous promettent, & qu'elles produiſent. *Non ſunt condigna paſſiones huius temporis ad præteritam culpam quæ nobis remittitur, ad preſentem conſolationem quæ nobis immititur ; ad futuram gloriam quæ nobis promititur.* *Ad Cler. c. 21.*

Imitons notre fidele Epouſe des Cantiques, elle doit être nôtre modele, en cherchant l'Epoux Celeſte dans le tems de nos ſouffrances. Ma bien Aimée, dit l'Epoux, eſt ſemblable au Lys entre les épines : *Sicut Lilium inter ſpinas, ſic amica mea inter filias.* Il faut donc qu'elle aime, & qu'elle ſouffre en même tems. Quand le vent agite les épines, elles perçent le Lys de tous côtés : mais comment cette belle fleur ſe venge-t-elle de tant d'outrages ; c'eſt en ſe ſervant de ſes plaïes, comme d'autant de bouches pour exhaler l'agréable parfum dont elle embaume ces épines qui l'ont ſi cruellement déchirée. Reſſemblez, ame Chretiene, à cette Epouſe, à ce Lys entre les épines, ne vous vengez de vos ſouffrances, qu'en augmentant vôtre amour pour Jeſus-Chriſt, qui vous fait ſouffrir pour vôtre ſalut & pour ſa gloire : Un Chrêtien qui aime, & qui ſouffre, peut bien paroitre miſerable ; mais il ne peut l'être veritablement : ce Lys miſterieux, quoique déchiré entre les épines, porte Dieu au milieu de ſon cœur par ſon amour. Changeons donc ce mot de ſouffrance & de deſolation, en celui de conſolation & de plaiſir : ſouffrons & aimons, il s'élevera dans nôtre cœur un parfum dont l'agréable odeur montera juſqu'au Trone & au cœur de Dieu.

C'eſt dans ces pieux ſentimens que l'ame affligée doit dire avec David au Seigneur : Vôtre verge & vôtre bâton ont fait le ſujet d'une grande conſolation pour moi : *Virga tua & baculus tuus, ipſa me conſolata ſunt.* Quel plus grand ſujet de joïe pour moi, que de voir par là que vous penſez à moi, que vous m'aimez, que vous me preparez une place dans votre Roïaume ; quelle preuve plus certaine en puis-je avoir, que le ſoin avec lequel vous vous appliquez à me ramener, à me redreſſer, à me corriger, pour me conduire à vous : Non, Seigneur, je n'ai garde de me

plaindre de vos coups, qui me ſont ſi ſalutaires : frapez, je vous en conjure, mais frapez toujours en Pere & en Paſteur avec vôtre verge & votre houlette ; & faites que je reçoive tous vos coups avec la diſpoſition d'un enfant, c'eſt à dire avec amour & avec reconnoiſſance.

Mon cœur peut-il en avoir aſſez pour reconnoître tout ce que vous faites pour adoucir les maux que vôtre miſericorde juge à propos de me faire ſouffrir pour aſſurer mon ſalut. Faites, je vous en conjure, qu'un tendre & continuel ſouvenir de vos ſouffrances me rende les miennes aimables & precieuſes, & me faſſe regarder comme une grace ſinguliere, l'honneur que vous me faites de m'aſſocier à vos douleurs, & à vos humiliations, faites que je ne boive jamais vôtre calice ſans reſſentir cette ſainte yvreſſe, qui fait mépriſer & oublier tous les biens & tous les maux de cette vie, pour n'eſtimer, & ne s'occuper que de ceux de l'éternité.

CHAPITRE VI.

DE LA DROITE ET SINCERE RECHERCHE de Dieu.

NON ſeulement nous devons chercher ſinceremeut Dieu ſeul, parce qu'il eſt la verité même, & que dans l'heureuſe poſſeſſion de cette belle vertu, il veut, dit Saint Bernard, que nous le cherchions en eſprit & en verité : *veritas eſt Deus, & tales quæſitores requirit, qui quærunt eum in ſpiritu & veritate* : mais auſſi parce qu'il eſt la ſouveraine droiture qui procede de ſes divines lumieres & de ſon amour, qui ne peuvent changer, de la pureté infinie de ſon Etre, & de la ſimplicité de ſa divine nature : Le Seigneur nôtre Dieu eſt droit, dit le Prophete, & il n'y a point d'iniquité en lui : *Rectus eſt Dominus Deus noſter, & non eſt iniquitas in eo.* Il eſt droit dans ce qu'il eſt, dans ce qu'il penſe, dans ce qu'il veut, dans tout ce qu'il opere ; il y a une liaiſon ſi intime, une ſi belle harmonie & ſi conſtante entre ſon être, ſon eſprit, ſa volonté & ſes œuvres, qu'il eſt la droiture même, & la regle ſouveraine de toute droiture, que nous devons ſuivre exactement

Pſal. 91. v. 15.

exactement pour ne pas nous égarer : *rectum est verbum Domini, ut omnia opera ejus in fide.* Gardez-vous bien, dit le Sage, de vous approcher de Dieu avec un cœur double : *Ne accesseris ad Deum corde duplici.* Malheur, dit-il encore, aux cœurs doubles, & aux levres trompeuses & mauvaises, qui ne peuvent s'attendre qu'à une fin deplorable. *Eccl. c. 1.*

Examinons soigneusement nos pensées, nos intentions, nos paroles & nos actions ; & nous trouverons que nous manquons souvent de droiture & de sincerité dans la recherche de Dieu, & dans le culte que nous lui rendons ; qu'il y a presque toujours un mélange de vûës humaines, qui le lui rendent odieux : Nous verrons, dit Saint Augustin, que par le penchant naturel que nous avons vers le mal, que nous sommes bien éloignés de la droiture de Dieu, & de celle qu'il demande de nous, que nous pourrions avoir, si nous étions plus attentifs à nos demarches. Aimons cette belle vertu, travaillons à acquerir cette droiture, & cette pureté d'intention, afin, dit ce Saint Docteur, qu'en cherchant Dieu, nous puissions le trouver & nous unir par nôtre sincerité à celui qui est la droiture & la simplicité même : *Pravitate nostra à rectitudine Dei longè sumus, unde rectum amando corrigimur, ut recto adhærere possimus.* Remontons à nôtre origine, & ressouvenons-nous que l'homme a été fait droit à l'Image de Dieu, comme dit l'Ecriture ; & qu'étant décheu de cet honneur par le peché originel, la grace de Jesus-Christ lui a rendu cette droiture, qu'il peut conserver, pourveu qu'il soit fidele à sa grace : droiture qu'il doit pratiquer en cherchant Dieu dans toutes ses actions, & en ne cherchant Dieu que pour lui seul : *Rectè cor cum Deo est*, dit Saint Augustin, *quando quærit Deum propter Deum.* Pour cela faisons une étroite alliance entre la bouche, le cœur, & les mains, en sorte qu'ils ne se contredisent jamais, & qu'ils conspirent toujours également à chercher purement la seule gloire de Dieu en toutes choses : la docilité du cœur, la verité de la bouche, la justice des mains, c'est à dire de toutes les actions, c'est ce qui compose une droiture parfaite qui nous conduit à Dieu, dit Saint Bonaventure : *Tria sunt quæ rectè hominem deducunt, mansuetudo cordis, veritas oris, & justitia operis.* *Epist. 5. ad Macedon.* *In Ps. 77.*

L'amour & la recherche de Dieu sans cette droiture & cette

ſincerité, n'eſt pas une veritable recherche, mais un fantome; c'eſt plutôt une delicate impoſture, & une deteſtable hipocriſie: comme Dieu eſt eſſentielement verité, droiture, & ſimplicité, il deteſte le menſonge, la duplicité du cœur, & la compoſition dans le culte & le ſervice qu'il exige de ſa créature; il demande la droiture & la ſimplicité dans l'acte le plus eſſentiel de la Religion, qui eſt le ſervice & la recherche de Dieu. Cette ſincerité d'amour conſiſte dans un accord & une harmonie parfaite entre l'eſprit, le cœur, la langue, & les mains; c'eſt une droiture toujours égale, c'eſt une ſimplicité de cœur, c'eſt une pureté d'intention & d'action toute enſemble, qui ne cherche, qui n'aime que Dieu pour Dieu, qui n'a que lui ſeul pour principe, pour centre, & pour fin de toutes ſes vûës, de tous ſes déſirs, de toutes ſes démarches, de toutes ſes pratiques exterieures & interieures; qui cherche uniquement la verité par de voïes droites & ſimples, ſans jamais s'en écarter.

Cant. 1. Ceux qui ont le cœur droit vous aiment, dit l'Epouſe à ſon Celeſte Epoux : *Recti diligunt te.* Comme ſi elle vouloit dire, ce n'eſt pas par de voïes obliques, & par de ſentiers detournez qu'on peut parvenir juſques à vous, & vous marquer qu'on vous aime, & qu'on vous cherche veritablement, mais par la droiture & la ſincerité du cœur. On peut tromper les hommes par un amour impoſteur, auquel on ſçait donner les dehors ſpecieux d'un amour ſincere; mais on ne peut pas en impoſer au Seigneur, qui connoit les plus ſecrets mouvemens du cœur, rien de ce qui s'y paſſe lui échape : les hommes ne peuvent juger du cœur que par les paroles; mais Dieu juge des paroles par le cœur : il la formé pour être le ſiége & le ſanctuaire de l'amour, c'eſt par ce cœur qu'il veut être aimé & cherché; il veut la droiture & la ſincerité dans cet amour & dans ſa recherche; & pour l'avoir il faut renoncer ſans héſiter d'un moment à tout ce qui s'oppoſe à la verité de nôtre amour, pour chercher Dieu ſincérement.

Cherchons-nous avec ſoin dans nôtre propre cœur, pour connoitre ſi nous avons toute la droiture & la ſincerité requiſe pour aimer & chercher Dieu : examinons ſerieuſement, s'il ſe trouve entre nôtre cœur, la lange, l'eſprit & les mains, cette liaiſon & cette correſpondance qui forme la ſincerité de l'amour : après

l'avoir bien examiné, nous connoitrons s'il n'y a pas plus d'apparence, que de réalité. Vous dites que vous êtes tout à Dieu, & vous êtes peut-être tout à la vanité, tout au monde, & à vôtre amour propre, tout à vôtre ſenſibilité, à vos entetemens, à vôtre pareſſe, à votre lacheté : vous connoitrez par là que vous n'avez pas eu le cœur droit, & que vôtre amour n'a pas été ſincére dans la recherche de Dieu : faites tous vos efforts, & mettés tout en uſage pour tacher d'acquerir cette vertu.

Imitons nôtre Epouſe des Cantiques, cette fidele Amante pratiquoit cette ſincerité d'amour ; puiſque ſon Epoux dit qu'elle a des yeux de Colombe : *oculi tui Columbarum.* La Colombe eſt le ſymbole de la ſimplicité & de la pureté ; il n'y a ni fiction, ni duplicité, ni partage dans ſon amour ; elle aime conſtamment celui qu'elle a choiſi, & n'aime que lui ſeul : c'eſt pour cela que par ces yeux de Colombe, l'Epoux entend la ſimplicité, la ſincerité & la pureté de l'intention dans toute ſa conduite : elle ne connoit que ſon Celeſte Epoux, ſon cœur cherche & n'aime que lui, ſes yeux ſont des yeux chaſtes qui ſe conſervent uniquement pour lui, ils ne regardent que lui ſeul en toutes choſes, ils ne la conduiſent dans toutes ſes voïes & dans toutes ſes demarches qu'à lui, elle ne le perd jamais de vûë pour ſe tourner vers des objets qui pourroient la détourner, ou troubler ſon intention de cet Epoux qu'elle aime uniquement. *Cant.* 1. *v.* 14.

Avoir des yeux ſemblables à ceux de la Colombe, comme l'Epouſe, & l'imiter dans ſon amour & dans la recherche unique de ſon divin Epoux ; c'eſt ne regarder jamais que lui en toutes choſes. L'œil ſe porte naturellement à tout ce que le cœur aime, l'un eſt l'organe, le miroir, & l'interprete de l'autre : l'œil ne ſe porte jamais à un objet, qu'il n'en derobe, & qu'il n'en porte l'image pendant tout le tems qu'il le regarde : Dieu nous a regardé d'un œil d'amour en nous formant, & il nous a imprimé ſon image depuis nôtre création, il nous a encore regardé tendrement, & il a pris nôtre reſſemblance, & épouſé nos miſeres : il veut auſſi que je le regarde juſqu'à ce que l'œil de mon cœur ait pris tous les traits de ſon image : mais pour former une vûë parfaite, il faut qu'il n'y ait rien entre l'œil & l'objet qu'on regarde ; il faut que j'examine ſi je n'ai rien mis par ma faute entre Dieu &

moi, qui m'empeche de l'enviſager & de le chercher comme je dois, & qui mette quelque obſtacle à l'image & à l'impreſſion favorable que j'en dois recevoir ? Ne s'y trouve-t-il point quelque créature ? Ne s'y rencontre-t'il point quelque attache trop ſenſible, qui rempliſſe de tenebres l'eſpace que j'ai mis entre Dieu & moi : écartons-la ſoigneuſement, pour n'enviſager que Dieu ſeul, pour le trouver, & pour l'engager à me regarder plus favorablement.

Par quel endroit Dieu attire-t'il nos yeux & nôtre cœur ? Quel eſt le charme innocent, quelle eſt la raiſon, quel eſt l'attrait de nôtre amour pour lui ? c'eſt la droiture & la ſincerité de ſon cœur ; c'eſt ſa bonté dont nous avons de preuves ſi grandes & ſi ſenſibles ; c'eſt elle qui nous perſuade, c'eſt elle qui nous attire & qui nous enleve. Mais quel eſt donc celui, dit Saint Criſoſtome, qui aime & qui cherche Dieu ſincerement ? C'eſt celui qui ſçait, qui avoüe, & qui eſt, convaincu que toute la bonté, que tout le bien eſt dans Dieu, qu'il n'y a ni bien, ni bonté veritable qu'en lui ſeul : voilà la raiſon, le baſe, & le principe de l'amour ſincere que nous lui devons, & avec lequel nous devons le chercher uniquement. Joignez, ô mon ame, le ſentiment à cette connoiſſance, la pratique exacte des bonnes œuvres à ce ſentiment, & vous aurez la verité & toute la ſincerité de l'amour qu'il nous demande dans ſa recherche.

Vous ne ſauvez, Seigneur, que ceux qui ont le cœur droit, comme dit le Prophete : *Qui ſalvos facis rectos corde.* Helas ! que j'ai à craindre pour mon ſalut : vous ſçavez les detours, les rafinemens de mon amour, & avec combien de facilité je me laiſſe engager dans de demarches oppoſées à cette droiture de cœur, & à la rectitude immüable de vos voïes. Donnez-moi, Seigneur, cette vraïe droiture, qui ſoit une image fidéle de la vôtre. Eloignez de moi toute duplicité de l'eſprit, du cœur, des paroles, & des mains. Eclairez, dirigez mon eſprit dans les voïes droites de vos Commandemens & de vos conſeils, afin qu'il ne tende qu'à vous connoitre, à vous aimer, à vous chercher, & qu'incapable d'artifice, de déguiſement, de détours, il n'ait point d'autre vûë, ni d'autre penſée que d'aller à vous. Conduiſez ce cœur aveugle & chancelant dans les voïes de la juſtice & de la verité, afin que l'amour de la créature, ne lui faſſe faire jamais aucune fauſſe demarche ; dirigez vers vous tous ſes mouvemens, ſes affections, ſes dé-

Pſ. 7. v. 11.

ſirs, & ſes ſentimens, afin qu'il ne s'en éloigne : reglez les paroles de ma bouche, afin qu'elle ne prononce jamais rien que de ſincere & de conforme aux ſentimens de mon cœur ; ſoyez le principe, la regle, & la fin de toutes mes actions ; donnez-moi la droiture neceſſaire pour vous les diriger toutes, afin que l'amour propre, le reſpect humain, la vanité, le déguiſement, la duplicité ne puiſſent les corrompre, ni les detourner tant ſoi peu du terme où elles doivent tendre, qui eſt vôtre ſeule gloire.

Dirigez-moi, Seigneur, dans la voïe droite, parce que j'ai beaucoup d'ennemis, *dirige me in viam rectam, propter inimicos meos.* Vous êtes doux & droit, dit le même Prophete, c'eſt pour cela que vous me donnerez de Loix de cette rectitude, pour ne pas m'en écarter dans le chemin du ſalut. Créés en moi, ô mon Dieu, un cœur pur, & empechez par vôtre grace qu'il ne ſe ſoüille deſormais par l'amour des créatures ; renouvellez en moi un eſprit de droiture que vous aimez, & ne permettez pas qu'il ſe courbe plus vers la terre. *Pſ. 26.*

Les pecheurs aiment vôtre douceur, parce qu'elle leur paroit favorable ; c'eſt à elle ſeule qu'ils adreſſent leurs vœux ; mais c'eſt un culte mal entendu, parce qu'ils oublient vôtre droiture, qui leur paroit exacte & ſevere, & qu'elle condamne leurs iniquitez. Je veus avec vôtre ſecours unir ces deux éminentes qualitez dans toutes mes vûës, & ne les jamais ſeparer dans vôtre recherche, ô mon Dieu, afin que l'une ſerve de correctif à l'autre, & que toutes les deux enſemble me donnent une veritable droiture de cœur : Je veus me dire ſans ceſſe avec Saint Auguſtin : Aimez Dieu, ô mon ame, parce qu'il eſt doux, & la bonté ſouveraine ; mais craignez-le, parce qu'il eſt droit : *Ama quod dulcis eſt Deus, ſed time quod rectus.* O que vous êtes bon, ô Dieu d'Iſraël, à ceux qui ont le cœur droit, comme l'avoit David, & vôtre Epouſe : *Quam bonus Iſraël Deus, his qui recto ſunt corde :* Vous avez promis que les ames droites & ſinceres qui vous cherchent, comme l'Epouſe, vous trouveront, qu'ils habiteront avec vous, & qu'ils verront vôtre face adorable : *habitabunt recti cum vultu tuo.* J'eſpere ce bonheur qui doit être la recompenſe de la droiture de ceux qui vous cherchent ſincerement, que je ne puis acquerir, ni conſerver ſans vôtre grace, que je ne ceſſerai de vous demander. *Tract. 38 in Joan.*

CHAPITRE VII.

DE L'HIPOCRITE RECHERCHE du Seigneur.

TOUS les Peres de l'Egliſe fondez ſur ces paroles du Sage, qu'il faut chercher le Seigneur dans la ſimplicité de nôtre cœur, *in ſimplicitate cordis quærite illum* ; établiſſent l'eſprit de la veritable & ſincere recherche de Dieu, qui fait l'eſſence de la ſolide devotion, dans une intention pure & ſimple, par laquelle on va droit à Dieu, en raportant tous nos deſirs, tous les mouvemens & les affections de nôtre cœur, toutes les vûës, les penſées de nôtre eſprit, toutes nos paroles, & toutes nos actions à ſa gloire, en ne cherchant qu'à lui plaire, à l'imitation de l'Epouſe, entiérement conſacrée à ſon Celeſte Epoux, non à ſoi-même, ni aux créatures. C'eſt cette intention Chretienne, qui n'a pour objet & pour but que Dieu ſeul, qui eſt l'acte le plus univerſel, le plus important de nôtre Religion, qui eſt comme la forme, l'ame, fait toute la valeur, le merite de toutes nos bonnes œuvres, que nous pratiquons dans la pourſuite de nôtre ſouverain bien, & de nôtre ſalut éternel.

Voila en quoi conſiſte l'eſſence de la veritable recherche de Dieu, de laquelle depend le repos, la perfection d'une ame Chretienne, & nôtre ſalut éternel. Mais où eſt cette ſolide vertu, & cette recherche ſainte dans ſes principes, épurée dans ſes vûës, ſublime dans ſes eſpérances, divine dans ſa fin ? Où eſt-elle cette belle vertu, ennemie de l'éclat, inſenſible aux vains applaudiſſemens, amie de la ſolitude & du ſilence, contente d'avoir Dieu ſeul pour objet, pour ſpectateur, & pour Juge ? Ah ! qu'il eſt rare de la trouver, dit Saint Jerome : *Difficile eſt Deo tantum judice eſſe contentum.* Je crois que c'eſt de ce malheureux ſiécle où nous vivons, que le Prophete Roi, plein de l'Eſprit de Dieu, a prédit, qu'il n'y a perſonne, c'eſt-à-dire bien peu, qui donnent à leurs actions un veritable caractére de bonté & de verité : Le Seigneur, dit-il, a regardé du haut du Ciel ſur les enfans des hommes, pour voir & conſiderer s'il s'en trouve quelqu'un qui ait l'intelligence, ou qui le cher-

che ſincerement ; mais preſque tous ſe ſont detournez de la vraïe voïe, & ſont devenus inutiles, il n'y en a pas un qui faſſe le bien. Oüi, Dieu le ſçait, toutes nos tenebres n'étant point obſcures pour lui, en nous retirant de la lumiere qu'il nous avoit donné, il ne perd rien de la ſienne, qui eſt infinie & éternelle : nous ne pouvons jamais nous derober à ſa divine connoiſſance ; il voit du haut du Ciel toutes nos diſpoſitions, toutes nos demarches ; il examine s'il y a de la droiture & de l'intelligence parmi les enfans des hommes, s'il s'en trouve qui ſe conduiſent avec ſageſſe, & qui le cherchent avec ſimplicité ; & il trouve que de tous ceux même à qui le monde donne le nom de ſage, il y en a pas un ſeul qui le ſoit veritablement, parce qu'il n'y en a pas un ſeul, ou preſque tous, comme l'expliquent les Peres, qui ne s'écartent de la voïe de la juſtice & de la verité ; qui ne rempliſſent leur eſprit d'occupations vaines & inutiles à leur ſalut, & qui s'apliquent à faire le bien & à chercher Dieu comme il faut : ils agiſſent, mais ſans tendre à la verité qui doit étre leur unique but : leurs œuvres ſont mortes, parce qu'elles manquent de charité, qui eſt le principe de vie. Que regardent-ils donc dans toutes leurs vûës ? ils ſe regardent preſque toujours eux-mêmes. Que cherchent-ils ? leur propre gloire, à ſe ſatisfaire même ſous les ſpecieux pretextes de pieté, de religion, de gloire & de ſervice de Dieu. *Pſ. 13. v. 1.*

On ne veut pas authoriſer ici le faux jugement du monde corrompu, qui pretend injuſtement que tous ceux qui le quitent pour ſe convertir & chercher le Seigneur ſincerement, ne le cherchent, en pratiquant la vertu, que par hiprocriſie, ou par neceſſité. Il y a de bons Chretiens qui ſçavent profiter de leurs diſgraces, qui ſur le defaut de leur naiſſance, ou ſous les rüines de leur ſanté ou de leur fourtune, bâtiſſent avec le ſecours de la grace le fondement d'une ſolide vertu, ſans chercher à ſe dedomager de la gloire du monde qu'ils ont perduë, par celle de la pieté qu'ils vont acquerir : Mais que ces devots ſincéres ſont bien rares ; aprés tout, il le faut dire à la honte des hipocrites ſerviles, des faux devots, & des fauſſes devotes qui paroiſſent aujourd'hui en ſi grand nombre dans l'Egliſe : il n'eſt rien de ſi commun que le nom des devots & des devotes, & ſi l'on examine bien de près toutes choſes, on trouvera, qu'il n'eſt rien de plus rare que la vertu & la devotion veritable ; le Seigneur ne fut ja-

mais plus univerſelement cherché & ſervi avec plus de bruit & de pompe, & avec moins d'eſprit & de verité.

Seigneur, je n'ai garde de juger ici des cœurs qui ne relevent que de vous : je ſçai qu'il n'appartient qu'à vous de condamner les Docteurs de la Loi, qui étant aſſis ſur la Chaire de Moïſe, ſe contentoient par un zéle ſpecieux d'enſeigner la Loi par paroles, & la violoient par leurs œuvres ; & tous les hipocrites, qui pour ébloüir, comme eux, les yeux du peuple, ſous un dehors platré, & ſous un pompeux éclat d'une auſtére grimace, & acquerir dans le monde, ſous les livrées de la pieté, le nom de devots & de devotes, & la reputation des Juſtes, commettent tous leurs crimes en ſecret, ſans craindre d'irriter vôtre colere ; & font toutes leur bonnes œuvres en public, pour s'attirer les vains applaudiſſemens des hommes, qui jaloux de leur propre gloire craignent d'étre connus pour ce qu'ils ſont, & veulent paſſer pour ce qu'ils ne ſont pas, qui cachent la turpitude de leur cœur ſous le voile impoſteur d'une fauſſe juſtice ; qui retranchent par un execrable deguiſement les branches & les feüilles du peché, & en entretienent la racine dans le fond de leur cœur ; qui trompent les yeux des hommes par de beaux dehors, & choquent ceux de Dieu par un cœur corrompu ; qui affectent des actions ſaintes & humiliantes en public, & n'ont que de ſentimens orgueilleux en ſecret ; qui tachent de trouver l'art de joüir de toutes les douceurs de la vie la plus mole & la plus ſenſuelle, pendant qu'ils ne parlent que de pénitence, & d'alier les agrémens du vice, avec le merite de la vertu la plus auſtere.

C'eſt à vous, Seigneur, à juger tous ces hipocrites, qui joüent ce role impoſteur, qui ne vous cherchent qu'en apparence, qui embraſſent tous les exercices de la pieté qu'ils croyent favorables à leurs deſſeins criminels : il n'apartient, dis-je, qu'à vous ſeul, ô mon Dieu, de juger & de condamner tous ces hipocrites, qui font d'une vie exterieurement reformée, un malin trafic pour ſurprendre les ſimples, accabler les foibles, trahir leur amis, & impoſer à tout le monde ? Ce n'eſt qu'à vous ſeul de ſonder les cœurs, & d'y voir ce mélange monſtrueux de lumieres & de tenebres, & des mauvaiſes intentions & d'actions loüables, d'orgüeil & d'humilité, de ſimplicité & d'artifice, qui fait l'horrible caractere de l'hipocrite & vaine recherche de Dieu, & de la fauſſe devotion.

Mais,

Mais, ô mon Dieu, ſi vous nous donniez pour quelque moment un petit rayon de vôtre lumiere qui les penetre ? Helas ! que verrions-nous dans cet homme qui fait montre d'un grand ſerieux & d'une gravité compoſée, ſi ce n'eſt que par ce miſterieux dehors, il cherche, & il trouve le double avantage de cacher les defauts de ſon eſprit, & de ſe donner cependant le relief d'un homme de conſequence ; nous verrions qu'il eſt du nombre de ces hipocrites du ſiecle, qui n'ont qu'une vaine montre, & une fauſſe apparence de probité ? Que verrions-nous dans cette perſonne, qui paroit ſi ſouvent aux pieds d'un Prêtre, qui ſe diſtingue par ſes frequentes Communions, qu'un deſir violent de paſſer pour devote, & une grande ſenſibilité qui la ſoutient dans ce malheureux état ; nous verrions même qu'elle cache ſous les livrées & ſous le nom de la pieté qui ébloüiſſent les hommes credules, l'infamie de ſes pechez, & la turpitude de ſa vie, pour ne pas ſe decrier dans l'eſtime du monde ? O plaïe funeſte de nôtre Religion ! la pluſpart de ces faux devots & de ces fauſſes devotes portent leur deguiſement juſques au ſacrilege, qu'ils ajoutent à leurs crimes ordinaires ; ils font des Sacremens dont ils abuſent, le voile impoſteur de leur deſordre, ils cachent leur impénitence ſous l'ombre de la pénitence même ; les redoutables apparences qui couvrent nos ſaints Miſteres, ne ſervent qu'à deguiſer leurs iniquitez, & le Sang d'un Dieu verſé pour effacer leurs crimes, n'eſt ſouvent employé, que pour les colorer.

Que decouvririons-nous dans cette autre perſonne qui ne cherche en apparence qu'à plaire à Dieu par ſes jeunes, par ſes veilles, par ſes travaux, par ſes auſteritez ? ſi nous pouvions ſonder les diſpoſitions ſecretes de ſon cœur, nous verrions qu'elle ne cherche que l'éclat & la gloire de ſe diſtinguer, non ſeulement du commun des Fideles, & des gens du monde, mais même de ceux qui ſe font une vertu d'y renoncer ? Que verrions-nous dans celui-ci, qui dans une poſture humiliée, paſſe preſque tous les jours de ſa vie beaucoup de tems en priére, & qui ſemble n'avoir deſſein que de devenir interieur, & un homme d'oraiſon ; mais nous trouverions que ſon cœur ne tend qu'à paroitre tel, que c'eſt moins à la ſainteté, qu'à l'éclat de la ſainteté, dont il eſt ſi jaloux, qui l'entraine dans les exercices de la Religion.

Que reconnoitrions-nous dans ces éclatantes viſites des Hôpitaux

& des Priſons, dans ces pompeuſes delivrances des Captifs & des Priſoniers, dans ces publiques & magnifiques largeſſes aux pauvres, tandis qu'on neglige tant de Pauvres honteux, envers leſquels on pourroit exercer ſon zéle avec moins d'éclat; ſi non une ſecrete paſſion de rendre ſes bonnes œuvres publiques, & la crainte d'en perdre la gloire, ſi on les faiſoit en ſecret : il s'en faut bien que ces grandes aumônes aux Pauvres & aux Egliſes, partent toutes d'un principe de liberalité & de charité dont on fait parade; ce n'eſt ſouvent qu'un malin trafic par lequel on achete la reputation d'homme liberal & charitable : le ſacrifice en eſt grand, mais c'eſt un ſacrifice à l'orgueil : il en coûte à l'avarice, mais on ſe dedomage ſur la vanité & ſur l'eſtime des hommes, que l'on aime mieux que ce qu'on donne. Qui ne croiroit à voir toutes ces œuvres d'éclat, que vous ne cherchez que le Roïaume de Dieu; c'eſt peut-étre la vûë dont vôtre eſprit eſt moins occupé : defiez-vous de vôtre cœur, il va ſourdement à ſes fins, & ſes fins ſon d'ordinaire bien differentes du Roïaume de Dieu. Souvenez vous que ce Roïaume eſt au dedans de vous-même, qu'il eſt tout interieur; que les voïes les plus ſecretes & les plus cachées ſont celles qui y ménent plus ſeurement : que Jeſus-Chriſt nous a enſeigné à le chercher portes clauſes, *clauſo oſtio*; à cacher nos aumônes, nos jeunes, nos priéres, non ſeulement aux autres, mais à nous-mêmes; & à éviter ſi ſoigneuſement la vanité & la complaiſance, que nôtre main gauche ne ſçache pas le bien que fait nôtre main droite.

Si pour donner bon exemple au prochain que nous lui devons, ſuivant le precepte du Seigneur, nous ſommes obligez de rendre quelque fois nos bonnes œuvres publiques, ſuivant le rang que l'on tient dans le monde; tenons au moins toûjours nôtre bonne intention cachée dans le fond de nôtre cœur; parce que c'eſt par la droiture de nôtre intention que nous ne devons plaire qu'à Dieu ſeul & à ne chercher que ſa gloire : *Ut per intentionem, quæ Deo ſoli placere quærimus, ſemper optemus ſecretum*, nous dit Saint Gregoire. *Homil. 11. in Evang.*

C'eſt par la fidele pratique de cette belle maxime que nous éviterons l'orgueil qui eſt inſeparable de l'hipocriſie, qui corrompt le fonds & les intentions de nôtre cœur, & éleve l'hi-

pocrite au dehors ſous les trompeuſes apparences de ſes œuvres, tandis qu'il eſt vuide au dedans de l'eſprit de Jeſus-Chriſt, & des ſentimens de la vertu veritable, par laquelle on le cherche ſincerement. Tout ce bel exterieur de l'hipocrite impoſe à la verité; c'eſt une ſtatuë de bois & des couleurs éclatantes, mais les vers la rongent au dedans; c'eſt un arbre dont l'écorce eſt encore vivante, mais qui ne portera jamais de fruit, parce qu'un vent exterieur en ronge la ſeve; c'eſt une peinture qui a tous les traits & la figure d'un homme de bien; mais qui n'a au dedans ni l'eſprit de Jeſus-Chriſt pour l'animer, ni raiſon, ni amour de Dieu pour le diriger & le conduire. Enfin l'hipocrite, quelque dereglé qu'il ſoit aux yeux de Dieu, il a encore, comme dit Saint Paul, l'apparence & l'écorce de la piété; mais il n'en a ni la verité, ni l'eſſence, ni l'eſprit, ni le merite de la devotion, & il rüine entiérement en lui l'eſprit de la Religion & de la veritable recherche de Dieu, ſous le faux & pernicieux pretexte de la Religion même.

Voilà quel eſt l'odieux caractere de l'hipocriſie, qui eſt entiérement oppoſée à la pureté, à la droiture de l'intention chrêtienne, à cette ſainte ſimplicité de cœur avec laquelle nous devons chercher le Seigneur. Voilà qu'elle eſt cette dangereuſe illuſion de cette fauſſe vertu, de cette ſainteté apparante qui faſcine, qui aveugle, qui endurcit tant de cœurs? N'eſt-ce pas une eſpece de charme de ſe voir toujours comme hors de ſoi-même dans l'imagination des autres, ſans jamais deſcendre, ni entrer dans ſon propre cœur pour s'y trouver? N'eſt-ce pas un étrange aveuglement d'eſſuïer tous les penibles travaux de la vertu & de la récherche de Dieu, & de n'aſpirer qu'au vent des loüanges humaines; de donner pour quelques paroles qui paſſent, des œuvres qui pourroient meriter un Roïaume éternel; de courir en Enfer, & de perdre Dieu pour toûjours par la voïe étroite qui conduit au Ciel? N'eſt-ce pas un deteſtable endurciſſement de n'être ſenſible à rien, quand on eſt tombé dans ce deplorable état d'hipocriſie, de croire qu'on ſe voit toûjours dans tous les portraits qu'on fait de la vertu, & de ne ſe connoître jamais dans la peinture de ſes défauts cachez.

D'où vient cette erreur déplorable, c'eſt qu'on fait trop de cas des jugemens des hommes, tandis qu'on mépriſe celui de

Dieu ; on croit leur eſtime importante, & on l'achete aux dépens même des œuvres les plus auſtéres ; on croit leur approbation infaillible, & on s'y repoſe même comme dans le ſein de la vertu : cependant qu'eſt-ce que cette approbation, dit Saint Criſoſtome, ſi ce n'eſt le ſouffle agréable d'un zéphir qui paſſe ? Où eſt donc le bon ſens, ajoûte ce Pere, de donner les choſes ſolides, comme ſont le bonnes œuvres qu'on fait, pour de paroles vuides, ou pour de vains applaudiſſemens ; où eſt le bon ſens, où eſt la foi de changer une recompenſe éternelle, pour une ſatisfaction paſſagere, de faire avec beaucoup de peine ce qu'on negligeroit avec plus de fruit ? Ne voudroit-il pas mieux obmettre, ce qu'on ne fait que pour les hommes ; puiſqu'au moins ſi on n'attendoit point de recompenſe du Ciel, on ne ſe fatigueroit pas tant ſur la terre, on s'épargneroit tant d'aumônes faites par vanité, tant d'oraiſons prolongées par oſtentation, tant de Communions & de pénitences pratiquées par reſpect humain : mais dans la crainte qu'on a de l'infamie du peché, qui eſt l'odieux caractere qu'il porte avec lui, & dans la fauſſe idée qu'on ſe fait de l'eſtime des hommes, on fait tout, on ſouffre tout, on ſe géne en tout & par tout, pour éviter l'un, & pour acquerir l'autre. Par là les hipocrites, dit Saint Bernard, ſe rendent doublement malheureux, & ſur la terre où ils ſouffrent beaucoup pour une gloire paſſagere qu'ils pourſuivent avec tant de ſoin & de peine ; & dans l'enfer, où un ſupplice & un opprobre éternel ſera le partage de leur orgueil ſecret : *& hi pro temporali gloria ſe affliguns, & in inferno pro aterna ſuperbia pertrahuntur* ; & où tous les orgueilleux hipocrites ſeront doublement punis, dit ce Pere, & pour le plaiſir brutal qu'ils ont de ſuivre & de ſatisfaire en ſecret leurs paſſions dereglées, & pour le plaiſir ſpirituel qu'ils ont de paſſer pour des hommes de vertu & de pieté par une diſſimulation ſacrilege dans la fauſſe recherche de Dieu, aux yeux duquel la duplicité du cœur & l'hipocriſie eſt odieuſe & en abomination, irrite ſa colere, & attire ſes plus horribles maledictions.

On peut dire ici que le libertin, qui fait éclater ſes debauches, eſt dans ſes deſordres un pecheur en quelque façon ſincere, en ce qu'il n'affecte point de paroitre autre qu'il eſt : mais il n'y a point de verité ni de ſincerité dans l'hipocrite, tout infame

& defiguré qu'il eſt par des œuvres de tenebres, il ſe transfigure en Ange de lumiére pour tromper les hommes, & ſe ſéduire lui-même, en mépriſant la ſainteté avec une odieuſe affectation d'en montrer les apparences. C'eſt-là le caractere de l'hipocriſie ; puiſque celui qui en eſt infecté, ne veut jamais paroître tel qu'il eſt en lui-même, mais toûjours maſqué devant Dieu & devant les hommes, joüant ainſi dans le théatre du monde un perſonnage qu'il quitte dèz qu'il n'eſt plus expoſé aux yeux d'autrui. C'eſt ainſi que les hipocrites & les faux devots ne veulent aller à leur fins que par de voïes obliques, par de grands détours, par de faux fuyans, par de ſentiers écartez, par de routes inconnuës pour ſe cacher aux yeux du monde, & s'il leur étoit poſſible, à ceux de Dieu.

Mais les hipocrites ne peuvent pas ſe flater que Dieu ſoit ſatisfait de ces trompeuſes apparences, & qu'il approuve ces déguiſemens, comme les hommes, qui ſe payent de cet exterieur éclatant, de ces vertus impoſantes ; mais Dieu perce juſqu'au fond du cœur, il en penétre les mouvemens, les intentions les plus ſecretes : *Dominus apendit corda* ; c'eſt-là le temple où il veut étre adoré & ſervi en eſprit & en verité, & le temple de la piété Chretienne. De-là tout cet exterieur des vertus, tous ces mouvemens, tous ces airs guindez, tous ces dehors étudiez d'un cœur dans lequel Dieu ne trouve pas ſon amour, qui n'étant aux faux devots que de ſujets d'une vaine complaiſance, & de ſources d'enflures & d'orgueil, ne ſont aux yeux de Dieu que de fantomes de devotion & de ſepulcres blanchis, qui paroiſſent beaux à l'exterieur, mais qui au dedans ſont pleins de pourriture & d'hipocriſie, que Dieu qui eſt la verité même, ne peut ſouffrir : ces dehors ſpecieux ne ſont qu'une juſtice Juifve & charnelle ; & Dieu demande dans ſa recherche une juſtice Chretienne, interieure & ſpirituelle, qui ne ſe peut trouver que dans l'amour dominant de la juſtice & de la verité. C'eſt de ces dehors faſtueux que Jeſus Chriſt a dit, que ce qui paroit grand aux yeux des hommes, eſt en abomination devant Dieu qui connoit le cœur ; il parloit aux Scribes & Phariſiens, qui prenoient grand ſoin de paroître juſtes devant les hommes, lorſqu'il leur dit : *Vos eſtis qui juſti eſtis coram hominibus, Deus autem novit corda veſtra quia quod hominibus altum* Luc 16. v. 15.

eſt, abominatio eſt ante Deum.

Que ſon jugement eſt donc bien different de celui du monde ; cependant c'eſt à celui du monde qu'on applaudit, qu'on ſuit, & que l'on cherche, & on ne veut pas ſe ſoumettre à celui de Dieu ? Que ſert aux hipocrites de s'attirer d'auſſi fauſſes loüanges, que leur juſtice eſt fauſſe ; c'eſt le cœur qui ſera jugé par celui qui voit le cœur ; c'eſt par-là qu'il faut lui plaire uniquement, & le chercher avec ſincerité. Le jugement du monde changera, quand celui de Dieu ſe manifeſtera à leur yeux : ce ſera pour lors que Dieu pour ſe vanger de ces impudens hipocrites dans toute ſa fureur, & punir toutes ces ridicules metamorphoſes, & toutes ces extravagantes transfigurations, par leſquelles ils ont voulu ſe rendre inconnus au monde, levera les voiles impoſteurs, rompra le charme ſeducteur, il dépliéra les plis & les replis des cœurs, il ouvrira le fond des conſciences de ces faux devots & de ces fauſſes devotes ; il revelera les impénetrables miſteres d'iniquité, & le cœur de l'impie fourbe & diſſimulé, paroitra à nud & à decouvert aux yeux de tout le monde, pour decouvrir toute la malice & la fourberie de ces fameux impoſteurs pour en concevoir de l'horreur, & la deteſter.

C'eſt alors que le Seigneur arrachant la peau de brébis, qui couvroit les hipocrites, les faira voir dans leur état naturel, pour deſabuſer le monde qu'ils ont trompé ; que dechirant le crépe qui couvroit le viſage de ces fourbes deguiſez, féra connoitre tous leurs crimes qu'ils ont caché en cette vie avec tant de ſoin ſous les couleurs ſeduiſantes de la pieté & de la fauſſe recherche de Dieu. Alors les hommes qui les applaudiſſoient, ſe diront les uns aux autres ? Eſt-ce là ce fourbe qui a ſurpris nos loüanges avec le faux appareil de la vertu ? Quoi donc eſt-ce là cet Eccleſiaſtique ſi dereglé, qui nous paroiſſoit ſi reformé, & un grand ſerviteur de Dieu ? Eſt-ce là ce Religieux ſi detraqué, dont la vie nous paroiſſoit ſi ſainte & ſi auſtere ? Eſt-ce là ce mechant Juge, cet injuſte Magiſtrat, qui nous a paru ſi integre ; ce Marchand trompeur, & intereſſé, cet Artiſan frauduleux qui ſe montroint homme de bien ? Eſt-ce là cette femme adultere, cette fille debauchée que nous croyions ſi chrêtiennes dans toute leur conduite ? Sont-ce là ces Predicateurs, ces Directeurs hi-

pocrites qui nous enſeignoient les maximes de l'Evangile, qui nous conduiſoient dans le chemin de la perfection ? Helas ! qu'il y a de fourberies & de deguiſemens dans les perſonnes qui nous paroiſſoient les plus reformées dans tous les états même les plus ſaints. C'eſt le reproche que Tertulien a fait par avance à tous les hipocrites : Vous nous prechiez ſans ceſſe, leur dit-il, les grandeurs de Dieu, ſans vous mettre en peine de le chercher & de l'adorer : vous nous diſiés que vous aviez en abomination le monde & le demon, & vous les adoriez dans toutes vos Idoles : vous atteſtiez le Jugement de Dieu, & vous ne le croyiez, ou vous ne le craigniez pas : vous nous menaciez des peines de l'Enfer, ſans vous mettre en peine de les éviter : enfin vous faiſiez gloire du nom de Chrêtien, & vous n'en faiſiez pas les œuvres, vous perſecutiez même en ſecret ceux qui en faiſoient profeſſion.

C'eſt ainſi que ce ſçavant Africain fait l'odieux portrait des Chrêtiens du tems, de ces Ouvriers trompeurs, qui comme dit Saint Paul, ſe transforment en Apôtres, en Miniſtres de la juſtice, en obſervateurs de la Loi : *Operarii ſubdoli, transformantes ſe in Apoſtolos Chriſti.* Dont le Seigneur pour tirer vengeance de leur hipocriſie, revelera l'infamie à tout l'Univers, pour en faire un objet d'execration à toutes les creatures. Dieu les viſitera, comme dit un Prophete, dans ſa colere ; il leur ôtera ces habits étrangers de devots & de devotes, dont ils ſe ſont parez pendant leur vie ; il les immolera à la mort éternelle comme de victimes de ſa fureur : *Viſitabo omnes qui induti ſunt veſte peregrina.* Alors la joïe de l'hipocrite finira, & ſon eſperance périra, comme dit le ſaint homme Job ; il reconnoitra ſa folie, il verra toutes ſes fauſſes vertus, où il met toute ſa confiance, plus fragiles que toutes les toiles d'araignées tiſſuës avec tant d'artifice ; mais incapables de ſoutenir le moindre effort : *Gaudium ad inſtar puncti ; ſpes hipocriti peribit.* Il tachera de s'apuyer ſur l'édifice imaginaire de ſes bonnes œuvres, mais il écroulera ſous ſes pieds, & il ſera enſeveli ſous ſes rüines. Alors le pain ſe changera en fiel d'aſpic, comme parle encore l'Ecriture : les vains applaudiſſemens, dont il s'eſt nourri, deviendront pour lui une ſource d'amertume, & les ſuplices d'Enfer lui ouvrant les yeux, il verra qu'il s'eſt trompé, en voulant tromper les autres ; qu'en ſe deguiſant aux yeux de

2. Cor. 11.

Soph. 1. v. 7. & 8.

C. 8. v. 13.

Dieu, il a juſtement merité que Dieu ſe cache à lui pour toûjours : car ceux qui ne le cherchent pas dans la ſimplicité de leur cœur, mais avec duplicité & avec artifice, ne le trouveront jamais en ce monde, ni en l'autre, ils ſeront exclus de la joüiſſance de ſa vûë, & de ſa gloire, & declarez indignes de voir jamais ſa Divine face ;
C. 13. v. 16. comme dit Job. *Non veniet in conſpectu ejus omnis hipocrita.*

Craignons d'être du nombre de ces faux devots auſquels la divine Juſtice reſerve un opprobre éternel ; fuyons toutes les fauſſes vertus, la ſainteté apparente, & tout ce qui approche tant ſoi peu de l'hipocriſie dans le culte & la recherche de Dieu, comme le dangereux écueil de nôtre ſalut : Dieu punit tous les pechez avec une extreme rigueur ; mais il a tant d'horreur pour cette maudite hipocriſie, qui le vient inſulter juſques dans ſa propre maiſon & aux pieds des Autels, & pour tous les hipocrites, dont le ſacrilege & trompeuſe grimace abuſe impunement, & ſe joüe à ſon gré de tout ce que la Religion a de plus ſacré & de plus ſaint, qu'il la foudroye & la charge des maledictions multipliées juſques à ſept fois dans un ſeul Chapitre de Saint Mathieu : Malheur à vous hipocrites qui êtes entierement oppoſez par vôtre fauſſe juſtice à l'eſprit de Dieu, qui êtes les enfans du démon, qui eſt le pere de menſonge, en qui il n'y a point de verité.

Pour detourner de nous ces horribles maledictions, fuïons cette diſſimulation & cette hipocriſie, qui eſt ſi odieuſe à Dieu, qui étant la droiture même, l'integrité, & la verité par eſſence, rejete, & a en horreur cette duplicité de cœur : ce n'eſt qu'avec les ames ſimples & ſinceres qu'il fait ſes entretiens les plus ordinaires, & ſes plus grandes & intimes communications. Evitons ce levain Phariſaïque que Dieu maudit ſi ſouvent dans l'Ecriture : car ſi celui qui fait l'ouvrage de Dieu avec tiedeur, s'attire toutes ſes maledictions en ce monde & en l'autre, comme dit l'Ecriture, de quels foudroyans anathémes temporels & éternels ne ſera pas frapé celui qui cherche Dieu avec duplicité & avec hipocriſie : *Si maledictus*, dit Saint Bernard, *qui facit opus Dei negligenter, qui fraudulenter fecerit, quid meretur.* Gardons-nous bien d'imiter l'injuſtice & la dureté de cette maudite race des hipocrites ; ayons le cœur droit, ſur lequel Dieu ré-
Pſ. 35. v. 11. pend ſa miſéricorde & ſa juſtice, comme le Roi Prophete lui demandoit : *Prætendè miſericordiam tuam & juſtitiam tuam his qui recto*

recto ſunt corde. Ayons des intentions pures & droites, & des ſaints motifs pour chercher Dieu ſincerement, & pour aller à lui ſans aucun detour, ni retour vers nous-même, ou vers les créatures.

Faites, Seigneur, que je ne me preſente jamais devant vous, qu'avec un eſprit humble & un cœur ſincere; rien n'eſt plus dangereux que d'aprocher de vous avec un cœur double, & un eſprit orgueilleux. Vous êtes une ſource de lumiére & de gloire pour ceux qui ont le cœur droit, & qui ſont humbles: vous couvrez de tenebres & de confuſion les hipocrites & les ſuperbes? Qu'ai-je à craindre, mon Dieu, ſous un Juge auſſi juſte, ſi non de n'avoir pas ce cœur droit qui trouve en vous & obtient de vous le ſalut, & de m'attirer par là tout le poids de vôtre indignation: vous êtes la juſtice même à l'égard de ceux qui ont le cœur droit pour recompenſer le bien que vôtre grace leur fait faire. Que je vous cherche donc, mon Dieu, pendant qu'il eſt encore tems de vous trouver, mais que ce ſoit comme vôtre Epouſe de tout le cœur, & comme vôtre Prophete, afin que comme lui, & comme vôtre Amante, je puiſſe vous trouver, & de n'étre pas rejetté de la voïe de vos Commandemens, pour pouvoir dire: *In toto corde meo exquiſivi te, ne repellas me à mandatis tuis.* Mais ſans vôtre ſecours nous ne pouvons pas les accomplir, & c'eſt s'en rendre indigne que de ne point vous chercher ſincerement de tout le cœur: celui qui ne vous cherche qu'à demi, ne vous trouve point du tout, & n'obtient rien de ce qu'il demande; parce que vous fuïez les hipocrites, & que vous rejettez les priéres de ceux qui ont le cœur double. Faites donc, ô mon Dieu, que je vous cherche avec cette pureté, cette droiture, cette ſincerité, cette ſimplicité de cœur qui vous trouve toûjours, que vous ne rejettez jamais, & qui obtient de vôtre bonté tout ce qu'elle vous demande.

Pſ. 118. *v.* 10.

CHAPITRE VIII.

DE LA RECHERCHE DE DIEU DESINTERESSE'E, c'eſt-à-dire, purifiée de toutes les vûës ſerviles & mercenaires.

LE ſçavant Abbé Gilbert ſur les paroles du Prophete Royal : J'ai cherché le Seigneur au jour de mon affliction, j'ai tendu mes mains vers lui, & je n'ai pas été trompé : dit à la gloire de l'Epouſe des Cantiques, que le motif qui a engagé cette fidele Amante dans la recherche de ſon divin Epoux, eſt bien different de celui qui porte David à avoir recours à ſa bonté ; ſon intention eſt bien plus pure & plus ſimple, ne le cherchant que par amour, & non point pour intereſt, ni pour le beſoin qu'elle peut avoir de ſon ſecours dans le tems de la tribulation, mais ſeulement parce qu'elle l'aime, & qu'elle deſire d'en être aimée ; que ce n'eſt point l'affliction, mais ſon affection qui la preſſe de le pourſuivre : *Non illam impellit afflictio, ſed trahit affectio* : auſſi elle dit ſimplement : j'ai cherché uniquement celui que j'aime, ni autre choſe au lieu de lui, ni avec lui, ni aprés lui : *Quæſivi quem diligit anima mea* : Nous apprenant par une ſi amoureuſe conduite, que pour chercher le Seigneur dans cette ſainte ſimplicité de cœur qu'il exige de nous, ainſi qu'il nous l'ordonne par la bouche du Sage, *in ſimplicitate cordis quærite illum*, il le faut chercher avec un pur amour, ſans aucun mélange d'interet ; ce motif étant plus noble & plus excellent en celui qui n'aime & ne deſire que Dieu, que celui qui ne fait agir dans cette recherche que dans la ſeule vûë de ſon profit temporel, & de ſon indigence : *Multo potior in diligente, quam in digente quærendi ratio.*

Pſal. 77. v. 2.

In Cant. 2.

Dieu nous a aimé, & nous aime gratuitement ; nous devons l'aimer ſans interet, encore nous ne reconnoitrons que foiblement ſon amour : il peut ſe paſſer de nous, nous ne pouvons nous paſſer de lui, ni vivre ſans lui ; le Verbe ne s'eſt fait un cœur ſenſible en épouſant nôtre nature, que pour m'aimer ſenſiblement ; il ne ma donné un cœur de chair que pour l'aimer de même ? Quel interet Dieu trouve-t-il à nous aimer, lui qui trou-

ve tout ſon bonheur à s'aimer lui-même, & qui par l'heureuſe neceſſité de ſon Etre ſublime & independant, trouve de complaiſances infinies à habiter dans ſes propres grandeurs ? Quelle bonté, quel deſintereſſement de deſcendre de ſon Trône juſqu'à nôtre baſſeſſe & à nôtre néant, pour y placer ſon cœur : pouvons-nous, ayant un cœur formé de ſa main, & l'image du ſien, ne pas l'aimer lui ſeul ſans aucune autre vûë d'interet que lui-même, & ne devons-nous pas aimer ſimplement l'amour même, dit Saint Bernard.

Pouvons-nous, & devons-nous demander autre choſe à Dieu, que de l'aimer uniquement, & de le chercher de tout nôtre cœur : cet amour ne renferme-t-il pas tout ce que je puis ſouhaiter de plus grand & de plus précieux. Il eſt tout, il me tient lieu de tout ; je n'ai beſoin de rien quand je l'aime, parce qu'il eſt tout à moi, comme je ſuis & dois étre tout à lui : puis-je même deſirer, ni chercher autre choſe avec lui ſans le mépriſer, & le faire entrer dans une odieuſe comparaiſon avec ce que je ſouhaiterois qui ne ſeroit pas lui, ou pour l'amour de lui ; ne doit-il pas ſuffire à mon cœur. Il veut donc que ſans interêt je me donne tout à lui, comme il s'eſt donné tout à moi, & c'eſt mon bien & mon ſalut de le faire ; en quelles mains puis-je mieux étre qu'entre les ſiennes ; cet Epoux céleſte, qui eſt d'une delicateſſe infinie ſur l'article de nôtre amour & de ſa recherche, ne peut ſouffrir aucun mélange d'interet ; ce qui doit vous obliger, ô ame chrêtienne, à vous examiner ſoigneuſement, à rechercher exactement tous les défauts de votre amour, toutes ſes inegalitez, toutes ſes reſerves, & à vous purifier de toutes les vûës d'interet terreſtre, de toutes les recherches de vous même, & de vôtre amour propre.

C'eſt par l'étude & l'application de cet amour pur & déſintereſſé que vous imiterez l'amour de l'Epouſe, & la recherche qu'elle faiſoit de ſon bien Aimé, qui ſe fait un plaiſir de faire l'éloge de ſon Amante, qui nous marque bien qu'elle avoit acquis une grande pureté d'amour, puiſqu'on ne peut plaire à cet Epoux des Vierges, qui eſt la pureté même, ni meriter ſes divines complaiſances, & ſes éloges, que par un amour bien pur dans ſa pourſuite : il lui dit, aprés avoir fait un agreable détail de ſes beautez : Vos levres, mon Epouſe, ſont comme un ra-

yon qui diſtille le miel ? Que de pureté, que de douceur tout enſemble dans l'amour de cette chaſte Epouſe, elle ne pouvoit ouvrir la bouche ni remüer ſes levres, ni parler à ſon Epoux, qu'elle ne fit ſentir l'agreable douceur d'un miel odoriferent, & la pureté d'un lait incomparable par ſa blancheur, & l'un & l'autre n'étoit ſur ſa langue, que parce que ſon cœur en étoit plein ; ſes levres ne diſtilloint, & ſa bouche n'étoit remplie que de l'abondance de ſon cœur : elle n'aimoit que vous ſeul, Seigneur, c'eſt en quoi conſiſtoit la pureté de ſon amour, & le deſintereſſement qu'elle faiſoit paroitre dans vôtre pourſuite : En effet ce n'eſt pas vous aimer purement, & vous chercher ſimplement que d'aimer & chercher quelque choſe avec vous, ou qu'on n'aime pas pour l'amour de vous ; non, mon Dieu, c'eſt au contraire un mélange impur qui ne meriteroit pas vos complaiſances ; mais c'eſt vous aimer purement, que de n'aimer & ne chercher que vous ſeul, ou de n'aimer rien que par raport à vous, & pour l'amour de vous. Voilà l'amour pur & deſintereſſé que Dieu demande principalement de nous dans ſa recherche : mais le lui donnons-nous ?

Il y a bien peu de Chretiens dans la Religion qu'ils profeſſent, qui cherchent Dieu pour lui-même, & par le motif du pur amour ; c'eſt à dire qui cherchent Dieu uniquement dans le ſervice qu'ils lui rendent, que ſon plaiſir & ſa gloire : preſque tous les hommes, dit Saint Paul, extremement paſſionez pour eux-mêmes, ne cherchent que leurs propres interets, & non pas ceux de Jeſus-Chriſt : *Omnes quærunt quæ ſua ſunt, non quæ Jeſu Chriſti.* Sur ces paroles de l'Apôtre, je diſtingue deux ſortes de Chrétiens intereſſez & amateurs d'eux-mêmes : Les premiers ſont ceux qui ne cherchent le Seigneur que pour un interet charnel, avec de deſirs terreſtres, & pour le ſeul profit temporel : Les ſeconds ſont ceux qui n'ont autre vûë dans cette pourſuite, que le profit ſpirituel, & qui cherchent plutôt les dons de Dieu, que Dieu même. C'eſt de ces recherches intereſſées, dont on doit decouvrir l'imperfection ; celle des premiers en continuant ce Chapitre, & celle des ſeconds dans le Chapitre ſuivant, pour rendre la recherche que nous devons faire du Seigneur qu'il demande de nous, pure & ſincere, à l'imitation de l'Epouſe des Cantiques.

Ad Phil. 2. v. 21.

Le veritable caractere des Elûs, ces enfans de lumiére, qui

ont le bonheur d'étre de cette race heureuſe, dont parle le Prophete, dont l'eſprit & le cœur n'eſt occupé que de la recherche du Seigneur : *Hæc eſt generatio quærentium Dominum* : c'eſt de le chercher dans la ſincerité & la ſimplicité de leur cœur, & par le ſeul motif du pur amour ; au lieu que la race maudite des enfans du ſiécle, des impies, ne cherche rien moins que Dieu ; ils n'ont rien tant en horreur que la mort ; de ſorte que ſi on leur donnoit le choix, ils aimeroint mieux vivre en ce monde, que de quitter cette vie mole, ſenſuelle, profane & toute payene qu'ils menent, que de ſe convertir, d'aller à Dieu, & d'étre unis avec Jeſus-Chriſt : que ſi ces enfans de perdition, dignes de l'enfer, cherchent le Seigneur en apparence ; ce ſont des hipocrites mercenaires qui ne le cherchent que par le motif du maudit interet temporel qu'ils croient trouver dans ſon ſervice, ne le ſervent qu'autant que cette recherche leur peut étre utile, ſans ſe mettre en peine de leur ſalut éternel ; ou pour le motif d'une crainte ſervile, non pas tant des peines éternelles dont ils ſont menacez en l'autre monde, que des maux temporels dont ils meritent d'étre punis en celle-ci : leur crainte eſt de même nature que leur eſperance : comme ils ne cherchent le Seigneur que pour en obtenir les biens preſens qu'ils eſperent de ſa bonté ; ils n'ont auſſi recours à lui que pour étre delivrez, ou pour éviter les maux preſens qu'ils craignent de ſa Juſtice. C'eſt ainſi qu'en uſoient les enfans d'Iſraël, dit le Prophete ; lorſque le Seigneur les faiſoit mourir, ils le recherchoient, ils s'empreſſoient de retourner à lui, pour ſauver les miſerables reſtes d'une vie corruptible qu'ils aimoient, & pour éviter la mort : *Cum occideret eos, quærebant eum, & revertebantur, & diliculo veniebant ad illum* : mais leur cœur, ajoute le Saint Prophete, n'étoit point droit devant Dieu ; *cor autem eorum non erat rectum cum eo.* *Pſ. 23. v. 6.* *Pſ. 77. v. 38.*

O qu'il eſt rare de trouver de Chretiens qui cherchent Dieu pour lui-même, pour le motif du pur amour & de la charité Chretienne, qui ne cherche point ſes propres interets. *Charitas non quærit quæ ſua ſunt*, comme dit l'Apotre ; qui n'a devant ſes yeux que la volonté & la gloire du Seigneur ; qui fait des interets de Dieu & du prochain les ſiens propres ? Que le nombre eſt grand de ceux qui ne cherchent qu'eux-mêmes dans toutes leurs actions, même de pieté, qui ne cherchent le Seigneur

qu'avec un interet charnel, avec de desirs terrestres, & pour satisfaire leur amour propre; parce que c'est de lui que vienent les faveurs & les benedictions temporelles. C'est ainsi que les troupes qui suivoient Jesus-Christ dans le desert, qui vouloient le declarer pour leur Roi, l'ont cherché: mais le Sauveur après s'étre caché par humilité, par une misericordieuse condescendence se laisse enfin trouver à ce Peuple qu'il avoit nourri si miraculeusement dans la sterilité du desert; mais ce fut pour lui faire ce sensible reproche: En verité, en verité je vous le dis, vous me cherchez, non pas à cause du miracle que vous avez vû pour reconnoitre ma puissance; mais parce que je vous ay donné du pain à manger, & que vous avez été rassasiez.

Nous avons dans cette recherche intereſſée, une grande instruction, & une odieuse, mais veritable figure de l'avarice d'une infinité de Chretiens mercenaires. Ce Peuple cherchoit Jesus-Christ même avec ardeur, jusqu'à ce qu'il l'eut trouvé, ainsi qu'il nous l'assure: mais cette recherche n'étoit pas pure, & bien loin de meriter de loüanges, elle leur attire de réproches du Sauveur, qui démelant l'intention secrete de nos cœurs qui les fait agir, ne voit souvent dans ces empressemens apparans, qu'une fin toute intereſſée? Combien y a-t'il de Chretiens qui nous sont figurez par ce Peuple intereſſé qui tombent dans le même desordre; lesquels, aprés avoir suivi & écouté Jesus-Christ dans le Desert, aprés avoir eu part à sa nourriture Celeste, cherchent plutôt leurs interêts propres, que les interêts du Fils de Dieu; qui peut, dit Saint Augustin, dire encore aujourd'hui à tous ceux qui paroissent le chercher dans leurs priéres, dans leurs aumônes, & dans toutes leurs bonnes œuvres, que ce n'est que pour la chair qui le cherchent, & non pas pour l'esprit du salut: *Propter carnem me quæritis, non propter spiritum.* En effet, combien de Chretiens qui se picquent de piété, qui ne servent Dieu que pour obtenir quelque grace temporelle, & non pas leur conversion & le salut de l'ame; nos Egliſes sont tous les jours frequentées de ces personnes intereſſées, qui ne cherchent le Seigneur, que pour le profit temporel, qui croient trouver dans son service; à peine s'en trouve-t-il quelques uns qui cherchent Jesus-Christ pour Jesus-Christ, dit ce Saint Docteur, *vix quæritur Jesum propter Jesum.*

Tract. 25. in Joan.

L'un cherche Dieu par une pieté venale & intereſſée, afin qu'il le preſerve de ſes ennemis ; l'autre afin qu'il maintiene, ou qu'il augmente l'abondance dans ſa maiſon ; celui-ci le cherche par un motif d'ambition pour obtenir l'établiſſement temporel de ſa famille, l'élevation de ſes enfans ; ceux-là pour avoir un heureux ſuccez dans une affaire où l'injuſtice a beaucoup de part, ou le gain d'un procez, ſouvent malitieuſement intenté ; l'un afin qu'il lui rende ou à ſes enfans la ſanté du corps qu'ils ont perduë, ſans ſe mettre en peine de la ſanté de l'ame ; l'autre afin qu'il releve ſa maiſon abatuë, & non pas le ſalut de ſes enfans : on prétend que Dieu authoriſe & beniſſe ces interêts charnels, comme s'il devoit étre le miniſtre de nos paſſions. Les biens ſpirituels, les vrais biens ne ſont ni ceux qu'on met au premier rang, ni ceux pour leſquels on s'intereſſe le plus ; la ſanté du corps, l'abondance, les établiſſemens, l'éloignement des calamitez, les proſperitez, les douceurs, les comoditez de la vie, le tems favorable aux biens de la terre ; en un mot les biens temporels & paſſagers ſont ceux auſquels on donne injuſtement la préference, & l'on peut dire que preſque tous les Chretiens de nôtre malhereux ſiécle ne cherchent Dieu dans les exercices de la Religion, que dans la ſeule vûë du profit temporel, & non point ſa gloire & leur ſalut éternel.

On remarque encore une infinité de Chretiens mercenaires dans la Religion, qui ne cherchent le Seigneur en apparance par une piété venale, que pour parvenir aux fins intereſſées de leur amour propre ? Combien voit-on d'indignes Miniſtres qui s'ingerent ſans l'attrait de la vocation de Dieu au Sacerdoce, qui s'engagent à un ſi ſaint miniſtere, pour des raiſons toutes humaines ; c'eſt le bien de l'Egliſe qu'ils cherchent, & non pas le Dieu de l'Egliſe ; on y porte un eſprit de cupidité pour s'enrichir des depoüilles des pauvres, & non pas par un eſprit de de zele & deſintereſſé pour ſe ſacrifier au ſervice de Dieu & de l'Egliſe ? Combien voit-on de mauvais Religieux qui s'introduiſent dans le Cloître, ſans y étre appellez, & ſans avoir conſulté la volonté de Dieu, pour y profeſſer une vie entiéremene oppoſée à leurs inclinations : ils ne choiſiſſent un état ſi ſaint que par des vûës de chair & de ſang, par de conſiderations humaines

& politiques ; on prend ſouvent ce parti pour ſe ſauver des débris d'une famille dechûë, pour ſe mettre à couvert du mauvais tems, pour entretenir une honnete oiſiveté, ſous un pretexte ſpecieux de la condition qu'on embraſſe, pour mener ſouvent une vie toute profane ſous un Habit ſacré ? Combien voit-on des hommes de Palais, de Juges, d'Avocats, de Procureurs, de Notaires, de Gens d'affaires, de Marchands, d'Artiſans, qui par un cœur double & corrompu, ne cherchent que leur profit temporel, leurs propres interets, & non pas ceux de Jeſus-Chriſt & du prochain, qui ſont liez enſemble ; qui pour parvenir à leur fin mercenaire & ambitieuſe, corrompent la Juſtice, & violent impunément toutes les regles de la verité, de la veritable équité, & de la Religion qu'ils profeſſent.

On ne féra pas un plus grand détail des Chretiens mercenaires : on n'a pas voulu rien diſſimuler ici, ni menager dans un ſujet où le deſordre eſt ſi viſible & ſi general. Auſſi Saint Paul voyant que le deſintereſſement de preſque toute ſorte de gens de ce tems-là, comme celui de la pluſpart des Chretiens du ſiecle preſent, étoit ſi rare, ne diſſimule pas leur interet dans la recherche de Dieu ; lors qu'aprés avoir loüé le zele deſintereſſé de ſon fidele Diſciple Thimotée pour le ſalut des ames & la gloire de Dieu ; il dit hautement, que tous cherchent leur interet, & non ceux de Jeſus-Chriſt ; pour avertir tous les Fideles, & en particulier les Miniſtres du Dieu vivant, de ne tomber pas dans de ſi horribles deſordres, qui attirent la malediction de Dieu ſur ceux qui s'en rendent coupables ; & pour nous porter à imiter l'affection ſincere de ce ſage Diſciple, qui étant étroitement uni d'eſprit & de cœur avec Saint Paul, ne ſe cherchoit point lui-même dans les pénibles fonctions de ſon ſaint miniſtere, ni ſon repos, étant toujours appliqué à tous les travaux Apoſtoliques, pour gagner des ames à Jeſus-Chriſt, ne cherchant en tout que ſa gloire, & ce qui pouvoit l'attacher à lui.

Ayons de ſentimens auſſi purs, n'ayons en vûë que Dieu, ne cherchons que Dieu, comme l'Epouſe des Cantiques : Ce celeſte Epoux ne nous ſuffira-t-il pas, comme à ſon Amante ? Il ſuffit à tous les Bienheureux dans le Ciel ; il ſuffit à lui-même ? Avons-nous un cœur plus vaſte que ſon Epouſe, ou que tant des Saints, ou que Dieu même ? Qui y a-t-il, Seigneur, dans ce grand

Univers

Univers, que je puiſſe deſirer, & chercher, hors de vous; ſi je vous trouve, & que vous vous donniez à moi, que me faut-il d'avantage: ainſi parloit l'Epouſe; ainſi parloit David: il eſt vrai qu'il ſe propoſoit la recompenſe, qu'il l'a recherchoit; mais cette recompenſe n'étoit autre choſe que Dieu même: c'eſt l'unique moyen de n'étre pas du nombre reprouvé des Chretiens mercenaires & intereſſez, qui ne cherchent Dieu, & n'ont preciſement recours à ſa bonté dans les exercices de la Religion, que pour le profit temporel.

Il eſt vrai, mon Dieu, je ne vous ai cherché, je ne vous ai aimé juſques ici que pour de vûës d'interet, pour ſatisfaire mon amour propre: je fais une conſtante reſolution de ne plus vous aimer ni vous chercher que pour vous-même, ſans mélange d'aucun interet temporel, & je veux accomplir en tout vôtre divine volonté. Loin de moi interets ſordides, qui n'avez que trop deſſeiché & refroidi mon cœur: loin de moi vûës baſſes des biens temporels, le ſeul amour de mon Dieu vaut infiniment plus que tous les biens du monde: retirez vous de moi faux plaiſirs, il n'y a que l'amour de mon Dieu qui puiſſe m'en faire ſentir de ſolides, purs & durables: loin de moi toute attache à la ſanté de mon corps, je ne veux penſer qu'à celui de mon ame; elle ſera toujours bien ſaine & bien tranquille, pourveu que mon cœur n'aime & ne cherche que Dieu: retirez-vous interet de reputation mondaine, l'amour ſeul me fera eſtimer de Dieu; pourveu que j'aye ſon eſtime, je conte pour rien celle des hommes. Non, Seigneur, les vûës intereſſées, avec le ſecours de vôtre grace, que je vous demande pour purifier mon cœur, n'entreront jamais dans le commerce de mon amour: vous meritez bien que je vous aime & vous cherche vous ſeul, qui êtes infiniment aimable, & que je vous ſacrifie tout ce que je poſſede; & tout ce que je puis deſirer & chercher en ce monde, puiſque je n'ai rien & ne puis rien avoir que par vous, je ne dois rien eſperer que de vous & tout avec vous.

Depoüillés-moi de tout, Seigneur, j'y conſens, pourveu que je vous aime? Quels biens pourrois-je poſſeder, ſi je ne vous aimois pas, n'y ayant que vôtre ſeul amour qui ſoit un vrai bien? Quelle diſgrace, quelle pauvreté pourrois-je craindre? Peut-on ſouffrir, peut-on manquer de quelque choſe, quand on

eſt rempli de votre amour & de vous même ? Quel plaiſir pourrois-je gouter, ſi mon cœur étoit depourveu de la charité, qui eſt la ſource de la plus delicieuſe volupté, & la plus pure, ſans aucun melange d'amertume ? Quels deſirs pourroit-il former ; il ſeroit bien aveugle de ſouhaiter autre choſe, que de vous aimer & vous poſſeder en ce monde & en l'autre. Tels étoient le langage & les ſentimens de l'Epouſe, & ſon deſintereſſement dans la fidele pourſuite de ſon bien Aimé, & tels doivent étre les nôtres dans l'unique recherche du Seigneur.

CHAPITRE IX.

DES CHRETIENS INTERESSEZ QUI CHERCHENT plutôt les conſolations ſpirituelles & les dons de Dieu, que Dieu même, qui en eſt l'autheur.

L'AMOUR de l'Epouſe pour ſon celeſte Epoux étoit pur, ſans mélange d'aucun interet, non ſeulement du profit temporel, mais même du profit ſpirituel ; c'eſt ce que l'Epoux nous decouvre dans ces paroles qu'il dit à ſa loüange, qu'on a déja citées, mais qu'il eſt neceſſaire de repeter ici : Les voici. Vos levres, mon Epouſe, ſont comme un rayon qui diſtille le miel : pour nous marquer que le pur amour, autant que la créature eſt capable de reſſentir ce rayon de miel delicieux, qui produit de douceurs infinies : mais l'ame qui en eſt penetrée, s'attache moins à ces douceurs, qu'à celui qui les cauſe ; elle n'ambitionne rien, elle eſt contente dans elle-même, parce qu'elle a toujours Dieu avec elle. Il n'en eſt pas de même des ames mercenaires qui aiment plus les conſolations de Dieu, que le Dieu des conſolations, qui aiment mieux ſes dons que lui, qui en eſt l'autheur, qui ne lui conſacrent leur cœur, que quand elles ſentent du plaiſir à le faire, qui retranchent leur pratique de pieté, à meſure que Dieu, pour les éprouver, retranche les gouts & les douceurs ſenſibles.

Je remarque dabort deux ſortes de faux devots qui s'engagent dans la recherche de Dieu pour ſatisfaire leur amour propre, qui rend leur pieté venale & mercenaire : les premiers ſont ceux

qui n'embraſſent préciſement le ſervice de Dieu que pour les douceurs qui y ſont attachées ; rebutez du monde, delaiſſez de la fortune, frapez d'un coup impréveu, après avoir éprouvé tous les moyens humains pour ſoulager leur douleur, & pour charmer leurs ennuis, on veut éprouver ſi on ne trouve point en Dieu, ce qu'on ne peut trouver dans les hommes : on prétend que dès le premier pas qu'on aura fait, il ſe montrera, il ſe faira ſentir, il degagera l'ame, & la delivrera de ſa peine ? N'eſt-ce pas faire injure à Dieu que de le chercher avec des vûës ſi intereſſées ; & doit-on étre ſurpris qu'il ſe reſſerre alors, & qu'il nous ferme ſon ſein miſéricordieux. Voulez-vous qu'il faſſe couler ſur vous les treſors de ſes graces, qu'il vous faſſe ſentir les douceurs de ſes dons, ſervez-le ſans partage & ſans interet ; il eſt de ſa gloire d'étre recherché & ſervi pour lui-même avec un plein dévoüement : ce maitre ſouverain que nous ſervons merite bien que nous lui rendions nos devoirs par la ſeule conſideration de ſes divines excellences, plutôt que dans la vûë de ſes liberalitez ; n'a-t-il pas aſſez de perfection en lui-même pour attirer nos homages ? n'a-t-il pas des attraits engageans qui nous le rendent infiniment aimable ? N'eſt-ce pas lui faire injure de chercher dans les biens qu'il nous fait de raiſons & de preſſans motifs pour l'honnorer & pour l'aimer ; que peut-il nous promettre & nous donner qui le vaille ; ne poſſede-t-il pas ſouverainement en lui-même tout ce qui peut meriter nôtre eſtime, & tout ce qui peut & doit animer notre amour.

La ſeconde ſorte des ames mercenaires ſont celles qui ne cherchent & ne ſervent pas un maitre ſouverainement aimable, pour la ſeule conſideration de ſon merite, mais purement pour la ſeule recompence éternelle qu'il promet à ſes fideles ſerviteurs. Je ſçai que cette recherche n'eſt pas reprehenſible, qu'elle eſt même loüable en ceux en qui elle eſt accompagnée de la vertu ſurnaturelle de l'eſperance, qui nous engage à l'exacte obſervance de ſa Loi, en nous faiſant regarder Dieu comme remunerateur, & comme l'objet de nôtre beatitude ; mais elle n'eſt pas ſi pure ni ſi parfaite que celle de l'Epouſe.

Pour imiter la pureté de l'amour de cette fidele Amante, il faut aimer Dieu, le deſirer, & le chercher comme la ſouveraine juſtice, comme ordre, comme ſageſſe immuable, vivante, &

ſubſiſtante en elle-même : *Deus juſtitia eſt*, dit Saint Auguſtin : cette juſtice a aſſés de beauté & de charmes pour engager un cœur : il n'eſt point à craindre que les paſſions criminelles ſe cachent ſous celui-ci. La juſtice, l'ordre immuable n'ont rien qui ne ſoit directement oppoſé à nos dereglemens & à nos deſordres ; ainſi cet amour detruit abſolument le peché, & change le cœur : Un cœur paſſioné pour cette ſouveraine juſtice, ne commettra pas l'injuſtice de ſe ſouſtraire à Dieu, pour ſe livrer à la créature : Un cœur qui brule d'amour pour la juſtice, qui l'aime veritablement, ne tombera pas dans un ſi horrible dereglement dans lequel nous tombons ordinairement, en aimant plus les choſes moins aimables, & en aimant moins les plus aimables.

De plus, les traits de la beauté de cette juſtice demandent qu'on lui ſacrifie toutes choſes ; qu'on égorge, pour ainſi dire, à ſon honneur & à ſa gloire, ſes plus favorites inclinations, ſes plus violentes paſſions, ſes cheres conſolations, ſa joïe, ſon repos, ſon bonheur preſent : les traits de cette ſageſſe éternelle ſont de condamner de vanité tous les deſſeins d'ambition, tous les projets & les entrepriſes intereſſées, toutes les conduites effeminées, moles ; de condamner de vanité, de menſonge, de fauſſeté toutes les choſes mondaines, qui paroiſſent les plus réelles & les plus ſolides ; de condamner comme extravagant & inſenſé ce qui paroit de plus ſage, & de mieux reglé aux yeux des hommes, & même nos pretenduës juſtices : *ego juſtitias judicabo.*

Les traits de la beauté de cette juſtice, c'eſt de venger à quel prix que ce ſoit les injures qu'on lui fait, de les punir dans la pluſpart des hommes d'une damnation éternelle ; & dans les autres, par de miſeres, de travaux, de ſouffrances & de douleurs de toute la vie, & de les expier enfin par le ſang & l'amour de Jeſus-Chriſt. Les traits de la beauté de cette juſtice ſont de combler d'honneur & de gloire des gens qui ont été le jouet, le mepris, & la balieure du monde, de leur donner les premieres places dans ſon Royaume éternel, de les élever au deſſus des Têtes couronnées : elle ſe plait au contraire à ravaler, confondre, terraſſer, reduire à la derniere indigence, & charger d'ignominies éternelles ceux qui ont vécu ici bas dans la gloire, dans le luxe, dans l'opulence & les faſtueuſes grandeurs ; de combler éternelement de plaiſirs, de rafrai-

chir & de conſoler par de torrents d'une volupté inéfable ceux qui ont vécu ici-bas dans les miséres, dans les ſouffrances, dans les travaux & dans les douleurs; & de bruler éternellement ceux qui ont vécu dans la licence, dans la volupté, & dans la moleſſe.

Voilà une partie des traits de la beauté de cette ſouveraine Juſtice; dont nous devons uniquement aimer & chercher le regne, ainſi que le Sauveur nous l'ordonne : *Quærite primo regnum Dei, & juſtitiam ejus* ? Sondés vôtre cœur pour voir s'il ne vous ſéduit pas, vous qui vous flatez d'aimer & de chercher Dieu; ſi c'eſt là ce qui vous fait ſoupirer aprés ſa poſſeſſion; ſi c'eſt là ce que vous attendez, qui vous doit charmer & enchanter dans votre union avec lui; ſi c'eſt ce que vous prétendez qui doive vous rendre heureux; ſi avec cela vous ſeriez content, Dieu ne dût-il pas vous donner jamais d'autres paiſirs. Voyez en un mot ſi le plaiſir inéfable de contempler éternelement les beautez de cette immüable Juſtice, de lui étre parfaitement conforme, & aſſujeti en ce monde & en l'autre, le charmant plaiſir de la voir regner abſolument dans vôtre cœur, vous tiendront lieu de tous les plaiſirs imaginables : cela étant, vous pouvez vous flatter avec juſtice d'aimer Dieu veritablement, de le chercher ſincerement; cette recherche de la beatitude, n'eſt ni ſuſpecte, ni ſujete à illuſion. Mais ſi à la ſeule deſcription qu'on vient de faire des charmes de cette divine Juſtice, vous ſentez votre cœur froid, ou indifferent; ſi les plaiſirs que vous vous figurez en Paradis, qui excitent vos deſirs & votre amour, ſont tous differens de ceux là, craignez pour vôtre amour, craignez d'aimer beaucoup plus, de chercher plutot les dons de Dieu, que Dieu même.

Cette matiére de l'amour & de la recherche de Dieu eſt un des ſujets le plus important ſur lequel on doit plus s'étudier, & c'eſt l'un de ceux dans lequel il ſe gliſe de plus frequentes illuſions : rentrons dans nôtre cœur pour le ſonder, le creuſer, le penetrer, le devoiler, & en deméler les divers mouvemens, ſes deſirs, pour voir qu'elle eſt la fin & le motif qui le fait agir; ſi c'eſt vôtre interêt, ou celui de la juſtice; s'il aime vraïement, & s'il cherche ſincerement cette juſtice. Avoir une intention pure & droite, c'eſt avoir veritablement dans le cœur l'amour de cette juſtice, c'eſt aimer l'ordre immüable de cette juſtice,

n'agir qu'en conſequence des regles qu'elle nous preſcrit tres étroitement, & dans la vûë de s'y conformer, d'y ajouter toute ſa conduite; en un mot, d'accomplir toutes les ordonnances de cette Loi éternelle, & d'en remplir tous les devoirs: mais ſi cette juſtice vous eſt indifferente, ſi ſes regles, ſes loix vous ſont inſuportables, ſi vous ne les gardez pas inviolablement, vous n'aimez point Dieu purement, vous ne le cherchez point comme il faut, quelque tendreſſe que vous ſentiez pour lui. Car, comme dit Saint Jean, celui qui dit qu'il aime Dieu, & ne garde pas ſes Commandemens, eſt un menteur, & la verité n'eſt point en lui.

Le grand mal eſt qu'on n'étudie pas aſſez le cœur qui eſt naturelement hipocrite & intereſſé, pour decouvrir ſes honteuſes cachettes: c'eſt peu connoitre le fonds de corruption, la duplicité, les artifices, les perpetuels detours de ce ſecret impoſteur, de ce ſeducteur domeſtique, que de negliger à étudier ce cœur, qui doit étre l'objet de la vigilence continuelle, que le Sage, & Jeſus-Chriſt nous ont tant recommandé. Veillons donc ſans ceſſe ſur les mouvemens de ce cœur, étudions-nous à rectifier ce qu'il y a d'injuſte & de dereglé, & à le purifier de tout ce qui peut faire obſtacle à la pureté, à la force, à l'étenduë de l'amour que nous devons à Dieu; il ne nous recommande rien plus fortement que la totalité de cet amour; il veut que toutes les penſées, tous les deſirs, & tous les mouvemens de ce cœur y ſoient employez: il ne nous recommande rien plus étroitement que la pureté de cet amour; il veut qu'on ne cherche que lui & ſa juſtice, qu'on ne cherche, qu'on n'aime rien que par raport à lui; c'eſt ce qu'il appelle avoir un cœur pur: *beati mundo corde.*

Tachons donc avec le ſecours de la grace que Dieu ne refuſe point à ceux qui la demandent comme il faut, d'avoir ce cœur droit & pur. Rien n'eſt plus propre à bannir toutes les fauſſes devotions, pour purger le culte de Dieu d'une infinité d'irregularitez & d'égaremens, pour nous donner un juſte diſcernement du bien & du mal, & répandre la lumiere ſur toute notre conduite; aſſez enfin pour éclairer directement toutes les tenebres de nôtre cœur, à percer dans ſes plus cachez replis, & à diſſiper les illuſions de ſon amour propre dans l'amour & la recherche de Dieu, que la veritable idée qu'on vient de donner ſi nette, ſi préciſe, ſi peu

ſujette aux équivoques, de la ſouveraine juſtice, qui eſt Dieu même, & d'en faire un ſaint uſage. C'eſt ce que nous fairons, ſi nous n'aimons & ne cherchons que cette juſtice, non pas pour quelque avantage particulier, mais afin qu'elle nous domine, qu'elle nous éclaire, qu'elle nous dirige, nous perfectione, qu'elle nous ſerve de regle, qu'elle nous rende parfaitement conformes à elle-même: Sans cette parfaite conformité, & cet attachement inviolable aux regles de cette divine juſtice, on ne peut étre qu'injuſte & dereglé: avec cette conformité, c'eſt Dieu que nous cherchons veritablement dans la ſimplicité du cœur, & avec un pur amour; & ſuivant le precepte ſalutaire de Jeſus-Chriſt, nous ne cherchons avant toutes choſes que le regne de ſa juſtice, & nous trouverons tout le reſte en elle, ſa grace en ce monde, & ſon éternelle poſſeſſion en l'autre.

Je ſçai que le déſintereſſement de la plus pure charité n'eſt pas une perte, qu'elle doit aſpirer aux biens éternels qui lui ſont promis; mais le motif le plus parfait, & le plus ſublime de ſon eſperance, c'eſt l'amour, & l'aſſurance d'aimer Dieu & ſa juſtice, & d'en étre aimé pendant une éternité. Il eſt vrai, vous voulez, Seigneur, que j'eſpére le Ciel, que je le deſire, que je ſoûpire après ce bienheureux ſejour; mais je vous le demande ſur tout, parce que je ſuis ſûr de vous y aimer éternellement, & de vous y poſſeder ſans allarmes, & ſans crainte de vous perdre: mais je ne voudrois pas donner un ſeul de mes ſoûpirs pour cette Céleſte demeure, ſi par impoſſible vous n'y étiés pas; elle ſeroit même une affreuſe priſon, ſi l'on ne vous y aimoit pas, n'y ayant que vôtre ſeul amour qui ſoit capable de faire tout mon bonheur; je renonce à tout autre pour vous poſſeder comme ma derniére fin. Venez, ô feu ſacré du divin amour! dans mon cœur pour le creuſer, pour en chaſſer, y conſumer toutes les vûës intereſſées, qui ſont indignes de vous, afin qu'il ſoit pur, comme celui de vôtre Epouſe, en n'aimant comme elle, que vous ſeul, & en ne deſirant le Ciel que pour vous aimer plus purement. Je ne veus aimer à l'avenir vos dons temporels & ſpirituels que pour vous, je ne veus les aimer que pour vous ſeul, & vous ſeul, pour joüir éternellement de vous comme mon ſouverain bien.

CHAPITRE X.

DE LA GENEREUSE, HEROIQUE, ET FERVENTE recherche de Dieu.

LA tiédeur de l'ame dans la recherche & le ſervice de Dieu, où elle demure dans l'inaction, ſans vouloir, comme dit Saint Bernard, ni avancer, ni reculer, eſt la diſpoſition la plus contraire & la plus dangereuſe où l'on puiſſe être pour le ſalut : elle inſpire au milieu du commerce des pratiques les plus ſaintes, une eſpece de dégoût qui refroidit l'ardeur qu'on doit avoir pour le bien : elle déſeche dans le cœur toute l'onction de la pieté ; elle détruit la crainte de Dieu, & tous les plus tendres ſentimens de la devotion ; elle rend les inſtructions inutiles, en empêchant de les pratiquer : on ſe laiſſe aller par cette tiédeur tellement au relachement, qu'on ne ſent plus ce qu'on avoit coutume de ſentir dans l'exercice de la vertu, on ne croit plus ce qu'on croïoit, on fuit la peine, & tout ce qui paroit difficile, on neglige à ſe vaincre, on ferme les yeux à ſon devoir, & on étouſe toutes les lumieres de la grace : c'eſt la tiedeur qui éteint dans l'ame du Chretien cette ferveur qui lui eſt ſi neceſſaire pour combattre ſans relache ſes mauvais deſirs, pour ſe faire cette violence évangelique abſolument neceſſaire, pour trouver le Seigneur & gagner le Ciel : c'eſt elle qui lui donne du degout pour la vertu, & de l'indifference pour le vice, & qui relache cette ſainte vigilence, ſi recommandée dans l'Evangile, ſans laquelle on ne peut chercher Dieu comme il faut, ni ſe ſauver : comme on eſt toujours dans le peril dans une voïe auſſi pleine d'ennemis que l'eſt celle où nous marchons dans la recherche de Dieu, on doit toujours ſe tenir ſur ſes gardes : Tout fait la guerre au Chretien, comme dit Saint Leon, il ſe laiſſe vaincre, dèz qu'il ceſſe de combatre, la tréve qu'il fait avec ſes ennemis eſt pire que la guerre, l'orage eſt plus grand dans le calme : Prenez y bien garde, dit Saint Jerome, ne vous relachez jamais dans la penſée que vous étes en ſeureté ; la tranquillité eſt au Chrétien, une eſpece de tempête dont il ne ſe ſauve preſque jamais.

Dans

Dans combien de Chretiens qui ſe piquent même de regularité, ne remarque-t-on pas ce caractere de tiédeur, qu'on regarde neanmoins comme de petites fautes, comme une negligence & une peſanteur d'ame, qui l'éloigne ſeulement d'un état de perfection, auquel elle ne ſe croit pas obligée d'aſpirer. Tous les Peres remarquent que Dieu n'a jamais parlé de cette tiedeur dans l'Ecriture, que comme d'un ſecret degout pour la pieté & pour les biens du Ciel, que comme une negligence aux plus eſſentiels devoirs de la charité, que comme d'une pareſſe & d'une eſpece d'inutilité qui lui eſt odieuſe, que comme d'un état quelque fois pire que l'infidelité : malheureux état qui attire le mépris, l'abandon & le vomiſſement de Dieu. Faiſons attention avec fraïeur à ce que l'Ange dit de ſa part à l'Evêque de Laodicée : Je voudrois que tu fuſſe froid ou chaud, lui dit-il ; mais parce que tu n'eſt ni froid ni chaud, mais tiéde, je te rejetterai de ma bouche. Cet état de tiedeur eſt bien malheureux, puiſqu'il ſemble rendre ſouhaitable un ſi mauvais état que celui de la froideur : On aime mieux un ennemi declaré, qu'un ami infidele, ou ſuſpect ; c'eſt le caractere d'un homme tiede au regard de Dieu : cette diſpoſition eſt d'autant plus funeſte, qu'elle fait, pour ainſi dire, qu'un homme eſt à charge au cœur de JESUS, qui ne peut étre ſoulagé qu'en le vomiſſant, tant cet état lui eſt inſuportable, qu'il ne peut ſouffrir ſans douleur l'indifference d'un Chretien qui lui fait l'outrage d'étre tiede & languiſſant pour ſon ſalut, après tout ce qu'il a fait pour le ſauver ? Helas ! que de triſtes ſuites de ce malheureux état de tiedeur. Faites reflexion que le Seigneur vous fait le même reproche ſur votre relachement qu'à l'Evêque d'Epheſe, & qu'il vous exhorte auſſi bien que lui à la pénitence ; & faites reſolution d'en profiter comme lui.

Souvenez-vous, & ne l'oubliez jamais, que le funeſte état de cette tiedeur conduit à l'extinction de l'amour de Dieu, qui eſt le premier de tous les devoirs, qui comprend tous les autres : amour dont elle arrête les plus nobles ſaillies, dont elle ſuſpend & rétient les plus beaux mouvemens dans la recherche de Dieu, & qu'elle chaſſe enfin du cœur, quand elle eſt habituelle & perſeverante. Le propre de l'amour eſt d'échauffer un cœur, de le rendre ardent pour le ſouverain bien, dit Saint Auguſtin : En effet, la charité ſeroit-elle plus languiſſante que la cupidité, demande

ce Pere ; & vous, ô mon Dieu, qui voulez que nous vous aimions, & que nous vous cherchions de toute nôtre ame, de tout nôtre cœur, de tout nôtre esprit, de toutes nos forces ; pourriez-vous bien vous contenter de cet amour partagé & sterile. Quand nous aimons une creature, demeurons-nous dans l'inaction, & la seule tiedeur n'est-elle pas le poison des amitiés ? Que d'empressemens pour cette personne, que de desirs pour lui plaire, que d'assiduitez & d'affectation à la satisfaire en toutes choses, sa volonté nous sert de Loi ; nous prévenons non seulement ses besoins, mais encore ses desseins, & plus nous sommes avec elle, plus nous souhaitons d'y être. Il faudroit donc que Dieu meritâ moins que la créature, nos complaisances, nos empressemens, & tous les autres mouvemens de notre cœur dans sa poursuite, pour souffrir une ame tiéde & se contenter de sa langueur ? Non sans doute ; & comme le remarque Saint Thomas, le seul commandement de l'aimer, condamne cette nonchalence de l'ame, & nous oblige à avoir tellement faim & soif de la justice, que si nous nous plaisons dans cette tiedeur, si bien loin de nous en delivrer, nous nous en faisons une habitude, nous n'aimons & nous ne cherchons pas Dieu comme il veut & que nous le devons, comme il desire & merite d'être aimé & cherché avec ardeur.

L'amour de Dieu qui nous engage à sa recherche, pour meriter de le trouver, doit être genereux, heroïque, & fervent, pour éviter de tomber dans la tiedeur : cette amoureuse recherche doit être genereuse pour briser tous les liens qui nous attachent à nous-même & aux créatures, & nous empechent d'aller à Dieu, pour vaincre tous les obstacles, & triompher de tous nos ennemis, qui s'opposent à notre conversion & à notre retour à lui. Les enfans de la mere de l'Epouse fournissent de preuves à son amour en combatant contre elle : *Filii matris meæ pugnaverunt contra me.* Mais elle est assez genereuse pour soutenir toutes leurs insultes, & pour triompher glorieusement de tous ses ennemis domestiques & étrangers qui s'opposent à la poursuite de son celeste Epoux, qui l'appellant à lui pour la couronner, l'engage par son amour de passer les plus hautes montagnes d'Amana, de Sanir, & d'Hermon, de se degager courageusement des Cavernes des Lyons, & des Leopards : *Veni de capite Amana, de vertice Sanir & Hermon, de cubilibus Leonum, de montibus Pardorum.* Ces affreu-

Cant. 1.

Cant. 4.

ſes montagnes marquent les grandes actions qu'elle doit entreprendre pour Dieu ; les Leopards & les Lyons ſont les figures des tentations de ſa propre concupiſcence, du monde, & du demon, qui ſemblables à de Lyons rugiſſants, ne cherchent qu'à nous devorer : il faut que l'Epouſe ſurmonte tout pour meriter la couronne que lui promet l'Epoux, *veni coronaberis.*

A l'imitation de cette genereuſe Amante, nous devons combattre & vaincre les ennemis de notre ſalut, pour commencer à chercher Dieu comme il faut, & juſqu'à la mort : il faut terraſſer les Lyons & les Leopards, c'eſt à dire triompher de toutes les tentations, ſans jamais rendre les armes. La generoſité eſt le vrai caractere de l'amour & de la recherche de Dieu ; ce n'eſt pas l'aimer que de l'aimer lachement, & perdre courage au moindre contre-temps : on n'aime pas Dieu, quand on ſe ſent diſpoſé de renoncer à tout l'honneur de la victoire, pourveu qu'on ſoit diſpenſé de la fatigue des combats : la delicateſſe eſt un monſtre dans un ſoldat de Jeſus-Chriſt : la hauteur des Montagnes ne doit pas l'épouvanter ; la fureur des Lyons & des Leopards ne doivent pas l'intimider, étant ſecouru de la grace & de la force de Jeſus-Chriſt, qui combat en lui, & avec lui ; nous avons devant les yeux la couronne de gloire qui nous eſt promiſe, comme à l'Epouſe ? Combattez donc genereuſement, ame chretienne, ſi vous voulez être couronnée, ayez toujours les armes en main juſqu'à la mort ; ſans cette reſolution bien priſe & bien ſoutenuë, ne vous flatez pas d'aimer Dieu, de le chercher, ni de le trouver, ni d'en être aimée : *non coronatur, niſi qui legitimè certaverit.*

Les enfans de ma mere ont combatu contre moy ; c'étoit le langage de l'Epouſe, nous pouvons le tenir avec elle, ayant tant d'ennemis qui nous attaquent ; mais elle a été genereuſe, & nous ſommes laches, quoique munis des ſecours neceſſaires & attirez par les recompenſes : l'amour divin qui bruloit dans le cœur de cette fidele Amante, lui donnoit du courage pour vaincre ſes ennemis, & votre nonchalance vous a ſi ſouvent abbatu honteuſement à leurs pieds : le demon, le monde, la volupté, l'ambition, la pareſſe, votre amour propre, & toutes vos paſſions, qui ſont nos ennemis, vous ont ſi ſouvent attaqué ; helas, où ſont vos victoires ? Il vous ſuffiſoit d'aimer & de chercher genereuſement

le Seigneur, pour les combattre, & pour les vaincre, & pour meriter la couronne : ſi vous aviez oppoſé le ſeul amour de Dieu à tous vos ennemis, qui conſpiroient contre votre innocence, vous l'auriez conſervée, & vous les auriez terraſſez.

Aimer Dieu & le chercher, quand on reſſent les douceurs de cet amour & de cette pourſuite, il n'en coute pas beaucoup au cœur, qui s'y porte avec plaiſir ; mais l'aimer dans les combats, dans les ſechereſſes, dans les troubles, dans les ſouffrances, comme dans le calme & dans les douceurs ſenſibles, l'aimer quand le plaiſir ſenſuel nous ſollicite, quand le monde nous perſecute, quand notre cœur eſt dans la douleur, quand nôtre eſprit eſt agité ; c'eſt le vrai caractere de l'amour genereux. Vous devez vous attendre dans la ſuite qu'il vous en coutera de combats & de ſacrifices, ſi vous voulez aimer & chercher genereuſement le Seigneur ? Helas ! combien vous en a-t-il couté pour aimer le monde & pour lui plaire contre votre devoir ; que de violences n'avés vous pas faites à vôtre liberté, à vôtre corps, à vôtre eſprit, à vôtre cœur, que de laches complaiſances, que de contraintes, que d'aſſeujetiſſemens, que de criminelles victoires n'avez-vous pas remporté ſur vous même pour offencer Dieu ? Fatale generoſité, qui doit exciter votre repentir & vos larmes ? Ah ! n'eſt-il pas juſte qu'il vous en coute du moins autant pour aimer & chercher le Seigneur comme vous le devez, & pour faire vôtre ſalut : compenſez, ame chretienne, cette criminelle generoſité, par une generoſité innocente ; combatez, ſouffrez, entreprenez tout pour l'amour de Dieu dans ſa recherche, il le merite bien, & le monde ne le merite pas.

Vous m'avez aimé, Seigneur, & vôtre amour genereux a mis tout en uſage pour m'en donner de preuves : vos freres vos propres enfans ont combatu contre vous, ils vous ont perſecuté juſqu'à vous ôter la vie ; & vous avez pouſſé vôtre generoſité juſqu'à mourir pour ceux-là même qui vous cauſoient la mort, auſſi bien que pour moi ; je n'ai pû l'ignorer : cependant je me ſuis uni avec vos enfans rebelles pour vous faire de nouveaux outrages ? Que dois-je faire pour reparer tant de deſordres & de ſi grands outrages ? Eſt-ce de vivre au milieu de tous mes ennemis, de leur reſiſter, de les combattre, j'y conſens ; mais donnez-moi la force de ne pas ſuccomber ; vous donnerai-

le tout le ſang de mes veines, je vous le dois, c'eſt payer bien foiblement celui que vous avez donné pour mon ſalut ; vous donnerai-je tout le ſang de mon cœur par les larmes de mes yeux, je le veux ; mais c'eſt à vous à les faire couler, & à les mettre en mouvement : je ne puis en repandre aſſez abondamment pour reparer toutes mes honteuſes lachetez ? Heureux encore que vous vous contentiez du peu que je puis vous donner, & que vous ne demandiez autre choſe de mon cœur, ſi ce n'eſt de vous aimer & de vous chercher genereuſement juſqu'à la mort : embraſez-moi, Seigneur, de cet amour, & je ſerai victorieux.

Il faut en ſecond lieu que nôtre amour pour Dieu & la recherche que nous en faiſons, ſoient ferventes : il faut toujours marcher & toujours s'élever vers cet Etre ſupreme, ſi l'on veut le trouver & aſſeurer ſon ſalut : l'on ne peut faire l'un, ni l'autre que par la ferveur de l'amour. Le cœur du Chretien ne doit, ni ne peut ſe fixer à ſoi-même aucun point de conſiſtence égale, où il puiſſe tenir ferme : dès qu'il ceſſe d'augmenter en ferveur, il ſe relache, dès qu'il ceſſe d'aimer Dieu, il commence d'aimer la creature au prejudice de ſes devoirs ; dès qu'il ceſſe d'aller à Dieu, il s'abat ; dès qu'il n'eſt plus tout de feu, il devient bientôt tout de glace ; dès qu'il commence à ne plus chercher le Seigneur comme il doit, & comme il le faut, il rempe bientôt miſérablement ſur la terre. Sortez donc au plutôt, ame chretienne, de votre tiedeur qui eſt ſi dangereuſe : ce n'eſt pas ici un ſejour de langueur, ce n'eſt qu'un paſſage, vous avez peu de tems, & vous avez un grand voyage à faire & de devoirs bien étendus à remplir ; le ſeul moyen de vous en bien acquiter, c'eſt de ne laiſſer pas rallentir le feu de votre amour pour Dieu, de l'aimer, & le chercher toujours avec ferveur.

Il eſt vrai pourtant que notre ferveur n'eſt pas toujours égale, que dans l'amour que les ames les plus parfaites reſſentent pour Dieu dans ſa pourſuite, il s'y gliſſe de tems en tems de petites langueurs qu'il faut reveiller tous les jours, de peur qu'étant negligées, elles ne cauſent une entiere extinction du divin amour. Cependant quand on a le fonds, l'habitude, & l'impreſſion de cet amour, on réanime aiſement ſa ferveur : notre cœur eſt ſemblable à un flambeau à demi éteint, qui fume & qui brule

encore, dès qu'on l'aproche d'un autre flambeau bien alumé, il en reçoit auſſi-tôt la flame, & il brule du feu de celui qui le ralume. Il y a dans le cœur de Dieu une flame toute divine qui ne peut s'éteindre ; cette flame de charité allume nos cœurs dés-qu'ils commencent à languir, & qui s'aprochent de lui ; elle leur rend la ferveur en les ralumant de ſon propre feu, elle en prend une poſſeſſion nouvelle, elle les embraſe d'un feu plus ardent & plus delicieux, dit Saint Bonaventure : *totum igne ſuaviſſimo dilectionis reaccendit.*

L'Epouſe s'éforçoit de s'élever juſqu'au cœur de ſon bien aimé pour renouveller ſa ferveur, ainſi que nous devons faire : auſſi l'Epoux s'écrioit en la voyant : Quelle eſt celle-ci qui s'éleve du deſert comme une fumée delicate qui s'exale des plus agreables parfums : *Quæ eſt iſta quæ aſcendit per deſertum, ſicut virgula fumi ex aromatibus Mirrhæ & fumi.* Elle étoit dans le deſert ſeparée du commerce du monde, qui eſt l'endroit où l'on s'éleve plus aiſement à Dieu : c'étoit le feu de ſon amour qui pouſſoit la fumée de ſes parfums vers le cœur de ſon bien aimé, qui lui étoient ſi agreables, pour y prendre de nouvelles ardeurs.

Cant. 3.

Comprenez, ame chretienne, par cette expreſſion miſterieuſe, que pour acquerir la vraye ferveur à l'imitation de l'Epouſe, il faut aimer la ſolitude comme elle, & s'y élever ſans ceſſe vers Dieu, & pour cela il faut l'aimer de tout vôtre cœur : l'Epouſe étoit dans le deſert, ſon Divin Epoux l'y avoit conduite pour parler à ſon cœur. Prions le Seigneur qu'il nous ſepare comme ſon Amante des choſes ſenſibles, qu'il nous ſepare de nous-même, pour entendre avec plus d'attention ſon divin langage, qui eſt, ſelon l'expreſſion du Prophete, un langage tout de feu : *ignitum eloquium tuum.* L'Epouſe marchoit avec courage ſans s'arrêter, & vous marchez avec lacheté, ou vous vous arretez trop toſt, aprés avoir couru quelque tems ; elle s'élevoit toujours, parce qu'elle aimoit conſtamment, le feu de ſa charité qui bruloit dans ſon cœur, pouſſoit juſqu'à celui de Dieu l'odeur & l'agreable fumée de ſes parfums : faut-il s'étoner ſi ſon amour étoit fervent dans la continuelle recherche qu'elle faiſoit de ſon bien-aimé ; & ſi vôtre amour languiſſant rallentit votre ardeur pour Dieu.

Mais d'où vient qu'il y a ſi peu de Chretiens fervens, & que

la pluſpart ne font que languir dans la recherche de Dieu ; ce n'eſt pas ſeulement parce que leur communication avec le monde eſt trop grande, & qu'ils fuient la ſolitude ; mais encore parce que dans leur cœur il y a des flames étrangeres : un cœur tout de glace eſt plus facile à échauffer de l'amour de Dieu, qu'un cœur lache qui aime la creature : rien n'eſt plus oppoſé que ces deux flames : quand l'une eſt plus forte que l'autre, elle s'empare de tout le cœur, & elle exclut l'autre. Si mon amour eſt languiſſant, il faut qu'il y ait dans mon cœur quelque attache à la creature ; cherchons-la ſoigneuſement, pour la bannir ſans retour ; prenons bien garde qu'elle ne ſoit cachée dans nôtre amour propre, & qu'elle ne ſoit notre amour propre même.

Apprenez-moi, Seigneur, à ſuivre les traces de vôtre Epouſe, pour aller à vous, dirigez mes pas, prenez-moi par la main, entrainez-moi après vous, afin que je ne m'égare, ou que je ne m'arrête. J'apprends d'Auguſtin pénitent que je ne puis aller à vous que par la ferveur de mon amour, & que je n'arriverai jamais à ce bienheureux terme, tant que j'aurai de froideur & de lacheté : mes parfums ne peuvent monter juſqu'à vous, que quand ils ſeront pouſſez par le feu qui brulera dans mon cœur. Donnez, ô mon Dieu, à ce cœur lache toute l'ardeur neceſſaire pour s'élever inceſſament vers vous ; marchez, ô mon ame, ſans vous amuſer à la creature, quittez-la ſans retour, pour chercher le Createur qui vous appelle ; ſoyez tout de feu juſqu'à la mort ; gemiſſez de ce que la lenteur a ſuccedé à vos premieres ardeurs : mettez tout en uſage pour ralumer votre amour, & ne le laiſſez jamais éteindre ni ralentir ; volez à Dieu, ſi vous n'avez pas des ailes, aimez avec toute l'ardeur dont vous êtes capable ; c'eſt l'amour fervent qui les donne. Elevez-moi, Seigneur ; donnez-moi la force de monter juſqu'à vous, & de ne deſcendre jamais : donnez une nouvelle étenduë à mon cœur : c'eſt vous qui êtes un feu tout divin, à me donner de quoi toujours bruler ; c'eſt à vous à me ſoutenir dans cette ferveur juſqu'au dernier ſoupir de ma vie.

L'amour de Dieu pour être fervent, doit être non ſeulement genereux, mais encore heroïque, pour rendre nos actions plus éclatantes, & nos ſervices dans la recherche de Dieu plus glorieux : Celui qui en eſt deſtitué, ſe laiſſe tantôt abbatre par la douleur, tantôt vaincre par la volupté, & toujours ébloüir par la fauſſe

gloire. Celui-ci, dit Laurens Juſtinien, parce qu'il eſt fondé par la ferme, conſolé par l'eſperance, & animé d'une charité heroïque, eſt toûjours maitre de ſoi-même, rien n'eſt capable de l'ébranler, ni de le ſeparer de l'amour de Jeſus-Chriſt; il en fait comme un Saint Paul, un défi à toutes les creatures: plus il ſouffre, plus il eſt content; plus il eſt opprimé, plus il eſt libre; plus on l'accable, plus il s'éleve; plus on le perſecute, plus il eſt tranquille, tout perſuadé qu'il eſt qu'il ne combat que pour triompher plus ſeurement; qu'il ne travaille que pour trouver Jeſus-Chriſt, & ſe repoſer en lui, aprés l'avoir trouvé, & qu'il ne mourra que pour vivre éternellement avec lui.

L'Epouſe montrant le lit de Salomon à ſes compagnes, & à nous en leur perſonnes, leur dit, qu'il eſt environné de ſoixante forts d'entre les plus forts d'Iſraël: *En lectulum Salomonis*
Can. 3. *ſexaginta fortes ambiunt ex fortiſſimis Iſraël.* Elle ajoute qu'ils portent tous des épées à cauſe des fraïeurs nocturnes, qu'ils ſont tous experimentez dans la guerre: *omnes tenentes gladios, & ad bella doctiſſimi.* Salomon eſt ici la figure de Jeſus-Chriſt; le lit où il repoſe c'eſt l'ame du Juſte qui eſt ſon épouſe: ces forts d'entre les plus forts d'Iſraël, ce ſont les Saints & les Saintes de l'Egliſe Militante, qui marchent genereuſement ſur les traces glorieuſes de l'Epouſe, qui aime ſon divin Epoux de tout ſon cœur, pour lui donner en tout & par tout de preuves authentiques de ſon amour heroïque.

Il ne ſuffit pas d'être fort; mais il faut être fort entre les plus forts, pour avoir un amour heroïque, & pour être digne de bien garder le lit miſterieux de votre ame, qui eſt celui du vrai Salomon de la Loi nouvelle, & pour le conſerver dans cette pureté angelique qu'il merite & qu'il demande de vous. Ne vous endormez jamais; faites comme ces Forts d'Iſraël qui veillent inceſſamment, comme dit l'Epouſe, qui ſont toujours ſur les armes de peur d'être ſurpris: ſoyez intrepide dans les périls, invincible dans les combats, & ferme dans les plus rudes tempêtes? Que devez-vous craindre, Jeſus-Chriſt eſt avec vous: *cum ipſo ſum in tribulatione*: il dort tranquillement dans le lit de votre cœur, il ſe reveillera dans le beſoin, & dès que vous l'appellerez à votre ſecours: il ſe fie à vous, il ſe livre & s'abandonne à vous, gardez-le bien, de peur que ſes ennemis, qui ſont les vôtres,

ne

ne vous enlevent ce précieux treſor ; ils vous l'enleveront dès que vous ceſſerez de l'aimer de tout votre cœur ; vous le conſerverez, & il vous conſervera, tant que vous l'aimerez d'un amour heroïque.

Les Héros ont toujours l'épée à la main, ainſi que l'Epouſe nous les repreſente, *omnes tenentes gladios*, pour ſe garder eux-mêmes, pour conſerver leurs conquêtes, pour en faire de nouvelles. Le Héros profane ne met l'epée à la main que pour répandre le ſang d'autrui ; celle du Héros Chretien ne frape que pour faire du bien, & ne l'emploit que pour retrancher ſes propres paſſions, & à procurer la gloire de Dieu : elle a deux tranchans, dit un Pere, ainſi elle ne frape jamais ſans ſuccez ; elle brille par la charité, elle eſt aiguë par la verité ; elle frape, dit Saint Paul, juſqu'à la diviſion de l'eſprit & de l'ame, pour reünir l'un avec l'autre ſous l'empire d'un divin amour : *Gladium eſt verbum Dei, penetrabilior omni gladio ancipiti, pertingens uſque ad diviſionem animæ ac ſpiritus.* Mettez cette épée à la main contre vous même, retranchez tout ce qui s'oppoſe à l'amour heroïque, ſeparons par ce glaive miſtique l'inconſtance, les foibleſſes, les inegalitez, la delicateſſe, les ſenſibilitez trop naturelles, & les vaines frayeurs ; ne craignons pas même la mort : un vrai Héros Chretien la regarde moins comme une peine, que comme une recompenſe. Imitons Jeſus-Chriſt, tachons de devenir comme lui par notre amour, un Heros qui a conquis le Ciel & la Terre ; il nous donne pas moins qu'un Royaume éternel à conquerir, & quoi qu'il ſoit d'une valeur infinie, il nous donne des armes ſuffiſantes pour en faire la conquete, avec le glaive ſpirituel de ſa divine parole qu'il nous met en main pour en faire un ſaint uſage. Nous n'avons qu'à retrancher nos deſirs charnels pour embraſſer les ſouffrances ; & par là nous nous rendrons dignes de gouter de plaiſirs purs & éternels ; nous n'avons qu'à retrancher de nôtre cœur la convoitiſe des richeſſes, pour acquerir des tréſors immenſes. Je ne vous demande, ô mon celeſte Epoux, que votre épée & votre ſcéptre, c'eſt à dire votre divine parole & votre croix : voilà mes armes avec leſquelles il faut que je combatte pour vous chercher & vous trouver, & pour devenir un héros violent pour ravir le Ciel.

Ad Hebr. 4. v. 12.

CHAPITRE XI.

DE LA MALHEUREUSE CRAINTE DES RESPECTS HUMAINS, qui ſont un grand obſtacle au ſalut & à la recherche de Dieu.

UN des plus grands obſtacles à la recherche de Dieu, & à notre ſalut ; c'eſt la crainte des reſpects humains, & ces vaines & ridicules attaches aux diſcours du monde, lors qu'il s'agit de rompre avec lui, de le quitter, de ſe convertir pour chercher Jeſus-Chriſt qui nous appelle à lui : c'eſt cette maudite honte qui étouffe les deſirs les plus ſaints de l'ame, & toutes les bonnes penſées que Dieu lui inſpire de retourner à lui, aprés s'étre long-tems égarée. Cette fauſſe pudeur eſt comme le Dragon dont Saint Jean parle dans l'Apocalipſe, toujours prêt à devorer l'enfant de la lumiére. On reſiſte à tous les mouvemens de la vertu, à tous les deſſeins de converſion par une malheureuſe honte qu'on ſe fait auprès de ſes pretendus amis, auſquels on veut juſtifier ſa conduite, en ſoutenant ſon caractere ; comme ce Victorin dont parle Saint Auguſtin, qui craignoit de choquer ſes amis s'il ſe convertiſſoit. C'eſt ce maudit reſpect humain qui a fait mourir Jeſus-Chriſt. Pilate avoit tenu ferme contre les pourſuites & les cris des Juifs, qui demandoient ſa mort, convaincu qu'il étoit de ſon innocence, & de leur injuſte demande : mais ſi-tôt qu'ils l'eurent menacé de Ceſar, il le livra à leur diabolique volonté ? Helas ! en combien de cœurs le reſpect humain a-t-il fait mourir Jeſus-Chriſt ? En combien de cœurs l'a-t-il empeché de naître.

Que de converſions ont avorté & avortent tous les jours par l'imagination de cette fauſſe prudence : on aime mieux ſe laiſſer tiranniſer à la chimere du que dira-t-on, & étre toujours eſclave de la fole opinion qu'aura le monde de nous, que de penſer & de s'acquiter du plus eſſentiel de tous les devoirs, qui eſt la recherche de Dieu. Rien ne perd tant les gens du monde que cette extravagante circonſpection. Ce fut l'obſtacle des Juifs qui paroiſſoient les mieux intentionnez pour Jeſus-Chriſt, qui n'eurent aucune conſideration exterieure pour lui, qui n'oſoient en parler,

ni en dire du bien en public par une lache complaiſance humaine, par une maudite apprehenſion de deplaire, de ſe faire des affaires, de s'attirer quelque perſecution : *Nemo palam loquebatur de eo, propter metum Judeorum.* C'eſt auſſi l'obſtacle le plus ordinaire de bien de Chretiens, même de ceux qui ont vieilli dans le deſordre, où ils aiment mieux mourir, que de donner occaſion au public de parler ; parce que l'opinion du monde eſt leur regle : on ſuit la voïe dans laquelle on a marché depuis longtems ; on ne veut pas ſe detromper dans un âge où l'on ſe croit ſage ; on a honte de s'aviſer ſi tard qu'on s'eſt égaré, on aime mieux ſe perdre tout à fait, que de penſer à ſe convertir, & on ne peut ſe reſoudre à detromper ceux avec leſquels on a vécu.

Pour detruire ces craintes humaines, & ces vaines attaches aux diſcours du monde, lorſqu'il s'agit de rompre avec lui, & de prendre le parti de la pieté & de la recherche de Dieu : je n'ai qu'à propoſer dabort l'exemple de l'Epouſe des Cantiques, qui abandonne le monde, ſans en craindre le mépris, pour pourſuivre ſon bien Aimé. Dès l'heureux moment qu'il l'eut appellée à lui, elle ne differe pas un ſeul moment de le chercher : elle ne compte pour rien les jugemens inſenſez auſquels la demarche publique qu'elle va faire, va l'expoſer ; elle n'a égard ni aux ſuites dangereuſes de ſon entrepriſe, ni aux obſtacles qu'elle devoit rencontrer, ni aux difficultez d'une ſi genereuſe entrepriſe : elle va dabort courir toutes les rües de la grande Ville de Jeruſalem, dans l'eſperance de trouver dans ſon bien Aimé de quoi ſe dedomager de toutes ſes peines : elle mépriſe les railleries, les critiques des Gardes, des Sentinelles, & de toute une Ville, auſquelles elle s'attendoit, & aux inſultes qu'ils lui firent, aux coups qu'ils lui donnerent : ſon genereux amour pour ſon celeſte Epoux la fait triompher de tout ce qui s'oppoſe à ſon pieux & noble deſſein. Une jeune fille s'expoſer au milieu des Soldats, ſans craindre leurs inſultes, ſouffrir qu'on lui arrache ſon manteau, qu'on la frape impitoïablement, ſans deſiſter pour cela de courir après ſon bien Aimé ; que diroit-on d'elle, ne paſſeroit-elle pas pour l'amante la plus dereglée du monde, ſi c'étoit tout autre choſe que l'amour de Dieu, qui lui cauſa ſes tranſports.

Magdelene, cette illuſtre pénitence dont parle l'Evangile, a glorieuſement marché ſur les traces de l'Epouſe : *Ut cognovit*, dès

que ſon eſprit fut degagé des tenebres qui la retenoient dans l'ignorance de ſon ſalut ; dès qu'elle connut la verité, & que ſa volonté rebelle, devint ſenſible aux touches de la grace, qui lui fit connoitre la miſéricorde de Jeſus-Chriſt, & ſon extreme miſére ; elle ſuit le doux attrait qui l'appelle, elle court ſans differer un ſeul moment à ſon Divin Liberateur : & ayant appris que le Sauveur dînoit chez le Phariſien, tranſportée d'amour & de douleur, & animée de la grace, dont la nature eſt d'aller vite, elle ſe met en devoir d'aller ſacrifier à ſes pieds adorables ſes plus grands trophées, & immoler à ſa gloire tout ce qu'elle avoit fait ſervir au monde & à ſes iniquitez : elle ſort de ſon Palais, & encore plus hors d'elle-même, pour chercher avec une ſainte ardeur celui qui l'anime, & qu'elle poſſede déja, ſans le ſçavoir ; elle va trouver celui qui n'étoit pas chez ſoi, mais chez le Phariſien ; mais qui étoit plus chez elle, que chez le Phariſien : en un mot, elle va offrir à ſon aimable vainqueur toutes les depoüilles de l'Egipte, bien qu'il ſoit dans un Banquet & parmi de perſonnes incapables de ſon ſecret, de ſon amour, & de ſa douleur : mais elle mepriſe les jugemens inſenſez, & toutes les railleries qu'ils pourroient faire de ſon action précipitée, mais ſainte & genereuſe.

Entrant dans la ſale du Phariſien, elle apperçût une grande compagnie, elle eſt combatuë de divers mouvemens, d'amour, & de pudeur, dit Saint Pierre Criſologue ; la pudeur lui perſuade de reculer, l'amour de s'avancer : *Pudor ſane reclamat, ſed ſuperat amor* : mais l'amour triomphe de la pudeur : elle s'avance, cherchant avec une ſainte effronterie celui qui a bleſſé vivement ſon cœur d'amour & de douleur : de ſorte que parmi de ſi ſingulieres circonſtances qui marquent la ſainte impudence de ſon amour, en la maiſon d'autrui, & d'un cenſeur, parmi une foule des ſerviteurs, en la preſence des conviez, malgré les picquantes railleries auſquelles elle s'expoſe hardiment, & qu'elle mepriſe ; elle entre dans cette ſale ſans ſaluer ni dire mot à perſonne, elle va fondre directement aux pieds adorables de Jeſus-Chriſt, les arroſe de ſes larmes, les eſſuïe avec ſes cheveux, les baiſe amoureuſement, les embaume de ſes parfums, & s'y tient ſi inviolablement attachée, qu'on diroit qu'elle y veut mourir de douleur.

Qu'une ame chretienne, qu'une lache diſpoſition de crainte,

contre les inſpirations de la grace, retient encore dans le monde, ſeroit heureuſe, ſi elle ſuivoit l'exemple de cette illuſtre pénitente, puiſque par le mépris qu'elle fairoit des vains diſcours du monde, auſſi bien que de ſes fauſſes loüanges, elle s'attireroit l'amour de Dieu, ſa protection, ſes faveurs; car c'eſt de lui que nous devons attendre toute notre gloire & nos recompenſes: lorſque vous vous ſerez declaré pour Jeſus-Chriſt, il vous ſoutiendra, & vous deffendra contre le monde que vous apprehendez; quand vous aurez embraſſé le parti de la vertu, il vous y affermira & vous deffendra contre l'injuſtice & la biſarrerie des cenſures humaines. Vous ne devez pas ignorer ce que dit le Prophete, que tous les traits malins que porte la langue de l'impie contre les Juſtes, ſe tournent contre eux-mêmes, & ne ſont pas plus à craindre aux gens de bien, que les fléches des petits enfans: *Sagittæ parvulorum facta ſunt plagæ eorum, & infirmatæ ſunt linguæ eorum.* Croyez qu'étant une fois attaché aux veritez du ſalut, vous regarderez les diſcours les plus malins des hommes comme des égaremens des eſprits gâtez & des cœurs corrompus: les cenſures & les reproches des inſenſez ne feroint pas tant d'impreſſions ſur vous, ſi vous vouliez tout de bon chercher & ſervir le Seigneur; ce ne ſeroit qu'un ſentiment de compaſſion que vous auriez d'eux, & de la perte de leur ame. *Pſal. 63. v. 9.*

Voici le langage d'un Saint Roi pénitent, inſenſible aux cenſures & aux jugemens du monde corrompu, & qui doit être le notre dans la ſainte pratique de la recherche de Dieu & de la pénitence que vous devez faire: J'ai affligé mon ame, diſoit-il, je me ſuis couvert de cendre, revetu d'un cilice, & je ſuis devenu la fable du monde, j'ai jeûné, j'ai mortifié ma chair, & j'ai fourni de matiere aux diſcours malins, aux railleries du peuple: *Poſui veſtimentum meum cilicium, & factus ſum illis in parabolam*: chacun s'entretenoit de ma conduite pénitente, on en faiſoit de railleries publiques, il n'y avoit point de bon feſtin où l'on ne ſe divertit à mes dépens: *adverſum me loquebantur qui ſedebant in porta, & in me pſallebant qui bibebant vinum.* Mais alors bien loin de m'en plaindre, au contraire, deplorant leur foibleſſe & leur folie, & mépriſant leurs cenſures & leurs railleries, je vous ai prié, Seigneur, pour eux, afin qu'il vous plût de les regarder en pitié, & je vous ai conjuré de les remettre dans la voïe du ſalut par les treſors infinis de vos miſéricordes. *Pſ. 68.*

Voilà ce que faiſoit un grand Roi, qui montroit bien par ſon amour genereux pour Dieu, le mépris qu'il faiſoit des cenſures & des railleries des hommes : bien loin de ſe relacher de ſa premiere ſeverité, quand ſes ennemis tachoient de rendre ſa pénitence ridicule ; c'étoit alors qu'il en pratiquoit les plus vils & les plus rudes exercices, quittant ſa pourpre Royale, & ſe couvrant d'un cilice, ſe refuſant tous les plaiſirs d'une vie ſenſuelle, & humiliant ſon ame par le jûne. Or ce que faiſoit un ſi grand Prince pour faire connoitre qu'il craignoit plus de deplaire à Dieu qu'aux hommes, & qu'il ne rougiſſoit pas de s'aſſeujettir à tout ce qu'il croyoit neceſſaire & utile à ſon ſalut ; ne pouvez-vous pas, & ne devez-vous pas le pratiquer dans de conditions où les railleries, & les ſatyres des libertins, doivent vous étre moins ſenſibles : S'agiſſant donc de vôtre ſalut, & d'embraſſer la pénitence, de renoncer à ces maudits plaiſirs, qui vous font perdre Dieu & votre innocence, de chercher Jeſus-Chriſt, & vous declarer ouvertement pour lui, & pour la pureté de ſa ſainte morale ; moquez-vous de ce que le monde en dira ; appellez de ſes faux jugemens à celui de Dieu, & mepriſez genereuſement ſes cenſures ? Que vous ſerez heureux, ſi vous étes raillez, maudits, & perſecutez même pour lui ? Mais que vous ſerez malheureux ſi une indigne terreur, une honte criminelle de deplaire au monde, vous fait trahir les interets de la verité & de votre ame, & anéantir tous vos bons deſſeins ; parce que dès-lors que vous voudrez plaire au monde dans de choſes deffenduës, vous n'étes plus le ſerviteur de Jeſus-Chriſt ; c'eſt Saint Paul qui le dit, en parlant de lui-même : *Si hominibus placerem, ſervus Dei non eſſem*, & par conſequent vous devenez ſon ennemi, & vous vous attirez toute ſon indignation : Celui qui rougit de moi, & de mes maximes, dit Jeſus-Chriſt, le Fils de l'Homme rougira auſſi de lui, quand il viendra dans ſa gloire.

Luc. 9. v. 26.

On ſe fait honneur d'étre au ſervice des Grands, & d'en étre honnoré, on craint de s'attirer leur indignation ; & on a honte de chercher & de s'attacher à Jeſus-Chriſt, comme s'il y avoit quelque choſe de bas & d'honteux dans la recherche & dans le ſervice de l'Homme-Dieu tout-puiſſant, & on ne craindra pas ſa ſouveraine & redoutable Juſtice ? He ! quoi vous vous dites Chretien, & vous apprehendez par la reformation de vos mœurs de choquer

vos amis libertins, de vous expoſer à leur haine, & à leurs ſatyres : vous vous dites Chretien, & vous n'oſez chercher Jeſus-Chriſt, ni deffendre ſes ſaintes maximes, ni les pratiquer, après les engagemens de votre Bateme, de peur qu'on ne ſe raille de vous, & que vous ne paſſiez pour un bigot ? Non, lache Chretien que vous êtes, je ne le croirai jamais, ſi independamment de ces reſpects humains, vous ne faites ſans rougir toutes les actions que doit faire un Chretien, qui fait profeſſion de la Foi & de la Loi de Jeſus-Chriſt ; vous en portez indignement le nom, ſi vous n'en faites les œuvres ; vous êtes un Chretien imaginaire, & en idée ; mais vous n'en avez pas l'eſprit, ni la realité.

Mais lache & indigne Chretien, pourquoi craignez-vous tant pour entrer dans les voïes de la juſtice & de la recherche de Dieu, ce que vous ne craignez pas dans celles de l'iniquité ? Vous comptiez pour rien ces faux jugemens du monde, lorſque vous vouliez contenter vos paſſions, vous n'avez point craint les cenſures publiques pour le peché, & vous les craignez pour la pénitence : vous n'avez point menagé l'eſtime & l'aprobation du monde, quand il s'eſt agi de vos plaiſirs, & vous voulez le menager quand il s'agit de votre ſalut : vous diſiez tant qu'il faloit laiſſer parler le monde, pour vous calmer ſur les reproches de votre conſcience, & ſur les cenſures qu'on lançoit contre vous ? Pourquoi n'en dirés vous pas de même dans votre converſion : ces jugemens ſont-ils devenus plus terribles ; ou regardez-vous ce monde comme un Juge plus équitable ſur les demarches de la grace, que ſur celles du peché ? Helas ! on ne rougit point d'être impudique, vindicatif, impie ; & on rougit d'être devot & homme de bien ? Les libertins ſe font tous les jours un ſujet de vanité des actions les plus honteuſes ; & de Chretiens ſe feront un ſujet de confuſion des actions les plus ſaintes & les plus glorieuſes ? Helas ! combien de fois avez vous été, peut-être, tête levée dans des lieux decriez, ou ſuſpects ; & vous vous faites injuſtement une peine qu'on vous voit dans une Maiſon de retraite, ou aux pieds des Autels, ou au Tribunal de la Pénitence ? Quelle honteuſe lacheté. Vous avez ſçû mépriſer le reſpect humain quand il s'eſt agi de contenter vos paſſions ; & d'où vient qu'il a tant de force ſur votre eſprit, quand il s'agit de ſatisfaire à votre devoir, & de remplir vos obligations, auſquelles la Religion & votre état vous engagent ? Vous avez ſçû

ſi bien vous mettre au deſſus de tout ce que pourroint dire les hommes en de certaines occaſions, ou pour chercher vos plaiſirs, vous expoſiez vôtre ſalut & votre honneur ; & vous ne le fairés pas quand il s'agira de ſauver votre ame, de meriter une gloire éternelle ? Ah ! c'eſt pour Dieu ſeul que le monde eſt capable de vous arrêter, le crime va par tout tête levée ; n'y aura-t-il donc que la vertu pour laquelle on n'oſe ſe declarer, ni paroitre pour la pratiquer.

Mais ſi je reforme mes mœurs, ſi je prends hautement le parti de la vertu & de la recherche de Dieu, on en parlera, on me critiquera : laiſſez parler le monde. Car enfin, qu'eſt-ce que le monde que vous apprehendez tant ? ce ſont les libertins : Ceux qui parlent mal de moi, diſoit Seneque tout Payen qu'il étoit, ſont les mechans ; leur deplaire, eſt une loüange pour celui qui vit regulierement : *Qui de me malè dicunt, mali ſunt, malis autem diſplicere laudare eſt.* Ce monde qui fait le ſujet de votre crainte dans la recherche & le ſervice de Dieu que vous devez faire, eſt un aveugle, un inſenſé, & l'ennemi declaré de Jeſus-Chriſt ? Quoi, un Diſciple de Jeſus-Chriſt doit-il prendre & ſuivre la Loi de ſon ennemi ? Voulez-vous prendre pour guide un aveugle, un inſenſé ; vous qui vous picquez tant d'être ſage & éclairé : Si un aveugle, dit le Sauveur, conduit un autre aveugle, où aboutiront leurs demarches, ſi ce n'eſt dans le précipice. Si je fais cette bonne action, ſi je prends un air modeſte & reformé, ſi je me ſepare du monde, il me raillera, il déſaprouvera ma conduite ; mais ſi je ne le fais pas, Dieu me déſaprouvera, & peut-être me reprouvera ? Qu'eſt-ce qui eſt plus à ſouhaiter, ou d'être aprouvé de Dieu, ou des hommes ? Queſt-ce qui eſt plus à craindre, ou d'être deſavoüé & reprouvé de Dieu, ou du monde : Si les hommes me mépriſent, je n'ai qu'à mépriſer leur jugement, & de-là quel mal peuvent-ils me faire, qui ne me ſoit avantageux, ſi je le ſouffre avec patience pour l'amour de Jeſus-Chriſt : Mais ſi Dieu n'eſt pas content de ma conduite, ſi je n'obéïs pas à ſes Loix, il me condamnera comme un reprouvé à des peines éternelles : Cependant un Chretien lache & timide, craint d'être deſaprouvé des hommes ; & il ne craint point d'être deſaprouvé de Dieu ? Quel aveuglement, quelle folie : on craint une goute d'eau, & pour l'éviter on ſe précipite dans une fournaiſe ardente

dente pour l'éternité. Ne craignons point les jugemens des hommes, qui ne peuvent nuire à nôtre ame ; mais craignons les Jugemens de Dieu, qui doit decider de notre bonheur, ou de notre malheur pour une éternité.

Mais enfin, que pourra-t-on dire dans le monde qui puiſſe vous faire tant de peine, & vous arrêter dans la recherche de Dieu & du ſalut ? Dira-t-on que vous êtes changeant, en prénant le parti de la vertu, que vous donnez de ſcenes au public, qui lui ſervent de divertiſſement : Heureuſe inconſtance qui vous fixe dans le ſervice du Seigneur, & qui vous attache à de biens qui ne finiront jamais, & que vous trouverez en cherchant conſtamment Jeſus-Chriſt ? Dira-t-on que vous ne vous ſoutiendrez pas long-tems dans l'état que vous allez embraſſer : Utiles reproches qui doivent ſervir à ranimer vôtre ferveur & vôtre vigilance ? Que vous ne quittez le monde, que parce que le monde vous abandonne : Precieux jugement, qui vous aſſeure que vous ne retournerez plus comme tant d'autres à ce monde qui ne veut plus de vous ? Que vous paſſerez pour ridicule auprés de vos amis : chers reproches qui vous aſſeurent que vous ſerez agreable à Dieu, à qui nous devons plaire uniquement ? Que dira-t-on enfin, que dépuis vôtre converſion vous n'êtes plus bon à rien : favorable mépris, qui vous porte entierement à ſervir le Seigneur, puiſque deſormais vous êtes inutile au monde perverti : Mais prier pour ſes freres, leur donner de bons exemples, les conſoler dans leurs peines, les aider de bons conſeils, remplir fidelement les juſtes devoirs de Prince, de Magiſtrat, de Citoyen, d'homme public, de perſonne privée, d'Epoux, d'Enfant, de Pere de famille, de Maitre, de Serviteur, de Marchand, d'Artiſan, de Prêtre, de Religieux ; de marcher, ô mon Dieu, dans vôtre ſainte Loi, ſuivre vos ſaints Commandemens, obeïr à vôtre divine parole, s'entretenir ſouvent avec vous dans la retraite & par l'oraiſon ? Eſt-ce donc là n'étre bon à rien ; peut-on appeller cela ne rien faire : Comparez les plus grandes occupations des gens du monde avec toutes ces ſaintes pratiques, que ſont-elles, ſinon des amuſemens d'enfants, qui ne ſervent à rien pour le ſalut.

Voilà à peu près quels peuvent étre ces vains diſcours du monde, ces jugemens, ces cenſures ſi redoutables ? Voilà cette dangereuſe perplexité qui vous empêche de vous donner tout au ſervi-

ce de Dieu ? O foible, & ridicule ſenſibilité digne de compaſſion ! Hé ! quoi, le parti de la pieté & de la vertu ne vous attirera-t-il pas plus d'eſtime, que vous n'en avez dans le crime : je ne dis pas que ce ſoit un petit nombre qui vous eſtimera dans la pratique du bien ; c'eſt preſque tout le monde : ce ne ſeront pas ſeulement les Juſtes, ce ſeront même les mondains devant qui la vertu a toujours été eſtimée & reſpectée : le monde même tout corrompu qu'il eſt, ſçait encore reſpecter & honnorer la vertu ; ennuyé de ſes fades amuſemens, il cherche quelque fois un azile auprès des amateurs de la pieté : le menſonge & l'iniquité n'ont pas tant prévalu ſur les enfans des hommes, qu'il ne reſte encore quelque étincelle de verité qui leur fait rendre quelques bons jugemens : les pecheurs trouvent encore en eux-mêmes de certaines lumieres ſecretes qui leur fait eſtimer, ce que la corruption de leur cœur ne leur permet pas d'aimer : la vertu imprime ſur le front des bons Chrêtiens certains caracteres, qu'on ne peut s'empêcher de reſpecter : on voit en eux un certain eſprit de religion, & une authorité de leurs bons exemples, qui au milieu des tenebres du monde, conſerve encore l'éclat de leur vertu, qui les fait honnorer.

Prenez donc la reſolution de chercher Dieu, & de vous declarer hautement pour le parti de la vertu, & ne faites jamais le bien par oſtentation ; mais de ne l'obmettre auſſi jamais par reſpect humain. Tout eſt à craindre pour l'éternité, quand on eſt applaudi ; & la voïe des contradictions & des mépris du monde a été toujours la voïe la plus ſeure pour le ſalut. Ne rougiſſez de rien dans la recherche de Dieu, à l'imitation de l'Epouſe des Cantiques dans la pourſuite de ſon bien aimé ; & renvoyez à Dieu tous les honneurs & toute l'eſtime que les hommes peuvent vous rendre : mais ſi vous n'avez pas encore beſoin de ces précautions, parce que vous ſervez encore le monde ; commencez dès maintenant à mépriſer ce monde impuiſſant & infidele ; engagez-vous à la recherche & au ſervice de Dieu, qui doit ſi bien vous recompenſer ; répondez ſans plus differer à ſa grace qui vous appelle depuis long-tems, determinez-vous à mener une vie ſainte, rompez genereuſement de malheureuſes chaînes qui vous font ſentir leur dure ſervitude, ne balancez plus entre l'amour du monde, & l'amour de la vertu ; préferez les biens du Ciel aux biens de la terre, les vraïes delices de l'éternité aux fauſſes delices du tems ;

& ne faites pas l'injure à Dieu de craindre plus les vains jugemens des hommes, que les ſiens, qui ſont ſi redoutables, & à la vertu de la croire toujours mepriſée du monde.

C'eſt à vous, ô mon Dieu, à nous convaincre de ces grandes veritez qu'on vient d'expliquer, de fixer nos volontez chancelantes: donnez-nous la force de vaincre ces obſtacles que le monde oppoſe à nôtre ſalut: faites-nous bien connoitre la vanité & la folie des jugemens du monde corrompu, & inſpirez-nous le mépris que nous en devons faire; afin que nous comprenions une bonne fois que la vertu eſt trop precieuſe pour meriter d'avoir une autre recompenſe que vous-même, & que vous promettez à tous ceux qui vous cherchent & vous ſervent fidelement.

Il eſt vrai que la pénitence n'a jamais été du gout du monde perverti, il l'a toujours conſiderée avec dédain, & qu'il mépriſe ordinairement ceux qui dans votre recherche en font profeſſion & la pratiquent: mais le jugement ou le gout du monde doit-il être nôtre regle; ou faudra-t-il que pour lui faire approuver ma conduite, j'approuve, & je ſuive la ſiene; que de peur de devenir ſa fable, je m'expoſe à vôtre mépris & à vôtre indignation? Ah! Seigneur, preſervez-moi d'une telle folie: faites que je me regle ſur vôtre Evangile, ſur vôtre exemple, ſur mes engagemens; que tout ce que le monde peut penſer, dire, ou faire contre moi, ne m'empêche pas de vous ſuivre, & de vivre dans vôtre amour & dans la pénitence que vous m'avez preſcrite, & de remplir tous les devoirs de mon état exactement, & de ma vocation.

Vous avez été en bute à la contradiction du monde, tout vous y a été contraire, ô mon doux Jeſus, tout a conſpiré contre vous: ceux qui avoient l'authorité en main, en ont abuſé pour opprimer votre innocence; les particuliers ſe ſont fait un divertiſſement de vos outrages par de piquantes railleries & des inſultes, au milieu de leurs debauches: ſi je ſuis traité de même, j'en dois faire un ſujet de gloire, & m'eſtimer heureux d'avoir dans cette conformité, une marque de votre amour, & de mon ſalut; vous n'avez oppoſé à ces violences, à ces inſultes, & à ces railleries, que le ſilence, la patience, la douceur, & un fonds inépuiſable de charité; que ce ſoit-là auſſi, je vous en conjure, toute ma deffenſe.

CHAPITRE XII.

DE LA FUITE DES OCCASIONS DU PECHE', qui ſont un grand obſtacle à la recherche de Dieu.

C'EST pour détromper les pecheurs temeraires de cette vaine confiance, & de cette trompeuſe eſperance dont ils ſe flattent, de ſe ſauver du péril évident où ils s'expoſent volontairement, & d'éviter le peché dans les preſſantes occaſions où ils s'engagent de le commettre, que nous devons toûjours craindre & fuir promptement dans quelque état, & dans quelque lieu, même le plus ſaint que nous ſoyions ; qu'on leur propoſe d'abort l'exemple de l'Epouſe des Cantiques ; qui ne s'engage à la veritable recherche de ſon divin Epoux, qu'après avoir quitté le monde, après avoir renoncé non ſeulement au peché ; mais auſſi aux affections du peché, & à toutes les occaſions de le commettre, & qui auroient pû l'y rengager, & la détourner d'une ſi ſainte pourſuite. C'eſt cette generoſité heroïque qu'elle nous inſinüe par ces paroles, qui nous marquent ſa conſtante reſolution : Je me leverai ; c'eſt-à-dire, je quitterai, comme elle fit dabort, toutes les attaches criminelles, qui pourroient arrêter ma converſion & mon retour à mon bien Aimé ; je ſerai dans une continüelle vigilance pour éviter toutes les occaſions du peché, pour ne m'appliquer qu'à chercher celui que mon cœur deſire. Deux preſſans motifs doivent nous porter à la fuite des occaſions du peché, pour imiter l'amour genereux de cette fidele Amante. Le premier, c'eſt que l'occaſion prochaine eſt le plus dangereux écueil à l'innocence & à la vertu de l'ame la plus juſte, où elle fait ordinairement un triſte naufrage : Le ſecond, c'eſt que l'occaſion prochaine que l'on ne quitte point, ou que l'on recherche, eſt un des plus grands obſtacles à la converſion ſincére, & à la veritable pénitence du pecheur, qui la rend fauſſe, inutile, & moralement impoſſible, ainſi qu'on va le juſtifier.

Il nous eſt ordonné dans toute l'Ecriture de profiter promptément de l'occaſion impreveüe & inatenduë du ſalut dans l'inſtant même que Dieu nous l'offre miſéricordieuſement, comme

de la grace qui nous prévient, qui dans le moment éclaire nôtre eſprit, remuë, excite, & touche nôtre cœur, ou de la pénitence, ou de quelque autre bonne œuvre qui nous eſt propoſée, de peur qu'elle ne nous échape, & qu'il ne nous reſte que le triſte répentir d'avoir perdu l'occaſion favorable & ſalutaire de faire le bien, de chercher le Seigneur, & de le trouver : *Rapè*, nous dit Tertulien, *occaſionem inopinatæ felicitatis.* Mais il eſt expreſſement commandé à tous les hommes dans la même Ecriture de fûir au plutôt l'occaſion du peché comme le plus dangereux écueil à l'innocence & à la vertu des ames les plus ſaintes, où elles échoüent le plus ſouvent : *Fugite, fugite, ſalvate animas veſtras*, nous dit le Saint-Eſprit par le Prophete Jeremie : Fuyez, fuyez le péril pour ſauver vos ames.

Il n'en eſt pas, dit Saint Jerome, de la milice de Jeſus-Chriſt, comme de celle des hommes ; dans celle-ci la fuite eſt ordinairement honteuſe & fatale à ceux qui quittent le champ de bataille : dans celle-là, elle eſt dans une infinité de rencontres glorieuſe & favorable aux Soldats Chretiens, qui combattent pour leur ſalut : On dit ſouvent aux uns de chercher les occaſions propres d'attaquer leurs ennemis, pour répandre la terreur & le deſordre dans leur camp : mais on crie aux autres de fûir les occaſions pour s'épargner la honte d'être vaincus : celui qui ne craint & ne fûit pas le danger qui l'environne, que Saint Paul appelle : *Circunſtans peccatum* : y tombe infailliblement, ſuivant cet oracle du Sage : Celui qui aime le péril s'y perd : *Qui amat periculum peribit in illo.* *Hab. 1. 6.* *Eccl. 3. v. 27.*

Peſons ces remarquables & effraïantes paroles, que nous ne devons pas paſſer legerement. Premiérement ce terme, qui, eſt un terme general, & comprend tous les hommes ſans exception, ni de condition, ni de rang ; c'eſt comme ſi le Sage diſoit, quiconque, c'eſt-à-dire, nul homme, quel qui ſoit, qui par une orgueilleuſe temerité s'expoſe ou demure volontairement dans l'occaſion perilleuſe du peché, s'y trouvera enſeveli dans l'abîme, qu'elle entraine aprez elle : *qui amat* ; il ne parle pas ici de ceux qui ſe trouvent malheureuſement engagez dans l'occaſion ſans l'avoir recherchée : mais de ceux, qui de propos deliberé embraſſent l'occaſion, qui s'y plaiſent, temoignant par là qu'ils l'aiment, tombent dans le précipice, où elle

les plonge : le Sage ne dit pas, qui aime les dangers, mais au ſingulier : *qui amat periculum* ; nous declarant par-là qu'il n'en faut pas d'avantage qu'une ſeule pour corrompre une ame la plus innocente & la plus vertueuſe, pour l'entrainer dans le deſordre ? Qu'eſt-ce que l'homme, qui ſuis-je moi-même, que de vaſes d'argile qui ſe briſent au moindre choc. En dernier lieu, j'obſerve que le Sage ne dit pas, qu'il ſera en danger, que peut-être il ſuccombera ; mais il perira immanquablement, *qui amat periculum, peribit in illo.*

Par la naturelle explication des paroles du Sage, on doit comprendre, qu'on ne pretend pas de parler ici des dangers involontaires, qui ſont attachez à la condition humaine, dont il eſt impoſſible d'être exempt ; je ſçai que par tout où l'homme ſe porte lui-meme, il trouve dans ſon propre fonds de périls qu'il peut vaincre, mais qu'il ne ſçauroit éviter : je ſçai que l'Apôtre Saint Paul, & les plus grands Saints ont gémi & gémiſſent devant Dieu, de trouver dans eux-mêmes les plus dangereux ennemis de leur ſalut. On ne parlera pas non plus de ceux qui ſont comme inſeparables de tous les états de la vie : le Mariage, le Celibat, la Magiſtrature, le Sacerdoce, l'état Regulier, & Seculier en ont qui leur ſont propres, qui demandent une vigilance continuelle, une grande attention, & un ſecours particulier du Ciel, qu'on doit ſans ceſſe implorer pour s'en deffendre & pour en triompher : mais vouloir les éviter tous ; c'eſt un deſſein chimerique qu'on ne peut executer.

Mais ce qui eſt étonant, c'eſt de voir que les hommes, qui connoiſſent la corruption de leur cœur, le fort penchant de leurs inclinations au vice, leur extreme foibleſſe, qui en ſont convaincus par leur propre experience, & par leurs chûtes précedentes ; au lieu de s'en tenir à ſe deffendre & à ſe ſauver des dangers, où ils ſe trouvent malheureuſement expoſez, malgré eux : en ajoutent de volontaires ; qu'ils aillent chercher les occaſions de perdre le treſor de la grace qu'ils portent dans de vaſes fragiles, comme s'ils n'avoient pas au dedans, & au dehors d'eux-même aſſez de ſujet de trembler : ce qui eſt encore plus ſurprenant, que non ſeulement des hommes, des femmes, & des filles mondaines, peu ſoigneuſes de leur ſalut ; mais des perſonnes qui ſe picquent de quelque regularité, ne voudroient pas pour cela ſacrifier le moindre

de leurs plaiſirs : on les voit s'engager ſouvent ſans neceſſité dans une infinité d'affaires épineuſes, compliquées, embarraſſantes qui agitent, diſſipent leur eſprit, troublent leur cœur, les detournent de la recherche & du ſervice de Dieu, & leur fait perdre l'eſprit de devotion ; dans mille intrigues, où leur condition, ni leur état ne les engage nullement, où un eſprit vain & curieux les fait entrer ordinairement : on les voit cultiver des amitiez tendres, & vives, entretenir de commerces, qu'on croit innocens, parce qu'on n'y voit rien qui bleſſe la pudeur, & qui ſe flatent vainement qu'ils ſont dans un âge, d'une condition, & d'un caractere à ne rien riſquer, & où il eſt cependant tres difficile, & preſque impoſſible de ſe contenir dans les bornes de la modeſtie chretienne & de la pureté ; on les voit même ſe meſler dans les converſations libres, enjoüées dont la charité eſt bannie, où la plus fine médiſance regne, où l'on ſe donne la liberté de tout dire & de tout entendre avec plaiſir ; en un mot, on les voit étre de toutes les parties de plaiſir, ſans excepter les Bals, les Comedies & l'Opera, où tout l'art eſt mis en œuvre pour flater & exciter une paſſion, que nûl art ne peut amortir. C'eſt ainſi que ces perſonnes temeraires, que le moindre péril allarme, quand il s'agit de conſerver leurs biens & leur ſanté, ne craignent point les occaſions dangereuſes de perdre la grace & leur innocence, qui devroient bien plus les effrayer ; au contraire, elles les aiment, les recherchent avec beaucoup de ſoin & d'empreſſement : auſſi elles y périſſent preſque toujours, ſuivant les paroles formelles de l'Ecriture, *qui amat periculum peribit in illo.*

L'occaſion a des charmes ſeducteurs, & victorieux des plus fortes reſolutions, & des plus fermes reſiſtances ; elle a des attraits malins & puiſſans pour attirer les ames les plus innocentes, & les entrainer aux plus grands crimes : ce que l'aiman eſt au fer, ce que l'ameçon eſt au Poiſſon, ce que le trebuchet eſt à l'Oiſeau, l'occaſion l'eſt à l'homme pour le faire tomber dans le peché, dont elle eſt l'amorce : elle aveugle l'eſprit, remüe & chatoüille la volonté, excite nos deſirs ; elle échaufe, enflame la concupiſcence, déja ſi vive par elle-même, par les objets ſenſibles qu'elle nous rend preſens avec tout ce qu'ils ont de plus ſéduiſant & de plus engageant, pour faire de plus vives & plus fortes impreſſions ſur nos foibles eſprits, ſur nos cœurs fragiles, ſur

nos ſens, & ſur nos paſſions : les paſſions émües & gagnées, ſeduiſent la raiſon, emportent la volonté, qui ſe livre elle-même, & ſe ſoumet à ſon empire.

Ces objets ſeducteurs que l'occaſion approche de nous, & où elle nous attire par ſa malignité ; ſont ces aſſemblées dangereuſes, où le monde contagieux étale avec tant de luxe & de faſte ſes pompes, où l'on hume un air infecté, où une corruption, & une impreſſion maligne domine, qui y eſt ſans ceſſe entretenuë par les mauvais diſcours qu'on y entend, par les mauvaiſes actions qu'on y voit, les pernicieuſes maximes qu'on y ſuit toujours, où toute la ſainte morale de l'Evangile eſt renverſée, où l'on y perd l'eſprit de la devotion & de la priere, le gout des choſes les plus ſaintes, & où l'on dévient inſenſiblement impie, & ſans religion : ce ſont ces repas delicieux qu'on y prend, qui flatent la delicateſſe, & qui portent à l'intemperance : ce ſont ces entretiens enjoüez, ces converſations libres, qui reveillent dans l'eſprit les plus ſenſuels idées des plaiſirs, & qui font au cœur les plus profondes, & de mortelles bleſſures : ce ſont ces rendes-vous, ſur tout des perſonnes de different ſexe, vers leſquelles l'inclination entraine, que l'on aime, & dont on eſt aimé : ce ſont ces hiſtoires fabuleuſes, pleines de galanteries, qu'on lit avec attention, & dont le cœur ſe repaît : ce ſont ces ſpectacles profanes, où tout l'art eſt employé pour charmer les oreilles, les yeux, & tous les ſens, où les ſentimens les plus tendres, les plus paſſionez y ſont animez par tout ce que la Muſique a de plus vif & de plus doux, où l'on entend de Chanſons qui amoliſſent & corrompent le cœur le plus innocent : ce ſont ces ſocietez, ces partis en matiére d'interêt où l'on entre, où l'eſperance d'un gain prompt & preſent, mais injuſte, qui excite la cupidité : c'eſt la vûë de tous ces objets ſenſibles & preſſans, où l'occaſion engage, que le feu s'allume, que l'appetit s'irrite, que la nature corrompuë ſe reveille ; en un mot, que le peché fait d'étranges ravages, & que cet oracle du Sage ſe verifie par une funeſte experience : *qui amat periculum peribit in illo.*

C'eſt ce que le Prophete appelle la voïe de l'iniquité dont il prie le Seigneur de l'éloigner de lui : *Viam iniquitatis amovè à me.* Ecartez, ô mon Dieu, de-moi le chemin qui conduit au peché : Ce chemin droit pour aller aux plus grands crimes, c'eſt l'occaſion recherchée :

Pſ. 118. *v.* 29.

recherchée : mais pourquoi ce ſaint Roi ne demande pas plutôt à Dieu de l'éloigner du peché ; c'eſt que l'occaſion du peché eſt en quelque maniere plus à craindre que le peché même, par la raiſon que le peché renferme une horreur ſecrete, qui rebute une ame bien née ; mais l'occaſion du peché n'a rien qui ne flate, qui ne charme, cachant ſous de dehors impoſteurs, ſous de belles & delicieuſes apparences, l'amorce du peché, de traits envenimez qui percent les cœurs les plus forts, & les fait tomber dans les derniers deſordres. C'eſt ainſi que l'occaſion par ſa malignité eſt un dangereux écüeil qui y fait tomber, le chemin droit qui y conduit, & où les ames les plus vertueuſes & les plus fermes font naufrage & ſe perdent ordinairement : *Qui amat periculum, peribit in illo.*

Mais ce qui rend encore la chute plus infaillible & inévitable à ces Chretiens temeraires, qui de propos deliberé s'expoſent à l'occaſion du peché, c'eſt que Dieu pour punir leur negligence & leur préſomption, retire pour lors ſes graces, les prive de ſon ſecours, qu'il ne manque jamais de donner à une ame timide, craintive, ſoigneuſe & vigilante, qui s'obſerve, qui par ſa vigilance, par ſes ſoins, & une attention continuelle ſur elle-même, tache de ſe mettre à couvert du péril ; qui par une humilité chretiene, ayant toujours devant ſes yeux ſa fragilité naturelle & ſa foibleſſe, ſe tient comme renfermée dans elle-même, ne ſe produiſant qu'avec peine au dehors, & ſe defiant toujours de ſon cœur ; ou qui ne ſe trouve engagée dans l'occaſion, que par un accident impréveu, ou ſelon l'ordre de la divine providence, comme une chaſte Suſanne, la ſage & genereuſe Judith, & le chaſte Joſeph : Dieu donne ſes graces aux humbles qui ſe tienent ſur leurs gardes : mais il les refuſe aux ſuperbes qui le tentent, qui s'appuyant vainement ſur leurs propres forces, ou qui comptant ſur la grace du Seigneur, ſe jettent d'eux-même dans le danger contre ſa deffenſe expreſſe ; pour humilier ces orgueuilleux, leur faire ſentir leur foibleſſe, il les prive de ſon ſecours, & les abandonne à eux-même. Dieu ne donne pas ſa grace à celui qui en fait ſi peu de cas, en s'expoſant avec une ſi malheureuſe facilité à la perdre. La grace nous eſt donnée pour ſeconder nôtre précaution, & non pas pour appuyer nôtre temerité. Vous vous precipitez dans une occaſion dangereuſe, n'attendez pas que Dieu vous ſuive, ne comptez pas ſur le

puiſſant ſecours de ſa grace ; ce n'eſt point là qu'il vous la promiſe, & ce n'eſt point là que vous la recevrez.

Mais non ſeulement la chute eſt preſque toujours inévitable aux ames temeraires qui s'engagent indiſcretement dans l'occaſion, Dieu les privant de ſa grace, ſans laquelle ils ne peuvent s'en deffendre ; mais auſſi parce qu'ils fourniſſent des armes à l'ennemi de nôtre ſalut, dont il ſe ſert pour nous tenter, pour nous combattre plus fortement, & pour nous vaincre : nous ſommes d'intelligence avec lui pour favoriſer les malins deſſeins qu'il a de nous corrompre ; nous travaillons de concert avec lui pour nôtre propre ruine : c'eſt là, ſelon l'explication des Peres, le ſens de ces paroles du Saint-Eſprit, qui nous avertit de ne donner aucune priſe ſur nous au Demon : *Nolite locum dare Diabolo* : quoi qu'il ſoit un ennemi formidable, il ne peut pourtant attaquer que le dehors de nôtre cœur : c'eſt un ſanctuaire où il ne peut penetrer, ſi nous ne l'y introduiſons nous-même ; il ne lui faut qu'une ſeule ouverture de nôtre part pour s'y inſinuer ? que ſera-ce quand nous lui ouvrirons toutes les portes de nôtre cœur, en nous laiſſant entrainer dans toutes les occaſions les plus delicates : s'il ne faut qu'une étincelle pour cauſer un embraſement general ? que ſera-ce quand nous lui preſenterons le flambeau tout allumé, & que nous ſoufflerons avec lui le feu : S'il ne lui faut qu'un regard, une parole, un geſte indiſcret pour nous plonger dans une entiere corruption ? que ſera-ce quand nous lui donnerons la liberté entiere de tout voir, de tout entendre, de paroitre dans tous les lieux, dans toutes les aſſemblées, où le peché regne, ne ſont-ce pas là ſes places-d'armes, & ſes plus forts remparts : *arma iniquitatis*, les appelle Saint Paul : Nous ſera-t-il facile alors de nous garantir de ſes fers, & de nous ſauver de ſes mains ; non, non, il ſe ſervira de ces occaſions pour avoir plus aiſement vôtre conſentement, pour vous engager & vous faire tomber dans le peché. C'eſt ainſi que nous armons cet ennemi inviſible contre nous ; il doit ſa force à nôtre foibleſſe, ou plutôt à nôtre temerité, & à la facilité avec laquelle nous nous engageons dans l'occaſion ; ſoïons moins préſomptueux, & il ſera plus foible, & nous plus forts : il n'auroit point des priſes ſur nous, ſi nous ne lui en donnions nous-mêmes, en nous expoſant aux dangers de commettre le peché.

Ne fourniſſons donc pas des armes à nos ennemis contre nous, ne fortifions pas le penchant qui nous entraine au vice, ne lui preſentons pas de nouvelles amorces, ne lachons pas la bride à nos ſens, ne lui ouvrons pas toute la carriere qu'ils demandent, ne leur permettons pas de s'échaper, de s'égarer, tenons-les ſous le joug que l'Evangile nous impoſe : c'eſt fermer la porte à l'ennemi, que de fermer nos ſens aux objets dangereux : ne fomentons pas l'inclination vitieuſe qui nous domine, ne fourniſſons pas un nouvel aliment à la flame qui nous conſume. Fortifions nôtre vertu chancelante par la priere, par la retraite, par un frequent uſage des Sacremens, pour meriter le ſecours du Ciel, qui ſeul peut nous garantir de ſi grands périls ; ne nous en rendons pas indignes par une vaine confiance ; nourriſſons nôtre eſprit par la pieuſe lecture des Livres ſaints, & ne l'amoliſſons pas par celle des Livres profanes ; appuïons-le de bons conſeils ; rempliſſons nôtre cœur d'une crainte ſalutaire : nôtre foi, dit Tertulien, eſt comme un Vaiſſeau qui va à pleines voiles, ſi elle eſt ſoutenuë par une ſage prevoyance, elle eſt bien ſûre en nous, ſi elle craint tout, il n'y a rien à craindre pour elle : *velificat fides noſtra, tuta, ſi cauta, ſecura, ſi attonita.*

Soyons dans la Mer orageuſe de ce monde comme les Pilotes dans un Navire, qui regardent toujours le Pole, qui obſervent ſans ceſſe les lieux & les rochers, où les écueils ſont cachez : *Vigilate omnibus, dico, vigilate* : Veillez, veillez, nous dit à tous le Fils de Dieu, ſoyez ſans ceſſe en ſentinelle, que les yeux de vôtre foi ne s'aſſoupiſſent jamais, ſi vous voulez éviter les occaſions perilleuſes du peché. Vous êtes une fois tombé, regardez les lieux, obſervez l'endroit, les maiſons, les perſonnes qui vous ont engagé au peché, & n'y retournez jamais. Voilà quels ſont les devoirs eſſentiels de la crainte & de la vigilance chretienne, qui nous eſt tant recommandée, que nous devons ſoigneuſement & exactement remplir, pour garantir du naufrage le Navire miſtique de nôtre ame, qui porte Jeſus-Chriſt, & le treſor ineſtimable de ſa grace, en évitant les occaſions du peché, qui ſont non ſeulement des écueils dangereux à l'innocence, à la vertu des ames les plus juſtes & les plus fermes, mais encore de grands & de puiſſans obſtacles à la converſion ſincere, à la recherche de Dieu, & à la veritable pénitence des pecheurs.

Pour chercher comme il faut le Seigneur, nous devons nous approcher ſincerement du Tribunal de la Pénitence, pour meriter d'y recevoir la grace ſanctifiante du Sacrement, & pour cela il eſt abſolument neceſſaire d'avoir une haine volontaire & douloureuſe qui ſoit dans le fond de nôtre cœur, & de tout le cœur, pour deteſter generalement tous nos pechez, qui renferme une conſtante & ferme reſolution de les détruire, & de ne plus commettre les infidelitez paſſées. La pénitence eſt chimerique, une pénitence en idée, fauſſe & inutile ſans ce ferme propos de n'en plus commettre; point de pénitens non plus veritables: ne pas deteſter ſincerement & entiérement ſes deſordres paſſez, c'eſt toujours vouloir vivre dans le deſordre; ne pas vouloir prevenir les pechez futurs par de ſecretes reſerves, en excepter quelques uns, un ſeul même, c'eſt toujours aimer le peché: le bon propos doit repondre à la vraïe & ſincere douleur, ſeparer entiérement la créature du peché, pour l'unir au Créateur, & ſelon Saint Auguſtin, l'approcher auſſi prés de Dieu, que ſa mauvaiſe reſolution l'en avoit éloigné.

Cette douleur, ſi elle eſt ſincere, & ſi cette reſolution eſt veritable, elle doit s'étendre encore ſur toutes les affections & les occaſions du peché qui vous ont rendu coupable: le même principe qui nous oblige à renoncer au peché que nous avons commis, nous engage à renoncer à toutes les occaſions de le commettre: il y a une liaiſon neceſſaire entre ces diſpoſitions de nôtre cœur, d'étre marri d'avoir offenſé un Dieu infiniment bon, & de quitter abſolument les occaſions qui peuvent nous ſolliciter à renouveller nos premieres offenſes: ſi vous n'étes point reſolu de quitter les occaſions du peché, vous n'étes point donc dans la reſolution de quitter le peché même, vous n'avez donc pas cette ſouveraine douleur de l'avoir commis, on ne doit point vous donner l'abſolution; & ſi vous trouvez un Confeſſeur aſſez complaiſant pour vous abſoudre, Dieu ne ſera pas ſi indulgent à vous pardonner; ce ne ſera qu'une abſolution extorquée & inutile; & tandis qu'un Miniſtre prevaricateur dira, *ego te abſolvo*, le Seigneur deſavoüera ſon Miniſtre infidele, il démentira ſon injuſte abſolution, & dira, & moi je vous condamne.

La preuve convainquante de l'inutilité de la pénitence de ces pecheurs obſtinez qui demeurent, ou qui ſe rengagent dabord

aprés la Confeſſion dans les mêmes occaſions, où ils ſe ſoüillent des mêmes pechez, dont ils ont paru ſe repentir ; c'eſt que l'effet de la veritable pénitence eſt de nous procurer la grace Sacramentelle, & l'effet aſſeuré de cette grace eſt de nous donner une grande force pour reſiſter aux attraits du peché, aux tentations qui nous y portent ; de nous inſpirer une grande précaution pour nous éloigner de toutes les occaſions qui pourroient nous y rengager : ſi on ne voit pas cette force pour reſiſter au peché, mais une pitoyable foibleſſe à s'y laiſſer entrainer ; ſi on ne voit point cette précaution abſolument neceſſaire pour s'éloigner des occaſions, mais la même facilité à les rechercher, & à ſi engager, n'a-t-on pas ſujet de croire que la cauſe n'y eſt point, quand on ne voit pas un effet qui y eſt neceſſairement attaché : on peut aſſurer qu'il n'y a point de feu, où on ne voit point de chaleur ; & on ne peut pas dire que la grace Sacramentelle ſe trouve dans une ame, où on ne voit point d'amandement, ni de correction ; & qu'ainſi ces pecheurs n'ayant pas apporté les diſpoſitions neceſſaires pour recevoir cette grace, y ayant mis de puiſſans obſtacles de leur part, ils ſe ſont approchez indignement du Sacrement de Penitence, & qu'ils ont fait un ſacrilege.

Le pecheur qui ne quitte pas l'occaſion du peché rend encore ſa pénitence tres difficile : la raiſon en eſt évidente ; c'eſt que plus il differe, l'occaſion qu'il recherche toujours, l'affoiblit, plus elle fortifie le demon, plus elle l'éloigne de Dieu, & Dieu s'éloigne de lui, & rend ſon retour plus difficile : ce ſont tous les jours de nouvelles chutes, toujours plus profondes & plus grieves les unes que les autres ; d'un peché, il tombe dans un autre peché, c'eſt un abime ſans fonds, on deſcend toûjours plus bas, & plus on deſcend, plus on a de la peine à ſe relever, & de la difficulté d'en ſortir : tandis que le principe du mal reſte dans le corps, la maladie augmente ſans ceſſe, chaque accez diminuë les forces du malade, juſqu'à ce qu'elles ſoient preſque épuiſées ; & pour lors la maladie dévient en quelque façon incurable, & à moins d'une eſpece de miracle de la grace, qui n'arrive que tres rarement, on n'en revient, & on n'en guerit point. C'eſt ainſi que le pecheur obſtiné à demurer dans l'occaſion du peché, il ne le quitte point, & il y meurt ordinairement dans l'impénitence finale.

Pour éviter un ſi grand malheur, profitez de l'avis ſalutaire du Prophete : *Fugite, fugite de medio Babilonis* : Sortez promptément de l'occaſion prochaine : fuyez ces compagnies dangereuſes, elles ſont pour vous une Babilonne corrompuë : fuyez ces ſpectacles, ces Bals, ces Comedies, ces Cabarets, ces maiſons ſuſpectes qui vous perdent & qui vous damnent : nous ne pouvons nous ſauver que par la fuite, c'eſt le moyen le plus facile & le plus ſûr, *in fugâ victoria*. Dieu a bien menagé nôtre foibleſſe & nôtre lacheté, de faire dépendre nôtre ſalut & nôtre victoire, plus de nôtre crainte & de nôtre précaution, que de nôtre reſiſtance & de nôtre courage : Craignons, & nous ſommes aſſurez : Fuyons, & nous ſommes vainqueurs, *in fugâ victoria* ? Quelle obligation n'avons-nous pas à la divine providence d'avoir attaché nôtre ſalut, & nôtre victoire à nôtre crainte & à nôtre fuite : *Maxima providentiæ compendia, quod victoria fiat per fugam & timorem*, dit Saint Ciprien. Les plus grands Saints quelques forts & courageux qu'ils fuſſent, n'ont crû pouvoir trouver leur ſalut, que dans la fuite ; leur crainte & leur ſage précaution ont fait leur force : Si Joſeph n'eut pris la fuite, il étoit infailliblement vaincu ; il n'eut point d'autres armes que la fuite pour ſe deffendre des criminelles pourſuites d'une Princeſſe impudique, dit Saint Ambroiſe.

Lors qu'il s'agit du ſalut, il n'y a rien à ménager, on doit être prêt à tout faire, à tout ſouffrir, à tout entreprendre, à faire violence à nos plus fortes & plus tendres inclinations, à ſacrifier tout ce que nous avons de plus cher ; tout ce qui eſt une pierre de ſcandale pour nous, nous doit être en abomination. L'Evangile nous oblige à nous priver des choſes les plus neceſſaires : Jeſus-Chriſt nous y ordonne dans un ſens moral, de nous couper la main, de nous arracher l'œil, s'ils nous ſont des occaſions de peché ; de mépriſer même nôtre propre vie, pour faire nôtre ſalut. Ainſi ſi vous voulez éviter de vous perdre pour une éternité, vous devez rompre genereuſement comme l'Epouſe toutes ſortes d'attaches, pour chercher comme il faut le Seigneur uniquement, pour ſauver vôtre ame, qui eſt d'un prix ineſtimable : *Si manus tua, ſi oculus tuus ſcandaliſat te, abſcide eam, eruè eum, & projice abs te.*

C'eſt ainſi que Saint Criſoſtome explique cet endroit remar-

quable de l'Evangile : Bien que l'affection, dit ce grand Docteur, que vous avés pour quelqu'un, vous le faſſe conſiderer comme vôtre œil droit, ou que vous ſoyiez perſuadé qu'il vous eſt auſſi utile que vôtre main droite ; ſi elle vous eſt une occaſion de ſcandale & de chute, ſi elle eſt nuiſible au ſalut de vôtre ame, il faut vous en ſeparer promptement, *fuge cito.* Il eſt neceſſaire de remarquer la force de ces paroles évangeliques, continuë ce Saint Evêque : le Fils de Dieu ne dit pas, abandonnez ces perſonnes ſuſpectes & contagieuſes : mais voulant nous marquer un tres grand éloignement, il nous dit, arrachez-le, & jettez loin de vous : *Erue eum, & projice abs te* : c'eſt-à-dire, fuyez loin, *fuge longè ?* N'eſt-il pas vrai que s'il falloit quitter cette occaſion pour conſerver, ou pour acquerir de biens temporels, ou vous delivrer d'une mort ignominieuſe, rien ne vous paroitroit impoſſible ; & pour éviter la mort éternelle, pour ſauver vôtre ame, & pour meriter les biens ſolides d'un Dieu, vous ne voulez pas vous faire la moindre violence. On n'arrache pas un œil ſans douleur, ni ſans violence, encore moins une mauvaiſe inclination, & une occaſion contagieuſe qui corrompt le cœur. On abandonne ſouvent les membres du corps à la diſcretion d'un Chirurgien pour en conſerver le tronc, & mourir un peu plus tard ; & on ne veut pas ſe priver d'un régard, d'un petit plaiſir paſſager, d'une occaſion dangereuſe pour ſauver ſon ame, & ne pas mourir éternellement ? Quelle folie.

Implorez le ſecours du Ciel, ſans lequel nous ne pouvons rien faire, pour vous dégager de toutes les occaſions du peché, pour aller à Dieu, ſans retour ſur vous-même, ni vers les créatures, & pour éloigner de vous toutes celles qui pourroient vous y réangager ; dites-lui plus de cœur que de bouche avec le Prophete : Detournez de moi la voïe de l'iniquité : *Viam iniquitatis amove à me* ; & faites-moi miſéricorde ſelon vôtre Loi : *& de Lege tua miſerere mei.* Ne m'abandonnez pas, ô mon Dieu, lorſque vous m'aurez fait entrer dans la voïe de vos Commandemens ; quelque effort que je puiſſe faire pour y demeurer, & pour y marcher, je ne ſerois pas long temps de m'en détourner, ou même ſans tomber, ſi vous ne veillez vous-même ſur moi, & ſi vous ne prenez le ſoin d'éloigner de moi tous

ce qui peut m'éloigner de vous : rien ne peut produire ce funeſte effet, ſi non le peché & tout ce qui me porte au peché ; c'eſt cette fatale voïe de perdition que je crains, & que je vous prie de détourner pour toujours de moi : que ſi je ſens le peché dans les membres de mon corps, qu'il n'y regne pas, que toutes les occaſions qui pourroient m'y engager ſoient éloignées par vôtre grace, & faites-moi miſéricorde, comme vous nous avez declaré dans vôtre Loi que pour être heureux, il faut vous aimer & vous chercher ſincerement, marcher dans vos voïes, & obſerver vos Commandemens ; je vous demande, Seigneur, qu'en éloignant de moi toutes les voïes de l'iniquité, vous me faſſiez marcher fidelement dans la voïe de vos preceptes, & que vous me rendiez digne de la miſéricorde & du bonheur que vous promettez dans vôtre Loi à ceux qui accompliront vos ſaintes Ordonnances.

CHAPITRE XIII.

DE LA LABORIEUSE RECHERCHE de Dieu.

LA recherche de Dieu, qui eſt nôtre ſalut éternel, eſt difficile & laborieuſe ; le Sauveur nous le declare ouvertement dans l'Evangile : il ne nous ménage point pour nous le faire entendre. C'eſt cette Vigne qu'il faut cultiver avec tant de ſoin, ſi on veut qu'elle fructifie : C'eſt ce Champ qu'il faut labourer avec tant d'ardeur, qu'il n'eſt pas permis de s'amuſer, ni de regarder derriére : C'eſt ce Talent qu'il faut faire valoir par un travail continuel, & ne pas l'enfouir, pour n'être pas un ſerviteur infidele : C'eſt ce Treſor caché qu'on ne peut trouver ſans crûſer bien avant : C'eſt ce Negoce où l'on ne doit épargner nul ſoin, pour y faire de grands profits : C'eſt cette Pierre prétieuſe qu'on doit achetter au prix de tout ſon bien, ſi on ne l'a pas, & ſi on a été ſi malheureux de la perdre, il faut la chercher avec le dernier empreſſement, juſqu'à tout renverſer pour la trouver : C'eſt ce rude Chemin où bien peu de gens ont le courage de marcher : C'eſt cette Porte ſi étroite, où

où il eſt difficile d'entrer. Le Sauveur pouvoit-il nous rendre cette verité plus ſenſible qu'il a fait par toutes ces comparaiſons, & ces Paraboles.

La recherche de Dieu & le ſalut eſt donc une affaire difficile, qui demande de grands ſoins & de pénibles travaux pour y reuſſir, & pour trouver Dieu qui en eſt l'autheur. En effet, que d'obſtacles qui s'y oppoſent, que d'ennemis qui la traverſent : obſtacles du côté de la concupiſcence, qu'il faut dompter ; des paſſions violentes, qu'il faut arrêter ; des ſens dereglez, qu'il faut mortifier ; des habitudes inveterées, qu'il faut arracher ; des objets agréables, mais ſéduiſans & funeſtes, qu'il faut éviter ; des occaſions dangereuſes, qu'il faut fuir ; des engagemens forts, qu'il faut rompre ? Quelle fermeté, quelle force, quel pénible travail ne faut-il pas pour tout cela. Mais encore quel courage ne faut-il pas pour combattre les ennemis qui s'oppoſent à la recherche de Dieu & à nôtre ſalut : la chair, ennemi d'autant plus à craindre qu'il eſt domeſtique, & que nous craignons moins, d'autant plus dangereux quand nous le flatons : le monde qui nous ſéduit par ſes fauſſes maximes, qui nous attire par ſes vaines promeſſes, qui nous entraine par ſes pernicieux exemples : le demon ennemi redoutable, artificieux, vigilant & cruel, qui ſe fait une affaire de nôtre perte, pendant que nous negligeons l'affaire de nôtre ſalut. L'Ecriture nous dit que le Ciel ne s'emporte que par la violence, qu'il faut faire de grands efforts pour y entrer ; qu'il faut toûjours veiller ; que c'eſt une Couronne, mais qu'il faut toûjours travailler & combattre pour la meriter ; qu'il ne faut point ſe laſſer, mais reſiſter à ſes paſſions juſques au ſang : on nous demande une violence continuelle à nos paſſions pour chercher Dieu comme il faut, & pour nous ſauver, & nous ſuivons toûjours leur penchant ; on veut de grands efforts, & de rudes travaux, & nous ſommes de laches & de pareſſeux ; on veut une vigilance continuelle, & nous nous endormons ; on nous oblige à combattre nos ennemis, on exige que nous reſiſtions à nos paſſions, & à nos inclinations les plus tendres & les plus fortes, & nous leur cedons ? Comment accorder tout cela avec le deſir ſincere de la recherche de Dieu ? Faire tout le contraire de ce qu'on nous demande, eſt-ce vouloir le ſalut.

Par tout ce qu'on vient de dire, la recherche de Dieu doit être laborieuſe, & l'affaire du ſalut, qui eſt une même choſe, eſt difficile : on ne demande pas de gens laches, timides, oiſifs, pareſſeux ? O que le nombre en eſt grand ! c'eſt un peché fort commun, qui eſt au nombre des pechez capitaux, auſſi elle eſt la ſource de beaucoup d'autres : la pluſpart des pechez d'omiſſion, qui ſont en ſi grand nombre, en ſont les ſuites. C'eſt un dégout de la vertu, accompagnée d'une grande negligence à s'inſtruire, & à s'acquiter de ſes devoirs par la difficulté qu'on y trouve, & qu'on n'a pas le courage de ſurmonter : c'eſt un peché, comme l'on vient de dire, fort commun, & fort peu connu. On veut bien ignorer ſes obligations, parce qu'on ne veut pas les remplir ; ſi on les connoit, on trouve mille pretextes de delicateſſe, de foibleſſe, d'infirmité, de difficultez, d'impoſſibilité pour s'en exempter, & fuir le travail. Auſſi ce ſerviteur faineant dont parle l'Evangile, trouve pour prétexte de la negligence qu'il avoit eüe à faire valoir le talent qu'on lui avoit confié, la dureté de ſon Maître : Je ſçai, lui dit-il, que vous étes un homme dur, que vous voulez cueillir, où vous n'avez point ſemé : à l'en croire, il n'y avoit point de faute de ſon côté, elle étoit toute du côté de ſon Maître ? Combien y en a-t-il qui enfoüiſſent leurs talents, & ſe les cachent à eux-mêmes, pour éviter le travail, & n'avoir pas la peine de les faire valoir. Enfin le pareſſeux s'aveugle lui-même ſur les ſuites affreuſes de ſa negligence, par la crainte qu'il a que tout cela ne l'oblige de ſe reveiller de cet aſſoupiſſement pitoyable, dans lequel il vit tranquillement.

Les effets de cette maudite pareſſe, ſont une crainte immoderée des difficultez qui ſe trouvent dans la recherche de Dieu, & dans la pratique de la vertu ; un grand éloignement de preſque tous les moyens qui peuvent procurer le ſalut, de là qu'ils ſont pénibles ; une grande facilité à obmettre les devoirs les plus eſſentiels ſur les moindres prétextes, & ſur la moindre difficulté ; & quand on eſt contraint malgré ſoi de s'aſſujettir à ces devoirs, une pitoyable lacheté à s'en acquitter, une inconſtance continüelle dans ſes bonnes reſolutions, que Dieu inſpire, parce qu'on ſe rebute des moindres difficultez. C'eſt pour cela que le Saint-Eſprit dit : Le pareſſeux veut, & ne veut pas, mais

que ceux qui ſont laborieux ſe nourriſſent dans le travail. *Prov.* 13. Une trop grande défiance de ſoi-même, parce qu'on penſe plus à ſa foibleſſe, qu'à la puiſſance de Dieu & de ſon ſecours, ſur lequel on ne s'appuïe pas aſſez ; enfin on en vient quelquefois au deſeſpoir de ſon ſalut, qu'on regarde comme impoſſible : on peut dire ici à ceux qui veulent chercher le Seigneur & faire leur ſalut, ce que Judas Machabée diſoit à ſes Soldats : S'il y a ici quelque lache, ou quelque timide qu'il ſe retire, car il n'eſt pas propre pour le combat. Il faut pour ſe ſauver, vaincre de paſſions violentes, ſurmonter de grandes difficultez, remplir de devoirs pénibles, tout cela ne s'accorde pas avec la lacheté & la pareſſe.

Nous devons éviter la pareſſe & l'oiſiveté, & embraſſer le travail pour reparer le mal que nous avons fait. L'homme même dans l'état d'innocence ne devoit pas être oiſif, il devoit joüir du repos, qui n'exclut pas l'action, & qui ſuppoſa quelque travail. Après que Dieu l'eut créé, il le mit dans le Paradis Terreſtre, où il le fit Souverain du monde, à qui même tous les animaux rendoient une prompte obeïſſance. Dieu lui fit ce commandement, qui eſt le premier qu'il a fait à l'homme, quelque noble, quelque juſte qu'il fût, il lui ordonna de travailler & de cultiver le Paradis Terreſtre, pour éviter l'oiſiveté : *Ut operaretur & cuſtodiret illum* : Pour nous apprendre par là, qu'en quelque rang que l'homme ſoit élevé, le travail lui eſt toûjours neceſſaire. Auſſi-tôt qu'Adam eut peché, Dieu le condamna au travail, & à un travail pénible : Tu mangeras ton pain, lui dit-il, à la ſueur de ton viſage. Saint Thomas expliquant ces paroles, dit, qu'elles ſont un commandement exprés qui oblige tous les hommes, ſans exception, au travail du corps ou de l'eſprit ; ce n'eſt pas un conſeil ; mais un précepte formel, dit Saint Paul : *Operamini manibus veſtris, ſicut præcipimus vobis.* Le Seigneur ne dit pas à Adam, tu mangeras des viandes, ou des fruits ; mais du pain à la ſueur de ton front, afin que perſonne ne ſe crût exempt de ce commandement : tous ne mangent pas de viandes delicieuſes, mais tout le monde mange du pain pour vivre : il ajoûte, tu mangeras ton pain à la ſueur de ton front, pour lui faire connoitre qu'il doit travailler ſans honte, & porter ſur ſon front les marques de ſa condition laborieuſe. Dieu

enfin ordonne à l'homme de travailler juſqu'à ce qu'il retourne en terre, *donec revertaris in terram*, pour lui apprendre qu'il doit travailler juſqu'à la mort.

La grande raiſon en eſt, que le travail eſt ordonné à l'homme comme une peine de ſon peché. L'homme pareſſeux & oiſif qui fuit le travail, ne veut donc pas ſatisfaire la Juſtice de Dieu, cette revolte eſt viſiblement un peché : Dès que l'homme devint pecheur, Dieu le condamna à la pénitence ; mais il ne peut être pénitent, ſans être aſſujetti au travail. Les Peres ont appellé la pénitence que nous devons faire neceſſairement dans la recherche de Dieu & de nôtre ſalut, un batéme laborieux. Cependant les plus grands pecheurs ſont les plus oiſifs, parce qu'ils ſont impénitens, leur impénitence fait leur oiſiveté, comme l'oiſiveté eſt la ſource de leurs deſordres, & qui devroit être le ſujet de leur pénitence : s'ils étoient touchez de la douleur de leurs crimes, ils embraſſeroient avec ardeur les travaux de la pénitence : mais ils ſont en même tems pecheurs & rebelles, voulant ſe ſouſtraire à l'arreſt que Dieu a prononcé contre eux en la perſonne d'Adam.

Nous devons éviter l'oiſiveté, pour éviter le mal que nous pouvons faire. Une terre qui n'eſt point défrichée, ni cultivée ne produit que de ronces & des épines : auſſi un homme qui n'agit pas, qui ne s'occupe pas, ne produit que de pechez. Une eau qui n'a point ſon cours, qui eſt ſans mouvement, n'engendre que de pourriture : ainſi l'homme à qui Dieu a donné des mains pour travailler, qui languit dans une mole oiſiveté, produit une infinité de crimes ; parce que l'oiſiveté eſt la mere & la maîtreſſe de tous les vices, dit le Saint Eſprit : *Multam malitiam docet oſioſitas.* Un homme pareſſeux & oiſif eſt capable de tout faire, parce qu'il eſt en proïe à toute ſorte de tentations, il eſt expoſé à tous les traits du démon. L'oiſiveté bannit toutes les vertus, & donne entrée au cœur à tous les vices : un homme oiſif eſt abominable, dit Job : *Abominabilis eſt inutilis homo.* L'Ecriture nous aſſure que la ſource des abominations de Sodome furent l'intemperance & l'oiſiveté. L'oiſiveté de David lui donna occaſion à un regard inconſideré, qui fut ſuivi d'un adultere & d'un homicide. Mais non ſeulement nous devons éviter l'oiſiveté pour nous garantir du peché ; mais auſſi pour faire le bien au-

Eccl. 43.

C. 15.

quel on eſt obligé, & pour ſe mettre en état de chercher le Seigneur & travailler à ſon ſalut : nous avons tant de devoirs à remplir, ceux qui en connoiſſent la multitude & l'importance, n'ont jamais aſſez du temps pour s'en acquiter : les pareſſeux qui vivent dans l'oiſiveté, ne connoiſſent pas leurs devoirs, ou ils les negligent : ſi chacun vouloit bien remplir les devoirs de ſon état, mais ſur tout celui de Chrêtien & de la recherche de Dieu, manqueroit-on d'occupations & du travail ?

Il eſt pourtant vrai qu'il y a bien de gens qui s'occupent & qui travaillent beaucoup ; mais mal : ils ſont toûjours dans l'action, dans le mouvement, non pas pour chercher Dieu & faire leur ſalut, mais pour contenter leurs paſſions qui les font agir, & non pas la grace & la raiſon ? A quels travaux l'ambition n'engage-t-elle pas un homme qui veut s'élever à quelque prix que ce ſoit ? Quelles fatigues ne fait pas eſſuïer l'inſatiable cupidité des richeſſes, à quelles courſes, à quels dangers n'expoſe-t-elle pas ceux qui en ſont animez ? Quelles peines ne coûtent pas à un voluptueux ſes infames plaiſirs : tous ces gens-là, qui ſont ſans nombre, travaillent, & ſe fatiguent beaucoup, mais c'eſt dans la voïe de l'iniquité, dans laquelle ils ſe laſſent : *laſſati ſumus in via iniquitatis*, diront-ils un jour peut-étre en enfer avec les reprouvez. S'ils travailloient autant pour chercher Dieu & faire leur ſalut, qu'ils font pour contenter leurs paſſions, ils ſeroient de grands Saints.

L'Epouſe des Cantiques pénitente, qui venoit de quitter le monde, & ſes vaines & inutiles occupations, pour ne s'apliquer qu'à la ſeule recherche de ſon Celeſte Epoux, qui doit étre agiſſante & labourieuſe ; puiſque ſans cette ſainte recherche, nôtre travail eſt inutile & infructueux, & ſans le travail la recherche de Dieu eſt une pure illuſion. Cette Epouſe gémit, ſe plaint & s'accuſe avec bien de raiſon de ce qu'elle n'a pas été fidele à garder & à travailler la vigne qui lui avoit été confiée, qui étoit ſon ame : ce que nous devons faire ſi nous l'avons negligée, & dire en gémiſſant avec elle : Je n'ai pas gardé fidelement ma vigne : *Vineam meam non cuſtodivi* ? Helas ! ſi j'avois été fidele à garder la vigne miſterieuſe de mon cœur que Dieu m'a confié, j'aurois fait de progrez dans ſon amour & dans ſa recherche ; ſi je l'avois environnée d'une bonne haïe, les petits Renards n'y auroient pas

fait tant de ravages ; ſi j'avois bien gardé mes ſens exterieurs & interieurs, mon cœur ſeroit à Dieu ſeul, & rien ne ſeroit capable d'ébranler la fidelité de mon amour : ſi j'avois eu ſoin d'arracher de cette vigne inculte les mauvaiſes herbes juſqu'à la racine, c'eſt à dire ces affections étrangeres qui l'ont déſechée, & qui lui ont enlevé tout ſon ſuc & toute ſa nourriture ; ſi je l'avois bien labourée pour donner lieu à la pluye céleſte de pénetrer juſques dans ſon fonds ; ſi je l'avois taillée dans ſon tems, & ſi j'en avois retranché, tantôt la vanité, tantôt l'attache ſenſible à la créature, & tantôt l'amour propre ; ſi je l'avois bien liée pour l'empêcher de ramper ſur la terre ; ſi j'avois bien pris ſoin d'attacher mon cœur à Jeſus-Chriſt ſeul par un amour fidele : cette vigne choiſie de Dieu, auroit pleuré dans la ſaiſon, & ſes larmes auroient augmenté ſon amour : elle auroit des feüilles agréables ; elle ſeroit belle aux yeux du Celeſte Epoux ; elle auroit porté de fleurs odoriferantes, de bons deſirs, de bons ſentimens ; elle auroit produit de fruits abondans, & j'en aurois recueilli le vin délicieux du divin amour.

Cette ſainte Epouſe, après s'étre accuſée de ſon infidelité, & du peu de ſoin qu'elle avoit eu de garder & de travailler ſa vigne ; elle devint fidele ; elle profita ſi bien de ce premier ſentiment de douleur & d'amour, qu'elle invite ſon bien Aimé à venir dès le matin la viſiter avec elle, étant ſeure qu'ils y trouveront des fleurs. Levons-nous dès le matin, dit-elle, pour aller à la vigne, pour voir ſi nous la trouverons en fleur : *Manè ſurgamus ad vineas, videamus, ſi floruit vinea.* Sa fidelité ne s'en tient point aux fleurs ; les fruits lui ſuccedent en ſi grande abondance, que chacun de ceux à qui on loue cette vigne, rend mille pieces d'argent pour le vin exquis qu'il en retire : *Vir affert pro fructu ejus mille argenteos.* Cette vigne miſterieuſe, qui eſt ſon propre cœur, auroit-elle pû moins raporter, puiſque cette Epouſe devenuë fidele proteſte qu'elle ne la perdoit jamais de vûë : *vinea mea coram me eſt.*

Cant.7.

Ibidem.

Ibidem.

Ma vigne eſt devenuë ſi fertile, que chaque homme doit rendre mille piéces d'argent pour le fruit qu'il en retire, dit l'Epouſe. Les fleurs ne ſuffiſent pas ; le Celeſte Epoux exige de la vigne de mon ame des fruits en abondance, & elle ne les portera jamais, qu'elle ne ſoit bien travaillée, qu'elle ne ſoit bien

gardée elle-même, & que pour cela mon cœur n'ait acquis l'amour fidele pour chercher uniquement ce Divin Epoux. Le ſeul nom de Chretien m'y doit engager : je ſuis Chretien, c'eſt le même nom que celui de Fidele ; je ne puis être l'un ſans l'autre. Je tomberai dans les plus grandes infidelitez, & dans la plus grande ſterilité par ma pareſſe, ſi je ne commence pas à m'acquitter de mes plus petites obligations. Ne negligez donc rien, ô mon ame : une goute d'eau multipliée uſe enfin la pierre la plus dure ; une petite étincelle cauſe les plus affreuſes incendies : & les plus petites negligences reïterées dans les plus petites choſes, ſont ſuivies des chutes les plus grandes. Si vous manquez un ſeul jour de fidelité à vos plus petits devoirs ; ſi vous vous repandez dans de vaines joïes, ſi vous manquez, ou ſi même vous differez à écouter une inſpiration & à la ſuivre ; ces petites infidelitez fairont faire à vôtre cœur beaucoup de chemin : vous negligerez aujourd'hui une pratique, demain vous en negligerez d'autres ; enſuite elles vous ſeront à charge, vous n'en ſairés plus du tout, & vous deviendrez entierement negligente, pareſſeuſe dans le ſervice & la recherche de Dieu, & vous lui ſerés infidele en toutes choſes : on ne trouvera plus de fruits dans vôtre vigne, vôtre cœur ſera tout à fait ſterile, parce que vous n'aimerez & vous ne chercherez plus vôtre Dieu ; & ne produiſant plus de fleurs, ni de fruits, mais que de ronces & des épines ; le pere de famille arrachera vôtre vigne, & la mettra dans le feu.

Ma vigne, dit l'Epouſe, eſt inceſſamment devant mes yeux : cette vigne c'eſt mon ame, c'eſt mon cœur : Oüi, Seigneur, je ſuis vôtre vigne, vous m'avez planté dans l'Egliſe par le Batéme ; vous avez fait pleuvoir ſur moi les eaux fécondes & vivifiantes de vos miſéricordes, de vos graces, & de vos Sacremens ; vous m'avez encore arroſé de vôtre Sang ; non content d'avoir établi de Paſteurs pour veiller ſur moi, vous y veillez inceſſamment vous-même, & vous êtes un gardien ſi fidele, que vos yeux adorables ne me quittent jamais, parce que vous m'aimez, & que vous voulez que je porte de fruits dignes de vous & de l'éternité. Je vais repondre à cette amoureuſe & exacte fidelité par la mienne, je vais mettre mes yeux ſur mes voïes, & ſur mon propre cœur, qui eſt vôtre vigne, & la mienne, je ne la perdrai jamais de vûë, j'aurai un ſoin exact d'en bien conſerver les fruits, pour ne

pas perdre par une fin malheureuſe ceux de mes premiers travaux ; je la garderai de maniere que les paſſans ne la fouleront jamais aux pieds, & qui n'enleveront point le vin miſterieux de mon amour ; je le reſerverai pour vous ſeul, ô mon Celeſte Epoux, je le conſerverai ſi fidelement, avec le ſecours de vôtre grace, qu'il n'y aura jamais de diminution, ni de mélange, ni de corruption ; & qu'enfin il ſera digne d'entrer tout entier dans vos divins Céliers, comme celui de vôtre Epouſe.

Pour vous affermir dans ces nobles ſentimens, & dans cette bonne reſolution à l'exemple de cette fidele Amante, il faut imiter ſon amour toûjours agiſſant dans la laborieuſe recherche de ſon bien Aimé. L'amour de Dieu ne ſe fait pas ſeulement ſentir, mais il fait encore operer : c'eſt un feu ſacré allumé dans nos cœurs par le Saint-Eſprit, qui ſemblable au feu materiel, échaufe, purifie, agit tout enſemble : Il procure un repos delicieux, il eſt vrai, mais ce n'eſt pas un repos oiſif & faineant : auſſi l'Epouſe eſt toûjours prompte à obeïr à ſon Celeſte Epoux en tout ce qu'il exige d'elle. Levez-vous ma bien aimée : *Surge propera amica mea, & veni.* Cette Epouſe agiſſante ſe leve auſſi-tôt avec ſes mains pleines de mirrhe : *Digiti mei pleni ſunt mirrha probatiſſima.* La mirrhe a deux qualitez, elle eſt amére, elle a de l'odeur : elle marque une action genereuſe qui coute à la nature ; mais qui échaufée par l'amour de Dieu, repand un parfum excellent qui lui eſt agreable.

Cant. 2.

Cant. 5.

Le Celeſte Epoux m'ordonne de me lever, & de ſortir du ſommeil de la pareſſe & de la nonchalance, & il veut que je me preſente à lui avec mes mains pleines de mirrhe, qui marquent l'action & la bonne odeur, pour lui montrer que je l'aime effectivement. Uniſſez, ô mon ame, ces devoirs qui ſont indiſpenſables, aimez de tout vôtre cœur ce Dieu de bonté, pour qui vous travaillez ; travaillez ſans relache dans ſa recherche ; donnez-lui pour toujours vôtre cœur & vos mains, il veut que par l'un & par l'autre vous lui marquiez vôtre amour : ſans l'amour, vôtre travail eſt une occupation ingrate & infructueuſe, ſans le travail, votre amour eſt une pure illuſion.

Je vois bien qu'il faut que je me leve, que je marche inceſſamment ſans m'arrêter, ſi je veus trouver le Seigneur ; il faut que je travaille ſans relache à devenir meilleur, ſi je ne veus pas devenir

devenir pire. Le feu materiel ne manque pas de languir, & de s'éteindre ſi l'on n'eſt pas attentif à lui fournir de nouvelles matieres pour entretenir ſes flames. Le feu de l'amour de Dieu devient bientôt languiſſant & ſe perd, quand on ne lui fournit pas de nouveaux alimens pour ſe ſoutenir dans toute ſon ardeur : ces alimens ſont les actes frequens & continuels de cet amour, & les bonnes œuvres qu'il doit nous faire produire. Ne negligez donc rien, ô mon ame, ſi vous voulez toujours aimer & chercher Dieu. Rendez-vous familier le langage du cœur & de vos mains avec Dieu : parlez-lui ſouvent par de ſentimens reïterez, & par de bonnes œuvres multipliées, efforcez-vous de les produire autant de fois que vous reſpirerez, & que vous agirez : mais ſur tout obeïſſez-lui dès qu'il vous parle : reveillez-vous, comme l'Epouſe, levez-vous, marchez, & travaillez ; ſans cela vous n'aimerez & ne chercherez pas le Seigneur comme il faut, ou vous ne le chercherez pas long-tems, vous ne le trouverez pas, & vous courez riſque de le perdre pour toujours.

Pour éviter ce malheur, faites tous vos efforts pour remplir tous les devoirs de la charité chretienne, & de la recherche de Dieu agiſſante & laborieuſe, qui travaille ſans ceſſe à detruire les vices, & à acquerir les vertus : il faut être ſaint, ou travailler ſerieuſement à le devenir, pour pouvoir dire qu'on aime, & qu'on cherche Dieu veritablement ; parce que l'amour agiſſant eſt la baſe & le ſoutien de la ſainteté. Penſez ſerieuſement que vous avez encore bien du chemin à faire ; ne vous decouragez pas cependant ; quelque choſe que vous ayez fait, n'y faites point attention ; ne vous arretez pas de peur de perdre le fruit de vos travaux, & vos victoires paſſées, vous en avez encore bien d'autres à remporter : vous trouverez toujours de paſſions à combattre, de vertus à pratiquer, & à acquerir, de travaux heroïques à entreprendre. La charité fait de grandes choſes, & par une profonde humilité le vrai Chretien les croit toujours tres petites : *Charitas operatur magna, & reputat parva* : elle multiplie les bonnes œuvres, & il les croit en petit nombre ; *Operatur multa, & reputat pauca.* Enfin animé de cette divine charité, il doit travailler ſans ſe laſſer, & croire qu'il n'a travaillé qu'un moment pour le ſalut de ſon ame, & pour la gloire de Dieu : *Operatur diu, & reputat brevè.* Ce ſont les paroles de Saint Thomas.

Plus je fais attention à ma vie paſſée, plus je comprends avec douleur, que mes mains ſont vuides de cette mirrhe précieuſe, dont celles de l'Epouſe étoient toutes remplies, quand elle les ouvroit à ſon bien aimé : je ne vois qu'oiſiveté, que lacheté, que tems perdu : Je n'ai encore rien fait pour vous, ô mon Dieu, qui avez tout fait pour moi ; je n'ai travaillé que pour le monde, quoi qu'il ſoit mon plus cruel ennemi & le votre : je me ſuis donc bien trompé, Seigneur, quand j'ay eu la temerité de vous dire, & de me dire à moi-même, que je vous aimois ? Dans quelle étrange illuſion ai-je paſſé la meilleure partie de ma vie : je croyois vous aimer, parce que mon cœur reſſentoit de tems en tems quelques douceurs & quelques gouts naturels, qu'il prenoit pour l'amour veritable : Mais, helas ! mes mains laches, vuides, & pareſſeuſes ne me l'ont point encore dit, n'ayant encore rien fait, ni de grand, ni de rigoureux, ni de ſuivi pour votre amour, & pour vous chercher comme je devois. Cependant je ne puis aſpirer, ni pretendre de vous trouver, ni à vous poſſeder, & joüir de votre preſence & de votre vûë dans le Ciel, ſans vous aimer de tout mon cœur, & de toutes mes forces, & ſans remplir exactement tous les devoirs de cette charité agiſſante, & de cette laborieuſe recherche ; qui travaille ſans ceſſe à detruire tous les vices, & à acquerir toutes les vertus, qui compoſent la ſainteté de mon état. C'eſt à quoi je va m'appliquer, avec le ſecours de votre grace. Detournez, ô mon Dieu, mon ame de toutes les vaines occupations du ſiecle, & de tous ſes frivoles amuſemens, & tournez-la entierement vers vous, & vers les biens ſolides & éternels, pour leſquels vous l'avez créée, afin que ne travaillant que pour mon ſalut, & pour votre gloire, je puiſſe dire, ſans me tromper, que je vous aime, & que je vous cherche veritablement.

CHAPITRE XIV.

DE LA DOULEUREUSE RECHERCHE DE DIEU, aprés l'avoir perdu par le peché.

LEs Juſtes & les Pecheurs peuvent perdre Dieu, mais d'une maniere bien differente ; les Juſtes qui ne ſont pas privez de

ſa grace, Dieu les prive quelquefois de ſes divines conſolations, & les laiſſe dans le degout & dans la ſechereſſe, ſoit pour les punir de quelques legeres fautes, ſoit pour éprouver leur fidelité, & exercer leur vertu : mais les pecheurs le perdent, en perdant la grace, parce qu'abandonnant Dieu les premiers volontairement, ils l'obligent de s'éloigner d'eux, ſuivant cette expreſſion du ſaint Concile de Trente : *Non deſerit quin deſeratur.* Ils le contraignent de retirer ſa grace dont ils font ſi peu de cas, & de les priver de ſon amitié ; cette perte eſt le plus grand de tous les malheurs, & le pecheur la doit reſſentir avec une vive douleur : ils doivent le chercher avec empreſſement pour le retrouver. Ce n'eſt faire aucune attention à la perte qu'on a faite, que d'y être inſenſible, & ne travailler point avec ardeur à la reparer : Vous avez été peut-être dans cette fatale diſpoſition à l'égard de Dieu que vous avez perdu par vôtre faute, ſans avoir jetté une ſeule larme, ni gémi même legerement d'un ſi effroyable malheur, ſans quoi on ne retrouve pas le Seigneur ; puiſque nous liſons dans l'Ecriture Sainte que les ames même les plus ſaintes & les plus innocentes, ainſi qu'on dira dans la ſuite, comme la Mere de Jeſus & Saint Joſeph avec elle, ne retrouverent le Sauveur, qu'aprez avoir verſé beaucoup de larmes ; qui nous marquent que la recherche de Dieu de quelque maniere qu'on l'ait perdu, & qu'on en ſoit privé, doit être douloureuſe. *Seſſ. 6. c. 11.*

Il ſemble à entendre parler le Saint Eſprit dans les ſaintes Ecritures, qu'à moins que les routes que tient une ame qui cherche Dieu pour le retrouver, ne ſoient arroſées des larmes de ſes yeux, elle ne puiſſe jamais arriver au lieu où il s'eſt retiré pour ſe cacher à elle ; s'éloignant bien loin de ceux qui l'ont perdu par leur malice & leur pure negligence. Quelque éloigné pourtant qu'il ſoit d'eux, ils le decouvrent, & le trouvent par les larmes d'une vraye penitence. Saint Gregoire de Nazianze les appelle un deluge où nos crimes ſe noyent, le chemin ſeur qui nous conduit à Dieu : *lachrimæ ſunt peccati diluvium, iter ad Deum* : chemin que tous les pecheurs doivent prendre, & que les ames penitentes doivent ſuivre ; c'eſt pourquoi auſſi Dieu ayant pitié de ſon peuple, a eu la bonté de lui marquer les moyens veritables & infaillibles, pour le trouver ? Quand vous chercherez le Seigneur votre Dieu, dit-il à tous les pecheurs, vous le trouverez aſſeure-

ment, ſi vous le cherchez de tout vôtre cœur, & dans toute l'amertume de votre ame : *Cum quæſieris Dominum Deum tuum, invenies eum, ſi tamen, toto corde quæſieris, & tota tribulatione animæ tuæ.*
Deut. c. 4. v. 29.

Ces paroles de l'Ecriture ſont bien conſolantes d'un côté, puiſqu'elles nous apprenent que la perte de Dieu & de ſa grace n'eſt point irreparable, pouvant retrouver le Seigneur & recouvrer ſa grace, par la douleur ſincere de ſon cœur : mais ces mêmes paroles ſont fortes de l'autre ; voyant que Dieu exige d'un pecheur une douleur & une triſteſſe entiere ; le Saint-Eſprit voulant que le cœur du pecheur agiſſe dans toute ſon étenduë & de toute ſa force, que l'ame ſoit plongée dans une grande triſteſſe, s'agiſſant de chercher Dieu, & de le trouver, après l'avoir malheureuſement perdu. Ne croyons pas que cette inclination pour les divertiſſemens qui nous reſte dans le cœur après tant d'infidelitez, qu'avec cette recherche preſque continuelle des plaiſirs du ſiécle, nous puiſſions trouver Dieu que nous avons perdu par nos crimes. Cette diſpoſition d'eſprit & du cœur peut-elle s'accorder avec cette amertume univerſelle de nôtre ame que Dieu demande de nous pour rentrer dans ſa grace. Auſſi voyons-nous que tous ces illuſtres pénitens qui reſſentoient vivement la perte de Dieu qu'ils avoient faite, n'ont jamais eu d'autre occupation plus à cœur, que celle de gémir, & de verſer des larmes continuelles.

Ce qui nous paroit dans l'exemple de David, qui dit tantôt que tous les jours & toutes les nüits, il s'eſt nourri de ſes larmes, quand ſon cœur lui diſoit, où eſt ton Dieu. Tantôt il dit qu'il a baigné de ſes pleurs tous les lieux où il a étè, que pendant la nüit il trempe ſon lit tout entier des eaux amères qui tombent de ſes yeux. Que pouvoit faire ce Roi pénitent dans cette ſoif ſi ardente qu'il ſentoit pour retourner à Dieu ? *Sitivit anima mea ad Deum fortem vivum* : ſinon de pleurer ſans ceſſe de s'en voir éloigné. Les larmes ſont la conſolation, & ſervent de nourriture aux perſonnes affligées : *luctu ſuo anima paſcitur*, dit Saint Gregoire : voilà pourquoi ce Roi penitent dit que les larmes abondantes lui tenoient lieu de pain le jour & la nuit ; ce qui lui faiſoit dire auſſi avec confiance à Dieu dans l'excez de ſa penitence, que les gemiſſemens de ſon cœur, ne pouvoient lui étre inconnus.
Pſ. 41.
Pſ. 6.

Que ceux-là tremblent, dit Saint Criſoſtome, qui ont des liſs

magnifiques, où ils repoſent delicieuſement, lorſqu'ils entendent que le lit d'un grand Roi pénitent étoit un lit de larmes où il paſſoit toutes les nuits, non pas à ſe repoſer tranquillement, mais à pleurer ſes pechez, & il trouvoit dans ſes larmes toute ſa conſolation ? Que les gens du ſiecle ne s'imaginent donc pas que les larmes de la penitence dans la recherche de Dieu, qui doit étre douloureuſe, ſoient ſeulement pour les Solitaires ; mais qu'ils ſachent que comme David ce grand Prince a pleuré & veillé, parce qu'il avoit peché ; ils ne peuvent, ni doivent non plus ſe diſpenſer de ces larmes & de ces veilles, lors qu'ils ſont de grands pecheurs ? Heureux donc ceux dont la douleur de leur cœur eſt ſi grande & ſi amére qu'elle les occupe tous les jours & toutes les nuits de leur vie : ils peuvent dire alors en cet état qu'ils cherchent Dieu dans toute la tribulation de leur ame : mais qu'il y en a bien peu qui puiſſent tenir ce pieux langage, voyant un tres petit nombre de gens dans l'Egliſe qui ſoient ſenſiblement touchez de la perte de Dieu, & que parmi le petit nombre qui en ſont touchez, on voit tant d'interruptions dans leur douleur, que la meilleure & la plus grande partie de leur vie ne s'en reſſent pas : cependant nous ne devons point avoir ici d'autres exercices que celui de pleurer dans la recherche de Dieu, juſqu'à ce que nous l'ayons trouvé, aprés l'avoir perdu par le peché.

Nous devons continuer cette ſainte occupation à l'exemple de l'Epouſe des Cantiques, qui ne l'interrompit jamais dans la pourſuite de ſon bien aimé : ce qu'elle nous exprime par de touchantes paroles : Cette Epouſe qui fait parler ſon Epoux, dit que la voix de la Tourterelle s'eſt faite entendre dans ſa terre : *Vox Turturis audita eſt in terra noſtra. Cant.* 2. Cette voix, dit Saint Bernard, eſt un gemiſſement lugubre de la vive douleur de cette Epouſe pénitente dans l'abſence de ſon Amant, qu'elle ſouffre en le cherchant. Cette Epouſe parle enſuite ſans figure, & ſentant qu'elle a contraint ſon bien aimé de s'éloigner d'elle : elle le conjure en gemiſſant, & en criant, de revenir à elle : *revertere revertere dilecte mi.* C'eſt ainſi que l'ame pénitente de ſes égaremens, doit pouſſer de gemiſſemens continuels vers le retour de ſon Dieu dans la douloureuſe recherche qu'elle en doit faire? Peut-elle penſer qu'elle a merité cet éloignement, & ne pas fondre en larmes, & chercher le Seigneur avec une vive douleur, pour l'engager à revenir

à elle. Il faut donc qu'une ame penitente, à qui Dieu fait la grace de ſentir ſon abſence, gemiſſe de l'avoir encouruë par ſa faute, & de n'y avoir pas fait attention comme elle le devoit, & qu'elle le conjure par ſes ſoupirs, ſes gemiſſemens & ſes larmes qu'il lui accorde la grace de ſon retour : *revertere revertere dilecte mi.*

C'eſt le langage de l'Epouſe, & ce doit être celui d'une ame penitente, qu'elle diſe donc : Revenez le bien aimé de mon cœur, rapprochez vous de mon ame languiſſante pour lui rendre la vie de la grace qu'elle a perduë en s'éloignant de vous : je gemis, & je ſens que tout me manque, étant éloigné de vous ? Revenez donc, Epoux celeſte ; écoutez ma voix gemiſſante qui vous appelle à ſon ſecours ; écoutez les ſentimens d'amour que vous formez dans mon cœur : revenez à moi, & donnez-moi la force de retourner à vous, m'étant impoſſible de faire la premiere demarche de mon retour, que vous ne me preveniez par votre amour, par votre grace, & par votre recherche : il y a trop long-tems que je ſuis éloigné de vous, & je n'y puis penſer ſans gemir ; ſi je ne gémiſſois pas pendant que j'étois dans une ſi deplorable ſituation, c'eſt que j'étois aveugle & endurci pour voir, & pour ſentir le poids de ma miſere. Vous vous éloigniez de moi, parce que je vous étois rebelle ; & je m'éloignois de votre preſence, ne pouvant ſouffrir vos reproches : ainſi vos demarches & les miennes augmentoient de jour en jour l'eſpace épouventable que mes pechez mettoient entre vous & moi ? Que dois-je faire maintenant que vous me faites la grace de reconnoitre mes égaremens, que multiplier mes larmes & mes gemiſſemens ſelon le nombre de mes offences, pour vous engager à revenir à moi, pour ne vous en éloigner jamais : mais c'eſt à vous, Seigneur, à former dans mon ame de gemiſſemens dignes d'effacer mes crimes, & de vous engager à vous rapprocher de moi, pour me rendre la vie, & me mettre dans la ſainte diſpoſition de ne m'éloigner jamais de vous.

Ce qui doit porter une ame penitente, qui a perdu la vie de la grace, à chercher Dieu dans l'amertume de ſon cœur, pour la lui rendre : c'eſt la douleur extreme de la Sainte Vierge & de Saint Joſeph, aprés la perte miſterieuſe qu'ils firent de l'Enfant Jeſus pendant trois jours, dont ils étoient innocens : ce ne fu-

rent que gemiſſemens pour eux pendant ce triſte intervale de tems, qu'ils ne diſcontinuerent point, juſqu'à ce qu'ils l'eurent trouvé dans le Temple de Jeruſalem aſſis au milieu des Docteurs : quoique Marie ſçût que ſon Fils étoit Dieu ; ſçachant auſſi qu'il s'étoit aſſeujetti à toutes les miſeres humaines, & qu'ainſi n'étant âgé que de douze ans, il pourroit ſouffrir quelque incommodité de la vie ſans leur ſecours, ils étoient ſi fort affligez, que l'ayant heureuſement trouvé ; cette Sainte Mere lui temoigna ſa douleur en lui diſant : Mon Fils, pourquoi en avez-vous agi ainſi avec nous, voilà votre pere & moi qui vous cherchions fort affligez de la privation des ineffables douceurs de votre divine preſence : C'eſt Marie qui parle, parce que ſa qualité de Mere lui donnoit plus de droit ſur l'Enfant Jeſus, qu'à Joſeph : *Fili quid feciſti nobis ſic.* Ce n'eſt pas, dit Denis le Chartreux, un reproche qu'elle lui fit, mais une plainte pleine d'amour & de tendreſſe : *Verbum hoc non eſt quaſi increpatio, ſed pia & amoroſa conqueſtio* : Car en lui diſant, pourquoi en avez-vous uſé ainſi avec nous, c'étoit lui dire, vous ſçavés que jamais mere aima un fils infiniment aimable, plus tendrement que je vous aime, la nature & la grace ont formé les liens ſacrez qui m'attachent ſi étroitement à vous ; je trouve en vous le divin Enfant que j'ai porté dans mon ſein, mon Createur, mon Sauveur ; ayant pour vous, mon Fils, une ſi grande tendreſſe, que ces ſentimens ont gravé dans mon cœur, qui peut exprimer l'excez de ma triſteſſe pendant trois jours que nous avons employé à vous chercher ; l'amour que nous avons pour vous étant ſi grand, notre douleur étoit égale à notre perte.

Ces ſaintes ames ne pouvoient mieux nous faire connoître en cherchant Jeſus-Chriſt avec tant de larmes & une ſi grande douleur, l'état dans lequel doivent entrer les pecheurs, qui ont été ſi malheureux de perdre Dieu par leur negligence & leur malice après le Batême : la recherche douleureuſe de la Sainte Vierge & de Saint Joſeph tout innocents qu'ils étoient, doit être le veritable modele de la nôtre, parce qu'à moins que nous reſſentions avec une vive douleur cette perte, & que nous cherchions Dieu, après l'avoir perdu, dans toute l'amertume de notre ame ; nous ne le trouverons jamais : c'eſt cette douleur qui nous le fait retrouver : Comme le ver, dit Saint Griſoſtome, naît du bois, &

le ronge enſuite ; de même la triſteſſe qui vient du peché, le conſume. La douleur de la perte des biens temporels eſt fort inutile, ne ſervant point à les recouvrer, & on a raiſon de tacher de s'en delivrer ; mais la douleur d'avoir perdu Dieu, eſt le vrai moyen de nous le faire retrouver : c'eſt celui dont tous les pénitens ſe ſont ſervis pour ſe reconcilier avec Dieu. Avons-nous perdu Dieu par nôtre faute, ne differons pas un moment à regretter cette perte, à rappeller dans l'amertume de nôtre ame les crimes qui nous l'ont ravi : Celui, dit Saint Criſoſtome, qui a une vraye douleur de ſes pechez, en retire ce fruit ſalutaire qu'elle les efface, & fait retrouver à un pecheur pénitent qui en eſt vivement penetré, ſon Dieu qu'il avoit perdu ? Malheur à ceux qui ſont inſenſibles à cette perte, & qui diſent par un aveuglement d'eſprit, & l'endurciſſement de leur cœur : j'ai peché, & qu'eſt-ce qu'il m'eſt arrivé de triſte pour cela : *peccavi, & quid triſte mihi accidit.*

Eccl. 5. v. 4.

Profanes que vous êtes, dit autrefois un Idolatre gémiſſant & fondant en larmes, & criant de toutes ſes forces aprés des Soldats de la Tribu de Dan qui emportoient ſes Idoles, vous m'enlevez mes Dieux, & vous me dites, pourquoi pleure tu ? Que les larmes de cet idolatre auroient été juſtes, ſi ayant la connoiſſance du vrai Dieu, & ſi ayant le malheur de l'avoir perdu, il avoit gémi & pleuré auſſi amérement qu'il fit ? Mais quel aveuglement & quelle folie de verſer de larmes pour des Dieux qui n'étoient que l'ouvrage des mains de l'homme.

Mon Fils, dit Marie à l'Enfant Jeſus, pourquoi nous avez vous quitté : voila vôtre pere & moi qui vous cherchions depuis trois jours avec une extreme douleur ? O l'amoureuſe plainte ! ô le doux & juſte ſentiment, qui exprime tout à la fois la douleur & la joïe de la plus ſainte de toutes les Meres ! O que les larmes ſont ſaintement employées, lors qu'on ne les repand que pour pleurer la perte qu'on a fait de Dieu : elles lui ſont ſi agreables, qu'il les regarde, dit Saint Auguſtin, comme le plus pur ſang du cœur, bleſſé d'amour & de douleur de l'avoir offenſé ; comme les fideles interpretes de ſes ſentimens, de ſes penſées, & comme les marques ſeures d'un amour ſincere : elles ne ſortent pas plutôt des yeux d'une ame contrite, que Dieu ne rejette point, qu'elles ſont portées par les Anges devant ſon Trone : l'union de la divine miſéricorde avec les larmes ſe fait ſans retardement, ſi-tôt qu'une

ame

ame gémit & pleure ſes pechez ſincérement, qui lui ont fait perdre la grace ſantifiante : Dieu qui eſt proche de ceux qui ont le cœur affligé ; *Juxta eſt Dominus his qui tribulato ſunt corde* : ſe preſente & s'unit à cette ame, & lui fait miſéricorde, dit Saint Bernard : *Sine ullo intervallo conjunguntur, & lachrima pœnitentiæ, & miſericordia Salvatoris.* *Pſ.* 33. *v.* 18.

Le fameux exemple de Magdelene penitente eſt une preuve convainquante de cette union miſterieuſe, & du merite des larmes. Le Sauveur n'attendit pas aprés le repas de lui accorder le pardon de ſes pechez ; mais en même tems qu'il la découvre dans la Sale, il prit tant de plaiſir aux gémiſſemens de ſon cœur, & à voir couler les larmes de ſes yeux, qu'il interrompt ſa refection ; il témoigne bien plus d'agrément aux ſoupirs de cette ame affligée, qu'à l'appareil magnifique du Phariſien ; & ſans avoir égard à la cenſure des Conviez, aux circonſtances du temps, du lieu, à l'affront qu'il faiſoit au Phariſien qui l'avoit invité à dîner, ni à la deroute du Feſtin, il ne s'applique qu'à la conſolation de cette ame penetrée d'une vive douleur de ſes pechez : *Converſus ad Mulierem* : il accepte le preſent & l'agréable ſacrifice de ſes ſoupirs & de ſes larmes par le pardon de tous ſes pechez : *Remittuntur ei peccata multa* ; par le don de la grace, de la paix, & du calme que ce Dieu de bonté rend à ſon ame par ces conſolantes paroles *Vade in pace* : Allez, & ſoyez en paix ? Ah ! Seigneur aprés des aſſurances ſi poſitives de vôtre miſéricorde, il ne faut pas étre ſurpris ſi Magdelene prend la liberté de baiſer vos pieds, aprés les avoir arroſez de ſes larmes : elle peut tout prétendre de vôtre bonté ; ces chaſtes & reſpectueux baiſers ſont en même tems le ſçeau de ſa reconciliation, le ſymbole & les marques de ſon amour, & de vôtre miſéricorde : *lachrimæ ſunt ſatisfactionis documenta, oſcula ſunt reconciliationis indicia*, dit Saint Pierre Chriſologue. *Serm.* 95.

Que nous ſerions heureux, ſi nous imitions cette illuſtre pénitente dans l'excez de ſa douleur ? O que nos larmes ſeroient ſaintement employées, ſi nous ne les verſions que pour pleurer la perte de Dieu, & pour le chercher aprés l'avoir malheureuſement perdu par le peché ; elles nous procureroient comme à cette Amante, le bonheur de le trouver miſéricordieux. Mais eſt-ce ainſi que vous pleurez la perte de Dieu, & cet horrible malheur à

N'eſt-ce qu'après Dieu que vous ſoupirez ? O qu'on répand tous les jours de larmes inutiles, hipocrites, & criminelles ; qu'on en répand bien peu d'innocentes, & de ſinceres ? Mais quelles ſont les vôtres, ô Ame Chrétienne ! C'eſt ſur quoi vous devez vous examiner ; vous demander compte à vous-même de vos larmes, & de vôtre douleur : l'œil ne pleure point ce que le cœur n'aime pas : mais le cœur ne perd jamais ce qu'il eſtime & ce qu'il aime, ſans le regreter. C'eſt ſur ces belles maximes que vous devez juger par vôtre triſteſſe & par vos larmes de l'amour que vous avez pour Dieu, & de l'eſtime que vous en faites. Qu'avez-vous pleuré juſqu'à preſent ? Eſt-ce la perte de Dieu, ou d'un ami, ou d'une amie ? Eſt-ce la perte du ſalut de vôtre ame, ou de la ſanté du corps ? Eſt-ce la perte de Dieu, ou de la creature ? Helas ! vous n'avez peut-étre pleuré que de ce qui ne meritoit pas vos larmes, & vous avez été inſenſible à ce qui devoit étre le juſte & l'unique motif de votre douleur.

Je ne ſçaurois répandre une larme, dit ce Chretien, mon cœur eſt endurci ; ou ſi je reſſents quelque douleur paſſagere, que les remords de ma conſcience excitent dans mon ame, elle eſt ſi legere, qu'elle ne va pas juſqu'à cette heureuſe extremité que de pleurer amérement & ſincerement mon peché ? Ah ! malheureux que vous êtes, vous donnez de larmes abondantes à la perte d'un procez : & vôtre ame eſt comme celle dont parle le Prophete, une terre ſans eau : *anima mea ſicut terra ſine aqua tibi*, ſans une larme ſincere de la perte de Dieu, & de vôtre ſalut, qui eſt la plus grande de toutes les pertes que vous puiſſiez faire : vôtre cœur vous en fournit pour l'amour d'un mari, d'un enfant, d'un ami, & il vous en refuſe pour la mort ſpirituelle de vôtre ame : vif & ſenſible ſur le point d'honneur, quelle douleur, quel chagrin, quelle inquietude ne vous cauſe pas une ſeule parole de mépris, une eſperance fruſtrée, des injuſtes meſures rompuës, un projet d'ambition anéanti, une affaire manquée, une paſſion mal ſatisfaite, une occaſion perduë, une intrigue découverte, cauſent en vous une exceſſive douleur, & vous mettent ſouvent hors de vous-même ; pendant que les vrais malheurs, tels que ſont l'éloignement de Dieu, la privation de ſa grace, la perte de votre ame ne vous touche point : que vous êtes dur & inſenſible aux vrais biens, aux biens

ſolides & éternels : *Doles damnum pecuniæ, & non doles damnum juſtitiæ*, vous dit Saint Auguſtin ? Quel horrible aveuglement ! Ah ! vous verſez de torrens de larmes pour une malheureuſe creature qui vous perd, & qui vous damne ; & vous n'en repandez pas une goute pour l'amour de Jeſus-Chriſt, qui veut vous ſauver ? Ah ! ſi vous l'aimiez veritablement comme Magdelene, vous pleureriez amérement d'avoir offenſé un Dieu ſi bon, & de l'avoir perdu : vous n'en verſez pas une larme, parce que vous ne l'aimez pas parfaitement : *Ideo non ploras, quia non perfecte amas*, vous dit Saint Bernard ? Quelle difference entre vous & cette illuſtre pénitente.

Serez-vous toujours auſſi inſenſible comme cette Colombe ſeduite, dont parle le Prophete Oſée, qui n'a ni cœur ni ſageſſe : Voilà la veritable image du pecheur endurci ; il n'a ni cœur, ni intelligence, il eſt la plus inſenſible, & la plus inſenſée de toutes les creatures ; il voit mille paſſions, qui les unes aprés les autres viennent lui enlever dans ſon cœur la joïe, la vie, & le Dieu de ſon ame, pour lui faire gouter un peu de miel, & le faire joüir d'un plaiſir paſſager, & il n'en eſt point touché ; & s'il a quelque legere ſenſibilité, il ne fait aucun pas pour chercher le Seigneur, & pour le retrouver. C. 7. v. 11.

C'eſt à vous, Seigneur, à former dans mon cœur les vrais gemiſſemens d'amour & de penitence ; parce que vous ayant offensé contre vôtre volonté, je ne puis ni gémir ni pleurer ſans vôtre ſecours. Eclairez-moi, embraſez-moi, ô divin Soleil : accordez-moi la grace que vous demandoit Auguſtin pénitent, montrez-moi à moi-même : *Oſtende me ipſum mihi* ; afin que penetré de mes veritables miséres, j'en tire de motifs de gémiſſemens & des larmes : Diſſipez, Seigneur, les tenebres de mon eſprit par vos divines lumieres, regardez-nous des yeux de votre miſéricorde, afin que nous apprenions de vous à pleurer nos pechez : ramolliſſez la dureté de mon cœur par votre grace & par votre amour ; fondez cette glace qui me rend ſi froid & ſi inſenſible. Ouvrez-moi les yeux, non ſeulement pour m'inſtruire de vôtre Loy ; mais encore pour me faire verſer de larmes ſur mes prévarications ; que mes yeux pleurent pour en avoir été l'inſtrument & les témoins ; que mon cœur gemiſſe pour en avoir été la ſource : qu'il devienne au moins dèz maintenant celle de ma vive douleur & de mes larmes, & qu'il en repande d'aſſez

pures & d'aſſez abondantes pour me laver & me purifier de toutes mes infidelitez, pour vous chercher par cette voie, & pour en obtenir le pardon de votre miséricorde.

C'eſt de vous, ô mon Dieu, qu'elles doivent obtenir cette pureté, cette amertume, & cette abondance abſolument neceſſaire dans votre recherche, qui doit être douloureuſe pour vous trouver. Briſez donc mon cœur, comme vous avez briſé celui du Roy David, de vôtre Epouſe, & de Magdelene : ambraſez-le d'un amour auſſi tendre que le leur ; & vous en fairez ſortir de ruiſſeaux de larmes. Le plus grand malheur qui puiſſe nous arriver, ô mon Dieu, c'eſt de vous perdre, & d'être inſenſibles à cette perte : comme vous êtes le ſouverain bien, le mal ſouverain eſt de vivre ſans vous, d'être tranquille dans ce deplorable état, & de ne pas penſer d'en ſortir. Troublez-nous dans cette fauſſe paix, qui nous jette dans un profond aſſoupiſſement, & dans une mortelle & execrable indifference pour notre ſalut. Rempliſſez-nous de cette ſainte triſteſſe qui produit pour le ſalut une pénitence ſtable, comme dit vôtre Apôtre : & faites que ce trouble & cette douleur de vous avoir perdu, nous portent à vous chercher de tout nôtre cœur, & dans toute la tribulation de nôtre ame, ainſi que vous l'ordonnez.

2. Cor, v. 10.

CHAPITRE XV.

DE LA CONSTANTE ET PERSEVERANTE RECHERCHE du Seigneur.

L'IMMUTABILITE' eſt une proprieté eſſentielle inſeparablement attachée à la nature Divine, qui fait la gloire de Dieu : il n'a jamais changé, & il ne changera jamais ; il ne ſeroit pas Dieu s'il le pouvoit : Je ſuis le Seigneur, dit-il par ſon Prophete Malachie, & je ne change pas : *Ego Deus, & non mutor* : il eſt immuable dans ſa nature, dans ſa volonté, quant au lieu & au tems : Il eſt immuable dans ſa nature, étant infiniment parfait, un Etre neceſſaire, la ſource feconde de tous les autres Etres, il en a toutes les perfections, & la plenitude ; il ne peut être autre choſe que ce qu'il eſt : il eſt immuable dans ſa volonté, il ne

peut pas devenir meilleur étant la plenitude de la bonté ; ſes decrets éternels ne ſont ſujets ni à l'erreur, ni à la retractation, étant la premiere & eſſentielle verité. Lorſque l'Ecriture dit qu'il s'eſt répenti d'avoir créé l'homme, qu'il en a eu le cœur touché de douleur : ſa volonté ne change pas pour cela ; mais il parle nôtre langage, pour nous faire comprendre l'énormité du peché, qui ſeroit capable, ſi Dieu n'étoit immuable, de cauſer de la douleur & du repentir dans ſon cœur. Comme nous ne connoiſſons la verité de Dieu que par les effets ; nous nous imaginons, ſelon nôtre façon de concevoir, qu'elle change, ſelon les differents évenemens qui paroiſſent. Le Soleil ne change pas, dit Saint Auguſtin, lorſque ſa lumiere eſt agréable à ceux qui ont la force de l'enviſager, & qu'elle eſt inſuportable à ceux qui ont les yeux foibles. Ainſi lorſque vous êtes juſte ou pénitent, Dieu vous paroit bon & miſéricordieux ; & lorſque vous êtes coupable, il vous paroit irrité. Je vous vois, ô mon Dieu, dit le même Saint Docteur, & vous ne brulez pas ; en ſollicitude & en zele, ſans ſortir de votre repos ; en colere, ſans perdre votre tranquillité ; vous vous repentez, & vous êtes inacceſſible à la douleur ; vous changez vos ouvrages, & vous ne changez pas de volonté : *Amas, nec æſtuas, panites, & non doles ; iraſceris, & tranquillus es ; opera mutas, & non mutas conſilium.* *In Pſ. 72*

L. 1. Conf. c. 4.

Mais n'eſt-ce pas changer, ce ſemble, que d'aimer aujourd'hui cet homme juſte, & le haïr demain, le voyant pécheur ? Non non, dit le même Pere ; cela ne ſupoſe aucun changement en Dieu, mais ſeulement dans ſa Créature : lorſqu'il dit qu'il change ſon amour en haine, il demeure toûjours le même : Il eſt comme le miroir, ajoute-t-il ; vous vous préſentez aujourd'hui avec un habit, demain avec un autre, avec un viſage guai & ſerain, ou avec un viſage défait & languiſſant ; le miroir répreſente tout autant de differentes figures ; il ne change pas en lui-même ; c'eſt vous qui changez : il en eſt de même de la volonté de Dieu, comme de ce miroir, le changement eſt dans cette Créature, & non pas en lui : *Apud quem non eſt tranſmutatio, nec viciſſitudinis obumbratio.* Tout don parfait vient d'en haut, & deſcent du Pere de lumiére, qui n'eſt ſujet ni au changement, ni à aucune ombre de revolution. *Jacob. c. 1.*

Dieu eſt immuable quant aux lieux ; parce qu'il remplit tout

par ſon immenſité : cette Divine Eſſence eſt d'une étenduë immenſe & d'un poids infini, qu'on ne peut pas mettre en mouvement, ni changer d'un lieu en un autre, n'y en ayant aucun qu'il n'occupe, & où elle ne ſoit toute entiére. Il eſt vrai que pour exprimer l'Incarnation du Verbe, l'Egliſe nous dit, qu'il eſt deſcendu du Ciel en terre, qu'il eſt venu s'unir à nôtre chair pour nous ſauver : mais celui qui dit de ſoi-même, je remplis le Ciel & la Terre, ne peut ni monter ni deſcendre, ce n'eſt point un changement de lieu, ce n'eſt point un mouvement local : il vient à nous, dit, Saint Pierre Criſologue, non pas par de démarches corporelles ; mais par de démarches d'amour & de miséricorde : *Movetur miſericordia Deus, qui loco dimoveri non poteſt, accurrit, non progreſſu corporis, ſed pietatis affectu.*

Serm. 9.

Diſons encore que Dieu eſt immuable quant au tems auquel il n'eſt point aſſujetti, parce qu'il eſt éternel ; il n'y a en lui aucune ombre de revolution, *nec viciſſitudinis obumbratio* : Saint Jacques fait alluſion à l'ombre du Soleil qui change ſouvent, & qui decline vers le ſoir : ces augmentations & ces diminutions ne ſe trouvent pas dans le Soleil de Juſtice ; il eſt toujours égal & immuable. Seigneur, dit le Prophete, vous avez fondé la Terre dèz le commencement, & les Cieux ſont les ouvrages de vos mains ; ils vieilliront comme de vetemens ; mais vous demurerez toujours le même : *ipſi peribunt, tu autem permanes.*

Pſ. 101.

Diſons en ſecond lieu, que Dieu eſt uniquement immuable ; il n'y a que lui qui puiſſe dire ; *Ego Dominus, & non mutor.* Il n'eſt rien dans le monde qui ne ſoit ſujet au changement & à l'inconſtance ; on ne s'arrête pas ici à établir cette inconteſtable verité, qu'une continuelle experience nous montre à tout moment. L'homme même qui eſt l'abregé de tout l'Univers, & un petit monde en lui-même, eſt ſujet au changement de toutes les Créatures ; il n'y en a point même de plus inconſtante que lui, non ſeulement dans l'ordre naturel ; mais ce qui eſt de plus ſurprenant, dans l'ordre moral, parce qu'il eſt pécheur ; quoi qu'ayant été créé libre, & que par ſa liberté, pouvant ſe fixer & perſeverer dans le bien avec le ſecours de la grace, il pourroit imiter en quelque maniére l'immutabilité de Dieu. Les

autres Etres agiſſant neceſſairement, ſont neceſſitez au changement en toutes choſes : mais il eſt libre à l'homme de faire le mal, ou de faire le bien & de pratiquer la vertu, d'aimer & de chercher toujours le Seigneur, & s'unir inſéparablement à cet Etre ſupreme. Mais il s'éloigne volontairement de ce Principe immuable, & plus il s'en éloigne, plus il devient changeant & inconſtant ; parce qu'il ſe ſouſtrait par ſa faute des influences ſalutaires de cette Cauſe ſuperieure, qui le ſoutenoit, qui lui donnoit la force, qui agiſſoit en lui, & qui l'empechoit de tomber : *Quanto magis elongatur à Deo*, dit Saint Bonaventure, *elongatur à ſuo principio, tanto magis mutatur & deficit.* *In Joan. c. 8.*

Le pecheur, en effet, ne peut s'éloigner de Dieu, que Dieu ne s'éloigne de lui ; dans cet éloignement il eſt livré à ſa propre volonté, qui eſt une puiſſance aveugle, foible, legere, qui ne peut ſe ſoutenir par elle-même ; elle haït aujourd'hui ce qu'elle aimoit hier avec ardeur ; elle aime tantôt avec excez, ce qu'elle haiſſoit avec fureur : tous ſes mouvemens ſont chancelans & douteux, toutes ſes reſolutions ſont écrites ſur le ſable, le vent de la legereté naturelle les emporte, & les efface au premier ſouffle : comme elle ſe laiſſe conduire au gré de ſes differentes paſſions, qui s'en rendent les maîtreſſes, elle les contente les unes après les autres, fatiguée de celle-ci, elle ne fait tréve avec elle que pour en contenter une autre ; & la ſource de cette honteuſe inconſtance eſt le peché ſeul. Jeruſalem a peché, dit le Seigneur dans Jeremie, c'eſt pour cela qu'elle eſt devenuë inconſtante, & que toutes les Nations ſe mocquent de ſa legereté : *Peccatum peccavit Jeruſalem, propterea inſtabilis facta eſt.* *Cap. 1.*

C'eſt donc le peché, qui eſt un éloignement de Dieu, qui eſt la cauſe de nôtre inconſtance dans le ſervice, & la recherche de Dieu. Combien voyons-nous de perſonnes qui commencent avec ardeur cette ſainte pourſuite ; mais peu qui y perſeverent : les plus grands pecheurs, & les plus laches font dans de certains intervalles de projets d'une vie reglée ; ils ſe trouvent dans de certains heureux momens, où la pieté a pour eux de charmes ; ils font un beau plan d'une vie penitente ; ils ſe croyent detachez des plaiſirs, ils s'imaginent d'aller courir dans

la voïe des conſeils les plus étroits ; & ils ſe trompent ſouvent dans l'un & dans l'autre : ils entreprenent même l'ouvrage de la perfection & de la recherche de Dieu ; ils en ſoutienent quelque fois les premieres difficultez avec ferveur, ils y ont du plaiſir, ils ſe croyent incapables de changer : mais à peine ont-ils commencé leur carriere, qu'ils tombent dans le découragement : une tentation qu'ils n'avoient pas preveuë, & contre laquelle ils ne s'étoient pas precautionez, les abbat ; une vertu laborieuſe & ſuivie les ennuye & les rebute : ils veulent bien ſe dompter par intervalle & par caprice, par humeur, & quand la vertu ne coute rien à leur temperamment : mais lorſqu'ils trouvent à leur chemin quelque objet qui les ſollicite vivement, ou qu'il eſt queſtion de faire un rigoureux ſacrifice ſur l'article delicat de la paſſion dominante, ou qu'il faut continuer tous les jours ſans relache, ainſi que Dieu l'exige : ils ſe fatiguent, ils ſe decouragent, & leur inconſtance naturelle reprend ſes droits.

Les plus Juſtes même doivent étre en garde contre cette inconſtance dont ils ont le fonds, comme les plus grands pecheurs ; ils n'experimentent que trop ſouvent certaine pente vers le decouragement qui les font gemir : la vie pure & pénitente qu'ils menent, ne les met pas à l'abri des ſechereſſes, qui produiſent, quand on n'en fait pas un bon uſage, des ennuis & de degouts, qui les faiſoient bien-tôt changer, s'ils n'étoient attentifs à renouveller ſouvent leur reſolution & leur ferveur, qui ne ſont pas toujours égales : car dans l'amour que les ames les plus parfaites reſſentent pour Dieu, il s'y gliſſe de tems en tems de petites langueurs, qu'il faut reveiller tous les jours, de peur, qu'étant negligées, elles ne cauſent enfin une extinction totale du divin amour, & n'arrêtent le cours de la recherche de Dieu, que nous ſommes obligez de faire ſans ceſſe, & qui doit étre perſeverante. C'eſt une des illuſions la plus dangereuſe & la plus ordinaire de ceux qui commencent à aimer & chercher le Seigneur, de s'arrêter au milieu de leur courſe, & de ſe contenter d'une recherche commune, ſans aſpirer à la perfection. Comme l'amour divin eſt un feu, pour ſubſiſter il faut qu'il agiſſe, qu'il ſoit toujours en mouvement ; il ne peut ſe fixer à aucun point de conſiſtence, où il puiſſe tenir ferme ; s'il ne monte pas, il faut qu'il deſcende ; s'il n'avance pas, il faut qu'il recule ; s'il n'acquiert pas de nouvelles flames,

il

il faut qu'il perde une partie des ſiennes ; & quand il ne fait point de progrez, & qu'il pretend de s'en tenir à ce qu'il poſſede, il commence auſſi-tôt à languir, enfin il s'en fait une extinction entiere ; un amour de temperamment, qui n'en eſt que le phantome, prend ſa place, & laiſſe le cœur dans une illuſion d'autant plus pernicieuſe, d'aimer & de chercher Dieu, pendant qu'il n'aime & ne ſe cherche que ſoi-même.

La ſçience du ſaint amour, & de la recherche de Dieu eſt ſublime, ſes principes ſont divins, ſes devoirs ſont fort étendus & multipliés, ſon étude & ſa pratique eſt de toute la vie, encore ſuffit elle à peine pour en acquerir la perfection : plus on y fait du chemin, plus on connoit qu'il en reſte à faire ; plus on y fait de decouvertes, plus on connoit ſon ignorance, plus on s'inſtruit ; plus on y trouve du gout & du plaiſir, plus on s'apperçoit qu'on peut en gouter des nouveaux. De là vient qu'on ne peut avancer dans cette ſçience ſans une application continuelle : quand on ſe repoſe, on ſe relache, & on ſe refroidit ; l'eſprit perd ce qu'il avoit penſé & appris : le cœur perd la douceur qu'il avoit ſenti & gouté. Lorſqu'on fait ſucceder par intervalle l'amour & la recherche de ſoi même ou des creatures, à l'amour & à la recherche de Dieu, l'un efface inſenſiblement les favorables impreſſions de l'autre : ces frequentes interruptions nous empêchent de profiter de nos premiers actes d'amour, & de la pourſuite du Seigneur : & il arrive de ces alternatives qu'il faut toujours recommencer de nouveau, & qu'à la fin de la vie, on ne ſçait pas mieux aimer, ni chercher Dieu comme il faut, qu'au commencement : Une ame qui aime & cherche Dieu veritablement ne s'arrête jamais : elle eſt plus parfaite & plus empreſſée aujourd'hui dans cet amour & dans cette pourſuite, qu'elle ne l'étoit hier ; parce qu'elle aime & cherche de ſuite ; ſa tendreſſe & ſon zele augmentent, les actes ſuivans qu'elle produit ſont toujours plus parfaits que les premiers, parce qu'ils ſont unis & liez enſemble.

Tel étoit l'amour de l'Epouſe dans la recherche de ſon bien aimé, & tel doit être le nôtre : l'Epoux compare l'amour de ſon Amante à une Fontaine de Jardin qui ne tarit jamais, & à un Puis d'eau vive qui coulent avec impetuoſité du Liban : *Fons Hortorum, Puteus aquarum viventium, quæ fluunt impetu de Libano.* Ces eaux ſont toujours en mouvement, ce Liban les fournit avec une égale *Cant. 4.*

rapidité : c'eſt un precieux écoulement de ce fleuve miſtique dont parle le Prophete, qui rejoüit les Saints dans le Ciel continuellement & ſans interruption : *Fluvius impetus lætificat Civitatem Dei.* L'Epoux dit encore que la taille de ſon Epouſe eſt ſemblable à
Cant. 7. un Palmier : *Statura tua aſſimilata eſt Palmæ.* Le Palmier monte toujours vers le Ciel, juſqu'à ce qu'il ait acquis ſa derniere perfection ; il produit des fruits delicieux, ſa feüille ne tombe jamais, il conſerve ſa verdure malgré les neiges & les frimats : ce qui nous marque que nous ne devons jamais ceſſer d'aimer Dieu, & d'aller droit à lui ; qu'il faut que malgré les contre-tems & les épreuves qui nous arrivent, nous portions inceſſamment les doux & agreables fruits de la charité.

L'amour de mon Epouſe, dit l'Epoux, eſt ſemblable à la Fontaine des Jardins, & à un Puis d'eaux vives qui coulent avec impetuoſité du Liban : Le cœur de mon Dieu eſt cette ſource abondante d'où coulent inceſſamment les eaux pures & vivifiantes du divin amour : le cœur de l'Epouſe, ou de l'ame fidele qu'elle repreſente, eſt la fontaine qui les reçoit, & le puis miſterieux qui les contient, pour en arroſer continuellement le Parterre ſpirituel de ſon ame, ſur tout lorſqu'il eſt dans la ſechereſſe, & qu'il a peine de produire des fleurs & de fruits : ainſi elle peut toujours aimer & chercher Dieu, ce Dieu de bonté lui fourniſſant toujours de quoi le faire : c'eſt un flux & reflux d'amour, qui ne ceſſe jamais quand l'ame eſt attentive & fidele. Je puis aller inceſſamment par mon amour à Dieu ; parce qu'il a donné à ces eaux miſtiques aſſez de vivacité & de force pour remonter juſqu'à ſa ſource : chaque fois que l'ame fidele y monte, elle puiſe & emporte avec elle des eaux plus abondantes & plus vives pour couler ſans ceſſe, & des ardeurs toujours nouvelles pour toujours aimer & chercher le Seigneur ? A quoi tient donc, ame infidele, que vous n'aimiez & ne cherchiez continuellement vôtre Dieu.

Quand on veut engager le pecheur à chercher le Seigneur par la pénitence, il y conſent pour quelques jours ; mais il a peine à ſe bien réſoudre à la faire pendant toute ſa vie, quoi qu'il y ſoit obligé ; il ſe plaint qu'il n'a pas ſes yeux diſpoſez à toujours pleurer, comme Magdelene, qui après l'aſſeurance poſitive du pardon de ſes pechez & de la paix que le Sauveur

lui accorda, ne ceſſa jamais de repandre de larmes aux pieds de Jeſus, ſoit vivant, ſoit mourant, & aprés ſa mort à ſon Tombeau, & elle mourut dans les larmes de ſa pénitence & de ſon amour dans la Grote de ſon affreuſe ſolitude. Mais les larmes de la pluſpart des pecheurs ſont des eaux mortes, qui tariſſent bien-tôt, parce qu'elles ne coulent pas de ſource, & que leur amour pour Dieu n'eſt pas ſincere, & que leur pénitence eſt fauſſe. Quand on veut engager un Chretien lache à aimer & à chercher Dieu, il le fait de tems en tems & par intervalle; ſon cœur s'y porte même avec quelque plaiſir: il veut bien aimer & chercher le monde dans un tems, & Dieu dans l'autre: quand il eſt fatigué de l'un de ſes amours, & de l'une de ſes pourſuites, il s'en délaſſe par l'autre: mais pour aimer & chercher Dieu continuellement & d'une maniere ſuivie, c'eſt une grande peine pour lui d'y conſentir, & de le faire; ſe plaignant de ce qu'il n'a pas dans ſon cœur de quoi aimer & chercher toujours la même choſe? Faux amour! fauſſe recherche! Ame lache & aveugle, vous aimez le monde tout indigne qu'il eſt de vôtre amour & de vôtre pourſuite? Ouvrez les yeux de la foi, & vous verrez dans Dieu ſeul une beauté toujours nouvelle, infiniment aimable, digne d'être aimée & recherchée ſans ceſſe. Priez-le qu'il mette dans vôtre cœur inconſtant de quoi toujours l'aimer & le chercher ſans relache; dites-lui avec Saint Auguſtin: O amour ſacré! qui brulez ſans ceſſe, qui ne vous éteignez jamais, embraſez mon cœur de vos divines ardeurs: *O amor! qui ſemper ardes & numquam extingueris, accende me.*

Votre taille, dit l'Epoux, eſt ſemblable au Palmier: cet arbre eſt toujours verd, malgré les frimas: l'Epouſe eſt toujours ferme & perſeverante dans la recherche de ſon bien aimé, malgré les épreuves & le contre-tems: elle ne ceſſe jamais d'aller, & de s'élever à Dieu par ſon amour: on a beau abaiſſer le Palmier, ou il reſiſte, ou il s'éleve auſſi-tôt: l'ame fidele figurée par l'Epouſe, ne tombe jamais, parce qu'elle aime toujours, & que ſon amour conſtant fait toute ſa force; le Palmier eſt droit, cette fidele Amante l'eſt auſſi en toutes choſes, il eſt le ſymbole de la victoire, l'ame fidele combat toujours juſqu'à ce qu'elle l'ait remportée, elle eſt victorieuſe, parce que ſon amour eſt conſtant,

& qu'elle eſt inceſſamment ſur ſes gardes : ſi votre amour pour Dieu étoit ſemblable à celui de l'Epouſe, s'il avoit la droiture, l'élevation & la vivacité continuelle du Palmier, s'il étoit ferme, au lieu qu'il n'eſt que paſſager, vous auriez toujours remporté la victoire dans vos combats : mais vous vous laſſez d'aimer Dieu, vous ne l'aimez que par ſaillies ? Peut-on & doit-on ſe laſſer, ô mon Dieu, de vous aimer, vous qui êtes toujours infiniment aimable ? Que de tems perdu inutilement, que de vuides affreux, que d'intervales, que d'heures, que de jours, où vous n'avez pas aimé ni cherché vôtre Dieu : gemiſſez, & reparez le paſſé par un amour continuel.

Le veritable amour qui nous engage à la recherche de Dieu, eſt un amour ſouverain, dont la noble ardeur ne ſouffre point de bornes ; il eſt inſatiable, il marche toujours à grand pas, il compte pour rien tout le chemin qu'il a fait pour chercher le Seigneur ; il ſe croit obligé de faire des efforts ſuivis & continuels, juſqu'à ce qu'il l'ait trouvé. L'Epouſe faiſoit de progrés ſi ſurprenans dans l'amour & dans la recherche de ſon bien aimé qu'elle attiroit ſon admiration ? Qui eſt celle-ci, diſoit-il, qui s'avance comme l'Aurore, qui eſt belle comme la Lune, & choiſie comme le Soleil : *Quæ eſt iſta quæ progreditur ſicut Aurora conſurgens, pulchra ut Luna, electa ut Sol. Cant.* 6. Il la compare à l'Aurore, qui n'eſt qu'une lumiere anticipée du Soleil, qui augmente toujours en clarté juſqu'à ce qu'elle ſoit confonduë avec cet Aſtre : & il ajoute, qu'elle eſt belle comme la Lune, choiſie comme le Soleil, qu'elle reſſemble à ces deux Aſtres, qui ne s'arrêtent jamais dans leur courſe : Voilà le vrai ſymbole de la veritable recherche de Dieu, qui nous eſt marquée par cette exclamation des compagnes de l'Epouſe : Que vos demarches ſont belles ! ô fille du Prince ? *Quam pulchri ſunt greſſus tui in calceamentis ! ô Filia Principis. Cant.* 7. Voilà un excellent modele pour nous exciter à faire tous les jours de nouveaux progrez dans l'amour de Dieu, & à perſeverer conſtamment dans ſa pourſuite.

Pour donc chercher Dieu comme il faut & avec ſuccez, nôtre recherche doit être aſſidüe & perſeverante : il faut renouveller ſans ceſſe nos demarches & nos actes d'amour juſqu'à ce que nous l'ayons heureuſement trouvé en ce monde comme autheur de la grace, & comme autheur de la gloire en l'autre. Commençons

donc dès ce moment d'entrer dans la ſainte carriere de l'amour & de la recherche de Dieu, fourniſſons-la d'un pas égal, ſans nous arrêter; le prix ne ſe donne qu'à la fin de la courſe; cette fin eſt la mort, ſi nous l'aimons conſtamment, nôtre mort ſera le commencement d'une vie heureuſe & éternelle.

Magdelene par ſa vie criminelle n'avoit que de l'indifference pour Dieu, mais elle devint enſuite toute ardente d'amour pour lui; elle ſuivit toujours pendant ſa vie le Sauveur juſqu'à la mort ſur le Calvaire; après ſa mort même elle ne quitta point ſon Tombeau lorſquelle vit ſes Diſciples ſe retirer; elle continüoit de chercher celui qu'elle n'avoit point trouvé aprés ſa Reſurrection; elle ne ceſſoit de pleurer en le cherchant étant embraſée du feu divin de ſon amour, elle bruloit du deſir de retrouver celui qu'elle croyoit qu'on avoit enlevé : *Tulerunt Dominum meum, & neſcio ubi poſuerunt eum* : auſſi elle merita qu'il ſe decouvrit à elle, ayant demuré elle ſeule auprés de ſon Tombeau pour le chercher. C'eſt auſſi de la perſeverance, dit Saint Gregoire, que depend le merite de la recherche de Dieu, & de toutes nos bonnes œuvres : la verité éternelle dit elle même, que celui qui perſevere juſqu'à la fin ſera ſauvé. Comme Marie pleuroit, pourſuit le meme Pere, elle ſe baiſſa pour voir dans le Sepulchre, où elle avoit déja vû qu'il n'y avoit plus rien; elle avoit dit aux Diſciples, qu'on avoit enlevé le Seigneur? Pourquoi s'abbaiſſe-t-elle encore pour y regarder, qu'avoit-elle encore à y voir? Mais il ne ſuffiſoit pas à cette fidele amante d'avoir regardé une fois, l'ardeur de ſon amour la preſſoit encore à reïterer la même recherche : elle le chercha donc dabort ſans le trouver; mais en continuant à le chercher, elle eut le bonheur de le trouver : ainſi il arriva que l'effet de ſes deſirs étant differé, elle en conçeut une plus grande ardeur, & que ſes deſirs étant toujours plus ardents, elle rencontra heureuſement ſon bien aimé qu'elle cherchoit avec un ſi grand empreſſement, il ſe decouvrit à elle ſeule pour recompenſer la perſeverance de ſon amour & de ſa pourſuite.

D. Greg. Homil. 25. in Evang.

Cette fidele amante, comme l'Epouſe des Cantiques, dont elle a ſuivi les glorieuſes traces, ne ſe laſſe jamais d'aimer & de chercher ſon bien aimé, & de faire de continuels progrez dans cet amour, & dans cette pourſuite; mais, helas! qu'ils ont peu d'i-

mitateurs ? Combien d'ames laches & pareſſeuſes qui s'arrêtent ; quoi que Dieu nous ordonne d'être toujours en mouvement, & de courir ſans relache, juſqu'à ce que nous ſoyons parvenus au bienheureux terme où nous devons aſpirer, & comme dit l'Apôtre, *ſic currite ut comprehendatis.* Elles ceſſent de marcher, parce que le monde les arrête, il les appeſantit, & enfin il les fait reculer. Cependant il faut ſuivre le celeſte Epoux pour meriter de le trouver, ce qui eſt le prix & la couronne de la recherche perſeverante : Il marche toûjours à grand pas, dit le Prophete ; c'eſt un geant qui court, pour peu que nous nous arretions, nous perdrons ſes traces, il s'éloignera toujours plus, & peut-être nous ne le joindrons jamais.

Afin que ce malheur ne vous arrive, examinez-vous vous même ſur le peu de progrez que vous avez fait juſqu'à preſent dans l'amour & dans la recherche de Dieu, qui eſt le plus eſſentiel de tous nos devoirs, qui comprend tout les autres. Cherchez dans le fond de votre cœur la ſource deplorable de vôtre lacheté ; & travaillez promptement avec le ſecours du Ciel, à y apporter un prompt & efficace rémede ; dites-vous à vous-même ? N'eſt-ce point pour avoir trop donné au ſeul ſentiment de l'amour, pendant que j'en negligeois les actes frequens, & les plus laborieuſes pratiques, qui effrayoient ma delicateſſe ? N'eſt-ce point pour m'être ennuyé dans les degouts, dans les ſechereſſes, dans les abandons interieurs, & pour n'avoir pas ſoutenu ces épreuves comme je le devois ? N'eſt-ce point pour avoir cherché ma conſolation dans les creatures, au lieu de la chercher en Dieu ſeul ? N'eſt-ce point pour avoir manqué de courage & d'attention à rallumer ce feu ſacré, quand je ſentois qu'il commençoit à languir, & pour ne lui avoir pas fourni de nouveaux alimens par la lecture des bons Livres, par la priére, & par la fidele pratique de la preſence de Dieu ? N'eſt-ce point pour avoir commis pluſieurs fautes reflechies, ſans avoir pris ſoin de les expier & de m'en corriger : ou pour avoir laché la bride aux affections de mon cœur, en le tournant vers les creatures, ou vers moi-même par une attache trop ſenſible : il faut que quelqu'une de ſes fautes, ou peut-être toutes enſemble m'ayent empeché d'avancer dans l'amour, & dans la recherche de Dieu.

Aidez-moi, Seigneur, à les connoitre : & donnez-moi la

force de les expier, afin qu'il n'y ait plus en moi aucun obſtacle au progrez de vôtre divin amour, & de vôtre pourſuite : Je tacherai, ô celeſte Epoux, avec le ſecours de vôtre grace, de ne faire plus aucune demarche qui ne vous ſoit agreable, à l'exemple de vôtre Epouſe, dont vous faites l'éloge ; & que toutes tendront à m'approcher de vôtre cœur : ce ſera l'unique fin de toutes mes penſées, de toutes mes vûës, de tous mes deſirs, de tous mes ſentimens, de toutes mes pratiques, & de toutes mes actions : je pretends que tous les momens de ma vie ſoient marquez & remplis par autant d'actes d'amour, & qui ſoient autant de demarches volontaires qui me conduiſent à la perfection de vôtre amour, & de vôtre recherche ? Elevez mon cœur, ô mon Dieu ; gueriſſez ſes inegalitez ; faites-lui bien ſentir ce que vous valez ; fixez-le immuablement à vous chercher uniquement pour le tems, & pour l'éternité.

CHAPITRE XVI.

DE LA RECHERCHE DE DIEU DANS LA SOLITUDE, & dans nôtre propre cœur.

ON a expliqué dans les Chapitres precedens de la ſeconde partie de cet Ouvrage, les deux premieres cauſes de l'inutile recherche du Seigneur, qui faiſoit dire à l'Epouſe en gémiſſant : J'ai cherché mon bien aimé, & je ne l'ai pas trouvé : *Quæſivi quem diligit anima mea, & non inveni* : ce ſont, comme on la expliqué, quand on neglige de le chercher dans le tems favorable du ſalut, auquel il nous appelle à lui, ou quand on ne le cherche pas comme il faut, comme nous le devons dans la ſincerité de nôtre cœur, dans l'amertume de nôtre ame, & avec ferveur, ſans nous laſſer dans cette ſainte & ſi neceſſaire pourſuite, juſqu'à ce que nous l'ayons heureuſement trouvé. Il reſte encore à expliquer pour l'inſtruction des Lecteurs, la troiſiéme cauſe de cette inutile recherche, qui eſt quand on le cherche dans les lieux où il n'eſt pas par ſa grace, & qui obligeoit l'Epouſe à s'inſtruire avec tant de ſoin du lieu où ſon divin Epoux faiſoit ſa reſidence, & où il repoſoit dans ſon midi, dans la crainte

qu'elle avoit de s'égarer dans ſa pourſuite, en lui diſant : *Indica mihi ubi cubas in meridie, ne vagari incipiam.* C'eſt ce qui va faire le ſujet des Chapitres ſuivans, qui finiront cette ſeconde Partie.

Bien que Dieu en qualité d'autheur de la nature ſoit preſent par tout par ſa puiſſance & par ſon immenſité : il y a de certains lieux qu'il a conſacré par une preſence ſpeciale, dans leſquels on l'y trouve toujours, quand on le cherche en eſprit & en verité : mais on ne le trouve pas comme ſanctificateur dans les lieux où il ne communique pas ſa grace. Voilà pourquoi Saint Auguſtin nous exhorte de chercher avec beaucoup de ſoin le Seigneur dans les lieux ſaints, dans leſquels il repand ſes dons & ſes graces : *Deus in loco ſancto ſuo* : & ce Pere nous avertit expreſſement de ne le point chercher dans les Cabarets, où l'intemperance regne, parce qu'étant la ſobrieté même, il ne peut faire ſa demure comme miſéricordieux, où l'intemperance a établi ſon empire ; de ne le point chercher dans le Marché, où les contradictions & les diſputes ſont ordinaires, parce qu'étant un Dieu pacifique, il s'éloigne de ces lieux de troubles & de diſcorde ; de ne le point chercher dans les Places publiques, où la vanité eſt extreme, parce qu'ayant en horreur ce crime, il ne ſçauroit faire ſocieté avec ceux qui en font profeſſion : enfin, de ne le point chercher où le peché & les pecheurs font leur reſidence. Voilà pourquoi l'Etoile qui ſervit de guide aux Rois Mages pour les conduire à la Creche de Jeſus-Chriſt, les abandonna auſſi-tôt qu'ils entrerent dans Jeruſalem pour aller conſulter Herodes ſur le lieu de la naiſſance de ce Divin Sauveur ; pour nous apprendre en leurs perſonnes qu'il ne faut pas chercher le Seigneur dans les lieux où le peché & l'impieté regnent : c'eſt l'y chercher en vain, parce que le Dieu de toute ſainteté ne ſe trouve en cette qualité que dans les lieux ſaints, comme dit le Prophete, *Deus in loco ſancto ſuo* ; on ne peut le rencontrer dans tous ces lieux infames & de perdition, où l'on ne trouve que le Demon pour nous precipiter dans l'abime du peché.

Serm. 43. ad Fratr.

Ne cherchons pas le Seigneur dans tous les lieux profanes du monde corrompu, qui eſt cette horrible Babilonne dont parle le Saint Eſprit dans l'Apocalipſe, qu'il nous repreſente comme la demeure du Demon, & la retraite de tous les eſprits impurs ;

Ne

Ne le cherchez pas dans les Palais & les Maiſons des Grands, où l'on mene une vie mole & ſenſuelle ; on ne trouve pas Dieu dans la terre de ceux qui vivent dans les joïes criminelles du ſiécle & les plaiſirs des ſens, comme dit Job : *Non enim invenitur in terra ſuaviter viventium.* Ne le cherchez pas dans les Cabinets des Avares, dans les Ruëlles des Dames, dans les Accademies du Jeu, dans les lieux deſtinez aux Spectacles, au Bal, aux Danſes, dans les Accademies, à l'Opera, où toute la morale de l'Evangile eſt renverſée, & où toutes les pernicieuſes maximes de l'amour criminel ſe debitent, au grand ſcandale de la Religion : Tous ces lieux ſont des abimes du peché, qui vous diſent ce n'eſt point ici où l'on trouve Dieu : *Abyſſus dicit non eſt in me* : Ne le cherchez pas dans les Cabarets, dans les promenades, dans ces joïes diſſoluës des Mondains, qui portez comme les Egiptiens ſur le dos d'une eau tranquille, chantent, ſe divertiſſent avec toute ſorte d'inſtrumens ; cet élement vous dit, il n'eſt pas avec moi : *Mare dicit non eſt mecum.*

Cap. 28. v. 13.

Job. ibid.

Il eſt inutile & dangereux de chercher le Celeſte Epoux dans tous ces lieux où il n'eſt pas ; bien loin de le trouver au milieu du ſiécle, où il n'y a que tumulte, qu'injuſtice, qu'iniquité, que mediſance, que tromperie ; on y trouve toûjours les occaſions d'être bleſſé mortellement, dit Saint Ambroiſe : *Non enim injuria tantummodo eſt, non inveniſſe quem quæras, ſed etiam plerumque ubi non oportet quæſiſſe vulnus eſt.* Nôtre Epouſe des Cantiques, pourſuit ce Saint Docteur, eſt une juſte figure de cette verité, dont elle a fait une triſte experience, ainſi qu'elle nous l'apprend d'une touchante maniére. Son Divin Epoux s'étant éloigné d'elle pour la punir de ſes infidelitez ; elle ſe mit en devoir de le chercher : J'ai cherché, dit-elle, celui que mon cœur deſire, dans la nuit ; figure des tenebres du peché, & qu'on ne trouve que dans le jour de la verité & de la juſtice : je l'ay cherché dans mon lit, c'eſt-à-dire, dans une mole oiſiveté, & je ne l'ai pas trouvé : je me levai, dit-elle, pour faire le tour de la Ville, courant par les Ruës & les Places publiques pour chercher mon bien aimé ; mais j'ai été ſi malheureuſe de ne le pas trouver. Il n'en faut pas étre ſurpris, dit le même Pere ; c'eſt que cette Epouſe le cherchoit où il n'étoit

L. de Iſaac & Lib. 3. de Virgine.

pas ; il s'éloigne du bruit & du grand monde, il ne ſe plait que dans la paix & dans la retraite : *Sponſum non invenit, quia in foro quæſivit, quia in plateis, ubi ſunt nundines, non enim ſponſus circumforaneus eſt.* C'eſt offenſer ce Divin Epoux de le chercher dans tous ces lieux, où il ne ſe trouve pas, & dans leſquels on s'expoſe aux occaſions de peché. Cette Epouſe ſe plaint non ſeulement de n'avoir pas trouvé ſon Epoux, mais encore d'avoir eu un funeſte rencontre, ayant été attaquée, dit-elle, par les Gardes de la Ville, qui m'ont traitée d'une cruelle maniére, m'ayant frapé, m'ayant bleſſé comme une errante & vagabonde, & m'ayant ôté mon manteau : *Invenerunt me Cuſtodes, qui Civitatem circueunt, percuſſerunt me, vulneraverunt me, tulerunt pallium meum.*

Cant. 5.

Saint Ambroiſe fait une juſte & miſterieuſe application de ces paroles, qui nous apprend le larcin qui fut fait à l'Epouſe de ſon manteau dans l'inutile recherche qu'elle fit de l'Epoux dans la Ville de Jeruſalem, qui nous doit ſervir d'une grande inſtruction : les vertus ſont le precieux vêtement de l'ame, qui nous les ravit, nous depoüille & nous met à nud : *Caveamus ne quis à nobis pallium auferat, hoc eſt amictum pudicitiæ, prudentiæ, inſignæ patientiæ.*

In Cant. 5.

Prenons bien garde, dit ce Pere, que quelque voleur ne nous ôte nôtre manteau des vertus chretiennes, en cherchant Jeſus-Chriſt dans les lieux profanes : à combien des perſonnes ce funeſte accident eſt arrivé, & arrive tous les jours ? N'a-t-on pas ravi la liberté dans cette compagnie à cet homme où il fut ; la vaine beauté de cette femme qui attira par ſes maniéres engageantes & concertées ſes regards curieux & inconſiderez, ne lui ravit-elle pas ſa pureté, qui faiſoit l'ornement de ſon ame, en y allumant par ſes flateries & ſes careſſes de flames impures, qui entrainerent ſon cœur dans le crime ; cette Dame, cette fille n'ont-elles pas perdu cette pudeur, qui pare ſaintement ce Sexe, pour avoir écouté avec plaiſir les diſcours empoiſonnnez de ce galant, de ce coquet mondain, qui ne les a entretenuës que des excez furieux de ſa paſſion, pour gâter & ſeduire leurs eſprits, & corrompre leurs cœurs, y faire couler inſenſiblement des flames auſſi criminelles, dont le ſien eſt enflamé. Voila ce qui arrive ordinairement à ceux & à celles qui cherchent Dieu où il n'opere pas par ſa grace ;

ils y perdent le précieux ornement de piété, & tombent malheureuſement dans le peché où l'occaſion les entraîne.

Pour éviter ce malheur ne cherchez déſormais le Seigneur que dans les lieux ſaints & ſanctifiez par ſa grace ; & ſur tout dans la ſolitude & dans la retraite : Ce fut-là où nôtre Epouſe eut enfin le bonheur de le trouver, après avoir inutilement cherché ce Celeſte Epoux dans ſon lit, & dans les Places publiques, ainſi qu'on vient de l'expliquer : impatiente de rencontrer & de voir ſon bien aimé, elle paſſe plus avant & ſe retire à l'écart ; & elle a le bonheur de trouver celui que ſon cœur deſire, ainſi qu'elle nous l'apprend : *Cum paululum pertranſiſſem eos, inveni quem diligit anima mea ; pertranſit*, dit Saint Bernard, *& invenit.* Belle leçon, qui apprend à l'ame chretienne, figurée par l'Epouſe, qu'elle ne trouvera jamais le Seigneur, tandis que repanduë au dehors, elle s'amuſe avec les créatures, qu'elle ne le trouvera, que lorſque déſabuſée du monde, elle ſe levera au-deſſus de toutes choſes ; il faut paſſer au-delà de toutes les créatures, où l'on ne trouve que chagrin, qu'inquiétude dans les vains amuſemens du monde qu'il faut quitter, du moins d'eſprit & de cœur ; il faut paſſer au-delà, & ſe quitter ſoi-même, pour avoir le bonheur de trouver Dieu & avoir la gloire, & dire avec joïe comme l'Epouſe : *Cum paululum pertranſiſſem, inveni quem diligit anima mea.*

Fuyez donc le monde, Ame chretienne, vous ne ſçavez que trop que ſon commerce eſt dangereux, il vous ſeduira, ſi vous vous y attachez : c'eſt à la ſolitude que Dieu nous appelle pour l'y trouver, & pour nous inſtruire de notre ſalut : c'eſt le lieu charmant où Dieu parle toujours à l'ame d'une maniére intelligible ; c'eſt-là, dit le Prophete Oſée, où il la conduit pour la faire depoſitaire de ſes ſecrets : Je la conduirai, dit-il, dans la ſolitude, & là je lui parlerai à cœur ouvert. C'eſt-là qu'il marque à une ame fidele tout ce qui eſt de ſon devoir, & qu'il l'applique à remplir le miniſtere auquel il la deſtine, comme il paroît clairement en la perſonne même de Jeſus-Chriſt, que le Saint-Eſprit conduiſit au Deſert, pour l'y diſpoſer à ſes divines fonctions ; comme auſſi dans Saint Jean, à qui Dieu fit entendre dans la retraite ſa parole, à quels emplois il le deſtinoit ; enſuite de quoi il s'y appliqua fidelement & avec un

Oſée 2.

glorieux ſuccez : Car aprés que Saint Luc a dit, que Dieu fit entendre ſa parole à Jean dans le Deſert ; il ajoute auſſi-tôt, il vint dans tout le Païs du Jourdain, préchant le batéme de pénitence pour la remiſſion des pechez. On ne peut douter que c'eſt dans la retraite que Dieu parle à une ame, qu'il l'y trouve, & lui apprend tout ce qui regarde ſa vocation, pour en remplir tous les devoirs ; ce qu'il ne fait pas dans le grand monde, où le bruit tumultueux empêche d'entendre ſa voix.

Le Prophete Iſaïe fait une demande propre à mon ſujet ? Qui eſt celui qui a droit d'eſperer que Dieu lui apprendra la ſçience, & ce qu'il faut qu'il faſſe pour s'y diſpoſer : Je ne demande pas, dit Saint Bernard avec ce Prophete, qui eſt ce qui lui apprendra la ſçience de la chair, qui enſeigne la volupté, ni la ſçience du monde, qui enſeigne la vanité ; fauſſes ſçiences qui pervertiſſent l'eſprit & corrompent le cœur de ceux qui ſont ſi aveugles que de s'y appliquer ; Dieu confond ceux qui s'en rendent les maîtres : Je ſuis le Seigneur, dit-il, je renverſe l'eſprit des ſages du ſiécle, & je rends leur ſçience ridicule : Je parle de cette ſçience qui édifie, & qui n'enfle point, qui échauffe autant le cœur, qu'elle éclaire l'eſprit, qui s'acquiert plus par la pratique, que par l'étude, qui eſt plus le fruit de la grace & de l'operation de Dieu, que du travail de l'homme ; je parle de cette ſçience que Saint Bernard, aprés l'Ecriture, appelle la ſçience de l'ame & de l'eſprit, la ſçience des Saints, qui nous apprend à chercher Dieu comme il faut & comme nous devons, dont la ſainte pratique nous le fait trouver, & nous decouvre les moyens ſûrs pour le conſerver, après l'avoir trouvé ; en un mot, c'eſt la ſçience du ſalut, de Jeſus-Chriſt, & de Dieu ; c'eſt-à-dire, qui a Dieu pour principe, pour objet, & pour fin. Or qui ſont ceux-là qui apprendront
℣. 28. cette belle & divine ſçience, demande Iſaïe ? *Quem docebit ſcientiam, aut quis intelligere faciet auditum.*

Voici ce que ce Prophete répond : Dieu fait cette grande faveur à ceux qui animez du zéle de leur ſalut & de la recherche de Dieu, ſe privent des douceurs de la vie, qui ſe ſepa-
℣. 11. rent du monde, pour vivre dans la retraite. Et dans un autre endroit il dit encore plus expreſſement : Sur qui repoſera l'Eſprit

du Seigneur : *Super quem requieſcet Spiritus Domini ?* Sera-ce ſur celui qui eſt toujours dans le trouble & dans les agitations des affaires du monde ? Sera-ce dans les cercles, dans les rüelles, dans les compagnies du grand monde qu'il ſe communiquera ? Comment eſt-ce que l'Eſprit de Dieu y entrera, toutes les portes y ſont ouvertes à la vanité, & fermées à la verité : Cette voix interieure qui nous appelle, ne s'entend point dans le tumulte du Palais, ni dans l'embarras du commerce : *Vox hæc non ſonat in foro, non auditur in publico, ſecretum conſilium, ſecretum quærit auditum*, dit Saint Bernard : Sur qui donc repoſera ce divin Eſprit, à qui ſe communiquera-t-il ; ſi non à celui qui ſe tranquilliſe, qui eſt humble, qui fuit l'éclat, qui aime la vie cachée, qui ſe plait dans le repos de la ſolitude, & qui prend le temps dans la retraite pour l'y trouver, & le recevoir avec humilité ; *ſuper quem requieſcet ſpiritus meus, niſi ſuper quietem & humilem.*

C'eſt dans cette divine école où l'on acquiert cette ſçience ſi précieuſe & ſi neceſſaire ; c'eſt-là où Dieu l'inſpire à ceux qui s'y appliquent : Depuis que le Saint-Eſprit eſt deſcendu viſiblement ſur la perſonne du Sauveur dans le Deſert, & ſur les Apotres dans la ſainte retraite du Cenacle, les Chretiens ne doivent plus eſperer que ce divin Eſprit ſe communique à eux que dans la ſolitude : Comme c'eſt ſur le Thabor que le Pere Eternel a declaré ſon Fils Jeſus-Chriſt nôtre unique maître, & qu'il nous a commandé de l'écouter en la perſonne de ces trois Diſciples, qui en furent les témoins ; c'eſt-là auſſi que ce Divin Sauveur a établi ſon école, & où on le trouve ; c'eſt-là qu'il invite, & qu'il aſſemble ceux qui veulent être ſes diſciples : *Ducam eum in ſolitudinem, & loquar ad cor ejus* : C'eſt-là qu'il leur fait ſes plus ſublimes leçons, qui leur donne cette intelligence ſpirituelle qui renferme la veritable ſageſſe, ſans laquelle on ne peut, ni le chercher, ni le trouver, ni être Saint, ni travailler avec ſuccez à ſanctifier les autres : c'eſt pour cela que David, tout Roi qu'il étoit, ſe retira à l'écart, & demeura dans la ſolitude, ainſi qu'il nous l'apprend : *Ecce elongavi fugiens, & manſi in ſolitudine.* Il s'y retira, dis-je, pour y entendre parler le Seigneur, & pour y être plus attentif à ſa divine parole, éloigné du bruit & du tumulte du monde ; & pouvoir dire : *Audiam quid* *Pſ. 54. v. 7.*

loquatur in me Dominus : Parlez, Seigneur, parce que je ſuis dans le lieu & dans la diſpoſition qu'il faut pour vous écouter : *Loquere Domine, qui audit ſervus tuus.*

Allés donc, Ame Chretienne, ſans delai chercher le Seigneur dans la ſolitude, où vous le trouverez, où ſa gloire vous y ſera manifeſtée ; les ames fideles qui entrent en retraite ſe perſuadent qu'elles vont dans un Paradis ; c'eſt ainſi que tous les Peres l'appellent, c'eſt là que Dieu ſe decouvre à elles : vous y recevrez de lumieres & de graces ſi extraordinaires, que vous ne croirez pas ſeulement, mais vous y verrez ce que la bouche du grand maître des Anges & des hommes vous y enſeignera ; vous vous y rendrez à toutes les ſaintes maximes de ſa morale ; il vous en inſpirera l'amour & la fidele pratique : vous ne pourrez pas vous ennuyer dans un lieu où l'on a Dieu pour compagnie ; vous n'y manquerez de rien, Dieu y fait venir tout en abondance ; vous y recuillirez, comme les Iſraëlites dans le Deſert, cette Manne delicieuſe qui renferme le gout de toute ſorte de conſolations : ce ſera un lieu d'azile pour vous contre les ennemis de vôtre ſalut, où le ſilence vous donnera de forces pour les vaincre. *Si revertamini, & quieſcatis, ſalvi eritis, in ſilentio erit fortitudo veſtra*, dit Iſaïe. 30. *v.* 15. Dieu nous y faira ſentir ſes divines douceurs, qui vous donneront du degout & de l'horreur des faux plaiſirs du monde, qui n'ont que de l'amertume & du poiſon. La joie qu'on trouve dans la ſolitude eſt ſi ſolide & ſi parfaite, dit Saint Auguſtin, que toutes les vaines joies du ſiécle unies enſemble ne ſont rien en comparaiſon ; on y joüit des plaiſirs de Dieu même qu'on y trouve : *Iſtud ſolidum gaudium, nullis omnino lætitiis, nulla ex particula conferendum : Deificari in otio licet.*

C'eſt pour nôtre inſtruction que Jeſus-Chriſt voulant commencer ſa vie publique, ſe retira dans le Deſert avant que de paroître dans le monde, & qu'il ſe prepara dans la ſolitude à precher & à exercer les fonctions du divin emploi que ſon Pere lui avoit confié pour le ſalut des hommes : pour nous apprendre que la retraite dans laquelle nous traitons avec Dieu en ſecret par l'oraiſon & la priére, nous lui demandons les lumieres de ſon Eſprit, nous implorons le ſecours de ſa grace abſolument neceſſaire pour remplir fidelement les emplois auſ-

quels il nous deſtine, pour nous diſpoſer à la ſainte pratique des vertus, pour combattre les vices, & pour acquerir la perfection chretienne. Ne dites donc point que vos Charges, vos Offices, le rang que vous tenez dans le monde ne vous donnent point le loiſir, & ne vous permettent pas de vous retirer: On n'exige pas de vous la retraite des Cloitres, on ne prétend pas vous obliger d'abandonner vos maiſons & vos familles, de ſortir des Villes pour vous aller cacher dans les Bois, ni même de quitter vos occupations neceſſaires juſtes & raiſonnables: on ſçait qu'il faut qu'il y ait de Juges aſſidus pour rendre la Juſtice, des Magiſtrats à la Police, des Avocats qui plaident, de Marchands qui exercent le negoce, des Artiſans qui travaillent, des Laboureurs qui cultivent les Terres: Mais on ne vous demande cette rétraite que pour quelques jours pendant l'année, pour quelques heures pendant le jour: on ne vous la demande que comme un moyen neceſſaire pour vous rendre plus propre à la conduite de vôtre famille, de vos Domeſtiques, de vos affaires, & à l'exercice de vos fonctions: c'eſt ce que Saint Jerome dit, écrivant à un Grand du ſiécle engagé dans les affaires du monde: *Non hæc ideo dicimus, quo te retrahamus à tuis, imo id agimus, ut ibi diſcas, ibique mediteris, qualem tuis te præbere debes.*

Tandis que Moïſe tient ſes Troupaux dans la Valée avec les autres Paſteurs, il fut groſſier & ignorant comme eux; mais lors, dit le Saint-Eſprit, qu'il s'avança dans le Deſert: *Cum minaſſet gregem ad interiora deſerti*: & qu'il s'éleva ſur la Montagne d'Oreb, où il eut la conſolation de voir Dieu, & de parler familiérement avec lui; ce fut à la ſortie de ſa retraite qu'on lui vit le viſage tout éclatant de lumiére, & qu'il fit paroître toutes les belles & admirables qualitez neceſſaires à un Magiſtrat, à un Chef du Peuple, ou pour mieux dire, à un parfait Miniſtre de l'Etat de Dieu. Joſué, Gedeon, David furent-ils jamais plus redoutables à leurs ennemis, que quand ils quittoient leur retraite pour aller à leur Camp par l'ordre du Seigneur. Le zéle ardent du Prophete Elie, parut-il jamais plus enflamé que quand il ſortit de ſa Grote: & la chaſte Judith regloit-elle jamais mieux ſa famille, que quand elle ſortoit de ce Cabinet retiré qu'elle avoit fait dreſſer au plus haut de ſa maiſon. Ainſi

Exod. 3. v. 1.

vous ne vous acquiterez jamais mieux de vos devoirs, vous ne ſerez jamais mieux diſpoſé à faire ce que vos emplois & votre rang demandent de vous, qu'après vôtre retraite : C'eſt de là qu'on voit ſortir les Juges portez à rendre la juſtice ſans paſſion & ſans interet : Les Prelats plus zélez pour la gloire de Dieu, & pour le ſalut de leurs Oüailles que Dieu a mis ſous leur charitable conduite : Les gens d'êpée plus courageux, & moins temeraires : Les Dames Chretiennes au ſortir de ce petit deſert ſeront plus recüillies, plus modeſtes dans leurs habits, & dans toute leur conduite, plus patientes envers leurs Domeſtiques : Ce ſera dans ce deſert où nous trouverons Jeſus-Chriſt, & où nous uniſſant à lui, nous mediterons la Loi de Dieu, qui eſt toute lumiére, pour nous conduire, & que nous obtiendrons les graces du Ciel, pour étre tels que Dieu nous ſouhaite pour l'utilité du public, ſans intereſſer nôtre ſalut. *Ut ubi diſcas, ibique mediteris qualem præbere te debes.*

On peut bien juſtement appliquer ici l'Axiome du Philoſophe moral, *qui bene latuit, bene vivit* ; qui ſçait bien ſe cacher devant Dieu dans ſon Cabinet, & prendre pour cela quelques heures du jour ; ſçaura bien vivre : en voici la ſolide raiſon, ſelon Saint Auguſtin : *Rectè novit vivere, qui rectè novit orare* : Quiconque ſçait bien prier, qui eſt l'exercice de la retraite ; ſçait auſſi bien vivre : La cauſe des malheurs & des pechez dans leſquels tombent les Chretiens, c'eſt qu'ils ne prient pas Dieu à l'écart ; ils paſſent les jours & les ſemaines, ſans prendre quelques heures pour prier comme il faut, & comme ils le doivent avec application dans la ſolitude : ils quittent bien leurs affaires, ils ſe debarraſſent de la conduite de leur famille, ils interrompent les exercices de leurs fonctions & de leurs emplois, pour joüer, pour ſe divertir ; mais il ne ſçauroient ſe retirer, ni ſe recüillir pour prier Dieu en ſecret, ſuivant le conſeil de l'Evangile : Les Dames mondaines, dont preſque toute la vie eſt occupée ſerieuſement à faire & à recevoir des viſites, à conſulter un miroir, à s'ajuſter, à lire de Romans, ne trouvent pas le tems à lire la Loi de Dieu & la Vie de Jeſus-Chriſt dans la retraite. Eſprits vains & mondains, s'il vous reſte encore un peu de foi & de religion, vous devez entrer dans les pieux ſentimens de Saint Gregoire, qui dit, que la plus importante

portante affaire, eſt de ſçavoir faire un bon uſage de la retraite, de profiter de ce loiſir, de ce repos ſalutaire & agiſſant, qui peut vous procurer les graces & les benedictions du Ciel pour l'accompliſſement de vos deſſeins, & pour conſerver la paix & la tranquillité du cœur, au milieu du tumulte & des agitations du ſiécle : *Mihi magnum negotium eſt ipſum otium, uſque ad otioſam hanc tranquillitatem contendo* : Ce ſont les paroles de ce Pere écrivant à Saint Baſile.

Saint Bernard vous exhorte, Ame Chretienne, à deux ſorte de ſolitude, l'une exterieure, & l'autre interieure, pour chercher & trouver le Seigneur : La ſolitude exterieure, dit ce Pere, c'eſt la maiſon où vous habitez, où vous devez vous recüillir quelque fois du jour : La ſolitude interieure, c'eſt votre conſcience, c'eſt votre cœur dans laquelle vous trouverez Dieu. C'eſt du moins dans cette ſolitude interieure que vous portez dans vous-même, où vous devez vous retirer & vous recüillir avec beaucoup de ſoin & d'exactitude. Si vous étez obligez de ſortir au dehors, vous devez auſſi demeurer toujours au dedans de vous-même, étre ſolitaire d'eſprit par l'éloignement des penſées vaines & inutiles ; ſolitaire de cœur, en moderant vos affections dereglées ; afin qu'on puiſſe dire de vous ce que Saint Bernard diſoit d'un grand Saint, & ce que nous pouvons dire à la gloire de ce devot Pere : *Totus exterius laborabat, totus interius Deo vacabat* : qu'il étoit ce ſemble tout au dehors, quand il travailloit pour la gloire de Dieu & du prochain ; cependant il étoit tout attaché à ſon Dieu, & à ſon ſalut par le recüillement interieur de ſa divine preſence, de l'oraiſon, & de la priére.

C'eſt dans cette ſolitude interieure du cœur, où David ſe retiroit ordinairement, & dont il veut parler principalement ; *Ecce elongavi fugiens, & manſi in ſolitudine* : Je me ſuis éloigné en fuyant, & j'ai demeuré dans la ſolitude : Il fuyoit, où ? demande Saint Auguſtin, & il répond dabort, dans le deſert de ſa conſcience, où il fermoit l'entrée de ſon cœur à toutes les creatures, pour ne l'ouvrir qu'à Dieu ſeul : c'eſt là où ce grand Prince étoit toujours ſeul avec Dieu au milieu de la Cour & de ſes Armées. C'eſt ainſi que l'étoit Saint Bernard au milieu de ſes plus grandes occupations, & de ſes travaux : il étoit, dis-je,

ſeul dans ſa conſcience, bien qu'll ne fut pas ſeul pour la cha-
Aug. in Pſ. rité qui le faiſoit agir pour ſon peuple : *Solus erat in conſcientia, ſed non ſolus erat in charitate.*

Ne ſoyons pas du nombre de ces ames évaporées, dont la vie n'eſt qu'un perpetuel épanchement au dehors, & une continuelle diſſipation à tant d'objets profanes & inutiles, qui peuvent dire avec Auguſtin pénitent aprés ſa converſion ? Quels étoient mes égaremens ; je vous allois chercher bien loin, ô mon Dieu ! & vous étiez au dedans de moi-même pour me rappeller à vous : *Intus eras, & ego foris* ; Je ne vous écoutois pas, parce que j'étois tout diſſipé au dehors, ce qui étoit cauſe de toutes mes vaines & inutiles recherches. Cherchons Dieu dans nôtre cœur, il y eſt ſeurement ; s'il y eſt caché, c'eſt nôtre faute, l'amour propre qui s'y trouve auſſi, le derobe à nos yeux, & l'empeche de ſe faire ſentir à nôtre ame & de la ſanctifier. Purifiez ce cœur inceſſamment de toutes ſes ſoüilleures, mettez y le feu par un amour ſacré, qui conſume l'amour profane ; lavez enſuite ce cœur par l'abondance de vos larmes ; alors vous trouverez le Seigneur, parce qu'il y ſera ſeul, & il prendra plaiſir à ſe faire connoitre à vôtre eſprit, & de ſe faire ſentir à vôtre cœur.

Le Royaume de Dieu eſt au dedans de vous, dit le Sauveur : *Regnum Dei intra vos eſt* : & ce Royaume, ajoute Saint Paul, eſt la paix & la joie dans le Saint-Eſprit ; il ne faut pas donc l'aller chercher bien loin. C'eſt dans le cœur de l'homme que le regne de Dieu & de ſa grace s'établit par l'obeïſſance, & par l'amour qu'on lui rend ; on ne le trouve pas quand on ne veut pas le reconnoitre pour Roi ſouverain : un cœur recüilli, humble, doux, charitable, detaché de la terre, le trouve toujours ; parce que c'eſt par ces vertus même qu'il établit le regne de Dieu dans ſon ame, qu'il cherche. Ce qui eſt cauſe que les ames-mêmes qui font profeſſion de pieté s'avancent ſi peu dans la recherche de Dieu & de la perfection, c'eſt qu'elles ne demandent pas ſincerement à Dieu qu'il regne vraïement dans le cœur par ſa grace, & qu'il s'aſſujetiſſe toutes leurs paſſions & tous leurs deſirs ; au contraire, elles ſe font un Roi de leur amour propre, elles le ſuivent & lui obeïſſent dans leurs inclinations, au lieu de ſuivre l'eſprit de Dieu, & de

lui obeïr en tout fidelement ; & l'on peut dire de bien de Chretiens, le regne non de Dieu, mais du monde & du demon, eſt au dedans de vous. Pour éprouver la verité de ces paroles, le Royaume de Dieu eſt au dedans de vous ; il faut tenir notre eſprit, notre cœur, & tous nos ſens tellement aſſujetis & unis à Dieu, que nous puiſſions dire, que c'eſt lui ſeul qui regne dans nôtre ame, & que ſon amour ſouverain y domine, qu'il y briſe toutes les idoles des choſes crées, que nous ne pouvons aimer que comme de fauſſes divinitez, que nous adorons à la place du Dieu veritable.

Le grand ſecret de gouter les inéfables douceurs du Royaume de Dieu en nous, c'eſt la retraite & le recüeillement interieur, qui nous fait rentrer dans nous-même : Ce qui fait le Royaume de Dieu dans le Ciel, c'eſt ſa divine preſence, & le bonheur qu'ont les Saints de l'y poſſeder & d'en joüir : Ce qui fait le Royaume de Dieu dans nos ames ſur la terre, c'eſt auſſi ſa preſence dans nous, & le bonheur que nous avons de l'y aimer & de l'adorer. Le recüeillement interieur comprend deux choſes ; une attention continuelle, ou frequente à Dieu ; & une attention continüelle ſur nous-mêmes : attention à Dieu pour le contempler, & faire de ſa gloire la fin de toutes nos actions, pour le conſulter toujours, & faire de ſes lumiéres la regle de nôtre conduite, pour ne s'appuyer que ſur lui, & faire de ſon ſecours & de ſa grace l'unique fondement de nôtre confiance. La ſeconde partie du recüeillement, eſt l'attention ſur nous-mêmes, pour obſerver nos voies, pour veiller ſur une iufinité de mouvemens naturels & ſenſuels qui nous échapent, ſur bien de vûës humaines qui ſe mélent dans nos meilleures actions, ſur tant de retours imperceptibles, & preſque continuels de l'amour propre, pour moderer nôtre activité naturelle, & arrêter les ſaillies de nôtre humeur. C'eſt l'occupation de la rétraite, & ce recüeillement interieur qui nous fait trouver & conſerver le Royaume de Dieu dans nôtre cœur.

Ce recüeillement ſi utile & ſi neceſſaire eſt pourtant obſervé de bien peu de Chretiens : Il eſt bien étonant, dit Saint Gregoire, que n'ayant rien de plus prés de nous, que nôtre cœur, il n'eſt rien de ſi fugitif, & de plus oppoſé à la ſolitude : il nous échape, il ſort inceſſamment hors de chez ſoi pour cou-

rir au gré de ſes differentes inclinations, & pour s'aller répandre parmi les objets, même ſouvent pernicieux qu'il trouve dans ſon chemin, ou qu'il va chercher lui-même pour contenter ſes paſſions. Nous ſommes portez à la diſſipation; jaloux de la liberté de nôtre eſprit & de nôtre cœur, nous regardons comme une eſpece de captivité le recüeillement, qui le renfermant dans nous-même, le prive de cette liberté qu'il a de parcourir tout l'Univers, & de ſe répandre ſur toute ſorte d'objets. La vanité contribuë beaucoup à cette oppoſition que nous avons pour le recüeillement; ſi nous entrions ſouvent en nous-même, nous y verrions bien de foibleſſes, de miſeres, de paſſions mal reglées, une conſcience embroüillée: Cette vûë ne flatte pas nôtre orgueil, mais au contraire nous humilie; c'eſt pour cela que nous detournons autant que nous pouvons les yeux de ſi deſagreables objets: la lacheté ſe joint à la vanité. La charité que nous nous devons à nous-même, le zele que nous devons avoir pour nôtre ſalut, nous engagent à faire tous nos efforts pour arrêter ces deſordres, que nous decouvririons, ſi nous rentrions dans notre cœur, mais nous aimons mieux les ignorer, pour nous épargner la peine d'y remedier & de nous en corriger.

Ce recüeillement interieur, qui nous eſt commandé dans toute l'Ecriture, eſt abſolument neceſſaire & indiſpenſable à tous pour chercher & trouver Dieu dans nôtre cœur, & pour travailler ſerieuſement à notre perfection & à notre ſalut. L'humilité eſt le fondement de la perfection; & la connoiſſance de ſoi même eſt le fondement de l'humilité. Or le recüeillement ſeul peut acquerir cette perfection, puiſque ſon occupation eſt de nous faire rentrer continuellement dans nous-même pour y decouvrir nos miſeres, & par cette vûë nous tenir toujours dans l'humilité: Nous ne ſommes orgüeilleux, que parce que nous ne nous connoiſſons point; & nous ne nous cõnoiſſons point, parce que nous ne rentrons jamais dans nous-même, & que nous ſommes de vrais étrangers chez nous. La pureté du cœur eſt le chemin ſûr pour nous conduire à Dieu, & nous ne pouvons acquerir cette pureté de cœur que par la retraite & le recüeillement, qui nous faiſant obſerver nos voïes, & veiller ſur tous nos mouvemens, nous diſpoſe à regler tous ceux qui ſont dereglez, & qui ſoüilleroient la pureté de nôtre

cœur. Enfin l'union avec Dieu fait la conſommation de nôtre perfection, & le recüeillement eſt le chemin le plus neceſſaire & le plus court pour y arriver ? Que ce chemin nous devroit être agreable & delicieux, qui nous conduit à un ſi heureux terme.

C'eſt celui, Ame Chretienne, que vous devez ſuivre dans la recherche de Dieu pour le trouver, en vous éloignant du monde, autant que vous le pourrez, & en vous retirant en vous, & rentrant dans vôtre propre cœur, pour vous unir à Dieu, pour recevoir ſes faveurs, & gouter ſes divines douceurs, comme l'Epouſe, à qui ſon bien aimé adreſſe ces paroles : Vous qui ſemblable à une Colombe êtes retirée dans les trous d'une pierre, & dans les enfoncemens d'une muraille, montrez-moi vôtre viſage, & faites-moi entendre vôtre voix. *Cant. 2. v. 14.* Solitude qui lui étoit devenuë ſi agreable, qu'elle ne vouloit plus en ſortir, crainte d'interrompre d'un moment ſon langage du cœur avec ſon bien aimé ; qui diſoit : Mon Epouſe eſt devenuë comme un Jardin fermé, & une Fontaine ſcelée, où elle faiſoit de grands progrez, où elle n'ouvroit ſon cœur qu'à Dieu ſeul : *Hortus conclusus ſoror mea ſponſa, fons ſignatus.* *Cant. 4. v. 12.*

Ma Sœur, mon Epouſe eſt un Jardin fermé, & une Fontaine ſcelée : Un Jardin ouvert & trop expoſé, ſes fleurs & ſes fruits ne ſont pas en ſeureté ; une fontaine qui n'eſt pas fermée, court riſque de voir ſoüiller la pureté de ſes eaux. Vouloir aimer Dieu & le chercher ſans être ſolitaire ; être ſolitaire même de corps, & ne pas fermer ſon eſprit & ſon cœur aux creatures, ou ne pas occuper l'un & l'autre de Dieu dans la ſolitude, où on le trouve, c'eſt une illuſion. Soyez donc, ô Ame Chretiene, un Jardin fermé, & une Fontaine ſcelée, comme l'Epouſe, que Jeſus-Chriſt ſeul en ait la clef : reſpirez & faites ſentir à vôtre celeſte Epoux l'odeur charmante de ce Jardin miſtique, qui ſont les deſirs & les ſentimens d'un cœur penetré d'amour pour lui ; raſſaſſiez-vous de ſes fruits, qui en ſont les actes ; beuvez à long traits les eaux de cette fontaine ; enfermez-vous pour toûjours dans ce Jardin miſterieux, Dieu y eſt, vous l'y trouverez ſeurement, où pouvez-vous être mieux qu'avec lui, où pouvez-vous être bien ſans lui ? Pratiquez donc bien la ſolitude du cœur, ne l'ouvrez qu'à Dieu ſeul, & n'y laiſſez jamais entrer aucun étranger. Si une inquiétude, une legereté, un

ennui, un dégout vous ſollicitent de ſortir de cette ſolitude, & que vous en ſortiez pour voir le monde ? Quel malheur pour vous ; vous allez perdre tout ce que vous avez acquis, recueillement, devotion, pieux ſentimens, amour de Dieu ; vous raporterez une inclination pour ce monde impoſteur, un gout funeſte pour ſes vains amuſemens & pour ſes manieres ; vous reviendrez toute remplie de l'eſprit de ce monde, & dans un pitoyable vuide de l'eſprit de Dieu.

Il faut donc mourir, Ame Chretiene, il faut mourir ſans delai & ſans retour à toutes les creatures, qui vous detournent de la recherche du Createur ; ſoyez ſolitaire, fuyez ce monde ſeducteur, il vous ſeduira ſi vous le cherchez ; cachez-vous comme la Colombe dans les trous de la pierre, & que cette pierre ſoit Jeſus-Chriſt : la Colombe eſt en ſeureté quand elle eſt dans les trous de la pierre ; ailleurs elle eſt en péril. Fuyez donc le monde, vous ne ſçavez que trop combien ce commerce vous eſt pernicieux ; pratiquez la ſolitude interieure du cœur, en vous y cachant dans les playes de Jeſus-Chriſt, qui eſt la pierre miſtique, dans laquelle vous joüirez d'un veritable & delicieux repos, ne l'ouvrez qu'à lui ſeul, & n'y laiſſez entrer aucune creature ; Dieu vous y appelle, demeurez-y ſeule avec lui ſeul ; c'eſt bien aſſez pour vous, vous l'y trouverez pour joüir de lui tranquillement en vous-même, dit Saint Bernard, & vous jouïrez de vous même en Dieu. Là on l'aime purement, on ſent qu'on l'aime, & on n'a point d'autres delices que de l'aimer ; & ces chaſtes delices purifient & conſacrent le cœur qui aime : cet amour, qui n'eſt pas diſtrait par le monde, cauſe de doux tranſports : le cœur ſans ſortir de lui-même, court avec une heureuſe rapidité vers l'objet qui l'embraſe & qui l'attire ; il parle, quoi que la bouche garde le ſilence ; il ſe fait bien entendre, parce que les creatures ſe taiſent ; il parle de Dieu en Dieu, & à Dieu même, il entend parler Dieu, & dans cette charmante ſolitude, il ſe transforme en Dieu.

Vous voulez, Seigneur, que je vous aime, vous me le commandez, comme auſſi de haïr le monde ; donnez-moi je vous en prie cet amour, & cette haine ; faites que je m'en ſepare non ſeulement de corps, mais d'eſprit, de cœur, de vie, & des manieres ; qu'il n'y ait entre lui & moi nulle liaiſon, nul commerce, qu'il ſoit mort & crucifié par raport à moi, & que je

ſois mort & crucifié par raport à lui. Je ne puis vous chercher parmi les creatures, que je ne m'expoſe à ne pas vous trouver, ou à vous perdre, aprés vous avoir trouvé : réüniſſez dans le plus intime de mon cœur tous mes ſens, tous mes deſirs, calmez-le, purifiez-le ; purifiez-le par le feu de vôtre amour dans cette delicieuſe ſolitude, afin qu'il n'ait jamais d'autre objet, que vous ſeul : que ma retraite ſoit mon ſepulchre, qu'elle me ſépare des vivans, & qu'elle m'aſſocie à ces heureux morts dont la vie eſt cachée en vous & avec Jeſus-Chriſt : Conduiſez, ô mon Dieu, mon cœur dans la ſolitude ; éclairez-le, vous êtes la lumiere ; embraſez-le, vous êtes un feu divin ; ouvrez-le uniquement pour vous ; fermez-le à tous les objets ſenſibles, afin que je m'en faſſe une delicieuſe retraite, pour le temps, & pour l'éternité.

CHAPITRE XVII.

DE LA RECHERCHE DE DIEU DANS LE TEMPLE, par le Recüeillement, l'Oraiſon & la Priere.

L'EPOUSE des Cantiques n'ayant pas trouvé ſon celeſte Epoux dans ſon lit, c'eſt-à-dire, dans une vie mole, & douce, ainſi qu'elle nous l'apprend : *In lectulo quæſivi quem diligit anima mea, & non inveni* ; elle reconnut qu'il falloit qu'elle ſe fit violence, qu'elle s'éleva au deſſus d'elle-même, qu'elle quitta ſon oiſiveté & ſa moleſſe, que la recherche qu'elle devoit faire de ſon bien aimé devoit étre laborieuſe : Je me leva, dit-elle, pour chercher mon bien aimé : Ce qu'elle fit avec beaucoup de ſoin, & de zele, parcourant toute la Ville de Jeruſalem ; elle rencontre de Sentinelles, elle leur en demande des nouvelles, ſe perſuadant qu'ils devoient connoître celui qu'elle deſiroit de trouver, elle s'informe d'eux s'ils ne l'avoient point vû, s'ils ne ſçavoient point où il étoit ; mais elle n'en reçeut aucune raiſon, tous ſes empreſſemens, ſes demandes, & ſes pourſuites furent inutiles. Elle fut enfin inſpirée de tout quitter, même ces Gardes ignorans, qui n'avoient pû ni ſçû lui rien apprendre de ſon Epoux, elle ſe retira à l'écart, & lorſqu'elle fut dans le ſilence, & dans la ſo-

litude, loin du bruit & du tumulte des creatures, & de la foule du monde, elle eut le bonheur de trouver celui que ſon cœur ſouhaitoit ardamment : *Cum paululum pertranſiſſem eos, inveni quem diligit anima mea.* Un ſçavant interprete dans l'explication du Cantique, ne doute point qu'elle le trouva heureuſement dans le Temple de Jeruſalem, où elle ſe retira premierement : Ce qui nous apprend que c'eſt dans ce lieu, où Dieu comme ſanctificateur ſe trouve, où nous devons le chercher par le Recüeillement, l'Oraiſon & la Priere, *Deus in loco ſancto ſuo*, où il attend l'ame fidele figurée par l'Epouſe, pour ſe donner à elle, où il répand ſes abondantes benedictions, où il lui communique les graces, & lui fait reſſentir ſes divines conſolations.

Ce fut auſſi dans le Temple que Marie & Joſeph trouverent l'Enfant Jeſus, après l'avoir perdu, & après l'avoir cherché avec douleur pendant trois jours : il eſt vrai qu'ils le chercherent parmi ſes proches, & parmi ceux de ſa connoiſſance ; mais ce fut en vain ; Dieu le permettant ainſi, pour nous apprendre, que s'il arrive, que par nôtre faute nous ayons perdu Dieu, & que par nos infidelitez nous l'ayons obligé de s'éloigner de nous, nous ne le retrouverons pas parmi ceux avec qui nous ne ſommes aliés que par la chair, & le ſang, encore moins parmi ceux avec qui nous ne ſommes unis, que par le jeu & par les plaiſirs, & que nous ne connoiſſons que ſelon le monde ; il eſt bien rare de trouver Jeſus-Chriſt parmi les Parens & les amis du ſiécle ? Helas ! mon aimable Jeſus, s'écrie Saint Bernard ; comment vous trouverai-je parmi mes Parens, vous qui n'avez pas été trouvé par Marie & Joſeph parmi les vôtres, quoique remplis de grace, de juſtice & de ſainteté.

Il faut remarquer ici qu'il n'en eſt pas de la perte de Dieu, comme des choſes qu'on ne peut retrouver qu'en les cherchant dans les mêmes lieux où on les a perduës ; c'eſt ici tout le contraire : ainſi ſi vous l'avez perdu dans les joïes criminelles ; vous ne le trouverez que par la douleur, & dans les larmes de la pénitence : l'avez vous perdu dans cette compagnie, avec cette perſonne qui vous a engagé au peché ; vous ne le trouverez qu'en l'abandonnant, & ne vous trouvant plus avec elle : l'avez-vous perdu dans la joüiſſance des plaiſirs des ſens ; vous ne le trouverez que dans la mortification Chrêtienne : l'avez-

vous

vous perdu dans la voïe large ; vous ne le trouverez que dans la voïe étroite : l'avez vous perdu par la preſomption de vôtre eſprit, en ſuivant vos propres lumieres, & non celles de Dieu ; vous le trouverez au milieu des Docteurs ; c'eſt-à-dire en écoutant humblement les Paſteurs, & les Docteurs de l'Egliſe, en ſoumettant à la ſainte obſcurité de la Foi, les foibles lumieres de vôtre eſprit qui s'eſt trop élevé, & en ceſſant d'être vôtre propre maître, pour devenir le fidele & docile diſciple de la pure & ſaine doctrine de l'Egliſe Apoſtolique : l'avez-vous perdu dans les criminelles diſſipations du ſiécle ; vous le trouverez dans la retraite, & dans la ſolitude, ainſi qu'on vient de l'expliquer dans le precedent Chapitre ; vous le trouverez auſſi dans le Temple, qui eſt le lieu que Dieu-même a choiſi pour être ſa propre Maiſon, & une Maiſon d'Oraiſon, de Priere, & de Sacrifice, ainſi qu'il nous le declare expreſſement, *Domus mea, Domus Orationis vocabitur.*

Il eſt vrai que Dieu eſt par tout : l'Univers entier eſt un Temple qu'il remplit par ſon immenſité, & où il veut être honoré, ſervi, & glorifié ; il remplit le Ciel de ſa gloire, dit Saint Auguſtin, la terre de ſes bienfaits & de ſes graces, l'Enfer de ſes vengeances, & tout l'Univers de ſa divine Majeſté : Quelque éloignés que nous ſoyons de lui par le peché, il eſt toûjours prés de nous, nous vivons en lui & par lui, & nous agiſſons avec lui par ſon concours, comme dit Saint Paul : *Non longe eſt ab unoquoque noſtrum in ipſo enim vivimus, movemur & ſumus.* En quelque endroit que nous allions, il s'y trouve, & nous ſommes toûjours devant ſa divine preſence : il penétre tout par ſes lumieres, il remplit tout par ſon ſouverain pouvoir ? Où pourrions-nous nous retirer, Seigneur, s'écrie le Prophete, pour nous dérober à la lumiére de vôtre eſprit ? Où pourrions-nous fuïr pour nous éloigner de vôtre preſence ; les lieux les plus ſecrets ne peuvent, ni nous cacher à vos yeux, ni nous mettre à couvert de vôtre Juſtice ? Où n'étes-vous pas, Seigneur ; & on ne vous trouve-t-on pas auſſi bien lors qu'on vous fuït, que lors qu'on vous cherche ; ſoit que l'on s'efforce de monter juſques au Ciel, ſoit que l'on deſcende dans les Enfers, on vous y trouve, ou comme un Pere plein de tendreſſe, ou comme un Juge ſevere & redoutable, ſelon les diſpoſitions avec leſquelles on s'appro-

che, ou l'on s'éloigne de vous ? Malheur à celui qui oſe s'en approcher avec orgueil pour s'élever, pour ainſi dire, juſques au Ciel, ou qui s'en éloigne par une vie criminelle qui le conduit & le précipite dans l'Enfer ; parce que vous lui ferés ſentir par tout l'effet de vôtre divine preſence : Soyez-moi preſent par tout, ô mon Dieu, mais comme vous l'êtes à ceux qui vous cherchent, & qui s'approchent de vous par amour, qui s'élevent juſques au Ciel par la ſainteté de leurs penſées, & par l'ardeur de leurs deſirs, qui deſcendent dans les Enfers par les ſentimens d'une vive crainte, & d'une profonde humilité : que l'effet de vôtre divine preſence en moi ſoit une humble defiance de moi-même, & une ferme confiance en vous. *Quo ibo à ſpiritu tuo, & quo à facie tua fugiam, ſi aſcendero in Cœlo, tu illic es ; ſi deſcendero in infernum ades.*

Pſalm. 138. *v.* 6. & 7.

Si Dieu donc ſe trouve dans tous les lieux du monde, ne ſemble-t-il pas, qu'en diſant qu'il habite principalement dans nos Temples, on veut reſerrer ſa Majeſté ; non, mais c'eſt que de tout tems il a choiſi quelques lieux particuliers, où ſa preſence fût ſinguliérement recherchée, reconnuë & adorée. Dieu ne commanda-t-il pas à Moyſe de lui dreſſer un Tabernacle où il pût habiter au milieu de ſon Peuple, juſqu'à lui deffendre de lui offrir de Sacrifices en d'autres lieux que dans celui qu'il aura choiſi ? Quelles promeſſes n'a-t-il pas fait enſuite à Salomon d'honorer de ſa preſence le Temple auguſte qu'il fit bâtir à ſa gloire, où les Peuples ne ceſſoient d'y chercher le Seigneur & de l'y adorer ; ce fut là cet Edifice conſacré pour être ſa demeure. Mais de quelque preſence ſinguliére dont Dieu ait honoré le Temple de Jeruſalem ; nos Egliſes qui ſont les Temples de la Religion Chretienne, le ſurpaſſent en toute maniére : C'eſt de ces Lieux ſaints qu'on peut dire veritablement que Dieu y eſt, & qu'il y reſide : *Vere Dominus in Loco iſto* ; puiſque dans le Sacrement Auguſte de nos Autels la Perſonne adorable du Verbe, ſon Humanité ſainte, ſon Ame innocente, ſa Chair virginale, ſon Sang précieux, toute ſa Gloire & ſa Beatitude éternelle s'y trouvent ſous les eſpeces du pain & du vin, non en figure, mais réellement & en verité : & l'on peut dire que Jeſus-Chriſt ne reſide pas plus réellement à la droite de ſon Pere dans le Ciel, que dans nos ſaints Tabernacles : C'eſt pourquoi Saint

Criſoſtome appelle l'Egliſe & l'Autel un Ciel en abregé : *Cœlum in anguſtum redactum.* David parle également de ces deux reſidences de Jeſus-Chriſt : Le Seigneur, dit-il, eſt dans le Ciel ; & il habite dans ſon Saint Temple ſur la terre ; c'eſt-à-dire, dans nos Tabernacles, où les fideles le trouvent toujours, & où il leur fait ſentir ſa preſence réelle : *Dominus in Templo ſancto ſuo, Dominus in Cœlo ſedes ejus.* *Pſalm.* 10. *v.* 5.

Ce qui prouve clairement que Dieu fait ſa reſidence particuliére dans nos Egliſes, c'eſt que Dieu y agit d'une maniére plus ſinguliére, & qui nous eſt plus utile, ſa bonté nous y eſt plus favorable : Il y a bien de la difference des operations de Dieu dans nos Egliſes, de celles qui le rendent preſent dans tout le reſte du monde : Dans toutes les autres parties, il travaille aux ouvrages de la nature & à leur conſervation, ils ne ſubſiſteroient pas un ſeul moment ſans la preſence agiſſante & le ſecours continuel de ce premier être : Mais dans nos Egliſes il travaille à ceux de la grace, comme dans le Ciel à ceux de la gloire : C'eſt dans nos Egliſes que Dieu ſanctifie nos ames par le Batéme ; il les fortifie par la Confirmation ; il les nourrit par l'Euchariſtie ; il les inſtruit par ſa ſainte parole ; il les guerit par la Pénitence ; il les comble de ſes graces dans l'Oraiſon & dans la Priére. C'eſt en un mot, dans nos Egliſes que Dieu fait ſes plus grands prodiges, ainſi qu'il nous le declare au ſujet du Temple que Salomon lui fit bâtir ; qui n'eſt pourtant que la figure de nos Egliſes : C'eſt là, lui dit le Seigneur, que j'aurai mes yeux toujours ouverts pour voir les miſérables, des oreilles attentives pour entendre leurs Prieres, un cœur toujours preſent pour compatir à leurs diſgraces & les en ſoulager.

Il eſt vrai que Dieu quand il veut répand abſolument ſes graces dans tous les lieux du monde : l'Apôtre Saint Paul nous inſinuë que Dieu quand bon lui ſemble nous exauce par tout, en nous ordonnant de le prier par tout : *Volo vos orare in omni loco ?* Qui peut douter de cette verité, après que Daniel s'eſt fait entendre à Dieu de la Foſſe aux Lions ; les trois Enfans de Babilone d'une Fournaiſe ardente ; Job d'un fumier où il fut reduit dans la derniere miſere ; & Jonas du ventre affreux d'une Baleine : Mais la foi nous apprend neanmoins que le Temple eſt le lieu ſacré deſtiné particulierement aux graces & aux miſéri-

cordes : tous ces grands hommes, qui étoient neceſſitez de prier le Seigneur hors le Temple, pour implorer ſon ſecours, ſe tournoient pourtant du lieu de leur Captivité, & de leur ſupplice vers ce Saint Lieu, comme vers le centre des faveurs & des graces d'un Dieu Tout-Puiſſant qui y habitoit. Daniel étant captif en Babilone ouvroit ſa feneſtre vers Jeruſalem pour faire ſa priere : David ſe voyant chaſſé de ſon Throne par Abſalon, ne ſouhaitoit d'y remonter, que pour s'approcher de l'Arche & du Tabernacle : *Si invenero gratiam*, diſoit-il, *reducat me, & oſtendet mihi Arcam* : & Jonas du ventre de la Baleine qui l'avoit englouti, ne croyoit pas que ſa priere fut agréable à Dieu, s'il ne dirigeoit ſon intention vers ſon ſaint Temple : *Cum anguſtiaretur anima mea, Domini recordatus ſum, ut veniat ad te oratio mea ad Templum Sanctum tuum.*

2. Reg. c. 15. v. 25.

Jonas c. 2.

Ces fameux exemples doivent nous convaincre qu'à plus forte raiſon les Egliſes de la Religion Chretienne ſont la Maiſon de Dieu & la Porte du Ciel : *Hic Domus Dei eſt, & Porta Cœli* : le Ciel nouveau que le Prophete promettoit aux hommes de la part de Dieu, où l'on l'y trouve toûjours, quand on l'y cherche ſincerement comme l'on doit, & où on ne lui offre pas de Sacrifices materiels des Boucs & des Tauraux, comme l'on faiſoit dans le Temple de Jeruſalem : mais un Homme-Dieu s'y offre tous les jours en Sacrifice pour le ſalut des hommes ? En quel lieu du monde pouvons-nous eſperer que Jeſus nous ſoit plus favorable, & qu'il agiſſe plus avantageuſement pour nous, que ſur les Autels de nos Temples, où il réouvre à tout moment ſes Playes ſacrées en nôtre faveur, où ſon Sang coule encore tous les jours pour nous obtenir grace de ſon Pere. Il eſt pourtant vrai que nos Egliſes ne ſont pas neceſſaires à Dieu, il n'y habite pas pour le beſoin qu'il en a : s'il s'y trouve, s'il y agit ſi miſéricordieuſement par ſa pure bonté ; c'eſt uniquement pour nôtre ſalut ; c'eſt nous ſeuls qui en profitons. C'eſt ce lieu ſaint où l'on trouve un azile pour ſe mettre à couvert de la colere de la Juſtice de Dieu. Là eſt la ſource vivifiante des graces dans les Sacremens, qui purifient nos conſciences. Là ſont élevez de Tribunaux ſacrez, où les plus grands pécheurs trouvent le pardon de leurs crimes, & le principe de leur ſalut. Là ſont dreſſées les Chaires de la verité, où les ignorans ſont inſtruits de la ſainte parole, les foibles fortifiez contre leur foibleſſes, les laches animez contre leur tiedeur, les Juſtes conſolez dans

leurs afflictions : en un mot, où nous trouvons de ſalutaires remedes à tous nos maux, en y cherchant ſincerement, & y trouvant le ſouverain Medecin de nos ames.

Mais pour participer à ces graces & en reſſentir les ſalutaires effets ; il faut entrer dans nos Egliſes avec les ſentimens de componction & d'une ſincere pénitence, penetrez de l'excez de nos pechez, & d'une vive douleur de les avoir commis, & avec une ſainte confiance d'en obtenir le pardon du Dieu de miſéricorde, que nous devons y chercher, & qu'on y trouve. Tels furent les pieux ſentimens du Publicain, lors qu'il alla dans le Temple pour y chercher le Sauveur, & pour lui offrir le ſacrifice de ſes humbles prieres : Ce pecheur pénitent ſe tenant bien loin, n'oſoit même lever les yeux au Ciel, mais il diſoit en frapant ſa poitrine : Ayez pitié de moi, Seigneur, qui ſuis un miſerable pecheur. Bien different de ces eſprits ſuperbes dont parle le Prophete Iſaïe, qui veulent s'aprocher de leur Dieu, comme s'ils avoient rempli tous les devoirs de la juſtice & de la pieté : il croit au contraire qu'il eſt indigne de paroitre devant ſa divine preſence ; c'eſt pour cela qu'il ſe poſte au plus petit coin du Temple, couvert de confuſion de ſon extreme miſere, demandant pardon au Seigneur. C'eſt la touchante deſcription que Saint Luc nous en fait dans ſon Evangile ? Que nous ſerions hureux ſi nous entrions dans nos Egliſes avec ces bons ſentimens de pénitence ; ſi étant vivement penetrez de l'énormité de nos pechez, nous imitions la ſainte conduite de ce Publicain, en nous humiliant comme lui, étant pecheurs comme nous ſommes, en rentrant dans notre neant avec une confuſion & une honte ſalutaire ? Quelles graces n'y recevrions-nous pas du Seigneur, ſi nous l'y cherchions dans cet eſprit de componction & de pénitence ; étant aſſeurez par la foi qu'il n'y a point d'eſpectacle plus agreable à Dieu que l'humilité & la confuſion d'un pecheur qui le cherche, & qui paroit devant lui avec un cœur contrit & humilié. C. 18.

Mais, helas ! que la conduite & les ſentimens ſont bien differens de ceux du Publicain : La plus-part viennent dans nos Egliſes avec un cœur actuellement attaché au peché & à la creature, dans la reſolution de ne le point quitter & de perſeverer dans le deſordre. On y vient avec un eſprit diſſipé, tout oc-

cupé des affaires du siécle, avec une imagination remplie de folies & de chimeres du siécle, troublée de mille fantomes, qui font qu'on est dans l'Eglise en la presence de Dieu, comme si on n'y étoit point ; qu'on assiste aux exercices les plus saints & les plus solemnels de la Religion, à la Messe, au Sermon, à l'Office Divin, aux Priéres publiques, sans penser à leur salut, ni à Dieu, ni à ses Misteres ; le corps est dans l'Eglise, mais le cœur n'y est point : C'est inutilement que le Prêtre leur dit de lever leur cœur à Dieu ; *sursum corda* ? Avec quel front pourroient-ils repondre qu'ils sont élevez à Dieu, ayant leur cœur penchez vers la terre, attaché aux créatures, ayant un amour habituel pour le monde, un grand mépris de Dieu & des biens éternels ? Combien de Chretiens ne vont à l'Eglise que par respect humain, seulement les Dimanches & Fêtes pour garder quelque fausse apparence de Religion, sans vouloir entrer dans son veritable esprit, qui s'ennuyent dèz que la Messe leur paroit un peu trop longue, & au Service Divin, qui écoutent la sainte parole de Dieu avec impatience & sans attention : La sainteté du Lieu, ni la presence redoutable d'un Dieu tout puissant, qui devroit leur inspirer la crainte & le respect, n'arrete pas leur immodestie & leur insolence : Ils font de la Maison du Seigneur, celle de leur profanation sacrilege des Sacremens dont ils abusent : dont on ne fait pas ici un plus long détail.

Allons dans nos Eglises avec un esprit soumis, avec un cœur contrit & humilié, dans un esprit de mortification & de pénitence pour y chercher nôtre salut & non pas nôtre perte, pour y exposer au Seigneur nos besoins & les miséres de nôtre ame qui sont si grandes, pour y adorer Jesus-Christ sur nos Autels en esprit & en verité : Soyons dans un si saint lieu dans une grande modestie, dans un profond silence, dans un recüeillement interieur pour nous y attirer les regards misericordieux d'un Dieu & ses graces : C'est lui seul que nous devons y chercher sincerement, & n'y adorer que lui ; les creatures sur lesquelles vous jettez vos regards injustement, sont des idoles auxquelles vous rendez un culte abominable : & ces idolatries que vous commettez, dit le Prophete Ezechiel, donnent à Dieu de l'émulation & irritent sa colere. Ne soyons pas du nombre de

ceux dont parle Saint Cezaire Archevêque d'Arles, qui viennent multiplier leur crimes dans nos Egliſes, où ils ne devroient s'appliquer qu'à les pleurer & à les expier, pour obtenir le pardon de ceux qu'ils ont déja commis : *Ubi probantur amplius damnum ledere, ubi peccatorum potuerint indulgentiam promereri.* Qui commettent d'horribles ſacrileges aux pieds des Autels par leur Confeſſions & leurs Communions indignes, ce qui eſt la plus deteſtable profanation de ce qu'il y a de plus ſaint & de plus ſacré dans nôtre Religion ? Ah ! ne faiſons pas d'un lieu de ſainteté & de bénédiction, un lieu de peché & de malediction pour nous, & de nôtre condamnation ; en y entrant, non pas pour appaiſer la colere de Dieu, mais pour l'irriter encore d'avantage, & pour attirer ſur nous les derniers traits de ſon indignation. *Hom. 18.*

C'eſt de ces horribles attentats que viennent tant de malheurs, tant de calamitez & de miſeres qui nous accablent, ces cercles des deſordres : Ce ſont ces horribles profanations de nos Egliſes, où de Chretiens qui vont inſulter le Seigneur juſques dans ſa maiſon & aux pieds de ſes Autels, qui ſont la cauſe fatale de l'endurciſſement de leur cœur & de leur reprobation éternelle. Ce peché ſi deteſtable, eſt ſi énorme, que Dieu proteſte par la bouche d'Ezechiel, qui avoit obſervé par ſon ordre les horribles abominations qu'on commettoit dans le Temple qui étoit la figure de nos Egliſes, où de Chretiens par un execrable attentat, en commettent encore de plus grandes ; Dieu, dis-je, proteſte qu'il les punira dans toute ſa fureur, & qui ne les pardonnera pas ; *& ego faciam in furore meo, non parcet oculus meus.* L'Apotre Saint Paul n'aſſeure-t-il pas que Dieu perdra celui qui profane ſon Temple, & qui en viole la ſainteté & la gloire. *Si quis Templum Domini violaverit, diſperdet illum Deus.* Il y va de ſa gloire de punir ces profanateurs qui l'outragent dans ſon Sanctuaire, qui font même gloire de l'inſulter au milieu de ſes Solemnitez, & de le deshonnorer, comme dit le Prophete : *Gloriati ſunt qui te oderunt in medio ſolemnitatis tuæ.* *1. Cor. v. 17.* *Pſ. 73. v. 5.*

La profanation du Temple de Jeruſalem conſacré au nom & la gloire du Seigneur, parut un ſi grand crime aux yeux du Sauveur, & ſi ſenſible à ſon cœur, qu'animé d'un ſaint zele

pour punir & venger les interêts de ſon Pere, & la ſainteté de ſa Maiſon violée, qu'il y courut dans le temps de la Solemnité des Fêtes de Pâques, pour en chaſſer avec confuſion, le foüet en main, en face d'un grand Peuple, tous les profanateurs. Si dans l'heureux tems du regne de la douceur & de la miſéricorde de ce Divin Sauveur, il fait une action ſi éclatante & ſi ſevere, que ne fera-t-il pas dans le regne de ſa Juſtice contre les Chretiens qui profanent nos Egliſes, dont la ſainteté & la gloire eſt bien plus grande que ne l'étoit celle du Temple de Jeruſalem qui en étoit l'ombre & la figure, qu'il a conſacré & qu'il ſanctifie par ſa preſence réelle, par ſa doctrine, par ſes Sacremens, & par ſes miracles ? Ce que le Prophete
C. 2. v. 10. Agée avoit prédit : *Magna erit gloria iſtius noviſſimæ, plus quam primæ.* Il ne faut pas douter qu'il ne tire vengeance dans toute ſa fureur d'un bien plus horrible attentat. Cette action ſi étonante de Jeſus-Chriſt fit autre fois la terreur de toute la Sinagogue, & fait encore aujourd'hui l'admiration de toute l'Egliſe. Origene la miſe au rang des plus grands miracles du Sauveur : *Inter omnia miracula Chriſti, hoc præſtantiſſimum eſt.* Il ne s'aſſit pas ſur l'Autel comme ſur ſon Tribunal de Juſtice pour les condamner ; mais il ſe rend dabort le miniſtre & l'executeur de ſa Juſtice pour punir les Profanateurs & les en chaſſer avec un foüet à la main : *Non ſedit judicans ; ſed inſequitur puniens*, dit Saint Bernard ; en leur reprochant qu'ils faiſoient de la Maiſon de ſon Pere, qui eſt une maiſon d'Oraiſon, une maiſon de trafic & de commerce, & une retraite des voleurs.

Tremblons donc dans un lieu ſi ſaint, & en même tems ſi redoutable, qui demande également nos reſpects & nôtre crainte :
Lev. 26. v. 2. *Pavete ad Sanctuarium meum.* Si c'eſt un lieu de refuge & d'azile, de grace & d'expiation de nos pechez, ſi elle eſt le throne de la miſéricorde du Seigneur ; il en fait auſſi le Tribunal de ſa redoutable Juſtice, où il rend & execute ſes plus terribles jugemens contre les profanateurs : Vôtre Temple eſt rempli de ſainteté, s'écrioit David ; mais il eſt auſſi admirable & redoutable : il eſt ſaint, parce qu'il eſt le Sanctuaire de vôtre Divinité ; mais il eſt formidable, parce qu'il eſt le Tribunal de vôtre Juſtice : *Sanctum eſt Templum tuum, mirabile in æquitate.*
Pſ. 64. v. 5.

Soyons donc dans la crainte, le reſpect, & la modeſtie que demande

demande la Majeſté bienfaiſante & redoutable du Seigneur qui y reſide ; ne pratiquons dans un lieu ſi ſaint que des actes de religion, de piété & d'amour en reconnoiſſance de tant de graces dont Dieu comble les vrais fideles avec tant d'abondance : C'eſt une Maiſon d'oraiſon ; ne nous y appliquons qu'à y chercher le Seigneur, en le priant, en le louant, le béniſſant & le glorifiant : *& in Templo omnes dicent gloriam* : allons y avec une grande pureté d'intention ; n'y entrons que pour nous remplir de ſon eſprit & de ſes lumiéres ; pour en reparer la diſſipation qu'on en fait dans le monde : Soyons-y interieurement recüeillis, dans le ſilence, comme auſſi dans la crainte ; tremblons dans ce Sanctuaire de la Divinité ; puiſque les Puiſſances & les Dominations Celeſtes y craignent & adorent humblement le Seigneur, comme chante le Prêtre à la Preface de la Meſſe : Prions-y avec attention & avec ferveur devant ce Trône de la miséricorde, où il attache, ainſi qu'il dit lui-même, ſes oreilles, ſes yeux & ſon cœur & ſes graces, afin de les meriter ; gemiſſons devant ce Tribunal de la Juſtice ; expions-y nos profanations paſſées, faiſons lui en reparation d'honneur ; faiſons tous nos efforts pour en obtenir le pardon, & de tous nos pechez.

Entrons dans les pieux ſentimens du Roi David, diſons-lui comme lui, plus du cœur que de bouche : Oüi, Seigneur, nous confiant dans l'abondance de votre miséricorde, nous entrerons dans votre ſainte Maiſon, & remplis d'une crainte religieuſe de votre juſtice, nous vous y adorerons avec un profond reſpect, convaincus de votre grandeur, de notre neant, de nos miſeres & de notre indignité. *Ego in multitudine miſericordiæ tuæ, introibo in domum tuam, & adorabo ad Templum ſanctum tuum in timore tuo.* Nous nous proſternerons aux pieds de vos Autels pour vous faire amande-honnorable avec un cœur contrit & humilié, que vous regardez favorablement & que vous ne rejettez point, de tous les pechez que nous avons commis, & que nous avons fait commettre aux autres dans vos Egliſes : Nous vous demandons humblement pardon de toutes nos irreverences, de nos immodeſties, de nos profanations ſacrileges : Nous eſperons que vous ne nous perdrez pas avec les impies qui ont profané vôtre Saint Temple : Nous faiſons une

Pſalm. 5. v. 7. & 8.

conſtante reſolution de nos reſpects, de nos homages & d'une inviolable fidelité à l'avenir : Vous nous verrez deſormais reſpecter vos Temples comme de lieux ſaints conſacrez à votre Nom & à votre gloire ; nous vous y chercherons dans la ſincerité de notre cœur, pour y adorer en eſprit & en verité votre preſence réelle ; nous y joindrons le ſacrifice de notre cœur avec celui de votre ſang ; afin que vous ayant adoré & aimé dans le Temple de votre vie cachée, nous puiſſions vous voir un jour face à face, vous aimer & vous loüer éternellement dans le Temple de votre vie glorieuſe, qui ſera la ſolide recompenſe des fideles Chretiens qui entrent, & qui ſont avec ces pieux ſentimens dans l'Egliſe ; qui eſt non ſeulement une Maiſon de priere, de benediction, & de graces en ce monde ; mais auſſi la Porte pour entrer dans le Ciel : *Hic domus Dei eſt, Porta Cæli.*

CHAPITRE XVIII.

DE LA NECESSITE' DE LA PRIERE dans la recherche de Dieu.

LA priere que Dieu exige des Fideles dans ſa recherche, n'eſt pas un ſimple conſeil, mais un commandement formel, qui nous eſt expreſſement ſignifié dans l'Evangile : Veillez en priant toujours, nous ordonne-t-il, afin que vous vous rendiez dignes d'éviter tous les maux qui arriveront, & de comparoitre avec confiance devant le Fils de l'Homme. Il faut toûjours prier, nous dit encore dans cet Evangile, & ne ſe laſſer jamais d'un ſi ſaint & ſi neceſſaire exercice : *Oportet ſemper orare & non deficeret.* Comme nous ne devons jamais ceſſer de chercher le Seigneur, nous ne devons auſſi jamais ceſſer de lui addreſſer nos prieres, puiſque chercher Dieu & le prier ſont une même choſe, dit Saint Bernard : *Orare, hoc eſt Verbum quærere volens, unum eſt enim.* Celui là, continuë ce Pere, ne prie pas comme il faut & comme il doit, ſi par ſes prieres il cherche quelque autre choſe que Dieu, ou s'il ne la cherche pas par raport à Dieu en qui nous trouvons toutes choſes : *Non recte oras, ſi orando præ-*

Luc 21. *v.* 36.

Luc 18. *v.* 1.

ser Verbum aliquid quæras, quoniam in ipso sunt omnia. *In Cant. Serm. 16.*

C'eſt en Dieu que nous trouvons le remede de nos maux, le ſecours dans nos miſeres, la force dans notre foibleſſe, l'abondance des vertus, & toute ſorte de biens neceſſaires à l'homme qu'il peut demander legitimement au Seigneur : C'eſt donc ſans raiſon qu'on cherche & qu'on demande autre choſe que lui, étant lui-même toutes choſes. Quoique nous demandions de biens temporels dans nos preſſans beſoins ; ce n'eſt pas préciſement ces biens terreſtres, mais c'eſt lui-même que nous demandons & que nous cherchons, en rapportant toutes choſes à ſon ſervice & à ſa gloire, & ne les pourſuivant que comme de moyens pour arriver à notre derniere fin, qui n'eſt autre que Dieu-même. Ceux qui font un ſaint uſage de toutes les choſes de la terre pour tacher de trouver le Seigneur, ſçavent & comprenent bien ce que je dis. *D. Bern. ibidem.*

Quelle plus grande conſolation pouvons-nous avoir dans cette miſerable vie, ſi ce n'eſt dans le puiſſant moyen par lequel nous pouvons nous élever juſques à Dieu, entretenir un ſaint commerce avec lui, le conſulter dans nos doutes, lui expoſer nos beſoins, lui porter nos juſtes plaintes, lui offrir nos ſouffrances & nos peines ? Quelle reſſource pour nous, ſi ce n'eſt dans ce ſaint exercice, qui nous fait trouver un Protecteur tout-puiſſant qui entre dans nos interets, qui nous défend contre nos ennemis ; un Dieu infiniment riche, qui peut nous combler de toutes ſortes de biens temporels & ſpirituels ; une grace d'onction, qui ſeule peut adoucir nos chagrins ; une main charitable, qui eſſuye nos larmes ; une divine lumiere, qui éclaire nos pas ; un pere, qui écoute nos vœux ; un Medecin, qui guerit nos maux ; un Maître, qui nous inſtruit pour la pratique de toutes les vertus ? Quoi donc de plus neceſſaire, de plus utile & de plus conſolant dans la recherche de Dieu par la priere.

C'eſt donc un grand avantage pour nous que la priere continuelle. Mais il faut obſerver ici pour nôtre inſtruction, que le Seigneur nous ordonnant de prier ſans ceſſe, il ne pretend pas que nous ayons toujours les génoüils en terre, ni le corps continuellement abatu, ni les mains élevées au Ciel, ni que nous ayons toûjours l'eſprit bandé, en ſorte que cette application continuelle nous detourne entierement de nos affaires temporelles ;

Cette priere aſſiduë conſiſte dans un enchainement des ſaintes actions qui nous uniſſent toujours à Dieu, dans une vive foi, une profonde humilité, dans un amour ſolide, dans une élevation du cœur, une intention droite, dans une continuation des ſaints deſirs, comme dit Saint Auguſtin; *continuum deſiderium continua oratio* : Ce bon deſir de vôtre cœur eſt proprement cette priere interieure & continuelle que Dieu demande de nous; on prie toujours quand on a toujours Dieu preſent, qu'on le deſire & qu'on le cherche en tout & par tout ſans ceſſe, ſoit debout, ſoit à genoux, dans le repos, dans le travail, dans la douleur, & dans la joïe. Ce deſir continuel eſt une voix continuelle de notre cœur, que Dieu demande de nous: Vous vous tairez, & vous ceſſerez de prier & de chercher le Seigneur, dans l'inſtant que vous ceſſerez d'aimer & de former de ſaints deſirs; c'eſt le ſens de cette penſée de Saint Auguſtin: *Flagrantia charitatis, clamor eſt cordis, tacebis ſi amare deſiteris; frigus charitatis, ſilentium eſt cordis.*

In Pſ. 118. Con. 29. Item in enarat Pſ. 37.

Dieu n'écoute, continuë ce Pere, que le cœur, il ne prete l'oreille qu'à la voix du cœur: Pluſieurs chantent & prient de bouche, & ſont muets du cœur: Il y en a au contraire pluſieurs dont la langue eſt muete, & dont le cœur pouſſe de cris par de vives affections. Dieu, dis-je, n'écoute que le cœur: les hommes n'ont des oreilles que pour entendre la voix du corps: les oreilles de Dieu ne ſont attentives qu'à la voix du cœur: on a beau chanter de Pſeaumes, & avoir même une voix reglée par l'art & naturellement harmonieuſe; on eſt muet, ſi le cœur eſt muet, lui ſeul peut prier & loüer le Seigneur; tout le reſte n'eſt qu'un ſon ſemblable à celui d'un airain retantiſſant, ou à un bruit importun: Il arrive quelque fois dans une pompeuſe ceremonie, pendant laquelle le Temple du Seigneur retentit des voix & des inſtrumens; qu'il n'y a que le gemiſſement ſecret de l'humble & du pauvre confondu dans la foule, qui monte juſqu'au Trône de Dieu. On perd donc tout, & même ſon travail exterieur, ſi l'on n'agit pas par des ſaintes affections, lorſqu'en criant on n'éleve qu'un cri de la bouche, ſans qu'il ſoit accompagné de celui du cœur tout occupé de Dieu; ce cri exterieur eſt inutile. Il faut donc, comme dit Saint Bonaventure, après Saint Auguſtin, que la priere pour être continuelle & agreable à Dieu, ſoit, non

ſeulement dans la bouche par nos juſtes demandes, mais auſſi toujours dans nos mains par nos bonnes œuvres, dans notre cœur par de ſaints deſirs : Celui là, ajoute le même Pere, eſt toujours en priere, ſuivant le precepte de l'Evangile, qui pratique toujours la vertu ; il ne ceſſe jamais de prier, ni d'aimer & chercher le Seigneur, qui ne ceſſe jamais de faire le bien, ni de deſirer ardemment & de chercher premierement en toutes choſes le Royaume de Dieu & ſa juſtice. Voilà quel eſt l'eſprit & le veritable caractere de la priere chretienne dans la recherche de Dieu. *Ille ſemper orat, qui bene ſemper agit, & numquam ceſſat orare, qui numquam ceſſat benefacere.*

L'Epouſe des Cantiques eſt un excellent modele de cette priere continuelle que nous devons faire, elle nous en inſpire la fidele pratique par ſon exemple que nous devons ſuivre, pour faire un ſaint uſage d'un don ſi precieux, ſi eſſentiel à la Religion, ſi glorieux à la creature, ſi favorable aux Pecheurs, & aux Juſtes, ſi conſolant & ſi aimable à tous les hommes, & ſi neceſſaire pour chercher le Seigneur & pour le trouver.

Tout le ſacré Cantique n'eſt preſque compoſé que de deſirs & de prieres continuelles de cette fidele Amante ; c'eſt par là qu'elle le commence ; c'eſt par là qu'elle le finit, pour nous apprendre qu'il faut prier toute nôtre vie. Elle commence à deſirer ſon Celeſte Epoux & de lui adreſſer ſes prieres, auſſi-tôt qu'elle fait la reſolution de le chercher uniquement : Qu'il me baiſe, dit-elle, d'un baiſer de ſa bouche : c'eſt-à-dire qu'il m'éclaire de ſes divines lumieres dans ſa recherche. Tantôt elle lui dit : O vous qui êtes le bien Aimé de mon ame, apprenez-moi où vous menez paître vôtre Troupeau, & où vous vous repoſez à midi, de peur que je ne m'égare en ſuivant les routes des Troupeaux étrangers ; mon cœur ne peut vous ſuivre, ſi vous n'éclairez mon eſprit, pour lui apprendre où vous êtes. Et reconnoiſſant ſon impuiſſance d'aller après lui ſans ſon ſecours, & qu'elle avoit beſoin d'un puiſſant attrait pour achever de detacher ſon cœur des objets ſenſibles, pour l'approcher de plus prés du Celeſte Epoux qu'elle deſiroit & aimoit ; elle le conjure de l'attirer aprés lui pour courir à l'odeur de ſes delicieux parfums. *Trahe me poſt te curremus in odorem unguentorum tuorum.* Tantôt elle lui adreſſe cette priere : Revenez à moi mon bien Aimé, je ne deſire que vous, je

n'aime que vous : *Revertere dilecte mi, veni dilecte mi* ; vous êtes tout aimable & tout desirable, & l'unique objet de mes desirs, de mes prieres & de mes poursuites. C'est ainsi qu'un cœur veritablement penetré d'amour pour Dieu & pour son salut, desire & prie toujours Dieu, il ne cesse de pousser de soupirs & de vœux vers cet objet uniquement aimable & desirable, & de lui dire toujours : Venez, ô mon bien aimé, montrez-moi vôtre visage, que votre voix se fasse entendre à mes oreilles. Voilà une excellente idée de la priere continuelle que nous devons faire, qui nous doit servir de regle, pour la rendre agreable au Seigneur.

Saint Thomas établit la necessité de la priere par un solide raisonnement : Dieu, dit cet Angelique Docteur, la commande à tous les hommes comme un hommage qui est dû à sa souveraine majesté ; & bien loin qu'elle soit contraire à sa sagesse, à sa bonté, & à son immutabilité ; au contraire, il nous l'ordonne pour faire paroitre avec éclat ses adorables perfections. En premier lieu, si nous representons au Seigneur nos pressans besoins & nos miseres, ce n'est pas qu'il les ignore, mais afin qu'il y pourvoit : nous ne pretendons pas lui apprendre nos necessitez ; nous sçavons qu'il éclaire toutes nos voïes, que rien ne peut se derober à ses yeux, il sçait ce qu'il a resolu de nous donner, il connoit parfaitement tout ce qu'il nous est necessaire avant que nous le lui demandions : cependant il nous oblige à lui presenter nos requêtes, lui adresser nos vœux, à lui faire nos prieres, pour nous faire entrer dans la connoissance de nos miseres, pour humilier nôtre esprit, pour exciter l'amour de notre cœur, animer notre confiance en sa bonté, pour exercer & entretenir nos bons desirs par nos prieres, pour nous faire sentir nôtre dependance, & l'étenduë de ses bienfaits, pour entretenir entre lui & nous un saint commerce, & nous rendre dignes par un si saint exercice de recevoir les graces qu'il veut nous donner ; & que par là nous entrions dans la connoissance de ce qu'il est, & de ce que nous sommes, que nous reconnoissions en même tems l'extreme besoin que nous avons d'implorer sa misericorde, & le pouvoir souverain qu'il a de soulager nos miséres. *Non est necessarium nos Deo preces porrigere, ut ei nostram indigentiam vel desideria manifestemus ; sed ut nos ipsi consideremus in his ad divinum auxilium esse recurrendum.* D. Thom. 2. 2. q. 83. Art. 2.

Mais la bonté infinie de Dieu ne le porte-t-elle pas assez à pourvoir à nos besoins, sans qu'il soit necessaire de l'en solliciter par nos prieres : & qui peut en douter ? Mais il est important pour nos interets & pour ceux de sa gloire qu'il attende que nous l'en prions : S'il prevenoit toujours nos besoins, nous ne ressentirions jamais de pauvreté ni de misere, ayant toujours les aises & les cõmoditez de la vie : nous pourrions nous flater d'être riches de nos propres biens ; ou si l'on croyoit de les obtenir de sa bonté, sans les lui demander, nous pourrions presumer qu'ils nous sont dûs, que Dieu nous feroit justice en nous les donnant : Pour ôter cette occasion d'une vaine presomption de nous même, & de l'oubli de Dieu, il a voulu nous faire ressentir notre pauvreté & nôtre misere, qui nous pressa continuellement de recourir à sa bonté par la priere, pour rendre homage à cette souveraine perfection qui est l'autheur & la source de tous nos biens : *Ut recognoscamus Deum esse bonorum nostrorum authorem*, comme dit Saint Thomas ; afin que nous reconnoissions par ce recours continüel à sa bonté, que c'est de lui que nous recevons tous les biens qui sont en nous, & qu'ainsi nous n'avons nul droit de nous en faire un sujet de gloire, mais que nous devons en tirer un motif d'une humble confiance & d'une amoureuse reconnoissance envers lui.

Nous sçavons encore que Dieu n'est pas sujet au changement, qu'une de ses qualitez essentielles, dont il se glorifie dans l'Ecriture, est d'être immuable : *Ego Dominus & non mutor* : Aussi nôtre intention n'est pas, continuë l'Ange de nos Ecoles, quand nous demandons de faveurs & de graces, qu'il change pour nous ce qu'il a conclu dans l'éternité : mais parce qu'il y a une infinité de graces temporelles & spirituelles importantes à nôtre salut, qu'il a resolu par une secrete & particuliere disposition de sa providence de n'accorder qu'à nos prieres si nous avons recours à sa bonté souveraine, pour nous disposer par ce moyen à recevoir les biens qu'il a determiné de nous faire que sous cette condition : De sorte que bien loin de pretendre par nos vœux & nos demandes qu'il change ses ordres & ses decrets ; c'est par ce moyen que nous repondons à ses desseins misericordieux, que nous obtenons les graces qu'il a attaché au merite de nos prieres : ainsi nous executons dans le tems, ce qu'il a arrêté dans l'éternité : *Ut scilicet*

poſtulando mereantur accipere, quod Deus omnipotens ante ſæcula diſpoſuit donare.

De ce ſolide raiſonnement on doit inferer que la priere, que le Prophete Roy appelle le ſacrifice de nos levres, & Saint Jean un parfum excellent que les Anges portent devant le Trône du Seigneur, n'eſt pas ſeulement neceſſaire de neceſſité de précepte que Dieu nous a impoſé pour le chercher & le glorifier, étant un culte ſupreme de Religion que nous ſommes obligez de lui rendre; un aveu ſincere, un humble & reſpectueux temoignage de nôtre dépendance, & de ſon ſouverain Empire, de nôtre extreme miſere & de ſa bonté, de nôtre néant & de ſa puiſſance infinie. La priere eſt encore neceſſaire de neceſſité de moyen auquel Dieu a attaché ſes graces qui nous ſont neceſſaires pour travailler à notre ſalut, qui dependent de l'exercice & du ſaint uſage de la priere, ſuivant l'ordre que Dieu a établi dans la diſtribution de ſes faveurs. Il eſt vrai pourtant qu'il y a certaines graces que Dieu donne ordinairement à l'homme avant qu'il ſoit en état de les demander; comme la vocation à la Foi, la premiere grace qui nous appelle à ſa recherche : C'eſt de cette prévention miſéricordieuſe dont il eſt parlé dans l'Ecriture : Je me ſuis fait connoitre, dit Dieu par un de ſes Prophetes, à ceux qui ne me cherchoient pas, & ceux qui ne penſoient pas à moi m'ont trouvé : Mais il eſt auſſi certain que nous ayant prévenu miſéricordieuſement de ces premiers ſecours, pour nous mettre en état d'en demander & d'en obtenir d'autres; on ne les obtient ordinairement qu'à la faveur de la priere, ainſi qu'il nous le declare en une infinité d'endroits de l'Ecriture; nous invitant à demander, & qu'il nous donnera; à fraper, & qu'il nous ouvrira; à chercher, & que nous trouverons. *Luc.* 11.

La priere eſt neceſſaire pour faire le bien, & pour nous mettre en état d'obſerver les Commandemens. Dieu tout juſte qu'il eſt ne nous commande rien d'impoſſible, en nous les impoſant, il nous avertit de faire ce que nous pouvons, & de lui demander le ſecours neceſſaire pour faire le bien que nous ne pouvons pas, dit Saint Auguſtin. La priere renferme pour ainſi dire en vertu toutes les graces; celui qui a beſoin de la ſageſſe, qu'il la demande à Dieu, il ne la lui refuſera pas, dit Saint Jacques. Cette ſageſſe eſt la grace, c'eſt ſon bon Eſprit, que, ſelon la promeſſe

C. 7. v. 5.

du

du Fils de Dieu, ſon Pere nous accordera infailliblement, ſi nous le lui demandons comme il faut : *Pater veſter de Cœlo dabit vobis Spiritum bonum petentibus.* Si donc nous ſommes dans l'indigence, ne nous en prenons qu'à nous-même, un ſi grand bien merite bien que nous le demandions. La priere eſt encore plus neceſſaire pour perſeverer dans le bien : la perſeverance, ſans laquelle il n'y a point de ſalut, eſt un de ces dons, dit Saint Auguſtin, que Dieu n'accorde qu'à la priére. Luc 11. v. 13.

Elle n'eſt pas moins neceſſaire pour éviter le mal & pour s'en delivrer, que pour faire le bien : C'eſt pour cela que par la priére que Jeſus-Chriſt nous a lui-même enſeignée, nous demandons d'être delivré du mal, mais ſur tout du ſouverain mal qui eſt le peché ? Foibles que nous ſommes, & portez au mal par un penchant naturel, nous n'avons point d'autre reſſource pour fortifier notre extreme foibleſſe, & pour reprimer ce funeſte penchant, que la priére, pour obtenir les ſecours qui nous ſont neceſſaires pour cela ; & nous la negligeons. Le Sauveur prevoyant la tentation qui devoit attaquer ſes Diſciples dans le temps de ſa Paſſion, les avertit qu'il n'y avoit que la vigilance & la priére qui pût les en garantir : C'eſt pour avoir negligé cet avis important, comme font tant de Chretiens, qu'ils firent une honteuſe chûte ; & que nous tombons dans des affreux deſordres.

Enfin la priére eſt le plus ſeur moyen pour nous préparer au dernier Jugement, & pour éviter les terribles effets de la colere du Fils de l'Homme ; ainſi que Jeſus-Chriſt le declare à ſes vrais Diſciples en Saint Luc. Dieu donc qui eſt le maître ſouverain & le diſpenſateur de ſes graces, ne les diſtribuë, ſelon le cours ordinaire de ſa providence, qu'à cette condition que nous les lui demanderons, ayant établi la priére comme un moyen puiſſant & facile pour les obtenir. Voila pourquoi les Peres appellent la priére la clef qui nous ouvre les treſors du Ciel, une manne prétieuſe qui ſatisfait tous nos deſirs, un port aſſeuré de ſalut, une arme forte & ſeure dont le Seigneur nous a muni pour triompher de tous nos ennemis viſibles & inviſibles, un remede ſalutaire à tous nos maux, & le ſecours puiſſant & favorable dans tous nos beſoins : auſſi Saint Criſoſtome l'appelle un treſor inépuiſable de toute ſorte des biens : *Theſaurus inexhauſtus* ; C. 21. v. 36.

C'eſt par ce ſaint exercice de la Religion que nous ouvrons la porte de la miſéricorde & de la bonté du Seigneur, qui ne peut s'épuiſer par ſes effuſions, & qui ne perd rien pour grands que ſoient ſes épanchemens.

Que la condition d'un Chretien eſt donc heureuſe ? Jeſus-Chriſt pouvoit-il faire un preſent plus conſiderable à ſon Egliſe, plus important à la Religion, plus glorieux à la créature, plus favorable aux pecheurs, plus utile à tous les hommes, que de répandre ſur cette ſainte Maiſon, ſelon l'ancienne promeſſe, l'Eſprit de priére : *Effundam ſuper domum David Spiritum gratiæ & precum.* Mais autant que le bonheur de l'homme eſt grand, d'autant plus il eſt criminel & inexcuſable de negliger de mettre en uſage un moyen ſi puiſſant & ſi facile pour repreſenter à Dieu ſes miséres, & pour étre comblé de ſes miſéricordes. Cependant combien y a-t-il de Chretiens qui ſouffrent toutes leurs miséres, la cruelle ſervitude du peché, & toutes les diſgraces de la vie, la tirannie de leurs paſſions auſquelles ils s'abandonnent, & ils ſont ſi cruels à eux-même, pour ſe refuſer un ſecours ſi neceſſaire à tant de preſſans beſoins ? Quelle pareſſe ? Quelle inſenſibilité, ou plutôt quelle fureur de ne pas le demander dans l'eſprit d'humilité, d'une vive foi, & d'un cœur contrit ? Quelle ingratitude de ne pas rendre à Dieu l'hommage de la priére qu'il demande, & qui lui eſt dû ? Helas ! nous perdons tant de tems dans les affaires & les bagatelles du monde ; les Dames & les filles mondaines paſſent les heures entiéres à la toilete, au jeu, aux viſites inutiles & ſouvent pernicieuſes à leur ſalut, aux promenades ; la plus-part des hommes dans les emplois du ſiécle, dans la pourſuite d'un honneur imaginaire, d'une fragile beauté : Nous conſacrons ſi aiſément les jours entiers à nos amis, à de chetives creatures pour peu de ſatisfaction que nous trouvions dans leurs converſations ; & on ne trouve point de temps pour prier le Seigneur & l'adorer en eſprit & en verité ; nous regardons ce devoir de Religion comme un ſujet d'ennui, nous tachons même de l'éviter comme une peine pour nous.

Zacar. 12. *v.* 10.

Une ſi étrange repugnance que vous avez de prier Dieu eſt une marque évidente que vous ne l'aimez pas, & que vous ne le cherchez pas, puiſque, comme nous avons dit ci-deſſus, prier

le Seigneur, l'aimer & le chercher ſont une même choſe : Oüi celui qui ne prie pas Dieu comme il doit, ne l'aime point, puiſque le même eſprit qui eſt dans le Chretien le principe de l'amour, l'eſt auſſi de la priére ; de ſorte que ne reſſentant en lui preſque aucun mouvement qui le porte à ce ſaint exercice, il n'en reſſent auſſi preſque point qui le porte à la charité & à la recherche de Dieu. Diſons tout, ſans rien diſſimuler, le degoût de la priére eſt un ſigne le plus certain de l'impieté, & par conſequent de l'abandonnement de Dieu : tandis qu'un pecheur ne s'éloigne pas d'un exercice ſi neceſſaire à ſon ſalut, il peut en quelque maniére ſe flater que Dieu n'éloigne pas encore de lui ſa miſéricorde : *Benedictus Deus qui non amovit orationem meam & miſericordiam ſuam à me* : Beni ſoit Dieu, diſoit David, qui n'a point éloigné de moi la priére, ni ſa miſéricorde. Mais dès qu'il eſt ſi malheureux pour ne pas s'acquiter de ce pieux devoir de la Religion ; il n'a pas lieu d'eſperer ni componction, ni pénitence, ni ſalut ; parce qu'il ſe ferme le canal par où devoient paſſer toutes ſes graces. *Pſalm 65. v. 19.*

Pour éviter ce malheur, mettons-nous en état de prier ſans ceſſe le Seigneur ; diſons-lui ſincerement : Soyez beni de ce qu'aprés un ſi long abus de la priére, vous m'en accordez encore l'uſage, & vous me donnez par-là un libre accez auprès de vôtre miſéricorde : Continuez, je vous en conjure, de me favoriſer de ce ſecours, & ne permettez que je me le rende inutile par ma faute : Faites que par une ſainte pratique je repare l'abus & le mépris que j'en ay fait, & que plus j'ai été negligent à m'acquitter de ce pieux devoir, plus j'y apporte de ſoin & d'application dans la ſuite : Beaucoup de ceux qui vous ſervent, vous prient & vous cherchent avec ferveur dans les commencemens, & ſe relentiſſent dans la ſuite ; faites, ô mon Dieu, que tout le contraire arrive en moi, & qu'ayant commencé avec lacheté, je continuë à vous prier avec ferveur : Sur tout ne retirez pas de moi l'eſprit de la priére, pour ne pas me priver de votre grace ; rendez-moi perſeverant à vous prier & à vous chercher, & ſoyez-le à me faire miſéricorde : Quels effets n'en ay-je pas reſſenti en moi-même ; on ne vous invoque jamais en vain, quand on le fait comme il faut ? Pourquoi donc ſuis-je ſi negligent, ſi infidelle à vous prier ; en quelque jour

Pſ. 36. v. 10. que je m'acquite de ce devoir, & que je vous invoque, je reconnois que vous êtes mon Dieu : *In quacunque die invocavero te, ecce cognovi, quia Deus meus es.* Que ne le fais-je donc à tout moment par une priére continuelle dans mon cœur, telle que vous l'exigez de moi, à l'imitation de votre Epouſe & du Roi Prophete ? Helas ! je donne toute mon application à de connoiſſances inutiles, & je neglige le ſeule neceſſaire, qui eſt la vôtre, que vous êtes mon Dieu, que vous m'aimez, & que je vous appartiens : vous gouter, vous aimer, vous chercher, c'eſt-là l'unique ſçience qui peut me rendre Saint & heureux, & qui s'acquiert par la priére : Que je n'ambitionne donc plus, ni d'autre ſçience que de vous connoitre, ni d'autre étude que de vous aimer, de vous prier, & de vous chercher par la priére.

CHAPITRE XIX.

DES CONDITIONS ESSENTIELLES A NOS PRIERES dans la recherche de Dieu.

RIEN n'eſt plus ſolidément établi dans la Religion Chrétienne que l'infaillibité de la priére qui nous eſt commandée, ainſi qu'on l'a expliqué dans le Chapitre précedent : le Luc 15. Fils de Dieu nous aſſeure que tout ce que nous demanderons nous ſera accordé : *Quodcumque volueritis petetis, & fiet vobis.* Que ſans borner nos deſirs & ſa magnificence, il nous a promis de ne nous refuſer jamais rien : Tout ce que vous demanderez à mon Pere à mon nom, il vous le donnera : C'eſt ainſi que le Sauveur s'eſt ſolemnellement & indiſpenſablement obligé d'exaucer toutes nos priéres & tous nos vœux, & d'appliquer tout ſon pouvoir miſéricordieux à l'execution & à l'accompliſſement de nos pieuſes demandes : nous tenons la parole de Dieu, qui eſt infaillible dans ſes promeſſes, dit Saint Auguſtin, il la tiendra, ne donnons point de bornes à nos priéres : donnez à vos juſtes deſirs toute l'étenduë que vous voudrez, vous dit-il par ſon Prophete, & vous me trouverez diſpoſé à les ſatisfaire : Pſalm. 80. v. 2. *Dilata os tuum, & implebo illum* : Et dans un autre endroit : *Qui replet in bonis omne deſiderium tuum.* C'eſt ce qui a fait dire au

même Saint Docteur, que Dieu ne nous exhorteroit pas avec tant de ſoin à la priére, s'il ne vouloit pas s'y rendre favorable. Ce qui doit faire la honte de tant de Chretiens inſenſibles à leur ſalut, de voir & de ſçavoir par la foi qu'un Dieu ſi bon paroit plus diſpoſé à nous favoriſer de ſes graces, que nous à les lui demander & à les recevoir; plus ſenſible à nos miſeres, que nous-mêmes, puiſqu'il ne penſe qu'à nous en delivrer, dans le tems que nous cherchons les moyens pour les augmenter.

Cependant Dieu qui veut étre prié, qui nous ordonne la priere, par de commandemens réïterez dans toute l'Ecriture, qui nous promet ſolemnellement de s'y rendre favorable, & d'exaucer nos vœux & toutes nos demandes, differe & refuſe le plus ſouvent ce que nous lui demandons dans nos plus preſſans beſoins, même avec de touchantes & ferventes prieres; ainſi qu'il arriva à l'Epouſe des Cantiques à la demande juſte & raiſonnable qu'elle lui fit pendant quelque temps; ce qu'il nous paroit par l'amoureuſe plainte qu'elle en fait avec douleur: Je me levois, dit-elle, de mon lit où je ne trouvois pas mon bien aimé, je parcourus toute la Ville pour le chercher avec empreſſement, mais inutilement: *Quæſivi & non inveni*; je l'appellois avec ardeur, je le conjurois par de prieres réïterées de ſe decouvrir à moi, & il ne me répondoit point: *Vocavi & non reſpondit mihi.* Nous entendons tous les jours de Chretiens qui ſe plaignent de l'inutilité de leurs priéres & du peu de fruit qu'ils en retirent? Ne ſemble-t-il pas que ce procedé eſt contraire à la verité de la parole expreſſe de Dieu, & à l'infaillibilité de ſa promeſſe qu'il nous a faite de nous accorder tout ce que nous lui demanderions: *Omne quodcunque petieritis fiet vobis.* Cant. 5. v. 6.

Diſons en premier lieu pour l'inſtruction des fideles, que ſi Dieu differe quelque fois de nous accorder ce que nous lui demandons inſtamment, ce delai n'eſt pas ſans miſtere; & on en donnera ici les raiſons conſolantes pour les ames pieuſes: Et en ſecond lieu, s'il refuſe le plus ſouvent ce que nous lui demandons, c'eſt que la promeſſe qu'il nous fait de tout accorder à nos prieres, n'eſt pas abſolüe, mais ſeulement conditionnelle, & que l'efficacité de nos demandes depend neceſſairement de

certaines conditions eſſentielles, ſans leſquelles elles n'ont pas ordinairement leur effet, ainſi qu'il nous declare dans une infinité d'endroits de l'Ecriture; il eſt important de les bien connoitre, pour les remplir fidelement, & rendre par ce moyen nos prieres agreables au Seigneur, utiles & efficaces à nôtre ſalut.

Toutes les fois que je vous exhorte à l'oraiſon & à la priere, diſoit autrefois Saint Bernard à ſes Religieux; il me ſemble que j'entends parler vôtre cœur d'un langage humain, que vous vous plaignez tout bas, & qu'oppoſant vôtre experience à mes raiſons par leſquelles je tache de vous convaincre du pouvoir de la priere: vous dites dabort en vous-même, ce que j'ai oüi de beaucoup de perſonnes, & ce que j'ai dit en moi-même? D'où vient que bien que nos prieres ſoient frequentes, que nous tachions avec la grace du Seigneur de nous mettre dans toutes les diſpoſitions que nous croyons neceſſaires & que Dieu exige, pour obtenir ce que nous demandons, nous ne ſommes point écoutez: Nous prions ſans ceſſe le Seigneur avec de gémiſſemens & de larmes, & de paroles continuelles; nous reconnoiſſons notre indigence, nous lui expoſons humblement nos miſéres, nous nous anéantiſſons en vûë de ſa Majeſté, de notre indignité, & de nos pechez; Il ſemble qu'il n'en faut pas d'avantage pour rendre nos prieres efficaces; cependant nous ne ſommes point exaucez; nous ne nous ſommes point encore aperçûs du fruit de nos oraiſons; nous experimentons au contraire qu'elles ſont inutiles & ſans effet, nous revenons de la priere comme nous y ſommes allez, & Dieu ne nous accorde pas ce que nous lui demandons.

Faites attention à ce que dit le Sauveur dans l'Evangile, ne jugez pas, nous dit-il, ſelon l'apparence, mais jugez ſelon la juſtice: *Nolite judicare ſecundum faciem, ſed judicate ſecundum judicium*: Ce juſte jugement que vous devez faire, c'eſt un jugement de foi, car le Juſte vit de la foi: Suivez donc, dit fort à propos Saint Bernard, en ces occaſions le juſte jugement de la foi, & non pas votre fauſſe experience; parce que la foi eſt veritable, & votre experience eſt trompeuſe: Or qu'eſt-ce que la foi vous oblige de croire? c'eſt la promeſſe infaillible que vous fait le Fils de Dieu dans ſon Evan-

gile, de nous accorder tout ce que nous demanderons à ſon Pere. Que perſonne parmi vous ne ſe dégoute pas de l'exercice de la priere, Dieu à qui nous l'addreſſons ne la rejette pas; Il ordonne qu'elle ſoit écrite dans ſon Regiſtre dans le moment que nous en avons formé la penſée, avant même qu'elle ſoit ſortie de nôtre bouche, & nous devons eſperer l'une des deux choſes ſi nous perſeverons dans la priére, ou qu'il nous donnera infailliblement ce que nous demandons, ou ce qu'il connoitra nous étre plus neceſſaire & plus avantageux : Nous ſommes ſi ignorans, que lorſque nous faiſons nos prieres au Seigneur, nous ne ſçavons pas demander ce qu'il faut : *Nunquid oremus., ſicut oportet, neſcimus*, dit Saint Paul : Mais Dieu par ſa miséricorde ayant compaſſion de nôtre foibleſſe & de nôtre ignorance, & recevant favorablement nos prieres, s'il ne nous accorde pas ſi-tôt ce que nous lui demandons, s'il nous refuſe ce qu'il ſeroit préjudiciable à notre ſalut; il eſt pourtant certain que notre priere ne ſçauroit étre inutile auprès de lui, ſi elle eſt accompagnée de toutes les diſpoſitions neceſſaires.

Saint Paul demande à Dieu d'étre delivré de la tentation qui l'afflige, & il le demande par trois fois, & quoi qu'il n'en fût pas delivré; croirons-nous que ſa priere ne fut pas efficace? Par quelle autre voye auroit-il acquis une augmentation de force, & l'aſſeurance que Dieu lui donnera ſa grace pour y reſiſter : *Sufficit tibi gratia mea.* Tant il eſt vrai que Dieu ne refuſe jamais une priere perſeverante & une choſe juſte, qu'il ne nous recompenſe par une autre meilleure & plus avantageuſe : C'eſt pour cela que le Prophete demande au Seigneur de l'exaucer dans toutes ſes prieres, *in quacunque die invocavero te, exaudi me*? He! quoi grand Prince n'avez-vous pas demandé la vie de cet Enfant, & neanmoins elle vous a été refuſée? Comment donc pouvez-vous attendre que dans la plus inſtante de vos prieres, Dieu vous exaucera : *multiplicabis in anima mea virtutem*; c'eſt qu'il m'enlevera cet enfant, & il me donnera un redoublement de vertu & de conſtance pour ſupporter l'affliction de ſa mort, & me la rendre meritoire.

Souvent nous demandons à Dieu ce qui eſt oppoſé à nos neceſſitez preſentes, ou bien à l'état de notre perfection : Saint Paul demandoit à Dieu avec ardeur qu'il le delivra des mou-

vemens dereglez de ſa convoitiſe, qui ſoulevoit les paſſions de ſon corps contre les affections de ſon eſprit ; & il apprit de Dieu même, que le poids de cette affliction lui étoit neceſſaire pour humilier ſon ame, pour éviter que la grandeur des revelations de ſa gloire que Dieu lui avoit communiqué dans ſon raviſſement juſqu'au troiſiéme Ciel, ne lui inſpira de ſentimens de vanité, qui lui euſſent fait perdre la grace de ſon Apoſtolat, ainſi qu'il nous l'apprend lui-même, en rapportant les propres paroles que Dieu lui dit, que ſa grace lui ſuffiſoit, & que la vertu ſe fortifioit dans la foibleſſe : *Sufficit tibi gratia mea, virtus in infirmitate perficitur.* Voila pourquoi le même Apotre a fort bien dit, que le Saint-Eſprit qui reſide par la plenitude de ſa grace dans le cœur de celui qui prie avec toutes les conditions neceſſaires à la priere, demande pour nous à Dieu ce qui nous eſt neceſſaire avec de gemiſſemens ineffables : *Spiritus poſtulat pro nobis gemitibus inenarabilibus.* C'eſt-à-dire, dit Saint Ambroiſe, que ſi par ignorance, & non pas par un mouvement de vanité, les fideles demandent à Dieu des choſes contraires à leur ſalut : le Saint Eſprit qui eſt une même Eſſence avec le Pere & le Fils, ſe rend mediateur de leurs prieres envers le Pere Eternel, & demande pour eux ce qui peut contribuer à ſa gloire, & à leur ſanctification d'une maniére inconcevable ; parce qu'il les demande comme un Dieu qui eſt conſubſtantiel au Pere, & dont les manieres de prier ſont au-deſſus de l'intelligence des hommes.

Rom. 8. *v.* 26.

Ne croyons donc pas que Dieu n'exauce pas nos prieres quand il differe de nous accorder ce que nous lui demandons ; il connoit mieux que nous ce qui nous eſt avantageux : Nous devons étre perſuadez, que c'eſt pour augmenter en nous l'eſtime & le deſir de la grace que nous lui demandons, pour nous diſpoſer par de longs ſoupirs, & nous rendre dignes de la recevoir, & pour animer notre zele à la conſerver avec plus de ſoin, lorſque nous l'aurons reçûë. Mon Dieu, s'écrie Saint Anſelme, vous cachez ce treſor que je vous demande, pour augmenter en moi le deſir que j'ai de l'obtenir ; vous cachez cette pierre pretieuſe pour augmenter en moi l'eſtime de ce qu'elle vaut : *Abſcondis theſaurum, ut facias cupidum, recondis marguaritam, ut facias quærentis amorem.*

Une

Une ſeconde raiſon qu'on donne de ce delai ; c'eſt que ce n'eſt pas encore le temps. Dieu, dit Saint Auguſtin, a ſon temps de promettre, & d'accomplir ce qu'il nous promet ; s'il ne nous accorde pas ſi-tôt les graces que nous lui demandons ; ce n'eſt pas qu'il nous les refuſe, mais il choiſit le temps & l'occaſion qu'il juge plus convenables à notre ſalut. Il nous diſtribuë ſes graces, ſelon les decrets & les ordres de ſa providence ; s'il differe de nous en favoriſer, ſon heure n'eſt point encore venuë ; *non dum venit hora mea*, dit Jeſus-Chriſt à ſa Sainte Mere, lorſqu'elle le prioit de changer l'eau en vin aux Noces de Cana en Galilée. Il ne faut donc pas ceſſer de prier le Seigneur : Attendez conſtamment ſon ſecours, vous dit le Prophete, perſeverez avec courage, affermiſſez votre cœur, & ne vous laſſez point d'eſperer : *Expecta Dominum, viriliter age, & confortetur cor veſtrum, & ſuſtine Dominum.* C'eſt le moyen de ne tomber pas dans l'erreur des Habitans de Bethulie Ville en Judée, qui étant aſſiegée par Holophernes, les principaux & tout le peuple ſe mirent en prieres pour obtenir du Seigneur leur delivrance, & voyant qu'ils n'étoient pas ſitôt exaucez qu'ils le ſouhaitoient, ils reſolurent de ſe rendre, ſi le ſecours ne venoit pas dans cinq jours. La genereuſe Judith en étant avertie, trouva cette reſolution fort étrange, les en réprit hautement, en leur diſant ? Qui êtes-vous qui tentés ainſi le Seigneur : ce deſſein ne peut pas attirer la bonté de Dieu, mais plutôt pour irriter ſa colere ? Quoi, vous determinez un tems à ſa miſericorde, en lui preſcrivant le jour précis pour vous ſecourir : *Poſuiſti vos tempus miſerationi Domini, & in arbitrium veſtrum diem conſtituiſti ei.* Ce n'eſt pas ainſi qu'il en faut agir : faiſons pénitence ; demandons le ſecours de la miſericorde du Seigneur avec beaucoup de larmes, & attendons ſa conſolation avec patience & en toute humilité.

Tract. 102. in Joan.

Judith c. 8.

Cette touchante exhortation s'adreſſe encore en la perſonne de ce peuple à ces Chretiens inquiets & impatiens dans la priere, qui deſeſperant d'obtenir le ſecours qu'ils demandent, par exemple la delivrance d'une tentation importune & forte qui les aſſiege, prenent la malheureuſe reſolution d'y ſuccomber ; ils font une grande injure à Dieu : c'eſt ſe défier de ſes promeſſes & de ſa grace, vouloir en diſpoſer comme il leur plait : c'eſt l'exiger avec

insolence, comme si elle leur étoit dûë; ce n'est pas le moyen de l'obtenir de sa bonté; mais d'irriter sa justice : Ce n'est pas ainsi qu'il en faut agir; il faut avoir patience dans les tentations & dans les afflictions, il faut animer vôtre foi, vôtre courage, & votre confiance, esperer humblement la grace que vous demandez, perseverer constamment dans la priere, jusqu'à ce que le tems que Dieu a destiné de vous l'accorder soit arrivé, n'étant pas à nous de lui prescrire un tems, mais d'adorer sa conduite, & souffrir ses retardemens, d'attendre avec patience ses momens : Nous devons étre persuadez que s'il differe, ou même s'il refuse le secours & la grace que nous lui demandons, c'est par une misericordieuse dissimulation; c'est parce que l'importunité & la sainte violence que nous lui faisons lui sont tres agreables; ou c'est pour nous donner quelque chose de plus important, que ce que nous lui demandons; ne nous donne-t-il pas par ce misterieux delai le don de la priere, & de la perseverance dans un si saint exercice : Vous differez, Seigneur, s'écrie Saint Anselme, d'exaucer nos prieres, pour nous apprendre à bien prier, & pour nous faire perseverer dans la priere : *Differs dare, ut doceas petere, dissimulas audire petentem, ut facias perseverantem.* Dieu est un Medecin infiniment éclairé, qui sachant mieux ce qu'il faut au malade que le malade même, resiste quelque fois à sa volonté, pour lui donner la guerison : il permet même quelque fois que nous allions à l'extremité, & que nous tombions dans la derniere disgrace, comme il arriva à Job, pour nous en retirer avec plus de gloire. Pourquoi pensez-vous que le Sauveur ne se rendit pas si promptement en Bethanie que Marthe & Magdelene sœurs du Lazare, qui l'appellerent à son secours, le souhaitoient? voici le secret de sa sagesse & de son amoureuse conduite : il differe d'aller voir Lazare malade, pour le guerir & le garantir de la mort, afin de faire un plus grand miracle en le résuscitant : *Distulit sanare, ut posset resuscitare*, dit Saint Augustin. *Tract.* 44. *in Joan.*

Disons encore que si Dieu differe de nous accorder les graces que nous lui demandons, c'est pour mettre notre fidelité à l'épreuve, & pour nous faire pratiquer les vertus chretiennes : C'est ce que nous remarquons dans l'Epouse des Cantiques : Son Epoux Celeste s'éloigne d'elle, elle l'appelle avec instance, il ne revient

pas, elle le rapelle encore, & il ne lui répond pas; pour nous faire voir juſques où alloit la foi, la perſeverance, la profonde humilité de ſon Amante, qu'elle fit paroitre en cherchant toujours ſon bien aimé, nonobſtant ſon ſilence & ſon refus; auſſi elle merita de le trouver. La foi veritable ne ſe rebute jamais, elle ſe ſoumet avec humilité aux plus rigoureuſes épreuves de la part de Dieu: elle s'en ſert, comme l'Epouſe, pour s'élever, s'unir & s'attacher plus fortement à lui. Ne ceſſons jamais de chercher le Seigneur, de le prier, de nous humilier, quoi qu'il ſemble qu'il mépriſe nos humbles pourſuites, & rejette nos prieres: Un ame vraiement pénitente ne ſe rebute jamais des rigueurs de Dieu à ſon égard, elle reconnoit qu'elle les a meritées, que c'eſt un moyen de ſatisfaire à ſa juſtice. Plus elle ſe ſoumet à ſa miſericordieuſe conduite, plus la foi l'approche de Dieu, l'humilie devant lui, lui inſpire toujours la confiance de s'adreſſer à lui, & d'attendre avec patience ſon ſecours & ſes graces, en ne cherchant dans ſes prieres que Dieu & l'accompliſſement de ſa divine volonté en toutes choſes: elle croit qu'on n'eſt malheureux, que lorſqu'on neglige d'invoquer le Seigneur, ou qu'en l'invoquant on cherche toute autre choſe que lui.

Faites, Seigneur, que je ne me preſente jamais devant vous qu'avec un eſprit vraiement humble, & un cœur ſincére; rien n'étant plus dangereux que de prétendre de s'approcher de vous, & de vous prier avec un cœur double & un eſprit orgueilleux: Vous étes une ſource de lumiére & de gloire pour ceux qui ont le cœur droit & qui ſont humbles; mais vous couvrez de tenebres & de confuſion les hipocrites & les ſuperbes. Faites, ô mon Dieu, que je porte toujours dans la priere un cœur vraiement pauvre, vuide de ſoi même, pénetré de ſa corruption & de ſa miſere, affamé des vrais biens, criant de toutes ſes forces pour les obtenir de votre bonté; & convaincu cependant qu'il en eſt tout à fait indigne, qui ne mette toute ſa confiance qu'en vôtre miſericorde, & dans les merites de Jeſus-Chriſt.

Si vôtre priere n'eſt pas exaucée, c'eſt que vous ne demandés pas ce qu'il faut; nous nous cherchons nous-même, & non point le Seigneur. David fut exaucé, comme il nous l'apprend, il ne cherchoit que le Seigneur dans ſes prieres, & il le delivra de toutes ſes afflictions: *Exquiſivi Dominum, & exaudivit me, & ex om-*

Pſ. 33. v. 4. *nibus tribulationibus meis eripuit me.* On n'eſt exaucé qu'autant qu'on demande au nom du Seigneur, dit Saint Auguſtin ; & on ne peut, ni on ne doit rien demander à ſon nom qui ſoit contraire à notre ſalut. Vous demandez à Dieu le gain de ce procez injuſte ; n'eſt-ce pas commetre un nouveau peché, que de vouloir rendre Dieu complice & miniſtre de votre injuſtiçe : vous lui demandez la ſanté & les biens temporels qu'il prévoit devoir étre d'obſtacles à votre ſalut par la trop grande attache que vous y avez, par l'abus que vous en faites ; ce ne ſeroient pas pour vous de graces, mais de peines, Dieu vous exauce en vous les refuſant ; vous croyez demander de biens, & ce ſeroient pour vous de maux, & la privation ſera pour vous un bien ſalutaire ; vous ſouhaitez d'étre heureux, ces biens que vous demandez vous rendroient criminels & malheureux.

Il eſt vrai que les biens temporels ſont de dons de Dieu, & & on peut les demander ; mais s'il nous les refuſe, c'eſt parce que nous ne les demandons pas ni dans l'ordre qu'il a établi, ni par raport à la fin qu'il a marquée ; on lui demande de graces temporelles, ſans penſer aux ſpirituelles qui doivent tenir le premier rang dans nos prieres : nous prions comme Antiochus qui ne demandoit ni l'eſprit de pénitence, ni le don de la pieté, ni le reſpect des choſes ſaintes, mais la ſanté corporelle qu'il préferoit à tout le reſte ; ce n'eſt rien demander, toutes les graces temporelles ſeparées du ſalut, n'étant rien devant Dieu pour nous : D'où vient que le Fils de Dieu dit à ſes Diſciples en leur promettant ſa mediation auprés de ſon Pere : *Si quid petieritis* ; ſi vous demandez quelque choſe, & qu'il ajouta qu'ils n'avoient encore rien demandé. Or à combien de Chretiens peut-on faire le même reproche.

L'ordre eſt que nous cherchions dabort le Royaume de Dieu ; & Jeſus-Chriſt nous aſſeure que rien ne nous manquera : mais ſi vous renverſez cet ordre, ne vous appuyez plus ſur les merites de cet Homme-Dieu, vos prieres n'étant plus ſelon la regle qu'il nous a preſcrite, & le plan qu'il en a tracé : *Quærite primo Regnum Dei & juſtitiam ejus.* Pour confirmer cette importante condition de la priere, c'eſt que, comme dit Saint Ciprien, nos prieres n'ont de vertu qu'autant qu'elles ſont unies à celles de Jeſus-Chriſt, qui n'a demandé pour nous que les biens ſpirituels

par raport à la fin pour laquelle il a été envoyé, qui eſt le ſalut : Il a demandé que nous ſoyions unis par les liens de la charité ; *Rogo Pater ut ſint unum.* Que ſans obſtentation & ſans deguiſement nous ſoyions ſaints en eſprit & en verité : *Pater ſanctifica eos in veritate* ; que vivant au milieu du monde ſelon notre vocation & notre état, nous ſoyions attentifs ſur nous-mêmes, & aſſez heureux pour nous preſerver de ſon iniquité : *Non rogo ut tollas eos de mundo, ſed ut ſerves eos à malo.* Mais la pluſpart des Chretiens font tout le contraire, ils demandent de richeſſes, des honneurs, une vaine reputation, une vie commode ; & non point leur converſion, & la grace de la pénitence & de leur ſalut ; ainſi leur priere n'ayant nulle conformité avec celle du Sauveur du monde, ils ne doivent pas être ſurpris, s'ils n'obtiennent rien. Joan. 17.

Saint Auguſtin nous aſſeure que l'eſpérance chretienne n'a point pour objet les biens de cette vie : Non, dit ce Saint Docteur, ne nous y trompons pas, & que perſonne de nous ne ſe promette une felicité temporelle, parce qu'il a l'honneur d'appartenir à Jeſus-Chriſt : *Nemo ſibi promitat felicitatem hujus mundi quia Chriſtianus eſt* : Ce n'eſt point pour cela que Jeſus-Chriſt nous a choiſi, ni à cette condition qu'il nous a appellez ; il peut, ſans manquer à ſa parole, nous laiſſer dans la pauvreté, dans l'abaiſſement, dans les ſouffrances : il s'eſt engagé à preſenter lui-même nos prieres devant le Trone de Dieu, mais il a ſupoſé que nous prierons en Chretiens, & pour le Ciel où il a placé notre heritage. Excellente raiſon dont ſe ſervoit encore le même Pere contre les railleries des Payens : Vous nous reprochez, leur repondoit-t'il, que malgré nos prieres, nous ſommes dans la diſete, & dans l'abandon de toutes choſes : mais pour nous juſtifier de ce reproche, auſſi bien que nôtre Dieu, il ſuffit de vous dire, que quand nous le prions, ce n'eſt point préciſement pour les biens de la terre, mais pour les biens de l'éternité : ſi donc nous ſommes pauvres & affligez en ce monde ; non ſeulement cet état de pauvreté & de ſouffrance où nous vivons, n'eſt point une preuve de l'inutilité de nos prieres, mais c'eſt une aſſeurance que le fruit nous en eſt reſervé ailleurs, & dans une vie immortelle.

Ç'eſt en cela, pourſuivoit Saint Auguſtin, que nous devons ad-

mirer la liberalité de notre Dieu, il ne borne pas ſes faveurs à des biens temporels, qui ſont des biens au deſſous de nous, incapables de nous ſatisfaire, & qui ſont trop peu proportionez à la nobleſſe de nôtre Etre, & à la valeur de nos prieres; il veut être lui-même tout nôtre bonheur & toute notre recompenſe? Ah! ne prenons pas le change dans le chois des biens que nous demandons; tenons-nous à la parole de notre Dieu, qui nous a promis de ſe donner à nous; & pour l'engager à s'y tenir, ne lui demandons que lui-même: Il y en a pluſieurs qui eſperent en Dieu, mais qui ſans nul égard à Dieu, eſperent toute autre choſe que Dieu: *Multi de Deo ſperant, ſed non Deum*: Gardons-nous bien de faire une ſéparation ſi deſavantageuſe pour nous, & ſi injurieuſe à Dieu; & comme nous n'eſperons rien que de Dieu, n'eſperons auſſi que Dieu, ou par raport à Dieu & à notre ſalut: *à Deo alia petunt prater Deum, tu ipſe Deum pete.*

Diſons encore que pour être exaucez dans nos prieres, il faut prier avec l'attention de l'eſprit, & l'affection du cœur; ce qui eſt, dit Saint Thomas, l'ame de la priere; ſans quoi elle ne peut non plus ſubſiſter qu'un corps ſans l'eſprit qui l'anime & qui le vivifie? Qu'eſt-ce que la priere, ſi ce n'eſt un entretien avec Dieu, où l'ame, pour ainſi parler, eſt admiſe & introduite dans le Sanctuaire, expoſe à Dieu ſes beſoins, lui repreſente ſes miſeres, lui découvre ſes tentations, lui demande grace pour ſes infidelitez, & celle de ſa converſion: tout cela ſuppoſe neceſſairement un recueillement & un ſentiment interieur. Si donc au moment que je traite avec Dieu, mon eſprit s'égare toujours juſqu'à perdre abſolument & volontairement cette attention interieure, & cette devotion; la priere n'eſt plus une priere, & Dieu la rejette? Quoi, vous voulez que Dieu s'applique à vous dans vos prieres, & vous ne voulez pas vous-même en le priant vous appliquer vous-même à Dieu: vous dites à Dieu qu'il prete l'oreille à vos paroles, qu'il écoute vos cris, qu'il ſoit attentif à vos vœux; & en même tems vous portez volontairement votre eſprit ailleurs: vous demandez que Dieu vous écoute, & vous ne l'écoutez pas: quel état faites-vous de ſes inſpirations, de ſes commandemens, de ſes conſeils; vous mepriſez ſes graces dont vous abuſez, ſa Loi, ſes avertiſſemens interieurs; il crie, il frappe à la porte de vôtre cœur depuis tant d'années; cependant vous n'étez pas en-

core dans la diſpoſition de lui ouvrir, de lui donner ce cœur qui lui appartient par tant de titres, qu'il vous demande par de tendres & touchantes inſtances ſi ſouvent reïterées : *fili præbe mihi cor tuum ?* Quelle temerité de la pluſpart des Chretiens de croire Dieu cruel de ne les écouter pas dans leurs prieres, étant ſourds à ſa voix qui les appelle à pénitence, & violant les Loix de ſon Evangile. C'eſt contre ces Chretiens deſobeïſſans & endurcis dans le peché que le Sage a prononcé ces formidables paroles : Quiconque n'écoute pas la Loi de Dieu, charge l'Autel d'execrations, inſulte la Majeſté du Seigneur, irrite ſa colere par une priere qui eſt une criante raillerie, & un ſacrilege : *Qui declinat aures ſuas ne audiat legem, oratio ejus erit execrabilis. Prov.* 28.

Si nous voulons que Dieu nous écoute, prions du moins comme le Publicain ; il prie, mais tout pecheur qu'il eſt, Dieu l'éxauce, parce qu'il ne conſidere pas tant ſon état preſent, que ce qu'il deſire d'étre à l'avenir par la grace qu'il demande avec une profonde humilité ; c'eſt là, dit Richard de Saint Victor, la préparation naiſſante du cœur que Jeſus-Chriſt demande, & dont parle le Prophete : *Præparationem cordis ejus audivit auris tua* : Préparation qui conſiſte principalement dans la bonne reſolution de changer de vie, de quitter ſes mauvaiſes habitudes ; & parce qu'on eſt foible & pecheur, on ſe ſert de la grace de la priere pour demander à Dieu celle de ſa converſion.

Diſons enfin qu'il faut prier le Seigneur avec perſeverance : Quoi de plus juſte ? les graces d'un Dieu ne ſont-elles pas aſſez prétieuſes pour meriter que nous les demandions ſouvent & long-tems ; le ſalut éternel ne merite-t-il pas que vous le demandiez toute votre vie : devez-vous vous laſſer plutot en demandant à Dieu dans ſa recherche votre ſalut, qu'en demandant aux hommes des graces de peu de conſequence : quelle aſſiduité, quel empreſſement pour les obtenir ; & vous deſiſtés à prier le Seigneur qui ne vous doit rien ; l'aſſiduité vous fatigue, vous géne, vous cauſe du degout & des impatiences ; nous voudrions en étre quites pour nous étre preſentez quelque fois à la porte, & nous oublions la grande maxime du Sage, qui nous avertit de ſuporter les délais de Dieu, *ſuſtine ſuſtentationem Dei* ; mais le moindre retardement nous rebute, & ſouvent même ſur le point de voir nos vœux accomplis, nous perdons tout le merite & tout le fruit de nos

prieres ? O Chretien lache & ingrat pouvez-vous & devez-vous vous offenſer & vous rebuter d'un ſi ſaint commerce avec Dieu qui le merite bien ? Ignorez-vous qu'il veut étre long-temps prié, ſollicité, preſſé, importuné avant que de vous exaucer, & que le Roïaume du Ciel eſt pour les ſeuls qui ſe fairont violence ? Lache que vous étes, vous vous impatientez dans la priere : mais ſçavez-vous ſi le Seigneur n'étoit pas ſur le point de vous exaucer au moment que vous avez ceſſé de prier, & ſi cette grace que vous lui demandez depuis long temps n'étoit point attachée à ce moment de priere que vous lui refuſez : Il faut redoubler vos efforts & vos inſtances, il ne faut ceſſer de fraper à la porte du Seigneur, dans la diſpenſation de ſes graces ; il differe de vous les accorder pour s'attirer des hommages plus frequens & des vœux plus ardens ; il veut que plus nous avons beſoin de prier, plus nous en redoublions la ſainte pratique pour meriter d'obtenir les graces que nous lui demandons.

Pourquoi, mon Dieu, rejettez-vous les prieres des pecheurs, tandis qu'ils ſe plaiſent dans leurs pechez ; ſinon parce qu'étant tout à fait vuides de votre Eſprit, toutes leurs prieres ne peuvent venir que d'eux-mêmes, ni meriter que votre indignation. Rien n'eſt capable d'attirer ſur eux votre attention & votre miſericorde, que la contrition & l'humilité de leur cœur : mais c'eſt l'ouvrage de votre Eſprit, qui change par ſa grace les pecheurs en pénitens, & qui forme en eux la voix des gémiſſemens, comme dans les Juſtes celle des loüanges qu'ils vous donnent : Changez-moi de la ſorte, je vous prie, faites de moi un veritable pénitent, comme vous fites de votre Amante des Cantiques : Donnez-moi comme à votre Epouſe ce cœur contrit & humilié que vous ne mépriſez jamais ; formez-y ces gémiſſemens ſalutaires que vous écoutez toujours ; faites que je vous prie avec la confiance d'un enfant, mais auſſi avec la retenuë & l'humilité du Prodigue.

C'eſt pour n'en avoir pas uſé ainſi que j'ay tiré ſi peu de ſecours de mes prieres ? Helas ! Seigneur, où eſt le ſecours que j'ai tiré de toutes celles que je vous ai faites ? Mais où ſont auſſi les diſpoſitions que j'aurois deu y apporter : ma negligence & ma temerité en ce point me font trembler ; vous ſçavez qu'elles ſont exceſſives : ne permettez pas, je vous en prie, que je tombe dans de ſemblables excez. Faites que j'apporte à la priere la pureté, l'humilité

milité & l'attention qui doivent l'accompagner ; que vous demandant vos biens, je ne vous refuſe pas mon cœur ; qu'après avoir vécu en pecheur, je ne vous prie pas avec l'aſſurance d'un Juſte ; que je ne perde jamais de vûë mon indignité. Soyez beni, Seigneur, de ce qu'après un ſi long abus de la priere, vous m'en accordez encore l'uſage, & me donnez par là un libre accez auprès de votre miſéricorde ; continuez-moi, je vous en ſupplie, ce ſecours, & ne permettez pas que je me le rende inutile par ma faute, & faites que par un ſaint uſage je repare l'abus que j'en ai fait, & que plus j'ai été negligent à m'acquiter de ce devoir, plus j'y porte de ſoin & d'application. Donnez, Seigneur, à mes prieres la pureté, la ferveur & la perſeverance qu'elles doivent avoir, & ne ſouffrés pas que je vous prie inutilement.

Seigneur, s'écrioit le Prophete, qui êtez mon Dieu & mon Sauveur, je crie vers vous durant le jour & la nuit : *Domine Deus meus, in die clamavi, & nocte coram te.* Imitez la priere continuelle de ce ſaint Roy, quoi qu'occupé du Gouvernement d'un Royaume ? Eſt-ce trop, mon Dieu & mon Sauveur, pour un homme comme moi, auſſi miſérable que je ſuis, de crier vers vous de toutes mes forces, & mettre tout en œuvre pour me faire entendre ; non, mon Dieu, je ne ſçaurois trop faire, ni pour me procurer votre ſecours dans les preſſans beſoins où je me trouve, ni pour réuſſir dans une affaire auſſi importante que celle de votre recherche & de mon ſalut ? Helas ! on crie, on ſe remuë, on n'épargne rien pour acquerir un peu du bien, d'honneur, & pour les plaiſirs du monde, ſans que l'on croie en avoir jamais trop fait : L'affaire de la recherche de Dieu eſt preſque la ſeule où l'on ſe menage, quoi qu'elle ſoit la ſeule où il n'y a rien & où on ne doit rien menager.

Faites, mon Dieu ; que toute l'occupation de ma vie, ſoit comme celle de votre Prophete, de crier continuellement vers vous, & de rechercher ſans ceſſe votre verité & votre juſtice ; que comme lui, dis-je, je crie toujours vers vous par l'élevation de mes penſées, & de mes deſirs, par un concert harmonieux de toutes les vertus, par les ſentimens d'une pieté tendre, humble & profonde. Sur tout, Seigneur, que ce ne ſoit pas pour vous demander de choſes périſſables, qui ne meritent pas mes

deſirs : mais que l'unique objet de mes prieres & de mes cris, ſoit le ſalut, & la grace d'accomplir vos commandemens & votre ſainte volonté en toutes choſes. Et vers qui criérai-je, ô mon Dieu, que vers vous, de qui je dois attendre tout mon ſecours ? Que demanderai-je, ſi je ne vous demande pas vous-même, le ſalut, & la fidelité qui le merite : C'eſt l'unique choſe qui m'eſt neceſſaire. Craindrai-je de vous être importun en vous priant ; non, puiſque rien ne vous plait tant que l'importunité de nos prieres ; vous ne les rejettez, que quand elles manquent de foi, d'humilité, & de ferveur ; vous voulez qu'elles vous preſſent, qu'elles vous faſſent une ſainte violence, qui vous eſt agreable. Donnez-moi, Seigneur, cette foi vive, qui non ſeulement eſt victorieuſe du monde, mais par laquelle vous vous faites un plaiſir de vous laiſſer vaincre. Faites que je ſois du nombre de ces violens heureux, qui vous arrachent, pour ainſi dire, vos graces, & qui emportent votre Royaume de force. Ma priere, pour meriter d'être écoutée de vous, ô mon Dieu, doit être un cri du cœur par ſon ardeur ; ce cri doit être une voix, ou un ſon animé par l'attention de l'eſprit, & par les deſirs du cœur, il doit être humble & reſpectueux, & perſeverant, comme celui d'un pauvre qui ſent ſon beſoin & ſa miſére, & qui attend tout de la liberalité de celui qu'il prie. Mais je ne puis être trop convaincu non plus, que toutes ces diſpoſitions étant de dons de votre miſéricorde, & qu'une humble & fervente priere ne pouvant être faite que par le mouvement de votre Eſprit divin ; c'eſt cet Eſprit que je dois vous demander avant toutes choſes, & que je vous demande.

CHAPITRE XX.

DE LA RECHERCHE DU SEIGNEUR DANS LES PAUVRES par l'aumône.

C'EST une verité conſtante dans la Religion Chretienne ; que nous devons chercher le Seigneur dans les Pauvres, & ſinguliérement les riches par l'aumône, qui nous fait trouver en eux l'expiation de nos pechez, ſa miſéricorde, & la vie

éternelle, comme dit l'Ange Raphaël à Tobie : *Elemosina purgat peccata, & facit invenire misericordiam, & vitam æternam.* La raiſon que j'en donne, eſt celle que la foi nous oblige de croire, que Jeſus-Chriſt eſt en la perſonne des pauvres, dont il eſt le chef : Il a donné en quelque maniére ſa perſonne à tous les pauvres, comme dit Saint Gregoire de Nyſſe ; *Propriam Chriſtus perſonam largitus eſt pauperibus*, afin de pouvoir reprocher un jour aux riches avares & inſenſibles, j'ai eu faim, & vous ne m'avez pas donné à manger, j'ai été nud, & vous ne m'avez pas revetu : ou bien il ſe cache dans les pauvres pour exercer notre foi & notre charité envers lui. Ne conſultez pas vos ſens, & ne vous arrêtez pas aux dehors du pauvre, toutes les apparences vous le rendront mépriſable ; mais regardez-le avec les yeux de la foi, & vous y trouverez le Seigneur que vous y devez chercher. C. 12. v. 9.

Faitez à peu près à l'égard du pauvre, ce que vous faites à l'égard de la preſence réelle de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie : les eſpeces du pain & du vin que vos ſens y voient, ne ralentiſſent point la vivacité de votre foi, vous perçez à travers ces voiles ſombres qui vous cachent la Divinité de Jeſus-Chriſt, ſon Corps, ſon Ame, vous l'y cherchez, vous l'y trouvez pour l'adorer. Telle doit étre votre foi envers les pauvres. Car de quelque maniére qu'on explique l'Evangile, Jeſus-Chriſt eſt en la perſonne des pauvres. Il y eſt, dit Saint Thomas, par la communication que les Membres Miſtiques de l'Egliſe ont avec leur Chef. Il y eſt, continuë cet Angelique Docteur, par commiſſion ; comme les Princes ont des Officiers ſubalternes pour lever ſur les Peuples les tributs des Impots ; auſſi les pauvres, & Jeſus-Chriſt en leurs perſonnes, ſont les Miniſtres de Dieu établis pour exiger & recevoir des riches, ce qu'ils doivent à Dieu par tant de titres. Il y eſt encore, ajoute ce Pere, comme dans ſes images qui nous le repreſentent : comme les Rois ſont les images de Dieu ſur la terre, qui nous repreſentent ſa divine Majeſté & ſa ſouveraine puiſſance ; ainſi les pauvres ſont les images du Fils de Dieu, qui nous la retraçent dans l'état humiliant qu'il a daigné prendre pour nous dans la pauvreté & dans ſes humiliations. Mais il ne ſe contente pas de s'étre mis dans les pauvres, il participe à toutes leurs neceſſitez ; il eſt pauvre

lui-même dans les pauvres : *Egere vult in paupere*, dit Saint Auguſtin : c'eſt un pauvre univerſel, ajoute ce Pere, & mendiant : *In omnium pauperum neceſſitate mendicat Chriſtus.* Oüi, Jeſus-Chriſt ſouffre dans tous les pauvres ; nous n'avons pas beſoin de l'authorité des Peres pour appuyer cette verité, il nous le dit lui-même : *Quod uni ex meis minimis feciſti, mihi feciſti.* En faut-il d'avantage pour nous rendre vigilans à examiner les neceſſitez qu'il ſouffre dans les pauvres, ardens, ſoigneux & empreſſez pour l'en ſoulager.

Heureux l'homme qui comprend bien l'état du pauvre & de l'affligé ; le Seigneur le delivrera dans le mauvais jour : *Beatus qui intelligit ſuper egenum & pauperem, in die mala liberabit eum Dominus.* Quel eſt ce miſtere que le Prophete ſouhaite que nous comprenions dans la perſonne du pauvre, demande Saint Auguſtin, & dans la pénetration duquel il fait conſiſter notre bonheur ? Voici la réponſe qu'il fait : *Intellige Chriſtum pauperem, quia, ubi tibi expoſita eſt infirmitas, ibi latet divinitas* : Il veut que par notre vigilance & notre foi nous croyions Jeſus-Chriſt dans la perſonne du pauvre, & que nous adorions ſa Divinité cachée ſous la miſére du Mendiant. Bienheureux ceux qui étudient avec application les neceſſitez que Jeſus-Chriſt endure dans les Pauvres. C'eſt ici un miſtere inconcevable à la chair & au ſang, dit Saint Pierre Criſologue ? Qu'il eſt difficile de concevoir que celui qui a fait un vêtement de lumiere au Soleil, eſt nud à notre porte ; que celui qui remplit tout par ſon immenſité, a beſoin d'être mis à couvert en la perſonne du pauvre Pelerin : Les vrais fideles conçoivent par la foi ce miſtere, qui leur fait chercher & trouver Jeſus-Chriſt dans les Pauvres : C'eſt la connoiſſance de cet admirable ſecret qui fait leur bonheur. *Beatus qui intelligit ſuper egenum & pauperem.*

Pſalm 40. v. 1.

L'Epouſe des Cantiques a été du nombre de ces heureux fideles qui croient Dieu dans les pauvres pour l'y chercher & l'y trouver ; & quoiqu'il ne ſoit pas fait mention dans les Cantiques des aumones qu'elle a fait ſuivant ſes facultez, il ne faut pourtant point douter de ſon amour réel & effectif pour les pauvres neceſſiteux, n'ayant pû aimer ſon Celeſte Epoux, ſans aimer ſon prochain ; cet amour étant comme confondu avec celui de l'amour de Dieu-même, ce ſont deux Commandemens

inſeparables, de leur accompliſſement dépend toute la Loi du Seigneur; c'eſt ſur l'un & ſur l'autre que roule comme ſur deux poles toute notre Religion qui y eſt renfermée : Or comme la charité de Dieu n'eſt point en celui qui n'a pas compaſſion, & qui n'aſſiſte point les pauvres ſelon leurs beſoins, & ſon pouvoir, comme dit Saint Jean : *Qui viderit fratrem ſuum neceſſitatem habere, & clauſerit viſcera ſua ab eo, quomodo charitas Dei manet in eo.* De là on doit inférer que cette Amante fidele a parfaitement bien rempli ce devoir indiſpenſable de ſecourir les pauvres neceſſiteux. C'eſt ce que nous fairons, ſi cet amour veritable penétre notre cœur, dont celui de l'Epouſe étoit embraſé. 1. Joan. c. 13. v. 17.

Il ne faut pas penſer que la charité reſide ſur les lévres, & qu'elle ſe borne à quelques affections ſteriles, qui ne ſont pas ſuivies des effets : elle doit regner principalement dans le cœur, & de là paſſer dans les mains qui ne ſont jamais vuides : C'eſt pourquoi ce Saint Apôtre nous dit : N'aimons pas de la bouche & de paroles, mais en effet & en verité. De là il prouve que la compaſſion, ſans le ſecours réel qu'il peut donner, eſt inutile, comme l'aſſiſtance l'eſt auſſi ſans la compaſſion. Il faut premiérement ouvrir les entrailles de la charité, & qu'on ouvre enſuite ſes mains pour ſecourir les pauvres. Les Chretiens doivent aimer en verité, c'eſt à dire, non ſeulement de la bouche & de la langue, comme font ordinairement ceux qui ſe contentent de plaindre les pauvres, ſans les aſſiſter le pouvant, de leur donner de faux ſoupirs qui ne leur coûtent rien, & qui leur refuſent le ſecours réél dans leurs preſſants beſoins : mais nous devons les aimer du cœur & de la main : *Non diligamus verbo, neque lingua, ſed opere & veritate.* La marque viſible qu'on aime ſincerement, ce ſont les œuvres, comme dit Saint Gregoire : *Probatio dilectionis, exibitio eſt operis* : ſans l'aſſiſtance, l'amour n'eſt qu'une pure illuſion.

Ce qui doit engager les riches à cet amour effectif, c'eſt que Jeſus-Chriſt qu'ils doivent chercher dans les pauvres par l'aumône, reçoit par leurs mains tout ce qu'ils leur donnent : Il s'eſt mis, dit Salvien, en la perſonne de tous les pauvres pour attendrir le cœur des riches, & pour les ſolliciter par la conſideration de ſa propre miſére à l'exercice de la miſéricorde; & pour ce

ſujet il ſe rend le ſeul pauvre auquel tout manque, & le ſeul qui réuniſſant en ſa perſonne toutes les miſéres des autres, ſouffre une pauvreté univerſelle. Puis donc qu'il ſouffre generalement dans tous les miſerables, les riches peuvent-ils & doivent-ils en abandonner aucun ſans ſoulagement & ſans ſecours : Puiſque dans la penſée de Saint Eucher, quelque pauvre que ce ſoit qui vous demande la charité, c'eſt Jeſus-Chriſt en perſonne qui vous la demande par ſa bouche : *Quiſquis petit eleemoſinam, Chriſtus eſt*, & qui la reçoit par ſa main ; n'arrêtez pas vos yeux, dit Saint Criſoſtome, à ce qui paroit au dehors, la foi vous oblige de croire que Jeſus-Chriſt eſt ſous ces vieux haillons, & en même tems que ce miſérable vous tend la main, Jeſus-Chriſt tend mutuellement les ſiennes, qui ont été percées ſur la Croix pour vôtre ſalut, pour recevoir vos aumônes ? *Quiſquis petit eleemoſinam Chriſtus eſt, in paupere abſconditur Deus*, dit Saint Auguſtin, *manum extendit pauper, & accipit Deus.*

Ce n'eſt donc point aux pauvrés que le riche manque, quand il lui refuſe l'aumone ; qu'il ne ſe flate pas de n'avoir rebuté qu'un malheureux ; ou renoncez à vôtre foi, ou ſoyez convaincu que c'eſt Jeſus-Chriſt-même que vous rejettez, *quod uni ex meis feciſti, mihi feciſti* : il ne vous reprochera point au dernier Jugement que vous avez abandonné les pauvres, peut-être ce reproche vous toucheroit-t-il peu, mais que vous l'avez abandonné lui-même ; il ne vous dira point mes pauvres n'avoient point d'habits, & vous n'avez pas pris ſoin de les habiller ; il vous dira je n'avois point d'habit moi-même, & vous ne m'avez pas donné de quoi me couvrir : *Nudus eram, & non operuiſti me* : J'avois faim, j'avois ſoif, & vous m'avez refuſé à boire & à manger ; j'étois malade, j'étois en priſon, & vous ne m'avez pas viſité, *infirmus eram, in carcere, & non viſitaſti me.* Les avares, les prodigues, les ambitieux porteront encore leur vaines excuſes juſqu'à la fin des ſiecles ; ils ſeront ſi temeraires de répondre à Jeſus-Chriſt lorſque toutes les Nations de la terre comparoitront dans ſes aſſiſes generales au dernier Jugement, & qui leur faira ces perçans reproches : Seigneur, quand nous avons vous vû dans ces preſſans beſoins, ſans vous aſſiſter : *Quando te vidimus eſurientem, & non miniſtravimus tibi* : nous avons bien vû quelque fois de malheureux, de gens mépriſables dans le mon-

de, ſans nous mettre en peine de les ſecourir, ni en devoir de les ſoulager : Mais, Seigneur, ſi nous avions trouvé vôtre adorable perſonne dans cet état, que n'euſſions-nous pas fait pour vous en retirer ? Excuſe frivole ; c'eſt moi-même, ames infideles, leur repondra le Sauveur, qui étois ce pauvre que vous avez abandonné & negligé ; pouviez-vous en douter après l'aſſurance que je vous en donnois dans mon Evangile, que lorſque vous rendriez ces devoirs de charité au moindre de mes freres, c'eſt à moi que vous l'auriez fait : *Quandiu feciſti uni ex his fratribus meis minimis, mihi feciſti.*

Quelle ſera pour lors la ſurpriſe de ces riches inſenſibles à la misére des pauvres par la reponſe que Jeſus-Chriſt leur fera pour détruire leur vaines excuſes & pour les confondre ? Ah ! qu'il y aura pour lors de riches bien trompez : mais quelle ſera leur confuſion de comparoitre devant Jeſus-Chriſt, après avoir laiſſé périr ſes Membres, pour entretenir leur luxe, leur vanité, leur intemperance, leurs plaiſirs, ou leur inſatiable avarice ; de voir d'un côté Jeſus-Chriſt abandonné en la perſonne des pauvres, & de brutales paſſions ſatisfaites : toutes les peines de l'Enfer ſeront bien moindres que cette horrible confuſion, que cet étonement, ce regret éternel qu'auront les mauvais riches d'avoir perdu l'occaſion ſi favorable de leur ſalut. Ce ſouverain Juge après les avoir convaincus de leur dureté, les condamnera à des peines éternelles. Saint Auguſtin ne trouve rien de plus digne de l'Enfer, que cette inſenſibilité, & cette dureté qu'on voit ſi commune dans les riches ſur les neceſſitez & la misére des pauvres : auſſi le Fils de Dieu leur reprochera principalement ce defaut de charité, & il en fera le juſte motif de leur damnation éternelle.

La foi n'a jamais pû bien convaincre cet homme charnel, que Jeſus-Chriſt eût faim & ſoif, & fût nud dans les pauvres ; il le verra, il l'entendra un jour le declarer lui-même : mais ce divin Sauveur n'aura plus alors beſoin de nous ; & parce qu'il ne peut pas trouver cette foi dans les riches inſenſibles ; ils le trouveront en ce terrible jour ſans miséricorde pour eux. Demandons ſans ceſſe la foi qui ſeule fait voir Jeſus-Chriſt dans les pauvres, ſouffrant la faim, non par impuiſſance, mais par miséricorde, pour nous donner moyen de racheter nos pechez, & de le trouver par

l'aumone : Ayons ſoin de reveiller nôtre foi dans les occaſions où l'on peut être tenté de negliger, de mépriſer, & de traiter durement les pauvres à cauſe de leur defauts perſonels ; les plus indignes & les plus miſérables ont un merite & une dignité inviſible aux yeux de la chair & du ſang ; puiſque c'eſt le merite de Jeſus-Chriſt. Exerçons ſouvent nôtre foi à l'égard de la preſence & de la reſidence de Jeſus-Chriſt dans les pauvres : bien loin de nous élever au deſſus d'eux, faiſons-leur la charité avec un profond reſpect, quelques mépriſables qu'ils paroiſſent, qu'ils ſoient venerables à nos yeux en croyant que Jeſus-Chriſt s'eſt revetu de leurs perſonnes, & que c'eſt d'eux dont il ſe ſert pour nous faire trouver & poſſeder ſon Royaume, & pour donner entrée, comme il dit, dans ſes Tabernacles éternels.

C'eſt pour chercher Jeſus-Chriſt dans les pauvres par l'aumône que Dieu en fait un commandement ; & c'eſt une erreur bien pernicieuſe de croire que l'aumône n'eſt qu'une œuvre de charité, & non pas de juſtice, une œuvre de ſurrerogation, & non pas une étroite & indiſpenſable obligation, un ſimple conſeil, & non pas un précepte formel que le Seigneur a ſignifié expreſſement aux riches ſans exception dans la Loi Ecrite, & dans la Loi Evangelique de ſecourir les pauvres dans leurs preſſans beſoins. Dans le Deuteronome Dieu parle en Legiſlateur, en Souverain qui veut être obéï : Vous ne manquerez pas de pauvres parmi vous, leur dit-il, c'eſt pourquoi je vous commande d'ouvrir le cœur & la main, & de l'étendre ſur vôtre frere prochain, qui aura beſoin de votre ſecours : *Idcirco præcipio tibi, ut aperias manum tuam fratri tuo egeno.* Cette expreſſion d'authorité marque une neceſſité preciſe d'obéïr ; & l'obligation de l'aumone eſt fondée ſur l'authorité ſouveraine d'un Dieu qui commande.

Jeſus-Chriſt a renouvellé ce commandement dans la Loi de grace : Donnez l'aumône de ce que vous avez de ſuperflu : *Quod ſupereſt, date eleemoſinam.* Saint Paul qui a été le fidele interprete de cette Loy de charité, écrivant ſur cette matiere à ſon cher Diſciple Timothée, lui ordonne de ne pas ſeulement exhorter les riches de faire l'aumône, mais de leur commander de la faire de bon cœur de leur ſuperflu, qui eſt la part des pauvres, dont ils ne ſont que les depoſitaires, de partager avec eux

un

un patrimoine qui leur eſt échû, afin de trouver par leurs aumônes un treſor des biens éternels en la perſonne de Jeſus-Chriſt, qui reſide dans celle des pauvres, qui renferment ce treſor caché, ces richeſſes inviſibles : *intellige in paupere occultas divitias*, leur dit Saint Auguſtin. *in enarrat. in Pſalm.* 40.

Et Saint Ambroiſe au Livre des Offices des Saints, dit fort à propos à mon ſujet, que Saint Laurens Martir ce genereux Diacre étant preſenté au Juge, il lui demanda les Treſors de l'Egliſe, & ayant promis de les decouvrir, il mena le lendemain des pauvres avec lui, & interrogé où étoient les Treſors qu'il avoit promis, il montra les pauvres en diſant : Voilà les Treſors de l'Egliſe : & c'étoit, continuë le même Pere, veritablement les Treſors de l'Egliſe, puiſque Jeſus-Chriſt y étoit : *Hi ſunt Theſauri Eccleſiæ in quibus Chriſtus eſt* ? Quels meilleurs Treſors Jeſus-Chriſt a-t-il que ceux qu'il aſſeure qu'il eſt lui-même ; car il dit, ſelon qu'il eſt écrit dans l'Evangile : J'ai eu faim, & vous m'avez donné à manger, j'ai eu ſoif, & vous m'avez donné à boire ; ce que vous avez fait à l'un de ceux-ci, c'eſt à moi à qui vous l'avez fait. Voila, conclut ce Saint Docteur, les Treſors que montra Saint Laurens, & il demeura victorieux, parce que le perſecuteur ne les peut enlever. L'aumone eſt donc le moyen ſeur pour trouver Jeſus-Chriſt dans les pauvres & tous les treſors éternels avec lui ; & pour éviter les maledictions temporelles & éternelles que Dieu fulmine dans toute l'Ecriture contre les riches impitoyables envers les pauvres qui refuſent de leur rendre ce devoir de charité & de juſtice.

Dieu a établi les riches les ſubſtituts & les miniſtres de ſa providence, dont il leur confie les interets ; c'eſt ſur leur prévoyance & ſur leur fidelité qu'elle ſe décharge du ſoin qu'elle a de pourvoir à la ſubſiſtance des pauvres, leur diſant par la bouche du Prophete qui leur ſignifie cette honorable commiſſion de ſa part : *Tibi derelictus eſt pauper, orphano tu eris adjutor.* C'eſt ſur vous riche, que Dieu ſe repoſe du ſoulagement du pauvre, & du ſecours de l'orphelin, *tibi, ut Deo*, ainſi que l'explique Saint Gregoire : Le riche eſt comme le Dieu du pauvre, il tient ſa place, il le repreſente, étant deſtiné pour ſupléer à tous les ſecours de ſa divine providence, qui ſe ſert de ſon charitable miniſtere pour les faire joüir du bien qu'il leur deſtine. Il les établit les Economes & les Fermiers de ſes biens avec or-

dre exprez d'en faire une fidele diſtribution aux pauvres ; de ſorte que les riches doivent ſe regarder non pas comme les propriétaires de ces biens, mais comme les diſpenſateurs que Dieu a établi pour les ſecourir dans leurs preſſans beſoins, ſuivant l'intention & l'ordre du Pere de famille, qui a voulu rétablir par la charité & la juſtice Chretienne cette heureuſe égalité de l'état d'innocence, où tout étoit en commun, que la cupidité a détruite. Vous êtes riche, vos freres ſont pauvres, c'eſt à vous, ſuivant le deſſein du Seigneur pour rendre en quelque maniére les choſes égales, de ſupléer à leur indigence par votre abondance, ſi vous ne voulez violer les ſages & juſtes loix de la divine providence : *Veſtra abundantia illorum inopiam ſupleat, ut fiat æqualitas*, comme dit Saint Paul.

Voila quelle eſt la fin, voila quel eſt le ſaint uſage auquel Dieu, qui eſt l'auteur & le maître ſouverain de vos biens, les deſtine : Voila, dis-je, la raiſon importante à votre ſalut, pour laquelle il les donne & les confie aux riches comme un dépôt pour les faire paſſer par leur canal entre les mains des pauvres, & dans celles de Jeſus-Chriſt qui les reçoit par leurs mains. C'eſt l'ordre qu'il a établi dans l'uſage des biens du monde, que les riches prendront de l'heritage du Seigneur ce qui leur ſera neceſſaire, mais qu'ils diſtribueront le ſuperflu aux pauvres comme un patrimoine qui leur eſt échû ſuivant la diſpoſition du Pere Celeſte, qui fait voir par là, qu'il eſt le Createur, & en même temps le conſervateur des hommes. L'Econome vole ſon Maître, s'il n'emploit pas ſes biens à l'entretien de ſa maiſon & de ſa famille. Dieu eſt le Seigneur de vos richeſſes, ſur leſquelles il a impoſé l'aumône comme un tribut qu'il a droit d'exiger ; les pauvres, & Jeſus-Chriſt en leur perſonnes ſont les Receveurs. C'eſt ſe revolter contre ſon Prince que de lui refuſer ce tribut ; & c'eſt déſobeïr formellement à Dieu de refuſer l'aumône aux pauvres de votre ſuperflu, lorſqu'il eſt dans la neceſſité, & commettre un peché énorme : *Ex parte dantis cum habet ſuperflua, ex parte recipientis, cum urget neceſſitas*, diſent tous les Peres.

L'aumone eſt appellée dans l'Ecriture, tantôt une dette : *Rede debitum tuum*, vous dit le Sage. *Ecl. c.* 4. Tantôt une juſtice : Prenez garde, dit le Sauveur, de ne pas faire votre juſtice devant les hommes ; pour vous faire entendre, dit Saint Baſile, que lorſque vous donnez l'aumone, ce n'eſt pas du fonds de vos biens que

vous tirez ce que vous diſtribuez aux pauvres, c'eſt du fonds de la divine providence, que Dieu a mis en dépots entre vos mains pour en être les fideles diſpenſateurs : vous rendez au prochain ce que vous lui devez ; les misérables que vous aſſiſtez ſont de créanciers que vous ſatisfaites, & vous en êtes les debiteurs, autrement vous les privez injuſtement de ce qui leur appartient, que vous ne pouvez retenir ſans injuſtice, ni diſſiper ſans cruauté : l'extreme misére des pauvres crie vengeance contre vôtre cruauté, arme la miséricorde contre vous : Si la divine misèricorde vous condamne, où ſera vôtre refuge : mais au-contraire la fidele diſtribution que les riches charitables font aux pauvres du ſuperflu de leurs biens, dégage la providence de la ſubſiſtance que Dieu leur doit donner comme pere commun de tous les hommes, engage à leur faveur ſa miséricorde, expie leurs pechez, & prévient les rigueurs de ſa redoutable Juſtice qu'il exercera contre les injuſtes uſurpateurs, & les cruels diſſipateurs du patrimoine des pauvres.

Mais de ſi preſſans motifs & ſi touchans ne peuvent fléchir la dureté du cœur des riches avares, inſenſibles aux interêts de leur ſalut, auſſi bien qu'aux miséres des pauvres : inutilement Jeſus-Chriſt leur commande de leur diſtribuer fidélement le ſuperflu de leurs biens, ils refuſent de leur donner un ſecours ſi neceſſaire & ſi facile ; & pour s'en diſpenſer, ils apportent des excuſes frivoles, & de vains prétextes pour couvrir leur dureté, & leur inſenſibilité. Les tems ſont mauvais, diſent-ils ; & c'eſt pour cela que les pauvres ſouffrent plus, & ont plus beſoin de vôtre ſecours ? Pourquoi les tems ſont ſi mauvais, ſi ce n'eſt parce que vous êtes vous-même un miſérable pecheur : & comment pouvez-vous mieux appaiſer la colere de Dieu, & attirer ſa miséricorde qu'en exerçant vous-même la miséricorde ? Qu'on ne diſe point qu'on n'a pas le pouvoir de faire l'aumône, qu'on n'a point de ſuperflu. Laiſſons pour un moment le mot de ſuperflu, voyons ſi vous ne dépenſez rien pour entretenir quelque paſſion ſecrete : Je poſe en fait qu'il n'eſt point de riche, pour peu qu'il le ſoit, qui n'emploit chaque année en de vaines & inutiles dépenſes, ce qui ſuffiroit pour entretenir des pauvres familles : Si bien de pauvres-même donnoient ce qu'ils diſſipent au Jeu, au Cabaret ; quel tréſor n'amaſſeroit-on pas pour la ſubſiſtance des pau-

vres ? On ne ſe ſouvient plus de la miſére du tems, quand il s'agit de contenter ſon luxe, & toutes les autres paſſions, rien ne coute pour cela ; mais ſeulement quand il faut donner ſon ſuperflu à Jeſus-Chriſt en la perſonne des pauvres : & ce ſeroit un rare exemple que celui d'une perſonne mondaine, qui faiſoit pour donner l'aumône tous les efforts criminels qu'elle fait pour contenter ſa paſſion dominante. Il n'eſt point de ſuperflu à l'avarice, à la vanité, à l'ambition, à la vengeance, à l'impureté : mais il en eſt beaucoup à la modeſtie & à la charité chrétienne : moderez ces paſſions, & vous trouverez du ſuperflu. Souvenez-vous que vous êtes Chrétien, que cette qualité vous oblige de renoncer au luxe, aux pompes du ſiécle : vous trouverez dans ce ſalutaire renoncement, & dans la mortification chrétienne, auſquels vous êtes engagé, un fonds ſuffiſant pour pourvoir à la neceſſité des pauvres : le jeu & la débauche ont ruiné & ruinent bien de familles : mais en voit-on que l'aumône ait incommodé ? Combien en voit-on qu'elle a retablies. Il eſt de foi qu'il n'eſt point de moyen plus ſeur, ſoit pour acquérir, ſoit pour augmenter, ſoit pour conſerver les biens de fortune que l'aumône ; qui eſt aux termes de l'Ecriture, une uſure permiſe, une eſpece de banque & de trafic où l'on reçoit cent pour un, une ſémence qui eſt ſuivie d'une abondante moiſſon temporelle & ſpirituelle. Dieu a une providence generale pour tous les hommes ; mais il en a une ſecrete & particuliére pour les perſonnes charitables, il multiplie leurs biens par un accroiſſement inviſible, & une multiplication ſecrete : *Furtivo incremento*, dit Saint Criſoſtome.

Preſque tous les peres & meres, qui ont du bien, couvrent leur dureté, & authoriſent leur avarice du pretexte ſpecieux de la pieté naturelle, diſant qu'ils ne peuvent faire l'aumone étant chargez de famille, qu'ils ſont obligez de conſerver leurs biens pour élever & établir leurs enfans, ou de ne la pas faire auſſi abondamment qu'ils le peuvent. On ne vous défend pas peres & meres de menager votre bien & celui de vos enfans, de leur donner le neceſſaire, ſuivant leur condition, de travailler à leur établiſſement, de pourvoir même aux beſoins dans leſquels ils pourroient étre, & vous auſſi : mais il vous eſt défendu d'étendre ce ſoin & cette prévoyance au dela des bornes Chretiennes : le Sauveur ne vous en a ſi ſouvent parlé dans

l'Evangile, que pour la condamner, ou pour la regler : il ne vous défend pas d'épargner pour vos enfans ; mais il vous défend de leur reſerver le ſuperflu de vos biens, qui eſt la portion des pauvres : donnez à Jeſus-Chriſt dans votre famille le même rang que vous donnez à vos enfans, & il vous mettra du nombre de ſes Elûs : donnez-lui la même part à vos biens, qu'il ſoit également avec eux l'objet de vos ſoins, de vos travaux, de vos ménagemens, & ne doutez pas qu'étant ainſi de la maiſon & de la famille, il n'y apporte la benediction & l'abondance temporelle & ſpirituelle.

Quoi, vous dit Saint Auguſtin, vous donnez & vous reſervez tout pour vos enfans, & vous oubliez Jeſus-Chriſt, vous oubliez votre ame, vous ne mettez rien entre les mains des pauvres pour l'expiation & la ſatisfaction de vos pechez, & qui puiſſe vous meriter le repos éternel ; tout à vos enfans, rien à Jeſus Chriſt, rien à votre ame, vous dit Saint Auguſtin ? Ne craignez-vous pas que n'ayant pas fait part à Jeſus-Chriſt de vos biens en la perſonne des pauvres, il ne vous donne point de part à ſa gloire ; que n'ayant pas eu ſoin d'éteindre le feu d'Enfer par vos aumônes, vous n'en reſſentiez un jour les éternelles ardeurs ? Quoi, pourſuit ce grand Docteur avec de paroles capables de confondre l'avarice des parens les plus durs, Jeſus-Chriſt vous demande l'aumone, & vous la lui refuſez, en diſant que vous gardez votre bien pour vos enfans, je vous propoſe votre Dieu, qui vous a fait ce que vous êtes, qui vous a donné tout ce que vous poſſedez, qui vous nourrit vous & tous vos enfans, votre Sauveur qui a donné ſon ſang & ſa vie pour votre ſalut, & qui ne vous demande que votre ſuperflu, ce qui eſt bien peu de choſe pour un Dieu ſi bon & ſi miſéricordieux, & vous êtes ſi ingrat que de le lui refuſer, en oppoſant votre famille ; n'eſt-ce pas une criante injuſtice, & une grande folie que vous gardiez pour vos enfans un bien qu'ils diſſiperont, ſans en vouloir faire part à votre Sauveur Jeſus-Chriſt, qui vous le gardera pour l'éternité, & qui vous le faira valoir juſqu'à l'infini.

C'eſt de vous, ô mon Sauveur, que nous vient tout ce que nous avons de lumiére & d'intelligence ſur le merite des pauvres, & ſur les avantages de la pauvreté. C'eſt vous qui nous apprenez par vos paroles & par votre exemple à honorer les pauvres ;

& à aimer la pauvreté ? Heureux ſi nous ſommes fideles à profiter de vos importantes leçons, & ſi ſans nous arrêter au jugement inſenſé des amateurs du ſiécle, nous prenons & nous ſuivons les votres pour la regle de nos ſentimens & de notre conduite. Faites que je vous regarde toujours dans les pauvres, & que l'aſſeurance que vous me donnez que l'on fait pour vous-même, ce que l'on fait pour eux, leur attire de ma part toute ſorte de reſpect, de compaſſion & de ſecours. Faites auſſi que je regarde toujours la pauvreté en vous, & que l'exemple que vous m'en avez donné, me la rende douce, aimable & précieuſe. Donnez-moi, mon Dieu, un amour ſincere pour les pauvres, afin que je puiſſe, en les ſecourant comme je dois ſelon leurs beſoins, me faire des amis qui me reçoivent un jour dans les Tabernacles éternels.

Preſervez-moi, Seigneur, de cette dureté qui nous rend inſenſibles à la misére des pauvres; autant que vous répandez de benedictions ſur les cœurs tendres & charitables, autant exercerez-vous vos vengeances ſur ceux qui ſont ſans compaſſion & ſans charité; ils moiſſonneront ce qu'ils ſément; ils ne ſément que de pechez, ils ne moiſſonneront que de ſupplices; ils ne ſément que de dureté, ils ne moiſſonneront que fournaiſe de feu & un deſeſpoir éternel. Grand Dieu que pouviez-vous nous offrir de plus avantageux que cette voye de la charité envers les misérables pour nous garantir de ſi effroyables ſupplices? Pouviez-vous nous donner un moyen plus aſſeuré & plus aiſé pour rachetter nos pechez, pour vous trouver en la perſonne des pauvres, que d'attacher notre ſalut à l'aumone que nous faiſons des biens dont nous ne ſommes que les depoſitaires? Ah! Seigneur, nous n'en abuſerons pas à l'avenir, nous aimerons les pauvres comme nos freres, nous les regarderons comme vos membres, nous les reſpecterons comme les enfans de votre Royaume, nous les aſſiſterons comme ſi c'étoit Jeſus-Chriſt lui-même, afin que paroiſſant un jour avec eux devant le Tribunal de votre Fils, nous ayons la conſolation d'entendre de ſa propre bouche: J'ai eu faim, & vous m'avez donné à manger, j'ai eu ſoif, & vous m'avez donné à boire, venez les bien aimez de mon Pere poſſeder le Royaume des Cieux qui vous eſt preparé.

Fin de la ſeconde Partie.

TROISIEME PARTIE.

DU BONHEUR DE L'AME, REPRESENTE'E par l'Epouſe des Cantiques, qui trouve Dieu, & des liens ſacrez dont elle ſe ſert pour s'attacher & s'unir inviolablement à lui.

SAINT Paul appelle Jeſus-Chriſt l'eſperance de notre ſalut & de notre gloire : *Chriſtus ſpes gloriæ* : C'eſt lui qui la forme, qui la ſoutient, qui ſeul peut la remplir par ſes promeſſes, par ſon ſecours & par ſa joüiſſance : Il nous promet ſolemnellement de ſe donner à nous pour faire notre bonheur, que nous ne pouvons trouver qu'en lui ſeul, pour animer notre confiance, pour porter tous nos deſirs, & fixer à cet heureux terme tous les mouvemens de notre cœur. C'eſt cette divine promeſſe qu'il fait de ſe donner à ceux qui le cherchent fidelement par une ſincere penitence, aprés l'avoir perdu par le peché, en ce monde comme auteur de la grace, & en l'autre comme auteur de la gloire, qui dans le Ciel ſera l'éternelle recompenſe de notre fidelité dans ſa pourſuite & dans ſon ſervice. Il nous le promet, le Dieu du Ciel & de la terre, le tout Puiſſant nous a donné ſa parole en de termes ſi clairs & ſi forts, qu'on ne peut douter ſans étre infidelle de la verité de ſes promeſſes : bien qu'il ſoit la verité-même, par une amoureuſe condeſcendance il a ſoumis ſa parole, inſeré & réïteré ſouvent & ſolemnellement ſes divines promeſſes à l'Ecriture, pour rendre notre eſperance inébranlable ; & ce qui eſt encore plus remarquable & bien conſolant, c'eſt qu'outre la cédule que nous avons en main, qui nous répond, dit Saint Criſoſtome, de tout ce que Dieu nous a promis ; pour mieux encore affermir notre foi, ſoutenir notre eſperance, & nous ôter toute defiance ſur la grandeur de ſes promeſſes, il a eu la bonté de les confirmer

& de les authoriſer par un ſerment ſolemnel & inviolable, qu'il a ajouté par un amour ſurabondant à la verité de ſa parole : il a interpoſé, dit Saint Paul, la ſincerité & l'immutabilité de ſes ſermens : *Abundantius volens oſtendere pollicitationis hæredibus conſilii ſui, interpoſuit jusjurandum.* C'eſt ce qu'il a fait aux heritiers de ſes promeſſes ; afin que nôtre confiance étant appuyée ſur deux fondemens également immuables, je veux dire ſur la ſincerité de ſon cœur, ſur l'immutabilité de ſon conſeil, & ſur l'étenduë de ſon pouvoir ſouverain, nous concevions une eſperance ferme & ſolide de la promeſſe ſolemnelle qu'il fait de ſe donner pour le tems & pour l'éternité à ceux qui le chercheront veritablement & conſtamment. Pouvoit-il mieux nous convaincre de la ſincerité de ſes deſirs, & de ſon amour infini ?

ad Hab. c.6.v.17

Voici comme il s'explique ſur cette divine promeſſe, qui comprend toutes les autres : Cherchez, nous dit-il dans ſon Evangile, & vous trouverez, demandez, & on vous donnera, frappez & on vous ouvrira. Si vous le cherchez, vous le trouverez aſſeurement, ſi vous le cherchez ſincerement, c'eſt-à-dire comme il s'explique dans le Deuteronome, ſi vous le cherchez de tout vôtre cœur & dans toute l'amertume de votre ame : *Cum quæſieris Dominum invenies eum ; ſi tamen quæſieris ex toto corde & tota tribulatione animæ tuæ.* Il promet encore à tous les fideles qui le chercheront d'être lui-même la recompenſe de leur laborieuſe pourſuite : *& ero merces tua magna nimis.* Enfin il declare en bien d'endroits, que quiconque eſpere en lui ne ſera point trompé dans ſon eſperance, qui ne confond perſonne, *ſpes non confundit* ; parce qu'elle n'eſpere que Dieu, & qu'en Dieu ; *quia in Deo poſita eſt*, dit Saint Auguſtin.

C.4.v.1.

Gen.c.15. v.1.

L'amour du monde fait tout attendre du monde ; & qui eſt-ce que cette eſperance n'a pas trompé ? L'amour de Dieu fait tout eſperer de Dieu, & Dieu même, appuyé ſur la verité de ſa parole ; qui peut dire que cette eſperance ait été jamais vaine, & trompeuſe, quand elle eſt veritable ? Lors donc que nous nous trouvons accablez de quelque peine que ce puiſſe être dans la laborieuſe recherche du Seigneur & de notre ſalut, reveillons & affermiſſons notre confiance ſur l'aſſeurance que Dieu nous donne de le trouver ; & ſur un ſi ſolide fondement cherchons-le fidelement & conſtamment, perſuadez que nous devons être

que

que Dieu eſt bon à l'ame qui eſpére en lui, & qui le cherche dans la ſincerité de ſon cœur : *Quære ſecura, quære devota bonus eſt Dominus animæ quærenti ſe* : ce ſont les pieuſes & conſolantes paroles dont Saint Bernard ſe ſert pour exhorter l'ame fidele, & pour l'animer à la recherche de Dieu.

Il eſt veritable que nous cherchons bien ſouvent de choſes en ce monde où tout eſt incertain, que nous ne trouverons jamais de quelque eſperance dont nous nous flations pour en avoir la joüiſſance. L'ambitieux cherche des honneurs qu'il ne recevra jamais, ſouvent même il ne trouve que la honte & l'infamie : Le voluptueux cherche des plaiſirs, & il ne rencontre ordinairement que de chagrins & de ſujets d'amertume & de douleur : L'avare court avec ardeur après de biens périſſables, dont il ne joüira jamais, & le plus ſouvent après de grands travaux & de ſueurs, il ne trouve que la pauvreté, & il meurt également privé des richeſſes de la terre, & des treſors du Ciel : Les honneurs, les plaiſirs & les biens du monde ſont ordinairement cherchez en vain : mais Dieu eſt le ſeul bien infini, ſolide & éternel que nous ne cherchons jamais inutilement : *Solus eſt Deus qui fruſtra non quæri poteſt*, ſi nous le cherchons en eſprit & en verité, dit Saint Bernard. Cherchez donc Dieu ſeul, ame chretienne, & vous le trouverez infailliblement, frappez la porte de ſon cœur, & il vous ouvrira ; c'eſt lui-même qui vous la promis ; & vous trouverez en lui & avec lui la gloire la plus ſolide & la plus durable, les plaiſirs les plus purs, les plus delicieux, les treſors les plus precieux, les plus abondans. Etre ſeur de trouver Dieu, & de trouver tout en Dieu, quel avantage, quel bonheur ? & quel horrible aveuglement de ne pas entreprendre une pourſuite, dont le ſuccez eſt ſi utile & ſi glorieux ? quand il en couteroit de penibles travaux, n'en eſt-on pas bien dedommagé par le plaiſir qu'on ne peut exprimer de trouver un Dieu tout puiſſant, & de le poſſeder pour le tems & pour l'éternité.

Lib. 5. de Conſideratione.

On ne pourroit pas me perſuader, continuë Saint Bernard, que le Seigneur mépriſera mes pourſuites, ayant diſſimulé mes revoltes ; il ne m'a point fait reſſentir les effets de ſa colere lorſque je l'ai quitté pour m'attacher à la creature, ſe mettra-t-il en colere, aura-t-il du rebut pour moi, lorſque je le chercherai

avec empreſſement ; au contraire animé d'une vive foi & d'une ſolide eſperance, fondée ſur ſa divine parole ; j'ai lieu de me promettre & d'attendre de ſa bonté un favorable accueil de ce Dieu de paix & de reconciliation, lorſque j'irai ſincerement à à lui, étant lui-même venu vers moi, & m'ayant prévenu de ſa miſéricordieuſe recherche par un excez de ſon pur amour, lorſque je le mépriſois ouvertement, & que je fuïois ſa rencontre : *Serm. 84. in Cant.* *Imo non repellet requirentem, qui & contemnentem requirit.* Il eſt ſi veritable, que Dieu ne ſe refuſe jamais à une ame, ni ne s'en éloigne pas, quand elle le cherche ſimplement & ſincerement, que le même Pere dit, que le Ciel & la Terre paſſeront plûtôt, qu'une ame pénitente qui cherche Dieu fidelement, n'ait pas le bonheur de le trouver. Quoi de plus conſolant : *Facilius Cœlum & Terra tranſibunt, quam ſic quærens non inveniat.*

Quelle devroit étre donc la fermeté de notre confiance, qui eſt appuyée ſur de ſi ſolides & ſi forts engagemens ? Quel calme quelle tranquillité ne devroit-elle pas cauſer dans nos cœurs une eſperance ſi bien établie ? Cependant nous héſitons encore dans la recherche de Dieu & de notre ſalut, les peines & les travaux qu'il faut neceſſairement eſſuyer dans cette laborieuſe pourſuite nous effrayent, nous rebutent ; la defiance regne preſque dans tous les cœurs. De ſi grandes promeſſes, de ſermens ſi ſolemnels d'un Dieu ne nous raſſeurent pas contre le moindre obſtacle que nous rencontrons dans la voie du ſalut ; toutes ces ſeuretez nous deviennent inutiles ? Quel ſujet n'y a-t-il pas de s'étonner de ſi grands abatemens où nous nous trouvons ſi ſouvent, parce que nous ne nous ſoutenons pas dans l'état où nous ſommes par l'appui, que l'eſperance, que Saint Paul compare à une enchre ferme & ſolide, nous donne & nous inſpire dans ces facheuſes rencontres ; nos vûës ſont ſi courtes, notre foi ſi foible & ſi chancelante dans les choſes ſpirituelles que pour peu que nous trouvions de difficultez dans celles du ſalut & de la recherche de Dieu, auſſi-tôt les forces nous manquent, la peine & l'humiliation qui ſe preſentent dans de ſi ſaints & ſi penibles exercices nous arrêtent : parce que nous ne voulons pas faire attention au bonheur infini auquel Dieu nous appelle, qui doit étre l'unique objet de nos deſirs & de nos pourſuites, pour étre éternellement heureux ? Quelle honteuſe la-

cheté ! quel plus deplorable aveuglement !

Quelle honte pour de Chretiens qui murmurent, & qui s'inquiétent dans l'attente d'un Dieu tout Puiſſant, infiniment miſéricordieux, qui eſt la verité-même, tandis qu'ils s'appuyent & s'attachent ſur celles que le monde impoſteur, dont ils doivent ſe défier, leur donne ? Malheur à l'homme Chretien qui n'ajoute pas foi à un Dieu qui jure par lui-même, & qui nous donne de ſi grandes aſſeurances de ce qu'il nous promet : *Miſerimini, ſi nec juranti Deo, non credimus*, dit Tertulien. *De Pœnit. c. 4.* Quand ces ſortes de tentations, qui ne ſont que trop communes, nous attaquent, réanimons notre courage, en nous écriant comme faiſoit David, en diſant à Dieu auſſi ſincerement que ce ſaint Roi : Vous êtes, ô mon Dieu, mon unique eſperance : *Tu es Domine ſpes mea* : Vous êtes mon partage, mon tout & mon unique treſor des graces & de gloire que je cherche en ce monde & en l'autre.

Nous ſommes ſeurs de Dieu & de le trouver, quand nous le cherchons ſincerement, & de trouver tout en lui & avec lui ; principe touchant & conſolant, ſeul capable de ſanctifier ma vie : mon eſperance du côté de Dieu ne peut me confondre : Je puis bien de mon côté abuſer de cette eſperance par ma préſomption ; je puis bien par ma lacheté dans ſa pourſuite, me rendre cette confiance vaine & inutile ; mais il eſt toujours vrai que cette eſperance eſt infaillible pour moi de la part de Dieu, & pourvû que je m'aſſeure de moi-même, & que mon eſperance ſoit ſoutenuë par mes bonnes œuvres, & fortifiée par une ſainte vie, je puis me promettre tout de mon Dieu.

La foi nous apprend que Dieu ſe donne à ceux qui le cherchent ſincerement avec une entiére confiance ; c'eſt aſſez pour nous engager à tout entreprendre pour tacher de le trouver, pour participer au même bonheur de l'Epouſe des Cantiques, qui animée d'une foi vive & agiſſante, d'une eſperance inébranlable dans la conſtante reſolution qu'elle fit de chercher ſon Celeſte Epoux, elle dit : Je me leverai, je ferai le tour de la Ville, je chercherai dans les ruës, dans les places publiques celui qui eſt le bien aimé de mon ame : Elle ſe leve auſſi-tôt, perſuadée que la moindre pareſſe & le moindre delai font bien

ſouvent des obſtacles invincibles au ſuccez de cette ſainte recherche : elle rencontre enſuite les Sentinelles de la Ville, elle leur demande s'ils n'ont point vû ſon bien aimé : *Num quem diligit anima mea vidiſti ?* Quelle heureuſe inquiétude, quelle ſainte hardieſſe, quelle innocente curioſité ? Qu'on eſt heureux quand on n'en a point d'autre que celle qui vient du deſir ardent de trouver & de poſſeder ſon Dieu. Cette fidele Epouſe s'expoſe au milieu des Soldats ſans craindre leur inſultes & les mauvais traitemens qu'ils lui firent, ſans ſe rebuter, ſans déſiſter pour cela de courir après ſon bien aimé ; nous apprenant par là que rien ne doit nous arrêter, ni outrage, ni mortification que nous ne devions ſouffrir dans la recherche de Dieu, pour meriter de le trouver.

Enfin l'Epouſe, après tant de pourſuites & de ſollicitudes amoureuſes, elle a le bonheur de trouver ſon bien aimé : Voilà la figure de l'ame Chrétienne, qui enſevelie dans le ſommeil de la pareſſe & d'une vie mole, ſort du lit de ſa moleſſe, le cherche avec ardeur & conſtamment, & le trouve heureuſement. Rappellez, ô ame Chretienne, dans votre eſprit, les peines que ſouffrit cette Epouſe après qu'elle eut perdu ſon Epoux, les ſoins empreſſez qu'elle prit pour le chercher, & la joie extreme qu'elle eut de l'avoir trouvé, ſe félicitant de ſa bonne fortune ; & ſe diſant à elle-même dans un ſaint tranſport : J'ai trouvé celui que j'aime, je le tiens, & il ne m'échapera plus : *Inveni quem diligit anima mea, tenui eum, nec dimittam.* Si vous l'avez perdu par votre negligence & par le peché, cherchez-le dans l'aſſeurance qu'il vous donne de le trouver ; ſi vous ne le trouvez pas dabort, ne vous inquiétez pas, appellez-le ſans ceſſe, & empreſſez-vous encore plus à le chercher, juſqu'à ce que vous l'ayez trouvé ; & lorſque votre ardeur vous aura procuré cet avantage, rejoüiſſez-vous de votre honheur comme de la plus heureuſe avanture qui puiſſe vous arriver ; joüiſſez de de ce bien comme du plus precieux treſor que vous puiſſiez poſſeder, reüniſſez-vous étroitement avec ce Divin Epoux de vôtre ame, & liez-vous tellement à lui par la crainte de le perdre, par l'amour & par l'exacte & entiére obéïſſance à ſes Loix, que vous ne vous en ſepariez jamais, & que vous meritiez d'en joüir par ſa grace en ce monde, & éternellement dans le ſejour de ſa gloire.

Dans les quatre premiers Chapitres de cette derniére Partie, pour animer la confiance de l'ame Chretienne, on parlera du pouvoir que nous avons & que Dieu nous donne pour le chercher, de la bonne & ſincere volonté que nous devons avoir de notre converſion & de notre retour à lui, & des demarches que nous devons faire pour arriver à ſa parfaite joüiſſance : On tachera dans les Chapitres ſuivans de donner une idée du vrai bonheur de l'ame qui trouve ſon Dieu, figuré par celui de l'Epouſe, pour animer les pieux Lecteurs à le deſirer uniquement & à le chercher conſtamment : Et tout de ſuite, de la privation du ſouverain bien, & des divines conſolations qu'une ame fidele reſſent de ſa joüiſſance ; on donnera une affreuſe idée de l'extreme malheur d'une ame que Dieu abandonne, qui le perd par ſa faute pour toujours, des fatales cauſes de ce funeſte abandon, de la mort dans le peché, & de l'impénitence finale, de ſon deſeſpoir éternel d'avoir perdu par ſa malice, un Dieu de miſéricorde & ſon ſalut, & d'avoir trouvé & d'être tombée entre les mains d'un Dieu vivant & de juſtice, ſans pouvoir éviter à jamais ſes éternelles vengeances, pour donner de l'horreur d'un ſi effroyable malheur, pour l'éviter, & pour nous animer à la ſincere recherche du Seigneur dans le tems preſent qui s'offre à nous miſéricordieuſement : Et enfin on découvrira les liens ſacrez dont l'Epouſe fidele ſe ſert pour s'attacher & s'unir inviolablement à ſon Celeſte Epoux, & de ceux dont l'Epoux l'attache à lui & à ſon ſervice. Heureux liens que l'ame Chretienne doit mettre en uſage pour le conſerver toujours, & ne s'en ſeparer jamais, après l'avoir heureuſement trouvé.

CHAPITRE I.

DU POUVOIR QUE NOUS AVONS, ET QUE Dieu nous donne, de le chercher, & de faire nôtre ſalut.

CE ſeroit en vain que l'ame, figurée par l'Epouſe, déſabuſée du monde, pleinement inſtruite des divines & infiniment aimables qualitez du celeſte Epoux, & convaincuë de ſes preſſans beſoins, faiſoit une ferme reſolution de le chercher comme ſon

bien aimé & ſon ſalut éternel, ſi ce divin Amant ne lui inſpiroit le deſir & le zele de le pourſuivre, & s'il ne l'animoit du ſecours neceſſaire pour arriver à ſa parfaite joüiſſance : étant inutile, comme dit Saint Bernard, de ſçavoir ce qu'il faut faire pour être heureux, ſi nous ſommes dans l'impuiſſance de le devenir, de commencer de faire & d'accomplir l'ouvrage de nôtre ſalut : *Quid prodeſt ſçire quid te oporteat facere, ſi minime poſſis.* C'eſt cet admirable pouvoir, & ce puiſſant ſecours que Dieu nous donne, & que nous avons de le chercher & de l'atteindre comme nôtre derniere fin. Le Sauveur diſpoſe avec un pouvoir abſolu, étant à la droite de ſon Pere, de toutes les graces qui nous ſont neceſſaires pour vaincre toutes les difficultez, & combattre tous les obſtacles dont ce bien ſupreme, qui eſt au deſſus de nos forces naturelles, ſe trouve, pour ainſi dire, environné, qui pourroient nous empêcher de réuſſir dans la pourſuite que nous en devons faire, & de l'atteindre en ce monde par la grace, & par la gloire dans le Ciel : Secours continuels qu'il nous prépare, qu'il nous offre, & qu'il nous donne, qui doivent nous raſſeurer, pour nous affermir contre la crainte que nôtre extreme foibleſſe peut nous inſpirer, & pour animer nôtre confiance.

Serm. 74 in Cant.

Mais nous ne poſſederons jamais Dieu comme nôtre heritage, ſi nous ne ſommes les amis de Dieu : *Nuntiat de ea*, dit Job, *amico ſuo, quod poſſeſſio ejus ſit, & ad eam poſſit aſcendere.* Dieu nous promet ſon éternelle joüiſſance ; il nous invite à travailler à l'acquerir avec ſon ſecours qu'il nous offre ; il nous en fait connoitre par la foi les admirables beautez & les glorieux avantages, pour détacher nos cœurs des honneurs, des plaiſirs & des biens de ce monde, & les fixer à l'amour & à la pourſuite du ſouverain bien ; mais ce n'eſt qu'à ſes amis qu'il parle de la ſorte : *Nuntiat de ea amico ſuo, quod poſſeſſio ejus ſit* ; c'eſt-à-dire à ceux qui ont un deſir ſincere d'être ſes amis par la haine du peché, par la fuite, & le detachement du monde corrompu, par la continüelle mortification des paſſions, par la fidele pratique des vertus chrétiennes, par l'amour de la ſainteté & de la perfection évangelique ; c'eſt à ceux là qu'il dit & qu'il promet que ſon éternelle poſſeſſion eſt deſtinée, pour agiter & remüer leur cœur, & leur en inſpirer le deſir & l'amour.

C. 36. v. 33.

Vous ames fideles qui êtes du nombre de ſes amis, ou qui avez un deſir ſincere de le devenir, & de vous unir à lui ; afin que vôtre propre foibleſſe ne vous jette dans le deſeſpoir, que vous ne vous rebutiez, & ne perdiez pas courage, par l'impuiſſance où vous êtes de vous-même d'arriver à l'éternelle joüiſſance d'un ſi grand bonheur ; il vous aſſure que vous le pouvez acquérir & le poſſeder un jour par la bouche de ſon Prophete : *Et ad eam poſſit aſcendere* ; & poſſeder d'autant plus ce Royaume de grace & de gloire que vous aurez plus travaillé en cette vie à fouler aux pieds le monde criminel, & mortifié vos paſſions qui vous agitent. Admirable pouvoir que Dieu nous donne par ſa grace, dont Jeſus-Chriſt eſt le fidele diſpenſateur, qui nous doit raſſeurer contre la crainte de ne pouvoir arriver à cette ſouveraine félicité.

Cependant c'eſt la malignité de la pluſpart des hommes, même Chrétiens, de ſe former une idée de la recherche de Dieu, & de nôtre ſalut, ſi relevée, & ſi difficile, qu'elle leur paroit impraticable, & de couvrir leur lacheté ſous des impoſſibilitez imaginaires, pour avoir lieu de s'en diſpenſer, & pour ſe faire un legitime prétexte, dont ils puiſſent authoriſer leurs deſordres d'une vie libertine. Pour détruire ce faux prétexte, je dis que la recherche de Dieu & le ſalut eſt au pouvoir de l'homme ſoutenu de la grace ? Telle eſt vôtre providence, ô mon Dieu, que le ſalut, qui eſt le bien de l'homme par excellence, eſt entre ſes mains, *in manu conſilii ſui*, & dépend en partie de ſon libre arbitre & de ſa bonne volonté. La voie du ſalut & de la perfection eſt ouverte en tout tems à tout le monde, & à tous les âges ; le pauvre & le riche, & tous les hommes de quelque condition qu'ils ſoient, y ont une égale entrée ; il ne faut que le vouloir ſincerement pour y être reçû : les ennemis qui nous en diſputent l'entrée ne peuvent vaincre & en détourner que ceux qui veulent être vaincus, comme diſent tous les Peres.

Il eſt vrai que Dieu infiniment ſage permet les tentations qui nous agitent ; il les permet, dis-je, pour avoir des preuves de nôtre fidelité dans ſon ſervice & dans ſa pourſuite ; car, comme dit le Sage : Que ſçavez-vous de la diſpoſition de vôtre cœur, ſi vous n'êtes pas tenté : *Quid ſcis, ſi non es tentatus* ; & com-

me Dieu disoit à Tobie : Parce que vous êtes agréable au Seigneur, il a été necessaire que la tentation vous éprouva : *Quia acceptus eras à Domino, necesse fuit ut tentatio probaret te* : Mais Dieu tout sage & tout juste qu'il est, regle, modere les tentations à notre foiblesse & au secours qu'il nous donne, & ne permet pas que nous soyons tentés au dela de nos forces, comme nous l'assure Saint Jacques ; & Saint Bernard expliquant ces paroles du Prophete : Mes ennemis ont fait leurs efforts pour m'abattre, mais le Seigneur m'a mis sous sa protection : *Impulsus, eversus sum, ut caderem, Dominus autem suscepit me.* Ce Pere nous dit : Voulez-vous sçavoir qui est celui qui poussoit David pour le faire tomber lorsqu'il étoit debout, & qui nous pousse aussi par ses tentations ; ce n'est pas un seul, c'est le monde par ses pressantes sollicitations, c'est le demon par ses sugestions, c'est l'homme lui-même par le poids de sa propre concupiscence qui est l'ennemi le plus dangereux, & d'autant plus à craindre qu'il est interieur & domestique : voulez-vous sçavoir quel est cet homme, chacun a soi-même, chacun en particulier est tellement la cause de sa chute & de sa rüine, qu'il n'a pas à craindre que qui que ce soit autre le puisse faire tomber, s'il veut se sauver & se garantir de ses propres mains : voulez-vous encore sçavoir quelles sont vos mains, c'est vôtre propre consentement, *manus tua, consensus tuus* : resistez à tous vos ennemis, ne consentez pas à ce qu'ils demandent de vous, & vous serez toujours victorieux de leurs insultes.

Ps. 117. v. 13.

Vous le pouvez aisement avec le secours du Ciel que Dieu ne refuse jamais, quand nous le demandons comme il faut ; il nous tend la main pour prévenir nos cheutes, ne la refusons pas, & faisons-en un saint usage ; il nous ouvre son sein, Jesus-Christ a ses playes ouvertes pour nous servir d'azile, & nous mettre en seureté, où nous devons & nous pouvons nous refugier ; il prend soin de nous deffendre & nous secourir ; s'il ne prénoit pas soin de nous, tous nos soins ne suffiroient pas pour nous sauver ; les démons sont sans cesse appliquez à nous surprendre, nous tendent de piéges de tous côtez, ils n'oublient rien pour nous y faire tomber ; les impies nous sollicitent pour nous porter à abandonner le parti de la vertu & de la Religion par des discours railleurs, malins & picquans ; on nous porte au mal de toutes parts, nous nous y portons

tons nous-même pour ſuivre nôtre malheureux penchant. Au milieu de tant de périls que deviendrons-nous, ſi vous, ô mon Dieu, ne préniez nôtre défenſe? Mais qu'avons-nous à craindre ſous votre protection? Quel mal peuvent nous faire tous nos ennemis, en vous declarant pour nous, & que vôtre puiſſant ſecours nous met à couvert de leurs pieges & de leurs inſultes, & que nous refuſons de conſentir à leur malice,

De combien de cheutes cette charitable main nous a-t-elle pas preſervez, de combien nous a-t-elle relevez: Il n'y a, mon Dieu, que votre main qui puiſſe nous ſoutenir, ou nous relever, tendez-nous là ſans ceſſe, parce que nous ſommes prets de tomber; ne ſerions-nous pas bien ingrats & préſomptueux, indignes de votre ſecours, ſi dans le temps que vous nous donnez votre main pour nous ſecourir, nous portions la notre à notre bouche pour la baiſer, en nous applaudiſſant & nous regardant nous-même comme notre force & notre gloire? Preſervez-nous, Seigneur, de cette vaine préſomption, qui ſeroit une ſource fatale d'une infinité de cheutes: on ne tombe que parce qu'on ſe croit fort & ferme: vous ne ſoutenez & vous ne ſauvez du péril que ceux qui reconnoiſſent leur foibleſſe: vous vous êtes revetu de la notre, pour nous communiquer votre force, afin que nous puiſſions dire avec votre Prophete: Vous êtes notre force, notre gloire & notre ſalut: parlons ſans ceſſe de cette ſorte: *Fortitudo mea & laus mea Dominus, & factus es mihi in ſalutem. Pſ.* 97. *v.* 14.

Vous voyez par ce que l'on vient de dire, que non ſeulement, il eſt libre, mais auſſi poſſible à tous les hommes de chercher Dieu & de faire leur ſalut: Le commandement que je vous impoſe, dit à tous le Seigneur en la perſonne des Juifs, n'eſt pas au deſſus de vous: La recherche de Dieu & la ſainteté ne conſiſte point dans les viſions, dans les revelations, dans le don de contemplation & d'oraiſon extraordinaire, dans les extaſes, qui en ſont plutôt les ſuites que l'eſſence: *Non ſupra te eſt, neque procul poſitum, nec in Cœlo ſitum, ut poſſis dicere, quis noſtrum valet aſcendere.* Le ſalut & la ſainteté ne conſiſtent pas préciſement à quitter le monde, à traverſer les mers pour aller chercher le Seigneur dans les Deſerts de la Paleſtine, en ſorte que vous puiſſiez vous excuſer ſur les engagemens de votre état: mais il conſiſte principalement dans l'amour de Dieu & dans la fidele prati-

que de ſa divine parole, qui eſt l'eſſence de la perfection & de la recherche de Dieu, qui ſont à portée, que chacun dans ſon état peut & doit également pratiquer : *Sed juxta te eſt, valde in ore tuo, & in corde tuo, ut facias illum. Deut. c.* 30.

Il eſt vrai que l'homme abandonné à lui-même eſt un fonds ſterile en toute ſorte de vertus & de bonnes œuvres ; mais vous ordonne-t-on de travailler ſeul à la recherche de Dieu & à votre ſalut : n'eſt-ce pas pour vous aider efficacement que le Fils de Dieu s'eſt fait homme, qu'il s'eſt chargé de tout le poids de cette entrepriſe, qu'il ne demande pour y reuſſir qu'une fidelle correſpondance à ſa grace, vous aſſeurant d'un ſecours puiſſant, qui rend notre lacheté inexcuſable ? Non, Chretien, quelque difficile que paroiſſe la recherche de Dieu & de notre ſalut, qui nous engage à l'exacte obſervance de tous ſes préceptes, n'eſt point une entrepriſe au-deſſus des forces d'un Chretien, ſoutenu par la grace du Redempteur qu'il lui prepare, qu'il lui preſente, qui lui fait ſentir, ſans laquelle nous ne pouvons rien, & avec laquelle nous pouvons tout, ainſi que le diſoit & l'a éprouvé Saint Paul, & tant de fideles Chretiens par une heureuſe & douce experience : *Omnia poſſum in eo qui me confortat* ; ce grand Apotre le diſoit, & tant de Saints l'ont dit, & pourquoi ne le dirons-nous pas, animez de la même confiance : Vous l'avez ſentie votre foibleſſe, & vous ne vous y êtez que trop abandonné ; mais c'eſt dans la foibleſſe-même de l'homme que Dieu fait paroître avec éclat la force & la puiſſance de ſa grace : *Virtus in infirmitate perficitur* ; il ne dépend que de vous d'en faire l'épreuve, & un ſaint uſage de ſon ſecours.

Ne dites donc plus que la recherche de Dieu eſt difficile, qu'il eſt impoſſible d'obſerver les commandemens de l'Evangile ; qu'en ſçavez-vous, vous qui juſques aujourd'hui avez vécu dans le crime, vous que la chair domine, qui n'étes jamais bien entré dans les voies du Seigneur & du ſalut ? Si vous trouvez de difficultez dans la pourſuite du ſouverain bien, n'en accuſez que vous-même, elles ne viennent pas de la nature des loix auſquelles vous engage la recherche & le ſervice de Dieu, mais de votre propre fonds, des mauvaiſes diſpoſitions de votre cœur corrompu, des mauvaiſes habitudes que vous avez contractées volontairement, qui vous rendent peſant le joug du Seigneur,

tout doux qu'il eſt, de la paſſion dominante que vous nourriſſez, que vous fortifiez par votre faute, du mépris de la parole de Dieu & de l'éloignement des Sacremens; prenez-vous-en à vous-même : *Perditio tua Iſrael, tantummodo in me auxilium tuum.* Vous n'avez qu'à rompre vos chaînes, vous détacher du monde corrompu, à renoncer à vous-même, à votre amour propre, à toutes vos inclinations criminelles; alors vous marcherez avec joie & avec une entiére liberté dans les voies du Seigneur; ce qui vous fait maintenant tant de peine deviendra, comme dit Job, votre nourriture ſpirituelle & votre exercice ordinaire. *Oſée* 13. v.

Ne vous oppoſez pas à la grace que Dieu vous preſente, ſoumettez-vous à ſa puiſſance. Commencez avec ſon ſecours, il vous applanira les voies, il aura ſoin de ſoutenir vos pas, de vous relever de vos cheutes, & d'achever l'ouvrage de votre ſalut : N'écoutez point la nature, ni vos paſſions, ni le monde, ni le Demon; ne conſultez point vos propres forces, mais comptez ſur le Seigneur; mettez toute votre confiance en lui : il eſt fidele dans ſa parole, il vous a promis de vous ſeconder : Nous ne voyons que les dehors de la mortification & de la Loi de Dieu, & non les douceurs qu'elles renferment; nous nous rebutons trop aiſement : Mais éprouvez ſi la recherche de Dieu & de notre ſalut eſt auſſi pénible qu'elle vous paroit, & combien le Seigneur eſt doux & bon à ceux qui le cherchent ſincerement en eſprit & en verité : *Guſtate & videte quoniam ſuavis eſt Dominus*, & combien le joug de ſon ſervice eſt doux & leger, comme Jeſus-Chriſt nous l'aſſeure; ainſi qu'il a paru & paroit à tant d'ames fideles qui l'ont porté & qui le portent avec amour; & bien-tôt les vaines idées qui vous allarment, s'évanoüiront, & vous y gouterez ſenſiblement de douceurs ſpirituelles qui vous ont été inconnuës juſques ici. Veritez bien conſolantes pour peu qu'on veüille les approfondir, & capables d'affermir nos cœurs contre ces defiances ſi dangereuſes, qui nous font bien ſouvent regarder comme impoſſible l'affaire importante du ſalut & de la recherche de Dieu.

Je l'ai fait, ditez-vous, j'ai penſé quelque fois à Dieu & à ma converſion, j'ai eu recours à lui; mais je n'ai trouvé dans le ſervice & la recherche du Seigneur que ſechereſſes, que du

dégout & de l'amertume ; j'en vois & j'en connois beaucoup d'autres qui ne ſont pas mieux traitez. J'en conviens ; en voulez-vous ſçavoir la raiſon : c'eſt que la pluſpart des Chretiens ne vont qu'imparfaitement à Dieu : On voudroit contre la parole expreſſe de Jeſus-Chriſt ſervir deux maîtres qui ſont incompatibles, ce qui eſt impoſſible ; on voudroit donner à Dieu une partie de ſon cœur, & conſerver l'autre pour le monde ; on tache par une alliance monſtrueuſe à accorder enſemble les parties de pieté & de plaiſirs, la Priere & le Jeu, la Predication & la Comedie, l'aumône & le luxe, l'uſage des Sacremens & les compagnies les plus mondaines. Si Baal eſt votre Dieu, diſoit Elie au Peuple d'Iſraël, attachez-vous à ſon ſervice, j'y conſens ; mais s'il n'y en a point d'autre que le Seigneur, il ne vous eſt pas permis d'en chercher & d'en ſervir d'autres que lui. Je ne m'étonne point qu'il s'éloigne d'un cœur ſi partagé, c'eſt un Dieu jaloux, il veut tout, ou rien : Il ne deſtine ſes abondantes benedictions, ſon ſecours, & le bonheur de ſa joüiſſance qu'à ceux qui le cherchent & qui le ſervent comme il veut, & qu'il le merite lui ſeul, qui le ſervent plainement & ſans reſerve : Voulez-vous qu'il faſſe couler ſur vous les divines douceurs de ſes graces, cherchez-le & ſervez-le ſans partage : Il eſt de ſa gloire d'être recherché & ſervi avec un parfait devoüément ; quand il vous verra venir à lui avec une ſincere reſolution de lui conſacrer tout votre cœur, il n'épargnera rien en votre faveur ; que vous y viendrez avec un deſſein fixe & arrêté de porter tout le poids de ſon joug, fut-il encore plus peſant, & d'expirer ſous le ſalutaire fardeau de ſes divines Loix, il prendra plaiſir à vous en ſoulager, à vous faire ſentir les douceurs de ſon joug, à ſe donner entiérement à vous, & à faire votre vrai repos & votre bonheur.

Oüi, Seigneur, vous êtes le Dieu de mon cœur, je n'en reconnois point d'autre que vous ; c'eſt donc vous ſeul que je veus chercher uniquement. Ce ſeroit vous outrager, & me tromper moi-même, que de ne pas vous faire le ſacrifice tout entier, c'eſt vous que chercherai, & rien autre que vous : Cette ſainte recherche faira à l'avenir toute l'application de mon eſprit, & toutes les delices de mon cœur ; vous étes mon unique treſor ; il n'y a pour nous de joie ſolide que celle qui nous vient

de la grace que vous nous faites de vous chercher, & de la ferme eſperance que vous nous donnez, fondée ſur l'infaillibilité de votre parole, de vous trouver & de vous poſſeder. C'eſt par votre miſéricorde, Seigneur, que je me conſacre à votre ſervice; & c'eſt par elle que j'eſpere d'y perſeverer : Vous m'avez inſpiré la reſolution de vous chercher, & de travailler avec votre ſecours à mon ſalut; achevez cet ouvrage, en me donnant une inviolable fidelité à l'accomplir.

CHAPITRE II.

DE LA BONNE ET SINCERE VOLONTE' DE chercher le Seigneur, & de faire nôtre ſalut.

IL ſeroit fort inutile à l'homme de connoître par la foi que Dieu ſeul eſt ſa derniere fin & ſon ſouverain bien, s'il n'avoit la volonté de l'atteindre. De quoi ſert-il, dit Saint Bernard, de ſçavoir ce qu'il faut faire pour être heureux, ſi on n'a ni le deſir, ni la volonté de le devenir : *Quid ergo prodeſt ſcire quid te oporteat facere ſi non detur & velle.* Cette connoiſſance que Dieu nous donne, devient inutile ſans notre fidele cooperation, & ne ſert qu'à nous rendre plus malheureux, en nous rendant inexcuſables & plus criminels devant Dieu : Celui, dit Saint Jacques, peche griévement, qui ſçachant ſon devoir & le bien qu'il doit faire ne veut pas le remplir, ni le pratiquer : *Scienti bonum & non facienti peccatum eſt.* Pour ne tomber pas dans ce deſordre, tachons de nous bien convaincre de la neceſſité abſoluë & indiſpenſable de la bonne & ſincere volonté, pour aimer & chercher Dieu veritablement, & operer notre ſalut; & du petit nombre de ceux qui veulent ſe convertir, aller à Dieu, & ſe ſauver par une fidele & perſeverante cooperation à la grace, qui nous appelle à ſon amour & à ſa recherche.

In Cant. 74.

C. 4. v. 17.

Il eſt conſtant que la converſion & le ſalut du pecheur eſt l'ouvrage de Dieu & de l'homme; de la grace & de nôtre libre arbitre : *Gratiæ ſimul & voluntatis humanæ*, dit Saint Proſper. Dieu qui nous a créé ſans nous par ſa puiſſance; ne nous juſtifiera pas & ne nous ſauvera pas ſans nous par ſa miſéricor-

de : Il faut pour produire le grand chef-d'œuvre de notre ſalut & de ſa recherche qu'il s'approche de l'homme le premier & qu'il le previenne de ſa grace, & que l'homme y coopere & s'approche de Dieu en cooperant à cette grace : en cela Dieu ne perd rien de ſa gloire, & l'homme ne perd rien de ſa liberté pour avoir beſoin de la grace de Dieu, ſans laquelle il ne peut aller à lui : au contraire, dit le Prophete, Dieu en eſt glorifié, & l'homme en eſt honnoré : *Magnificavit Dominus facere nobiſcum.* Le Seigneur eſt glorifié d'agir avec nous, & de notre cooperation fidelle : Mais quand les hommes ne veulent pas cooperer à ſa grace, ils tombent dans le précipice, & ſe perdent : Ils ont voulu agir eux ſeuls, independamment de ſa grace, & ils ſont tombez dans la malheureuſe ſervitude du peché, dit Saint Auguſtin ; mais le Redempteur eſt venu à leur ſecours, & leur ayant tendu la main, il a fait en eux, avec eux, & pour eux de grandes choſes. C'eſt ainſi que le Seigneur eſt glorifié de leur converſion, de leur retour à lui, & de leurs bonnes œuvres, par l'union miſterieuſe & l'heureuſe rencontre de leur libre cooperation avec ſon concours prévenant, qui eſt neceſſaire pour faire éclater la gloire de l'un, & pour operer le ſalut de l'autre. Dieu veut bien par une amoureuſe condeſcendence partager avec nous en quelque maniére l'honneur & la gloire de notre converſion. Si tout dependoit de la grace, nous deviendrions pareſſeux & negligens ; ſi tout dépendoit de notre volonté nous deviendrions inſolens & orgueilleux.

Pſ. 125.

In hunc Pſalmum

C'eſt pour cette raiſon que ſi nous appellons à notre aide le ſecours de Dieu comme le premier principe & le premier mobile de notre converſion ; auſſi Dieu appelle à ſon concours notre franc arbitre, comme la ſeconde cauſe de notre retour à lui : Si nous prions le Seigneur qu'il nous convertiſſe & nous ſauve : *Converte nos Deus ſalutaris noſter* ; il nous ſollicite auſſi par de preſſantes conjurations de nous convertir & de ſauver nos ames : *Convertimini ad me in toto corde veſtro, ſalvate animas veſtras* : Si au lieu d'un cœur de pierre nous lui demandons un cœur de chair & de tendreſſe, un cœur nouveau & flexible à ſes volontez ; il nous exhorte auſſi de ramollir nos ames endurcies, & de fléchir nos cœurs : S'il dit qu'il connoit ſes

oüailles, il ajoûte en même temps que ſes oüailles le connoiſſent auſſi : Enfin, comme dit Saint Paul, ce n'eſt ni l'homme ſeul qui menage ſon ſalut, ni Dieu ſeul ; mais tous les deux enſemble ; Dieu par ſa miſéricorde, & l'homme par ſa correſpondance : *Non ſolus ego, ſed gratia Dei mecum* : ainſi comme il eſt indubitable que l'homme par ſon franc arbitre ne peut rien pour la recherche de Dieu & pour ſon ſalut ſans le ſecours de la grace ; il n'eſt pas moins vrai que Dieu par ſa grace ne veut rien ſans le concours du franc arbitre. En un mot, ſi c'eſt à la volonté de Dieu de préparer par ſa grace & à former la bonne volonté de l'homme ; c'eſt auſſi à la volonté de l'homme à répondre & à ſe conformer à la volonté de Dieu, pour pouvoir dire avec David, *paratum cor meum Deus* : C'eſt pour cela que le Prophete Iſaïe, & le Précurſeur du Meſſie Saint Jean-Baptiſte commencent leurs Miſſions en ces termes : Préparez les voyes du Seigneur, redreſſez les chemins : C'eſt pour ce ſujet auſſi que Jeſus-Chriſt nous dit : le Royaume de Dieu eſt au dedans de vous : *Regnum Dei intra vos eſt* : Notre ſalut étant l'ouvrage de nos mains, dit Saint Criſoſtome, & à la diſpoſition de notre volonté, prevenuë, ſecouruë, & ſoutenuë de la grace, & que nous ſommes les arbitres de notre bonheur, ou de notre perte.

Il eſt vrai que les premieres impreſſions de la grace ſe font en nous ſans nous : Dieu independamment de nous éclaire dabort notre eſprit, touche & meut notre volonté ſans ſon conſentement : Mais après ces premiers mouvemens nous avons une entiére liberté d'y répondre & d'y cooperer : C'eſt la grace qui nous prévient miſéricordieuſement, qui remuë, qui convertit la volonté, mais c'eſt la volonté qui conſent à ſes amoureuſes préventions, à ſes divines motions, à ſes ſalutaires impreſſions : Et ce qui eſt de plus admirable, c'eſt que Dieu menage tellement la liberté de l'homme, qu'elle ſe conſerve & ſe perfectionne dans la plus grand puiſſance de la grace, qui ne fait jamais violence à notre volonté, elle n'impoſe jamais aucune neceſſité à notre franc arbitre : elle nous appelle, il eſt vrai, comme notre Epouſe des Cantiques : *Veni de Libano, veni, veni* ; mais je puis reſiſter à ſa vocation ; *vocavi & renuiſti* : elle nous invite aux Nôces de l'Epoux, mais nous pouvons être inſenſibles

& rebelles à ſes douces & charmantes invitations, à ſes divins attraits ; & nous ne le ſommes que trop, comme ces incivils & malhonnetes dont parle l'Evangile, qui refuſerent de s'y trouver, *qui noluerunt venire.* La grace eſt douce, forte, mais non pas cruelle ; elle eſt civile & officieuſe, dit Saint Idelphonſe, mais non pas farouche & violente, *officioſiſſima eſt gratia Dei* ; elle porte un Sceptre d'or, & non pas de fer ; ſon regne eſt un regne d'amour & de douceur, mais non pas de violence & de tirannie ; elle entre dans les cœurs par les portes qu'on lui ouvre, après nous l'avoir inſtamment demandé, & non pas par les bréches qu'elle y fait : En un mot, elle nous traite comme des enfans libres, & non pas en eſclaves. Auſſi les Peres du Saint Concile de Trente dans la ſixiéme Seſſion C. 4. reconnoiſſant cette verité de foy, ont prononcé de foudroyans anathemes contre ceux qui reduiront la volonté de l'homme dans la neceſſité de ceder aux mouvemens de la grace & dans l'impuiſſance de reſiſter à ſon attrait. J'avoüe bien avec Saint Auguſtin que Dieu a de ſecrets reſſorts pour remüer nos cœurs, & une vertu toute puiſſante de les tourner comme il lui plait, que nous recevons de Dieu les impreſſions de ſa grace, mais par ces divines & puiſſantes operations, notre liberté, ſans rien perdre de ſes droits, ſe ſoumet volontairement à l'empire du Seigneur.

Eſtant donc, comme dit Saint Paul aux Fideles de Corinthe, les cooperateurs de Dieu dans l'ouvrage de ſa recherche & de notre ſalut, nous vous exhortons avec cet Apotre, de ne pas recevoir en vain la grace, & de ne pas la rendre inutile : *Adjuvantes autem, exhortamur vos, ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.* Cette preſſante exhortation ſeroit fort inutile, s'ils avoient tellement reçû cette grace, qu'ils euſſent perdu la volonté & le pouvoir de lui reſiſter, comme dit Saint Auguſtin : Il faut donc inferer que la grace reçûë conſerve toujours dans l'homme le privilege de ſon entiére liberté, & que Dieu comme ſanctificateur, ne detruit pas ſon ouvrage qui eſt le franc arbitre, dont il eſt le Createur. Si nous voyons donc tant de pecheurs qui s'abandonnent aux mauvais deſirs de leur cœur corrompu, & ſi peu de converſions, nous ne pouvons l'attribuer qu'à cet eſprit d'impénitence qui regne dans notre malheureux ſiécle,

2. Cor. c. 6. v. 1.

ſiécle, qui leur fait mépriſer la grace, qui rend leur volonté rebelle pour lui reſiſter. Non, Seigneur, on ne peut ſans impieté ſe plaindre de vôtre miſéricordieuſe conduite ; vous êtes l'autheur de nôtre ſalut, & non point la cauſe de nôtre perte : c'eſt vous-mêmes pecheurs qui êtes les cruels artiſans de vôtre malheur : *Perditio tua, tantummodo in me auxilium tuum.* La miſéricorde patiente de Jeſus-Chriſt vous ſouffre, & vous attend depuis long tems, ſa grace prévenante vous pourſuit dans vos égaremens, vous appelle par ſes douces invitations à ſa recherche, à ſon amour, & à ſon ſervice : cependant par vos fatales reſiſtances vous fermez toûjours les yeux à ſa divine lumiére, l'oreille à ſa voix, vous endurciſſez vos cœurs, & vous les rendez impenetrables à ſes divins attraits, & à ſes mouvemens miſéricordieux.

C'eſt le vif & preſſant reproche que Jeſus-Chriſt fait aux pecheurs endurcis, en la perſonne des malheureux Juifs : *Quoties volui*, leur dit-il, *congregare filios tuos, & noluiſti* : Combien de fois ai-je voulu vous raſſembler ſous mes aîles, comme une poule aſſemble ſes pouſſins, & vous ne l'avez pas voulu. *Volui*, voilà la volonté bienfaiſante de Dieu qui vous appelle : Quelle bonté ! *& noluiſti*, voila la volonté rebelle de l'homme qui reſiſte : Quelle execrable dureté ! De ſorte qu'il y a entre Dieu & l'homme pecheur un combat de deux volontez contraires : Dieu veut le ſalut du pecheur, *volui* ; & le pecheur ne le veut pas, *& noluiſti* : Si la ſeule volonté de Jeſus-Chriſt eût ſuffit, la Ville de Jeruſalem n'auroit pas été détruite, & les Juifs ne ſeroient pas reprouvez ; mais la divine volonté ne voulant pas violer les droits de la liberté humaine, n'a pas uſé de ſon pouvoir abſolu ; elle la ſollicitée avec aſſez de force & de douceur pour l'attirer par ſa grace à ſon amour, ſans uſer de violence pour la contraindre : ainſi ſi les malheureux Juifs ſe ſont perdus, qu'ils ne s'en prenent qu'à leur volonté corrompuë & rebelle, qui n'a pas voulu recevoir, ni reconnoitre le Meſſie, dit Jeſus-Chriſt, *& noluiſti.* *Luc* 13. & *Matth.* 23.

Il y a bien peu de Chretiens à qui Dieu ne puiſſe faire ce ſenſible reproche ; peut-étre étes-vous de ce nombre ? Combien de fois Dieu a-t-il voulu vous ſauver ? Combien de graces ſinguliéres ſa miſéricorde vous a-t-il offert ? Combien d'inſpirations,

de bons mouvemens, de juſtes deſirs vous a-t-il fait concevoir de vous convertir, de le chercher, de faire pénitence, de rompre avec cette miſérable créature qui vous damne, de fuir ſa compagnie, d'éviter l'occaſion du peché, de renoncer au jeu, au luxe, à la vanité, de reſtituer ce bien acquis injuſtement, d'étouffer ce ſentiment de vengeance : *quoties volui* : Oüi, combien de fois a-t-il voulu vous retirer de ce mauvais état, vous porter à changer de vie, pour vous attirer à ſon amour & à ſon ſervice, *& noluiſti* ; mais vous ne l'avez pas voulu : votre volonté rebelle juſques ici, s'eſt toujours oppoſée à celle de Dieu ; aimant mieux ſuivre vos paſſions, celle que le monde & le Demon impoſteurs avoient de vous perdre ; que la bonne & ſincere volonté que Dieu a de vous ſauver ? Quel deplorable aveuglement.

Vous attendez peut-être que la divine volonté acheve elle ſeule l'ouvrage de votre converſion, qu'elle doit tout faire, en demeurant vous-même dans l'inaction : Quelle chimere ? Eſt-il une grace quelque forte qu'elle ſoit, dont l'effet n'exige la prompte & fidele cooperation de l'homme, & ne demande le libre conſentement de ſa volonté : on vient de vous en convaincre. Or tandis que vous attendez, votre volonté n'agiſſant pas & demeurant immobile pour le bien, vous vous ne vous convertirez pas ; vous attendez peut-être une grace qui vous enleve tout d'un coup ſans vous en appercevoir, dont le doux & puiſſant attrait vous tourne vers lui, à ſa recherche & à ſon amour, ſans peine, ſans combat ; autre illuſion. Le cœur ne change pas tout d'un coup d'objet & d'inclination ſans ſe faire une ſalutaire violence ; ce fort armé qui eſt depuis long temps en poſſeſſion de votre cœur, en diſpute l'entrée à la grace, il vend cherement ſa defaite, il veut être combattu par la force ; on ne paſſe pas ſi aiſement du vice à la vertu, il faut qu'il en coute ; il faut que l'orage précede le calme : la grace adoucit, mais elle n'ôte pas le travail. Quelque efficace, quelque doux qu'ait été l'attrait de la grace qui convertit Auguſtin ; quelle peine n'eut-il pas à ſe dégager du vice ? de quelles perſplexitez ne fut-il pas agité ? quelle horreur de lui-même ? quelle frayeur dans la ſeule penſée du changement ? quel regret de ce qu'il alloit quitter ; quelle crainte de l'avenir ? quels retours ſur

lui-même & ſur les créatures qu'il lui falloit abandonner ? quelles irreſolutions ? quelle contrarieté de ſentimens tenoient ſon eſprit flotant dans une continuelle incertitude ? il falut prendre l'empire ſur lui & ſe faire la derniére violence pour répondre conſtamment à la grace : & vous prétendez injuſtement & inutilement qu'il ne vous en coute rien.

A l'imitation de cet illuſtre pénitent mettons fin à nos malheureuſes reſiſtances ; c'eſt aſſez differé notre converſion ; c'eſt aſſez avoir donné au jeu, aux plaiſirs, à la vanité, aux paſſions ; il eſt temps de quitter le monde corrompu, de renoncer à nous-même, de chercher Dieu, & ſe donner ſincerement à lui ; ne reſiſtons plus à ſa volonté qui nous appelle pour nous ſeparer des malheureux engagemens de la creature, pour nous attirer à lui ; n'étouffons point dans nos cœurs cette divine voix, ſoyons dociles à nous laiſſer raſſembler ſous les aîles de cette divine poule ; de peur, dit Saint Auguſtin, que les funeſtes oiſeaux de proïe, qui ne penſent & ne travaillent qu'à notre perte, ne fondent toujours ſur notre foibleſſe pour nous devorer, s'ils nous trouvent hors de cet azile ſacré. Et n'oublions pas que Dieu demande pour notre converſion le conſentement de notre volonté, ſans lequel nous ne nous convertirons jamais : Mais rien de plus rare, même parmi les Chretiens, que la bonne & ſincere volonté pour la recherche de Dieu & pour le ſalut. *In Pſ. 68.*

Pour juſtifier que les Chretiens même qui ont une bonne & ſincere volonté de chercher le Seigneur & de ſe ſauver, ſont bien rares ; on ne ſe ſert ici que des miſterieuſes paroles de Jeſus-Chriſt. Un certain homme que l'Evangile ne nomme pas, fendit la preſſe de ceux qui alloient en foule à la ſuite du Sauveur pour écouter ſa divine parole ; & s'étant approché de lui, ainſi que raporte Saint Luc, prit la liberté de lui faire cette demande : *Domine ſi pauci ſunt qui ſalvantur.* Notre Maître j'ai une queſtion importante à vous propoſer, & tres difficile à reſoudre ? Quel eſt votre ſentiment ſur le nombre des Elus, ſera-t-il grand, ou petit.

Voici la judicieuſe réponſe que le Fils de Dieu fit à cet homme, qui nous decouvre le vrai & ſeur moyen pour chercher Dieu, pour le trouver & pour nous ſauver, que tres peu de perſonnes veu-

lent prendre. *Contendite*, lui dit-il, *intrare per anguſtam portam, quia*
Luc 13. *multi, dico vobis, quærent intrare, & non poterunt.* Faites tous vos efforts pour entrer dans la voie & par la porte étroite du ſalut, n'épargnez rien, ne menagez rien pour cela : bien de gens qui n'auront pas pris ces juſtes meſures, ſe preſenteront un jour à la porte, & elle leur ſera refuſée.

Ce Divin Maître nous apprend pluſieurs choſes au ſujet de la recherche de Dieu, du ſalut abſolument neceſſaires. Les efforts Evangeliques qu'il faut que nous faſſions pour entrer par la porte étroite du Ciel : *contendite* ; la fidele perſeverance à marcher par la voie étroite, *intrare* ; la grande difficulté qu'il y a de paſſer & d'entrer par cette porte étroite, *per anguſtam portam* : Enfin la temeraire preſomption de ceux, qui non contens de ſe faire une devotion aiſée, d'élargir la porte du Ciel s'il étoit à leur pouvoir, ſe flatent encore & préſument juſqu'à leur fin de la miſéricorde. Dieu a ſes momens qu'il ne faut pas laiſſer paſſer, il vient de temps malheureux pendant leſquels par un juſte jugement de Dieu, il ne ſera pas à notre pouvoir de faire peut-être ce que nous voudrons, ne l'ayant pas voulu faire quand nous le pouvions : *multi, dico vobis, quærent intrare, & non poterunt.*

L'autheur de notre foy qui eſt Jeſus-Chriſt enſeigne ici que la recherche de Dieu & du ſalut n'eſt pas pour les Chretiens laches, timides & pareſſeux, qui ne veulent ſe faire aucune violence, ni s'efforcer pour paſſer par la porte étroite : Que ſi nous voulons ſincerement nous ſauver & trouver le Seigneur, il faut faire de grands efforts pour mettre fidelement en pratique ce commandement que le Fils de Dieu fait à tout le monde ſans exception d'état, d'âge, de condition : *Contendite* ? à qui croyez-vous qu'il parle, ce n'eſt pas ſeulement à cet homme qui lui fait cette curieuſe demande ; car il répond au plurier, *contendite* ; il s'addreſſe à tous ceux qui étoient à ſa ſuite, même à ſes Apôtres ; efforcez-vous, leur dit-il, d'entrer par la porte étroite : ce n'eſt pas ſeulement aux tiedes, aux laches Chretiens, qui n'ont qu'une foi foible, languiſſante, qu'une volonté en idée & chimerique, de foibles & inutiles deſirs de converſion, ſans en venir jamais aux effets, qu'il addreſſe ces paroles, mais aux plus zelez, aux plus fervens-même. Ames ſaintes faites de grands

efforts, fendez la preſſe pour tacher d'entrer ; *contendite intrare :* Il ne dit pas d'aller ſeulement juſqu'à la porte, mais de perſeverer dans ces ſalutaires efforts, juſqu'à ce que nous ſoyons entrez veritablement, pour n'être pas du nombre de ceux qui croient & marchent pendant quelque tems, & ſe retirent auſſi-tôt que l'heure de la tentation eſt venuë, comme dit Saint Luc : Ces laches Chretiens n'arriveront pas au port du ſalut, n'y ayant que ceux qui perſeverent juſqu'à la fin qui ſeront ſauvez.

Ce qui nous doit encore plus animer à faire de grands & continuels efforts que le Sauveur nous demande, & que la Religion Chretiene exige de nous ; c'eſt la difficulté qu'il y a de marcher par ce penible chemin qui conduit à la vie & à la verité éternelle, & d'entrer par cette porte étroite du Ciel, qui nous eſt exprimée par ces paroles, *per anguſtam portam* : Ce ſage conducteur des voyageurs du Ciel, parlant des differentes routes que ſuivent les hommes, ainſi que remarque Saint Mathieu *c.* 7., s'écrie avec admiration : Que le chemin de la vie eſt étroit, & qu'il y en a bien peu qui le trouvent, ou qui veulent y paſſer ! Mais au contraire que la voie de perdition eſt large, que le chemin qui y conduit eſt ſpacieux, & qu'il y en a beaucoup qui s'y engagent volontairement. Il eſt donc de foi que le chemin qui conduit à la mort eſt large, ſpacieux, agréable, frequenté par la plus grande partie du monde : Au contraire le chemin qui conduit à la vie éternelle eſt étroit, difficile, épineux, & frayé par un tres petit nombre des ames choiſies & predeſtinées.

Mais que veut nous enſeigner ce divin maître par ce chemin étroit ; quel eſt le ſens de ces paroles métaphoriques ? Nous concevrons facilement ce que c'eſt que ce chemin étroit dont parle Jeſus-Chriſt, en expliquant ce qu'il entend par ce chemin large dont preſque tout le monde s'accommode facilement, & dans lequel marche le plus grand nombre ; qui n'eſt autre qu'une vie aiſée & commode, conforme à nos inclinations naturelles, ſans les vouloir regler par la Loi de Dieu, & par les maximes Evangeliques ; ce que David appelle, marcher ſuivant les injuſtes deſirs de ſon cœur ; & Saint Pierre, vivre conformément à ſes convoitiſes : *Juxta proprias concupiſcentias ambulantes :* Cette maniére de vie eſt large, parce qu'on trouve aiſement les

grands chemins : auſſi nous decouvrons agreablement cette voie ; & tout le monde y court en foule : au contraire le chemin étroit eſt difficile à trouver, nous avons beſoin d'un ſage conducteur ; il faut que la foy nous montre ce chemin penible : Il eſt étroit parce qu'il reſerre nos paſſions, & retraiſſit toutes nos convoitiſes, dit Saint Auguſtin, mortifie la chair, réduit la nature au ſeul neceſſaire, l'oblige à ne pas s'y attacher, & la ſepare de tout ce qui la flatte & la corrompt : *Arcta via eſt quæ cupiditatem arctat, atque conſtringit.* La charité qui nous y conduit, dit Saint Gregoire, eſt large & étenduë, elle dilate & anime notre cœur ; mais le chemin par lequel elle nous conduit, & qui le rend agreable aux ames fideles, eſt fort étroit ? Quoi de plus étroit que de renoncer à tous les objets ſenſibles du monde, qui nous paroiſſent aimables, qui ſollicitent & engagent nos cœurs, pour ne s'attacher qu'à Dieu, pour n'aimer & ne chercher que lui ſeul de tout notre cœur d'un amour de préference ; ainſi qu'il nous le commande expreſſement : *Satis anguſtum eſt, omnia prætermittere, unumque ſolum diligere.*

De la belle explication des miſterieuſes paroles de la Sageſſe éternelle, on infere que tres peu de perſonnes veulent ſincerement le ſalut, que cette bonne volonté qui eſt abſolument neceſſaire pour chercher le Seigneur, & trouver en lui notre ſalut & notre bonheur éternel, eſt bien rare parmi les Chretiens, & que le nombre des predeſtinez eſt bien petit ? Ç'a, dit Saint Auguſtin après avoir expliqué ces deux differentes voies, nous reconnoitrons ceux qui nous parlent ſincerement, lors qu'ils diſent qu'ils veulent ſe ſauver & chercher le Seigneur : il faut pour cela faire de grands efforts, ainſi que le Fils de Dieu nous l'ordonne, pour entrer par la porte étroite du Ciel ? & qui ſont ceux qui veulent ſe faire cette violence évangelique pour marcher par ce rude & pénible chemin qui conduit à la vie éternelle ? Helas ! que le nombre eſt bien petit de ceux qui courent comme David dans la voie des Commandemens de Dieu, qui marchent par les ſentiers étroits que Jeſus-Chriſt nous a marquez par ſes exemples : *Pauci ſunt qui inveniunt eam* : peu de perſonnes qui veulent prendre & ſuivre le chemin du Ciel, moins encore qui y entrent & qui y marchent, tres peu qui y perſeverent, & vont juſques au bout, & arrivent au bonheur éternel ; y ayant tres peu de Chretiens qui veuillent ſuivre Jeſus-Chriſt

dans ſes humiliations, dans le mépris, dans l'amour de la pauvreté, dans les ſouffrances, dans la croix : ils voudroient bien entrer dans la Maiſon du Seigneur, mais ſans vouloir paſſer par la porte étroite, & qui n'en coute rien à leur amour propre & à leur delicateſſe.

Sondez votre cœur, examinez la ſincerité de vos deſirs ſur l'affaire de la recherche de Dieu & de votre ſalut ; & jugez-en par votre negligence, & votre lacheté à embraſſer les moyens abſolument neceſſaires pour y arriver, & pour l'aſſeurer, que le Sauveur vous preſcrit, par votre rebut & votre infidelité à les mettre en uſage. On ne marche par ce chemin rude, ſcabreux, que par l'humilité : Si vous n'étes humble comme ce petit enfant, dit Jeſus-Chriſt à ſes Apôtres, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux. On n'y entre que par l'amour de la pauvreté Evangelique : vous qui étes attaché aux richeſſes, & qui chargez des biens de la terre, comme un animal qui porte une groſſe charge, il vous ſera bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de paſſer par une porte ſi étroite pour entrer dans la Maiſon du Seigneur, puiſque ſelon l'expreſſion figurée de l'Evangile, cette porte eſt auſſi étroite, que le trou d'un aiguille l'eſt pour le Chameau. Enfin on n'y entre que par la mortification & la pénitence : ce n'eſt pas celui qui fait Dieu de ſon ventre, qui engraiſſe ſa chair par la bonne chere ; mais qui mortifie & retraiſſit ſa chair par le jeune & l'abſtinence, qui puiſſe y paſſer aiſement : *intrat exilior caro*, dit Tertulien. Prenez donc en main le glaive de la pénitence pour mortifier cette chair coupable que vous avez flaté avec tant de ſoin & de delicateſſe juſques aujourd'hui ; pour retrancher ce ſuperflu de vos richeſſes, qui vous embarraſſent, & les diſtribuer aux pauvres, ſuivant le précepte du Seigneur ; pour rompre cette attache criminelle que vous y avez, auſſi bien qu'aux plaiſirs de la vie : En un mot, efforcez-vous d'entrer : *contendite intrare* : la voïe eſt fort étroite, la porte eſt fort petite, mais le Royaume éternel, où cette voie conduit, eſt d'une belle & vaſte étenduë ; ce qui doit animer votre courage & votre zele : efforçons-nous pour y entrer maintenant que la porte nous eſt ouverte ; n'attendons pas que le pere de famille l'ait fermée : vous chercherez pour lors inutilement d'y entrer, il ne ſera plus à votre pouvoir ; étant dehors, vous crié-

Matth. c. 18.

rez en vain : Seigneur ouvrez-moi ; & il vous répondra comme aux Vierges folles dont il eſt parlé dans l'Evangile, je ne vous connois pas, je ne ſçai d'où vous êtes ; & il ne vous reſtera que le malheureux deſeſpoir de n'y entrer jamais, & d'être damné éternellement.

Afin que cet horrible malheur ne nous arrive, faiſons à Dieu la priere du Roi David : Apprenez-moi, Seigneur, à marcher dans vos voies, & enſeignez-moi vos ſentiers, mais que ce ſoit en me les faiſant aimer : *Vias tuas demonſtra mihi, & ſemitas tuas edoce me.* Il eſt vrai, mon Dieu, qu'il en coute pour les ſuivre, & qu'elles ne ſont gueres conformes à nos inclinations : mais ſi ces voies ſont dures & pénibles, elles ne ſont que plus ſalutaires : ſi elles ne ſont pas du gout de l'homme ſenſuel, elles ne ſont que plus aſſurées pour ſon ſalut : ſi elles ſont rebutantes pour les ſens ; elles ne ſont que plus conſolantes pour la foi d'un vrai Chretien : enfin ſi la nature ne cherche qu'à s'en écarter, la verité de vos promeſſes, la vertu de votre parole, ſoutenuë de l'attrait de votre grace, de l'onction de votre Eſprit, & du ſecours de votre exemple, nous y font entrer avec courage, & nous y font trouver même de la douceur & de la joie à y perſeverer, nonobſtant leur amertume.

Pſ. 24. v. 4.

Conduiſez-moi, Seigneur, ſelon les regles de votre verité ; inſtruiſez-moi, parce que vous êtes mon Dieu, & mon Sauveur : *Dirige me in veritate tua, & doce me, quia tu es Salvator meus.* Enſeignez-moi vos voies, mais faites-moi ſortir des miennes : n'y a-t-il pas aſſez du tems que je me conduis moi-même, & que je m'égare ; ne ſouffrez pas que je ſuive d'avantage la vanité de mes penſées, & l'égarement de mes paſſions ; conduiſez-moi, redreſſez-moi par les regles immuables de votre verité, & par l'ardeur toute ſainte de votre charité, que l'une ſoit la lumiére de mon eſprit, & l'autre l'ame & la vie de mon cœur.

Pſ. 24. v. 5.

Affermiſſez mes pas, ô mon Dieu, dans vos ſentiers, afin qu'ils ne ſoient point ébranlez : *Perfice greſſus meos in ſemitis tuis, ut non moveantur veſtigia mea.* C'eſt votre onction ſeule, & l'eſperance que vous me donnez, qui nous ſoutient, & qui nous fait marcher conſtamment dans une route ſi difficile : Dès-que ce ſecours nous manque, nous perdons courage, & nous ſommes effraïez de la ſeverité de vos voies : continuez donc à me ſoutenir, & à me faire

Pſ. 16. v. 6.

faire marcher dans les ſentiers étroits de votre Evangile ; affermiſſez-y mes pas ; faites que j'y perſevere, pour meriter d'arriver au terme heureux du ſalut : c'eſt de votre bonté que je dois tout attendre ; c'eſt à vous à qui ſeul il faut que je ſois redevable du commencement, du progrez, & de la conſommation de mon ſalut.

CHAPITRE III.

DE LA NECESSITE' DE LA FOY SOUMISE, ET AGISSANTE pour chercher Dieu, & pour le trouver.

ON ne peut chercher, ni s'approcher de Dieu, ſi l'on ne croit en lui ; la Foi eſt la premiere démarche que nous ſommes obligez de faire pour arriver au bonheur de ſa jouiſſance : *Accedentem ad Deum oportet credere*, dit Saint Paul : Il eſt certain qu'il n'y a point de ſalut ſans la Foi, c'eſt le ſoleil de la grace, à la faveur duquel nous pouvons arriver à Dieu ; mais ſi ce flambeau ne nous éclaire pour nous conduire dans ſa recherche, il faut que comme des aveugles qui s'égarent du vrai chemin, nous tombions dans le précipice. La Foi eſt donc le premier pas que nous devons faire pour chercher le Seigneur, & pour arriver juſqu'à lui : ce n'eſt pas par la vûë corporelle, ni par la ſeule raiſon qu'il faut chercher Dieu ; mais par la Foi humble & ſoumiſe, non par la ſubtilité de notre eſprit, mais par la ſimplicité & la docilité de notre cœur : En un mot, pour que notre foi ſoit agreable à Dieu, & pour meriter de le trouver comme la recompenſe de ceux qui le cherchent fidelement, il faut croire ſans voir, & ſans raiſonner. Il faut croire ſans voir, parce que c'eſt par l'oüie, & non par la vûë que la foi s'inſinuë dans l'ame ; *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Dei*, dit Saint Paul ; & n'être pas comme l'homme animal dont parle cet Apôtre, qui ne veut croire que ce qu'il voit, ni regler ſa foi que ſur le raport infidele de ſes yeux charnels. Il faut croire ſans raiſonner, parce que ce n'eſt qu'à la faveur de la foi, & non par les foibles lumieres de la raiſon que l'homme arrive heureuſement & ſeurement à la connoiſſance de la verité éternelle ; pour n'être pas du nom-

bre de ces hommes orgueilleux & temeraires, qui veulent mesurer les choſes qui regardent Dieu, par leur petit eſprit, qui defferent la connoiſſance ſublime de nos miſteres à leur foible raiſon ; mais pour être du nombre des Chretiens fideles, de ces ames heureuſes, que Jeſus-Chriſt canoniſe dès cette vie, qui ont l'eſprit ſoumis, & le cœur docile à la divine parole, qui font triompher la foi, des ſens & de la raiſon, pour en faire un entier ſacrifice au Seigneur ; *Beati qui non viderunt, & crediderunt.*

Ce n'eſt pas merveille de croire ce que nous voions ? Quelle loüange meritons-nous d'ajouter foi au raport de nos yeux : Mais lorſque nous cherchons, dit Saint Bernard, & que nous eſperons de trouver ce que nous ne voions pas, nous l'attendons avec une ſainte impatience qui fait notre vrai merite : Bienheureux ſont ceux qui n'ont point vû, & qui ont crû : Afin donc que l'ame Chretienne ne perde pas le merite de la foi, qu'elle ne cherche pas de voir Jeſus-Chriſt ſur la terre, comme l'Epouſe des Cantiques, dit le même Pere, cherchoit ſon bien-aimé, qu'elle eſperoit de trouver & de voir dans les ruës de Jeruſalem, & qui ſe vit fruſtrée de ſon attente : *quæſivi & non inveni.* Pour donner lieu à l'exercice de notre foi, Jeſus-Chriſt s'eſt retiré dans le Ciel aprés ſa Reſurrection, je veux dire à la droite de ſon Pere, afin que chacun glorifie le Fils comme le Pere, par une foi humble & ſoumiſe : Il ſeroit fort inutile de chercher par les ſens celui qui n'eſt plus l'objet de nos ſens, mais de la foi, qui s'eſt caché à nos yeux pour faire le merite de notre foi, étant plus éprouvée lors qu'on croit ce qu'on ne voit pas ; & pour reſerver en elle & par elle à ceux qui en ſont dignes, ce qui eſt caché à ceux qui en ſont encore indignes, & qu'on ne peut découvrir que dans le Ciel, lorſqu'on le verra, non plus à travers des nuages & des voiles, mais à decouvert & face à face dans la plenitude de ſa gloire.

Que fera donc l'Epouſe, que fera l'ame Chretienne, dont elle eſt la figure : croira-t-elle le pouvoir ſuivre juſqu'à là ; oſera-t-elle entrer dans un ſecret ſi ſaint, & dans un ſanctuaire ſi ſecret pour contempler le Fils dans le Pere, & le Pere dans le Fils ; non certes, dit Saint Bernard, nous ne pouvons arriver où il eſt maintenant, mais nous y viendrons un jour, ſi nous lui ſommes fideles : ne

perdons pas courage, cherchons-le conſtamment ; que ſes clartez & ſes grandeurs inacceſſibles ne nous détournent pas de cette pieuſe pourſuite, & ne nous faſſent pas deſeſperer de le pouvoir trouver : ſi nous croions, ſi nous avons la foi, nous le trouverons infailliblement : Le Verbe, dit Saint Jean, eſt proche de nous, il eſt dans notre bouche, il eſt dans notre cœur ; croyez ſincerement, & vous l'avez trouvé ; croire, c'eſt l'avoir trouvé, *crede & inveniſti, nam credere, inveniſſe eſt*, c'eſt toujours Saint Bernard qui parle : Les Fideles ſçavent que Jeſus-Chriſt habite dans leur cœur par la foi, comme dit Saint Jean : *Chriſtum habitare per fidem in cordibus veſtris* ? Qu'y a-t-il de plus proche ? quoi de plus conſolant. Cherchons-le donc avec un entiere confiance & avec un zele ardent, avec une foi humble & ſoumiſe : cherchons-le par nos deſirs, plus ils ſeront ardens & frequens, plus notre recherche ſera parfaite ; ſuivons-le par nos bonnes œuvres, & par l'imitation fidele de ſes exemples & de ſes vertus ; mais enfin trouvons-le par la foi : *quare votis, ſequere actibus, fide inveni.*

D. Bern. Serm. 76. in Cant.

Si nous deſirons donc de trouver le Seigneur, il faut renoncer à l'experience trompeuſe de nos yeux, & le chercher ſimplement par la foi, qui vient, comme dit Saint Paul, de ce qu'on a oüi, & on a oüi, parce que la parole de Dieu a été prechée, cette vertu venant de l'oüie, ſe conſacre ce ſens, & veut s'établir dans une ame independamment des autres : Mes yeux ce n'eſt pas vous que la foi demande ; mes mains ce n'eſt pas à votre rapport que la foi s'arrête, écoutons ſeulement ce qu'elle nous dit, & ſans autre diſcuſſion, demurons tranquilles ; nos ſens ſont en matiere de foi de mauvais guides ; comme Iſaac ſe trompa par les mains, en prenant Jacob pour Eſaü ; nous nous trompons plus dangereuſement ſur le point deciſif de toute la Religion. L'obſcurité & l'inevidence de la foi fait notre merite : elle demande au vrai fidele une ſuſpenſion & un ſacrifice de ſes ſens. Mais où trouve-t-on cette foi humble & ſoumiſe, abſolument neceſſaire pour chercher Dieu, pour le connoitre, l'aimer & le poſſeder ? Helas ! qu'il y a de Chretiens qui n'ont qu'une foi animale, ſenſuelle & toute charnelle, ne voulant appuyer leur creance que ſur l'experience trompeuſe de leurs ſens, voulant voir & toucher, avant que de croire, comme le Diſciple incredule, qui diſent comme lui : *niſi videro non credam*, qui ne ſe trouva pas avec les Apô-

tres lorſque Jeſus-Chriſt reſuſcité leur aparut, pour ſe faire comme font tant de Chretiens infideles par un eſprit de ſingularité, un ſentiment & une doctrine particuliere, & qui quittent par une fatale ſeparation la Bergerie, & la veritable Egliſe Catholique & Apoſtolique, pour élever chaire contre chaire, la chaire de peſtilence, contre la chaire de verité.

Tel eſt le triſte ſort des Chretiens qui ne reglent leur foi que par leurs ſens, qui ne defferent qu'à ce qui eſt ſenſible & materiel, qui n'eſtiment, qui ne croient veritable, que ce qu'ils touchent, que ce qu'une ſenſible experience le plus ſouvent trompeuſe, leur perſuade, qui mépriſent la parole de Dieu qu'ils entendent? N'eſt-ce pas là deshonnorer la foi de l'Evangile, la priver de ſon merite, & la combattre même dans ſa propre ſubſtance, étant une preuve des choſes qui ne paroiſſent point, comme dit Saint Paul, *argumentum non apparentium?* Combien voyons-nous de perſonnes qui tombent dans un ſi deplorable deſordre d'une foi toute charnelle, qui ne veulent juger de la verité de la Religion & de l'Evangile, que par le raport de leurs ſens; ce qui eſt un horrible renverſement en matiere de Religion & de pieté.

Ces Chretiens groſſiers aſſeujetis aux ſens, qui ne vivent que ſelon la chair, incapables des choſes qu'enſeigne l'Eſprit de Dieu, ne reconnoiſſent rien de ſolide, ni d'aimable que ce qui flate les injuſtes deſirs de leur cœur corrompu, auſſi ils ne veulent que ce qu'ils voient, que ce qu'ils touchent, que ce qu'ils goutent; ils ne ſe croient heureux que dans la joüiſſance des biens viſibles & terreſtes; ils mépriſent les biens ſolides & inviſibles, ſeuls capables de faire la vraie felicité de l'homme: comme ils ne peuvent gouter les douceurs ſpirituelles, qui ne voient pas les beautez celeſtes, que Dieu découvre par la foi à ceux qui le cherchent, qu'il aime, & qui l'aiment, qui vivent ſelon l'eſprit du Chriſtianiſme, ils font de ſacrileges railleries de toutes les plus ſaintes maximes de la Religion, ils ſe mocquent de ceux qui les pratiquent, ils les eſtiment de foux, des inſenſez; ils regardent tout ce qu'on leur dit de la vie ſpirituelle, & des vrais plaiſirs qu'on y goute, comme des illuſions & des ſonges. Ce n'eſt donc que par le defaut de la lumiére de la foi que l'impie ne peut déferer aux ſaintes maximes de l'Evangile, qui ne peut découvrir les

beautez de la juſtice : ſes yeux ſont bleſſez, ils ſont ſoüillez & troublez par les differentes paſſions qui les dominent ; ainſi il leur eſt impoſſible de voir cette belle lumiere : Pour la découvrir, il faut croire pour meriter de voir : Croyez, dit Saint Auguſtin, & vos yeux ſeront gueris : les biens ſpirituels, les vrais biens, ajoute ce Saint Docteur, ne ſe voient pas des yeux du corps, mais par les yeux du cœur que nous donne la foi : *fides oculus cordis* : il n'y a que celui qui croit & qui aime qui puiſſe les decouvrir, & les gouter : *Videt ille qui amat.* *In Pſal. 33.*

Quand on a le veritable eſprit de la foi, qui détache une ame fidele de la chair & du ſang, qui la rend capable de gouter le miel de Dieu, on ne regarde plus les vanitez & les folies du monde, pleines de menſonges, on reconnoit ſon charme ſeducteur & impoſteur, on ſe detache dabort des fragiles richeſſes, on renonce à ſes vains honneurs, à ſes faux plaiſirs, qui paroiſſent réels aux gens du ſiecle, parce qu'ils les voient, qui les touchent, & qui les goutent ſenſiblement. On ſe perſuade facilement que ce qui fait le bonheur apparant du monde, eſt faux & imaginaire, tout ſenſible qu'il paroit ; que ce qui fait le bonheur d'une ame fidele après lequel elle ſoupire, & qu'elle cherche, eſt réel & veritable, quoi qu'on ne le voit pas, & qu'il ne tombe pas ſous les ſens. En un mot, on reconnoit bien-tot qu'il n'y a que Dieu ſeul capable de contenter & de remplir le cœur de l'homme, de lui faire gouter le vrai plaiſir, le ſolide repos, & faire la ſouveraine felicité qu'il pourſuit.

Pour être de ce nombre, imitons le Prophete Moyſe, qui traitoit avec le Dieu inviſible, comme s'il eût été viſible, qui lui parloit comme s'il l'eût apperçû de ſes yeux, & touché de ſes mains : *Inviſibilem, tanquam videns ſuſtinuit.* C'eſt ainſi que le vaillant & pieux Comte de Monfort répondant à ceux qui l'invitoient d'aller voir une Hoſtie Conſacrée où Jeſus Chriſt paroiſſoit viſiblement : Allez, leur dit-il, vous qui doutez de la verité de ce Miſtere, comme j'en ſuis plénement convaincu, je n'ai pas beſoin de Miracle, je me repoſe plus ſur le temoignage de ma foi, que ſur le raport de mes yeux ; il me ſemble qu'une indiſcrete curioſité donneroit quelque atteinte à la fermeté de ma créance ; je me contente de voir un jour dans le Ciel, ce que je crois conſtamment ſur la terre. *ad Hab. c. 11.*

La foi eſt la vertu du temps, & de l'Egliſe Militante, & la viſion eſt & ſera le privilege de l'Egliſe Triomphante, dit Saint Bernard : *Auditus ergo ad meritum, viſus ad præmium* : Nous dirons un jour dans le Ciel, ſi nous avons ici bas une vraie foi, ce que nous voyons eſt conforme à ce que nous avons entendu : d'où vient que le Prophete dit : Vous donnerez, Seigneur, à mon oüie la joie, & l'allegreſſe : *Auditui meo dabis gaudium & lætitiam.* Parce que la recompenſe d'une oüie fidele, c'eſt la viſion bienheureuſe, & le merite de cette heureuſe viſion conſiſte dans la foi de l'oüie : Bien-heureux, dit le Fils de Dieu, ceux qui ont le cœur net, parce qu'ils verront Dieu. Il faut que l'œil qui doit voir Dieu, ſoit purifié par la foi ; *Fides purificans corda eorum.* Pendant donc que la veuë n'eſt point encore preparée ; il faut que l'oüie s'excite, qu'elle s'exerce & reçoive la verité, & qu'il la croie : en un mot, il faut croire ſans voir. Diſons encore qu'il faut croire ſans raiſonner ; parce que c'eſt à la faveur de la foi ſoumiſe, & non par les foibles lumieres de notre eſprit, qu'on arrive heureuſement à la connoiſſance de la verité éternelle.

Pſ. 50. v. 9.

Math. 15.

Act. 15.

Il eſt conſtant que comme il n'y a rien de plus vivant dans l'homme & qui le diſtingue des bêtes, que la raiſon & la volonté ; c'eſt auſſi le plus agreable, ou pour mieux dire l'unique ſacrifice que Dieu demande de nous : Il nous commande de l'aimer de tout nôtre cœur & de tout notre eſprit ; c'eſt de le lui ſoumetre en toutes choſes, non ſeulement en ce qui regarde les veritez ſpeculatives de l'Ecriture pour obſcures qu'elles ſoient, pour difficiles qu'elles paroiſſent, qu'il faut lire, qu'il faut entendre, non pas pour en juger & les examiner, mais pour les croire ſimplement avec une humble docilité, comme Diſciples ; mais encore en ce qui regarde les veritez de pratique : c'eſt là principalement qu'il faut reduire notre eſprit en ſervitude, pour le ſoumettre à l'obeïſſance de Jeſus-Chriſt, comme dit Saint Paul, qui nous faſſe éviter les raiſonnements, qui ne font qu'obſcurcir la verité. Dieu, dit Saint Auguſtin, qui eſt la verité même, la verité éternelle, & immuable, ne nous commande pas de diſputer de ſes jugemens, mais de les croire, ni d'en demander de raiſons, mais de leur rendre une foi ſimple, aveugle & immobile.

Serm. 18. de temp.

Quoique les eſprits orgueilleux prétendent de faire paſſer cette ſainte diſpoſition pour une folie ; nous devons leur répondre avec

l'Apôtre, que ce qui leur paroit une folie, eſt infiniment plus ſage que toute la fauſſe ſageſſe & la vaine ſçience des hommes, que Dieu même a voulu détruire & confondre par la ſainte folie de la Croix : Il lui a plû, dit le même Apôtre, de ſauver & d'attirer à lui par la folie apparente de la prédication de ſon Evangile, non pas ceux qui raiſonnent ſur les miſtéres de ſon Roïaume avec toute la ſubtilité de la Philoſophie, mais qui croient en lui, & à l'authorité de ſa parole avec une entiere ſoumiſſion : *Placuit Deo per ſtultitiam prædicationis ſalvos facere credentes.* 1. Cor. c. 1. v. 21.

Ce parfait hommage eſt digne d'un Dieu, le lui rendez-vous fidelement ? Ce ſacrifice des ſens & de la raiſon eſt digne d'un veritable Chretien ſoumis au joug de la foi, le faites-vous, mais ſans douter, mais ſans rien excepter ? douter en matiere de Religion, ce n'eſt pas croire : excepter un ſeul article, c'eſt les rejetter tous ? Combien voyons-nous des eſprits orgueilleux & temeraires, qui bien loin de ſe ſoumettre à la parole de Dieu, & à ce que l'Egliſe depoſitaire de ſes veritez, leur dit de ſa part, veulent examiner, controller, diſputer, parler, juger ſur toutes choſes ; qui n'ayant qu'une foi des ſens & de raiſon, veulent rapporter à ces deux tribunaux tout ce qu'on leur propoſe, toujours diſpoſez à déſaprouver, à nier tout ce qui n'y s'y accorde pas ; qui au lieu de ſuſpendre leur jugements ſur les matieres épineuſes & embarraſſantes, ſe jettent aveuglement dans les partis qui flatent leurs paſſions & leurs inclinations, comme dans les matieres de la Predeſtination & de la Grace ; ou qui après que Dieu ou l'Egliſe s'eſt expliquée ſur des points de morale & de doctrine, cherchent de tourner les veritez les plus conſtantes à leur mauvais ſens. On voit même juſqu'à de femmes qui ſe piquent de decider dans les matiéres de la Grace & de la Religion, au lieu de ne s'attacher qu'à leur quenoüille, comme la Femme forte, à conſiderer les ſentiers de leurs maiſons, & de s'appliquer à la pieuſe conduite de leur famille & de leurs domeſtiques ? Combien, dis-je, en voyons-nous qui à force de douter & de raiſonner ſur nos miſteres, ſur leſquels ils extravagent plutôt, qu'ils ne diſputent, comme dit Saint Bernard ; *non tam diſputant, quam dementant* : banniſſent abſolument la foi de leur cœur, & y font naître une eſpece d'atheiſme, qui fait qu'ils ne croient rien du tout, font un triſte naufrage dans la foi, pour parler les termes de l'Ecriture, & tombent par un horrible cha- *Epiſt.* 184

timent de leur orgueilleuſe impieté dans un ſens réprouvé, & ſouvent dans une déplorable apoſtaſie, meurent dans leur obſtination & dans l'impénitence finale, comme tant d'heritiques impoſteurs, que Job appelle des inventeurs, & de prédicateurs ſeducteurs des nouveaux dogmes : *Fabricatores mendacii, & cultores perverſorum dogmatum.* c. 13.

Deteſtons ces énormes deſordres, & les horribles malheurs qui les ſuivent dans leur ſource, qui eſt l'orgueil & l'amour propre : La foi, dit Saint Auguſtin, eſt pour les humbles ; & elle ſe perd dans l'eſprit & dans le cœur des hommes ſuperbes, & amateurs d'eux-mêmes : *Fides eſt humilium, non ſuperborum.* Prenons bien garde, ſuivant l'avis de Saint Paul, que les ennemis de la foi, de la Religion, & de l'Egliſe Catholique Apoſtolique & Romaine, ne nous trompent, & ne nous ſéduiſent par la ſublimité des diſcours qui corrompent la pureté de la foi, ou par la ſubtilité de la Philoſophie ; ou ſelon les dangereux principes de la ſçience ambitieuſe & orgueilleuſe du monde impoſteur, & non ſelon Jeſus-Chriſt & la ſçience du ſalut. Ne nous laiſſons point entrainer, comme des eſprits foibles, legers & inconſtans à toutes ces differentes & étrangeres doctrines, & à ces profanes nouveautez : *Doctrinis variis & peregrinis nolite abduci* ; qui doivent toujours nous être ſuſpectes, & dont nous devons nous garantir comme d'un poiſon malin & ſubtil, qui gâte, qui corrompt l'ancienne & veritable diſcipline de l'Egliſe, auſſi bien que les cœurs. Suivons les ſolides principes de la foi Chretienne établie depuis tant de ſiecles, ſi ſainte & ſi venerable par ſon ancieneté. La verité Evangelique qu'elle nous enſeigne, eſt émanée de Jeſus-Chriſt, qui eſt la verité eſſentielle, immuable & éternelle : le Ciel & la Terre paſſeront plutôt, ainſi qu'il l'a dit lui même, que ſa divine parole. *Cælum & Terra tranſibunt, verba autem mea non tranſibunt.* ad Heb. 13.

Demeurons toujours fermes & immobiles dans la Religion de nos peres, qui eſt celle de Jeſus-Chriſt, & dans l'ancienne diſcipline & croyance de l'Egliſe Catholique, qui eſt la colomne inébranlable de la verité ; continuons à chercher conſtamment Jeſus-Chriſt avec une vive foi, ſelon l'inſtruction que nous en avons reçû, ou de ſes Apôtres : attachons-nous à lui comme à nôtre racine, & édifiés ſur lui, qui eſt un ſi ſolide fondement ; fortifions-nous toujours de plus en plus dans la ſainte pratique de la foi qu'il nous a

enſeignée

enſeignée par ſes paroles & par ſes exemples ; & par de continuelles actions de grace que nous devons lui rendre de nous avoir ſi bien inſtruits, & de nous avoir fait naitre dans le ſein de l'Egliſe, & dans la bonne Religion, dans laquelle nous devons vivre & mourir.

Mais n'oublions pas que la foi, doit étre non ſeulement humble & ſoumiſe ; mais auſſi agiſſante. La foi eſt la premiere démarche qu'il faut faire, pour chercher Dieu ; mais elle ne veut pas s'arrêter là, elle veut le trouver, & aller repoſer dans le ſein de ſa Divinité ; & pour cela elle doit vivre pour agir toujours dans cette pourſuite : Or il eſt certain que ſans les bonnes œuvres la foi ne peut pas vivre, parce qu'elle eſt ſans ame. Comme le corps eſt mort, l'ame en étant ſeparée ; auſſi la foi eſt morte lorſqu'elle eſt ſans bonnes œuvres : c'eſt le Saint-Eſprit qui nous l'aſſeure au Chapitre ſecond de Saint Jacques : *Sicut enim corpus ſine ſpiritu mortuum eſt, ita & fides ſine operibus mortua eſt.* Cette comparaiſon eſt tres-juſte ; elle nous apprend que les bonnes œuvres ſont à la foi, ce que l'ame eſt au corps, & une foi ſans œuvres eſt un corps ſans ame, & par conſequent un corps mort. Les œuvres ſans la foi ſont mortes, il en eſt de même de la foi qui n'eſt pas animée par les bonnes œuvres.

Ce qui trompe la pluſpart des Chretiens, c'eſt qu'ils ne veulent pas ſe ſervir en tout de leur foi ; dans les choſes qui regardent Dieu, ils s'en ſervent ; mais ils la negligent en ce qui les concerne eux-mêmes. Il n'eſt point de foi plus plauſible & plus raiſonnable que celle des Commandemens, qui ſont tous fondez ſur la raiſon évidente. Il y en a peu qui s'aviſent de chicaner les articles de Foi qui ſont purement ſpeculatifs, par exemple les Miſteres de la Trinité, de l'Incarnation, de l'Euchariſtie ; ils donnent leur foi toute entiere à ce qui ne regarde que Dieu : mais il y en a ſans nombre qui la refuſent tout à fait, ou en partie, pour ce qui eſt des articles de Foi qui les regardent eux-mêmes, & qui doivent regler les principaux devoirs de leur vie, de la pieté chretienne, & ſervir à l'édification de leurs ames : S'ils croyent tout ce que Dieu a dit ; ils ne veulent pas appliquer leur foi à faire ce qu'il veut, & à ce qu'ils doivent faire : comme de mortifier leurs paſſions, faire pénitence, renoncer à leur amour propre, marcher par la voie étroite, ainſi que Jeſus-Chriſt le commande ; ils veulent vivre dans la foi, mais non pas ſelon les en-

gagemens de la foi : mais au fond ce n'eſt avoir qu'une foi morte ou mourante ; parce que la foi des Miſteres, des Miracles, des Promeſſes, ſe rapporte à la Foi des Commandemens, à faire ce que Dieu exige de nous. La raiſon nous oblige de vivre & d'agir en honnete-homme ; mais notre foi & notre Religion nous engagent encore plus à faire beaucoup de bonnes œuvres, & à vivre en parfait Chretien.

Il eſt même vrai que la foi ne regarde les perfections de Dieu, & qu'elle ne nous les decouvre, que pour nous porter à les copier par une imitation fidele, & à former dans nos cœurs & dans notre conduite l'image qu'elle en preſente à notre eſprit ; parce que tout ce qu'il y a d'eſpeculatif dans notre ſainte Religion ſe rapporte à la pratique exacte & fidele, & doit ſervir de regle aux mœurs. Il ne faut pas penſer que la foi ſerve ſeulement à connoitre les perfections de Dieu, & les vertus de Jeſus-Chriſt ; elle tache encore & s'applique uniquement à les imiter : *Fides rerum divinarum prædatrix*, dit Saint Baſile de Seleucie. Sondez bien votre cœur, mais ſans rien déguiſer, ſi vous avés cette foi agiſſante dans la pratique des bonnes œuvres, ſans laquelle on cherche Dieu inutilement, & on ne peut le trouver : *tentate vos metipſos ſi eſtis in fide.*

Que ſi notre foi eſt ſterile, ſi elle ne paroit pas par les bonnes œuvres, elle nous donnera aucune marque de vie, & l'on peut dire qu'elle eſt morte, & avec Tertulien, qu'elle n'eſt plus qu'un cadavre de foi : Mes Freres, nous dit Saint Jacques, que vous ſervira-t-il de dire, j'ai la foi, ſi vous n'en faites pas les œuvres, la foi pourra-t-elle vous ſauver ? La foi ſans les œuvres eſt morte en elle-même, & peut-être elle n'eſt pas morte dans la penſée des hommes, parce qu'ils font quelques œuvres de pieté, parce qu'on ſauve quelque dehors de Chretien, & c'eſt ce que Saint Jacques appelle, être morte en elle-même. *Fides, ſi non habet opera, mortua eſt in ſemetipſa.* Vous croyez qu'il y a un Dieu ; les Demons le croient auſſi, & tremblent en le croiant : votre engagement eſt de l'adorer en eſprit & en verité, & de le chercher par la fidele pratique des bonnes œuvres. Ne contez pas beaucoup ſur quelque petite bonne œuvre exterieure que vous pratiquez : il arrive ſouvent à la foi des Chretiens, ce qu'on voit quelque fois à un homme après qu'il eſt mort, quoique l'ame ſoit ſeparée du

corps, il reſte dans le corps quelque chaleur, on obſerve même quelques mouvemens dans le poux, quelque batement dans les arteres, ce ſont de marques de vie, mais ambiguës & fauſſes, tous ces mouvemens ne viennent pas de l'ame, que nous ſuppoſons être ſeparée du corps, ce ſont quelques eſprits vitaux qui les cauſent.

La même choſe arrive à la foi de la pluſpart des Chretiens; elle eſt morte, quoi qu'elle produiſe quelque bonne œuvre, ſi elle ne ſert à expier le peché, qui eſt la mort de l'ame: les viſites de quelques Egliſes, ou des Hopitaux, les Aumones, quelques Jeunes mitigés, ſont de ſignes douteux de la vie de la foi, qui n'eſt en effet vivante que lors qu'elle triomphe du peché, & qu'elle s'emploit à la pratique ſolide des vertus les plus auſteres: Une branche d'un arbre qu'on aura coupé & ſeparé du trone, ne reſte pas de pouſſer quelques feüilles, cependant elle eſt morte: Il en eſt de même d'un Chretien, il fait quelques bonnes œuvres; mais c'eſt le fruit des inſtructions qu'on a reçû dans la jeuneſſe, c'eſt le reſte de quelques ſentimens de pieté & de religion qu'on a eû autrefois, ce ſont quelques eſprits, quelques bluettes, quelque atomes de la foi, c'eſt le corps de la foi, & non pas l'ame; car la foi ſans les œuvres ne ſçauroit vivre, elle eſt morte, parce qu'elle eſt ſans ame.

Pour animer nôtre foi par les bonnes œuvres, adreſſons à Jeſus-Chriſt cette priére: Oüi, mon adorable Sauveur, comme de vrais diſciples, nous embraſſons dès ce moment votre Evangile, que nous voulons ſuivre déſormais comme l'unique regle de notre créance, & de notre conduite, nous courons après vous, qui êtes la lumiere, la verité, & la vie dans vos paroles, *verba vitæ æternæ habes, ad quem ibimus*: à qu'elle autre échole irons-nous, à quel autre maître pouvons-nous nous adreſſer, nous n'en reconnoiſſons, & nous n'en voulons point d'autre que vous, qui êtes un maître ſincere & veritable, & qui enſeignez la voie de Dieu dans la verité: Et pour vous donner des marques ſinceres d'une humble docilité, & d'une inviolable fidelité, nous ſoumettons nos ſens, notre eſprit & notre raiſon ſous l'empire de votre parole, pour être du nombre de ces ames fideles que vous declarez heureuſes dès cette vie. Recevez cet holocauſte en odeur de ſuavité; & tandis que par une foi humble & ſoumiſe nous vous faiſons le ſa-

crifice de nos eſprits ; faites, Seigneur, que par la charité nous vous faſſions celui de nos cœurs, pour rendre notre foi vivante par les bonnes œuvres.

Mais comme cette foi naiſſante eſt encore foible & chancelante en nous, augmentez, Seigneur, & perfectionez ce don de votre grace, fortifiez & conſervez ce que vous avez operé en nous : ſoutenez cette connoiſſance que nous avons de vous ſur la terre, afin qu'après avoir vécu dans la foi, & dans la ſainte pratique des œuvres de la foi, nous mourions dans votre ſaint amour, qui eſt la vie des Bienheureux ; & que nous meritions de vous trouver, & de vous voir un jour face à face, de vous aimer, de vous poſſeder, & de vous contempler éternellement dans le Ciel.

CHAPITRE IV.

DE LA NECESSITE' DE L'ESPERANCE CHRETIENNE, qui eſt la ſeconde demarche que nous devons faire pour chercher Dieu, & pour le trouver.

SAINT Paul nous apprend que la foi n'eſt pas ſeulement le principe de notre juſtification & de notre ſalut, mais encore
Rom. 9. l'eſperance : *Spe ſalvi facti ſunt* : & que pour s'approcher de Dieu, il faut croire que Dieu eſt non ſeulement notre premier principe, d'où nous ſommes ſortis ; mais encore qu'il eſt notre derniere fin à laquelle nous devons tendre : On ne peut, dit ce grand Apotre, meriter de trouver le Seigneur comme notre recompenſe, ſoit en qualité d'autheur de la grace en cette vie, ſoit comme autheur de la gloire en l'autre, ſi l'on ne reconnoit en Dieu la qua-
Ad Hab. c. 11. v. 6. lité de remunerateur : *Accedentem ad Deum, oportet credere, quia eſt, & inquirentibus ſe remunerator ſit.* D'où nous devons conclurre que l'exercice de l'eſperance auſſi bien que celui de la foi eſt d'une étroite & indiſpenſable obligation pour notre juſtification, & pour chercher Dieu, & pour trouver en lui notre ſalut ; parce que nous devons ſur toutes choſes enviſager la fin pour laquelle nous avons été faits, & à laquelle nous ſommes deſtinez ; & comme nous ne poſſedons pas encore Dieu comme autheur de la gloire, nous de-

vons le chercher par l'eſperance pour être de cette race heureuſe qui le cherche veritablement, uniquement & conſtamment, qui ſoûpire ſans ceſſe après Dieu, qui n'a point d'ambition que celle de lui obéïr & de lui plaire ſur la terre, & de le voir & de le poſſeder dans le Ciel. D'ailleurs ſans le ſecours de l'eſperance, il eſt moralement impoſſible de vaincre la tentation, de reſiſter à l'attrait du peché, de perſeverer dans la juſtice, de chercher Dieu, de le ſervir, de travailler à nôtre ſalut avec toute l'application neceſſaire.

C'eſt la ſeconde vertu du Chriſtianiſme, & le ſecond pas que nous devons faire pour aller à Dieu : la foi commence le ſalut & la recherche de Dieu, & l'on peut dire que l'eſperance l'acheve, parce qu'elle nous anime à perſeverer dans cette laborieuſe pourſuite par la conſideration de la recompenſe qui nous eſt promiſe, à expier le peché, à pratiquer la vertu, à nous acquiter exactement de tous les devoirs de la Religion, pour arriver à ce bonheur : *ſpe ſalvi facti ſunt.*

C'eſt l'eſperance qui animoit l'Epouſe des Cantiques dans la fidele recherche de ſon bien-aimé, rien ne fut capable de la ralantir : la qualité d'Epoux que Dieu ſe donne dans ce ſacré Cantique, ne pouvoit qu'augmenter l'amour & la confiance de cette fidelle Amante, elle ne ceſſe de le chercher, parce qu'elle ne ceſſe d'eſperer en ſa bonté. A ſon exemple mettons tout en uſage pour conſerver cette eſperance qui nous rend maitres de nos paſſions, & nous donne la force de reſiſter à tous les ennemis de notre ſalut ; ſi nous la perdions, nous perdrions & notre amour pour Dieu & les recompenſes que nous attendons dans notre amour, & dans ſa recherche : C'eſt ainſi que David en a agi : Mon ame, diſoit-il, a attendu le Seigneur, mon ame a eſperé en ſa promeſſe : *Suſtinuit anima mea in verbo ejus, ſperavit anima mea in Domino.* Tous les Peres ſe ſont appliquez à relever le merite de l'eſperance de ce grand Prince : Saint Criſoſtome dit, qu'il s'eſt rendu recommandable, non ſeulement par ſa pénitence, mais encore par ſa fidelité à croire que Dieu ne laiſſeroit pas, nonobſtant ſa prévaricaton, d'accomplir toutes les grandes promeſſes qu'il lui avoit faites : c'eſt pourquoi il ne ceſſoit de chercher le Seigneur, pour en obtenir le pardon de ſa miſéricorde.

L'exemple de ce grand Roy, nons apprend que quelques grands

que puiſſent être nos pechez, nous ne devons jamais nous abandonner au deſeſpoir, au contraire nous ſommes toujours obligez en quittant le peché de chercher le Seigneur, d'eſperer de le trouver, en nous confiant en ſa miſéricorde : cette eſperance, ſi elle eſt ſincere & accompagnée d'un veritable répentir, fera notre merite auprès de Dieu : nous devons conſiderer que ſi nous ceſſons d'eſperer en ſa bonté, après l'avoir grievement offenſé, nous ajoutons un nouveau crime énorme à nos deſordres ; ce deſeſpoir nous rend plus criminels que tous nos autres pechez : Celui, dit Saint Criſoſtome, qui deſeſpere après ſon crime, ſera plus rigoureuſement puni en Enfer par ſon deſeſpoir, que par ſon crime-même qui en eſt la cauſe fatale : Un homme qui a commis un grand peché, peut le reparer, s'il a recours à Dieu par la pénitence ; mais ſi après avoir peché, au lieu de ſe répentir, il deſeſpere d'en trouver le pardon, il rend ſon mal incurable, en fuïant le remede qui doit le guerir : & Saint Auguſtin n'a pas fait difficulté d'avancer que ce ne fut pas tant la deteſtable trahiſon de Judas qui le perdit pour toujours, que ſa fatale défiance de la miſéricorde, & ſon cruel deſeſpoir.

Mais ne ſemble-t-il pas une temerité préſomptueuſe de ſe confier en la bonté d'un Souverain, après l'avoir tant outragé, & après l'avoir tant offenſé ; non, nous avons ſa parole, nous avons ſa Loi, nous avons ſon Sang ; il nous ordonne de nous confier en lui ; c'eſt une marque qu'il nous veut pardonner & nous faire grace ; nous devons tout eſperer, pourveu que nous l'aimions, & que nous ſoyons ſincerement diſpoſez à le ſatisfaire : ces deux pratiques doivent être la baſe de notre confiance, & la divine miſéricorde en doit être le puiſſant motif ; car bien que nos pechez ſoient ſans nombre, & que nos miſéres ſoient extremes ; Dieu nous fait connoître que ſa miſéricorde infinie les ſurpaſſe : Mais n'inſultez plus cette divine miſéricorde, pour ne vous expoſer pas à perdre le titre de votre confiance, ou qu'elle ne dégénere en préſomption ; implorez ſa bonté avec un cœur contrit & humilié, appuyez-vous ſur elle, elle vous tend les bras, courez-y ; elle vous aime, aimés là ; elle vous ouvre tout le cœur de Dieu, ouvrés-lui tout le votre ; ſoutenez votre confiance par l'amour & la pénitence, & ne ſeparez jamais ces deux importans devoirs.

Tous les pécheurs ſont donc indiſpenſablement obligez, quel-

ques grands que ſoient leurs pechez, de ſe confier en Dieu, & d'eſperer en ſa bonté ; s'ils y manquent, ils ſe perdent, ils ſe rendent indignes de ſa miſéricorde, qu'il faut chercher en Dieu ſeul : Il eſt bon par ſon eſſence, il a un fonds inépuiſable de charité pour les hommes qui ſont ſon ouvrage : l'Homme-Dieu a répandu ſon Sang, & donné ſa vie pour leur ſalut, il les aime avec plus de tendreſſe qu'un pere n'aime ſes enfans : il dit qu'il n'aime point la mort du pecheur, mais qu'il ſe convertiſſe & qu'il vive ; il declare qu'il aime mieux la miſéricorde que le ſacrifice ; il exhorte, il fait exhorter les pecheurs de retourner à lui, pour leur pardonner ; il ordonne au Prophete Iſaïe de leur dire, que l'impie quitte ſa voie, & l'injuſte ſes penſées, qu'il retourne au Seigneur, & il lui fera miſéricorde, parce qu'il eſt plein de bonté pour pardonner. Il leur promet d'oublier tous leurs pechez dès-qu'ils ſe convertiront ; Si l'impie, dit-il, fait pénitence de tous les pechez qu'il a commis, s'il obſerve tous mes Commandemens, s'il garde la juſtice & l'équité, il vivra, il ne mourra point, & je ne me ſouviendrai point de toutes ſes iniquitez.

Iſai. 55. v. 7.

Ezec. 18 13. & 22.

Saint Bernard pour nous donner une conſolante idée de cette grande miſéricorde de Dieu, dit qu'elle conſiſte principalement en deux choſes. 1. En ce qu'il attend long-tems les pecheurs à pénitence, qu'il differe de les punir pour leur donner le tems de ſatisfaire ſa Juſtice : 2. En ce qu'il les reçoit, qu'il leur pardonne dès-qu'ils ſe convertiſſent veritablement : Ce Pere obſerve que Saint Paul parle de cette miſéricordieuſe patience à attendre les pecheurs à penitence, lors qu'il leur dit ? Eſt-ce ainſi que vous mépriſez les richeſſes de ſa bonté & de ſa tolerance, & de ſa longue patience ; ignorez-vous que ſa bonté vous invite à la pénitence. Le Prophete Ezechiel nous marque cette prompte miſéricorde de Dieu à pardonner à ceux qui retournent ſincerement à lui, en declarant qu'en quelque jour que l'impie ſe convertiſſe, ſon impieté ne lui cauſera plus aucun préjudice : *Impietas non nocebit ei, in quacunque die converſus fuerit ab impietate ſua.*

Cor. 6. v. 4.

Cap. 33. v. 12.

Quel avantage pour nous d'avoir à faire à un Dieu ſi bon & ſi miſéricordieux, qui ſuſpend ainſi ſes vengeances, qui arrête long-tems ſa colere, qui ne nous punit pas dès-que nous avons peché, qui nous donne le tems de rentrer dans nous-mêmes, & d'appaiſer ſa juſtice, qui eſt tout porté à nous pardonner, qui nous tend les

bras, qui nous appelle à lui, qui nous reçoit avec joie toutes les fois que nous avons peché, & que nous retournons ſincerement à lui. C'eſt avec bien de raiſon que le Prophete dit, qu'Iſraël eſpere au Seigneur depuis le point du jour juſqu'à la nüit; c'eſt-à dire que depuis le moment de notre naiſſance, qui eſt figuré par le point du jour, juſqu'à notre mort, qui eſt le tems de la nüit, nous devons eſperer ſans ceſſe en Dieu : *à cuſtodia matutina uſquem ad noctem ſperet Iſraël in Domino* : n'y ayant aucun tems qui ſoit exclu de cette eſperance : le tems-même où l'on eſt le plus agité, & le plus batu de la tempete, eſt celui où l'on a plus grand ſujet de ſe confier en la puiſſence de Dieu ; parce qu'ordinairement c'eſt alors qu'il l'a fait paroitre avec plus d'éclat.

La raiſon bien conſolante que le Prophete nous donne de cette grande confiance, c'eſt, dit-il, parce que le Seigneur eſt plein de miſéricorde, & qu'on trouve en lui une redemption abondante, une ſource & un treſor inépuiſable de bonté : *Quia apud Dominum miſericordia, & copioſa apud Deum redemptio* : C'eſt un Océan immenſe, dit Saint Criſoſtome ; & là où ſe trouve un ſi grand fond de bonté, on n'eſt point trop rigoureux à rechercher les iniquitez de ceux qui y ont recours : Le Seigneur, dit le même Pere, les juge ſelon ſa clemence, il diſſimule beaucoup de choſes, ou pour dire mieux, il pardonne tout à ceux qui implorent ſi ſincerement, & humblement ſa bonté, ils trouvent en lui une redemption abondante, qui couvre en nous une abondance d'iniquité. Ce que ce grand Saint ne dit pas pour inſpirer aux ames une fauſſe aſſurance ; mais pour conſoler & ſoutenir celles qui ſont en danger de tomber dans le deſeſpoir à la vûë de leurs grands pechez.

Ce ſeroit un grand malheur à ceux dont la vie paroit reguliere & ſans reproche, ſi Dieu les jugeoit ſans miſéricorde ? Quel ſeroit celui de ceux qui ont vécu long-tems dans le deſordre du peché. Oubliez donc, Seigneur, & pardonnez nos offenſes, ſi vous en examinez toutes les circonſtances, ſi vous les puniſſez dans toute la rigueur de votre juſtice, helas ! qui de nous pourra ſubſiſter devant votre Tribunal, ou ſoutenir le poids de ſes crimes, ou en eſperer le pardon : *Si iniquitates obſervaveris Domine, Domine quis ſuſtinebit* : Mais Iſraël, comme dit le Prophete, c'eſt-à-dire ſon vrai peuple, a tout ſujet d'eſperer en lui ? Quelle confiance,

&

& quelle conſolation ne devons-nous pas en effet avoir, étant aſſurez que celui que nous craignons comme le Juge & le vengeur de nos pechez, eſt en même tems notre Redempteur & nôtre Sauveur. Ce qui a ſoutenu tous les Juſtes dans l'ancienne Loi, c'eſt cette Redemption ſi abondante qu'ils attendoient avec une ſainte impatience. Mais prenons garde de n'y mettre point d'obſtacles par l'endurciſſement de nôtre cœur, & de ne pas abuſer d'une grace, dont l'abondance ne ſerviroit qu'à nous attirer par notre faute une ſurabondance de jugement & de condamnation: c'eſt ce que l'Apôtre Saint Paul repreſente à tous les pecheurs qui negligent de faire un ſaint uſage de la grace de Jeſus-Chriſt, & du tems que Dieu leur donne de ſe convertir, le chercher & trouver ſa miſéricorde, & qui rendent par là leur eſperance vaine & inutile: Ignorez-vous, leur dit-il, que la bonté de Dieu vous invite à la pénitence; mais vous au contraire par votre dureté & par l'impénitence de votre cœur, vous vous amaſſez un treſor de colere, pour le jour de la colere & de la manifeſtation du juſte Jugement. *Rom. 2. 4. & 5.*

Pour l'éviter, ſoutenons notre eſperance par notre pénitence, & par les bonnes œuvres: comme la foi veut vivre; l'eſperance veut poſſeder: le deſir d'un bien n'étant jamais ſatisfait que par la joüiſſance & par la poſſeſſion. Or il eſt conſtant que comme la foi ne peut vivre ſans les bonnes œuvres, parce qu'elle eſt ſans ame, auſſi l'eſperance ne peut pas trouver Dieu ni le poſſeder, ni en ce monde ni en l'autre par les recompenſes éternelles, ſans la fidele pratique des bonnes œuvres, parce qu'elle eſt ſans titre.

L'eſperance Chretienne n'a que deux titres: elle ne s'appuïe que ſur les merites de Jeſus-Chriſt, & ſur les promeſſes de Dieu: il n'y a point de ſalut par aucun autre que par Jeſus-Chriſt, & nul autre ſous le Ciel n'a été donné aux hommes par lequel nous devions être ſauvez, dit Saint Paul: *Non eſt in alio aliquo ſalus, nec aliud nomen eſt ſub Cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos ſalvos fieri.* Outre les merites du Sauveur, l'acceptation volontaire de Dieu, & les promeſſes qu'il nous a fait de ſe donner à nous par la grace, ſi nous le cherchons ſincerement, & de nous donner le Ciel en vûë des merites de ſon Fils, a été neceſſaire pour achever notre droit, & ſoutenir l'eſ-

perance de poſſeder un jour les biens éternels qu'il nous promet. Dieu, dit Saint Auguſtin, s'eſt fait notre debiteur, non pas en prenant quelque choſe de nous par maniere d'avance, mais en nous promettant ce qu'il a voulu. Or il eſt certain que l'eſperance ne peut conter ſur aucun de ces titres, ſi nous ne faiſons beaucoup de bonnes œuvres, c'eſt par leur moyen qu'elle les acquiert: c'eſt par les bonnes œuvres que les merites de Jeſus-Chriſt nous ſont appliquez, & qu'ils deviennent notres; c'eſt par les bonnes œuvres que nous nous aſſeurons la poſſeſſion des recompenſes éternelles que Dieu nous a promis, à condition que nous en ferions toujours pour les meriter: en voici la preuve.

Il en eſt de la grace de Jeſus-Chriſt qui eſt le moyen neceſſaire pour trouver Dieu & pour arriver à ſa joüiſſance éternelle dans le Ciel, comme de tous les biens utiles, dont la bonté eſt principalement dans l'uſage: les richeſſes ne ſont pas proprement des biens, dès-que l'avarice qui les ferme dans un coffre les rend inutiles au maitre & à tous; parce que la bonté des richeſſes conſiſte dans l'emploi & dans l'uſage qu'on en fait; & lors qu'on ne s'en ſert pas, l'homme qui les poſſede eſt aux richeſſes, mais les richeſſes ne ſont pas à lui: *viri divitiarum.*

Il en eſt de même des merites de Jeſus-Chriſt, qui ſont les richeſſes de Dieu & des hommes; ils ne ſont ni de biens à notre égard, ni nos biens ſi nous ne nous les appliquons par les bonnes œuvres, ſi nous ne les rendons notres par l'uſage, par l'emploi que nous en faiſons par la pratique des vertus chretiennes. *Quicunque in Chriſto Baptiſati eſtis, Chriſtum induiſtis*: le ſeul Batéme nous met dans ces engagemens, qui redoublent par les autres Sacremens; mais il faut étre revetus, non ſeulement de ſes vertus divines, mais encore de ſes vertus humaines? Ah! ne contez point ſur les larmes de Jeſus-Chriſt, puiſqu'elles ne ſont pas couler les votres; ne contez pas ſur ſa pauvreté, vous qui êtes attaché aux biens de la terre; ambitieux ne contez rien ſur ſon humilité, qui eſt pour vous un objet de mépris, & qui êtes penetrez de deſirs de vous avancer dans le monde, & de vous diſtinguer du commun; voluptueux qui meſurez la vie par les plaiſirs que vous y prenez, ne contez pas ſur les épines, ſur les cloux, ſur les playes, ſur les ſouffrances de Jeſus-Chriſt, non ſeulement vous fuyez la pénitence & la mortification, mais

vous cherchez ſans ceſſe les plaiſirs, & peut-être même vous les rafinez. Ne contez rien ſur les merites du Sauveur, ſi vous ne les rendez votres : ces treſors avec leſquels ſeuls nous pouvons acheter le Ciel, reſtent dans le ſein de Jeſus-Chriſt, comme dans les coffres de Dieu, ils vous ſont inutiles, ſi vous n'en faites un bon uſage : ces merites ne ſont pas vos biens, ils ne peuvent donner aucun appui à vôtre eſperance, s'ils ne deviennent vos merites & vos vertus par la pratique des bonnes œuvres : c'eſt par elles que vous acheverez ce qui manque à la Paſſion du Sauveur. Saint Paul nous enſeigne cette verité & par écrit & par exemple : *adimpleo quæ deſunt Paſſionum Chriſti* : J'accomplis, diſoit-il, ce qui reſte à ſouffrir à la Paſſion de Jeſus-Chriſt ; je la rends mienne par le bon uſage que je fais de ſes graces, & qui paroit par la pratique des bonnes œuvres : ainſi je ſoutiens mon eſperance de trouver Dieu que je cherche & que j'aime, & j'attends le Ciel, parce que le Sauveur la merité & pour moi & par moi, j'ai droit, j'ai titre d'en joüir, de le poſſeder un jour, parce que les bonnes œuvres ont rendu ſa Croix toute mienne. *Coloſſ.* 1. v. 24.

Les bonnes œuvres ne ſont pas ſeulement l'application que nous faiſons des merites de Jeſus-Chriſt, mais elles ſont encore l'execution de la condition ſous laquelle il a plû à Dieu de ſe donner à ceux qui le cherchent fidelement, & les recompenſes éternelles : Dieu ne donne point le Ciel, mais il le rend comme un prix qu'il donne aux merites des Juſtes : Le Sauveur établit cette verité lorſqu'il dit à Saint Jean & à Saint Jacques, qui lui demandoient par la bouche de leur mere, les deux premieres places dans ſon Royaume, que ce n'étoit pas à lui à les leur donner : *Non eſt meum dare vobis* : parce que, dit l'Abbé Rupert, les places du Royaume des Cieux, ne ſont pas de preſens que Dieu faſſe par une pure liberalité, mais de couronnes qu'il diſtribue ſelon les loix de l'équité : *Corona juſtitiæ quam reddet mihi Dominus in illa die juſtus Judex.* N'eſt-il pas vrai que la ſentence déciſive que Dieu prononcera au jour du Jugement en faveur des prédeſtinez, & contre les reprouvez, ſera toute fondée ſur les bonnes œuvres, ou ſur leur defaut : Venez, dira-t-il aux Juſtes qui ſeront à ſa droite, venez vous qui avez été béni par mon Pere, poſſeder comme un heritage le Royaume qui vous a été preparé dès le commencement du monde ; j'ai eu faim, & vous m'avez donné

à manger ; j'ai eu foif, & vous m'avez donné à boire ; j'ai eu beſoin de logement, & vous m'avez retiré. Il dira enſuite à ceux qui ſeront à ſa gauche : Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel ; j'ai eu faim & ſoif, & vous n'avez pas voulu me donner à manger & à boire, j'ai été ſans habit, & vous ne m'avez point revetu ; vous n'avez point fait de bonnes œuvres, ainſi vous n'avez aucun titre de poſſeder le Royaume qui vous avoit été promis, *& reddet unicuique juxta opera ſua.*

Les recompenſes ne ſont pas pour les vertus ſauvages, qui ne pouſſent que de feüilles, & de deſirs imparfaits ; il faut que l'épy ait meuri le grain pour le voir placé dans le grenier, à moins de cela il ſera mis avec la paille pour bruler. Il n'y a que les bonnes œuvres qui nous ſuivent devant Dieu ; c'eſt avec raiſon qu'Origene les appelle un viatique fidele : Le monde, toutes les créatures ſont le viatique que la providence nous a donné pour le tems, mais viatique infidele qui ne nous accompagne que juſqu'au lit de la mort ; *& non deſcendet cum eo gloria ejus* : Mais les bonnes œuvres ſont le viatique que la providence nous donne pour aller à Dieu & à la maiſon de notre éternité : *ibit homo in domum æternitatis ſuæ* ; mais un viatique tres fidele qui ne nous quitte jamais, qui nous accompagne juſques devant notre Juge, qui ſe ſouvenant de ſes promeſſes, les execute en faveur de ceux qui ont fait tout le bien qu'il a exigé de leur fidelité.

Nous ne pouvons pas prétendre à l'éternité bienheureuſe, diſoit Tertulien, par notre condition preſente ; elle eſt ſi miſérable, qu'après tant de malheurs, nous ne pouvons pas nous promettre aucune bonne fortune : mais aſſeurons-nous par les bonnes œuvres le ſalut éternel qui eſt infiniment éloigné de l'état où nous vivons : *Salutem quam non de privilegio ſtatus poſſidemus, de ſuffragio actus elaboremus.* Et Saint Paul nous dit, faites en ſorte d'executer & d'affermir votre predeſtination par de bonnes œuvres, ſans leur pratique fidele, vôtre eſperance ſera vaine, ſans appui & ſans titre, ne pouvant rien conter ni ſur les merites du Sauveur, ni ſur les promeſſes de ſon Pere : Si nous voulons en voir l'accompliſſement, il faut chercher le Seigneur pendant tout le temps de nôtre vie avec nos mains, c'eſt-à-dire, par nos bonnes œuvres ; ainſi que David la pratiqué, comme il nous l'aſſure lui-même : *Deum exquiſivi manibus meis,*

& qu'il n'a pas été trompé dans ſon attente, *& non ſum deceptus.* Il ne ſuffit pas d'élever la voix, & de crier, Seigneur, Seigneur, pour être ſauvé ; mais il faut faire ſa volonté : & c'eſt devant lui, comme dit Saint Auguſtin en cet endroit, que nous devons faire nos bonnes œuvres, c'eſt-à-dire en ſa preſence, & uniquement pour lui plaire, ſi nous ne voulons point nous tromper dans la recherche de Dieu par une vaine eſperance, & pour avoir le bonheur de le trouver comme l'Epouſe, dont les mains diſtilloient ſans ceſſe la mirrhe, qui eſt le ſymbole des bonnes œuvres que cette fidele Amante pratiquoit dans la recherche de ſon bien aimé : *Manus ejus diſtillaverunt mirrham.* Pſ. 76. v. 1.

Vous ne vous éloignez, ô mon Dieu, que de ceux qui ſe rendent indignes de vous trouver, & de vous poſſeder ; mais vous pouvez m'en rendre digne, & c'eſt ce que j'eſpere de vôtre bonté ? Que ne dois-je pas eſperer d'un pere ſi bon, qui ne peut démentir ſon cœur, ni oublier ſes miſéricordes ; & d'un Sauveur dont la charité & les merites ſont infinis, pourveu que j'en faſſe un ſaint uſage par la pratique des bonnes œuvres, & qui a donné ſon ſang & ſa vie pour ſauver mon ame : Je dois craindre beaucoup de ma part ; mais eſperer encore plus de la vôtre, parce que vôtre miſéricorde l'emporte infiniment au deſſus de mes pechez : Il eſt vrai, Seigneur, que j'ai merité par mes crimes que vôtre Juſtice arrête le cours de vos miſéricordes ſur moi ; mais mon Sauveur a merité par l'effuſion de ſon Sang que vôtre miſéricorde détourne les effets de vôtre Juſtice.

Rien de nôtre part, il eſt vrai, ne peut nous donner cette eſperance ; mais tout nous l'inſpire de la vôtre : nous trouvons en vous, dans vôtre Eſprit, & dans vôtre ſainte parole de quoi nous raſſurer, & calmer toutes nos fraïeurs ; vôtre tendreſſe paternelle s'intereſſe pour nous, le Sang de vôtre Fils parle en nôtre faveur, vôtre Eſprit prie en nous, & pour nous avec de gémiſſements inéfables : Enfin vous vous êtes engagé vous-même à écouter le Sang de vôtre Fils, & les gémiſſemens de vôtre Eſprit, & à ne mépriſer pas nos priéres, quand cet Eſprit Divin en ſeroit le principe. C'eſt là, mon Dieu, ce qui me ſoutient dans les travaux de la pénitence, & de votre recherche, & ce qui me fait eſperer que vous ne me rejetterez pas. Donnez-moi l'idée que je dois avoir de vôtre miſéricorde infinie

pour fortifier mon eſpérance, & de mes pechez, pour affermir & continüer ma pénitence pour les expier par la pratique des bonnes œuvres. Soyez par la fermeté immuable de votre parole, la regle & le ſoutien de l'une & de l'autre. Faites que je me repoſe du pardon de mes pechez, ſur ce que vous êtes à mon égard, & ſur ce que vous m'avez promis; faites que je les expie par une pénitence continüelle digne de vous, & conforme à ce que vous m'en avez preſcrit. Que j'eſpere donc, Seigneur, & que je pleure juſqu'à la mort; que mon eſpérance n'ait pour fondement que vôtre miſéricorde, & que ma pénitence n'ait que mes pechez pour objet.

CHAPITRE V.

DU BONHEUR DE L'AME QUI TROUVE DIEU, figuré par celui de l'Epouſe des Cantiques.

LA parabole dont le Saint-Eſprit ſe ſert pour exprimer la paſſion ardente & toute ſainte de l'Epouſe, a quelque choſe de ſurprenant, nous la repreſentant courant la nuit, faiſant le tour de la Ville, cherchant l'Epoux dans les ruës de Jeruſalem, dans les places publiques, ne craignant point de s'adreſſer aux Gardes-même qui veilloient pour la ſeureté publique, pour leur en demander de nouvelles: C'eſt que l'amour extreme & tout ſpirituel qu'elle a pour lui paſſe pardeſſus toute ſorte de conſiderations humaines, s'agiſſant de chercher & de trouver le bien aimé de ſon ame, qui devoit faire tout ſon bonheur. Rappellez ici ſur ce ſujet la ſainte impudence qui porta Magdelene pénitente à aller chercher publiquement Jeſus-Chriſt dans la maiſon du Phariſien, pour arroſer ſes pieds adorables de ſes larmes: l'amour ardent qui animoit ſon cœur pour lui, la rendit en cette occaſion inſenſible à la honte: auſſi elle eut le bonheur de l'y trouver, & d'entendre de la propre bouche du Fils de Dieu ces conſolantes paroles, que ſa foi l'avoit ſauvée, & que ſes pechez lui étoient remis. Que l'on ſe ſouvienne encore de cette amoureuſe intrepidité qui fit partir cette fidele amante dès la pointe du jour pour aller au Sepulchre y chercher ſon Sau-

veur, & du bonheur qu'elle eut enſuite de l'y trouver, & de parler non ſeulement aux Anges que Dieu avoit établi pour la garde du Sepulchre, mais encore à Jeſus-Chriſt-même, qu'elle ne connut point dabort, & qu'elle connut enſuite pour ſon divin maître ? Quel tranſport de joie pour elle.

Telle fut celle de nôtre Epouſe, tranſportée par la ſage & ſainte folie de l'amour pour ſon bien aimé, elle avoit couru par tout pour le trouver, après s'étre expoſée aux railleries, aux inſultes des Soldats, après avoir abandonné, comme diſent les Saints Peres, toutes les choſes crées incapables de la ſatisfaire : enfin après avoir renoncé à tout, & paſſé les Gardes de la Ville par ſa foi vive, par ſon amour ardent, dégagé de tous les fantômes corporels, & d'elle-même, elle eut le bonheur de trouver le deſiré de ſon cœur : alors toute tranſportée hors d'elle-même, elle s'écrie qu'elle l'a heureuſement atteint : *Inveni quem diligit anima mea.* Elle vous cherchoit, Seigneur, avec une avidité d'amante, & vous vous cachiez ; bien loin de ſe rebuter elle vous pourſuivoit toûjours avec plus d'ardeur : il étoit juſte de vous montrer à elle ; elle couroit après vous, & vous fuyiez, pour éprouver ſa fidelité : vôtre bon cœur vous engageoit de l'attendre pour couronner ſa genereuſe perſeverance ; elle faiſoit tous ſes efforts pour s'élever juſques à vous, & elle ne pouvoit vous atteindre : il étoit de vôtre bonté de venir vers elle pour lui faciliter vôtre rencontre qu'elle deſiroit ſi ardemment : enfin, Seigneur, elle vous a heureuſement trouvé : Ce qui doit nous faire comprendre que tout Dieu que vous êtes, vous ne pouvez reſiſter à nôtre amour & à nos ardentes pourſuites ; que vous ne vous éloignez en apparence de vos amis que pour leur faire meriter une union plus intime avec vous, & plus delicieuſe, en leur inſpirant de deſirs plus ardens de vous poſſeder & de joüir de vôtre divine preſence ; ces deſirs vous les formez vous-même, vous les rendez efficaces, vous deſirez cette union plus que nous-même ; quelle bonté ! & que vos plus cheres delices ſont d'étre avec vos amis fideles, ainſi que vous le dites vous-même : *Delitiæ meæ eſſe cum filis hominum.*

L'Epouſe a trouvé ſon bien aimé, parce que ſon amour a été fidelle & fervent dans ſa pourſuite : Le Seigneur ayant voulu nous apprendre que tant que notre amour eſt languiſſant & paſſa-

ger, Dieu ſçait ſe cacher, & on ne le trouve pas; mais quand notre amour eſt heroïque & conſtant, on a le bonheur de le trouver & de le poſſeder. Ne vous flatez pas, ô mon ame, de trouver Dieu, ſi vous ne le cherchez pas avec toute l'ardeur de votre cœur; vous ne l'avez pas encore cherché comme il faloit, pour arriver à ſa joüiſſance; vous avez encore bien du chemin à faire pour y parvenir; il faut pour cela paſſer par de rudes épreuves, & ſoutenir bien de combats; il faut mourir à ſoi-même & à ſes paſſions, avant que de vivre en Jeſus-Chriſt, & avec Jeſus-Chriſt, & pouvoir dire avec l'Apotre, ce n'eſt pas moi qui vit, mais Jeſus-Chriſt qui vit en moi; il faut ſe détacher du monde, s'arracher avec violence des créatures pour aller à Dieu: L'amour qui vous y conduit a ſon principe, ſon progrez, & ſa fin; le Saint-Eſprit en eſt le principe, la foy, l'eſperance, la charité en ſont le progrez; la joüiſſance & l'union l'achevent; croyez, eſperez, aimez conſtamment le Seigneur comme l'Epouſe, vous le chercherez comme vous le devez, & comme il l'exige de vous, & vous aurez le bonheur de le trouver, & de vous en feliciter comme cette Amante fidelle, & de vous écrier avec elle: *Invenì quem diligit anima mea.*

Qui pourroit exprimer le tranſport de joie inconcevable de cette heureuſe Epouſe à l'entrevûë de ſon Celeſte Epoux: J'avoüe ici mon impuiſſance, les paroles me manquent, mes expreſſions ſon trop baſſes, mon diſcours trop foible pour vous donner quelque legere idée du bonheur de cette ame, & des ſenſibles & ineffables plaiſirs qu'elle reſſentit dabort de joüir de ſon aimable preſence: Si c'eſt une grande conſolation à une ame de chercher ſincerement le Seigneur, quelle doit étre celle de le trouver & de le poſſeder, dit Saint Auguſtin: Si Dieu eſt bon à l'ame qui le cherche fidellement, pour parler aux termes de l'Ecriture; combien eſt-il plus miſéricordieux à l'ame qui a le bonheur de le trouver & de joüir de ſa divine preſence, dit Saint Bernard: *Bonus eſt Dominus quærenti ſe, quanto magis invenienti.* Peut-étre que quelqu'un me demandera, continuë ce Pere, ce que c'eſt que de joüir du Verbe? qui le demande à celui qui l'a éprouvé; & quand même je l'aurois éprouvé, croyez-vous que je pourrois vous découvrir cet inéfable miſtere?

Ecoutez

Ecoutez Saint Paul qui en avoit fait l'heureuſe experience : J'ai éprouvé, diſoit-il, les divines douceurs de la joüiſſance de Dieu & des viſions celeſtes, mais je ne puis pas dire ce qui s'y paſſe : *Illuc licuit experiri, ſed minime loqui*, dit Saint Bernard : Vous qui deſirez ſçavoir ce que c'eſt que de joüir du Verbe, préparez votre eſprit, & non pas vos oreilles ; ce n'eſt pas la langue, mais la grace qui enſeigne un ſi ſublime ſecret, que Dieu cache aux ſages & aux prudens du ſiécle, & qu'il ne revele qu'aux petits & aux humbles. L'humilité de l'ame Chretienne eſt une grande vertu, continuë le même Docteur, puiſqu'elle merite d'éprouver ce qui ne s'apprend pas par le diſcours ; qu'elle eſt digne d'acquerir, ce qui ne ſe peut enſeigner ; qu'elle eſt digne de concevoir du Verbe, qui eſt la parole de Dieu, ce qu'elle ne peut expliquer. *Serm. 85. in Cant.*

Cependant comme l'Epouſe par l'humble & amoureuſe recherche qu'elle a fait conſtamment de ſon bien aimé, a merité de le trouver, & d'être pleinement inſtruite de lui-même de ce grand miſtere, & de reſſentir les divines douceurs de ſa preſence, ſon Eſprit Saint lui a permis de nous donner quelque idée du parfait repos qu'elle a trouvé dans ſa joüiſſance. Rendez-vous, ame Chretienne, attentive à ces amoureuſes expreſſions qu'on va déduire en peu de paroles, pour vous animer à ſon exemple à la veritable recherche de Dieu, & pour faire tous vos efforts avec le ſecours de la grace, pour trouver le vrai repos en lui ſeul, & participer au bonheur de cette ſainte Epouſe.

Le vrai repos en Dieu, eſt ſelon les Saints Peres, un image & un avant-goût du bonheur des Saints dans le Ciel, dans lequel on goute Dieu ſans trouble, ſans allarmes, & ſans deſirer autre choſe que lui ſeul. L'ame fidelle, repreſentée par l'Epouſe, après avoir long temps deſiré & recherché Dieu, ſes deſirs ſont pleinement ſatisfait dèz cette vie par une joüiſſance anticipée, ſes inquiétudes appaiſées par un veritable repos & par une profonde paix, & ſes pourſuites par une union intime & tranquille. Comme elle a trouvé en Dieu ſon centre, ſa fin, ſa perfection & ſon bonheur, elle s'y plait, elle s'y établit, elle s'y repoſe ; ſemblable à un enfant, qui après pluſieurs cris, trouve enfin le ſein de ſa Mere, il l'embraſſe, il s'y attache, le lait qu'il ſucce de ſes mamelles, l'appaiſe, & il dort tranquillement entre

ſes bras. Il faut pourtant dire ici en paſſant avec Saint Auguſtin, que cet amour & cette joüiſſance de cet inéfable repos, n'eſt pas une tranquillité faineante, mais une action douce & paiſible : *ineffabilis quædam tranquillitas actionis otioſæ* : Action qui n'interrompt pas le repos, qui ne diſpenſe pas de l'action, qui donne au contraire de forces pour les œuvres de charité, & qui n'eſt que l'ombre de celui que les Bienheureux goutent dans le Ciel.

C'eſt cette ombre agréable qu'avoit trouvé l'Epouſe, quand elle diſoit : Je me ſuis aſſiſe à l'ombre que j'avois tant deſiré, & j'ai gouté ſes fruits avec delices : *Sub umbra illius quem deſideraveram, ſedi, & fructus ejus dulcis gutturi meo.* Elle avoit demandé, dit Saint Bernard, la lumiére du midi, qui n'eſt que pour les Bienheureux : *indica mihi ubi cubas in meridie* ; mais l'Epoux veut qu'elle ſe contente de l'ombre pour ſon repos : Cette ombre de cet arbre miſterieux eſt cependant toute lumineuſe, elle rafraichit, l'Epouſe s'y repoſe tranquillement, & ſon Divin Epoux l'y raſſaſſie de fruits delicieux pour la contenter dans cette vie. Diſons ici que cet ombre c'eſt le Verbe, qui ayant daigné lui-même couvrir ſa Divinité de l'ombre de ſon Humanité adorable, met à couvert ſous ſa puiſſante protection tous ceux qui étant fatiguez & chargez du poids de leurs crimes, vont ſincerement à lui pour ſe ſoumettre ſous ſon aimable joug, pour trouver le repos qu'il a promis à leur ame. Saint Gregoire de Niſſe dit à ce ſujet que nous ne pouvons être à couvert de l'ardeur brulante de la chair, & des autres tentations, que ſous l'ombre de cet arbre vivifiant ; c'eſt-à-dire, ſous la grace & la protection de celui dont il eſt l'image. C'eſt par les deſirs ardens que l'ame eſt conduite comme l'Epouſe ſous cette ombre, ne s'y repoſant enfin, qu'aprés l'avoir, comme elle, beaucoup deſiré.

Cant. 2.

In hunc locum.

Je me ſuis aſſiſe, dit l'Epouſe, ſous l'ombre de celui que mon cœur avoit deſiré ? Qu'il eſt doux à un voyageur fatigué, & brulé de l'ardeur du ſoleil, de trouver la bonne ombre d'un grand arbre pour ſe repoſer & ſe rafraichir, ſur tout lorſqu'il trouve ſur cet arbre de fruits delicieux pour s'en nourrir ? Quoi de plus doux à un ame qui vivoit autre fois parmi les troubles & les allarmes, que de ſe repoſer en Dieu par un amour joüiſ-

ſant, & le poſſedant autant que la créature en eſt capable en cette vie ? Quoi de plus doux, que de pouvoir compter ſur le cœur d'un Dieu tout puiſſant., & de lui répandre le ſien comme au plus ſeur & au plus fidele de ſes amis : Mais avant que de pouvoir ſe repoſer ſur ſon cœur, avant que d'étre enyvré du torrent de ſon amour ; il faut ſe repoſer ſous ſa croix ; il faut étre arrosé de ſon ſang. Croix de mon Sauveur, vous ſerez l'arbre miſterieux ſous les branches duquel je me repoſerai : Sang adorable vous ſerez le fruit ſalutaire & vivifiant qui me ſoutiendrez ; fidele à porter l'un, arroſé de l'autre, aimant de tout mon cœur celui qui me les preſente ; je trouverai bientôt le moyen de me repoſer tranquillement comme ſon favori ſur ſon ſacré cœur.

Où pourrois-je trouver un vrai repos que dans l'amour & le cœur de mon Dieu ? Où pourrois-je ſatisfaire tous les deſirs de mon cœur que ſous l'ombre de celui qui ſeul peut les remplir dans le temps, & dans l'éternité ? Où pourrois-je trouver une paix tranquille & profonde que dans l'amour d'un Epoux également tout aimable & tout puiſſant ; qui tantôt comme un bon ami me preſente ſon bras pour me ſoutenir ; tantôt comme un bon Paſteur me charge ſur ſes épaules pour me rapporter à ſon bercail, quand je m'en ſuis éloigné ; qui tantôt me preſente ſa poitrine pour m'y repoſer. Le Diſciple bien aimé avoit appris en ſe repoſant ſur le cœur de ſon divin Maître, que celui qui demeure dans la charité, demeure en Dieu, & Dieu en lui : Si j'aime mon Dieu, comme je dois, je ne repoſe pas ſeulement ſous ſon ombre, mais je repoſe & je demeure dans ſon cœur ; j'y goute à loiſir, comme l'Epouſe, les fruits delicieux de ſon amour : *Et fructus ejus dulcis gutturi meo* : & je l'attire dans le mien pour y repoſer & le nourrir à mon tour de mes fruits, c'eſt-à-dire, des ſentimens & des actes réïterez de mon amour. Le cœur de mon Dieu eſt un azile puiſſant, c'eſt un ſanctuaire ſacré, c'eſt une forteresſe ; qui pourroit m'y troubler contre ma volonté : C'eſt l'amour ſeul qui en a la clef, qui peut m'y introduire, qui peut m'y conſerver, & m'y donner le vrai repos auquel j'aſpire. Amour divin ouvrez-moi les portes de ce Sanctuaire, embraſez-moi de maniére que je ne repoſe jamais que dans le cœur de mon Dieu comme dans un centre

d'amour & de mon repos, & que j'y goute comme l'Epouſe des fruits delicieux de vôtre amour, pour dire avec cette Amante, *& fructus ejus dulcis gutturi meo.*

Ce fruit delicieux dont parle l'Epouſe, qui étoit ſi doux & ſi agréable à ſa bouche, eſt ſelon Saint Ambroiſe, la mane ſpirituelle, ou la roſée de la divine ſageſſe, que le Fils de Dieu répand dans le cœur de ceux qui le cherchent avec ardeur, qui arroſe la ſechereſſe des ames juſtes, & qui les remplit d'une douceur & d'une conſolation admirable. Celui, ajoûte ce Pere, qui connoit par experience le prix & le gout de cette divine ſageſſe, ne cherche plus d'autre viande, & reconnoit par lui-même la verité de ce que dit Jeſus-Chriſt, qu'on ne vit pas du pain ſeul, mais encore de toute parole qui ſort de la bouche de Dieu. Saint Gregoire dit la même choſe de ce fruit tout ſpirituel, en aſſurant que l'ame qui en mange avec avidité, mépriſe par raport à ſa douceur tous les plaiſirs de la terre, lui étant alors plus agréable de penſer aux choſes celeſtes, de fixer ſa vûë à l'éternité, & de ſe nourrir de ce pain des Anges, qui l'éleve d'autant plus au deſſus d'elle-même, qu'elle ſe ſent plus touchée d'une vive componction, & dont elle goute d'autant plus la divine douceur, qu'elle la deſire avec plus d'ardeur.

C'eſt la divine douceur de ce fruit admirable, & ce vrai repos, que l'Epouſe trouvoit dans l'union de ſon Epoux, qui l'avoit ſi bien fortifiée, qu'elle dit à la fin de ſon Cantique qu'elle eſt devenuë comme un mur, depuis qu'elle a paru en preſence de ſon bien aimé : *Ego murus, ex quo factus ſum coram eo, quaſi pacem reperiens. Cant.* 8. Elle s'étoit ſi bien établie en Dieu, à force de gouter ce divin repos, que rien n'étoit capable de l'ébranler. Mais obſervons pour nôtre inſtruction ce que cette ſainte Epouſe dit d'elle-même ; que ſi elle étoit comme un mur, c'étoit depuis qu'elle avoit trouvé la paix en la preſence de ſon Epoux : C'eſt-à-dire que toute la force de ſon amour n'étoit fondée que ſur ſa reconciliation & ſur ſa paix avec Dieu, qui l'avoit renduë comme un mur redoutable & inacceſſible à ſes ennemis : pour apprendre aux pecheurs qu'ils ne doivent eſpérer cette force, & cette ſainte élevation, qui les peut mettre à couvert des inſultes des ennemis de leur ſalut, que par leur ſin-

cére converſion, & leur reconciliation avec Dieu, qui leur fait trouver la paix en lui : c'eſt alors que le pecheur étant reconcilié avec lui, il participe à cette force toute divine de l'Epouſe, qui fait ſon bonheur. Mais combien penſez-vous, ô ame Chretienne, que l'Epouſe avoit combatu, & combien elle avoit aimé, avant que de trouver ſa force, ſon repos, & ſa paix en Dieu : ſes paſſions ne la troubloient plus, parce qu'elle s'en étoit renduë la maitreſſe ; ſon amour n'étoit plus ſujet aux inégalitez, parce qu'elle avoit été fidelle à reveiller ſes langueurs, malgré ſes ſechereſſes, & les épreuves dans leſquelles ſon Epoux l'avoit faite paſſer ? Loin d'ici ces ames delicates, qui prennent pour un vrai repos en Dieu, certaines douceurs ſenſibles, pendant leſquelles elles s'imaginent que Dieu agit toûjours en elles : ce repos eſt bien ſouvent une illuſion : ce n'eſt pas le repos miſtique de l'Epouſe, mais il eſt ſouvent un repos oiſif, qui favoriſe la pareſſe & la tiedeur. On n'entre dans le vrai repos du divin amour, qu'après avoir combatu genereuſement, & on en ſort inébranlable contre le torrent des vices ; ſemblables à l'Epouſe, on eſt fort comme un mur quand on a trouvé ſon repos en Dieu.

Quand me repoſerai-je en vous ſeul, ô mon Dieu ; quand gouterai-je avec vous, & en vous les fruits delicieux d'une paix profonde ; c'eſt quand je ſerai fort comme un mur contre tous les évenemens de cette vie ; c'eſt quand mes paſſions ſeront incapables de m'ébranler ; c'eſt quand je ſerai inſenſible aux attraits de ce monde impoſteur ; c'eſt enfin, ô mon Dieu, quand je vous chercherai, & vous aimerai ſeul & de tout mon cœur. Il n'a tenu qu'à moi d'acquerir cette paix & ce repos, en vous cherchant fidelement, & je ne l'ai pas fait : j'ai compris mille fois que ce que le monde étale de plus brillant, & de plus flateur, ne peut apporter que de trouble, & je ne m'en ſuis pas entiérement détaché ; je n'ai ſenti que des émotions facheuſes, en ſuivant mon amour propre, & je ne l'ai pas combatu ; je ne ſuis jamais ſorti content des vaines converſations du monde, & je ne les ai pas évitées avec aſſez de ſoin : Je n'ai jamais reſſenti de vrai repos qu'en converſant avec vous, ô mon Dieu, dans la ſolitude, qu'en penſant à vous, qu'en meditant vos grandeurs, & ſur vos bontez ? A quoi tient-il donc que je ne goute ce

vrai repos d'amour, ſachant & ayant appris tous les moyens, & avec le ſecours du Ciel, pour me le procurer.

Pour y parvenir, comparez, ô ame Chretienne, les chaſtes delices qu'on goute avec Dieu, aux delices faux & ſéduiſans qu'on goute hors de lui : jugez-en ſans prévention ; appellez ici vôtre foi & vôtre raiſon à vôtre ſecours ; ſi vous l'écoutez, que vous dira-t-elle, le voici : Qu'eſt-ce que l'amour de Dieu ? Qu'eſt-ce que l'amour de la créature ? Celui-là eſt éternel ; celui-ci eſt périſſable : l'amour de Dieu purifie, & il remplit tout le cœur d'une douceur inéfable : celui de la créature le ſéduit, le corrompt, le dégoute, & il y laiſſe un vuide affreux. Si vous ne vous rendez pas à cette raiſon, appellez-en à vôtre propre experience, elle ſuffira pour vous engager à Dieu ſeul, & à vous dégouter des créatures. Vôtre cœur foible & inconſtant a peut-être aimé l'un & l'autre tour à tour ? Rappellez dans vôtre ſouvenir ces heureux, ou ces malheureux momens : charmé dabort d'une tendreſſe profane, vous vous y êtes trop abandonné ; mais ce plaiſir étoit-il ſans mélange d'amertumes ? par combien de dégouts, de regrets, & de remords de conſcience avez-vous payé les fades douceurs que vous y avez goutées. Vous avez enfin heureuſement tourné votre cœur vers Dieu ? quelle charmante douceur, quel innocent plaiſir n'y avez-vous pas reſſenti, quelle heureuſe tranquillité n'y avez-vous pas trouvé. Livrez-vous donc tout entier à cette tendreſſe ; rendez-vous digne d'en reſſentir la divine douceur, & n'y mettez point d'obſtacle ; elle eſt accompagnée d'une chaſte & celeſte volupté, & d'un ſolide repos, qui charme, qui éleve, qui ſanctifie, qui conſacre l'ame fidele à Dieu ſeul, qui la fortifie contre tous les ennemis du ſalut, & l'on ne s'en dégoute jamais que par ſa faute, Dieu ne manquant pas de ſon côté à faire joüir l'ame fidele de ce doux repos qu'elle trouve en lui.

En effet pendant que l'Epouſe ſe repoſoit ainſi tranquillement ſous l'ombre delicieuſe de ſon bien aimé, comme on vient de l'expliquer, il conjure les Filles de Jeruſalem de ne la point éveiller, ni troubler juſqu'à ce qu'elle le veüille elle-même : *Adjuro vos filiæ Jeruſalem ne ſuſcitetis, neque evigilare faciatis dilectam, donec ipſa velit.* L'ame ſainte devenuë l'Epouſe de Jeſus-Chriſt, & ſe repoſant, pour le dire ainſi, ſur ſon ſein, deſire ardemment,

Cant. 2. v. 7.

dit Saint Gregoire, de n'être point agitée dans ce bienheureux repos par les troubles du siécle, & par les cupiditez de la terre, en telle sorte qu'elle a quelque fois du dégout pour les entretiens necessaires, & qu'elle ne sent plus de joie, qu'à converser familiérement avec son Epoux : mais lorsqu'elle dort ainsi d'un sommeil tout spirituel, & qu'elle joüit de la paix que lui procure cette sainte contemplation, les personnes imparfaites la viennent troubler quelque fois à contre-temps, & veulent l'embarrasser dans les affaires du monde, regardant sa vie comme inutile à cause qu'elle se tient éloignée de tous leurs soins : C'est à ces personnes principalement que l'Epoux deffend d'éveiller son Amante, c'est-à-dire, de l'inquiéter lorsqu'elle veut s'appliquer à Dieu, & se donner toute entiére aux saints exercices d'une pieté interieure. On ne lui deffend pas néanmoins par-là, dit encore Saint Gregoire, tout soin du prochain ; mais on laisse à sa volonté de s'éveiller d'elle-même ; *donec ipsa velit* : parce qu'il est bon de laisser aux ames parfaites le discernement des temps differents où elles doivent s'appliquer, soit à la sainte contemplation, soit à travailler pour l'utilité du prochain. *In hunc locum.*

Figurons-nous donc l'Epouse se reposant dans le sein & entre les bras de son Celeste Epoux, comme Saint Jean sur celui de Jesus-Christ, où il lui découvre les divins secrets de ses adorables misteres ; ou comme Magdelene amoureusement prosternée à ses pieds uniquement attentive à l'entendre parler à son cœur ? Ne croiroit-on pas à entendre l'Epoux conjurer le Filles de Jerusalem de ne la point reveiller de ce sommeil spirituel & de ce repos salutaire, lorsqu'on entend Jesus-Christ dire à Marthe, qui se plaignoit que sa sœur ne l'aidoit point à le servir : Marthe, Marthe vous vous empressez & vous vous troublez du soin de beaucoup de choses ; cependant une seule est necessaire ; Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ravie. *Luc. 10. v. 40.*

Quels soins, Seigneur, pour une ame qui vous aime, & qui se repose en vous ? Quelle attention à lui conserver ce parfait repos qu'elle trouve en vous, & que vous lui procurez vous-même, & à écarter tout ce qui pourroit la distraire & la troubler ? Quel plaisir en effet auroit pû gouter votre Epouse avec ses compagnes, pendant qu'elle étoit absorbée dans les divi-

nes delices de la contemplation avec vous ? Donnez, Seigneur, des ailes à mon amour pour s'aller repoſer dans votre cœur, il y fait bien meilleur, que dans les tabernacles des pecheurs, où l'on ne voit que trouble & que confuſion ; éloignez de moi toutes ces filles de Jeruſalem, c'eſt à-dire, toutes ces converſations mondaines, où l'on ne parle pas de vous ; écartez toutes les penſées qui pourroient interrompre le repos innocent que je vous demande ; faites en ſorte que jamais créature ne m'éveille : je ne veus quitter mon repos, & mon ſommeil ſi doux que pour vous obéïr, que pour vous plaire, & que pour m'appliquer aux œuvres de charité que vous me preſcrirez.

Souffrez que je vous diſe, & que je vous prie inſtamment, ô mon Dieu, avec un de vos parfaits Amans : Ouvrez-moi vôtre cœur pour y donner un lieu de repos au mien ; je ſens, *In Pſ. 49.* diſoit-il (c'eſt Saint Auguſtin) que mon cœur eſt inceſſamment agité de flots & de tempetes ; vous commandez à la mer & aux vents, vous faites naître la tranquilité ? Venez & entrez ſur les flots de mon cœur, appaiſez-le de maniere que vous aimant uniquement, il vous embraſſe & vous poſſede tranquillement comme ſon unique bien ? Eloignez de ma memoire tout le ſouvenir qui s'oppoſe au repos de mon ame ; purifiez mon eſprit de toutes les penſées inquietes : briſez dans mon cœur les moindres petits liens qui pourroient y porter le trouble : Alors je dormirai en paix, & je joüirai d'un parfait repos ; & au lieu que les enfans du ſiécle cherchent en vain leur bonheur dans la multiplicité, je trouverai mon parfait repos dans l'unité de votre amour. Vous n'avez fait mon cœur que pour vous poſſeder ; ne ſouffrez donc pas que rien le partage : Vous êtes le centre vers lequel il doit tendre ſans ceſſe ; faites donc qu'il reüniſſe en vous toutes ſes penſées, tous ſes deſirs, qu'il ne penſe qu'à vous plaire, qu'il ne deſire que votre joüiſſance & que vous poſſeder ; pour me rendre digne de dire avec le Prophete Roi : En vous, Seigneur, je dormirai, & je me repoſerai en paix, mon repos ne ſera interrompu que par mes ſoupirs, & par les travaux que vous exigerez de ma charité : *In pace in idipſum dormiam & requieſcam.* *Pſ. 4. v. 9.*

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VI.

DE L'UNION ET DE LA SAINTE ALLIANCE de l'Ame fidele avec Dieu, qu'elle a heureuſement trouvé, figurée par celle de l'Epouſe avec ſon Bien-Aimé.

MON Bien-Aimé eſt à moi, & je ſuis à lui, & il ſe nourrit parmi les lys; c'eſt l'Epouſe des Cantiques, & ſous la figure de cette Amante, c'eſt l'ame fidele, qui a heureuſement trouvé ſon Dieu, qui tient ce doux langage, pour nous donner une idée de l'union, & de la ſainte alliance qu'elle a contractée avec le Céleſte Epoux, dans l'union & l'amour duquel elle trouve tout ſon bonheur, où l'Epoux fait éclater un excez de ſa bonté; parce que cette union intime, & ce commerce de charité reciproque ne ſe fait pas entre égaux; mais entre le Dieu Createur qui eſt tout bien, & ſa Creature; entre Dieu, qui eſt la grandeur-même, la ſouveraine puiſſance, & l'ame qui n'eſt que baſſeſſe d'elle-même, qui ne peut rien que par ſa miſéricorde: *In amore ſummo, unius perfecta felicitas; alterius mira dignatio*, dit Saint Bernard; *neque enim eſt inter pares, conſentio, ſeu complexio hæc.* C'eſt pour cela que l'Epouſe ne répreſente pas ſes merites; mais elle commence par le bienfait pur & gratuit de ſon Divin Epoux, confeſſant qu'elle a été prévenuë par la grace & l'amour de ſon bien-aimé: Voilà pourquoi elle dit dabort ces premiéres paroles; il eſt à moi, *Dilectus meus mihi*, pour nous faire entendre la miſéricorde & la bonté avec laquelle il l'a prévenuë, comme il a fait en ſa faveur les premiéres avances, comment il l'a recherchée, & comme il s'eſt donné & uni premiérement à elle, pour l'engager à ſe donner entiérement à lui, comme elle a fait; & ce qu'elle nous marque, quand elle ajoute dabort, qu'elle eſt à lui, *& ego illi*, ayant été fidelle à ſe rendre attentive à ſa voix, & ayant répondu à ſes favorables pourſuites, & ſuivi l'inſpiration divine qui l'attiroit: *Dilectus meus mihi, & ego illi.*

Serm. 65. in Cant.

C'eſt donc l'attrait prévenant & miſéricordieux, & la correſpondance fidelle de l'ame, qui forme cette belle alliance, la

plus pure & la plus glorieuſe de l'ame fidelle avec Dieu, dont la grace eſt le neud ſacré, alliance & union avec Dieu qui eſt la pureté-même & la ſainteté par eſſence. Auſſi pour marquer que cette union mutuelle & l'amour reciproque de l'Epoux & de l'Epouſe étoit une union toute chaſte & un amour pur, elle ajoute à l'inſtant à ces premiéres paroles mon bien-aimé eſt à moi, & moi à lui; que ſon bien aimé ſe nourrit, c'eſt-à dire, trouve ſes delices parmi les lys, qui figurent la pureté de l'ame par leur blancheur & leur bonne odeur: *Qui paſcitur inter lilia.* Auſſi l'Epoux ſe ſert d'une expreſſion fort tendre, & plus préciſe, en s'écriant en parlant à ſon Epouſe: Que vous êtes belle & pleine de graces, vous qui êtes ma tres chere, & qui faites les delices de mon cœur; *O quam pulchra es & decora, chariſſima in delitiis.* Une créature faire les delices de ſon Dieu, quel honneur? Que je ſerois ingrat & dur à moi-même, ſi ce Dieu de bonté & de pureté ne faiſoit pas les delices de mon cœur? Qu'eſt-ce qui pourroit mettre obſtacle à cette divine faveur, qui ſeul peut & doit faire ma gloire & tout mon bonheur: ce ne ſeroit qu'une tendreſſe indigne pour quelque creature périſſable: Mais quelle odieuſe comparaiſon fairois-je entre Dieu, & cette vile creature, entre le plaiſir d'être aimé de ce Dieu tout puiſſant & d'être uni à lui, de l'aimer tendrement, & le plaiſir amer & impur de m'attacher à celle-ci, qui ne peut que me rendre malheureux: Si j'ai un cœur avide des plaiſirs, je dois rechercher avec empreſſement les plus exquis, les plus purs & les plus durables, qu'on ne trouve qu'en Dieu ſeul; les tendreſſes & les douceurs dans l'union avec lui, dédomagent abondamment & avec uſure de toutes celles qu'on lui ſacrifie, & dont on ſe prive genereuſement pour ſon amour. C'eſt en aimant ce divin Epoux, pour répondre à ſon amour, que nous ſerons diſpoſez à mépriſer en même tems toutes les choſes de la terre.

Cet amour chaſte conſiſte non ſeulement dans un éloignement abſolu & general des plaiſirs groſſiers, mais auſſi des moindres plaiſirs ſenſuels, qui peuvent cauſer de petites ſoüilleures à l'eſprit & au cœur, des plus legeres flétriſſures qui ſont contraires à la perfection de la chaſteté, à ſeparer de cet amour pur toutes les vûës imparfaites & mercenaires, les retours ſur ſoi-mê-

me & le moindre partage du cœur. En un mot, l'amour pur & chaſte eſt une delicateſſe d'amour qui n'admet ni partage ni reſerve dans le cœur ; qui donne à Dieu toute ſa tendreſſe, ſans ſouffrir de concurrant ni de rival, pour rendre hommage à l'infinie pureté de Dieu, à ſon zele & à ſa jalouſie. On ne peut plaire à cet Epoux des Vierges, qui eſt la pureté-même, ni joüir du bonheur de ſon union, ni meriter ſes complaiſances, & gouter ſes divines conſolations, que par cet amour bien pur. On ne peut être uni à Dieu, ni l'aimer veritablement, ſans aimer ſa ſouveraine pureté. Jeſus-Chriſt Vierge, Fils d'une Mere-Vierge, & Epoux des Vierges, ne peut repoſer que dans un cœur pur & chaſte, où il prend ſes delices, & qu'il fait reſſentir à l'ame fidelle. Ainſi le degré de la pureté fait celui de l'amour divin & de notre union avec Dieu, dont le plaiſir inéfable ſe fait d'autant plus gouter au cœur de celui qui a le bonheur de le poſſeder, dit Saint Leon, qu'il eſt vuide de tous les autres plaiſirs, & n'en veut plus reſſentir d'autres : *Caſtus amor ita gaudet Deum amare, ut in nullo extra illum cupiat delectari.* *Serm. 7. De Jejun.*

L'éloge admirable que l'Epoux fait de ſa bien aimée, marque bien qu'elle avoit acquis cette grande pureté d'amour. Il lui dit, après avoir fait un agreable détail de ſes beautez : Vos levres mon Epouſe ſont comme un rayon qui diſtille le miel : *Favus diſtillans labia tua ſponſa.* Il ajoute le miel & le lait ſont ſous votre langue, & l'odeur de vos vetemens eſt ſemblable à celle de l'encens, *mel & lac ſub lingua tua, & odor veſtimentorum tuorum, ſicut odor thuris.* *Cant. 4. v. 11*

Le miel & le lait ſont ſous votre langue, ô ma bien aimée, dit l'Epoux, que de douceurs & de pureté tout enſemble dans l'amour de cette chaſte Epouſe ; elle n'ouvroit la bouche, & ne remuoit les levres, & ne parloit à ſon Epoux, qu'elle ne fit ſentir la douceur d'un miel odoriferant, & la pureté d'un lait incomparable par ſa blancheur : L'un & l'autre n'étoient ſous ſa langue, que parce que ſon cœur en étoit plein, ſes levres ne diſtilloient, & ſa bouche n'étoit remplie que de l'abondance de ſon cœur, elle n'aimoit que Dieu ſeul, & rien autre que par raport à lui & pour l'amour de lui, & c'eſt en quoi conſiſtoit la pureté de ſon amour, qu'il demande de nous, & que nous devons lui donner.

Vos levres, mon Epouſe, ſont comme un rayon qui diſtille le miel : Le pur amour, autant qu'une créature le peut reſſentir, eſt ce rayon de miel delicieux, qui produit de douceurs infinies, & il s'attache moins à ces douceurs, qu'à celui qui les cauſe : il n'ambitionne rien : il eſt content de ſoi-même, parce que Dieu eſt toujours avec lui ; il ne demande point de recompenſes terreſtres : il n'exige rien, & il merite & poſſede tout, en joüiſſant de Dieu ; quand il eſt pur, il vaut lui ſeul ſon prix, & il n'eſt rien qui l'égale : Il eſt lui-même ſa recompenſe & ſa propre couronne ; parce qu'il n'aime que pour poſſeder ce qu'il aime, & il le poſſede en aimant. Mes levres diſtilleroient le miel delicieux du pur amour ; je trouverois même de la douceur au milieu des ſouffrances & des amertumes, ſi j'avois été fidelle à Dieu, & ſi javois été attentif à purifier mon amour de toutes les vûës imparfaites & mercenaires qui l'ont melangé. Faiſons la conſtante reſolution de n'aimer que Dieu ſeul, de n'aimer même ſes dons que pour lui, & pour joüir éternellement de lui comme notre ſouverain bien.

L'odeur de vos vétemens, dit encore l'Epoux à ſa bien aimée, eſt ſemblable à l'odeur de l'encens ; *& odor veſtimentorum tuorum, ſicut odor thuris.* Comme l'odeur de ce parfum ne peut être pouſſée que par le feu, qui eſt le ſimbole de l'amour & de la pureté ; la bonne odeur d'une ame ne peut monter juſques à Jeſus-Chriſt que par le feu ſacré d'un amour bien purifié de toutes les attaches ſenſibles, & de tout ce qui eſt terreſtre & périſſable : le moindre petit mélange corrompt cette bonne odeur, & lui ôte tout ce qu'elle a d'agréable & de délicieux ; & l'Epoux, qui ſur l'article de l'amour & de la pureté, eſt d'une délicateſſe infinie, ne peut reſpirer cet encens, & il le rebute. Examinez-vous ſoigneuſement, ô ame Chretienne ; recherchez exactement tous les deffauts de votre amour, toutes ſes inegalitez, toutes ſes reſerves, purifiez-le de toutes les vûës d'interêt terreſtre, de toutes les recherches de vous-même ; ne vous pardonnez pas la moindre étincelle d'amour propre. C'eſt par l'étude de cette pureté d'amour, que vous deviendrez la bonne odeur de Jeſus-Chriſt, que vous vous rendrez digne d'être ſa chaſte Epouſe, & de joüir du vrai bon-

heur de ſa poſſeſſion & de ſa joüiſſance, comme l'Epouſe.

Mais comme je ne puis ſeul, ô Dieu de pureté, travailler à purifier mon cœur, parce que je ſuis foible & aveugle, aidez-moi, éclairez-moi pour en connoître, & pour en netoyer les moindres taches qui déplaiſent à vos yeux, & qui échapent à mon amour propre; aſperſez-moi d'iſope afin que je ſois netoyé, & que cette amertume ſalutaire étouffe en moi tous les ſentimens de toutes les fauſſes douceurs; arroſez, Seigneur, ce cœur ſec & ſterile des eaux ſanctifiantes de vos graces, lavez-le, purifiez-le dans ce Sang ſi pur que vous avez répandu pour moi, rendez-lui la pureté que vous lui aviez donnée dans le Batéme, accordez-moi la pieuſe demande du Prophete pénitent; créez en moi un cœur nouveau, un cœur pur: *Cor mundum crea in me Deus*; & je prendrai ſoin, avec votre ſecours, de le conſerver dans la pureté que vous lui aurez donnée, & de n'y admettre jamais rien qui puiſſe le ſoüiller; je le laverai ſi ſouvent par mes larmes, qu'il n'y demeurera jamais la moindre tache qui puiſſe offenſer la pureté de vos divins regards, ni violer l'union pure & chaſte qui m'attachera à vous, qui êtes le bien aimé de mon ame.

Diſons de plus pour animer les fideles à chercher ſans ceſſe le Seigneur à l'imitation de l'Epouſe, pour meriter de le trouver comme elle, & de joüir du même bonheur; que l'alliance que l'ame contracte avec l'Epoux Celeſte, eſt non ſeulement la plus pure, & la plus chaſte, ainſi qu'on vient de l'expliquer; mais encore la plus glorieuſe, puiſqu'elle ne lui donne pas ſeulement la qualité de ſervante du Seigneur, mais de ſon Epouſe; & par l'alliance la plus avantageuſe pour elle, la mettant en poſſeſſion de toutes les richeſſes de Dieu, & en poſſeſſion de Dieu, n'y ayant pas de plus grand bien que lui-même; il eſt le ſouverain bien, & par ainſi le ſouverain bien de l'ame qui eſt unie à lui. Quand David parloit à Dieu, & qu'il s'entretenoit avec lui dans l'interieur de ſon ame, il ne lui diſoit pas, je ſçai que vous êtes le Dieu du Ciel & de la Terre, & de toute la nature; mais je ſçai que vous êtes mon Dieu: *Dixi Domino Deus meus es tu*: le Dieu de mon cœur: *Deus cordis mei*. Mais pourquoi, demande Saint Auguſtin, s'exprimoit-il de la ſorte; & pourquoi s'attribuoit-il ſpecialement ce qui eſt commun à *Pſ. 15.*

toutes les créatures ; n'eſt-ce pas Dieu qui les a toutes tirées du néant par ſa puiſſance, & par conſequent n'eſt-il pas le Dieu de tout l'Univers ? Il eſt vrai, répond ce Saint Docteur, c'eſt le Dieu de tout le monde ; mais il faut reconnoître qu'il ſe donne plus, & qu'il appartient plus particuliérement aux ames qu'il a choiſies, qui ſe conſacrent entiérement à lui dans la Religion Chretienne, qui n'ont point d'autre ſentiment que de l'aimer, qui mettent toute leur application, & tous leurs ſoins à le ſervir, & qui n'ont point d'autre ambition que de lui plaire, & de joüir du bonheur de le poſſeder : *Sed eorum præcipuè, qui eum diligunt, colunt, poſſident.*

Aug. in Pſ. 15.

Quelle abondance de fruits céleſtes, de grace, de bénédictions, de plaiſirs, de divines conſolations, ne produit pas une ſi chaſte union, une union ſi glorieuſe, & une ſi avantageuſe poſſeſſion. De là les entretiens les plus familiers & les plus tendres d'une ame qui n'aime que Dieu ſeul ? Quelles effuſions du cœur, quelles divines careſſes, quels chaſtes plaiſirs ; quelles reciproques complaiſances, quels ſecrets ne lui confie-t-il pas, comme un ami à ſon ami ; & quelle confiance cette Epouſe n'a-t-elle pas de lui ouvrir tout ſon cœur ſans reſerve : S'il lui donne tous ſes treſors, ſes lumiéres, & ſes graces ; cette Epouſe & cette ame fidele lui donne auſſi tout ce qu'elle a, & plus elle donne, plus elle reçoit : il ſe fait entre Dieu & cette ame cherie une liaiſon intime des ſentimens ; elle ne veut plus que ce que Dieu veut, & comme il le veut ; & Dieu s'abaiſſe auſſi à ne vouloir que ce qu'elle veut ; en ſorte que de ces deux volontez, il n'en reſulte qu'une ſeule : enfin ils ſoutiennent mutuellement les intereſts de l'un & de l'autre ; l'ame ſe ſouvenant que ſon Epoux s'eſt expoſé à la mort pour elle, il n'eſt rien qu'elle ne ſacrifie pour ſon amour.

L'Epouſe des Cantiques ſe faiſoit un grand honneur de cette familiarité, quand elle diſoit, que le Roi l'avoit introduite dans ſes appartemens ſecrets : *Introduxit me Rex in cellaria ſua.* Auſſi, glorieuſe de cette faveur, après avoir dépeint toutes les beautez de cet Epoux à ſes compagnes, pour les attirer avec elle à lui ; après leur avoir fait une ample deſcription de ſes divines excellences, qui le rendent tout aimable & tout deſirable, cette Amante leur dit, *totus deſiderabilis eſt* : Elle ajoûte, que tel qu'il eſt, ma-

jeſteux, infiniment riche, la même beauté, tout puiſſant; j'oſe dire, dit-elle, qu'il eſt mon ami: *Talis eſt dilectus meus, & ipſe eſt amicus meus.* Oüi, Filles de Jeruſalem, celui dont je viens de vous étaler les grandeurs, les perfections, & les beautez incomparables, eſt cependant mon ami. Une créature peut-elle être aſſez heureuſe pour poſſeder un Dieu en qualité d'ami? N'eſt-elle point trop hardie de s'en flater, de s'en glorifier? N'eſt-elle pas même temeraire d'oſer le penſer? Non, elle a droit de le faire, pourveu qu'elle l'aime comme il veut être aimé, & qu'elle le doit. Je ſçai que pour établir cette familiarité entre Dieu & l'ame, il faut un eſpece de miracle; mais l'amour divin le fera; il a la force d'abaiſſer cet Etre ſupreme juſqu'au néant de la créature, & d'élever la créature juſques à lui, de les unir enſemble, de n'en faire qu'un même eſprit, qu'une même volonté, & qu'un même cœur. N'eſt-ce pas ce que le divin Epoux qui eſt Jeſus-Chriſt, nous apprend lui-même, en diſant à ſes Apôtres: Vous ſerez mes amis, ſi vous faites ce que je vous commande; je ne vous appellerai plus ſerviteurs, mais mes amis, parce que je vous ai fait connoître tout ce que j'ai appris de mon Pere. *Cant. 5. v. 16.* *Joan. 15. v. 15.*

Quoi de plus fort pour nous engager à la recherche & à l'amour de Dieu infiniment aimable, & qui daigne même abbaiſſer ſa ſupreme grandeur, juſqu'à nous traiter d'amis, & nous demander nôtre cœur avec une familiarité comme d'égal à égal: L'amant celeſte qui m'offre ſon amitié, & qui me demande la mienne, eſt la grandeur-même & la ſouveraine puiſſance; il veut bien deſcendre du trône brillant qu'il occupe, pour m'y élever & m'unir avec lui: quelle bonté! Le profit que je trouverai dans ce ſaint commerce qu'il veut établir entre ſon cœur & le mien, eſt une éternité de gloire, & de plaiſirs inéfables. Entrons donc ſans crainte dans la familiarité d'un ami ſi illuſtre & ſi puiſſant, puiſqu'il nous l'offre ſi gratuitement: faiſons-nous auprès de lui un merite de nôtre hardieſſe; elle eſt de ſon gout, elle doit être du nôtre: aimons-le de tout notre cœur; & diſons enſuite hardiment avec l'Epouſe: Ce Dieu ſi ſaint, ſi majeſteux, ſi puiſſant, ſi terrible, ſi parfait, ſi beau, eſt cependant mon ami, bien que je ne ſois que cendre & que pouſſiére, *& ipſe eſt amicus meus.* Je mettrai tout en uſage afin qu'il le

ſoit éternellement. Rendez-vous digne, ô ame Chrétienne, de cette ſublime familiarité, rien ne peut vous être plus honorable & plus avantageux, répondez-y comme vous devez, & comme il demande; profitez-en, elle ſera toute votre gloire, & vôtre vrai bonheur.

C'eſt dans cette union, & cette familiarité d'un ami qui eſt la fidelité-même & tout puiſſant, que l'ame fidelle goute de delices inéfables : c'eſt avec lui & en lui que l'Epouſe trouvoit la veritable joie avec ſes compagnes, qu'elle lui avoit attiré, ainſi qu'elle nous l'exprime en ces termes : *In te exultabimus & lætabimur*, en nous ſouvenant que vos mamelles ſont meilleures que le vin : *memores uberum tuorum ſuper vinum.* Conſiderons ici avec les Saints Peres, quel eſt le ſujet de cette joie; ce n'eſt pas dans les richeſſes & les treſors de la terre, ce n'eſt pas dans les honneurs & dans la gloire du monde, dans les plaiſirs du ſiécle; mais c'eſt en Dieu que l'Epouſe & ſes compagnes, qui ſont les ames fideles, ſont dans la joie, mais en Dieu; nous nous rejoüirons en vous : *Exultabimus & lætabimur in te.* Auſſi il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe leur cauſer ce doux raviſſement de joie dont elle parle : tout ce qui paroit agréable ſur la terre ne ſçauroit donner que de joies ſuperficielles & paſſageres : L'ame ſainte qui eſt l'Epouſe de Jeſus-Chriſt, fait de ſon Epoux celeſte, dit Saint Gregoire, ſes ſacrées delices, & mépriſe toutes les choſes de ce monde, en comparaiſon de lui : *Sancta anima, ſponſa Chriſti, in ſponſi ſui delitiis exultat, eumdemque ſponſum delitias ſuas facit, in cujus reſpectu mundana omnia non curat.*

Cant. 1. v. 3.

Greg. in hunc locum.

L'Epouſe ajoûte que ce ſera l'agréable ſouvenir des mamelles de ſon Epoux, c'eſt-à-dire de ſon divin amour, qui leur cauſera tous ces ſaints tranſports de joie : & pourquoi, dit Saint Gregoire, c'eſt parce que lors qu'elles s'arrêtent à conſiderer avec quel excez de charité Jeſus-Chriſt les a aimées, en ſouffrant pour elles ſur la Croix, en les rachettant au prix de ſon propre ſang, & les nourriſſant encore tous les jours dans le ſein de l'Egliſe comme du lait de ce même Sang, elles ſentent augmenter toûjours plus ſon amour : C'eſt auſſi avec bien de raiſon que l'Ecriture ajoûte, que ces mamelles de l'Epoux ſont meilleures que le vin; parce que ce Sang prétieux de Jeſus-Chriſt,

Chriſt, qui eſt devenu comme un lait d'une douceur admirable pour nous nourrir, eſt infiniment meilleur que toutes les plus précieuſes & les plus delicieuſes liqueurs.

On peut dire encore avec Saint Ambroiſe, que les mamelles de l'Epoux nous figurent les Sacremens de l'Egliſe, qui ſont tous remplis de douceur, de lait, & d'onction pour l'ame ſainte, figurée par l'Epouſe : *Quæ vero ſunt ubera ſponſi, niſi ſuavia, lactea, & pinguia Sacramenta.* Ces ſacrées mamelles lui ſont infiniment plus douces & plus agréables, que toutes les delices les plus exquiſes du ſiécle, que tous les mets les plus rares, & que tous les vins les plus delicieux aux gens enyvrez, pour le dire ainſi, des faux biens d'ici-bas, incapables de les rendre heureux ; que dans le tems de cette vie-même les ames ſaintes trouvent leur bonheur dans la douceur & dans les delices de ce lait ſpirituel & tout pur, comme l'appelle Saint Pierre, qui ſort des mamelles de l'Epoux. Que ſera-ce donc dans l'éternité où toute leur application & leur joie ſera de ſe ſouvenir ſans ceſſe de cet amour incomprehenſible, & de ce choix inéfable de leur Epoux qui les a ſauvées, comme dit Saint Paul, & qui les a appellées par ſa ſainte vocation, non ſelon leurs œuvres, mais ſelon ſa volonté, & la grace qu'il leur a donnée en Jeſus-Chriſt avant tous les tems & tous les ſiécles : *Memores uberum tuorum ſuper vinum.* La joie dont elles ſeront éternellement comblées dans la vûë des infinies miſéricordes de leur Sauveur, ſera celle que le Saint Prophete n'a pû l'exprimer d'une autre maniére qu'en le comparant à un torrent de delices, & à une eſpece d'yvreſſe : *De torrente voluptatis potabis eos : inebriabuntur ab ubertate domus tuæ.*

In Pſ. 118.

1. *Pet.* 2. 3. *v.* 2.

2. *Tim.* 1. *v.* 9.

C'eſt de ce torrent & de cette ſainte yvreſſe des divines conſolations dont l'amour divin inonde les ames ſaintes dès cette vie-même, & qui commence leur bonheur dans leur union avec Dieu, dont parle l'Epouſe, lorſqu'elle dit : Le Roi ma fait entrer dans les celiers de ſon vin : *Introduxit me Rex in cellam vinearum ſuarum.* C'eſt-là où il l'enyvra tellement de ſon divin amour, qu'elle tomba en défaillance, & qu'elle demanda d'être ſoutenuë : Enyvrée de ce vin miſtique & delicieux de l'Epoux, elle dit ces paroles remarquables : Mangez mes amis, beuvez & enyvrez-vous mes tres chers ; *Comedite amici, & ine-*

Cant. 2.

Cant. 5.

briamini chariſſimi. Une ame enyvrée de l'amour de Dieu ; loin de perdre la vraie raiſon, entre dans un zéle ardent pour la gloire de Dieu, & pour le ſalut du prochain, dont le vin précieux, qui n'eſt autre que l'amour divin, l'anime de telle maniére, qu'elle voudroit que ſon bien aimé, fût le bien aimé de tout le monde, & que tous ſes amis fuſſent enyvrez de ſon amour.

Le Roi, dit l'Epouſe, ma fait entrer dans les celiers de ſes vins : Ce celier miſtique où vous avez fait entrer votre bien aimée, ô Celeſte Epoux, & où vous faites entrer les ames ſaintes qu'elle nous repreſente, c'eſt votre propre cœur, puiſqu'elle vous aimoit de toute la tendreſſe du ſien, & où vous introduiſez tous ceux qui vous cherchent & vous aiment veritablement comme elle ; c'eſt un vin delicieux dont vous l'avez enyvrée, & qui fait tout le vrai bonheur de l'ame ſainte : C'eſt celui d'un amour ardent, qui fait perdre tout ſentiment humain, pour ne plus ſentir que vos divines operations ; qui fait dans l'eſprit une heureuſe aliénation de la raiſon naturelle, qui cauſe à l'ame fidelle une ſainte yvreſſe & une tres ſage folie, comme dit Saint Bernard : *Muſtum divini amoris in ſapientem compellit inſaniam. De dignitate divini amoris.* ; pour ne plus raiſonner que ſur les principes ſurnaturels que vous lui inſpirez, & que les hommes charnels prenent pour une veritable yvreſſe, qui éteint dans le cœur tous les feux alumez par l'amour propre, pour l'embraſer du feu divin de votre charité, qui lui fait faire pour votre gloire des actions hardies & extraordinaires, que le monde criminel traite d'extravagance. Introduiſez-moi, Seigneur, dans ce divin celier, enyvrez-moi du vin precieux de votre amour : Je n'aurai jamais plus de temperament & plus de ſageſſe, que quand je me ſerai livré entiérement à la ſainte yvreſſe & à la ſage folie de votre amour, qui loin d'abattre le corps, le ſoutient ; loin d'aveugler l'eſprit, elle l'éclaire ; loin de faire perdre la raiſon, la perfectionne ; loin de porter la corruption dans le cœur, le purifie, & fait tout ſon bonheur.

Oüi, Seigneur, je veux bien vous aimer, juſqu'à perdre l'eſprit, c'eſt-à-dire, cet eſprit du monde, qui n'eſt pas ſelon le vôtre, pour ne penſer & ne raiſonner que ſuivant les regles de votre amour : je veux perdre la memoire & le ſouvenir de tou-

tes les choſes ſenſibles, pour ne me reſſouvenir que de vos bontez & de vos miſéricordes : Je veux perdre par mon yvreſſe tout ſentiment des plaiſirs, d'injures, d'amuſemens, pour ne plus ſentir que les delicieuſes ardeurs de votre charité : Je ne veux plus parler que le langage du divin amour, & je conſens à balbutier ſur tout le reſte : Je veux encore entreprendre avec une ſainte hardieſſe tout ce que votre amour m'ordonnera, quand je devrois paſſer pour un extravagant aux yeux des hommes ? Heureuſe & ſage extravagance, puiſqu'elle ne viendra que de la ſainte yvreſſe de votre amour, qui eſt la ſouveraine ſageſſe. Recevez-moi, Seigneur, à ce divin banquet, où vous enyvrez ſi heureuſement vos plus intimes amis par l'excez de votre amour, en attendant que je poſſede ce Royaume de gloire que vous m'avez promis, où je ſerai raſſaſié & enyvré de delices inéfables à votre table, pendant l'éternité bienheureuſe.

CHAPITRE VII.

DU MALHEUR DE L'AME QUI PERD DIEU, qui ſeul faiſoit tout ſon bonheur.

COMME on ne connoit jamais mieux les choſes contraires, que par leur mutuelle oppoſition : on a crû ne pouvoir donner une plus affreuſe idée du malheur d'une ame qui perd ſon Dieu, & qui l'oblige de l'abandonner, ce qui eſt le plus horrible châtiment & la plus affreuſe peine du pecheur obſtiné, qu'en l'oppoſant à l'heureuſe joüiſſance qu'ont de Dieu les ames Juſtes par la grace en ce monde ; ni mieux découvrir l'extreme miſére d'une ame abandonnée de Dieu, que par raport au bonheur d'une ame fidelle qui le poſſede, & qui joüit des inéfables douceurs & des divines conſolations de ſa preſence, dans ſon union & ſon alliance, dont on a parlé dans les deux Chapitres precedans. On a crû que c'étoit ici le lieu de parler & de cette perte, & de ce funeſte abandon, & tacher d'expliquer en quoi il conſiſte, des fatales cauſes qui le produiſent, & de ſes affreuſes ſuites, comme on fera dans les Cha-

pitres ſuivans, pour nous en garantir. Et pour commencer à découvrir la nature de l'abandonnement d'une ame qui perd ſon Dieu :

Il faut dabort ſuppoſer avec Saint Auguſtin qu'il y a une union, une alliance, un commerce reciproque entre Dieu & les ames juſtes & innocentes ; & pour ne pas repeter ici ce qu'on a expliqué dans les Chapitres precedans ; on ajoutera ſeulement en peu de mots avec ce Saint Docteur, que les ames Juſtes, ſont l'heritage de Dieu, & qu'il eſt pareillement leur heritage : ſi nous ſommes innocens, c'eſt-à-dire exempts du peché, il nous poſſede comme un bien qui lui appartient, & nous le poſſedons comme notre ſouverain bien, qui eſt à nous ; quel bonheur & quelle gloire ! *Illi ipſo poſſidente, fiunt hereditas ipſius, & ille viciſſim fit hereditas ipſorum.* Cette heureuſe & mutuelle poſſeſſion commence en ce monde, & ſe fait par la grace & par l'amour de Dieu ; & s'acheve en l'autre par la gloire. De ſorte qu'un Chretien ſanctifié par la grace habituelle, eſt la precieuſe poſſeſſion, & le riche poſſeſſeur d'un Dieu tout puiſſant. Il eſt en premier lieu la poſſeſſion de Dieu, comme ſon image qu'il a créé à ſa reſſemblance, & dont il a reparé les traits par ſon Incarnation que le peché originel avoit effacé : Il le poſſede comme ſon treſor & ſon heritage qu'il a acheté & conquis au prix de tout ſon ſang : *Empti enim eſtis pretio magno* ; comme ſon ami l'ayant reconcilié avec ſon Pere par ſa mort : *Cum inimici eſſemus reconciliati ſumus per mortem Filii ſui* ; comme ſon enfant à qui il a donné l'être & la vie, & rendu la vie de la grace par la perte de la ſienne ; comme ſon Epouſe avec laquelle il a contracté une étroite alliance ; & enfin comme ſon Royaume où il habite & où il regne : *Regnum Dei intra vos eſt.*

Tract. 2. in Joan. n. 10.

Le Prophete Royal veut parler de cette heureuſe & glorieuſe poſſeſſion, lorſque faiſant ſa priére à Dieu, il lui parle hardiment en ces termes : Je ſuis à vous, ſauvez-moi, parce que j'ai recherché vos ordonnances qui ſont pleines de juſtice : *Tuus ſum ego, ſalvum me fac, quoniam juſtificationes tuas exquiſivi.* Il ſemble que ce n'eſt pas fort extraordinaire de ſe glorifier en diſant à Dieu, je ſuis tout à vous, étant une neceſſité generale & indiſpenſable à toutes les créatures d'être à Dieu par une dé-

Pſ. 118. v. 94.

pendance ſi étroite & ſi abſoluë, qu'il les poſſede toutes, ſans exception d'aucune avec une autorité ſouveraine ; les Anges du Paradis, les Hommes qui ſont dans le monde, les Aſtres qui brillent dans le Firmament, les vers qui rampent ſur la terre, & generallement toutes les créatures relevent également du ſouverain domaine de Dieu : *In ditione tua cuncta ſunt poſita.* Cela ne veut pas pourtant dire, que Dieu ne poſſede ſes créatures d'une differente maniére. Il y a une poſſeſſion de neceſſité abſoluë, fondée ſur les droits de la nature, comme celle de tous les êtres que Dieu a créés par ſa puiſſance : Il y en a d'autres établies ſur la grace, comme celle des ames Juſtes, dont veut parler le Prophete, & d'autres ſur la gloire comme celle des Bienheureux dans le Ciel, & c'eſt dans ce ſens que David ſe glorifie d'étre tout à Dieu ; comme auſſi l'Epouſe des Cantiques, en diſant, je ſuis toute à mon bien aimé : *Ego dilecto meo* ; & c'eſt de cette poſſeſſion dont on parle ici. *Eſter.13, v. 9.*

Mais non ſeulement une ame pure & ſainte par la grace habituelle, eſt la poſſeſſion & l'heritage de Dieu dans le veritable ſens qu'on vient de l'expliquer ; mais auſſi, comme on a deja dit avec Saint Auguſtin, Dieu eſt ſa riche poſſeſſion, ſon heritage ; elle eſt toute à Dieu, & Dieu eſt reciproquement tout à elle : *& ille viciſſim ſit hereditas ipſorum* : Cette ame le poſſede en trois maniéres, ainſi que l'enſeigne Saint Thomas, *jure, ſpe, re* ; non ſeulement par droit d'heritage qu'il lui a donné, *ſi filii & heredes* ; non ſeulement par l'eſperance fondée ſur la verité & l'infaillibilité de ſes divines promeſſes ; mais encore réellement par l'amour reciproque entre Dieu & l'ame fidelle : Celui qui m'aime, dit le Sauveur à ſes Apotres, & qui garde ma parole, mon Pere l'aimera auſſi, nous viendrons à lui, & nous fairons notre demeure en lui. Un cœur qui aime Dieu, qui accomplit ſa Loi, eſt un Temple vivant où les Perſonnes adorables de la Tres-Sainte Trinité prenent plaiſir de faire leur demeure : *Templum Dei quod eſtis vos*, diſoit Saint Paul aux Fidelles : C'eſt dans ce Temple orné des plus précieux dons du Saint-Eſprit, que Dieu fait ſentir ſa preſence à l'ame qui le poſſede, par de faveurs & de delices inéfables, par l'amour tendre & reſpectueux qu'il lui inſpire ; c'eſt-là qu'on rend à ſa grandeur & à ſa bonté les plus purs hommages ; c'eſt-là qu'on imi- *Joan.14. v. 23.*

te & qu'on honore ſa ſainteté par les continuels ſacrifices des deſirs terreſtes. Appliquez-vous donc, ame Chretienne à tenir toujours votre cœur bien net pour le poſſeder, pour en joüir, & pour être ſa demeure ſtable juſqu'à la fin de votre vie ; pour pouvoir dire toujours avec l'Epouſe qui avoit fait une douce experience de cette poſſeſſion mutuelle & de cet heureux commerce reciproque ; mon bien aimé eſt à moi, c'eſt mon ſouverain bien, c'eſt mon riche heritage ; il eſt tout à moi en ce monde, & je ſuis tout à lui, il ſera encore ma portion éternelle dans la terre des vivans : Quel treſor ! *Dilectus meus mihi, & ego illi*, & comme diſoit David : *Pars mea Deus in æternum.*

Rien ne manque au bonheur d'une ame qui poſſede Dieu par ſa grace : elle le contemple toujours par la foi, elle lui eſt entiérement unie & comme transformée en lui par la charité, & devient un même eſprit avec lui : elle ne deſire rien hors de lui, Dieu étant le ſouverain bien de l'ame, le bien par eſſence, le comble de tout bien, *omne bonum*, qui raſſaſie pleinement tous les appetits, & comble tous les deſirs de ſon cœur ; elle eſt inondée de tant de conſolations interieures, que des puiſſances de ſon ame, elles coulent juſques ſur les ſens de ſon corps, & que ſa chair, comme celle du Prophete, ſe rejoüit dans ſon heureuſe union avec le Seigneur, en lui & avec lui, auſſi bien que ſon cœur : *Cor meum & caro mea exultaverunt in Deum vivum.* Heureux donc celui duquel le Seigneur eſt la poſſeſſion & l'heritage : *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus*, comme dit le même Prophete ; il ne manquera jamais de rien, il ſera toujours calme, toujours tranquille au milieu de toutes les diſgraces de cette vie, n'y ayant que Dieu ſeul qui ait le ſecret & le pouvoir de faire joüir les ſiens d'un parfait repos, & de leur faire ſentir une veritable joie dans le cœur au milieu même des plus vives douleurs de ce monde, en accompliſſant ſa ſainte volonté, & ne voulant que ce que Dieu veut.

Du bonheur d'une ame qui par une poſſeſſion mutuelle eſt toute à ſon Dieu, & Dieu tout à elle, comme dit Saint Auguſtin ; *nemo poſſidet Deum, niſi qui poſſidetur ab eo* ; nous pouvons nous former quelque idée du malheureux état, & de l'extreme miſére d'une ame infidelle & ingrate, que Dieu irrité,

rejette loin de lui comme indigne de ſa preſence & de ſa joüiſſance, de ſa grace & de ſon amour, & qu'il abandonne aux mauvais deſirs de ſon cœur corrompu. Par ce funeſte abandon, ce delicieux & divin commerce entre Dieu & l'ame, ceſſe, Dieu n'eſt plus à cette ame, ni dans elle par ſa grace, & cette ame infidelle n'eſt plus à Dieu, ni avec Dieu; elle n'aime plus ce Dieu de bonté, & ce Dieu bienfaiſant ceſſe de l'aimer? Quel plus étrange divorce; puiſqu'étant ſeparée de Dieu, qui ſeul faiſoit ſon ſouverain bonheur, elle ne peut étre que ſouverainement malheureuſe; elle eſt frappée de ſa malediction. Malheur à eux, dit le Seigneur par un de ſes Prophetes, parce qu'ils ſe ſont éloignez de moi; mais encore d'autant plus grand, parce que je m'éloignerai d'eux: *Sed væ eis, cum receſſero ab eis*: Cette ame infidelle privée de Dieu, devient un objet d'execration, un vaſe d'ignominie, un enfant de colere & d'indignation, & la triſte poſſeſſion du Demon, qui regne dans ſon cœur comme un cruel tiran. Cette ame, ainſi ſeparée & abandonnée de Dieu qui eſt ſa fin & ſon centre, ne trouve plus en elle qu'inquiétude, qu'agitation & que miſére: Ce n'eſt plus qu'aveuglement dans ſon eſprit, qu'endurciſſement dans ſon cœur, qu'égarement dans ſon imagination, que malice dans ſa volonté, que mouvemens dereglez dans ſes paſſions, qu'impureté dans ſes ſens, & qu'un deſordre continuel dans toute ſa conduite.

Voila en quoi conſiſte l'abandon que Dieu fait d'un pecheur obſtiné & rebelle aux lumiéres de la verité & de la juſtice, qui a perdu la grace ſanctifiante; ce qui eſt le plus effroïable châtiment dont la divine Juſtice puiſſe frapper une ame impénitente: On ne peut meſurer la grandeur de cette perte, que par la grandeur de Dieu même, qui étant un bien infini, cauſe par ſa privation une peine infinie, & le plus grand de tous les ſupplices qu'une ame puiſſe ſouffrir en ce monde & en l'autre? Funeſte abandon, qui eſt ce qu'il y a de plus terrible dans les treſors des vengeances d'un Dieu, & le plus grands de tous les malheurs: *Hæc eſt tanta pœna, quantus eſt Deus*, dit Saint Auguſtin. Un pecheur en perdant Dieu, perd tout: Qu'eſt-ce qu'un homme peut perdre, quand il poſſede Dieu? & qu'eſt-ce qu'il ne perd pas quand il le perd? Cependant ce

qui eſt plus déplorable, c'eſt que ce malheur étant auſſi grand qu'on vient de tacher de le repreſenter, il y a bien peu de pecheurs qui s'en affligent, qui en ſoient touchez, & même qui s'en apperçoivent ; le pecheur eſt dans ce déplorable état réduit au néant & à la derniére misére, ainſi que David le reconnut par ſa triſte experience ; & à peine le reconnoit-il : *Ad nihilum redactus ſum, & neſcivi* : Parce qu'une femme ne perd pas ſa beauté corporelle, en perdant ſon innocence & ſa chaſteté ; parce qu'un Roi n'eſt pas privé de ſon Trone & de ſon Royaume, en ſuivant les mouvemens de ſes paſſions déreglées ; qu'un Magiſtrat n'eſt pas depoüillé de ſa Charge à chaque moment qu'il commet l'injuſtice ; parce que enfin Dieu quitte le pecheur ſans bruit, & que l'éloignement de ſa preſence, & la privation de ſa grace, tout rempli de misére qu'il eſt, n'éclate pas ſur l'heure, on ne s'en afflige pas, & l'on croit n'avoir rien perdu : *Ad nihilum redactus, & neſcivi.*

Pſ. 72. v. 22.

Ah ! Chrétien qui avez perdu Dieu & ſa grace, & qui conſervez vôtre joie mondaine dans ce pitoyable état, que vous êtes à plaindre : Vous êtes à tout moment à la veille de mourir, & de mourir d'une mort éternelle ; tu commence pecheur à éprouver ce qu'il y a de plus terrible dans la damnation, étant privé de ton Dieu, & tu és inſenſible & ſans douleur, tu te divertis à ton ordinaire, tu ne perds pas un quart d'heure de jeu, ni une occaſion d'aſſemblée & de plaiſir. *Noli lætari Jeruſalem, nolite exultare ſicut populi, quia fornicata es à Deo tuo.* Ah ! que tu és à plaindre : Quand tous tes biens temporels ſeroient diſſipez, quand il n'y auroit aucune partie de ton corps qui ne fût tourmentée de douleur, quand tu ſerois en bute à tous les opprobes & à toutes les miséres du monde, tu ne ſerois pas tant à plaindre, que tu le dois étre pour la ſeule perte de Dieu.

Oſée c. 9

Le Prephete Jeremie conſiderant la ruine de Jeruſalem, le Temple détruit, les Vierges deshonorées, les enfans maſſacrez, les ruiſſeaux de ſang coulans dans toutes les ruës ; temoigne cependant que ce n'eſt pas de cette grande deſolation qu'il s'afflige ? Hé ! ſaint Prophete quel ſujet peut-il y avoir qui ſoit plus digne de vos larmes ; il nous le declare par ces paroles remarquables : *Idcirco ego plorans, quia longe factus eſt conſolator.*

Thren. c. 1.

Que

Que les autres, répond-il, plaignent Jeruſalem dans tous ces maux, pour moi celui que je pleure principalement, c'eſt que Dieu a abandonné cette malheureuſe Ville, & que le Conſolateur s'eſt éloigné d'elle. Juſte figure, qui nous apprend, que de tous les châtimens dont Dieu punit une ame infidelle ſur la terre, dont on doit la plaindre, c'eſt l'extreme misére qu'elle-même, ſi elle y faiſoit attention & s'il lui reſtoit un peu de foi, devroit uniquement déplorer en elle-même : J'étois, devroit-elle dire, le Temple vivant de mon Dieu, l'objet de ſes complaiſances, l'heritiere de Dieu ; & je ne le ſuis plus ? Ah ! qui fournira à mes yeux de larmes aſſez abondantes pour pleurer une ſi grande perte.

Meditons ſerieuſement de ſi effraïantes veritez, & conſiderons cet abandon de Dieu comme le plus grand de tous les malheurs qui puiſſe nous arriver. Si ſa ſainte parole que vous avez entenduë ſouvent, ſi ſes graces qui vous ont ſollicité & preſſé en tant de maniéres, n'ont pû vaincre votre obſtination ; gemiſſez ſur ce funeſte état, & ſi vous êtes ſi malheureux d'avoir perdu Jeſus-Chriſt par votre infidelité, ne differez pas un moment à vous appliquer ſoigneuſement, comme l'Epouſe des Cantiques, à le chercher avec une vive douleur, dans l'amertume de votre ame ; ne vous rebutez point, comme cette Amante, des difficultez que vous y pourrez trouver ; & quand, après beaucoup de travaux & de ſouffrances, vous aurez le bonheur de rétrouver cet Epoux Celeſte, priez-le par des inſtantes priéres de ne pas s'éloigner de vous, *ne diſceſſeris à me.*

Vous aviés droit, ô mon Sauveur, de demander à votre Pere qu'il ne s'éloigna point de vous, parce que vous ne vous étiés jamais éloigné de lui ; que vous lui aviés toujours été parfaitement ſoumis, & que vous l'aviés aimé & ſervi fidellement comme votre Pere ; mais moi qui me ſuis éloigné tant de fois de mon Dieu, qui ai refuſé avec opiniatreté de vivre ſous ſa main, ſous ſes yeux dans ſa maiſon, & qui me ſuis fait autant de Dieux étrangers, que j'ai aimé des créatures, au préjudice de l'amour que je lui devois, comment oſerois-je prétendre à la même faveur ? Ah ! Seigneur, je reconnois que je n'ai aucun droit de vous demander que vous ne vous éloigniez pas de moi : mais je m'addreſſe à votre miſéricorde pour

la ſupplier de me rapprocher de vous, de ne plus ſouffrir que je m'en éloigne, & de ne rien faire qui me rende indigne de votre ſecours, ni qui vous oblige de vous éloigner de moi.

Heureux qui connoit le bonheur de poſſeder Dieu par la foi & par la grace : C'eſt alors qu'il faut lui demander avec plus d'inſtance de fixer ſa demeure en nous ? Combien plus devons-nous encore redoubler nos inſtances, quand nous voyons le ſoleil de juſtice baiſſer, & le jour de la foi & de l'amour de Dieu diminuer dans notre cœur : C'eſt alors que nous devons le conjurer de demeurer avec nous. Les deux Diſciples prioient Jeſus-Chriſt de s'arrêter, afin qu'il ne marcha point dans les tenebres de la nuit : c'eſt de peur d'y marcher moi-même, ô mon Sauveur, que proſterné à vos pieds je vous ſupplie de demeurer avec moi : *Mane nobiſcum, Domine, quoniam advеſperaſcit.*

CHAPITRE VIII.

DES CAUSES FATALES DE L'ABANDON DE DIEU, & de la perte que fait une ame infidelle de ſa grace.

NOUS avons cet avantage qu'on ne peut nous ravir Dieu & ſa grace contre notre volonté ; c'eſt un treſor que nous ne perdons jamais que par notre faute, ou par notre negligence. Nous ne pouvons conſerver les biens périſſables avec tous nos ſoins ; l'artifice, ou la violence, ou le deperiſſement nous les raviſſent ; quelque vigilence & quelque prudence que nous ayions pour les garder, nous ſommes ſouvent contraints d'en craindre ou d'en reſſentir la perte : La calomnie flétrit notre reputatation ; l'injuſtice, le larcin, ou le malheur du temps nous raviſſent nos richeſſes ; la maladie nous prive malgré nous de la ſanté ; la mort nous fait perdre la vie : Tous ces biens, quoique precieux, ne ſçauroient éviter le deſaſtre : Les innocens perdent bien ſouvent l'honneur auſſi bien que les coupables ; les riches ſont ſujets à des maladies, auſſi bien que les pauvres ; les Rois ne ſont pas exempts de la mort, auſſi bien que

leurs Sujets : Mais la grace du Seigneur eſt un bien qu'on ne peut nous enlever qu'avec notre conſentement ; il n'eſt point de violence qui puiſſe nous la ravir ; les hommes & tous les demons liguez enſemble ne ſçauroient nous la faire perdre, ſi nous ne favoriſons leurs malins deſſeins par nôtre foibleſſe, ou par nôtre malice : *Potes aurum perdere etiam nolens, bonum quo bonus es, nec invitus accipis, nec invitus amittis*, dit Saint Auguſtin. *Serm. 12. De verbis Domini.*

Non, rien ne peut prévaloir contre la grace, ſi nous lui ſommes fideles. C'étoit la ſolide conſolation de Saint Paul au milieu des plus grandes perſecutions, & des plus violentes tentations ; c'eſt ce qui rendoit ſa foi & ſon eſpérance immobiles ? Qui me ſeparera, diſoit hardiment ce grand Apôtre, de l'amour de Jeſus-Chriſt ; ſera-ce l'affliction, la perſecution, la faim, ou la nudité, les périls, ou les fers, ou la violence ; je ſuis aſſuré que ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les Principautez, ni les choſes preſentes, ou futures, ni tout ce qu'il y a de plus haut & de plus profond, ni quelque créature quelle ſoit, ne pourra jamais me ſeparer de l'amour de Jeſus-Chriſt nôtre Seigneur. Mais obſervez exactement ce dénombrement genéral de l'Apôtre ; ce ſont ſes propres paroles, dans lequel il nomme les choſes les plus étonantes, la faim, la nudité, l'épée, la mort & la vie ; vous remarquerez avec Saint Bernard, que dans ce défi general, il n'exclut pas nous-même : c'eſt ſans doute, ajoûte ce Pere, cette ſainte liberté que Jeſus-Chriſt nous a merité, qu'aucune créature ne peut nous ſéparer de lui & de ſon ſervice ; mais que nous pouvons abandonner ce bien ſi précieux de nôtre propre volonté, attirez par les charmes ſéduiſans de nôtre propre concupiſcence, qui doit faire le ſujet de nôtre crainte. *Praeter hanc nihil eſt quod timeamus. Serm. de duplici Baptiſmo, & de relinquenda propria voluntate.* *Rom. 8.*

Dieu même ne nous prive jamais de ſa preſence & de ſa grace, que pour nous punir du mechant uſage & du mépris que nous en faiſons : Ce divin ſoleil ne s'éclipſe dans nos ames, que lorſque par nos chutes réïterées, nous avons irrité ſa colere, & que par notre malice nous avons rejetté ſa divine lumiére : *Niſi tu facies caſum, Deus non faciet occaſum*, dit Saint Auguſtin ; & comme dit le Saint Concile de Trente, Dieu n'a-

bandonne jamais le pecheur le premier, il ne l'abandonne & ne s'éloigne de lui, qu'auparavant le pecheur ne quitte Dieu & ne s'éloigne de lui : Ces deux choſes ſe ſuivent néanmoins ſi neceſſairement & ſi promptement, qu'il n'y a pas d'inſtant qui les puiſſe ſeparer, ni interrompre. Dieu qui eſt la ſainteté même ne peut ſubſiſter un moment avec le peché qui lui eſt entiérement oppoſé. Mais avec quelle peine Dieu abandonne-t-il le pecheur, qui s'éloigne de lui avec tant de facilité ; quelle violence ne lui fait-il pas, pour le forcer, pour ainſi dire, d'abandonner cet homme qu'il a créé & racheté ; il la créé, & par ſa création il lui eſt attaché par le nœud de la nature, dont il eſt l'auteur ſouverain ; il la racheté au prix de ſon ſang ; & par la grace de la Redemption, il lui eſt attaché par un lien d'amour ; il la mis au monde, il eſt donc ſon Pere ; il la porté dans les entrailles de ſa miſéricorde, il la enfanté, & lui a donné une naiſſance ſpirituelle ſur la Croix, il eſt donc auſſi ſa mere ; jugez de-là de l'eſtime qu'il en fait, & de l'amour qu'il a pour lui.

Tout eſt à vous, Chretien, dit l'Apotre Saint Paul, & vous êtes à Jeſus-Chriſt. Si Dieu a créé un Soleil, c'eſt pour vous éclairer ; une terre, c'eſt pour vous nourrir & vous ſoutenir ; des animaux, c'eſt pour vous ſervir ; tout eſt à vous & pour vous : *Omnia veſtra ſunt* : Mais ce que vous devez eſtimer infinement plus, c'eſt que vous êtes à Jeſus-Chriſt, *vos autem Chriſti* ; & l'étroite liaiſon qu'il a avec vous par ſon amour, lui eſt bien plus chere, que celle qu'il avoit déja par ſon immenſité & par ſa grandeur : la premiére ne lui a rien coûté ; mais il a acquis & racheté la ſeconde au prix de ſon ſang ? Qu'eſt-ce à Dieu de créer un Monde ; c'eſt comme un jeu pour lui : mais pour avoir dans l'homme une preſence de ſainteté, il lui en a coûté la vie. Or il eſt certain que plus un bien nous a coûté, plus il nous devient precieux ; plus nous avons donné pour l'acquerir, plus nous ſommes ſoigneux à le conſerver ; & ce n'eſt qu'avec une grande douleur que nous en ſouffrons la perte : Jugeons par-là de l'inclination d'un Dieu à notre égard, de ſon empreſſement à nous chercher, & de la peine que nous lui faiſons, lorſque nous nous éloignons de lui ? Quoi, cette bouche m'appartient, & elle me deshonnore ; ce cœur pour lequel le

mien a été percé d'une lance, ne m'aimera pas ; ces pieds pour leſquels les miens ont été cloüés à un gibet, ne ſerviront à ce pecheur que pour s'éloigner de moi ? Quelle plus criante & plus horrible injuſtice !

C'eſt trop peu dire encore que Dieu a autant d'amour & d'attachement pour les hommes qu'une mere a pour ſon fils : Car enfin ce fils ſe ſepare d'elle, dèz qu'il ſort de ſon ſein : & à notre égard, dit Saint Auguſtin, nous faiſons par la naiſſance que nous recevons de Jeſus-Chriſt un même tout avec lui, bien loin de nous en ſeparer. Les Sujets d'un Roi, les Soldats d'un Capitaine ne ſont pas ſes membres, mais dans l'Eglige nous ſommes non ſeulement les Sujets & les Soldats de Jeſus-Chriſt ; nous compoſons auſſi un même Corps miſtique avec lui, dont il eſt le Chef : Il a pour nous la même tendreſſe que dans le corps naturel la teſte a pour les autres parties du corps qui lui ſont unies : Si par malheur il faut couper une jambe, notre langue ſe plaint, notre bouche crie, & notre cœur ſe briſe de douleur : Veritable image de ce qui ſe paſſe en Jeſus-Chriſt à notre égard ; quand il eſt contraint de ſe retirer & de nous abandonner, ſes yeux pleurent, ſa langue ſe plaint, ſa bouche éclate en ſoupirs, ſon cœur eſt affligé & triſte juſqu'à la mort ; ce ſont les expreſſions figurées de l'Ecriture Sainte, dont elle ſe ſert, diſent les Peres, pour nous exprimer les grandes peines qu'il ſouffre d'abandonner un pecheur, il ne le fait qu'avec violence.

On peut dire que le pecheur dans deux états differents, fait deux eſpeces de violence à Dieu : s'humilie-t-il, il fait violence à ſa Juſtice ; s'obſtine-t-il, s'endurcit-il dans ſon peché, il fait violence à ſa Miſéricorde. Le prie-t il ; c'eſt une violence qui lui eſt agréable, dit Tertulien ; *hæc vis Deo grata eſt* : s'éloigne-t-il de lui, c'eſt une violence qui l'afflige, autant, que ſelon notre maniére de concevoir, il eſt capable de s'affliger. J'avois reſolu de perdre Achab, dit Dieu, mais viens Prophete ; tu as vû comme il s'eſt humilié. Moïſe, dit-il, je veus perdre ton Peuple ; tu me prie de ne le pas faire, tu me lie les mains, laiſſe-moi aller, afin que je décharge ſur lui les traits de mon indignation. Juſque-là, ces ſortes de violences plaiſent à Dieu : mais quand les pecheurs le contraignent de les abandonner, il

ne s'en ſepare qu'avec peine ; & s'il nous eſt permis de nous expliquer par des exemples profanes, il peut dire avec un Empereur Romain, qui ſe vengoit de la rebellion de ſes Sujets ; ces malheureux m'y ont contraint : *Coegerunt me.* Dans le malheureux état du peché nous ſouffrons tout hors de Dieu, que le pecheur ne peut ſouffrir, dit Tertulien : *Impatientes ſolius Dei ſumus* : Sa doctrine eſt trop ſevere, ſon regne eſt trop rigoureux, ſa morale eſt trop génante : le pecheur conſent qu'il ſorte de ſon cœur : Hé bien ! il en ſortira. C'eſt ainſi que nous le contraignons de nous abandonner ; c'eſt la malice du pecheur qui lui fait violence, & ce n'eſt qu'avec douleur qu'il le punit, en retirant ſon eſprit & ſa grace, & en l'abandonnant.

Nous trouvons dans Ezechiel une triſte figure de cette effraïante verité. Ce Prophete ſurpris que Dieu abandonne ſon Temple, ne peut s'empêcher de lui dire : Quoi, Seigneur, ne vous ſouvenez-vous plus de vos promeſſes ? Eſt-ce ainſi que vous abandonnez le lieu que vous avez choiſi pour vôtre demeure ? Je ſuis trop outragé, lui dit Dieu, je ſortirai de mon Sanctuaire : *Recedam à Sanctuario meo :* & pour te faire voir le juſte ſujet de mon indignation, perçe cette muraille, & conſidere tout ce qui s'y paſſe d'abominable : le Prophete obeït ; & il voit les plus anciens & les plus conſiderables du Peuple proſternez contre terre, adorer de fauſſes Divinitez ; il avance, & il voit de femmes échevelées qui pleurent la mort de l'infame Adonis : ce n'eſt pas encore tout ce qu'il découvre, il trouve de Vieillards qui tournent le dos à l'Autel, & qui adoroient le Soleil levant ? Hé bien ! Prophete, puis-je demeurer avec ces deteſtables Divinitez, & recevoir de l'encens des mains ſacrileges, qui en donnent aux Idoles ? non, je ſortirai de mon Sanctuaire.

L'application de ce trait de l'Ecriture eſt facile à faire ſur nôtre ſujet : Nous ſommes les Temples du Dieu vivant ; c'eſt en nous, & par nous qu'il veut être connu, adoré & aimé lui ſeul ; c'eſt en nous & par nous qu'il veut que nos paſſions lui ſoient ſacrifiées ; mais le faiſons-nous ? Prophete perce cette muraille, tu y verras mille abominations : ici la Statuë de Mars à qui l'on fait de ſacrifices de vengeance : là l'Idole de Mercure & de Saturne, devant leſquels on égorge la Veuve & l'Orphelin : en cet endroit une Venus & un Adonis à qui on pre-

ſente de l'encens : & après cela, ſerons-nous ſi preſomptueux de croire d'arrêter Dieu dans nos cœurs, coupables de ſi grands crimes ? non, il en ſortira, & il nous abandonnera ; parce que nous le voulons bien, en nous éloignant ainſi de lui : *Recedam à ſanctuario meo.* C'eſt donc le pecheur qui eſt lui-même la cauſe de ſa perte, & le malin artiſan de ſon malheur, ainſi que le Sauveur nous l'explique clairement dans l'Evangile de Saint Jean, où par les reproches ſenſibles qu'il fait aux Juifs, & par le détail des pechez dont il les accuſe, il nous y découvre trois funeſtes cauſes communes & ordinaires, même parmi les Chretiens, de l'abandonnement de Dieu, de l'impénitence finale, & de la mort dans le peché : Je m'en va, leur dit-il, vous me chercherez inutilement, & vous mourrez dans votre peché. *Joan. c. 8.*

La premiére eſt un malheureux engagement aux vanitez du ſiécle, un opiniâtre attachement aux richeſſes, aux plaiſirs, & à toutes les fauſſes maximes du monde corrompu : Pour vous autres, dit Jeſus-Chriſt aux Juifs, vous êtes d'ici-bas, mais pour moi je ſuis d'en-haut ; vous êtes de ce monde, & moi je ne ſuis pas de ce monde perverti, auquel vous êtes ſi fort attachez : C'eſt ainſi qu'il parloit à ce Peuple infidelle, qui avoit mal entendu ce qu'il leur diſoit, lorſqu'il les avoit menacez de les abandonner ; qu'ils le chercheroient, mais qu'ils ne le trouveroient pas, & qu'ils mourroient dans leur peché, parce qu'ils ne vouloient pas ſe détacher du monde, & aller où il étoit : Comme ils diſoient entre-eux, n'eſt-ce pas qu'il ſe tuera lui-même, & que c'eſt pour cela qu'il dit, vous ne ſçauriez venir où je va : Il leur donne la veritable raiſon de l'inutilité de leur recherche & de leur mort dans le peché, en les déſabuſant de l'erreur groſſiére dans laquelle ils étoient : en leur apprenant que leur opiniâtre attachement au monde, leur attireroit ce malheur. Comme il y aura toujours une invincible oppoſition & une grande antipatie entre Jeſus-Chriſt & le monde, dèz qu'on s'attache au monde, qu'on ſuit ſes fauſſes maximes, & qu'on mépriſe celles de Jeſus-Chriſt, on ne ſçauroit le ſuivre où il va ; parce qu'alors étant d'ici-bas, c'eſt-à-dire, attachez à la terre, & Jeſus-Chriſt étant d'en-haut, c'eſt-à-dire, un Homme-Dieu tout Celeſte ; il eſt impoſſible de reünir des extremitez ſi éloignées. Ainſi les mondains ne pouvant aller où Jeſus-Chriſt va,

il les abandonne : Ils le chercheront peut-être un jour, mais inutilement, & ils mourront dans leur peché ; & ils reſſentiront les formidables effets de cette terrible menace : *Ego vado, quæretis me, & in peccato veſtro moriemini.*

Il eſt vrai que ce n'eſt pas un crime irremiſſible, ni une ſuffiſante cauſe de l'abandonnement de Dieu d'être de ce monde : Ce n'eſt pas-là préciſement ce qui cauſe ſon éloignement, l'impénitence finale, & la mort dans le peché. Mais c'eſt l'attachement criminel qu'une infinité de perſonnes ont pour les biens, pour les honneurs, les plaiſirs, & pour tout ce qui fait la fauſſe & vaine proſperité du monde : C'eſt cet éclairciſſement que Saint Auguſtin donne aux paroles du Fils de Dieu : Vous êtes d'ici-bas, voilà pourquoi vous ne penſez qu'à la terre, vous ne vous enyvrez que de plaiſirs, vous ne ſoupirez & vous ne travaillez nuit & jour que pour amaſſer & joüir des biens de la terre ; vous ne levez jamais votre eſprit & votre cœur vers Dieu & au Ciel : Voilà pourquoi je vous ai dit, & je le repete encore, vous mourez dans votre peché : *Dixi ergo vobis in peccatis veſtris moriemini.*

C'eſt-là le malheureux ſort & la fin funeſte de ces mondains opiniatres, heureux en apparence, qui ont tout à ſouhait dans le monde, en qui l'eſprit de Dieu & de leur ſalut eſt éteint, qui ne vivent que de l'eſprit du monde, qui eſt l'irreconciliable ennemi de Jeſus-Chriſt ; qui n'ont de deſirs, d'empreſſement, d'ardeur que pour les richeſſes, les honneurs du ſiecle, auſquels Saint Bernard adreſſe ces paroles : *Extinguitur in te ſpiritus Dei, vivit in te ſpiritus mundi* : qui préferent à la ſainte ſimplicité, à la pauvreté, à la douceur, à la patience, à l'humilité, à la pieté, à la mortification de Jeſus-Chriſt, & de ſon Evangile, les fourberies, l'avarice, les haines, l'orgueïl, l'impieté, le libertinage de la vie molle & diſſoluë du monde corrompu ? O ! que le nombre eſt grand des Chretiens qui ne ſuivent que le chemin vaſte qui méne à la perdition, & qui ne veulent pas ſuivre Jeſus-Chriſt dans le chemin étroit qui conduit au ſalut éternel ; & qui s'éloignans de lui volontairement ; il ſe retire d'eux & les abandonne. Voyez ſi vous n'êtes pas de ce nombre, conſultez vous vous-même, ſondez votre cœur ; ſi vous en êtes, c'eſt à vous, comme aux

De miſeria humana.

aux Juifs, que Jeſus adreſſe ces paroles; vous êtes de ce monde, & moi je n'en ſuis pas; je m'en va, vous me chercherez, & vous mourrez dans votre peché. Vous ne pouvez éviter cet horrible malheur, qu'en vous détachant du monde, en changeant de vie, & la rendant conforme à celle de Jeſus-Chriſt.

La ſeconde cauſe de l'abandon de Dieu, qui conduit à l'impénitence finale & à la mort dans le peché, c'eſt l'incredulité volontaire, ainſi que le Fils de Dieu le declare aux Juifs dans le même Evangile par les paroles qui ſuivent : Je vous ai dit que vous mourrez dans votre peché, ſi vous ne croyez pas ce que je ſuis : Ils lui demanderent dabord; qui êtes vous? Je ſuis, leur répondit-il, dèz le commencement, & ce que je vous dis; celui qui m'a envoyé eſt veritable; & je ne dis rien dans le monde que ce que j'ai appris de lui. Les pechez auſquels les Juifs étoient adonnez, qui avoient corrompu leurs cœurs & aveuglé leur eſprit, ont étè cauſe qu'ils n'ont pas voulu reconnoître Jeſus-Chriſt pour le veritable Meſſie; le tems, le lieu de ſa naiſſance leur ont étè inutiles; ſa preſence, ſa doctrine, ſes inſtructions, ſes exemples, ſes miracles, ſes promeſſes, ſes menaces n'ont pû les fléchir : Leur infidelité a étè cauſe de l'endurciſſement de leur cœur, & de leur opiniatre reſiſtance à la verité de ſon Evangile, de l'abandon de Dieu de leur impénitence, & de leur funeſte mort dans le peché.

Cette foi veritable eſt bien rare parmi les Chetiens, tous croient Jeſus-Chriſt; mais, helas! il y en a bien peu qui croient en Jeſus-Chriſt; & c'eſt ce qu'on appelle une foi contredite : Il y a une grande difference entre ces deux choſes, croire Jeſus-Chriſt, & croire en Jeſus-Chriſt. *Multum intereſt qui credat eſſe Chriſtum*, dit Saint Auguſtin, *& credere in Chriſto.* Croire Jeſus-Chriſt eſt un article de foi commun à tous les Chretiens; mais croire en Jeſus-Chriſt, c'eſt ſuivre ſon Evangile, aimer ſes ſaintes maximes & les pratiquer, ſe ſoumettre à ſes Loix & les ſuivre; & c'eſt ce que preſque tous contrediſent tous les jours par une conduite entiérement oppoſée : Ah! ſi nous avions une foy ſincere, nos actions la démentiroient-telle? ſi nous croyions Jeſus-Chriſt comme notre Legiſlateur, n'obeïrions-nous pas à ſes préceptes? N'eſt-ce pas détruire notre foi, que de faire

toujours des œuvres qui lui ſont tout à fait oppoſées ; en quoi les Chretiens du tems ſont encore plus coupables que les Juifs, qui ne vouloient pas ſe ſoumettre à la Loi de Jeſus-Chriſt ; parce qu'ils ne le croyoient pas pour le veritable Meſſie : mais de Chretiens qui l'adorent comme leur Sauveur, & qui mépriſent & ne veulent pas pratiquer ce qui leur a enſeigné & ce qui leur commande, & font tout ce qui eſt contraire à leur foi : Voilà l'origine & la ſource de tous les deſordres de preſque tous les Chretiens, ceſt qu'ils n'ont pas une foi vive & animée, mais ſeulement une foi morte & languiſſante ; & c'eſt auſſi la cauſe fatale de leur impénitence, de leur mort dans le peché, ſuivant cet oracle formidable du Fils de Dieu : *Si non creditis quia ego ſum, moriemini in peccatis veſtris.*

Je remarque encore une troiſiéme cauſe, qui ſuit les deux premiéres qui produit l'abandonnement de Dieu ; c'eſt la continüelle reſiſtance à la volonté du Seigneur, la déſobeïſſance à ſes Loix, une vaine & criminelle complaiſance à faire tout ce qu'il nous plait, pour ſatisfaire nos paſſions & nôtre amour propre : J'explique ceci par les dernieres paroles de l'Evangile de Saint Jean que nous avons ſuivi dans ce Chapitre. Jeſus-Chriſt dit aux Juifs : Celui qui m'a envoyé eſt toûjours avec moi, & ne me laiſſe point ſeul : *Qui me miſit mecum eſt, & non reliquit me ſolum* ; parce que je fais toûjours en toutes choſes ce qui lui plait & qui lui eſt agréable, & j'accomplis en tout ſa ſainte volonté : *Quæ placita ſunt ei facio ſemper* : leur declarant par ces paroles, qu'en s'oppoſant continuellement, comme ils faiſoient à la volonté de Dieu, pour ſuivre leur propre volonté, & anéantiſſant par là tous les deſſeins miſéricordieux qu'il venoit accomplir de ſa part, ils l'obligoient de s'éloigner d'eux, de les abandonner à l'obſtination de leur volonté rebelle, & à l'endurciſſement de leur cœur, qui les conduiroit à l'impénitence finale, & à la funeſte mort dans le peché : *Ego vado, quæretis me ; & in peccato veſtro moriemini.*

Prenez garde qu'en reſiſtant toûjours comme vous faites à la volonté de Dieu qui veut vous ſauver, & qui vous appelle à pénitence : *Hæc eſt voluntas Dei ſanctificatio veſtra* ; pour perſeverer dans vos deſordres, en ne faiſant que ce qu'il vous plait, & tout ce qu'il plait au monde & au démon, pour ſatisfaire

vôtre amour propre, & ſuivre les injuſtes deſirs de vôtre cœur corrompu, & non pas ce que Dieu veut & vous ordonne; vous ne ſoyiez du nombre de ces malheureux reprouvez, toûjours rebelles à Dieu, & à ſes divines Loix, qu'il abandonne à eux-même, & à la fureur de leurs paſſions, qui le chercheront un jour inutilement, & qui mourront dans leur peché, ſelon la funeſte prophetie du Sauveur.

Pour ne pas tomber dans un ſi malheureux état, n'endurciſſons pas nos cœurs, rendons-les dociles à la verité, & ſouples aux impreſſions de l'Eſprit Saint, reſpectons & ſuivons en tout la volonté de Dieu, faiſons agréablement tout ce qu'elle nous preſcrit, & ne faiſons que ce qu'elle nous ordonne. Jeſus-Chriſt a voulu meriter par ſa parfaite obeïſſance juſqu'à la mort de la Croix, l'aſſiſtance & la protection continüelle de ſon Pere: A ſon exemple, ſoyons fideles à faire la volonté du Seigneur; & nous aurons toûjours le bonheur de l'avoir avec nous. Celui qui m'a envoyé, diſoit le Sauveur, eſt toûjours avec moi, & ne me laiſſe point ſeul, parce que je fais tout ce qui lui eſt agréable: *Quæ placita ſunt ei facio ſemper*: Ces derniéres paroles doivent être la deviſe d'un Chrétien, qui doit reſpecter en tout & par tout la volonté de Dieu, & ne faire que ce qu'elle nous preſcrit: Le plus grand mal des Chretiens eſt que preſque tous ne font que ce qui leur plait, & non pas ce qu'il plait à Dieu; ils croient qu'ils s'égareroient de la voie, ſi leur propre eſprit ne les conduiſoit; au lieu de ne ſuivre que la regle qui leur a été preſcrite, ils ne ſe conduiſent que par celle que leur propre volonté leur marque, ce qui leur attire l'éloignement de Dieu. Pour l'éviter & joüir tranquillement toûjours d'un Dieu avec nous & en nous, conformons-nous à ſa ſeule volonté, dont toutes les lumiéres & les vûës ſont infaillibles, & qui nous eſt toûjours favorable; il ne nous inſpire, & ne nous commande de faire ſa volonté, que pour recompenſer par ſon ſecours, & par ſon aſſiſtance continuelle nôtre ſoumiſſion & nôtre obeïſſance.

Le divin Epoux s'étoit éloigné de l'Epouſe des Cantiques, parce qu'elle lui avoit refuſé de lui ouvrir la porte de ſon cœur après des inſtantes priéres; mais dès-qu'elle ſe mit en devoir de le chercher ſuivant ſa volonté, elle eut le bonheur de le

trouver. Oui, mon Dieu, vous nous quitez dès-que nous nous oppoſons à vôtre ſainte volonté : afin que ce malheur ne m'arrive, je veus m'y conformer en tout par devoir & par amour ; je ſuis & ſerai content de tout ce que vous voudrez faire de moi, pourveu que je vous aime, & qu'en accompliſſant vôtre divine volonté, vous ſoyiez toûjours avec moi ; je ſacrifierai tout à l'amour de conformité, quelque choſe qu'il m'en coûte, plaiſirs, averſion, repugnances, douleurs, ſentimens naturels, reſpects humains, avantages temporels, quand même vous exigeriez de moi juſqu'à la derniére goute de mon ſang.

J'ai reconnu, Seigneur, que je n'ai jamais fait ma propre volonté ſans remords & ſans chagrin, ne l'ayant jamais faite ſans peché, quand elle a été contraire à ce que vous m'inſpiriez : mais je ne me ſuis jamais conformé à la vôtre par ſoumiſſion & par amour, quelque amére qu'elle m'ait parû, qu'elle ne m'ait cauſé d'innocents plaiſirs, qu'elle n'ait produit le calme & la tranquillité dans mon ame ? Periſſe donc ma propre volonté qui ne me cauſoit que de revoltes, de diſgraces, & vôtre éloignement ? Vivez, & regnez en moi, vous ſeule, ô divine volonté : Comme je veus, ô mon Dieu, vous aimer *juſ*qu'à la mort uniquement ; je ne veus auſſi pour toûjours que ce que vous voudrez.

La volonté de Dieu, eſt Dieu-même ; je ne puis m'y conformer comme je dois, que je ne trouve celui que mon cœur deſire, qu'il ne ſe repoſe en moi, & que je ne trouve mon repos en lui : par cette conformité j'éviterai le malheur de perdre mon Dieu, & je me décharge du fardeau inſuportable & je me délivre de l'empire tirannique de ma propre volonté : Par cette ſainte union de ma volonté à la vôtre, ô mon Dieu, la mienne ſe purifie, s'éleve, & ſe conſacre toute à vôtre ſervice ; elle ſe perd heureuſement pour ſe retrouver en vous d'une maniére noble & glorieuſe ; que vôtre divine volonté s'accompliſſe dans le Ciel & ſur la terre, dans mon eſprit, dans mon cœur, dans mon corps, dans mon ame, dans tout ce que je poſſede, dans tout ce que je deſire & que j'aime, & dans tout ce que je ſuis.

CHAPITRE IX.

DU DESESPOIR DES REPROUVEZ AU JOUR du Jugement de voir un Dieu de bonté, & le perdre pour toûjours.

PARMI les horribles ſignes qui paroitront au dernier Jugement, qui ſeront les préludes des éternelles vengeances du ſouverain Juge, & qui paroitront en ce jour amer & de miſére, en ce jour de colere & d'indignation, que l'Evangile nous décrit avec tant de ſoin, pour exciter de ſalutaires émotions dans les cœurs des pecheurs qui vivent dans une déplorable inſenſibilité de la perte de Dieu, ſans penſer à le chercher; on a crû ne pouvoir en propoſer un plus utile & plus efficace pour leur converſion, & pour animer les Juſtes à une fidele perſeverance, & diſpoſer les uns & les autres à chercher toujours avec ardeur & avec amour le Celeſte Epoux, à l'imitation de l'Amante des Cantiques, que la vûë & la preſence de Jeſus-Chriſt; qui paroiſſant alors ſur une nuée éclatante aux yeux de tout l'Univers aſſemblé devant ſon redoutable Tribunal avec une grande majeſté, & une ſouveraine puiſſance, fera en même temps en ce dernier jour de ſes aſſiſes generales, la joie, la conſolation & le ſouverain bonheur des élûs, l'horrible confuſion & le cruel deſeſpoir des réprouvez: *Tunc videbunt Filium hominis venientem cum poteſtate magna & majeſtate.*

C'eſt auſſi à cette ſeule circonſtance, qui renferme toutes les autres, qu'on s'attache ici, pour en tirer des inſtructions ſalutaires pour la recherche de Dieu; & puiſque l'Homme-Dieu qui eſt l'objet aimable & tout deſirable de notre eſperance, comme dit l'Epouſe, *totus deſiderabilis eſt*; & qui de notre Mediateur, devenu notre Juge, ſera pour lors l'objet le plus formidable de notre crainte; on en fera le ſujet des deux Chapitres ſuivans. On y fera voir que ce Divin Sauveur ſe montrera aux impies pour les confondre, premiérement comme un Dieu de bonté & d'une miſéricorde infinie, revetu de notre humanité, qui devoit faire leur ſouverain bonheur, auquel ils

étoient deſtinez, & qu'ils ont malheureuſement perdu par leur faute : *Videbunt Filium hominis.* En ſecond lieu il ſe fera voir à eux comme un Dieu de majeſté & d'une juſtice inéxorable, qu'ils ont irrité, & qui va faire leur malheur éternel : *Cum poteſtate & majeſtate magna.* De ſorte que voir un Dieu infiniment bon & miſéricordieux, & le perdre ſans rétour & ſans eſpérance de pouvoir jamais le rétrouver, ni entrer dans ſon éternelle joüiſſance ; voir & tomber entre les mains toutes puiſſantes de la ſouveraine juſtice du Dieu vivant, ſans pouvoir jamais éviter ſes éternelles vengeances : c'eſt la funeſte vûë qui fera le regret mortel, le deſeſpoir des pecheurs obſtinez : Et pour le dire en peu de mots ; un Dieu de miſéricorde perdu ſans reſſource, ainſi qu'on l'explique dans ce Chapitre : un Dieu de juſtice trouvé pour éprouver toute la ſeverité de ſon redoutable Jugement, & reſſentir toute l'amertume de ſes horribles châtimens ; c'eſt ce qu'on demontrera dans le Chapitre ſuivant.

C'eſt une verité de foi qu'il faut diſtinguer deux avenemens du Fils de Dieu dans le monde : Le premier qui eſt paſſé, dans lequel on la vû dans toutes les humiliations & les baſſeſſes de l'homme : Le ſecond que nous attendons à la fin des ſiécles, que Tertulien appelle l'avenement du Seigneur, indubitable, ſuperbe, & triomphant : & dans lequel il paroitra dans la pompe viſible, & dans tout l'éclat de la gloire, de la majeſté, & de la puiſſance de ſa Divinité, qu'il avoit cachée ſous le voile humiliant de ſon humanité, & dont il découvrira toutes les grandeurs dans ce dernier jour à la face du Ciel & de la terre, pour faire l'heureuſe conſommation de l'eſperance & de la joie des juſtes, auſquels ce Divin Sauvenr adreſſera ces conſolantes paroles : Pour vous qui vous êtes ſevrés des plaiſirs de cette vie, pour me chercher & me ſuivre, & qui m'avez confeſſé devant les hommes, regardez en haut, levez la tête avec une entiére confiance pour voir votre divin liberateur : *Reſpicite, levate capita veſtra, quoniam appropinquat redemptio veſtra.* Tandis qu'une horrible confuſion la fera baiſſer aux réprouvez dans le même inſtant qu'à travers les affreuſes tenebres dont toute la nature ſera couverte, ils verront & ils connoîtront indubitablement cet aimable Redempteur, & ce Dieu de bonté, qu'ils ont méconnu & méprisé avec tant d'inſolence pendant leur vie ;

De ſpectaculis c. 30.

Luc 21. *v.* 28.

mais ce qui fera le comble de leur malheur & de leur deſeſpoir, c'eſt qu'ils ne le verront qu'un moment, & ils le perdront pour toujours.

Pendant que nous vivons ſur la terre nous n'avons qu'une legere & foible connoiſſance de Dieu ; nous ne connoiſſons qu'imparfaitement le bonheur infini qu'on ne peut trouver que dans ſa poſſeſſion & dans ſa joüiſſance, & l'extreme miſere que nous cauſe ſa perte : les objets ſenſibles auſquels nous arrêtons continuellement notre eſprit & qui l'amuſent, détournent de nous la penſée de Dieu, qui devroit faire toute l'occupation de notre vie, & le rendent inſenſible aux promeſſes de ſa gloire, qui doit être l'éternelle recompenſe de ceux qui la cherchent fidelement. Nous ſommes ici bas comme des enfans qui ne diſcernent pas encore la miſere d'être privez d'un ſi bon pere ; nous ſommes comme des enfans tous occupez à des amuſemens pueriles, qui pleurent plutôt pour quelques bagatelles qu'on leur arrache, que pour la deſolation de leur famille : ainſi comme nous ſommes des enfans qui ne s'affligent que des pertes exterieures & ſenſibles ; ni la poſſeſſion ni la perte de notre ſouverain bien, ne fait pas en ce monde toute l'impreſſion, qu'elle devroit faire ſur nos eſprits & ſur nos cœurs, ſoit pour gouter combien il eſt doux d'en joüir, ſoit pour refléchir ſerieuſement combien il eſt amer de l'avoir abandonné & de le perdre.

Mais après la mort, & au jour du Jugement, le bandeau volontaire qui nous empeche maintenant de connoitre Dieu, & qui nous détourne de ſa recherche, ſera ôté, le charme ſeducteur des créatures qui nous enchantent, ſera rompu ; & le Fils de Dieu faiſant alors briller aux yeux des reprouvez l'éclat de ſa Divine Majeſté par une vive & affreuſe idée que ce divin objet leur en imprimera, ils le verront malgré eux dans le pompeux équipage qui le rend aimable & formidable : *Videbunt Filium hominis* ; & connoiſſant alors ſans aucun obſtacle le bonheur ineſtimable qui ſe trouve dans ſon éternelle poſſeſſion, ils concevront & ils reſſentiront avec une mortelle douleur & un cruel deſeſpoir toute la diſgrace & l'incomprehenſible malheur qu'il y a d'en être privé & de le perdre pour toujours ? Ah ! que c'eſt une choſe bien lamentable & formidable, s'écrie Saint Auguſtin, de voir Dieu, & de le perdre en même tems ; quel plus épouventable malheur,

qui joindra dans un même inſtant la fatale neceſſité de voir un Dieu ſi bon, & de le perdre pour l'éternité : *O quam lugendum eſt Chriſtum videre & perdere.*

Ce ſera dans ce triſte moment que ces miſérables pecheurs s'adreſſeront inutilement aux montagnes pour leur demander un azile pour les mettre à couvert des regards de l'Agneau : Montagnes, s'écrieront-ils, tombez ſur nous, rochers enſeveliſſez-nous ſous vos rüines, cachez-nous, derobez-nous à la face & à la colere de l'Agneau : *Abſconde nos à facie ſedentis ſuper Thronum, & ab ira Agni.* N'y a-t-il pas lieu d'être ſurpris d'entendre que les reprouvez ne demanderont au jour du Jugement que d'échaper à la preſence & à la colere de l'Agneau ? Hé qu'y a-t-il de plus doux qu'un Agneau ! n'eſt-ce pas le ſimbole de la benignité ? Jeſus-Chriſt même n'a-t-il pas voulu que les Prophetes comparaſſent la douceur & la patience avec laquelle il devoit ſouffrir une cruelle mort, à celle d'un innocent Agneau qu'on égorge ſans ſe plaindre : Cependant c'eſt en cette aimable qualité que le Sauveur ſera alors plus terrible aux pecheurs, parce qu'ayant foulé aux pieds le ſang de ce doux Agneau ſans tache, de cette Victime innocente immolée pour leur ſalut, qu'ayant abuſé de ſa douceur & de ſa bonté ; il faut qu'ils voient malgré eux en ce funeſte jour cette bonté meprisée qu'ils ont irrité, & perdu par leur malice, & ce doux Agneau comme un Lyon rougiſſant dans ſa fureur & dans ſa colere ? Non flames infernales, braſiers éternels, vous n'ajouterez rien de ſi cruel aux ſupplices de ces miſérables ? Preſence hideuſe des Demons, bourreaux immortels des damnez, votre vûë ne leur ſera pas ſi inſuportable, que celle de leur Sauveur irrité : Auſſi ils ne demanderont dans ce moment fatal que d'éviter ſa divine preſence, & que les Montagnes les cachent aux yeux de Dieu, & le dérobent à ſa fureur : *Abſconde nos à facie Agni.* Mais ce ne ſera plus le tems d'être exaucé : les Pecheurs ſeront contraints de voir, & de perdre en même tems pour toujours ce Dieu de bonté, dont ils auront mépriſé les tendreſſes & les graces. Pour éviter ce malheur, ayons tout notre recours à la miſéricorde & à la douceur de l'Agneau, avant qu'elle ſe change en colere : Ce ſont ſes Plaïes & ſa Croix qui ſont à preſent notre azile ; non les rochers, ni les montagnes. Heureux ceux qui par une re-

Apoc. 6. v. 16.

traite,

traite, dont la pénitence & les bonnes œuvres ſont toute l'occupation, prévienent cette perte irreparable.

Remarquez ici une circonſtance particuliére du dernier Jugement qui augmentera la rigueur & les reſſentimens d'une ſi grande perte, c'eſt que le Fils de Dieu le commencera par l'Arreſt favorable qu'il prononcera du bonheur éternel des Predeſtinez: *Venite benedicti Patris mei*; & l'achevera par la Sentence irrevocable & déciſive qu'il fulminera contre les reprouvez: *Diſcedite à me maledicti*. Mais pourquoi cet ordre que l'Evangile nous fait obſerver: ſi ce n'eſt pour nous faire comprendre que ces malheureux ne ſeront les temoins du bonheur des Saints, qu'autant qu'il eſt neceſſaire pour leur en faire concevoir une envie mortelle, & pour augmenter leur douleur de s'en voir privez. Le ſçavant Euſebe Demeſe en donne encore une raiſon: Dieu, dit ce Pere, commencera le dernier Jugement par la gloire & la recompenſe des Juſtes; afin que les pecheurs voyant alors l'ineſtimable bien qu'ils perdent d'un Dieu de bonté, & que voyant alors quel eſt le glorieux avantage des Bienheureux qui le poſſedent, ils reſſentent plus vivement quel eſt l'horrible peine de le perdre.

Mais pouvons-nous penſer ſans frémir à la funeſte declaration que Jeſus-Chriſt fera en ce triſte jour contre les impies, après la déciſion du bonheur éternel des Elus, lorſque ſe dépoüillant à leur égard de toutes les qualitez bienfaiſantes de Pere, d'Epoux, de Chef, de Redempteur; il les déſavoüera à la face du Ciel & de la Terre pour ſon peuple, & les ſeparera pour toûjours du trône de ſon amour & de ſa miſéricorde par cet arrêt deciſif & irrevocable; *Diſcedite à me*: ſeparez-vous de moi; *à me*, ce n'eſt qu'une ſilabe qui fera aux yeux & à l'eſprit du réprouvé une vive & funeſte peinture de toutes les perfections adorables d'un Dieu, qu'il devoit poſſeder comme ſa ſouveraine felicité, & qu'il va perdre par une malheureuſe éternité: *Diſcedite à me*: Retirez-vous de ma bonté, de ma beauté, de ma gloire, de mon éternité bienheureuſe; ſeparez-vous de moi qui ſuis votre Dieu, votre Sauveur, votre ſouverain bien, & qui devois faire votre bonheur éternel. Que Dieu ſoit ſeparé d'une miſérable & chetive creature; ce n'eſt rien pour lui, il ſuffit à lui-même, & nous ne pouvons rien ajouter à ſon bonheur ni à ſa gloire; mais que

nous ſoyons ſeparez de Dieu pour toujours, c'eſt pour nous le dernier de tous les maux, le comble de la misére, & la plus horrible de toutes les pertes; car ayant perdu Dieu, qui eſt le ſouverain bien de l'ame, nous avons tout perdu, & le pecheur ne peut plus rien prétendre après cette perte univerſelle & irreparable : il n'a plus que les pitoyables reſtes d'un être malheureux pour ſervir de foyer éternel à des flammes devorantes pour ſentir vivement un ſi étrange depoüillement, & pour s'abandonner à un cruel deſeſpoir, dont le Prophete nous fait la triſte peinture par des horribles expreſſions.

Alors que le voile de malice que le pecheur ſe fait par ſon amour propre & par ſes paſſions dereglées, ſera rompu, il verra par une fatale neceſſité ce qu'il n'a jamais voulu voir, ni connoître comme il devoit ; il verra, mais trop tard : *Peccator videbit*, que Dieu ne l'avoit créé que pour un bien ſi precieux, qu'il avoit été élevé dans l'eſperance d'être bienheureux & de joüir éternellement de Dieu, & il enragera de l'avoir perdu pour toujours par ſa faute, *& iraſcetur*, & pour un rien, pour un chetif interet, pour un maudit reſpect humain, pour un honneur imaginaire, pour une malheureuſe ſenſualité, pour quelques momens, des faux plaiſirs : *peccator videbit* ; il verra que Jeſus-Chriſt n'eſt mort que pour le racheter & lui meriter le Ciel, *& iraſcetur*, & il enragera d'avoir perdu volontairement tout le fruit de ſon ſang & de ſa morr : il verra toutes les graces qu'il a mepriſées, tous les bienfaits dont il a abuſé, & il aura un cruel remord, qui lui rongera éternellement l'eſprit & le cœur, d'avoir fait de tant de moyens de ſalut, autant de funeſtes ſujets de ſa damnation éternelle. Ce ſera pour lors que grinçant des dents, il ſechera de deſeſpoir : *dentibus ſuis fremet & tabeſcet* : & il témoignera par de regrets immortels, mais inutiles, les égaremens de ſa vie criminelle, qui lui ont attiré cette perte irreparable, & le deſir extreme de la reparer ; ce deſir, dis-je, naturellement gravé dans le fond de ſon cœur de s'unir à Dieu comme à ſa derniere fin, & au terme de ſon repos éternel, qui le tourmentera toujours impitoyablement, ne ſera jamais ſatisfait, tandis que celui des Juſtes ſera heureuſement accompli : *deſiderium peccatorum peribit*.

C'eſt alors que le pecheur connoitra un Dieu qu'il a deſavoüé dans ſon cœur pendant ſa vie par ſes actions criminelles : *Dixit*

inſipiens in corde ſuo non eſt Deus. Mais ſa divine Juſtice les forcera d'ouvrir les yeux dans ce triſte jour, & de les élever vers lui, qu'il a toujours tenus fermez à ſa Loi, & tournez vers la terre : Cette redoutable Juſtice imprimera au fond de ſon ame une affreuſe idée de ſa Majeſté & de ſa Puiſſance, qui ſera comme un criſtal horrible, ſelon l'expreſſion d'un Prophete : *Aſpectus criſtalli horribilis*, & une lumiére meurtriere qui lui découvrira & lui fera connoitre ſon ſouverain bien qu'il a perdu par ſa malice, pour le confondre : *evigilabunt in opprobium, ut videant ſemper.* Son entendement ſera toujours lié par une forte penſée, dit le ſçavant Cardinal Caietain, ſans qu'il puiſſe s'en défaire un ſeul moment, & ſans aucune diſtraction, & ſa volonté fixée à deteſter ſa folie & ſes égaremens : C'eſt dans cette vûë conſtante & invariable du ſouverain bien perdu volontairement, que conſiſte le plus grand ſupplice des reprouvez : *Detinebitur intellectus ſemper ad videndum, & voluntas ad deteſtandum.* *Pſalm.* 13. *v.* 1.

Le Saint-Eſprit dans l'Ecriture appelle la mort du pecheur obſtiné & le Jugement particulier que Dieu fait alors, & qu'il confirmera & ratifiera à la fin des ſiécles, le tems de la reſtitution de toutes choſes : *Tempus reſtitutionis omnium.* Il a voulu nous apprendre par ces miſterieuſes paroles que les pecheurs reſtitueront alors à Dieu par leur humiliation, la gloire qui lui ont ravie par leur malice. *Act.* 3. *v.* 21.

Les pecheurs endurcis perdent ordinairement trois choſes pendant leur vie par le peché qui les aveugle ; ils perdent l'eſtime de la grandeur de Dieu, la crainte de ſa Juſtice, & le deſir de ſa bonté : Or le tems de la mort & du Jugement ſera le tems de la reſtitution ; parce qu'alors la divine Juſtice reſtituera au pecheur l'eſtime de ſa grandeur qu'ils ont perduë, pour les punir de l'inſolent mépris qu'ils en ont fait, & de ſes preceptes, & de leur opiniatre attachement au monde ; cette crainte qu'ils perdent de ſa Juſtice par leur impieté & leur revolte, & le deſir de ſa bonté par leur inſenſibilité : Les pecheurs ne veulent point connoitre Dieu pendant leur vie, ne voulant pas l'adorer en eſprit & en verité, ſa colere pour la craindre, ni ſa bonté pour l'aimer & la deſirer : mais à la mort & lors qu'ils ſeront condamnez aux peines éternelles ils recouvreront toutes ces choſes ? Ah ! c'eſt pour lors qu'ils eſtimeront la majeſté de Dieu qu'ils ont meprisée, ils

craindront ſa Juſtice qu'ils ont irritée, & ils connoitront la bonté & la miſéricorde de Dieu qu'ils n'ont jamais aimée ni cherchée. Les pecheurs mépriſent Dieu, les biens du Ciel & leur ſalut; ils péſent dans de fauſſes balances qui les trompent, la grandeur de Dieu : *mendaces filii hominum in ſtateris* : mais alors ils reconnoitront, mais trop tard, ſes divines perfections : *Magnus Dominus*, s'écrieront-ils malgré eux, comme le Prophete qui le diſoit ſincerement ? Ah ! que Dieu eſt grand, que ſon ſeul nom eſt terrible : *Terribile nomen ejus.*

Ces malheureux paſſeront de l'eſtime de la majeſté de Dieu, dans la frayeur de ſa colere qu'ils ont irritée par tant de crimes ? Ah ! que Dieu & ce Juge ſouverain & inflexible leur paroitra & leur ſera terrible. Nous liſons dans l'Ecriture que les Anges tremblent dans le Ciel, qu'ils voilent leur face de leur aîles par une ſainte & reſpectueuſe fraïeur : *velant facies ſuas* : l'Egliſe chante que les Puiſſances tremblent : *tremunt Poteſtates ?* Que ſera-ce des pecheurs au jour du Jugement & en Enfer ? Quoi, les Anges qui ſont les favoris de Dieu, ſont dans l'éfroi, dans le tems qu'il les comble de ſes faveurs, qu'ils joüiſſent des inéfables delices de la gloire ? Hé que ſera ce des pecheurs ! lors qu'ils ſeront frapez de tous les anathémes de Dieu par la bouche ſacrée de Jeſus-Chriſt, & precipitez aux flames éternelles : *Ite maledicti in ignem æternum* ? Quoi, les Puiſſances du Seigneur, affermies dans ſa grace & dans ſon amour, tremblent ? Ah ! que ſera-ce de foibles & chetifs pecheurs foudroïez de tous les carreaux de la divine Juſtice ! Ah ! tous ceux qui s'élevent maintenant contre Dieu ; ſeront pour lors humiliez : Dieu ſeul ſera exalté ſur les rüines des pecheurs : *Tunc ſublimes humiliabuntur & Deus ſolus exaltabitur.*

C'eſt alors qu'ils entreront dans un deſeſpoir éternel à la vûë d'un Dieu inflexible : *Peccator videbit, & iraſcetur, dentibus ſuis fremet & tabeſcet ; deſiderium peccatorum peribit.* Ces dernieres paroles nous apprenent que dans ce terrible jour du Jugement, ils commenceront à deſirer fortement la bonté & la miſéricorde du Seigneur, qu'ils ont mepriſée, & dont ils ont abuſé pendant leur vie criminelle ; mais funeſte & inutile deſir, qui ſera toujours leur plus cruel tourment, & qui ne finira jamais : N'avoir pas dans toute l'éternité ce qu'on voudroit avoir pour toute l'éternité ; & avoir ce qu'on ne voudroit pas avoir, dit Saint Bernard ; ce ſera le mal-

heureux ſort des reprouvez qui ſouhaiteront toujours de joüir de la bonté de Dieu, ſans en avoir jamais la joüiſſance ; & ils ne voudroient pas avoir ſa haine & reſſentir les tragiques peines de ſes vengeances, & ils en ſeront éternellement accablez : *Deſiderium peccatorum peribit.*

Voilà quel ſera le deplorable ſort de l'impie au jour du Jugement, & qui ſera le votre ſi vous ſuivez leur funeſtes traces ? Helas ! il ne conte pour rien de perdre Dieu & ſa grace pour un maudit plaiſir ; il ſentira un jour les tragiques effets de cette perte : Il s'en ſepare volontairement dans le tems ; & il en ſera un jour ſeparé malgré lui pour toute une éternité : Cette ſeparation fait maintenant ſon plaiſir ; & elle ſera pour lors le comble de ſon malheur, ſon regret & ſon deſeſpoir éternel ? Ah ! regretons à preſent la perte ineſtimable d'un Dieu ſi bon, & cherchons-le par de deſirs continuels, qui ſont les pieds de l'ame, & dans la ſincerité de notre cœur, ſi nous l'avons malheureuſement perdu par le peché, pendant le tems qu'on peut le rétrouver ; ne nous expoſons pas à former dans le terrible jour de ſa colere de regrets inutiles d'avoir perdu un Dieu ſi bon, & à le chercher en vain, lorſqu'il ne ſera plus tems, & qu'on reſſentira l'effet de cette terrible menace ; vous me chercherez, & vous ne me trouverez pas.

Si nous faiſions attention, ô mon Dieu, à la ſeverité de votre Juſtice ; & combien en a couté à votre Fils pour l'appaiſer, & pour la détourner de deſſus nous ; rien ne nous paroitroit, ni ſi terrible que votre vengeance, ni ſi doux, ni ſi précieux que ſon infinie charité : Donnez-nous pour cela de vifs ſentimens de crainte & de reconnoiſſance, qui nous rendent fideles à vous chercher, à ne rien faire de ce qu'il pourroit vous irriter contre nous, & à ne rien negliger de tout ce qui peut contribuer à vous adoucir & à vous appaiſer : Rien ne le peut plus efficacement que notre converſion & notre retour à vous, pourvû qu'elle ſoit veritable & de tout le cœur, ſans quoi elle ne fairoit que vous irriter encore plus ; donnez-nous, Seigneur, cette converſion ſincere ; il faut qu'elle nous vienne de vous, nous ſommes enfans de colere, tandis-que nous vivons dans le peché, & nous le ſerions éternellement, ſi votre grace ne nous prevenoit pour nous rendre juſtes, en tournant notre cœur vers

vous. Convertiſſez-nous donc, ô mon Dieu, qui êtes notre Sauveur, & rendez-nous tels qu'il faut pour attirer votre miséricorde par notre fidelle correſpondance à votre grace : *Converte nos Deus ſalutaris noſter, & averte iram tuam à me.*

Seigneur, qui êtes témoin de tant de mouvemens inutiles & nuiſibles, dont tout le fruit eſt de nous laſſer, & de nous égarer dans la voie de l'iniquité : Dieu Créateur & Sauveur des ames, qui en connoiſſez le prix, & qui les voyez ſe jetter à l'aveugle dans l'abîme du peché & de l'Enfer ; rompez, Seigneur, le charme impoſteur qui nous ſéduit, & nous empêche d'aller à vous, & de vous chercher comme notre Souverain bien : *Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte* : Ouvrez nos yeux, afin qu'il ne nous arrive jamais de nous endormir d'un ſommeil de mort. Ouvrez-nous les yeux, & faites-nous connoître nos vrais interêts : Souvenez-vous que ce ſont des ames crées à votre image, & rachettées de votre ſang, & faites pour vous ; ne permettez pas que l'ennemi de notre ſalut nous enleve un heritage qui vous a coûté ſi cher, & que vous avez cultivé avec tant de ſoin. Achevez ce que vous avez commencé ſi miſéricordieuſement ; aidez-nous par votre grace à continuer par notre cooperation, en vous cherchant toujours ſincerement, un œuvre ſi digne de vous, & qui nous eſt ſi importante, juſqu'à ce que nous ſoyions parvenus à votre joüiſſance éternelle, où vous nous appellez.

CHAPITRE X.

DU MALHEUREUX SORT DU PECHEUR OBSTINÉ de voir & de trouver au dernier Jugement, un Dieu de juſtice ſans pouvoir éviter ſes éternelles vengeances.

POUR bien concevoir cette effrayante verité que les réprouvez voyant & perdant pour toujours un Dieu de bonté, qui devoit faire leur ſouveraine felicité, verront au dernier Jugement & trouveront en même tems un Dieu de juſtice inéxorable, ſans pouvoir éviter ſes éternelles vengeances : Il faut dabort ſuppoſer que le Pere Eternel envoyant ſon Fils au monde pour épou-

ſer notre nature, a etabli cet Homme-Dieu le Roi immortel, le maître abſolu, & le Juge univerſel de tous les hommes; enſorte qu'il nous eſt impoſſible de nous ſouſtraire de ſon Empire, qu'il s'eſt même acquis par l'éfuſion de ſon ſang & de ſa mort; par laquelle il nous a delivré de l'eſclavage du Demon, qui avoit un droit & un empire ſur nous, qu'il avoit acquis par notre revolte contre Dieu : *In hoc enim mortuus eſt & reſurrexit, ut vivorum & mortuorum dominetur.* Il nous a commandé, diſoient les Apôtres, de precher & de témoigner au Peuple, que c'eſt Jeſus-Chriſt qui a été établi de Dieu, pour être le Juge des vivans & des morts. Rom. 14. v. 16.

Jeſus-Chriſt n'eſt pas moins nôtre Juge, que nôtre Sauveur : nôtre ſort pour l'éternité eſt entre les mains de ce ſouverain Juge; & nous l'offençons ſans crainte : Il eſt du devoir indiſpenſable d'un Chrêtien de l'adorer, de ſe ſoumettre à lui, de l'aimer même en cette qualité, en nous preparant à ſon Jugement. C'eſt à lui que tout Jugement eſt devolu, viſible & inviſible, particulier & general, pour le tems & pour l'éternité, par la ſouſtraction des graces, ou par l'inflíction des peines : car le Pere ne juge perſonne, mais il a donné tout pouvoir au Fils de juger, dit Saint Jean. C. 5. v. 22

Ces veritez ne convaincront les incredules que lors qu'ils ne pourront plus croire avec fruit, alors ils connoitront ce Juge redoutable qu'ils ont outragé & irrité : *Videbunt Filium hominis* : Terrible ſpectacle pour ces malheureux de voir la ſouveraine puiſſance entre les mains de celui, dont ils ne pourront plus attendre qu'une rigoureuſe Juſtice.

Ce divin Redempteur exercera dans ſon dernier avenement en deux manieres bien differentes, cet Empire ſouverain qui lui appartient & que perſonne ne peut lui ravir : l'une eſt d'une ſevere Juſtice, avec laquelle il dominera toujours les pecheurs impénitens, & leur fera ſentir les juſtes & éternelles peines qu'ils ont meritées : l'autre eſt d'une miſéricorde pleine d'amour, qui comblera de bien & de gloire pendant l'éternité ceux qui l'ont aimé, ſervi fidelement, & cherché dans le tems qu'il faloit. On ne ſçauroit éviter l'un, ou l'autre de ces deux Empires, & quiconque ne s'aſſujetira pas à l'Empire de l'amour de Jeſus-Chriſt, ſera neceſſairement ſoumis à ſa ſouveraine juſtice.

C'eſt dans la connoiſſance de cette verité, que Saint Auguſtin

parlant à Dieu ? Seigneur, lui dit il, où va le pecheur, lorſque par un dangereux caprice de ſon eſprit, & par un mauvais choix de ſa volonté dereglée, il s'égare du droit chemin pour s'éloigner de vous, & ſe ſouſtraire à l'Empire de votre amour par une vie criminelle & toute oppoſée aux ſaintes loix de votre Evangile : *Ubi iit qui te dimitit, niſi à te placido, ad te iratum* ; nous ne pouvons dire autre choſe, dit ce Saint Docteur, lorſqu'il s'égare ainſi, ſi ce n'eſt qu'il quitte volontairement, & qu'il abandonne par ſa malice un Dieu de miſéricorde, qui ſeul peut & veut le ſauver, & faire ſon bonheur éternel ; & qu'il tombe entre les mains redoutables d'un Dieu de Juſtice pour le punir : Celui qui fuit un Dieu bienfaiſant, comme dit Saint Baſile, qui regnoit ſur lui par ſon amour, trouve un Dieu puniſſant, qui regne ſur lui par la ſeverité de juſtice : *ut qui fugit benefacientem, inveniat punientem* : & cet Enfant Prodigue qui ſort de la maiſon de ſon pere plein d'amour & de douceur, tombe entre les mains d'un maitre plein de rigueur & de ſeverité.

Plut à Dieu que tous ces pecheurs temeraires qui ſe flatent d'une impunité pretenduë, que ces libertins de profeſſion qui ne veulent ſe faire aucune violence, qui ferment l'oreille du cœur à la voix d'un Dieu irrité de leur deſordres, qui les menace de peines éternelles, que ces femmes delicates, vaines & mondaines, qui vivent dans une molle oiſiveté, & dans une criminelle idolatrie de leur corps, comme ſi les uns & les autres ne devoient jamais paroitre devant le redoutable Tribunal de leur ſouverain Juge, & comme ſi leur ame étoit d'une même condition que les bêtes ? Plut à Dieu que tous ces pecheurs indolens fiſſent attention à cette grande verité qu'on leur préche ; & dont le brave Eleazar, ſi fameux dans les guerres des Machabées ſous le regne d'Antiochus, avoit l'ame ſi bien penetrée ; lorſque quelques-uns de ſes amis, touchez d'une fauſſe compaſſion, le ſollicitoient de manger de la viande prohibée, pour obeïr aux ordres preſſans du Roy, pour appaiſer ſa colere, & éviter une cruelle mort ; il leur répondit avec une fermeté & un courage, digne des premiers Martirs de l'ancien Teſtament ? A Dieu ne plaiſe que je mette cette tache à ma memoire, & que je donne un ſi pernicieux exemple à nos jeunes gens, perſuadé que je ſuis, que ſi je commets un ſi grand crime, pour conſerver les miſérables reſtes d'une vie corruptible,

je

je ne pourrai jamais éviter les mains redoutables d'un Dieu tout-puiſſant, ni pendant ma vie ni après ma mort : *Manus Omnipotentis, nec vivus, nec mortuus efugiam.* C'eſt auſſi ce juſte motif de crainte & de religion qui l'anima à repandre genereuſement ſon ſang : Non, dit-il avec fermeté, il vaut mieux mourir pour l'obſervance fidele de nos ſaintes & venerables Loix, que de vivre avec la honte de les avoir violées ; il eſt bien moins dangereux, & il y a bien moins à craindre de tomber entre les mains d'Antiochus, qu'entre les mains redoutables d'un Dieu vivant & tout-puiſſant : ce cruel Tiran ne peut que tourmenter mon corps en ce monde ; mais ce juſte Juge peut tourmenter impitoïablement mon corps & mon ame pendant une éternité. *Lib. 1. Machab. c. 6. v. 26.*

Cette vaſte étenduë du reſſort de la Divine Juſtice avoit tellement frappé l'eſprit & le cœur du Roi David, qu'il dit à Dieu dans la profonde meditation de ſes Jugemens ? Où irai-je, Seigneur, pour me derober à votre eſprit, & où fuïrai-je devant votre face irritée ; ſi je monte dans le Ciel, vous y êtes ; ſi je deſcends en Enfer, je vous y trouve preſent ? Où n'êtes-vous pas, Seigneur, & où ne vous trouve-t-on pas, auſſi bien lors qu'on vous fuit, que lors qu'on vous cherche : lors qu'on s'éleve dans le Ciel on vous y trouve comme un pere plein de tendreſſe ; lors qu'on deſcend en Enfer, on vous y trouve comme un Juge ſevere & inexorable, ſelon les diſpoſitions avec leſquelles on s'aproche, ou l'on s'éloigne de vous. Non, dit Saint Auguſtin expliquant ces paroles du Prophete ; Dieu étant par tout par ſon immenſité, il n'y a pas un ſeul lieu qui puiſſe ſervir d'azile à un criminel fugitif contre la preſence de Dieu, pour le derober à ſa juſtice, pour le garantir de ſa colere, & le mettre à couvert des terribles coups de ſon indignation & de ſes vengeances : *Ubi eſt ergo locus receptivus, & ubi iratum non te ſentiat* : cette ſouveraine Juſtice ſçait pourſuivre par tout le pecheur pour le punir en ce monde & en l'autre.

Il eſt vrai qu'en ce monde le pecheur peut avoir recours par la pénitence à la miſéricorde du Seigneur, & à la douceur de l'Agneau avant qu'elle ſe change en colere ; ſes Playes & ſa Croix, où il peut ſe refugier, lui ſervent d'azile pour le mettre à couvert, & le garantir de ſa juſte colere & de ſes vengeances ; il peut par les œuvres de charité, par les larmes de la pénitence, & les ferventes priéres, adoucir & appaiſer ce

Juge irrité par ſes crimes ; mais cette voie miſéricordieuſe, qui lui eſt ouverte pendant ſa vie, n'eſt pas pour le pecheur obſtiné & endurci dans ſa malice, & qui meurt dans l'impénitence finale ; il ne trouve à la mort, & au dernier Jugement qu'une Juſtice inflexible, toute pure & ſans miſéricorde. Rien ne ſera alors capable de deſarmer ce Dieu en courroux, de le fléchir, ni d'arrêter un ſeul moment les traits de ſa colere & de ſes vengeances : Ce Divin Mediateur ſera alors depoüillé de tous les tendres ſentimens de compaſſion qu'il aura eû pour eux ; autant juſte & inéxorable, qu'il a été patient & miſéricordieux.

Le pecheur aura dans ce moment lamentable à ſoutenir à ſa vûë de cet horrible ſpectacle, tout le poids de la puiſſance & de la Majeſté redoutable de ce ſouverain Juge, qui l'accablera, toute la ſeverité de ſa Juſtice, la vive penetration, & les divines lumiéres de ſa ſageſſe, dans l'exacte diſcution & l'examen rigoureux de toutes les actions de ſa vie, dans la manifeſtation qu'il en fera à tout l'Univers aſſemblé devant ſon Tribunal, pour le couvrir d'une confuſion inſuportable, & dans l'Arrêt déciſif & irrevocable d'une éternelle damnation, qui l'éloignant pour toujours de ſa derniére fin, & le privant de ſon ſouverain bien, le précipitera à un feu devorant & éternel : *Diſcedite maledicti in ignem æternum.* C'eſt alors que les malheureux pecheurs voudroient bien ſe derober à la fureur & à la colere de ce redoutable Juge ; & ſe ſouſtraire à l'empire de ſa rigoureuſe juſtice ; mais plus ils voudront s'en éloigner, plus cette juſtice inéxorable les pourſuivra, & s'attachera à eux, pour leur faire ſentir la peſanteur de ſon bras, & leur faire boire à long traits toute l'amertume de ſon calice pendant l'éternité.

L'ame damnée, dans un ſens, ſera tout à Dieu, & Dieu ſera tout à elle ; elle ſera inſeparablement unie à Dieu ; & c'eſt ce qui ſera ſon ſupplice & ſon deſeſpoir : Si elle pouvoit étre entiérement ſeparée de Dieu, ou ſi elle pouvoit étre anéantie, elle ne ſentiroit pas ſon extreme miſére ; mais ce qui ſera le comble de ſon malheur, c'eſt qu'elle en ſera ſeparée ; & nonobſtant une ſi deſeſperante ſeparation, elle lui ſera intimément unie. Elle ſera d'un côté ſeparée de la vûë, de la joie & de

la bonté de Dieu, & Dieu ſe ſeparera d'elle comme ſon ſouverain bien; c'eſt-à-dire ſous toutes les qualitez bienfaiſantes qui le rendent aimable: mais d'une autre part cette ame ſe portera inutilement à Dieu & le cherchera par ſon inclination naturelle & par de deſirs violens, qu'elle ne trouvera plus miſéricordieux; & elle ſera inſeparablement attachée à ſa Juſtice par des ſupplices éternels qu'elle lui fera endurer; & Dieu s'attachera à cette ame comme ſon ennemi & ſon vengeur; c'eſt-à-dire avec toutes les rigoureuſes qualitez, qui rendront un Dieu de bonté, un Dieu de vengeance, qui ne ſe ſeparera jamais de l'ame reprouvée, & qui ſera toujours avec elle par la brulante & ardente application de ſa Juſtice à un feu qu'elle allumera pour la tourmenter impitoïablement & éternellement.

Seroit-il poſſible que ces horribles malheurs ne nous toucheroient point, que lorſque nous ne pourrons plus les éviter? Hé quoi! peut-on étre inſenſible & intrepide à de ſi effraïantes veritez; nous qui avons merité cent & cent fois d'étre damnez? Quoi, nous nous engagerons toujours à de nouveaux pechez, ſans que la crainte ſalutaire de la perte irreparable de nôtre ſouverain bien, & de la damnation éternelle faſſe aucune impreſſion ſur nous? Ah! une malheureuſe éternité ne ſuffira pas pour reparer cette perte; un moment fatal de peché ſuffit pour tomber dans un ſi deplorable malheur: quelques larmes d'une ſincere pénitence peuvent ſuffire pour l'éviter: c'eſt maintenant que notre travail peut étre utile pour le ſalut, & nos larmes agreables au Seigneur: c'eſt dans le temps preſent qu'il écoute favorablement nos gemiſſemens; que notre douleur de l'avoir offenſé, ſi elle eſt veritable, peut ſatisfaire ſa Juſtice, & purifier notre ame: le tems preſent eſt le tems du ſalut & de la miſéricorde: mais le jour du Jugement ſera le tems d'une Juſtice inexorable. Arrêtons donc les fatales reſiſtances de nos cœurs à la grace par la penſée continuelle du dernier Jugement, dont nous ne pouvons éviter la ſeverité que par la crainte ſalutaire de la rigoureuſe juſtice, & de la colere d'un Dieu irrité; oppoſons-là à nos paſſions déreglées, faiſons-nous-en un puiſſant preſervatif contre la funeſte contagion des vices, un remede efficace à nos pechez, pour en faire pénitence, & un preſſant motif pour nous animer à la fidelle pratique de toutes les vertus, & à la conſtante recherche du Seigneur.

Il eſt vrai que cette pourſuite eſt laborieuſe, elle nous engage à une vie de croix & de mortification continuelle ; mais la ſeule penſée du Jugement, & la crainte de perdre pour toujours un Dieu de bonté & de miſéricorde, ſuffit pour applanir toutes les difficultez, & pour pratiquer les plus rigoureuſes maximes de l'Evangile. C'eſt cette crainte ſalutaire qui porta l'Epouſe des Cantiques à quitter le monde, & elle-même, à tout entreprendre pour chercher uniquement ſon Celeſte Epoux ; & lui fit dire conſtamment : je me leverai au-deſſus de tout pour chercher mon bien-aimé. Nous obſerverons avec plaiſir la liberalité envers les pauvres, la charité envers le prochain, le pardon des injures, nous ſouffrirons avec patience & une humble reſignation à la volonté de Dieu, les afflictions de la vie ; nous romprons genereuſement toutes nos attaches criminelles. En un mot, nous nous ſoumettrons à toutes les rigoureuſes pratiques de l'Evangile, ſi nous craignons veritablement le Jugement du Fils de Dieu : *Ad iſtam doctrinam metu prædicati judicii tranſvolamus*, diſoit Tertulien : Nous nous portons avec joie, nous n'allons pas, mais nous volons, pour ainſi dire, lorſqu'il s'agit de pratiquer exactement tout ce que le Sauveur nous enſeigne, *nous faiſons* encore plus, nous allons au dela, *tranſvolamus*, animez de la crainte du dernier Jugement.

Voilà auſſi quels étoient les merveilleux effets de cette crainte ſalutaire qu'avoit l'Epouſe de perdre ſon bien aimé, aprés l'avoir heureuſement trouvé par une laborieuſe & conſtante recherche, qui la portoit à le conſerver avec tant de ſoin & d'amour, & qui lui faiſoit dire ſans ceſſe : *Inveni quem diligit anima mea, tenui eum, & non dimittam* : C'étoit encore la crainte des premiers Chrêtiens, qui doit penetrer nos cœurs : ils ſe mettoient en état de prevenir le terrible jour des éternelles vengeances, & de la perte ſans reſſource du ſouverain bien : voilà quelle étoit la crainte de ces premiers Fideles, que la foi vive rendoit dociles à la parole de Dieu, que la ſimple expoſition de l'Evangile faiſoit trembler, & les portoit à ſe preparer par la penitence, par l'innocence de leur vie, & par les bonnes œuvres à comparoitre devant le Juge ſouverain des vivans & des morts.

Mais, helas ! que la pluſpart des Chretiens ſont éloignez de ces pieux ſentimens ; rien ne les allarme, ils vivent dans une inſenſibi-

lité qui afflige ceux qui ont du zele pour la gloire de Dieu & pour le ſalut des ames : on ne voit rien de plus deplorable dans l'Egliſe, que l'indolence, la fauſſe ſecurité & l'endurciſſement des pecheurs de notre malheureux ſiecle, qui ayant perdu la crainte du Jugement de l'Homme-Dieu, & de ſa perte éternelle, s'abandonnent à tous les deſordres d'une vie dereglée, & qui entaſſant tous les jours pechez ſur pechez, augmentent ce treſor de colere que Dieu ouvrira au jour de ſes vengeances : C'eſt de ceux dont parle le Prophete : *Non eſt Deus in conſpectu ejus, ideo inquinatæ ſunt viæ illius in omni tempore* : Voiez ſi vous n'êtes pas de ce nombre, mais ſans vous flater. Craignez-vous le Jugement de Dieu, & la perte éternelle de ſa bonté, & de ſa miſéricorde ? Si cela étoit ne changeriez-vous pas de vie, ſeriez-vous ſi fort attaché au monde, auriez-vous une ſi grande attache au jeu, à la vanité, aux plaiſirs, à la bagatelle ? Il ſeroit beau voir un criminel qui doit trembler dans l'attente de ſon Juge, donner les jours & les nüits au plaiſir & à la débauche : Craignez-vous le Jugement de Dieu, Dieu tache de vous en inſpirer la crainte, & vous la combatez ; votre conſcience vous étonne ſouvent par ſes remords, mais vous en étouffez la voix. Vous croyez le Jugement de Dieu, mais vous n'en avez qu'une foi foible & languiſſante qui ne ſuffit pas pour intimider votre eſprit. Vous craignez le Jugement de Dieu, mais ce n'eſt qu'une crainte ſterile, qui depuis tant d'années ne vous a pas fait faire peut-être un ſeul pas pour prevenir les horribles malheurs dont le Seigneur vous menace.

Ne ſoyons pas du nombre de ces Chretiens indolens & inſenſibles, n'endurciſſons pas nos cœurs, rendons-les dociles à la ſainte parole : Craignons le Jugement de Dieu, même dans quelque état de perfection que nous puiſſions être. Les plus grands Saints le craignent, & cette crainte les rend Saints ; ils ont été animez de cette crainte dans la ferveur d'une auſtere pénitence pour s'y preparer ; à plus forte raiſon ceux qui menent une vie molle, lache & déreglée doivent l'apprehender : Fuyons le peché qui le rendra ſi formidable, que cette crainte nous porte à corriger les erreurs de notre eſprit, à moderer nos paſſions, à reſiſter aux tentations ; en un mot, pour reformer toute notre vie, ſuivant l'exhortation de Saint Gregoire de Nazience : *Hæc timè, & hoc timere eruditus, animum à concupiſcentiis, quaſi quo-*

dam frem retrahè. Que cette crainte nous engage à flechir notre Juge par nos larmes, par nos bonnes œuvres tandis-que nous vivons ſur la terre : cherchons ici-bas ſincerement le Seigneur miſéricordieux : *Neque enim eſt quo fugias à Deo irato, niſi ad Deum placatum, vis fugere ab ipſo, fuge ad ipſum*, vous dit Saint Auguſtin.

Suivons le conſeil ſalutaire de Saint Bernard, dont il a fait un ſaint uſage ; *timè, timè ſcrutinium judicis* : Apprehendez la diſcution exacte, & le rigoureux examen de ce Juge ſi ſevere ; craignez celui qui dit par un Prophete, j'examinerai Jeruſalem à la clarté des flambeaux ; c'eſt-à-dire, je foüillerai dans le fond de la conſcience d'une ame, avec une penetration infinie pour examiner les juſtices-même ; *Ego juſtitias judicabo* ; il ſondera les reins & les cœurs ; toutes les penſées les plus ſecretes, & les actions le plus cachées ſeront à nud devant lui ; *ſcrutabor Jeruſalem in lucernis* ? Qui ſera ſeur dans Babilone ; c'eſt-à-dire dans ceux dont la vie eſt toute criminelle & abominable ; ſi Jeruſalem, c'eſt-à-dire, ſi les plus juſtes & les plus ſaints doivent paſſer par une ſi rude épreuve ? *Quid tutum in Babilone, ſi Jeruſalem manet ſcrutinium.*

Tachons d'éviter une ſi exacte diſcution, & une ſi horrible confuſion par l'examen ſevere, & la confuſion ſalutaire de la pénitence ; tachons de nous garantir de la ſeparation & de la perte éternelle d'un Dieu de bonté, par une ſeparation volontaire & entiére des pompes, des vanitez, des plaiſirs du ſiécle ; prevenons la damnation éternelle par une condamnation anticipée ; ſi nous nous jugeons nous-même dans toute la rigueur, nous ne ſerons pas condamnez du Seigneur, comme dit l'Apotre : C'eſt pour cela que les Peres aſſeurent, que la pénitence nous met à couvert de la divine juſtice & de ſes vengeances. L'Abbé Rupert nous exhortant à la ſevere pratique de cette vertu, l'appelle un Jugement de Dieu anticipé ; *anticipatum Dei judicium* ? O Jugement heureux & favorable ! s'écrie Saint Bernard, que nous prononçons maintenant contre nous-mêmes par une rigoureuſe pénitence, qui nous garantit d'un jugement ſi redoutable. Je fremis, diſoit ce grand Saint, de tomber entre les mains du Dieu vivant ; mais je veus faire en ſorte & me mettre en état de paroitre devant ſon Tribunal, & devant ſa face irritée,

non comme un criminel à juger, mais comme un coupable déja jugé & condamné par lui-même. C'eſt ainſi que parloit ce devot Pere, & ce qu'il pratiquoit.

Diſons donc de bouche & de cœur avec ce grand Saint : Je veus être mon Juge ; & pour ne me rien pardonner, je veus étendre les droits de ma juſtice ſur tout le mal que j'ai fait, & ſur le bien que j'ai pratiqué : Je veus appeller au Tribunal de ma raiſon & de ma foi, non ſeulement mes pechez, mais encore mes vertus ; *judicabo proinde bona mea, judicabo mala* : Je jugerai tout le mal qui eſt en moi, je jugerai même le bien ; je tacherai de corriger le mal par des actions ſaintes, d'effacer mes pechez, de les laver par mes larmes, de les punir par de jeunes, & de les expier par tous les penibles travaux de la mortification Chretienne. Dans le bien que je puis avoir fait, j'aurai un humble ſentiment de moi-même, & ſelon le précepte du Seigneur, je m'eſtimerai un ſerviteur inutile, qui n'a fait que ce qu'il devoit faire ; je prendrai garde de ne pas lui donner de l'ivroye pour du froment, ou de paille pour de bon grain : je ſonderai exactement mes voies, mes affections & toute ma conduite ; afin que celui qui doit viſiter Jeruſalem à la lumiére des flambeaux, ne trouve rien en moi, qui ne ſoit déja examiné, diſcuté & jugé ; car Dieu ne jugera pas deux fois une même choſe ; *non judicabit bis in idipſum*. C'eſt ainſi que prévenant le Jugement de Dieu par le notre, nous éviterons la perte irreparable & éternelle d'un Dieu de bonté, & de notre ſouverain bonheur, & de tomber entre les mains redoutables d'un Dieu de juſtice & de vengeances, & nous meriterons d'être du nombre des élûs, auſquels il dira ces conſolantes paroles, en leur donnant la Couronne immortelle promiſe à leur fidelité : Venez les bien aimez de mon Pere, poſſeder éternellement le Royaume de gloire qui vous a été preparé dèz le commencement du monde.

Pour nous acquitter de tous ces pieux devoirs ; faiſons à Dieu la même priére que David lui addreſſoit : Perçez, Seigneur, mes chairs de votre crainte : *Configè timore tuo carnes meas* : Donnez-moi cette crainte vive & agiſſante, cette crainte filiale qui nous attache par amour à la priére, au travail, & aux bonnes œuvres : Cette crainte entiére & parfaite, ainſi que Tertulien

l'appelle, *metus integer*; cette crainte chaſte qui vous a ramené l'Epouſe des Cantiques, & qui vous conſerve tant de fideles ſerviteurs; cette crainte qui naît de l'amour, & qui conduit à votre amour; qui nous engage à vous chercher ſincerement, Seigneur, comme notre ſouverain bien, & qui nous anime, après vous avoir heureuſement trouvé, de nous attacher inviolablement à vous, comme votre Amante, afin que nous puiſſions dire comme elle: *Inveni quem diligit anima mea, tenui eum, nec dimittam*: c'eſt de ce lien ſacré dont elle ſe ſert, & de pluſieurs autres pour arrêter & conſerver ſon bien aimé dans ſon ame: ainſi qu'on l'expliquera dans les deux derniers Chapitres de cet Ouvrage; & dont l'ame fidele doit ſe ſervir à ſon imitation.

CHAPITRE XI.

DES LIENS SACREZ QUI ATTACHENT L'EPOUSE à ſon Celeſte Epoux, que l'ame fidele doit & peut mettre en uſage à ſon imitation.

L'EPOUSE des Cantiques, après avoir cherché fidelement ſon bien aimé, eut le bonheur de le trouver & de joüir de ſa divine preſence; alors tranſportée de joie, elle s'écrie qu'elle l'a enfin atteint, qu'elle le tient, & qu'elle ne le quittera point: *Inveni quem diligit anima mea, tenui eum, nec dimittam.* Par ces amoureuſes paroles, elle nous apprend qu'en vain une ame auroit été fidele à chercher Dieu, & aſſez heureuſe de le trouver & de s'unir à lui; ſi après l'avoir trouvé comme ſon ſouverain bien, & gouté combien le Seigneur eſt doux, elle ne s'attachoit à lui par un amour inviolable, pour tenir toujours le même langage de l'Epouſe, *tenui eum, nec dimittam.* Mais, ame Chretienne, ne vous flatez pas de tenir votre Epoux & votre Dieu, ſi vous ne vous détachez entierement du monde: ſi vous tenez encore à quelque choſe, vous ne le tenez pas comme il faut, ce n'eſt qu'un amour paſſager, ou ſi vous tenez votre Dieu, vous n'êtes pas encore aſſez avancée pour dire avec l'Epouſe, je le tiens, & je ne le laiſſerai point aller: car ſi vous n'êtes ſeparée de tout ce qui peut mettre obſtacle à ſon inviolable attachement

chement, & attentive à conſerver ſoigneuſement ce precieux treſor que vous portez dans un vaſe fragile, vous le perdrez parmi les creatures.

Je tiens mon bien aimé, dit l'Epouſe, & je ne le quitterai pas: trouver Dieu, le tenir, & ne le jamais quiter, ce ſont les trois degrez de l'attachement parfait: trouver Dieu aprés l'avoir bien cherché, quelle conſolation; le tenir aprés l'avoir trouvé, quel bonheur; ne le quitter jamais, quelle fidelité. Voilà, ame Chretienne, le grand ſecret de l'union à laquelle vous devez aſpirer. Chercher Dieu ſincerement pour le trouver, c'eſt la premiere demarche: pour cela il faut des deſirs ardens, de l'empreſſement, & la perſeverence dans cette pourſuite; le tenir aprés l'avoir trouvé, c'eſt la ſeconde, qui eſt l'union commencée; pour cela il faut eſtimer ſon bonheur & l'aimer, ne le quitter jamais, en regardant tous les autres attachemens comme de la boüe, pour perſeverer dans ſon union, c'eſt l'attachement parfait; pour cela il faut une grande attention, & craindre ſans ceſſe de perdre un ſi grand bien. Cherchez avec ardeur, ô mon ame, & vous trouverez votre Dieu, tenés bien votre Epoux quand vous l'aurez trouvé, & attachez-vous ſi fortement à luy avec le ſecours du Ciel, qu'il faut toujours demander, que vous ne le quitiez jamais, pour dire avec l'Amante fidele: *inveni quem diligit anima mea, tenui eum, nec dimittam.*

L'Epouſe ayant genereuſement briſé tous les liens ſenſibles qui l'attachoient injuſtement à la creature, Dieu fait tomber ſur elle d'autres chaînes bien fortes, glorieuſes, & bien plus delicieuſes, qui ſont celles d'une parfaite charité, & d'un inviolable attachement, pour ne s'en ſeparer jamais. Dieu veut qu'elle l'aime ainſi, en lui diſant, nous vous fairons de chaines d'or, marquetées d'argent: Ces chaines ſacrées ſont les marques d'une union intime & inviolable, & l'or & l'argent ſont les ſimboles de la charité: mais comme on ne peut aimer Dieu, ſans en étre aimé, l'Epouſe ſi heureuſement enchainée, dit à ſon tour qu'elle tient auſſi ſon bien aimé, qu'elle l'a arrêté, aprés avoir couru long-temps aprés luy, & qu'elle ne le laiſſera point aller, *tenui eum, nec dimittam.* Quand Dieu tient une ame, & qu'elle le tient par un amour reciproque, elle ne s'en ſepare jamais, ni la vie, ni la mort, ni les plaiſirs, ni les richeſſes, ni les honneurs, ni les amu-

ſemens du monde ne peuvent plus la ſeparer de l'amour de Jeſus-Chriſt.

Cette chaine qui attache une ame fidelle à Dieu, eſt ſon ouvrage, reſpectez-là, aimez-là; elle eſt d'un or tres pur, qui marque la charité; gardez-vous bien de la perdre, ou de la briſer, le Celeſte Ouvrier qui la faite, ne ſeroit plus à votre égard, ni votre Epoux, ni votre bien aimé, ni un pere tendrement affectionné; mais un Juge ſevere. Nous vous fairons, dit l'Epoux, de chaines d'or marquetées d'argent. Faites-les ſi fortes, ô mon Dieu, que jamais je ne les briſe; liez-moi ſi étroitement à vous, que je ne m'en ſepare jamais dans le temps de cette vie, & pour toute l'éternité. Mettez, ô Celeſte Epoux, ces chaines ſi glorieuſes à mon cou, comme à celui de votre Epouſe, pour marque éternelle de ma ſervitude, & de mon attachement inviolable aux loix de votre divin amour; mettez-les à mes mains, afin qu'elles ne travaillent jamais pour la vanité, ni pour le monde; mais pour votre ſeule gloire; mettez-les à mes pieds comme à ceux d'un Eſclave volontaire, qui ne veut & ne doit ſervir que vous ſeul, afin qu'ils ne faſſent jamais de demarches contraires à celles que m'inſpirera votre *amour*: & puiſque ces chaines d'or ſont de chaines d'amour, & qu'elles ſont faites plutôt pour le cœur, que pour le corps; enchainez le mien d'une ſi forte maniére, qu'il ne s'attache jamais qu'à vous ſeul.

Entrez, ô ame Chretienne dans les pieux, & humbles ſentimens du Roy David pénitent, & dites en gemiſſant avec lui: Les chaines des pecheurs m'ont environné; je ne les ai portées que trop long temps: Il eſt bien juſte, ô mon Dieu, que je porte à preſent celles que vous me preſentez ſi miſéricordieuſement: Celles-là étoient honteuſes, & je me ſuis fait une fauſſe gloire d'un veritable opprobre; celles-ci ſont brillantes comme l'or, il eſt doux, & de les ſentir, & de les porter: cependant je m'en ſuis fait une honte, & je les ai mépriſées: Celles-là ſont dures & cruelles, & je les ai aimées, & je m'en ſuis chargé avec plaiſir; celles-ci ſont douces & agréables, & je m'en ſuis fait un monſtre, & je les ai rebutées: Celles-là font perdre honteuſement la liberté, elles ne font que de malheureux eſclaves, par ce que ce ſont de chaines d'un amour profane &

criminel : Celles-cy conſervent & conſacrent la liberté, elles affranchiſſent les eſclaves du monde & du Demon, parce que ce ſont les chaines d'un amour divin, elles portent la liberté par tout, étant faites de la main de Dieu : Chargez-moi donc, Seigneur, de ces chaines d'or, non pas de cet or periſſable qui ébloüit, & qui nourrit la cupidité, mais de cet or pur de la charité, qui détruit la convoitiſe, & qui ſanctifie le cœur des enfans de Dieu.

Mes pechez ont fait de liens & de cordes pour attacher les mains de mon Sauveur ; c'eſt ainſi lié qu'il a été conduit au dernier ſupplice : Il ne s'eſt vangé de cet outrage qu'en me faiſant de chaines de charité & d'amour pour attacher mon cœur au ſien ; je l'ai attaché à un bois infame pour lui donner la mort ; & les chaines qu'il me preſente, m'attachent à un Dieu Sauveur pour me donner la vie de la grace, & la vie de la gloire : J'ai cruellement enchainé les mains de mon Liberateur pour l'empêcher de me faire du bien ; & ces mains divines & toutes puiſſantes, qui pouvoient m'écraſer & me réduire en poudre ; ne briſent ces chaines, que pour me combler de faveurs ? Quel plus puiſſant motif d'un attachement éternel ? Quel plus fort engagement, de reſpecter, de cherir les chaines glorieuſes qu'il me donne, & de les porter avec plaiſir juſqu'à la mort, & ce qui doit encore plus m'engager à aimer ces précieuſes chaines, qui m'attachent à lui ; c'eſt qu'elles me ſervent en même temps pour l'attacher à moi.

Amour ſacré, s'écrioit un Pere, que vous avez de force ; que vos chaines ſont puiſſantes, puiſque vous pouvez enchainer un Dieu immortel, lier le Ciel avec la Terre, le Créateur avec la Créature, & les lier enſemble pour une éternité ? Lier un Dieu, quel prodige ; le lier par le cœur avec l'homme, quel miracle d'amour. Divine charité que vous êtes puiſſante & induſtrieuſe ; vous nous gagnez dabort avec adreſſe, vous nous prenez avec douceur, vous nous engagez avec tendreſſe, pour nous lier avec force ; & déz-que nous ſommes à vous, vous vous donnez entiérement à nous : Vous nous apprenez à lier à notre tour le fort, à deſarmer le tout Puiſſant, & à triompher d'un Dieu invincible : Vous ne tenez nos cœurs, que pour nous faire tenir celui de Dieu, vous ne nous atta-

chez à lui, que pour l'attacher à nous ? A qui tient-il de rendre ces liens indiſſolubles ? Ah ! Seigneur, faites ſentir à mon cœur que je vous tiens par un amour d'attachement, & donnez-moi la force de ne vous quitter jamais.

Ce qu'il y a de plus admirable, & de plus conſolant, c'eſt que je ne puis tenir mon Dieu par un amour d'attachement comme l'Epouſe, que je n'aye le bonheur comme elle en lui, & avec lui de poſſeder tous ſes Treſors : Si je lui adhere en tout, & ſi je lui ſuis fortement attaché, je deviens dans le ſentiment de Saint Paul, un même eſprit avec lui : *Qui adheret Deo, unus ſpiritus eſt* : Je participe à ſa grandeur : je ne ſuis rien, quand je ne ſuis pas attaché à Dieu par les doux liens de l'amour ; je ſuis tout quand je le tiens, & que je le poſſede ; c'eſt alors qu'il verſe dans mon ame toutes les douceurs de ſa grace, il repend dans mon cœur toute l'onction de ſa divine parole, & toute l'ardeur de ſon amour ; plus je ſuis attaché à lui, plus j'aime mes liens & mon attachement ; & je dis alors avec l'Epouſe ; je tiens mon bien aimé, & je ne le laiſſerai point aller, *tenui eum, nec dimittam.*

Cette ſainte Epouſe, aprés avoir proteſté ſi ſolemnellement qu'elle tient ſon bien aimé ; elle dit encore qu'il repoſera ſur ſon ſein ; c'eſt-à-dire, dans ſon cœur, dont le ſein eſt le ſimbole, comme un bouquet de mirrhe ; s'eſtimant heureuſe de payer par cette ſalutaire amertume l'avantage de l'aimer & d'en être aimée : *Faſciculus mirrhæ dilectus meus mihi, inter ubera mea*
Cant. 1. *commorabitur.* Cette fidelle Amante s'attache à ſon bien aimé par l'imitation & l'amour de ſes ſouffrances, regardant par avance ſon Epoux comme un Epoux de ſang, qu'il devoit repandre ſur une Croix pour notre ſalut : C'eſt en cette qualité qu'elle le met ſur ſon cœur, ainſi qu'elle le declare, pour participer à ſes ſouffrances, pour avoir part un jour à ſa gloire. *C'eſt ainſi* que parloit cette fidelle Amante, pour exprimer la tendreſſe, la ferveur & la conſtance de l'amour qu'elle avoit pour ſon Divin Epoux, qui poſſedoit entiérement ſon cœur, figuré par ſon ſein, & le poſſedoit par un amour de mortification & des ſouffrances repreſenté par la Mirrhe.

Ce doit être auſſi le langage ordinaire de l'ame chretienne, qui doit faire de Jeſus-Chriſt ſouffrant l'objet continuel de ſa

plus tendre pieté, & de ſon amoureux attachement, le regardant toujours comme un bouquet de Mirrhe, c'eſt-à-dire, comme un homme de douleur, & comme un Dieu ſacrifié à toutes les diſgraces de la vie, comme un Homme-Dieu anéanti & crucifié pour nous : elle doit s'appliquer ſoigneuſement de former ce bouquet ſalutaire de toutes les amertumes, les humiliations, les douleurs, les ſouffrances de ce Divin Epoux, le placer enſuite & l'attacher comme ſon Amante, ſur ſon cœur, pour en faire le ſujet de ſes meditations ordinaires, & pour l'y conſerver toujours comme un ornement perpetuel, & dire veritablement par l'imitation & la participation de ſes ſouffrances, *faſciculus mirrhæ dilectus meus mihi, inter ubera mea commorabitur.* Vivant parmi la proſperité & l'adverſité, cette Amante n'ignore pas le danger de deux cotez ; c'eſt pour cela qu'elle veut que ſon bien aimé ſoit au milieu de ſon ſein, afin que la fortifiant ſans ceſſe contre ces deux perils, elle ne s'éleve point dans l'abondance des biens, & qu'elle ne s'abatte point par les maux de cette vie : Si vous êtes ſage vous imiterez la prudence & l'amour de l'Epouſe, & vous ne ſouffrirez point qu'on ôte de votre cœur pour un ſeul moment cet aimable & precieux bouquet de mirrhe, repaſſant toujours dans votre memoire toute les ameres douleurs qu'il a ſouffertes pour vous, & dans votre eſprit par une continuelle meditation, pour pouvoir dire auſſi : mon bien aimé eſt pour moi un petit bouquet de mirrhe qui demeurera toujours attaché ſur mon cœur. Ç'a été la fidelle pratique de tous les Saints, parmi leſquels je ne parle ici que de Saint Bernard, qui nous a ſi bien expliqué les pieux ſentimens de l'Epouſe des Cantiques ; lequel pour porter ſes Religieux à imiter cette fidelle Amante, il leur diſoit : Déz le commencement de ma converſion, au lieu d'un grand nombre de merites que je ſçavois me manquer, j'ai eu ſoin de me faire ce petit bouquet de mirrhe, compoſé de toutes les douleurs, & les amertumes de mon Seigneur, & de le placer ſur mon cœur. *In Cañ. 43.*

Mais pourquoi l'Epouſe, demande le même Pere, appelle ſon bien aimé un petit bouquet de mirrhe : La mirrhe, dit-il, qui eſt amere eſt la figure, & ſignifie l'amertume des ſouffrances de ſon bien aimé, les afflictions & les mortifications de la

pénitence ; l'Epouſe prevoyant bien qu'elle y ſeroit expoſée ; pour imiter celles de ſon bien aimé , & pour ſon amour , dit avec joie ces miſterieuſes paroles : *Faſciculus mirrhæ dilectus meus mihi* ; ſe confiant que ſon amour lui faiſoit ſurmonter tous les degouts de ces differentes amertumes : C'eſt pour cela qu'elle n'appelle pas ſon bien aimé un bouquet de mirrhe , mais un petit bouquet ; parce qu'en comparaiſon de ſon amour , elle trouve legers , doux & faciles tous les penibles travaux , & les douleurs même les plus fortes , & qu'elle doit ſouffrir pour ſon bien aimé ? N'eſt-ce pas un petit bouquet , puiſque ſon joug eſt ſi doux & ſon fardeau leger ; ce n'eſt pas qu'il ſoit leger en ſoi , ni ſans amertume ; puiſque c'eſt un bouquet de mirrhe qui eſt amere ; mais c'eſt qu'il eſt doux & leger à un Amant. Voilà pourquoi elle ne dit pas ſeulement mon bien aimé eſt un bouquet , mais un petit bouquet de mirrhe pour moi qui ſuis penetrée & remplie de ſon amour , & diſpoſée à tout ſouffrir pour lui : *Sed mihi qui diligo faſciculus mirrhæ* , lui fait dire Saint Bernard ; d'où vient qu'elle le nomme ſon bien aimé , pour témoigner que la force & la ſainte violence de l'amour ſurmonte toutes ſortes d'amertumes , & que l'amour eſt
Cant. 8. fort comme la mort ; comme elle le dit elle-même : *Fortis eſt ut mors dilectio.* Et pour nous apprendre encore qu'elle ne ſe glorifie pas en elle-même , mais au Seigneur , & qu'elle ne preſume pas cette force de ſa propre vertu ; mais du ſecours de ſon Epoux : elle dit qu'il demeurera entre ſes mamelles , enſorte qu'elle lui pourra dire avec confiance , avec le Prophete ; Quand je marcherois au milieu des ombres de la mort , je ne craindrai aucun mal , parce que vous êtes avec moi : *Si ambulavero*
Pſal. 22. *in medio mortis , non timebo mala , quoniam tu mecum es.* Non mon Dieu , lorſque vous êtes avec moi , je ne crains ni les dangers de la voie large , ni les difficultez de la voie étroite ; parce que votre preſence m'élargit la voie étroite , en me dilatant le cœur , & en me rendant aimable ce qu'elle a de dificile ; & qu'elle me retire de la voie large , en me reſſerrant de plus en plus dans les bornes exactes de mon devoir , ou en m'y rappellant , ſi j'ai eu le malheur d'en ſortir.

Cueillons à l'exemple de l'Epouſe , ce précieux bouquet de mirrhe , plaçons-le au plus profond de notre cœur , & qu'il

y demeure toujours ; ſon odeur fortifiera notre ame, la preſervera de la funeſte corruption du ſiécle & du peché. Ayez-le toujours devant les yeux, & non derriére vous, de peur que le portant ſans le ſentir, ſon poids ne vous accable, & ſon odeur ne vous releve & ne vous ſoutienne point. Si vous avez toujours devant les yeux ce Divin Amant que vous portez dans votre cœur, il eſt ſeur que meditant tout ce qu'il a ſouffert pour votre ſalut, vous ſuporterez vos maux avec joie & avec amour pour lui, en reconnoiſſance de tout ce qu'il a enduré pour vous ; remarquez bien que cette fidelle amante ne dit pas qu'elle retirera ce bouquet de mirrhe de ſon cœur, comme l'on retire de deſſus ſoi les fleurs materielles qui ſe fletriſſent, comme font ces Chretiens inconſtans, qui rebutez par une longue & laborieuſe pratique des vertus auſteres, voient leur premiere ferveur ſe rallentir, & leurs bonnes œuvres ſe diſſiper : elle proteſte qu'il y demurera toujours, pour ſe faire de ce bouquet amer de croix, de peine, de mortification, un ornement perpetuel ; quelle s'appliquera toujours à imiter les humiliations & les ſouffrances de ſon bien aimé, *inter ubera mea commorabitur*, juſqu'à ce que cette belle fleur de Jeſſé ſoit ſa couronne dans le Ciel. Faites-en de même pieux Lecteur, pour meriter la même recompenſe : le même Jeſus qui nous eſt maintenant, & qui nous doit étre un petit bouquet de mirrhe, deviendra & ſera un jour pour nous le comble d'un bonheur & d'une gloire immenſe & éternelle, dit Saint Bernard : *Eritque quandoque ingens cumulus gloriæ, qui modo eſt faſciculus mirrhæ.* *Ibid. in Cant.*

Vous voulez que je ſouffre, ô Divin Epoux, puiſque vous preſentez à mon ame, comme à votre Epouſe le bouquet de mirrhe, qui eſt le ſimbole de la ſouffrance ; puis-je vous refuſer ce témoignage de mon amour, vous avés tant ſouffert pour moi, tout Dieu que vous étes, & je ne ſuis qu'une miſerable creature ; vous êtiés innocent & l'innocence-même, & je ſuis criminel & conçû dans l'iniquité ; il eſt donc juſte que je ſouffre, & j'y conſens ; mais vous voulez encore que j'aime à ſouffrir, en m'ordonnant de placer ce bouquet de mirrhe ſur mon cœur, qui eſt le ſiege de l'amour, & que je l'y conſerve toujours : Ah ! Seigneur, c'eſt icy que je ſens mon extreme foibleſſe ; je puis bien ſouffrir, mais je ne puis aimer à ſouffrir que vous ne changiez ce cœur, qui n'a du penchant que

pour le plaiſir : attachez-y ce bouquet de mirrhe, qui eſt vous même, c'eſt alors que je le conſerverai toujours, je triompherai de tout, ou plutôt vous triompherez de moi : *inter ubera mea commorabitur.*

Loin de moi ces odeurs fades de ces fleurs pernicieuſes, qui entetent, & qui ne fortifient pas ; loin de moi ces plaiſirs ſeduiſans & flateurs, ces douceurs empoiſonées qui charment d'abort, & qui enfin donnent la mort à l'ame qui s'y laiſſe corrompre : la mirrhe que vous me preſentez, ô divin Epoux, eſt amere, il eſt vrai, mais ſon amertume porte le baume ſalutaire, qui preſerve de la corruption & de la mort : les ſouffrances que vous exigez de moy, ſont la vraye mirrhe qui detruit l'amour profane, & qui ſoutient l'amour divin. Epoux ſacré je veus vous porter toujours ſur mon cœur comme un bouquet de mirrhe : je ne puis vous aimer que je ne participe à l'amertume du fiel dont vous avez été abreué ; & mon ame porteroit indignement l'auguſte qualité de vôtre Epouſe, ſi je refuſois le bouquet precieux que vous me preſentez ; je le porterai ſur mon cœur juſqu'à la mort : l'odeur forte de cette mirrhe ſpirituelle, ſera à l'avenir tout le parfum que je reſpirerai, & ſon amertume ſalutaire ſera la ſeule douceur que je rechercherai.

Quel aveuglement de s'imaginer qu'on puiſſe aimer Dieu, le tenir & le conſerver, aprés l'avoir heureuſement trouvé, ſans porter toujours, comme l'Epouſe, comme un lien ſacré le bouquet de mirrhe ſur ſon cœur ; c'eſt-à-dire ſans ſouffrir, & ſans aimer à ſouffrir pour ſon amour ? Quel autre erreur de croire que parmi l'amertume de cette mirrhe, il n'y s'y trouve pas de veritables douceurs ; mais quel monſtrueux aveuglement de ſe perſuader qu'on puiſſe gouter de vrais plaiſirs hors de Dieu ? Combien de fois, ô mon ame, avez-vous experimenté cette verité ? Quelle innocente volupté n'avez-vous pas gouté quand vous avez ſouffert purement pour ſon amour : mais quels chagrins n'avez vous pas eſſuyé dans les faux plaiſirs des ſens ? Quels remors dans cette vie molle, languiſſante, & criminelle que vous avez mené ; que de degouts, que de troubles, que de larmes : L'amour du monde eſt doux & careſſant dans ſes premices, & il n'eſt rempli que d'amertume dans ſes funeſtes ſuites, & dans ſa fin. Votre amour au contraire, ô mon Dieu, preſente dabort quelques amertumes ; mais elles

elles ſont adoucies, votre croix n'étant jamais ſans onction, & l'onction de votre croix eſt votre amour ? Quoi de plus doux ! L'amertume de votre mirrhe fait bien-tôt place à la douceur du miel, & du lait de votre grace ? Ah ! ſi j'aime le vrai plaiſir, heſiterai-je à vous conſacrer mon cœur, & à ſouffrir pour votre amour ; non, Seigneur, vous ſerez pour moi un bouquet de mirrhe, qui demeurera toujours dans mon ſein, pour dire avec votre Amante : *Faſciculus mirrhæ dilectus meus mihi, inter ubera mea commorabitur.*

CHAPITRE XII.

DES QUALITEZ DU LIEN SACRE' DE L'AMOUR qui attache inviolablement l'ame fidelle à ſon Celeſte Epoux, à l'imitation de l'Epouſe des Cantiques.

L'AMOUR divin d'une ame fidelle eſt un lien ſacré, par lequel elle tient & conſerve, comme l'Epouſe, le Celeſte Epoux, qui lui fait dire avec une entiére confiance, comme à cette Amante : *Tenui eum, nec dimittam* ; c'eſt ainſi que l'aſſure Thomas à Kempis : aimer Dieu ardamment, dit ce celebre Autheur, c'eſt le tenir : *Ardenter Deum amare, eſt Deum tenere* : Mais cet amour pour étre un lien aſſez fort pour arrêter & pour enchainer, pour le dire ainſi, un Dieu tout puiſſant, doit avoir les mêmes qualitez que celui de l'amour de l'Epouſe.

Cet amour de l'ame fidelle doit étte en premier lieu un amour attentif : Dieu exige une ſinguliére attention de l'ame qui fait profeſſion de l'aimer ; il ne lui eſt pas permis d'étre diſtraite, & de n'étre pas attentive aux mouvemens de ſon amour, qui ſont la voix du Celeſte Epoux : Comme l'inaplication eſt une marque de froideur & d'indifference : l'attention continuelle eſt une veritable preuve d'eſtime & d'amour : Un cœur attentif, & un cœur penetré d'amour, c'eſt la même choſe. Quand on aime bien, on ne perd pas les paroles de l'objet qu'on aime & qu'on eſtime, on a grand ſoin de les recüeillir, on les examine avec application, on les goute, & on les retient pour ne pas les oublier, on prête volontiers l'oreille de ſon cœur, & l'on entend parler avec plaiſir de ce que l'on aime veritablement.

Une ame qui aime Dieu comme elle doit, dit Saint Bernard, ſe recüeille, & elle rentre dans elle-même ſans contrainte ; dèz-qu'elle l'entend parler, elle bannit toutes les autres penſées, pour donner toute ſon attention à ce divin langage, elle la tranſporte & l'enleve agreablement ; à la ſeule voix de Dieu, & à la premiére parole, tout ſon cœur s'ouvre ; il n'eſt rien qu'elle entende avec plus de joie & de plaiſir, qu'elle recherche avec plus d'empreſſement ; rien qu'elle étudie avec plus d'application, qu'elle retienne avec plus de fidelité, qu'elle goute plus delicieuſement ; rien enfin qui fructifie chez elle avec plus d'abondance ? Oſerez-vous après cela, ô mon ame, vous flatter d'aimer Dieu, & de le tenir par le lien de l'amour ; ſi vous examinez bien votre eſprit & votre cœur ſur l'attention qu'ils ont à ſa voix, vos lachetez, vos diſtractions, & vos diſſipations continuelles, ne vous diront que trop que vous ne l'avez pas encore aimé.

Quand vous aimerai-je, ô Divin Epoux, ce ſera lorſque mon eſprit penſera plus à vous qu'à tout autre choſe ; c'eſt lorſqu'il mettra tout en uſage pour ne jamais perdre de vûë votre adorable preſence ; lorſque toutes les créatures enſemble ne *ſeront pas* capables de diſtraire ſon attention ; que j'aimerai votre divine parole plus que tous les treſors de la terre, & que j'impoſerai ſilence à toutes les créatures pour vous entendre vous ſeul parler à mon cœur ? Quand ſera-ce, Seigneur, ce ſera lorſque par votre grace, que je vous demande, vous éloignerez de mon cœur toutes les voix tumultueuſes & étrangeres, qui m'empêchent d'entendre la votre : Parlez, mon Dieu, vous ſeul, il n'y a que vous ſeul qui meritez d'être écouté ; je vous écouterai à l'avenir, parlez à mon cœur, & donnez-lui toute la docilité dont il a beſoin pour vous entendre avec toute l'attention qu'il doit.

Vous aurez, ame Chretienne, cette attention à la voix & à la parole du Divin Epoux comme l'Epouſe, ſi vous l'aimez veritablement comme elle ; il ne vous parlera que pour vous inſtruire, & pour vous apprendre comme à ſon Amante l'admirable ſecret de le retenir avec vous, & de le conſerver ; ſi vous êtes obéïſſante à ſes inſtructions, vous pourrez dire avec elle ; *tenui eum, & non dimittam.* Les Saints Peres donnent les mêmes éloges à l'obeïſſance qu'à l'amour, elle en eſt la compagne

inſeparable, c'eſt par elle que le veritable amour ſe produit. L'amour qui n'eſt pas accompagné de l'obéïſſance, eſt un faux amour : Il faut que ces deux vertus s'uniſſent enſemble pour agir de concert, pour ne faire que la volonté de Dieu, & pour ne ſuivre que ſes divins mouvemens, & faire exactement tout ce qu'elle nous ordonne, & nous preſcrit.

Il faut donc que l'amour de l'ame fidele pour prouver qu'il eſt veritable, ſoit non ſeulement attentif aux inſtructions du Celeſte Epoux, mais auſſi obéïſſant, comme celui de l'Epouſe, pour en profiter & les ſuivre comme elle faiſoit ; une des plus importantes qu'elle reçût de ſon bien aimé, fut celle qu'il lui apprit le moyen de le tenir & de le conſerver ; mettez-moi, lui dit-il, comme un ſçeau ſur votre cœur & ſur votre bras : *Pone me ut ſignaculum ſuper cor tuum, ut ſignaculum ſuper brachium tuum.* Le cœur eſt le ſiége des ſentimens de l'amour, & le bras en marque les actions : Mettez-moi comme un cachet ſur votre cœur ; c'eſt-à-dire, ſelon la penſée d'un Pere, puiſez de mon cœur tous les ſentimens d'un amour inviolable, prenez de moi la forme, comme la cire la reçoit du cachet, attirez mon image par une expreſſion ſubtile ; plus l'impreſſion d'amour ſera forte, plus vous conſerverez en vous les traits de mon image qui ne s'effacera point. Mettez-moi encore ſur votre bras comme un ſçeau, *pone me ut ſignaculum ſuper brachium tuum* : Pour me reſſembler il faut encore que vous agiſſiez toujours, que vous travailliez, & que mes actions ſoient l'unique modele des votres. *Cant. 8. v. 6.*

Le Divin Epoux veut donc que ſon image ſoit gravée & empreinte ſur le ſein, & ſur le bras de l'ame Chretienne, répreſentée par l'Epouſe, afin qu'elle ne l'oublie jamais, & qu'elle en conſerve toujours les traits par un amour inviolable, pour qu'elle puiſſe dire toujours ; *tenui eum, nec dimittam* : Non ſeulement il lui ordonne de graver ſon image ſur ſon bras, mais auſſi ſur le cœur, c'eſt-à-dire, que les penſées de ſon eſprit, les mouvemens de ſon cœur, & toutes ſes actions, figurées par ſon bras, ſoient une vive & continuelle repreſentation de la vie & de la conduite de Jeſus-Chriſt ; que ce cœur ſoit parfaitement ſçelé & fermé à tout autre, qu'à lui ſeul ; que ce bras n'agiſſe que pour lui, & que toute notre vie répreſente, & ſoit une expreſſion de ce divin Original ; que nous ſoyions comme des empreintes fideles de ſa vie, de ſes actions, de

ſes inclinations, & que l'on voit revivre Jeſus-Chriſt dans nous-même.

Que Jeſus-Chriſt ſoit donc comme un ſçeau appliqué ſur notre front, nous dit Saint Ambroiſe, afin que nous le confeſſions toujours en toute occaſion ſans rougir; comme un ſçeau ſur notre cœur, afin que nous l'aimions ſans ceſſe; comme un ſçeau ſur notre bras pour n'agir que pour ſa ſeule gloire. Que ſon image brille donc dans la genereuſe confeſſion que nous fairons de ſon nom & de ſa foi, qu'elle brille dans la charité dont nous ſerons embraſez, & dans toutes nos œuvres pour exprimer en nous toute ſa reſſemblance. Mais ſur tout mettez ſur votre cœur & ſur votre bras ce ſçeau adorable de Jeſus crucifié pour imiter ſes ſouffrances, & pour y participer, & afin que toutes vos œuvres ſoient vraiement mortes au peché. Amour ſacré, vous êtes ce divin cachet qui portez & faites porter l'image de mon Celeſte Epoux, imprimez-vous vous-même dans le plus intime de mon cœur. Appuyez, Seigneur, de votre main toute puiſſante ce divin ſçeau pour le mieux graver; & pour rendre mon cœur plus ſouple, & plus ſuſceptible de ſes ſaintes impreſſions, échauffez-le comme la cire par vos divines ardeurs, pour amolir ſa dureté; dèz qu'il portera tous vos divins traits, & qu'ils y ſeront gravez profondement, mon amour pour vous ſera inviolable, & je pourrai tenir le pieux langage de votre Epouſe fidele & obeïſſante; *tenui eum, & non dimittam.*

La raiſon que donne d'abort l'Epoux du precepte qu'il fait à l'Epouſe, de le mettre comme un ſçeau ſur ſon cœur & ſur ſon bras, afin que ſon amour obeïſſant, ſoit auſſi fort & conſtant, eſt celle-ci; parce, dit-il, que l'amour eſt fort comme la mort, & que ſon zele eſt inflexible comme l'enfer, *Fortis ut mors dilectio* : *Dura ſicut infernus æmulatio* : C'eſt le même que s'il lui diſoit; lorſque votre cœur & votre bras ſeront marquez à mon ſçeau, qui eſt proprement mon amour-même, & que vous l'y conſerverez, vous ſerez intrepide, vous ſerez en état de dire que rien ne ſera capable de vous ſeparer de l'amour de Jeſus-Chriſt, que vous tenez fortement gravé dans votre cœur, & vous direz toujours conſtamment, *tenui eum nec dimittam.* Telle eſt la force de la charité, elle eſt forte comme la mort; car de même, dit un Pere, que la mort exerce ſon empire ſur tous les hommes; auſſi la force de la chari-

té eſt ſuperieure à toutes choſes, & elle remporte la victoire ſur la mort-même. Diſons encore avec Saint Gregoire, que ce que la mort fait ſur les ſens de nos corps qu'elle éteint ; auſſi la charité le fait au regard des paſſions de l'ame, qu'elle rend inſenſible aux attraits des faux plaiſirs, pour la porter toujours vers Dieu, malgré les obſtacles qui s'y oppoſent ; elle étouffe tous les deſirs des choſes de la terre par le deſir des éternelles, qui occupe tout ſon cœur.

L'amour plein de zele eſt inflexible comme l'Enfer, ajoute l'Epoux ; c'eſt-à-dire, que l'ame fidele figurée par l'Epouſe, qui eſt poſſedée de ce ſaint amour de jalouſie, dont il eſt parlé ſi ſouvent dans les Livres des Prophetes, ne ſouffre point d'autre amant que ſon Epoux ; ſon cœur eſt inſenſible & inflexible à tout autre amour que le ſien. Cet amour eſt un feu, ſes lampes ſont de feu & de flames, dit de ſuite l'Epoux ; *Lampades ignis, atque flammarum.* La charité eſt un feu ardent, dit Saint Ambroiſe, qui ſe repand dans le cœur des Saints, qui y conſume tout ce qu'il y a de materiel & de terreſtre, qui éprouve ce qui eſt pur, qui perfectionne tout ce qu'il touche : C'eſt ce feu que le Seigneur a envoyé ſur la terre, qui a fait briller la foi, qui a alumé la devotion, qui a fait paroitre la lumiére de l'amour divin, & éclater la juſtice : l'Epoux, qui eſt Jeſus-Chriſt, dit lui-même de Saint Jean-Baptiſte, qu'il étoit une lampe ardente & luiſante : C'étoit l'amour qui le rendoit comme une lampe pleine d'ardeur & de lumiére : Car l'amour zelé & ſaintement jaloux brule comme des lampes de feu & des flames, dit l'Epoux : Ces lampes alumées du feu du divin amour, marquent encore, ſuivant l'explication naturelle d'un ſçavant interprete, le cœur des Saints, qui ſont de vaſes pleins de charité ; & ces lampes ſont de feu & de flames : de feu, parce que la charité brule dans le cœur ; de flames parce qu'elle éclate au dehors par la lumiére de leurs bonnes œuvres : *Lampades ignis ſunt, quia in corde ardent per amorem ; lampades vero flammarum, quia exterius lucent per operationem.*

Enfin l'Epoux pour nous marquer la force, & la conſtance de l'amour inviolable de ſon Epouſe, qui doit animer l'ame fidelle, pour dire avec cette genereuſe Amante, *tenui eum, nec dimittam*, dit encore dans le Verſet ſeptiéme du huitiéme Chapitre des Cantiques, d'abort après le ſixiéme que l'on vient

d'expliquer ; que les grandes eaux n'ont pû éteindre ſa charité, & que les fleuves n'auront point la force de l'étouffer : *Aqua multæ non potuerunt extinguere charitatem, nec flumina obruent illam.* Les eaux & les fleuves nous repreſentent la violence des plus fortes tentations, ou des perſecutions les plus furieuſes, dont les ennemis des ames ſaintes ſe ſervent pour tacher de les ſeparer de l'amour de Dieu : L'amour dont elles ſont embraſées comme l'Epouſe, ne peut étre éteint par tous les debordemens des maux qu'elles peuvent ſouffrir : Les fleuves des plus grandes amertumes, pour parler ainſi, n'innondent point un cœur tout brulant de charité ; une ame genereuſe demeure toujours immobile par ſa pieté & par ſon amour, malgré tous les fleaux des plus violentes tentations, & des épreuves les plus ſenſibles, où elle eſt expoſée. L'Epoux, ſelon la remarque de Saint Ambroiſe, parle en ce lieu de la parfaite charité, qui met les ames fideles en tel état, que toute la fureur des perſecutions, & toute la violence des tempêtes excitées contre elle, ne peuvent les ſurmonter : *Aqua multæ non potuerunt extinguere charitatem.*

Diſons encore que l'amour de l'Epouſe, qui doit ſervir de regle à l'ame fidele, n'étoit attentif, obéïſſant, zelé, *conſtant* & invincible ; que parce qu'il étoit vigilant pour conſerver & tenir ſon Epoux : Elle obſervoit toutes ſes demarches pour les faire ſervir à ſon amour ; lorſque je dors, diſoit cette fidele Amante, mon cœur veille, *ego dormio, & cor meum vigilat* : Elle avoit le cœur ſi penetré de cet amour, que le ſomeil n'étoit pas capable d'en interrompre le ſentiment. Quand le cœur s'eſt une fois donné à Dieu ſans reſerve, qu'il en a acquis le veritable amour, & qu'il en a contracté l'heureuſe habitude, il ne peut plus s'endormir ſur aucun de ſes devoirs ; parce que l'amour eſt un feu qui l'éveille pour la porter à les remplir fidelement : Il n'eſt jamais ſurpris, parce qu'il eſt toujours vigilant comme celui de l'Epouſe : Ainſi tout ce qu'il penſe, tout ce qu'il deſire & tout ce qu'il fait, porte le caractere & l'impreſſion de ſon amour pour ſon bien aimé, qui eſt le centre de ſes deſirs, & l'unique objet de ſon amour ? Ah ! ſi votre cœur avoit acquis l'habitude de l'amour, il ne ſeroit plus occupé que de Dieu, & cette ſainte occupation faiſoit ſes delices : Il ſeroit en garde continuellement contre les ſurpriſes du monde & du Demon ; voure eſprit ſeroit plus recüeilli, votre

Imagination ſeroit toujours chaſte & tranquille ; vous ſeriez delivré d'une infinité de folles penſées, de facheuſes illuſions, & de dangereux fantomes qui vous humilient, & vous ſeriés attaché à Dieu tous les momens de votre vie, pour dire avec l'Epouſe, *tenui eum nec dimittam.*

C'eſt à tous que Jeſus-Chriſt parle ſans exception, & qui leur donne cet avis ſalutaire en la perſonne de ſes Apotres : Ce que je vous dis, je le dis à tous, veillez : *Quod autem vobis dico, omnibus dico vigilate :* Perſonne n'eſt diſpenſé de cette vigilance évangelique, le Sauveur en donne l'avis à tous, & bien peu le pratiquent : Ceux qui ont plus beſoin de veiller, ſont ceux qui veillent ordinairement le moins, comme s'ils n'avoient rien à craindre au milieu des puiſſans ennemis de notre ſalut ; le Diable, le monde, la chair veillent continuellement, nous attaquent de toutes parts, & de toutes leurs forces pour nous devorer & pour nous perdre ; & n'étant pas ſur leur garde, ſuivant le precepte de Jeſus-Chriſt, qui nous ordonne de prier, & de veiller pour nous ſoutenir, & nous deffendre contre de ſi redoutables ennemis, ils en ſont ordinairement vaincus, & ſuccombent malheureuſement à la violence de leurs tentations. Pour éviter ce malheur, ſouvenons-nous, & ne l'oublions jamais, que la priére eſt neceſſaire pour veiller, & la vigilence pour prier ; & l'une & l'autre pour ne pas ſuccomber à la tentation. Un Chretien dont la foy n'eſt pas vigilante, expoſe ſon cœur à l'ennemi de ſon ſalut, & à ceux qui veillent pour en enlever les biens que Dieu y a mis, qui ſont lui-même & ſa grace, comme dans ſa Maiſon & dans ſon Temple, où il veut être adoré en eſprit & en verité.

Reveillez donc, ame Chretienne, votre foi, & ne ceſſez de prier pour demander le ſecours du Ciel, qui vous eſt neceſſaire pour reſiſter aux tentations, & pour conſerver Dieu & ſa grace dans votre cœur, à l'imitation de l'Epouſe. Veillez par la foi & par l'eſperance, veillez par la charité & dans la pratique des bonnes œuvres, vous dit Saint Auguſtin : *Vigila in fide, in ſpe, vigila charitate, & bonis operibus.* Pour être toujours en état de dire, avec cette fidele Amante, *tenui eum, nec dimittam.* Elle le tenoit & conſervoit ſon bien aimé, qu'elle avoit heureuſement trouvé, par la fermeté de ſa foi, & par la ferveur de ſa devotion, par l'ardeur & la conſtance de ſon amour, *tenet fidei firmitate, tenet devotionis affectu,* dit St. Bernard ; mais que ce ſoit toujours dans l'humble ſentiment de votre foibleſſe, & dans *In Pſ. 65.*

l'aveu ſincere du beſoin continuel que vous avez du ſecours puiſſant du Celeſte Epoux, pour perſeverer dans ſon amour & dans ſon union. Le même Saint Docteur dit que l'ame fidele repreſentée par l'Epouſe, ne le tiendroit pas long tems, ſi Dieu ne la tenoit & ne la ſoutenoit lui-même : *Nec tamen diu teneret, niſi teneretur ab illo* : Elle le tient, il eſt vrai ; mais auſſi parce que Dieu la tient par ſa puiſſance & par ſa miſéricorde : *Tenetur autem potentia & miſericordia Domini* ? Quelle bonté.

Prions ſans ceſſe le Seigneur de demeurer avec nous, & de nous conſerver dans ſon amour & dans ſa grace ; diſons-lui du fond du cœur avec le Roi Prophete : *Conſerva me Domine, quoniam ſperavi in te.* Conſervez-moi, ô mon Dieu, parce que j'ai mis toute mon eſperance en vous : Oüi, Seigneur, c'eſt en vous ſeul que je mets toute ma confiance, & de qui j'attends mon ſalut ; ne vous éloignez pas de moi, je vous en ſuplie ; mais fortifiez-moi contre les perſecutions du monde, auſſi bien que contre ſes attraits flateurs, ſes promeſſes ſeduiſantes & ſes fauſſes careſſes, contre les tentations du Demon, & de ma propre concupiſcence : votre divine preſence me rendra toujours victorieux des unes & des autres ; au lieu qu'elles contribueroient à me perdre, & à me rendre malheureux, *ſi vous* Pſ. 37. m'abandonniez, & ſi vous vous éloigniez de moi : *Ne derelinquas me* v. 22. *Domine Deus meus, ne diſceſſeris à me.*

Ne m'abandonnez pas même, ô mon Dieu, à ma propre volonté ; car je n'ai pas moins à craindre de ma propre foibleſſe, que de l'injuſtice, & de la malice de mes ennemis : rendez-moi attentif & vigilant à tous mes devoirs, & fidele à les remplir : Mais ne permettez pas que je me repoſe ſur ma vigilence & ſur ma fidelité : Faites-moi bien comprendre que tous mes ſoins deviennent inutiles ſans les votres ; & que c'eſt de votre attention, & de votre prompt ſecours dans le beſoin que depend tout mon bonheur. Faites donc, Seigneur, que ce ſoit de vous ſeul que je l'attende toujours ; & que quelque application que je puiſſe avoir, quelque effort que je puiſſe faire pour aſſeurer mon ſalut, & pour vous conſerver dans mon cœur & votre grace ; je vous regarde, & je vous invoque ſans ceſſe, comme celui ſeul qui peut en être l'auteur & le conſommateur.

Fin de la troiſiéme Partie, & de tout l'Ouvrage.

NOS Fr. BERTRANDUS MONSINAT Sacræ Theologiæ Lector Jubilatus, ac univerſi Minimorum Ordinis Corrector Generalis.

PRESENTIUM tenore ac vigore Litterarum facultatem facimus R. P. JOSEPHO BERNARD, noſtri ejuſdem inſtituti noſtræque Provincialitanæ Provinciæ Sacerdoti habili, Definitori, ac Collegæ Provinciali prælo mandandi opus ſpirituale, cui titulus eſt : *La veritable recherche de Dieu, qui eſt la Vie & la Verité éternelle, que l'Ame fidelle doit faire ſur le modèle de l'Epouſe des Cantiques dans la pourſuite du Celeſte Epoux* : Modò approbetur ac duobus Theologis Ordinis, quos R. Adm. Patri Provinciali relinquimus ad id muneris deputandos, & alia exactè ſerventur, quæ Regiis Edictis ſervanda noſcuntur. Datum Romæ in Regio noſtro Sanctiſſimæ Trinitatis Conventu die 21. Octobris 1723.

Fr. BERTRANDUS MONSINAT
Corrector Generalis Minimorum.

De Mandato Reverendiſſimi,

Fr. NATALIS GEOFFROY
Collega Gallus.

LICENTIA REVERENDI PATRIS PETRI DE RIANS *Provincialis Provinciæ Provencæ Ordinis Minimorum.*

NOS Frater PETRUS DE RIANS Ordinis Minimorum in Gallo-Provincia humilis Provincialis.

Viſis Patentibus Litteris Reverendiſſimi Patris Bertrandi Monſinat Ordinis noſtri Generalis meritiſſimi &c. Quibus Reverendo Patri Joſepho Bernard Collegæ noſtro & Diffinitori,

Concionatori ac antiquo Theologiæ Profeſſori, concedit licentiam edendi in lucem Librum cui titulus eſt : *La veritable recherche de Dieu que l'Ame fidele doit faire ſur le modele de l'Epouſe des Cantiques.* Tenore præſentium permittimus ut dictum Librum Typis conſignare faciat, dummodò à R. P. Joſepho Cabaſſon antiquo Theologiæ Profeſſore, Concionatore, Diffinitore ac Exprovinciali nec-non à R. P. Joſepho Vialis antiquo pariter Theologiæ Profeſſore, Concionatore & Conventûs Valetani Correctore fuerit approbatus. In quorum fidem præſentes chiragrapho proprio & ſigillo officii noſtri munivimus in Conventu noſtro Aquenſi hâc 1. die Julii 1724.

Fr. PETRUS DE RIANS Provincialis.

APPROBATION DES THEOLOGIENS de l'Ordre.

NOUS ſouſſignez, anciens Profeſſeurs en Théologie de l'Ordre des Minimes, avons examiné par ordre de notre très-Reverend Pere Provincial, un Manuſcrit qui a pour titre : *La Veritable Recherche de Dieu* &c. *ſur le modele de l'Epouſe des Cantiques* &c. compoſé par le Reverend Pere Joſeph Bernard ancien Profeſſeur de Théologie, à preſent Collegue & Deffiniteur de notre Province ; dans lequel nous n'avons rien remarqué qui ne ſoit conforme à la Foi & aux bonnes mœurs ; au contraire tout nous y a paru très-édifiant & très-orthodoxe : Quoique l'Autheur l'ait compoſé dans un âge fort avancé, l'on pourra neanmoins admirer dans cette nouvelle production de ſa plume, la même preſence d'eſprit, la même vivacité de penſées, la même ſolidité de raiſonnemens, la même juſteſſe d'expreſſions, la même profondeur de doctrine, & la même pieté de ſentimens, qui ſont répandus dans les autres Livres de dévotion qu'il a déja donnez au Public, & qui lui en ont merité l'eſtime. Nous devons encore ajouter à ſa gloire, que les Predicateurs y trouveront un riche fond des matieres propres à être traitées dans la Chaire de verité ; dont ils pour-

ront ſe ſervir avec fruit pour exhorter les pécheurs & les Juſtes à la prompte, ſincere, & perſeverante recherche de Dieu, ſur le modéle de l'Epouſe des Cantiques; c'eſt l'unique fin que l'Autheur s'eſt propoſée, en expoſant au jour cet Ouvrage, que nous jugeons très-digne d'y paroitre au plutôt. En foi de quoi Nous avons ſigné à Toulon ce huitiéme Août 1724.

Fr. JOSEPH CABASSON
Profeſſeur en Theologie de l'Ordre des Minimes

Fr. JOSEPH VIALIS ancien Profeſſeur de Theologie, & Correcteur du Convent des Minimes de la Valette.

Fr. TOUSSAINS PASTUREL
Profeſſeur de Theologie, & Deffiniteur.

J'AY lû un Manuſcrit, qui a pour titre, *La veritable recherche de Dieu &c. ſur le modéle de l'Epouſe des Cantiques &c.* compoſé par le Reverend Pere Bernard Minime; je n'y ai rien trouvé de contraire à la Foi & aux bonnes mœurs: J'ai au contraire remarqué dans le cours de cet Ouvrage, des traits d'une pieté pure & ſolide; le Lecteur y trouvera un grand nombre d'applications de l'Ecriture & des Peres faites avec choix, il aura lieu d'admirer ſur tout, comment l'Autheur expliquant les plus ſaintes maximes & les veritez les plus relevées de la Religion, a ſçû conſerver dans cet Ouvrage la ſimplicité du ſtile, qui peut en rendre la lecture utile à toute ſorte de perſonnes. A Aix ce trentiéme Juin mil ſept cent vingt-quatre.

LYON Docteur de Sorbonne.

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit qui a pour titre : *La veritable recherche de Dieu &c.* ; & je n'y ay rien trouvé de contraire à la Foy ou aux bonnes mœurs. A Aix ce vingt-deuxiéme Juin mil ſept cens vingt-quatre.

REGNAULD.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amez & feaux Conſeillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Nôtre bien amé le Pere BERNARD Religieux Minime, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition intitulé *La Veritable Recherche de Dieu* ; s'il nous plaiſoit luy accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires. A ces Cauſes, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, & reconnoître ſon zele : Nous luy avons permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer ledit Livre, en tels Volumes, Forme, Marge, Caractere, conjointement ou ſeparement, & autant de fois que bon luy ſemblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le tems de ſix années conſecutives, à compter du jour de la date deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſions étrangeres dans aucun lieu de nôtre obéïſſance ; Comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Livre, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits ſous quelque pretexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant le Pere Bernard, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende, contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intereſts ; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſte

de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres conformement aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'expoſer en vente le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de Copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée és mains de nôtre tres-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Chateau du Louvre, & un dans celle de nôtredit tres-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Preſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt nôtre plaiſir. DONNÉ à Paris le vingt-uniéme jour du mois de Juillet l'an de grace mil ſept cent vingt-quatre, & de nôtre Regne le neuviéme. PAR LE ROY, en ſon Conſeil.

CARPOT.

Regiſtré ſur le Regiſtre VI. *de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris N°.* 32. *Fol.* 26. *conformement au Reglement de* 1723. *qui fait défenſes Art.* IV. *à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs de vendre, debiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir les exemplaires preſcrits par l'Article* CVIII. *du même Reglement. A PARIS le vingt-ſept Juillet mil ſept cent vingt-quatre.*

Signé, BRUNET, *Syndic.*

Digitized by Google